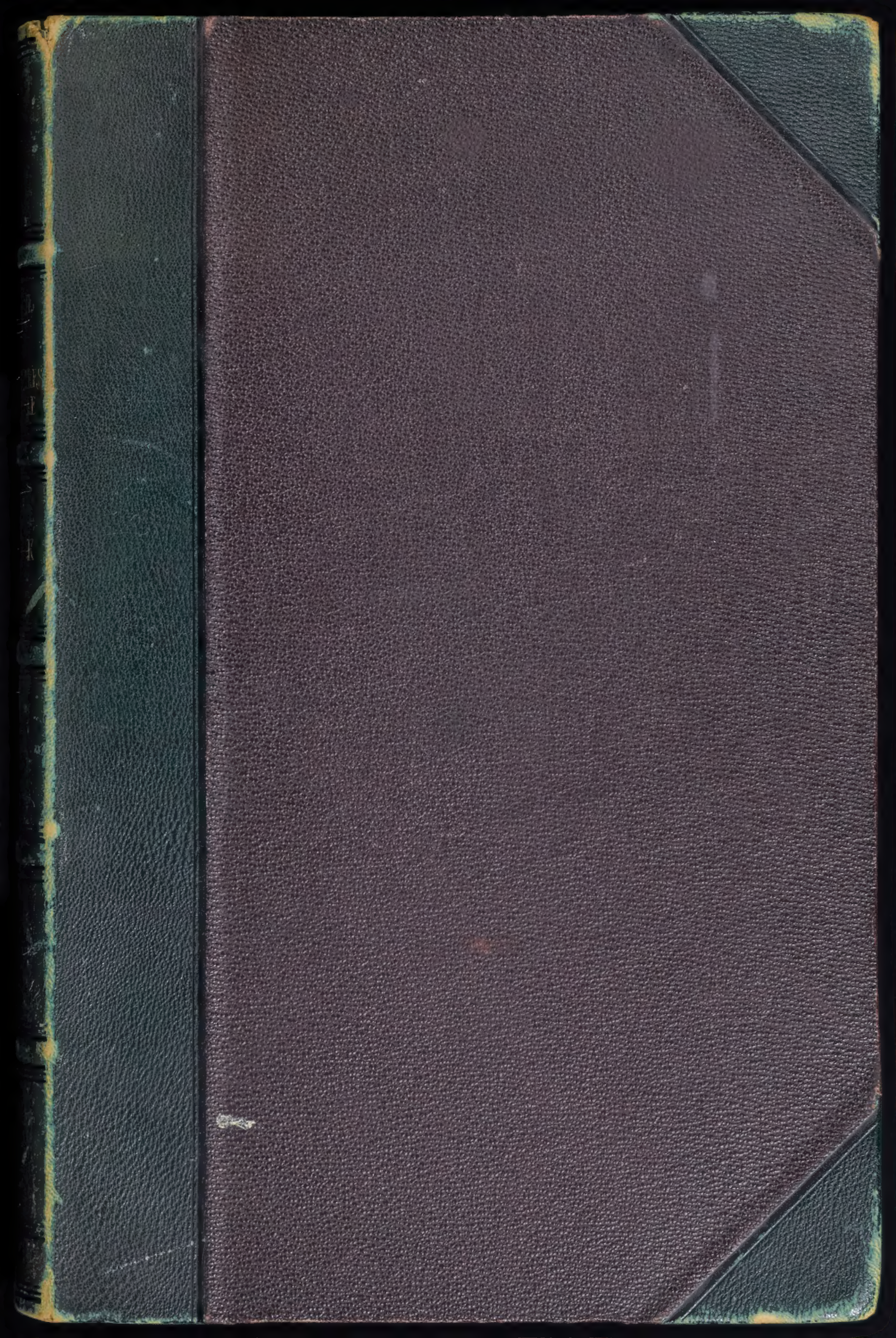
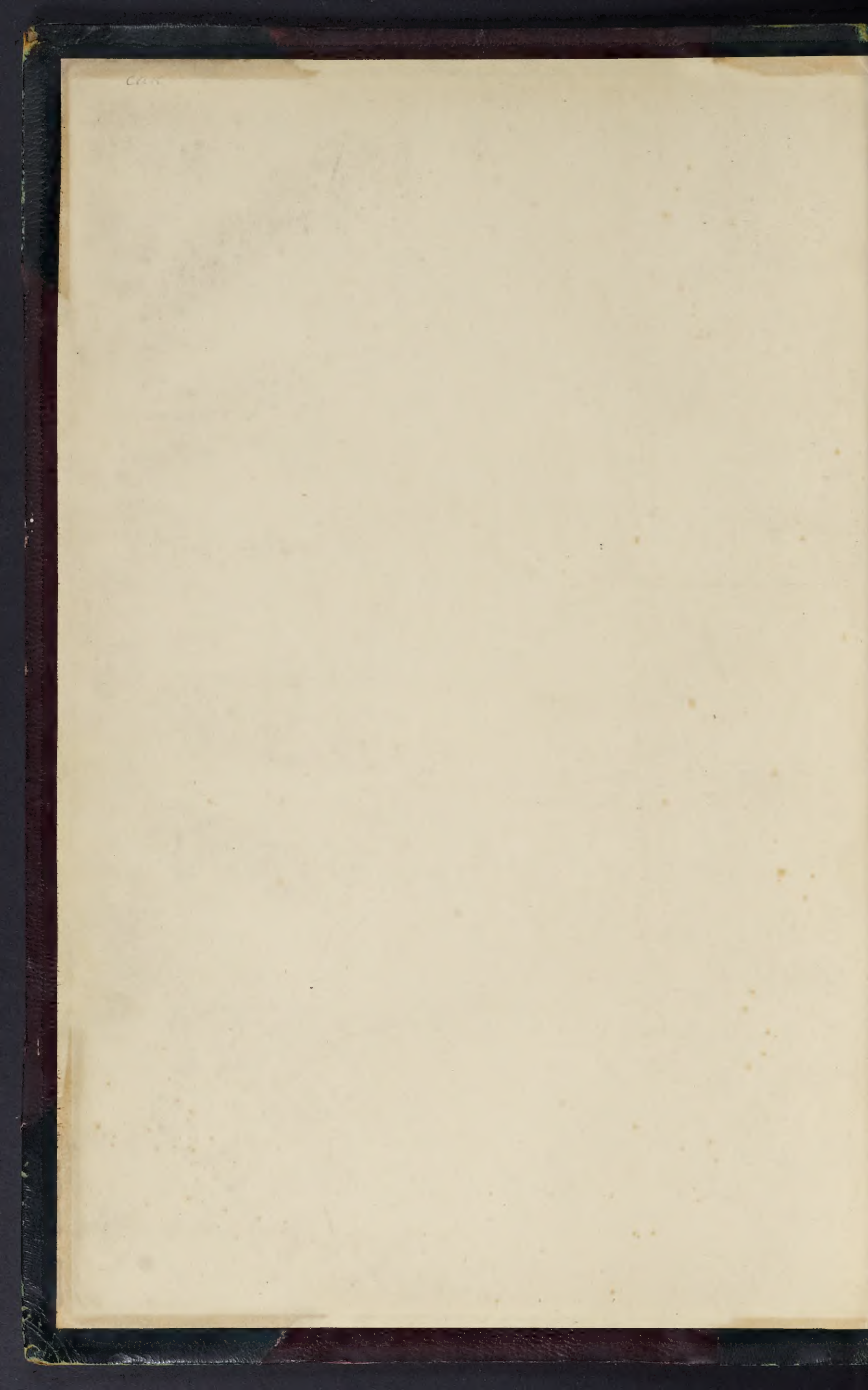
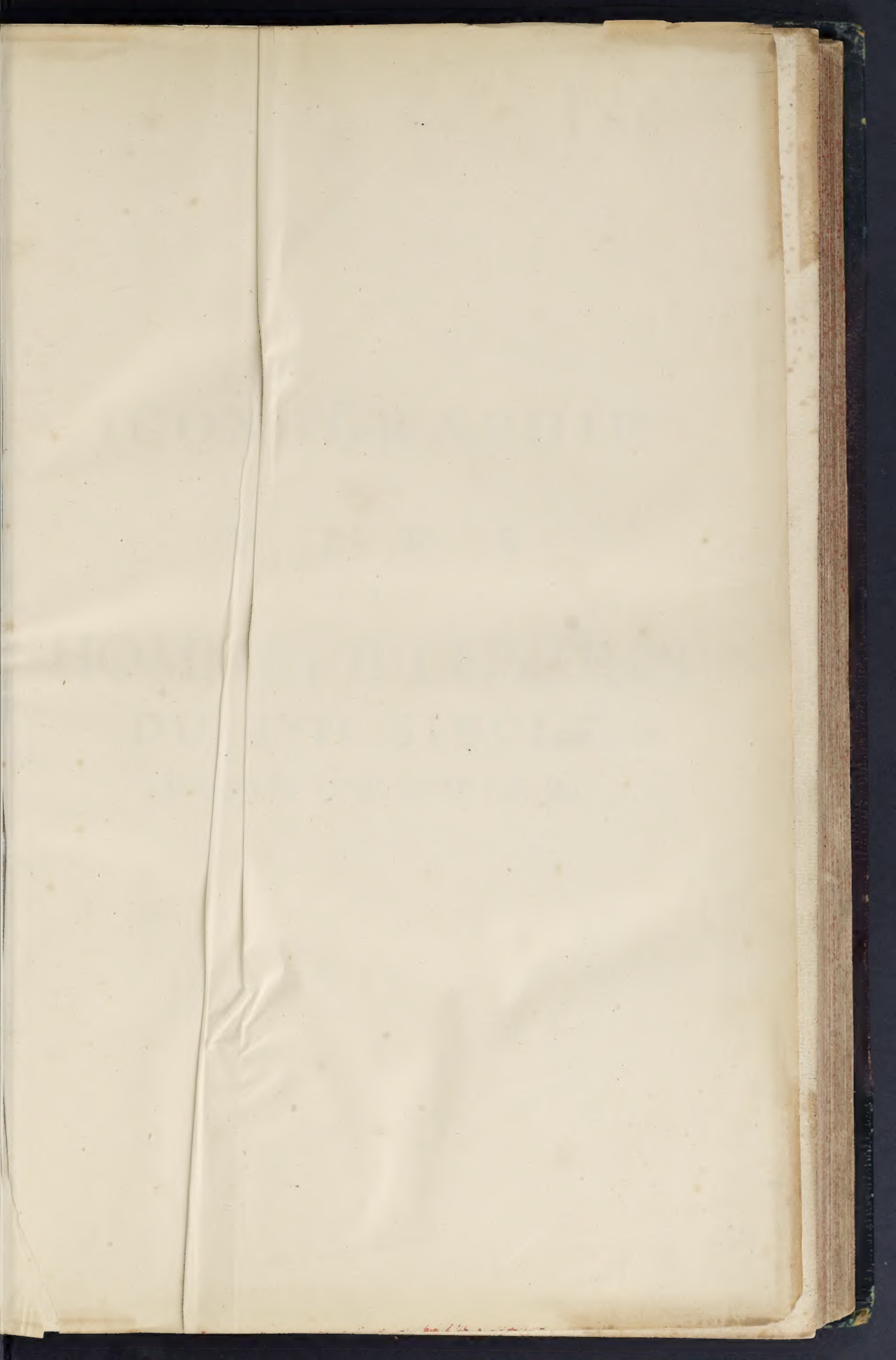




VAN DYCK (ANT.), Iconographie ou Vies les Hommes Illustres du XVII. Siècle Ecrites par M. V., avec les portraits peints par le fameux Van Dyck, et gravées sous sa direction, 125 *portraits, brilliant early impressions of the plates*, 2 vols in 1, folio, russia, £18
Amst. et Leip., 1759



ICONOGRAPHIE
OU
V I E S
D E S
HOMMES ILLUSTRES
DU XVII. SIECLE.
TOME PREMIER.

Colin Smith

ICONOGRAPHIE
OU
VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DU XVII. SIECLE
ÉCRITES PAR M. V**.

AVEC

LES PORTRAITS PEINTS

PAR LE FAMEUX

ANTOINE VAN DYCK
ET GRAVÉES SOUS SA DIRECTION

TOME PREMIER.
CONTENANT

LES VIES DES PRINCES, DUCS, COMTES, GENERAUX, &c.



A AMSTERDAM & A LEIPZIG,

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

MDCCLIX.

PREFACE.

L'Estime que le public éclairé fait des productions du célebre chevalier Antoine van Dyck, l'empressement avec lequel les amateurs de peinture & de gravure saisissent tout ce qui existe de ce rare artiste; & principalement ses Portraits, en quoi il excelloit sur tous les peintres ses contemporains, étoient des motifs plus que suffisants, pour engager les possesseurs des planches originales à publier cette collection d'estampes, nommée communément le cabinet de van Dyck, gravé en partie par lui-même, le reste sous ses yeux & à ses frais, par les plus habiles graveurs qu'il y avoit en Flandre de son tems: mais les curieux prennent un interêt si particulier à tout ce qui est marqué de ce beau nom, que non contents de le posséder tel qu'il est en soi-même, ils ont témoigné pendant plusieurs années un désir empressé de connoître ceux qu'il y a immortalisé.

Plusieurs furent sollicités d'écrire les vies des personnes illustres, dont les portraits composent ce cabinet précieux. Quelques-uns se sont excusés sur la multitude de leurs occupations: les autres sur la difficulté qu'il y auroit de faire reparoître au grand jour des choses presque enveloppées dans les ténebres de l'oubli. Cette derniere raison nous a fait suspendre long-tems l'entreprise, & nous n'y aurions probablement jamais mis la main, si les sollicitations des curieux & leurs promesses réitérées, qu'ils nous communiqueroient leurs lumieres, qu'ils nous seconderoient par leurs recherches & nous soutiendroient de leurs découvertes, n'avoient enfin vaincu nos répugnances, en nous flattant de surmonter les difficultés qui nous rebutoient.

C'est en grande partie à la fidélité avec laquelle ils se sont acquittés de leurs promesses, que l'on est redévable de ce que nous avons rapporté de quelques graveurs, de Théodore Rogiers & de plusieurs autres, dont les historiens ne font que peu ou point mention. Pour ce qui est des personnes illustres par leur naissance comprises dans le prémier volume, nous avons consulté les auteurs les plus dignes de foi, & lorsque ceux-ci ne nous ont point fourni tout ce que nous desirions, nous avons eu recours aux familles qui subsistent encore. La plûpart d'entr'elles nous ont envoyé gracieusement les extraits des piéces authentiques qu'elles

possédent : piéces qui constatent invinciblement l'antiquité & la noblesse de leurs familles, & les emplois brillants, dont elles ont été revêtues en différents tems.

En traitant des peintres, nous avons fait choix des meilleurs auteurs flamands & françois qui ont écrit leurs vies, pour nous servir de guides & nous en avons pris ce que nous avons cru de plus vrai & de plus important. D'ailleurs rien n'a été épargné pour rendre cet ouvrage intéressant & capable de plaire aux curieux qui l'ont sollicité, tant par la beauté des Portraits, que par celle du papier & du caractere.

TABLE
DES
PORTRAITS.

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

TABLE DES PORTRAITS.

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

AVIS AUX RELIEURS,

Ces tables doivent servir de regle pour placer les Portraits.

GUSTA-



GVSTAVVS ADOLPHVS D.G. REX SVEC.GOTH:
ET VAND. MAGNVS PRINCEPS FINLANDIÆ DVX.ETC.

Paul Pontius sculp *Ant. van Dyck pinxit* *Cum privilegio*

GUSTAVE ADOLPHE
DIT LE GRAND
ROI DE SUÉDE.
&c. &c. &c.

GUSTAVE ADOLPHE *dit le grand Roi de Suéde*, eut pour Pére Charles Duc de Sudermanie depuis Roi de Suéde, & pour Mére Christine de Holstein. Il naquit à Stokholm le *9* Décembre *1594*. Dès sa tendre jeunesse il apprit le métier de la guerre sous son Pére & donna des marques de ce qu'il seroit un jour. Il fit aussi de grands progrès dans les langues, dans les sciences & dans tout ce qu'un grand Prince doit savoir, sous la conduite de Monsieur Jaques Schut son précepteur, faisant espérer qu'à l'Exemple d'Ulisse il ne deviendroit pas moins éloquent que grand capitaine. Aussi avoit-il coutume de dire; que si les guerriers de nos jours avoient l'ame aussi grande & les vues aussi élevées que ceux de l'antiquité, ils pourroient les égaler dans leurs exploits héroïques, malgré la différence qui est survenue dans l'Art militaire. Charles étoit si persuadé des rares qualités de Gustave, que parlant des choses qu'il ne pourroit peut-être pas exécuter avant sa mort pour le bien & la gloire de la Suéde, il disoit souvent que son fils les feroit. Cette haute idée que Charles avoit du jeune Prince, s'étant repandue de la cour dans tout le Royaume, fit que les Etats de Suéde assemblés à Nicoping éleverent Gustave Adolphe sur le trône, d'abord après la mort de son Pére: cependant il ne se fit couronner qu'en *1617*.

Dès le commencement de son règne, on cessa de craindre les ennemis étrangers dans son Païs. Il obligea d'abord Christierne IV. Roi de Dannemark à évacuer la Suéde, & la paix conclue entre ces deux Princes par l'entremise du Roi d'Angleterre, fit rentrer notre jeune Monarque en possession de tout ce que les Danois avoient pris pendant les troubles de Suéde. Les armes de Gustave ne furent pas moins heureuses en Russie, déja une partie de ce vaste Etat avoit subi le joug suédois, lorsque le Roi d'Angleterre dévenu encore médiateur procura une deuxiéme paix, par laquelle l'Ingrie demeuroit à la couronne de Suéde. La Pologne ressentit à son tour le poid des armes suédoises, qui subjuguerent la plus grande partie du Duché de Courlande, avant qu'une tréve ne vint interrompre de si heureux commencements: & dès-qu'elle fut expirée, Gustave continua à étendre ses conquêtes le long de la Mer, depuis Riga jusqu'au territoire de Danzig, qui fut investie & réduite à une telle extrémité, qu'elle étoit sur le point de se rendre, si Sigismond Roi de Pologne ne fût venu la secourir fort à propos.

Il y eut plusieurs actions à ce sujet, qui affoiblirent extrémement les deux partis & ne déciderent de rien. Enfin ils en vinrent à une bataille rangée. Les armées de ces deux rivaux, qui se disputoient la couronne de Suéde, animées des sentiments de leurs chefs, firent des prodiges de valeur sans pouvoir se vaincre. Le carnage fut grand, chacun garda son camp couvert de morts, & un commun affoiblissement les fit parler de paix, que Sigismond refusa ensuite. Le printems ayant ramené la Guerre, Danzig fut encore assiégée inutilement par les Suédois, qui se retirerent après avoir ravagé les environs. L'Electeur de Brandebourg, à qui cette guerre étoit à charge, engagea les deux Rois à une Tréve de quelques mois; après laquelle Sigismond fit de nouveaux efforts, pour se conserver la Prusse. Le Roi de Suéde ne tarda pas à s'y rendre & bientôt le dessein d'occuper un poste avantageux fit venir aux mains une grande partie de deux armées. Gustave, faisant tout ensemble les devoirs de soldat, d'officier & de général, y combattit avec tant de bravoure & de chaleur, qu'il se méla parmis les ennemis, & en fut arrêté sans en être reconnu.

Dégagé par sa valeur, loin de fuir le péril, il se remit à la tête de ses troupes, & continua à combattre jusqu'à ce que la nuit vint les obliger à se séparer. Gustave se retira à Marienbourg qu'il fit promptement fortifier & munir de tout, résolu de se tenir sur la défen-

ſive. Les Ambaſſadeurs de France & d'Angleterre arrivés peu après, porterent les deux Rois à une Tréve de ſix ans.

Guſtave ayant triomphé des Danois, des Moſcovites & des Polonois, voulut encore aller vaincre en Alemagne. Pluſieurs raiſons le piquoient contre l'Empereur, & les Proteſtants d'un autre coté tâchoient de l'y attirer. Après y avoir penſé long-tems il s'y détermina. Le Roi de Dannemark fit ce qu'il put pour prévenir cette guerre. Dans ce deſſein il engagea les deux puiſſances à envoyer des Députés à Danzig, pour entamer des conférences: mais ceux de l'Empereur, refuſant de ſe prêter aux propoſitions du Monarque ſuédois, prirent un ton de maître, qui rompit bientôt toute négociation: ainſi les États de Suéde, aſſemblés alors à Stokholm, donnerent leur conſentement à la Guerre d'Alemagne.

Guſtave partit, s'embarqua avec ſon armée, & alla aborder à l'Iſle de Rugen. Dès-qu'il en eut rendu graces au Ciel & imploré ſa bénédiction, il encouragéa ſes troupes par une harangue de plus énergiques & attaqua les Impériaux, ſans leur donner le tems de ſe reconnoître. Il les défit, les chaſſa de l'Iſle, abandonnant au pillage tout ce qu'il leur avoit appartenu: mais il traita les habitants avec tant d'humanité, qu'il fit diſtribuer du pain à ceux qui en manquoient. De l'Iſle de Rugen il paſſa en celle d'Uſedom; la cavalerie qui voulut lui réſiſter fut défaite & obligée de ſe retirer à Wolgaſt avec les garniſons. Il les ſuivit & s'empara de la ville & du Château. Pluſieurs autres places, ſaiſies de crainte ſe rendirent à l'approche des Suédois. De là Guſtave dirigea ſa route vers Stétin, où il rangea ſon armée en bataille & fit demander une entrevue au Duc de Poméranie.

Il déclara à ce Prince, qu'étant venu en qualité d'ami & uniquement pour défendre les ſujets de l'Empire opprimés par leur chef, il eſpéroit qu'il ne lui refuſeroit pas la garde de ſa capitale. Le Duc en fit d'abord difficulté: mais enfin il y conſentit & conclut un traité d'alliance défenſive avec le Roi de Suéde, qui fit ſon entrée à Stétin, publia ſon manifeſte contre l'Empereur, prit Stargard & défit Torquato Conti qui s'étoit avancé à la tête des troupes Impériales. Continuant ſes conquêtes & remportant chaque jour quelque nouvel avantage ſur ſes ennemis, il tomba dans une embuſcade n'étant acompagné que de vingt Cavaliers. La plûpart des ſiens furent tués, il y perdit ſon cheval, fut arrêté & conduit quelque tems priſonnier: mais il fut délivré par une troupe de Finlandois accourus à ſon ſecours. L'Empereur & quelques Electeurs écrivirent au Roi de Suéde pour l'exhorter à la paix: mais inſtruit d'ailleurs des deſſeins de la cour de Vienne, il écrivit auſſi en France & en Angleterre, & envoya un Ambaſſadeur en Hollande, pour ſe ménager des ſecours de ces trois Puiſſances. Un traité d'alliance & de ſubſide avec Louis XIII. fut un effet de ſes Lettres, le Roi d'Angleterre lui envoya du ſecours, & les Provinces-Unies de leur coté contribuerent aux frais de la guerre.

Guſtave comptant de plus d'être appuyé de la ligue formée à Leipſic en ſa faveur, par les Electeurs & Princes Proteſtants & quelques villes impériales, ſe hâta d'aller aſſiéger la ville de Damin, avant que le général Tilli pût la ſecourir. Il ajouta à ſes conquêtes Furſtenwalde & Ledenick, en allant prendre Francfort ſur l'Oder qu'il emporta d'aſſaut. De là marchant au ſecours de Magdebourg, il prit Brandebourg, engagea l'Electeur de ce nom à lui livrer paſſage & les villes de Cuſtrin & de Spandaw pour ſa ſûreté.

Arrivé à Potsdam, il fit ſommer l'Electeur de Saxe de le venir joindre, ou de lui livrer paſſage par ſes états: mais celui-ci refuſa l'un & l'autre. Ce refus, joint à la lenteur avec laquelle l'Electeur de Brandebourg avoit livré Cuſtrin & Spandaw, donna le tems au général Tilli de ſe rendre maître de Magdebourg, avant que le Roi pût y arriver. Il fut ſi irrité de la conduite de ces deux Electeurs, que le palais électorale de Berlin courût grand riſque d'être ruiné: mais enfin l'Electeur ayant donné ſatisfaction au Roi, l'orage ſe diſſipa. Guſtave alla enſuite à Stetin, pour y donner audience aux Ambaſſadeurs de Moſcovie, aida les Ducs de Meklenbourg à reprendre leurs états, vint joindre l'Electeur de Saxe, avec lequel il alla attaquer le général Tilli qui avoit pris Leipſic. Il le défit après un combat opiniâtre, où les troupes de part & d'autre firent paroître un courage & une bravoure extraordinaire.

Cette victoire ayant mis les Impériaux hors d'état de rien entreprendre, le Roi & l'Elec-

teur

teur de Saxe, ſeparerent leurs forces pour en tirer plus d'avantage. Celui-là entrant en Franconie ne comptoit ſes journées que par la priſe ou la ſoumiſſion de quelque ville : de ſorte qu'en peu de tems, il ſe vît maître de tout ce Cercle. Il y établit un lieutenant-général avec des troupes pour le conſerver, & s'avança vers le Rhin. Francfort ſur le Mein ſe ſoumit à l'approche du Roi & lui prêta ſerment de fidélité. Guſtave toujours favoriſé de la fortune, chaſſa les Eſpagnols du Rhingau ; paſſant enſuite le Rhin ſur deux bateaux à la vue de ſes ennemis & malgré leurs efforts, il ſe rendit maître de Mayence & de tout l'Electorat de ce nom. L'évacuation d'une grande partie des villes du Palatinat par les Eſpagnols fut encore un des fruits de ce glorieux paſſage du Rhin, où on érigea une colomne pour en conſerver la mémoire.

Les ennemis du Roi de Suéde, épouvantés de la rapidité de ſes conquêtes, lui firent parler de paix par l'Ambaſſadeur de France : mais ſachant qu'on lui faiſoit uniquement ces propoſitions pour gagner du tems, il ne voulut conſentir qu'à une tréve de quinze jours ; après laquelle ayant ſecouru l'Electeur Palatin, il alla porter ſes armes victorieuſes en Baviére. Donnavert fut la premiére Conquête du Roi ; d'où marchant vers le général Tilli, arrivé depuis peu pour ſecourir l'Electeur, il le trouva bien retranché derriére le Lech. Il paſſa cette riviére ſous ſes yeux, lui livra bataille & le défit. Après cette victoire, Rain & Ausbourg tomberent ſous la puiſſance des Suédois. Le Roi fit ſon entrée dans cette derniére acompagné du Roi de Bohême, des Ambaſſadeurs & Princes de ſa cour ; pénétra plus avant dans la Baviére, s'empara de toutes les villes qui étoient ſur ſon paſſage, exceptez Ingolſtad qu'il fit bloquer. Munick capitale de cet Electorat fut obligée de ſe ſoumettre au vainqueur.

L'Empereur touché de l'extrémité à laquelle l'Electeur de Baviére étoit réduit, envoya le général Walſtein pour le ſecourir. Le Roi de Suéde alla à ſa rencontre juſqu'à Neuremberg, où il fit fortifier ſon camp en toute diligence, & lorſque les Impériaux parurent au nombre de ſoixante mille hommes, il ne montra pas moins de confiance, quoiqu'il n'en eût que ſeize mille. Il rangea ſa cavalerie derriére un ruiſſeau & les attendit de pied ferme : mais ceux-là voyant l'impoſſibilité de le forcer dans un poſte ſi avantageux, réſolurent de lui couper les vivres. Ce parti ne leur réuſſit pas mieux, car les Suédois trouverent abondamment de quoi ſubſiſter par leur valeur, juſqu'à l'arrivée d'un puiſſant ſecours. Pour lors, Guſtave s'efforça à ſon tour d'engager les Impériaux & les Bavarois dans une bataille rangée : mais ceux-ci l'éviterent ſoigneuſement, en allant ſe retrancher vers Burgſtad.

Le Roi de Suéde ne voyant aucune apparence d'amener l'ennemi à ſon deſſein, laiſſa la garde de ſon camp au Duc de Saxe-Weimar, & partit pour la Baviére avec une partie de ſon armée. Il ſe ſépara du Roi de Bohême, lui donnant les marques de la plus ſincére amitié, & lui laiſſant la diſpoſition d'une partie de ſes troupes. Guſtave toujours plein de courage & de zèle pour le ſecours de ſes alliés, apprenant que les Impériaux étoient rentrés en Saxe, y alla promptement, après avoir partagé ſes troupes en deux corps, dont l'un ſe repoſoit, tandis que l'autre étoit en marche.

Arrivé à la vue de l'ennemi, il poſa ſon camp entre deux riviéres & tint conſeil de guerre, où il fut réſolu d'attaquer les Impériaux. Le lendemain il parcourut les rangs de ſon armée rangée en bataille, exhortant les Soldats à s'acquiter de leurs devoirs, & à être les braves compagnons de ſes travaux, en combattant vaillamment pour la Religion & la liberté germanique.

Le ſignal de la bataille ſuivit cette harangue. Les Suédois marcherent, les deux armées commencerent à ſe canoner, & le Roi s'avançant avec ſa maiſon & quelques eſcadrons de cavalerie vers le canon des Impériaux, s'en empara après un combat furieux & s'en ſervit pour les foudroyer. Ceux-ci s'étant ralliés vinrent fondre à leur tour avec tant d'impétuoſité ſur les Suédois qu'ils les firent reculer. Dès que le Roi s'apperçu de ce déſordre, il ſauta de ſon cheval, criant à ceux qui plioient, que du moins ils tinſſent ferme pour être les ſpectateurs de ſa mort. A ce reproche, les Suédois rappellant leur valeur, retournerent ſur les Impériaux, reprirent leur artillerie, & enfoncerent leurs retranchements : mais tandis

que les Suédois acharnés au combat contre le corps de l'armée impériale, faisoient les plus vaillants efforts pour en achever la défaite, le Roi suivi de quelques écuyers voulant aller reconnoître un poste, donna dans un corps de cuirassiers & y fut tué le 16 Novembre 1632.

Ce Prince s'étoit acquis les cœurs de tous ses sujets, par ses rares talens, sa bravoure & sa droiture, parloit parfaitement quatre langues différentes, aimoit les Belles-Lettres, dans lesquelles il étoit trés-versé & n'épargna rien pour les faire fleurir dans ses Etats. Il fit de grands dons à la célébre université d'Upsal, aux dépens-même de son patrimoine, afin de la mettre en état d'entrétenir un plus grand nombre de professeur, & fonda ensuite celle de Derpt en Livonie. Il fit de très-sages réglemens concernants la tenue des états, les finances, la marine & le commerce; établit une compagnie des Indes occidentales dans la vue de travailler à la conversion des infidéles; publia un édit en faveur de ceux qui s'expatrioient, étant persecutés pour la Religion; ordonna un jour d'action de graces qu'on célébreroit tout les cent ans en mémoire de la réformation introduite en Suéde: pourvut avec beaucoup de prudence à la sureté des exacteurs des impôts contre les injures du peuple; & avec la même sagesse mit celui-ci à couvert des fraudes & des vexations de ceux-là.

Il avoit épousé en 1620 Marie Eléonore fille de Jean Sigismond Electeur de Brandebourg, de laquelle il ne laissa qu'une fille nommée Christine, qui lui succéda. La Phisionomie de ce Prince exprimoit heureusement la grandeur de son ame & la noblesse de ses sentiments. En le voyant, on ne pouvoit méconnoître en lui l'auguste qualité de Roi, dont il étoit revêtu. Modeste, vaillant, véritablement pieux, il n'entreprenoit rien d'important sans avoir imploré auparavant les lumiéres & le secours du Ciel. Affable à l'égard d'un chacun & de facile accès, il donnoit constamment au mérite & à la vertu des marques d'un cœur généreux libéral & bienfaisant; comme il faisoit ressentir une juste sévérité aux soldats licentieux, & une douce clémence aux peuples soumis & fidéles. Ennemi déclaré du crime & de la débauche qu'il faisoit punir exemplairement, il entrétenoit une discipline exacte dans son camp, qu'il fortifioit & retranchoit comme une place forte, observant de le rendre toujours aussi avantageux pour l'offensive que pour la défensive. Enfin ce grand Roi, qui étoit d'une franchise & d'une sincérité singuliére, exprima constamment par sa conduite, tant à l'égard de ses propres sujets, qu'à celui des peuples vaincus & de ses ennemis, la vérité de cette devise écrite sur ses enseignes, où le Sceptre & l'épée étoient mis en sautoir. Mars gouverne l'épée & Thémis le Sceptre.





MARIA DE MEDICES REGINA FRANCIÆ
TRIVM REGVM MATER.

P. Pontius sculp. Ant. ... Dyck pinxit ... cum priv.

MARIE DE MEDICIS REINE DE FRANCE.

&c. &c. &c.

MARIE DE MEDICIS *Reine de France*, naquit le 26 Avril 1575. Elle étoit fille de François Marie de Médicis I. Grand-Duc de Toscane, & de Jeanne d'Autriche fille de l'Empereur Ferdinand I. Les vertus & les graces dont cette Princesse étoit ornée, la firent admirer d'un chacun, & bientôt la renommée publia son mérite dans toutes les cours. Quoique Henri IV. en eût oui parler, il avoit témoigné de n'avoir aucun penchant pour cette alliance, dans un entrétien avec son favori Mr. Roni, sur le choix d'une femme qui lui convint. Cependant Clément VIII. ayant dissous son mariage avec Marguérite de Valois, il fit rechercher Marie de Médicis. Le contract en fut dressé au Palais de Piti à Florence, le 25 Avril 1600. Le Grand-Duc donnoit en dot six cents mille écus d'or à la Princesse, pour tous droits à la succession de sa maison, outre les pierreries, bijoux & autres meubles précieux; & le Roi Henri IV. lui faisoit un doüaire de deux cents mille écus de rente. Le tout ayant été ratifié, le Roi fit remettre sa procuration à Ferdinand frére du Grand-Duc, qui épousa sa niéce dans le mois d'Octobre suivant au nom de Sa Majesté, & le Cardinal Aldobrandin neveu du Pape regnant en fit la cérémonie.

Le Grand-Duc de Toscane fit paroître sa magnificence dans cette occasion, par les festins, bals, spectacles & autres fêtes qu'il donna: après lesquels la nouvelle Reine, acompagnée de la Grande-Duchesse sa tante, de la Duchesse de Mantoue & d'une suite brillante, s'embarqua pour la France, où elle arriva au mois de Novembre. Quoique le Roi fût occupé à la guerre en Savoye, il n'avoit rien négligé de ce qui pouvoit rendre la réception de la Reine agréable & magnifique. Quatre Cardinaux, les principaux officiers de la couronne, & grand nombre de personnes de la premiére distinction s'étoient rendus à Marseille par les ordres de Sa Majesté, pour l'y recevoir & la conduire à Lion, où le Roi vint la trouver. La Reine y fit une des plus belles & des plus pompeuses entrée que cette ville ait jamais vue. Le Cardinal Aldobrandin y réitera la cérémonie nuptiale qu'il avoit déja faite à Florence, & pendant une paix de dix ans qui suivit ce mariage, elle donna trois fils & trois filles à la France.

Si d'un coté elle avoit la consolation d'être féconde, l'inconstance & la galanterie du Roi lui donnoit d'ailleurs bien du mécontentement, de là les piquoteries presque continuelles qu'on vit si souvent entre eux, & que la Reine poussa quelquefois jusqu'à des dedains marqués: mais malgré ces brouilleries domestiques, le Roi voulut voir le couronnement de la Reine, qui se fit à St. Denis le 13 Mai 1610, avec une pompe & une magnificence digne de Henri le Grand. La cérémonie étant achevée, on jetta quantité de médailles d'or frappées à ce sujet, & l'église retentit des acclamations & des bénédictions du peuple: mais cette joye se changea bientôt en tristesse; le Roi ayant été assassiné le lendemain par le détestable Ravaillac, lorsque tout se préparoit pour l'entrée publique que la Reine devoit faire à Paris.

La cour de Parlement déclara la Reine Régente du Royaume le 14 Mai, jour-même de la mort du Roi, & le lendemain Louis XIII. y tenant son lit de justice, confirma cette déclaration. Elevée à ce poste éminent, elle s'appliqua avec tout le soin possible, à conserver le Royaume à son fils, dans l'état florissant où Henri IV. l'avoit rétabli. Elle évita toute brouillerie avec les Princes voisins pendant la minorité du Roi, & entrétint les alliances contractées avec les étrangers, ainsi elle maintint la paix au de hors, ne négligeant rien pour la conserver au dedans. Elle dissipa par sa prudence plusieurs émotions qui s'y étoient élevées. Les factions ayant recommencé & les Princes secondés de quelques Grands du Royaume, faisant mine de vouloir se soulever, elle les contint dans leur devoir par sa fermeté, temoignant qu'elle étoit résolue de maintenir l'autorité royale & la tran-

quillité publique par la force des armes, si elle ne pouvoit y parvenir par la douceur. Ce fut pour arriver à des fins si désirables par cette derniére voye, que les Etats du Royaume furent convoqués à Paris en 1614. & les choses eussent peut-être été beaucoup mieux qu'elles n'ont fait, si la Reine eût moins écouté le Maréchal d'Ancre, & suivit davantage les sages avis de l'Evêque de Luçon, connu depuis sous le nom de Cardinal de Richelieu.

Il eut été à souhaiter pour elle, qu'après avoir été la premiére cause de l'élévation de ce Prélat, elle l'eût vu ensuite d'un œil tranquil a la tête des affaires: mais l'envie qu'elle avoit de dominer, lui fit tenir une conduite toute opposée, qui devint pour elle une source abondante de chagrin & de déplaisir. Ayant gouté longtems de la Royauté pendant la vie de Henri IV., & sous la minorité de Louis XIII., elle ne pouvoit se résoudre à vivre paisiblement dans la condition d'une Reine doüariére: ainsi mécontente, de ce que les affaires ne se régloient point à la cour selon ses volontés, elle la quitta & se retira. Le Cardinal de Richelieu la reconcilia avec le Roi; mais s'étant laissée persuader par des esprits remuants, les brouilleries recommencerent avec plus d'animosité qu'auparavant. Les deux partis prirent les armes, en vinrent à une action qui se donna au Pont-de-Cé, & celui de la Reine y fut défait par le Maréchal de Créqui.

Elle étoit alors à Blois: où elle s'ennuya plus que jamais. Elle fit tant qu'elle obtint une amnistie pour ses partisans & la permission de revenir à la cour. Elle n'y jouit pas longtems de la tranquillité qu'elle auroit dû chercher; car toujours obsédée par des esprits factieux & mécontents, elle se brouilla bientôt avec le Cardinal. Ne pouvant disposer de ce ministre éclairé selon ses desirs, elle employa mille brigues pour le perdre auprès du Roi; il étoit même sur le point d'être exilé, lorsqu'il eut le bonheur de se justifier dans l'esprit de Sa Majesté, qui l'honora plus que jamais de sa faveur & de sa protection. La Reine mére en eut un déplaisir extrême, & en conçut une aversion implacable contre son Eminence.

Envain les principaux officiers de la couronne, & le Roi même s'efforcerent de lui ôter les idées qu'elles s'étoit faites du Cardinal, il fut impossible de la désabuser. Les soumissions que ce Prélat lui fit, & les assurances de respect & de dévouëment, qu'il lui réitera tant de fois, n'eurent point un succès plus heureux. Les défiances & l'animosité de cette Princesse allerent toujours en augmentant, & aigrirent tellement les choses, que le Roi se vît obligé d'ordonner à la Reine de se retirer. Elle obéit, vint ensuite à Bruxelles vers l'Infante Isabelle, qui la reçut avec bonté & magnificence. De là elle passa en Hollande, où la ville d'Amsterdam se distingua par la maniére génereuse dont elle accueillit cette Reine infortunée, elle lui fit une entrée pompeuse, dressa de superbes arcs de triomphe sur son passage, ornés d'excellents tableaux, dans l'un desquels Sa Majesté, revêtue & couronnée comme la Déesse Cibéle mére des Dieux, paroissoit assise dans un magnifique char de triomphe tiré par quatre lions, avec cette devise, *Læta Deum partu.* Elle alla en Angleterre pour y voir le Roi Charles son gendre & la Reine Henriette Marie; puis revint en Alemagne, tomba malade à Cologne & y mourut le 3 Juillet 1642.; après avoir fait un testament capable de persuader, que malgré les sujets de chagrin qu'elle avoit reçus, elle avoit conservé les sentiments d'une Reine pour son Roi, & la tendresse d'une mére pour son fils.

Cette Princesse étoit mére de Louis XIII. Roi de France, Belle-mére de Philippe IV. Roi d'Espagne & de Charles I. Roi d'Angleterre. Elle ne fit point paroître moins de constance & de grandeur d'ame dans l'adversité, qu'elle ne montra de modération dans la prospérité. Le Palais royal, dit de Luxembourg, qu'elle fit bâtir à Paris, & les rares piéces d'Architecture & de Peinture dont elle le fit orner, seront à la postérité des monuments de sa magnificence & de son bon gout: comme les hopitaux qu'elle fit construire pour les malades & les orphelins le seront de sa charité envers les pauvres, & la fondation du monastére des filles du Calvaire rendra temoignage à sa piété. Elle aima les beaux Arts, spécialement la Poésie & la Peinture, & les favorisa de sa protection.

GAS-



SERENISS PRINCEPS. GASTON. DE FRANCIA. CHRISTIANIS. REGIS FRATER, DVX. AVRELIANENSIS.

Vosterman sculp *Ant Van Dyck pinxit* *cum privil.*

GASTON JEAN BAPTISTE
DUC D'ORLEANS.

&c. &c. &c.

GASTON JEAN BAPTISTE *Duc d'Orléans*, de Chartres & de Valois, Comte de Blois &c. étoit fils puis-né du Roi Henri IV. & de Marie de Médicis, il naquit à Fontainebleau le 25 Avril 1608. Les vertus & la valeur de l'illustre Gaston de Foix, dont le Roi révéroit la mémoire, furent cause qu'on lui donna ce nom à son batême, auquel on ajouta celui de Jean Baptiste, lorsqu'il reçut le sacrement de confirmation. Ce jeune Prince fit ensuite revivre en sa personne la bravoure & les qualités héroïques de celui dont il portoit le nom. Il donna de bonne heure des marques d'une rare capacité, faisant de grands progrès sous Mr. de Breves son prémier précepteur, & sous Mr. d'Ornano son troisiéme, pour lequel il eut ensuite beaucoup d'affection, & à qui il obtint en reconnoissance le bâton de Maréchal de France. Il eut entre ces deux Mr. le Comte de Lude, qui ne s'acquitta point longtems, ni fort dignement de cette charge. Il acompagna le Roi Louis XIII. son frére, lorsqu'il alla tenir son prémier Lit de Justice à la Cour de Parlement. Depuis il fut envoyé en Normandie pour y présider à l'assemblée des notables, qui y fut convoquée au commencement de Décembre 1617. Quoiqu'il fut encore en bas âge, il s'y fit admirer par la vivacité de son esprit, & la solidité de ses raisonnements. Gaston revenu à la Cour, qui étoit fort divisée par le parti, que la Reine Mére s'y étoit fait, pour maintenir son autorité, y trouva des exemples dangereux, qui firent peut-être bien de mauvaises impressions sur son esprit; cependant il continua d'y paroître comme un Prince doué d'éminentes qualités, dont on pouvoit beaucoup se promettre.

Le tems en fournit bientôt des preuves. Le Siége de la Rochelle ayant été résolu, Sa Majesté lui donna la charge de lieutenant-général de ses armées dans les Provinces de Poitou, Xaintonge &c. & le commandement de celle qui devoit domter cette ville rebelle. Ce Prince vint l'assiéger en 1627, en ordonna judicieusement les travaux qu'on poussa en toute diligence, y fit construire un fort nommé ensuite le fort d'Orléans, à cause que son Altesse en avoit tracé le plan. Quoiqu'il fût encore fort jeune, on le voyoit par tout, avec le courage & l'intrépidité d'un capitaine expérimenté au métier de la guerre, visitant les tranchées & les quartiers, donnant ses ordres, repoussant les sorties des assiégés, animant les soldats par sa présence & par sa valeur, & signalant son zèle pour la gloire & le service de Sa Majesté, jusqu'à ce qu'elle vint en personne commander à ce fameux siége.

La guerre survenue en Italie devoit servir de nouveau théatre à Gaston pour y faire éclater sa capacité. Le Roi le fit commandant en chef de l'armée qu'il y envoyoit: mais il s'en repentit bientôt, dans la crainte que son frére ne s'y acquît une gloire capable de ternir la sienne, & manquant de prétexte pour le rappeller, il alla au plutôt y commander lui-même. Son Altesse fut déclarée Gouverneur de Paris & des Provinces voisines pendant l'absence du Roi. Ce trait mortifia extrémement le Duc d'Orléans, & le détermina peut-être à épouser les intérêts de la Reine mére, avec plus de chaleur qu'il n'auroit fait. Il ne différa pas longtems après la guerre d'Italie à faire éclater son mécontentement contre le Cardinal de Richelieu. Le Languedoc revolté, la mort du Duc de Montmorenci, le Duc de Lorraine depouillé de ses Etats, & lui même obligé de sortir du Royaume, furent les suites funestes de ces brouilleries, qu'on appaisa dans la suite. Il se racommoda avec le Roi, & revint à Paris occuper la place qui étoit due à son rang, & dont il étoit extrémement jaloux, aussi-bien que des droits qui y étoient attachés.

Louis XIII. voulant lui donner des marques d'une sincére reconciliation, le fit lieutenant général de l'armée qui devoit agir en Picardie contre les Espagnols. Ceux-ci étoient entrés bien avant dans cette Province & s'étoient emparés de plusieurs places. Son Altesse se mit en campagne, fit rentrer Roye sous l'obéissance de son Souverain & acompagnée d'une troupe élite de gentils-hommes volontaires qu'elle avoit levés dans les terres de son appanage, elle suivit le Roi au siége de Corbie. Peu de tems après, ce Prince se retira sans avoir pris congé de Sa Majesté, & sortit encore du Royaume. Pendant son séjour en Lorraine, il avoit conçu de l'amour pour la Princesse Marguerite & ensuite il l'épousa sans le con-

ſentement du Roi : ce qui lui occaſionna bien des ſujets de chagrin : mais qui ſervit enfin à le détacher du Comte de Soiſſons , & à le faire rentrer à la cour. Le Roi malade à Saint Germain en Laye, ſentant diminuer ſes forces, voulut prévenir les deſordres qui ſont preſque inévitables dans le cours d'une longue minorité. Dans cette vue, il manda le Duc d'Orléans & fit une déclaration par laquelle il ordonnoit, qu'après ſa mort la Reine ſon épouſe ſeroit Régente, qu'elle auroit l'éducation de ſes deux fils avec l'adminiſtration du Royaume, & que le Duc d'Orléans ſon frére ſeroit lieutenant général du Roi Mineur dans toutes les Provinces ſous l'autorité de la Reine : mais que l'un ni l'autre ne pourroient rien faire ſans l'avis du Conſeil de Régence, dont il nommoit les membres &c. Déclaration qui fut confirmée par le Parlement.

Après la mort du Roi, le Duc laiſſant tout le ſoin du Gouvernement à la Reine, ne s'occupa qu'à faire la guerre : il alla commander l'armée dans les Païs-Bas, où il fit le ſiége de Gravelines. Si l'importance de cette place engagea les Eſpagnols à faire leurs efforts pour la ſecourir, elle porta auſſi ſon Alteſſe à prendre de juſtes méſures pour ne pas y échouer. Ses rares talents pour l'Art militaire , preſque toujours enfouis auparavant, faute d'occaſion de les faire valoir, ſe déveloperent ici merveilleuſement. Il poſa ſon Camp très-avantageuſement, qu'il eut ſoin de fortifier ; il fit ouvrir la tranchée & pouſſer vigoureuſément les travaux. Le fort Philippe qui couvroit la ville & empêchoit les aproches, fut tellement battu qu'il ne pût tarder à ſe rendre, & le corps de la place fut attaqué. Entre tems le général Picolomini s'avança témoignant de vouloir en venir à une bataille : mais il trouva le camp des François ſi bien retranché & les diſpoſitions pour le recevoir faites avec tant de prudence, qu'il n'oſa en courir le riſque. Il ſe retira, laiſſant la ville ſans eſpérance de ſecours, qui capitula après s'être généreuſement défendue.

La campagne ſuivante ne fut pas moins glorieuſe au Duc, il s'ouvrit d'abord le chemin à de nouvelles conquêtes, en battant une partie des troupes ennemies au paſſage de la riviére de Colme, & prit enſuite Bourbourg & Menin. En 1646. il revint commander les armées françoiſes, à la tête deſquelles il emporta Lannoy, & prit Courtrai à la vue des forces eſpagnoles, qui firent d'inutiles efforts pour la ſecourir. Il détacha enſuite ſix mille hommes de ſon armée pour aller au ſecours des Hollandois ; puis s'étendant dans le Païs, il ſe rendit maître de Bergue, de Saint Vinoc, d'Armentiéres & de Bethune. Le ſiége du fort de Mardik ſuccéda & dura pendant quinze jours de tranchée ouverte, après leſquels il ſe rendit par capitulation. Le grand nombre d'officiers diſtingués qui, y furent bleſſés ou tués prouve qu'il fut très-meurtrier.

Le Duc d'Orléans retourna à Paris couronné de Laurier, après cette belle campagne ; il avoit laiſſé les affaires en bon état en Flandre : mais il trouva les eſprits dans une extrême fermentation à la Cour. Revenu lui-même de cet eſprit de parti qui l'avoit Dominé pendant ſa jeuneſſe, il tâcha de les pacifier. Il épouſa les intérêts de l'Etat & de l'autorité Royale, n'oubliant rien pour étouffer les diviſions renaiſſantes que les Eſpagnols ne ceſſoient de fomenter: mais quelques ſoins qu'il pût ſe donner, ſoit auprès de la Reine, ſoit auprès de ceux qui ſembloient s'oppoſer aux intentions du Roi, il ne put empêcher qu'elles n'éclataſſent enfin en 1648. & n'euſſent des ſuites très facheuſes qui cauſerent tant de pertes à l'Etat. Pendant ces troubles, qui durerent une longue ſuite d'années, Son Alteſſe fut obligée de ſe retirer à Limoge, enſuite à Blois, où elle mourut le 2 de Février 1660. Ce Prince avoit épouſé en prémiéres noces la Princeſſe Marie de Bourbon Ducheſſe de Montpenſier, Souveraine de Dombes & Dauphine d'Auvergne &c, de laquelle il n'eut qu'une Princeſſe, & en ſecondes noces Marguerite de Lorraine fille de François Duc de Lorraine Vaudemont, de laquelle il en a laiſſé trois.

Il étoit fort curieux en tableaux des meilleurs maîtres, en antiques & en médailles, dont il avoit un riche cabinet & s'y entendoit parfaitement bien. Il s'appliqua auſſi à la recherche des ſimples desquels il aprit à connoître toutes les propriétés. Il avoit l'eſprit vif & entreprenant, aimoit le jeu, les plaiſirs & la magnificence, étoit bon ami & bon mari. Il aſſembloit des perſonnes d'eſprit dans ſon cabinet pour perfectionner ſes connoiſſances par leur converſation, y propoſoit quelque queſtion de Politique ou de Morale, ſur laquelle chacun devoit dire ſon ſentiment à l'aſſemblée ſuivante, occupant ainſi utilement ſes heures de loiſir ; & il n'eut rien manqué au bonheur de ſa vie, s'il eut épouſé avec plus de modération les intérêts de la Reine ſa mére, & moins écouté les conſeils de certains mécontents qui s'efforçoient de le mettre toujours à la tête de leur parti.

M A-



MARGARETA PRINCEPS LOTHARINGIA DVCISSA
SERE.^MA AVRELIANENSIS

MARGUERITE
PRINCESSE DE LORRAINE
DUCHESSE D'ORLEANS.
&c. &c. &c.

MARGUERITE *Princesse de Lorraime Duchesse d'Orléans*, étoit fille de François de Lorraine Comte de Vaudemont, & de Catherine de Salms fille unique de Paul Comte de Salms. Elle naquit en 1613. & fut élevée avec beaucoup de soin. Les troubles survenus en France engagerent Gaston Jean Baptiste Duc d'Orléans à sortir du Royaume & à se retirer en Lorraine. La générosité & la bonté avec lesquelles le Duc l'y reçut, lui fournirent souvent l'occasion de voir les Princesses de cette illustre maison, pendant le séjour qu'il y fit. La Princesse Marguerite étoit distinguée entre elles par la vivacité de son esprit, la délicatesse de ses sentiments & sa beauté. Le Duc d'Orléans ne put la voir longtems sans être touché de tant de mérite. Il conçut de l'estime pour elle, & se plaisoit à l'entretenir: mais s'étant reconcilié avec le Roi son frére, il retourna en France, rapportant avec lui l'idée des charmes & des agréments de la Princesse Marguerite gravée bien avant dans son esprit. De nouvelles brouilleries le portant à sortir encore du Royaume, il envoya Mr. Monsigot au Duc de Lorraine, pour lui demander une retraite dans ses Etats & la Princesse Marguerite en mariage. Le Duc s'excusa sur la retraite, & le fit remercier de l'honneur qu'il lui faisoit: mais Gaston ayant fait réiterer ses instances obtint la permission de venir en Lorraine, & on délibera sur le mariage, auquel le Duc de Lorraine consentit enfin, & donna cent mille pistoles pour la Dot de la Princesse Marguerite.

La Reine mére donna aussi son approbation à ce mariage, le hâta même par ses conseils, dans l'espérance de trouver par là quelque appui pour rétablir ses affaires. Il fut célébré dans la cour en présence d'un fort petit nombre de personnes, & il fut une source de mortification pour la Princesse Marguerite, pendant une longue suite d'années. La crainte d'irriter le Roi Louis XIII. fut cause que l'on tint cette alliance cachée le mieux qu'il fut possible, & que les divertissements & fêtes qui acompagnent ordinairement ces alliances n'eurent pas lieu; les nouveaux mariés même se séparerent peu après pour mieux tenir la chose secrete. Le Duc d'Orléans s'en alla à Bruxelles, d'où il revint bientôt *incognito* pour voir sa nouvelle épouse: mais las de feindre, il fit notifier son mariage au Roi son frére, qui vint mettre le siége devant Nanci pour en tirer raison.

La Princesse Marguerite se trouvant enfermée dans cette capitale, eut des inquiétudes & des peines inexprimables, causées par la crainte de tomber entre les mains du Roi: mais le Cardinal de Lorraine trouva moyen de la faire évader, elle se déguisa, sortit de Nanci avant que la ville fut livrée, & après avoir traversé le camp des François, elle continua sa route avec une extrême diligence vers les Païs-Bas. Elle arriva heureusement à Thionville, accablée des fatigues d'un voyage si pénible & si dangereux. Le Gouverneur de la ville & Madame son épouse lui firent le meilleur accueil qui fut en leur pouvoir, & lui rendirent les honneurs dûs à son rang. Elle se délassa en attendant ses équipages, & fit savoir au Duc son époux son évasion, & le dessein qu'elle avoit d'aller le joindre à Bruxelles. Lorsqu'elle traversa le Luxembourg Monsieur le Comte & Madame la Comtesse d'Embden vinrent lui rendre leurs respects & la féliciter de son heureuse évasion, lui offrant tout ce qui dépendoit d'eux pour la sureté & la commodité de son voyage.

Arrivant à Namur, elle y trouva Mr. le Duc d'Orléans qui étoit venu à sa rencontre. Il seroit inutile d'exprimer la joye & la satisfaction que ces deux illustres personnes ressentirent, en se retrouvant, après avoir couru & évité heureusement différents dangers, chacun pouvant aisément se représenter le contentement dont jouissent alors, deux personnes qu'une véritable amitié a unies ensemble, & que les disgraces ont séparées. Ils s'arrêterent

fort peu à Namur, la Princeſſe ſe hâtant de répondre aux deſirs empreſſés, que l'Infante & la Reine mére avoient de la voir auprès d'elles, & dès ſon arrivée, ces deux Princeſſes s'efforcerent comme à l'envie de lui donner des témoignages d'amitié, & des marques ſenſibles du contentement qu'elles avoient de la poſſeder. La cour ſuivit leur exemple, & les Eſpagnols voulant lui marquer efficacément leur ſatisfaction, lui aſſignerent une penſion pour ſubvenir à ſa dépenſe & à celle de ſa maiſon. Mais tandis que la cour d'Eſpagne agiſſoit ſi généreuſement envers la Princeſſe Marguerite; celle de France n'oublioit rien pour lui faire ſentir ſon mécontentement. Elle fit déclarer nul, ſon mariage avec le Duc d'Orléans par le Parlement, & obtint l'année ſuivante une ſemblable déclaration du Clergé aſſemblé à Paris. Ces coups mortifiants donnerent bien des allarmes & des inquiétudes à la Princeſſe & à toute la maiſon de Lorraine. Le Duc d'Orléans ſe prêta de bon cœur à tout ce qu'elle put ſouhaiter pour la raſſurer. Il fit ratifier ſon mariage à Bruxelles, en préſence de l'Archevêque de Malines & du conſentement de la Reine mére, obtint l'approbation de l'Univerſité de Louvain, & écrivit au Pape pour l'informer de la validité de ſon mariage, le priant de ne faire aucun cas de tout autre acte ſigné de ſa main, que la violence pourroit peut-être lui extorquer dans de fâcheuſes circonſtances, étant ſincérement réſolu de tenir les ſacrés engagements qu'il avoit contractés, dans un lieu où il étoit libre & maître de ſes actions.

Ces meſures tranquiliſerent quelque tems la Princeſſe Marguerite: mais le traité de reconciliation avec le Roi, que le Duc fit à ſon inſçu, & l'évaſion ſecrete de ce Prince la replongerent bientôt dans de nouveaux chagrins, & dans des peines beaucoup plus grandes que les prémieres. Les Eſpagnols d'un autre coté les aggraverent en lui ôtant ſa penſion, & en l'obligeant de ſe retirer a Gand. Le Duc d'Orléans ne la laiſſa pas long-tems dans ces inquiétudes. Dès qu'il fut arrivé en France, il depêcha vers elle Mr. de Saint Quentin, pour l'aſſûrer de ſon attachement & de ſa fidélité inviolable, & eut ſoin de fournir à ſa depenſe. Son innocence reconnue preſque auſſitôt à Bruxelles fut ſuivie de ſon rappel: mais la fin de ſes disgraces étoit encore éloignée. L'Armée françoiſe jointe à celle des Provinces-Unies, s'étant avancée dans le Brabant, jetta une nouvelle terreur dans l'ame de la Princeſſe qui ſe retira à Anvers, & par ſurcroit de chagrin le Roi de France empêcha qu'on ne lui envoya ſa penſion: ainſi elle ſe trouva dans l'obligation de congédier ſes officiers & d'avoir recours aux Eſpagnols pour ſa ſubſiſtance.

Dans cet enchainement de revers que la fortune lui fit reſſentir, ſi ſon ame fut affligée, elle ne fut jamais abattue; une vertu ſolide, une conſcience ſans reproche, & une réſignation parfaite aux ordres de la divine providence ayant conſtamment ſoutenu ſa patience, juſqu'à ce que la rigueur de ſon ſort vint à s'adoucir. Un nouvel acord, fait à ſoiſſons entre le Roi Louis XIII. & le Duc d'Orléans, diſſipa le principal ſujet de ſes allarmes. Elle vit avec joye ſon Alteſſe le Duc d'Orléans conſentir aux volontés de Sa Majeſté très Chrétienne, & celle-ci déſiſter de ſes oppoſitions à ſon mariage, elle en eſpéra une heureuſe ſuite, & ne fut pas entiérement fruſtrée de ſon attente. Elle alla joindre le Duc ſon époux, avec qui elle vecut, ayant part tantôt à ſa faveur, tantôt à ſa disgrace, ſelon que le caprice de la fortune & la ſituation des affaires en diſpoſoient.

Lorſque le Duc ſon époux fut obligé de quitter la cour ſous le régne de Louis le Grand, elle fut enveloppée dans la même disgrace, en recevant auſſi ordre de ſe retirer. Elle ſupporta ce revers de fortune, & enſuite la mort du Duc ſon mari, avec une patience & une réſignation vraiment chrétienne. Elle employa les douze années, pendant lesquelles elle lui ſurveçut, dans de continuels exercices de piété & de dévotion, pour ſe préparer à la mort, qui vint l'enlever entiérement détachée des grandeurs du monde, le 3 Avril 1672. Elle avoit eu de ſon Mariage avec Son Alteſſe le Duc d'Orléans, Jean Gaſton mort en bas âge, & quatre Princeſſes, qui ont été mariées dans les illuſtres maiſons de Lorraine, de Savoye & de Médicis.

PHI-


P. Paul. Rubbens Pinxit
D. PHILIPPO IV. AVSTRIO HISPANIARVM INDIARVMQ REGI CATHOLICO
SVPRA OMNES RETRO PRINCIPES POTENTISSIMO
PIO FELICI PATRI PATRIÆ
A° M DCXXXII

PHILIPPE IV. ROI D'ESPAGNE.

&c. &c. &c.

PHILIPPE IV. *Roi d'Espagne*, aussi nommé DOMINIQUE VICTOR, étoit fils de Philippe III. & de Marguerite d'Autriche fille de Charles Archiduc de Gratz. Il naquit le 8 Avril 1605, & eut pour Gouverneur le Comte d'Olivarez, qui put bientôt s'appercevoir que le jeune Prince étoit fort adonné à l'amour des femmes: mais le desir de gagner les bonnes graces du Prince, d'obtenir les prémieres charges du Royaume lorsqu'il parviendroit à la courone, & l'espérance de les exercer avec plus d'autorité sous un Roi qui meneroit une vie molle & voluptueuse, l'emporterent sur ses devoirs. D'ailleurs étant lui-même sujet à la même foiblesse, il crut que ses désordres seroient moins criants, étant autorisés par l'exemple du Monarque; ainsi non seulement il ne réprima point ces passions naissantes dans le cœur du jeune Prince; mais il les fomenta. Cette méchante politique lui réussit, car Philippe IV. montant bientôt après sur le trône dominé par ses passions déréglées, lui abandonna toute la conduite des affaires, & n'eut de l'application qu'à ses plaisirs.

Les douceurs de cette vie molle furent quelquefois melées de chagrins domestiques. La cour ne voyoit qu'avec peine le Comte d'Olivarez maître de l'esprit du Roi, qui combla ce favori de bienfaits, & de charges, & le laissa seul prémier ministre après la mort de Dom Balthasar de Zuniga. La Hauteur, avec laquelle le Comte-Duc traitoit les affaires, fut une des principales causes que la Tréve entre l'Espagne & les Provinces-Unies ne fut point continuée, les actes d'hostilité récommencerent de part & d'autre. Les Hollandois, n'ayant pas beaucoup à craindre de la part des Espagnols dans leur Païs, entreprirent de faire des Conquêtes sur ceux ci. Dans ce dessein le flottes Hollandoises firent voile vers l'Amérique, & une d'elles ayant rencontré la flotte espagnole près de Lima, l'attaqua & la défit: l'autre prit Saint Sauveur qui fut repris peu après.

Ces mauvais succès occasionnerent des murmures à la cour d'Espagne contre le Comte Duc d'Olivarez: mais il n'y perdit rien de son crédit auprès du Roi, dont il favorisoit mieux les plaisirs, qu'il ne soutenoit les véritables interêts.

Ces prémieres pertes furent comme les tristes avant coureurs de celles que fit ensuite Philippe IV. Il rentra dans la possession des Païs-Bas, après la mort de l'Infante Isabelle Claire Eugenie sa tante: mais cette succession lui fut en quelque façon plus ruineuse que profitable, à cause des guerres presque continuelles qu'il eut à y soutenir. La paix subsistoit entre l'Espagne & la France & sembloit devoir durer long-tems, étant cimentée par une double alliance: cependant elle s'altera peu à peu, par les secours que Philippe IV. donna au Duc de Rohan & aux Rochelois, & par le traité que ce Prince fit avec le dit Duc chef des Protestants en France. Les entreprises que la Cour d'Espagne forma en Italie y contribuerent d'un autre coté, & la prise de Tréves, dont l'Electeur s'étoit mis sous la protection de la France, rompit entiérement la bonne intelligence; desorte que la France déclara la guerre à l'Espagne.

Philippe IV. mit à la tête de son armée, dans le païs de Luxembourg, le Prince Thomas de Savoye & le Comte de Bucquoi très habiles généraux, qui eurent le malheur d'être défaits à la bataille d'Avein. Les campagnes suivantes furent un peu plus avantageuses à l'Espagne, qui prit plusieurs places importantes en Picardie: mais le sort journalier des armes ayant changé la face des affaires; les françois reprirent ce qu'ils avoient perdu, entrerent en Artois avec leur armée, prirent plusieurs villes & enfin Arras, qui les rendit maîtres de toute la province: Ces mauvais succès furent suivis de la revolte de la Catalogne qui se donna à la France. Cette Principauté seroit peut-être rentrée d'abord toute entiére sous l'obéissance de son Souverain, si au lieu de demeurer oisif dans son palais, il se fut mis aussitôt en campagne pour aller la reduire: mais il ne le fit que deux ans après, avec une suite beaucoup plus propre pour se divertir, que pour faire la guerre avec avantage, grand nombre d'acteurs étant de sa compagnie, & fort peu d'officiers capables de l'aider de leurs conseils. Aussi cette campagne ne lui réussit-elle pas, & il lui en couta Perpignan.

Ce fâcheux évenement, qui fut cauſe de beaucoup d'autres ſemblables, occaſionna enfin la disgrace du Comte-Duc, que le Roi exila par un ordre ſigné de ſa propre main. Les choſes ne changerent pas beaucoup de face ſous le Miniſtére de Louis de Haro, Marquis d'el Carpio, qui ſuccéda au Comte-Duc. Philippe ne ſe remit plus en campagne après cette expédition; mais il demeura renfermé dans Madrid, où la Reine mourut peu de tems après. Les Portugais qui avoient ſuivi l'exemple des Catalans dans leur revolte, & établi le Duc de Bragance Roi, ſous le nom de Jean IV., l'affermiſſoient ſur le trône par les heureux ſuccès dont leurs armes étoient acompagnées par tout.

Malgré ces accablants revers de fortune, Philippe IV. ne ſe laiſſoit point abattre, eſpérant de rétablir ſes affaires: mais la revolte de Naples, qui ſurvint enſuite, déconcerta tous ſes projets, & le mit dans un grand ambaras. Maſſaniello chétif pêcheur fut le prémier chef de cette rebellion, & un nommé Gennare Anneze homme à peu près de la même trempe lui ſuccéda, juſqu'à ce que le Duc de Guiſe arriva pour ſe mettre à la tête des rebelles. Philippe y envoya Dom Juan d'Autriche ſon fils naturel pour y commander ſon armée. Ce Prince profitant de la jalouſie que les grands du Royaume de Naples avoient conçue de la conduite du Duc de Guiſe, & de la crainte où étoient les François qu'il ne s'érigea en Roi, fit rentrer Naples ſous l'obéiſſance de Philippe IV, pacifia toutes choſes, & le Duc de Guiſe fut envoyé priſonnier en Eſpagne.

Dom Juan vint enſuite commander les troupes eſpagnoles en Flandre, où la guerre continuoit: mais le Roi d'Eſpagne avoit celle de Portugal beaucoup plus à cœur, ainſi il s'accommoda avec les Provinces Unies, les reconnut pour un Etat libre & indépendant: eſpérant, diſent quelques-uns, qu'elles ſerviroient de rampart aux Provinces qu'il poſſédoit encore, contre les entrepriſes des François. Il termina auſſi la guerre contre la France, qui duroit depuis ſi long-tems. Dom Louis de Haro de la part de Philippe IV. & le Cardinal Mazarin de celle de Louis XIV. furent les Miniſtres Plénipotentiaires de cette paix, dont le mariage de Marie Thérese d'Autriche avec le Roi de France devoit être le ciment. Ils ſe rendirent dans l'Iſle des faiſeants, formée par la riviére de Bidaſſoa & mirent la derniere main à ce grand ouvrage. On y convint en même tems du mariage de l'Infante Marie Thérese avec Louis XIV, pourvu qu'elle renonçat à ſes droits & prétentions ſur la couronne d'Eſpagne.

Les choſes étant ainſi réglées: les deux Monarques partirent, l'un de Madrid & l'autre de Paris, pour ſe rendre près de leurs Plénipotentiaires, & y ratifier les traités qu'ils avoient faits. Ces deux Rois, dont les interêts étoient ſi oppoſés, ne différoient pas moins dans leurs perſonnes. Louis XIV. joignoit à la fleur de ſon âge un beau port, une taille riche & des maniéres enjouées: au contraire Philippe IV., naturellement d'une humeur triſte, inſpiroit du reſpect par ſon âge avancé & par ſa gravité. Les larmes, que ce Prince verſa lorſqu'il vit la Reine mére de France ſa ſœur, & lorſque la jeune Reine ſa fille partit, étoient des plus touchantes. On rapporte que Philippe IV. voyant la joye des François à cauſe du mariage de leur Roi, dit à ſes confident, que l'allegreſſe des François feroit bientôt le ſujet de la triſteſſe de l'Eſpagne.

Les cinq années. que Philippe vecut encore après ce mariage, furent pour lui un tems d'affliction & d'amertume. Il ne put réduire les Portugais: affaire qui lui tenoit extrémement au cœur, & il eut la douleur de perdre ſon fils unique Philippe Proſper: mort qui le plongea dans un chagrin inexprimable. La naiſſance d'un autre ſucceſſeur nommé Charles auroit dû le conſoler; mais l'idée qu'il le laiſſeroit dans un âge au quel il ne ſeroit pas capable de gouverner, ni en état de faire tête à un puiſſant rival qu'il auroit ſur les bras, ne ceſſoit de l'affliger. Il fit tout ce qu'il put pour ne laiſſer à la France aucun prétexte de guerre, & contre l'avis de ſes courtiſans il acorda à Louis XIV. tout ce qu'il deſira. Cependant la ſanté de ce Prince s'affoibliſſoit de jour en jour, & avec lui ce deſir de la Monarchie univerſelle, qu'on avoit imputé à la couronne d'Eſpagne s'éteignoit. Il ſe fit aporter ſon fils & ſucceſſeur avant que de rendre l'ame, & d'une voix mourante il le bénit, lui ſouhaitant une vie plus heureuſe & plus tranquille que celle dont il avoit joui, & un regne plus favorable que le ſien. Il mourut le 17 Septembre 1665. ne laiſſant que Charles 2 de fils légitime.

ELI-



ELISABETH DE BOURBON
REINE D'ESPAGNE.

&c. &c. &c.

ELISABETH DE BOURBON *Reine d'Espagne*, fille de Henri IV. Roi de France & de Marie de Médicis sa femme, naquit à Fontainebleau le vingt deuxiéme de Novembre 1602. Elle étoit douée d'un si excellent naturel, qu'il ne laissât presque rien à faire à l'éducation. Les graces, la bonté & la douceur, qui paroissoient dans ses paroles & dans ses maniéres, lui gagnoient les cœurs de toutes les personnes qui avoient le bonheur de l'approcher; de sorte que la réputation de ses rares qualités s'étant répandue dans les cours étrangéres, elle fut recherchée en mariage avant que d'être nubile. La Reine Marie de Médicis, pour lors Régente du Royaume, sachant que la France n'avoit point d'ennemi plus à craindre, hors de chez elle, que la maison d'Autriche, voulut cultiver la bonne intelligence avec elle, & l'affermir par les nœuds du mariage. Dans ce dessein, elle jetta les yeux sur le Duc de Mayenne, qui étoit estimé à la cour d'Espagne, & le chargea d'y aller demander l'Infante Anne d'Autriche pour le Roi Louis XIII.

Philippe III. de son coté envoya le Duc de Pastrane en france, pour négotier l'alliance de Madame Elisabeth avec l'Infant Dom Philippe son fils, & héritier naturel. Ces ministres exécuterent heureusement leurs commissions, les deux mariages furent conclus & rendus publics à Paris & à Madrid, dans le mois d'Août 1612: mais comme les augustes personnes promises, n'avoient point encore l'age requis par les loix, la cérémonie nuptiale fut différée jusqu'au mois d'Octobre 1615.

Cette double alliance déplut extrémement aux mécontents en France, qui s'assemblerent à Couci, pour déliberer des moyens qu'ils auroient à prendre pour l'empécher, & ils résolurent d'exécuter ce dessein par la voye des armes, s'ils ne pouvoient en venir à bout autrement: mais le coup manqua, le Roi & la Reine ayant eu la précaution de prendre des troupes avec eux, en partant de Paris pour aller à Bourdeaux, où ils arriverent le prémier d'Octobre 1615, & le 18 du même mois les deux mariages furent célébrés avec pompe & magnificence. Le Duc de Lerme, en qualité de procureur du Roi Louis XIII, épousa à Burgos l'Infante Anne d'Autriche, au nom de Sa Majesté très chrétienne, & le Duc de Guise, en la même qualité, épousa à Bourdeaux Madame Elisabeth au Nom de l'Infant Dom Philippe Prince des Asturies, qui fut depuis Roi d'Espagne après la mort de son pére.

Les fêtes & réjouissances usitées dans ces sortes d'occasions étant finies, Madame Elisabeth s'avança vers les frontiéres d'Espagne, acompagnée d'une suite nombreuse & brillante. Arrivant près de la riviére de Bidassoa, elle reçut les prémiers compliments de la part de leurs Majestés Catholiques & du Prince des Asturies son époux. On n'avoit rien épargné de part ni d'autre, pour rendre cette cérémonie auguste & éclatante. L'Infante d'Espagne destinée à porter la couronne de France, se trouva à l'autre coté de la riviére, sur laquelle on avoit construit un pont magnifique & de superbes arcs de triomphe ornés d'excellents tableaux & d'emblémes ingénieuses, qui faisoient allusion à la fête. Les deux Princesses passerent la riviére dans deux barques richement équipées & préparées à ce sujet, & furent échangées, tandis que leurs suites la passoient sur le pont. Madame Elisabeth, continuant son chemin vers Madrid, reçut les honneurs dûs à son rang dans toutes les villes par lesquelles elle passa. Le peuple s'empressoit d'autant plus à témoigner sa joye & son allegresse, qu'étant fort las des guerres passées, il envisageoit la double alliance qu'on venoit de contracter, comme l'heureux présage d'une paix solide & durable.

Elle fut reçue à la cour d'Espagne avec toutes les marques possibles d'estime & de tendresse. L'Infant Dom Philippe son époux lui fit sur tout un accueil si gracieux & si tendre, qu'elle eût pu se promettre des jours heureux, si la suite avoit répondu à ces beaux commencements: mais il n'en fut pas ainsi. Ce Prince oublia bientôt ce qu'il lui devoit, &

& principalement grand il fut parvenu à la couronne. Pour lors il garda peu de mesures à l'égard de la Reine, quoiqu'elle parût digne, aux yeux de toute la cour, de posséder seule le cœur du Roi; tant par rapport aux avantages corporels, aux qualités de l'esprit & du cœur, dont elle étoit douée, que par rapport à l'intégrité de ses mœurs. Il s'en trouve peu aussi règlées & aussi aimables que les siennes le furent: car une pieté solide, une rare modestie, une humeur obligeante, une intégrité parfaite, un amour sincére pour le Roi, & un grand zèle pour le bien de l'état & des peuples faisoient son principale caractére.

Elevée presque au-dessus de tout son sexe par la Royauté, elle s'éleva encore à un plus haut degré de gloire & d'honneur par ses vertus. On la vit conserver la paix & la tranquillité de son ame, malgré les intrigues galantes & les infidélités du Roi, sans lui en témoigner jamais la moindre aigreur: au contraire elle les dissimuloit adroitement, tachant de le ramener à son devoir, plutôt par sa bonté & sa sage conduite, que par des plaintes & des remontrances. Cependant au lieu de gagner quelque chose par des voyes si prudentes & si modérées, le procédé du Roi envers elle alla de mal en pire; il cessa de l'aimer, & lui fit souvent éprouver des mépris dédaigneux, auxquels elle opposa constamment une douceur & une patience, dont on trouve fort peu d'exemples. Contente d'ailleurs de se voir féconde, & d'avoir donné un successeur au Roi son mari, qui pût hériter de sa couronne; elle s'appliqua soigneusement à lui faire sucer la vertu avec le lait, & à former son jeune cœur à la crainte du seigneur & à la fuite du péché, abandonnant ses autres interêts domestiques au soin de la divine Providence, qui est maîtresse des cœurs des Rois, & en dispose selon son bon plaisir.

Lorsqu'il plut à la même Providence de multiplier les épreuves de cette grande Reine, en appellant à elle les Infantes, dont elle l'avoit rendue mére, loin de se répandre en pleurs & en gémissements excessifs, elle adora avec une soumission profonde les desseins de Dieu sur elle & sur sa famille, & béni la main qui les lui ôtoit, comme elle avoit loué celle qui les lui avoit données. Acoutumée à ne se prêter au monde qu'autant que la nécessité ou la bienséance l'exigeoit, elle s'étoit fait de la cour un lieu de retraite, où elle vaquoit à la priére & aux autres exercices de dévotion, passant ses heures de divertissement à s'entrétenir avec ses Dames d'honneur, ou à faire quelque ouvrage de broderie en leur compagnie. Elle n'avoit point toutefois de ces vertus austéres ou bizarres, qui ne savent ou ne veulent se communiquer lorsqu'il conviendroit; car si les usages de la cour ou les circonstances l'engageoient dans le monde, elle y paroissoit avec beaucoup de dignité, & avec des graces qui enchantoient.

C'est ainsi qu'elle en usa avec le Prince de Galles, fils de Charles prémier Roi de la Grande-Brétagne, lorsqu'il vint en Espagne, pour rechercher en mariage l'Infante Marie Anne sœur de Philippe III. Elle le reçut avec tant de bonté, & l'entrétint dans son apartement en présence du Roi avec tant d'esprit & d'affabilité, que ce Prince la quitta rempli d'admiration. Quelques heures après, elle lui envoya Mr. le Comte Bénavides de Bénévent son grand-maître avec de forts riches présents, d'un goût & d'une magnificence extraordinaire, & continua à lui faire beaucoup d'honnêteté, pendant tout le tems qu'il démeura à la cour. Les révoltes survenues ensuite dans les états du Roi, par le peu de soin qu'il prenoit du gouvernement, & par la mauvaise administration du prémier ministre, lui fournirent de nouveaux sujets de chagrin, que la guerre entre l'Espagne & la France augmenta considérablement. Elle tomba malade & souffrit les peines & les douleurs d'une longue infirmité, avec autant de patience, de constance & de résignation, qu'elle avoit supporté les autres adversités de sa vie. Sentant ses forces diminuer, à proportion que ses maux augmentoient; elle demanda les derniers sacréments, pour se préparer plus saintement à la mort, qui vint trancher le fil de ses jours le sixiéme Octobre 1644. Elle avoit eu six enfants, dont il ne restoit que Baltasar Charles &c. son ainé, agé de douze ans, & Marie Thérése la cadette, qui fut mariée à Louis XIV; les autres étant morts en bas age.

DOM



SERENISSIMVS PRINCEPS FERDINANDVS AVSTRIACVS S. R. E. CARDINALIS
BELGARVM BORGVNDIORVMQ: GVBERNATOR. ETC.

Ant. van Dyck pinxit
Adrian Lommelin sculpsit

Gillis Hendricx
excudit

DOM FERDINAND D'AUTRICHE
CARDINAL
GOUVERNEUR DES PAÏS-BAS.
&c. &c. &c.

DOM FERDINAND D'AUTRICHE *Cardinal, Gouverneur des Païs-Bas* &c, étoit fils de Philippe III. Roi d'Espagne & de Marguerite d'Autriche fille de Charles Archiduc de Gratz. Il naquit le seiziéme Mai 1609, & fut trés bien instruit dans les belles lettres, dans les sciences & les arts, qui doivent orner l'esprit d'un grand Prince. Dès sa tendre jeunesse faisant paroître beaucoup d'inclination à la piété & à la vertu, le Pape Paul V., à la réquisition de Sa Majesté Catholique, le créa Cardinal du titre de Sainte Marie *in porticu*, dans une promotion qu'il fit uniquement en sa faveur, l'an 1619. Philippe IV. parvenu à la couronne d'Espagne en 1621, témoigna autant de bonne volonté pour l'élevation du Cardinal Infant, que son pére avoit fait : c'est pourquoi il lui conféra l'Archevêché de Toléde qui étoit venu à vaquer; unissant par là le plus riche bénéfice de la Chrétienneté, après l'evêché de Rome, à la pourpre dont il étoit revêtu.

Mais comme le Cardinal Infant ne montroit pas moins de capacité pour les affaires d'état que pour celles de l'Eglise, Philippe IV. se déchargea sur lui d'une partie des soins du gouvernement, en le faisant Viceroi de Catalogne. Cette Principauté avoit besoin d'une personne sûre & habile, pour contenir les habitants dans leur devoir, & pour empêcher que les François n'y entrétinssent des intelligences. Le jeune Viceroi, suppléant par l'assiduité de ses soins, au défaut d'expérience inséparable de son age, répondit parfaitement aux desseins du Roi. Il se concilia les cœurs & l'amitié des Catalans, par la douceur de son administration, par sa patience à écouter leurs plaintes, par sa bonté à redresser leurs griefs, & par son exactitude à faire rendre la justice à un chacun; ainsi il y maintint le bon ordre & la tranquillité, jusqu'à ce que le Roi le rappella, pour l'employer plus utilement ailleurs.

Philippe IV. voyant que la guerre allumée entre le Duc de Savoye & la République de Gênes pourroit avoir de facheuses suites, envoya le Cardinal Infant en Italie pour terminer leurs différends par sa médiation. Ce fut dans cette occasion, qu'il donna des preuves certaines de ses rares talents pour le cabinet, aussi-bien que pour le gouvernement des peuples. Il étouffa les animosités par ses soins, reconcilia les esprits par la force de ses raisonnements, porta les Puissances belligérantes à recommencer les conférences, & enfin à conclure une paix solide à leur satisfaction mutuelle.

De là venant prendre possession du gouvernement général des Païs-Bas, dont il avoit été pourvu, pendant son séjour en Italie, il traversa l'Allemagne & s'y distingua par son couraRage. Il joignit les troupes qui l'acompagnoient, à celles de Ferdinand Roi de Hongrie Généralissime des armées de l'Empereur, & contribua beaucoup, par sa valeur & son intrépidité, à la défaite de Bernard Duc de Saxe Weimar & du Maréchal Horn, qui furent battus à Nortlingen le 17 Août 1634, avec perte de plus de seize mille hommes, tant tués que blessés ou prisonniers. Il continua ensuite sa route vers Bruxelles, & y arriva couronné de laurier, avec un corps de dix mille chévaux qu'il amenoit. Il y fit son entrée en triomphe, monté sur un cheval de bataille, revêtu de l'habit qu'il avoit porté à la journée de Nortlingen, précédé d'une centaine de ses Gardes habillés de velours & de taffetas, & acompagné d'une suite, qui par son nombre & sa magnificence, ne cédoit en rien à celle des Rois. Il descendit chez la Reine Marie de Médicis, & quelques jours après, il rendit visite à Madame la Duchesse d'Orléans, à laquelle il fut le prémier qui donna le titre d'Altesse.

Une guerre longue & sanglante, qui dura jusqu'à la paix des Pyrénées, suivit de près l'arrivée du Cardinal Infant. La prise de Tréves par ses ordres, la détention de l'Electeur, & le refus qu'il fit de lui rendre la liberté, lorsque le Roi Louis XIII. la lui demanda, en furent le prétexte, s'ils n'en furent pas la véritable cause. La France fit déclarer la guerre à

l'Eſpagne par un Héraut d'armes ſous le titre d'Alençon qu'elle envoya à Bruxelles, mais que le Cardinal Infant ne voulut point voir. Il y eut de part & d'autre de bons & de mauvais ſuccès, pendant cette prémiére campagne. Les troupes de l'Infant pénétrant en Picardie, prirent les meilleurs places de cette Province, & répandirent la conſternation juſqu'aux environs de Paris, tandis que lui-même poſté avec une partie de ſes troupes, derriére le canal de Bruxelles à Gand, voyoit périr par la faim & la miſére, l'armée françoiſe occupée au ſiége de Louvain qu'elle leva enſuite; étant diminuée de plus de la moitié. Les choſes changerent fort peu de face la campagne ſuivante. Les François ſe virent encore obligés de lever le ſiége de Dole en Franche-Comté, après deux mois & demi de tranchée ouverte, pour venir au ſecours de la Picardie, qui étoit puiſſamment attaquée par les Eſpagnols. Ceux-ci furent obligés à leur tour de ſe retirer, à l'aproche des forces réunies de la France qui venoient fondre ſur eux, & de s'occuper à la conſervation de leurs propres frontiéres, menacées d'un coté par les François, & attaquées de l'autre par les Hollandois.

Le Cardinal Infant ſe portant du coté qui étoit le plus en danger, marcha au ſecours de Bréda aſſiégée par le Prince Fréderic Henri. Il fit humainement tout ce qu'un grand capitaine peut faire, pour empêcher la reddition de cette importante place: mais voyant ſes efforts inutiles, il alla ſe dédommager par la priſe de Venlo & de Ruremonde. Il battit enſuite les troupes des Provinces-Unies commandées par le Comte Guillaume de Naſſau, qui eut bien de la peine à ſe ſauver avec les débris de ſa petite armée. La reddition de quelques Forts dont les Hollandois s'étoient emparés pour bloquer Anvers fut le fruit de ce combat.

Le Prince Fréderic Henri voulut avoir ſa revenche. Dans ce deſſein, il projetta la priſe de la ville de Gueldre, tenta divers moyens pour en faire la conquête pendant les deux campagnes ſuivantes, & en forma le ſiége: mais le Cardinal Infant profitant de la ſupériorité de ſes forces, fit échouer les deſſeins de ce Prince, & l'obligea à ſe retirer: ainſi il conſerva Gueldre à la couronne d'Eſpagne, & penſa à empêcher le ſuccès des armes de France dans les autres Provinces. Tandis qu'il ſe préparoit à reprendre les conquêtes des François en Artois, il fit inveſtir le Cateau-Cambreſis par un corps de troupes, qui ſe retira à l'aproche du Duc de Chaulnes, & envoya le général Picolomini dans la Province de Luxembourg. Celui-ci attaqua l'armée françoiſe devant Thionville, la défit & l'obligea à lever le ſiége avec perte de ſon artillerie & de ſon bagage.

Le Cardinal Infant n'eut pas le même bonheur en Artois, lorsqu'il voulut aller au ſecours d'Arras, car les aſſiégeants, ayant à leur tête trois Maréchaux de France, s'étoient tellement retranchés, qu'il étoit impoſſible de les forcer. C'eſt pourquoi il employa tous ſes ſoins, à jetter du ſecours dans la place, & par la multitude des petits combats qui ſe donnerent à cette occaſion, il fit tirer ce ſiége en longueur & le rendit un des plus fameux & des plus meurtriers de ce tems. De retour à Bruxelles, il ne perdit point de vue Arras, qui avoit été obligée de ſe rendre. Il fit faire de grands préparatifs pour l'aſſiéger à ſon tour la campagne ſuivante: mais tandis qu'il méditoit cette entrepriſe & formoit d'autres projets avantageux à la couronne d'Eſpagne, il tomba malade & mourut à Bruxelles le 9 Novembre 1641, univerſelement regrété de la nobleſſe & des peuples, dont il étoit le protecteur & le pére. Ce Prince avoit été élevé aux prémiéres dignités de l'Egliſe & aux plus importants emplois de la monarchie eſpagnole, dans des tems trés difficiles, & s'en étoit toujours acquité parfaitement, au contentement de la cour d'Eſpagne, & à la ſatisfaction des peuples qui lui avoient été confiés. La Reine Marie Eliſabeth tâcha pluſieurs fois de le faire rappeller auprès du Roi Philippe IV, pour contrebalancer le grand crédit du Comte-Duc d'Olivarez: mais celui-ci s'y oppoſa toujours avec ſuccès, ayant ſu perſuader à Sa Majeſté, que la préſence du Cardinal Infant étoit néceſſaire dans les Païs-Bas. Il laiſſa une fille naturelle, née à Bruxelles en 1641, miſe dans un monaſtére de Carmélites à Madrid à l'age de 5 ans & morte en 1715.



SERENISSIMA D. ISABELLA CLARA EVGENIA. HISPANIARVM INFANS ETC

SER[MI] ALBERTI ARCHID. AVSTRIÆ DVCIS BVRGVNDIÆ BELGARVM PRINCIPIS ET

VIDVA MATER CASTRORVM.

ISABELLE CLAIRE EUGENIE
INFANTE D'ESPAGNE
GOUVERNANTE DES PAÏS-BAS.
&c. &c. &c.

ISABELLE CLAIRE EUGENIE *Infante d'Eſpagne Gouvernante des Païs-Bas*, étoit fille de Philippe ſecond Roi d'Eſpagne & d'Eliſabeth de France ſa troiſiéme femme. Elle naquit en 1566 avec des diſpoſitions ſi heureuſes, que ſon pére, ayant conçu pour elle une affection toute particuliére, prit un ſoin extrême de ſon éducation, & s'appliqua à former par ſoi-même le cœur & l'eſprit de cette jeune Princeſſe. Ses talents naturels commençant à ſe développer avec l'âge, elle fit paroître tant de pénétration d'eſprit, de ſolidité de jugement & de juſteſſe dans ſes raiſonnements, que Philippe II. n'eut plus aucune affaire épineuſe, ſur laquelle il ne la conſulta & ne prit ſes avis.

Ce fut dans le Cabinet de ce Monarque, qu'Iſabelle apprit la Politique & qu'elle ſe perfectionna dans l'art de gouverner, dont elle uſa dans la ſuite avec tant de ſageſſe & de prudence. Philippe II. voulant conſerver les Païs Bas dans ſa famille, dont une partie avoit dèja ſécoué le joug eſpagnol, les céda à l'Infante Iſabelle, dans l'eſpérance qu'il raffermiroit par là la fidélité chancelante des habitants, & comme l'Archiduc Albert, qui les gouvernoit alors, avoit ſu s'y faire aimer par ſa douceur & par ſa bonté, il réſolut de le donner pour époux à l'Infante. En conſéquence le ſixiéme Mai 1598 Philippe II. fit dreſſer l'Acte authentique par lequel il démembroit les Païs-Bas & la Franche-Comté de la couronne d'Eſpagne, & les cédoit à l'Infante Iſabelle future épouſe de l'Archiduc Albert, à condition cependant que les dits états retourneroient à la couronne d'Eſpagne, ſi elle venoit à mourir ſans poſtérité. Le Prince Royal qui regna enſuite ſous le nom de Philippe III. ratifia cette ceſſion par un autre Acte authentique dreſſé le 28 du même mois.

Il y en eut qui prétendirent que cette ceſſion étoit plutôt un trait de Politique pour calmer les eſprits, qu'une donation ſincére, aſſurant que la cour d'Eſpagne avoit pris les meſures néceſſaires pour empêcher que l'Infante eut des enfants. Quoiqu'il en ſoit, l'Archiduc Albert partit pour aller épouſer l'Infante, qui étoit alors occupée à rendre les derniers devoirs à ſon pére. Le 15 Novembre le Pape Clement VIII célébra ce mariage à Ferrare, le Duc de Seſſe tenant la place de l'Infante. Il fut enſuite ratifié à Valence par le Nonce du Pape, qui donna la bénédiction nuptiale à leurs Alteſſes Royales. Les fêtes qu'on donna à l'occaſion de ce mariage étant finies, la cour acompagna l'Archiduc Albert & l'Infante ſon épouſe juſqu'à Barcelone, où ces auguſtes perſonnes ſe ſéparerent, en ſe donnant mutuellement les marques les plus ſenſibles de tendreſſe & d'amitié. L'Archiduc & l'Infante s'embarquerent pour venir prendre poſſeſſion des Païs-Bas, & arriverent à Bruxelles au commencement de Septembre, où ils furent reçus au milieu des acclamations du peuple & des plus vives démonſtrations de joye. On ne voyoit qu'arcs de triomphe & feux de joye, dans les villes des Païs-Bas où les nouveaux Souverains paſſerent, & l'air n'y rétentiſſoit que des applaudiſſements des peuples. L'Infante acompagnée de l'Archiduc ſon mari viſita preſque toutes ces Provinces, confirmant les priviléges des villes, & gagnant les cœurs des habitants par ſa douceur & par ſon humanité.

Quoiqu'elle eut apporté les Païs-Bas en dot à l'Archiduc, elle eut toujours tant de conſidération pour lui & ſe comporta ſi reſpectueuſement à ſon égard, qu'il auroit pu ſe regarder comme le Souverain naturel de cet état, l'Infante lui renvoyant toutes les affaires, & le laiſſant ſeul maître de diſpoſer des emplois & d'acorder des graces. L'affection qu'elle avoit pour l'Archiduc, l'auroit même portée à partager avec lui les fatigues & les dangers de la guerre, malgré la foibleſſe de ſon ſexe, s'il ne l'eût prié de ne pas s'y expoſer. Lorſque ce Prince alla pour combattre le Prince Maurice qui faiſoit le ſiége de Nieuport, l'Infante l'acompagna juſques dans ſon camp au de là de Gand. Ce fut là, qu'on vit cette généreuſe Amazone montée ſur un cheval blanc, paſſer à travers les Eſcadrons & les Bataillons & par-

courir les Rangs, exhortant les ſoldats à combattre vaillamment pour leur Patrie & pour la Religion. Une harangue ſur des ſujets de cette nature, prononcée avec grace & éloquence, par une Princeſſe qui s'étoit fait aimer généralement, inſpira une ardeur martiale à toute l'armée, qu'elle quitta pour retourner à Gand. Elle y apprit bientôt la défaite de l'Archiduc, & par un faux bruit qu'il étoit dangéreuſement bleſſé : mais loin de s'abandonner à la douleur, elle cacha ſoigneuſement les alarmes dont ſon cœur étoit agité, & s'efforça de ne point paroître émeue aux yeux de ce Prince, lorſqu'elle le vit arriver n'étant bleſſé que legérement : mais par les ſoins qu'elle prit de ſa guériſon, il put aiſément juger quelle étoit la tendreſſe de l'Infante à ſon égard, qui réſolut de ne plus trop s'éloigner de lui à l'avenir, afin de l'engager à ne plus s'expoſer à des dangers ſi évidents.

Dans ce deſſein elle ſe tranſporta à Bruges, lorſque l'Archiduc alla faire le Siége d'Oſtende. De là venant ſouvent au camp elle encourageoit les gens de guerre par ſa préſence & par ſes paroles, & prioit l'Archiduc de conſerver ſa perſonne. Cette charitable Princeſſe eut un ſoin extraordinaire des bleſſés & des malades qu'on apportoit à Bruges, & non contente d'étendre ſes compaſſions ſur ſes propres ſoldats; elle fit également ſentir les effets de ſa miſericorde aux priſonniers bleſſés qui y furent tranſportés.

Oſtende s'étant enfin rendue après un Siége de trois ans, trois mois & trois jours, l'Infante Iſabelle s'avança vers cette conquête : mais loin de ſe féliciter ſur ce trophée, elle verſa des larmes ſur le grand nombre de morts dont elle rencontroit les oſſements à chaque pas, & fut plus touchée de voir cette ville déſerte & changée en un monceau de pierre & de terre, qu'elle ne fut ſenſible à ſa reddition. De retour à Bruxelles elle s'appliqua de concert avec l'Archiduc à policer ſes états, à réprimer les abus qui s'y étoient gliſſés, à y rétablir le bon ordre, & à y faire fleurir la juſtice. Après la mort de ce Prince dont elle ſupporta la perte avec une réſignation vraiment chrétienne, elle voulut ſe conſacrer à Dieu dans un monaſtére en y embraſſant la vie religieuſe: mais l'oppoſition de la cour d'Eſpagne, & les priéres de ſes ſujets, l'emporterent ſur ſes deſirs; ainſi elle céda au tems & démeura dans le monde. Ne pouvant être Religieuſe de profeſſion, elle voulut en porter l'habit & elle en fit tous les exercices en ſon particulier, ne ſortant de ſon Palais, que pour des pratiques de dévotion; comme pour aſſiſter aux proceſſions, ou acompagner le St. Sacrement qu'on portoit aux malades. Dans ces occaſions elle entroit dans les demeures des plus pauvres, ſans ſe rebuter de la puanteur des lieux & y laiſſoit toujours des marques de ſa charité.

Cette pieuſe Princeſſe partagea le jour en quatre partie durant ſa viduité; la dévotion l'occupoit pendant ſix heures; le repas, & ſon divertiſſement, qui conſiſtoit à faire quelques ouvrages pour les égliſes, ou pour les pauvres avec ſes Dames d'honneur en occupoient ſix autres; les affaires d'état, conſeils, audiences, depêches rempliſſoient un ſemblable eſpace: & les ſix derniéres étoient deſtinées pour ſon ſommeil. Elle reçut avec beaucoup de générosité Marie de Médicis Reine de France & le Duc d'Orléans, qui s'étoient retirés à Bruxelles, tâcha de les engager à ſe reconcilier avec le Roi, leur offrit ſa médiation, les traita ſplendidement, & leur donna pluſieurs fêtes où le bon goût & la délicateſſe regnoient: n'oubliant rien pour adoucir les chagrins qu'ils devoient ſouffrir dans une cour étrangére.

C'étoit par ces maniéres bienfaiſantes, qu'Iſabelle Claire Eugenie s'attiroit l'eſtime & la bienveillance des étrangers, comme elle s'étoit acquiſe celle de ſes ſujets, à qui elle ne ſavoit rien refuſer, ou ſi elle étoit forcée de le faire, c'étoit de ſi bonne grace & en des termes ſi obligeants, qu'on la quittoit toujours ſatisfait. Elle ne ceſſoit de recommander à ſes Miniſtres, de traiter avec douceur ceux qui avoient affaire avec eux, & leur en donnoit conſtamment l'exemple. Haiſſant les rapports & la flatterie, elle ne voulut jamais ni favori ni favorite, qui cauſent ſi ſouvent la perte des grands, & ſe propoſa toujours la bonté & la juſtice dans toutes ſes demarches & dans toutes ſes actions. Ennemie déclarée du vice elle ne ſouffrit point de courtiſan ſoupçonné de débauche, ni dans les Dames de ſa cour, ce qui avoit la moindre apparence d'amourettes. Après avoir regné douze ans & quelques mois depuis la mort de l'Archiduc Albert, elle mourut à Bruxelles le 1 de Décembre 1633. univerſellement regretée de tous ſes ſujets.

CHAR-



CAROLVS EMMANVEL DVX SABAVDIÆ, PRINCEPS
PEDEMONTANVS COMES ASTIENSIS ETC^A.

CHARLES EMANUEL
DIT LE GRAND
DUC DE SAVOYE
PRINCE DE PIEMONT.
&c. &c. &c.

CHARLES EMANUEL *dit le grand Duc de Savoye Prince de Piémont*, naquit au château de Rivoles, le 12 Janvier 1562; du mariage d'Emanuel Philibert de Savoye avec Marguerite de France, fille de François I. Il fit paroître une supériorité d'esprit & de génie, dans l'étude des belles lettres & des sciences & dans tout ce qu'il entreprit: laissant entrevoir que ses principales pensées étoient tournées à la guerre. Dès qu'il succéda à son pére, trouvant les bornes de ses états trop resserées, pour un cœur aussi grand que le sien, il projetta de les reculer. Il leva petit à petit des troupes, pour ne point donner d'ombrage à ses voisins, fit fortifier ses places, remplir ses magazins, & munir ses arsénaux avec la même précaution. Mais comme il n'étoit point assez puissant pour pouvoir seul frapper de grands coups, il crut devoir se fortifier par une alliance propre à favoriser ses vues.

Dans ce dessein, il épousa l'Infante Catherine Michelle, fille de Philippe II. Roi d'Espagne, qu'une rivalité héréditaire devoit toujours engager à appuyer quiconque entreprendroit de s'agrandir, aux dépens de la maison de Bourbon, & c'étoit le but auquel Charles Emanuel visoit. Les troubles & les divisions, dont le Royaume de France étoit alors agité, le flatterent d'un heureux succès. Il redoubla ses armements & préparatifs de guerre, répandant le bruit qu'il en vouloit à Genéve, & en même tems, il fit jouer tous les ressorts de sa Politique, tant auprès du Roi de France, qu'auprès des Huguenots & des Ligueurs: afin de trouver quelque prétexte pour entrer dans le Marquisat de Saluces. Ces voyes ne lui réussissant point, il leva le masque, surpris Carmagnole & s'empara du reste de ce Marquisat, sans y trouver beaucoup de résistance: alleguant la sûreté de ses états & de la Religion en Italie, pour motif de cette invasion. Il fit en même tems protester à Paris par son Ambassadeur, qu'il soumettroit toutes ses prétentions aux arbitres, dont il conviendroit avec le Roi; aussitôt que les troubles du Royaume seroient appaisés.

Quoique le Roi de France ne fût point satisfait de ces raisons, il ne put faire valoir ses droits, dans les circonstances où il se trouvoit: ainsi Charles Emanuel démeura provisionelement en possession de sa conquête, & pour en publier les trophées, il fit frapper une médaille, sur laquelle on voyoit un Centaure foulant aux pieds une couronne, avec cette dévise, *Oportune*. Enflé de ces prémiers succès, il conçut de plus grandes espérances. Il fit la guerre aux Genévois, pour s'emparer de quelques postes nécessaires à la facilité de son passage en France, & envoya des Ambassadeurs au Parlement de Grénoble, pour lui offrir sa protection, & le prier de le reconnoître pour Roi de France, en qualité de plus proche héritier du coté des femmes: les Princes de la maison de Bourbon étant déchus de leur droit, comme Hérétiques ou fauteurs d'Hérésie. Le Parlement s'excusa, disant, que cela étoit du ressort des états du Royaume & non du sien, & remercia le Duc de l'honneur de sa protection.

La politique dont Charles Emanuel usa en Dauphiné, n'ayant pu y faire goûter ses projets, qui étoient beaucoup moins vastes qu'il ne les faisoit paroître, il employa la voye des armes, qui ne lui fut point plus favorable. C'est pourquoi, il tourna ses vues sur la Provence, où il eut des succès plus heureux. Les intrigues de Madame la Comtesse de Saulx y contribuerent beaucoup. Il joignit ses troupes à celles de la Ligue, & s'empara de quelques places. S'étant rendu ensuite au Parlement d'Aix, le prémier Président, au nom de l'assemblée, le déclara gouverneur & lieutenant-général de la Provence, sous la couronne de France. Il se maintint quelque tems dans cette Province, y fit même des conquêtes: mais s'étant brouillé avec la Comtesse de Saulx, la ville d'Arles se révolta, ses troupes furent défaites par Mr. de Lesdiguieres & il commença à perdre l'espérance de se rendre maî-

tre de la Provence. L'attachement que le Parlement lui témoigna, la prise d'Antibes, d'Exiles & la surprise de Grasse ne la soutinrent point long-tems, ainsi il eut recours à la voye de négociation, pour conserver ce qui étoit en sa puissance. Il envoya Mr. de Roncas en France afin de découvrir les dispositions de Henri IV. à l'égard du Marquisat de Saluces.

Apprenant que le Roi étoit résolu de le retirer de gré ou de force, il forma le dessein d'aller lui-même à Paris, pour traiter de cette affaire avec Sa Majesté: comptant beaucoup plus sur sa propre adresse, & son habileté à négocier, que sur celle de ses ministres. Entre tems il n'omit rien pour mettre le Pape dans ses intérêts; insistant toujours sur ce qu'il y avoit à craindre pour la Religion, si ce Marquisat rentroit sous la domination du Roi Henri IV. D'un autre coté il dépêcha le Comte de Langusque en Espagne, pour prévenir Philippe III. sur ce voyage, & pour tâcher de découvrir ce qu'il en pourroit espérer, en cas qu'il entra en guerre à ce sujet, & il envoya le Chevalier de Berton demander du tems au Roi de France, en le faisant assûrer qu'il vouloit venir remettre sa propre personne & ses intérêts entre ses mains.

Il vint effectivement en France, avec un train digne de la splendeur & de la magnificence de sa maison: étant acompagné de la plupart de ses ministres, des seigneurs de sa cour, de sa plus leste noblesse & de douze cents chevaux. Il s'y distingua par son esprit, sa politesse & sa libéralité. Il donna à pleines mains aux personnes les plus distinguées de la cour, & distribua quantité de bijoux & de pierreries aux Dames, pendant le séjour qu'il fit à Paris, de sorte que s'il fut obligé de céder au Roi, en puissance & en dignité, il ne lui céda point en magnificence ni en largesse dans cette occasion.

Les ministres de ces deux Princes tinrent de fréquentes conférences, sur les prétentions de leurs maîtres au Marquisat de Saluces, sans pouvoir rien conclure, divers projets pour terminer ce différend furent rejettés tour à tour de part ou d'autre. Enfin ils convinrent d'une alternative, dont Charles Emanuel opteroit dans quelques mois. Il retourna dans ses états, après s'être fait admirer à Paris, & après y avoir acquis la réputation de parfait courtisan, de Prince galant & libéral, & de trés habile négociateur. Les conditions de cette alternative lui paroissant trop dures dans la suite, il refusa d'opter. La guerre suivit, pendant laquelle ses ennemis même furent obligés de le reconnoître comme un des plus grands capitaines de son siécle; tant il y donna de marques de son courage, de sa valeur & de sa capacité, avec une poignée de monde; mais la partie étant trop inégale, il se vit dans l'obligation de conclure un traité, dont il eut tout l'honneur; gardant le Marquisat de Saluces, qui étoit le sujet de la guerre, & fort à sa bienséance, & cédant la Bresse à la France.

Charles Emanuel résolu de se dédommager, forma de nouveaux projets avec le Maréchal de Biron, qui tomberent avec la tête de celui-ci. L'entreprise qu'il forma de prendre Genéve par une escalade, eut une fin presque semblable. Déja quelques centaines de ses soldats étoient montés dans la ville, & avoient fait sauter la porte avec des pétards; lorsque les bourgeois accourus au bruit, empêcherent les autres d'entrer, défirent ceux qui trouverent, & ce qui échapa à l'ardeur du combat mourut ignominieusement. Il épousa dans la suite tantôt les intérêts de la France, tantôt ceux de l'Espagne, se mit de toutes les parties qui se présenterent en Italie, pour tâcher d'agrandir ses états: mais les défiances, que ces deux cours avoient conçues de ses desseins, rompirent toujours ses mesures, & ne lui permirent point de le faire autant qu'il le souhaitoit.

Quelque appas que pût avoir la couronne de Bohéme, pour un Prince qui méditoit d'aussi grands projets que lui, & pour un cœur aussi entreprenant que le sien, il la refusa, lorsque les Bohémiens lui présenterent, avant que de la déférer à l'Electeur Palatin: mais on dit qu'il fut tenté de la dignité impériale, après la mort de l'Empereur Mathias, & qu'il fit plusieurs démarches pour y parvenir. La Principauté de Macédoine, à laquelle les habitants l'invitoient, pour se soustraire au joug ottoman, & la conquête du Royaume de Chypre furent aussi pendant quelque tems l'objet de ses desseins & la matiére de ses reflexions: mais il ne jugea pas à propos de s'attacher à des états si éloignés des siens.

Cet esprit entreprenant, & ce desir de s'agrandir, qu'il ne dissimula point assez; le rendirent ennemi de ses voisins, & lui causerent bien des chagrins & des revers sur la fin de son regne, qui dura près de 50 ans. Etant tombé malade a Savillan, il y mourut le 26 Juillet 1630. après une maladie, de trois jours.

THO-



SERENISSIMO PRINCIPI FRANCISCO THOMÆ A SABAUDIA
PRINCIPI CARIGNANI ETC

Armorum et Exercituum Cath^ae^ Maiestatis in Belgio Præfecto et Gubernatori Generali



SERENISS. PRINC. FRANCISCVS. THOMAS. A. SABAVDIA. PRINC. CARIGNANI. ETC. ARMOR ET EXERCIT CATH. MAI. IN. BELG. PRÆFFECT ET GVBERNAT GENERAL

Paul Pontiu sculp *Ant. van Dyck pinxit*

THOMAS FRANÇOIS
DE SAVOYE
PRINCE DE CARIGNAN,
GRAND-MAITRE DE FRANCE.
&c. &c. &c.

THOMAS FRANÇOIS *de Savoye, Prince de Carignan, Grand-Maître de France*; étoit le cinquiéme fils de Charles Emanuel, ſurnommé le Grand, Duc de Savoye, & de Catherine Michelle, fille de Philippe II. Roi d'Eſpagne. Il naquit le 21 Décembre 1596, fit ſes prémiéres armes ſous ſon pére, un des grands guerriers de ſon tems, où profitant des leçons & des exemples d'un maître ſi expérimenté, il montra bientôt un courage vraiment martial, & de rares talents pour l'art militaire. Les guerres fréquentes, dans leſquelles la Savoye eut part alors, fournirent ſouvent au jeune Prince l'occaſion de ſe ſignaler. La valeur qu'il fit paroître au ſiége d'Aſti, l'intrépidité & la prudence, avec leſquelles il ſe comporta à la bataille de Corniento, furent des préſages certains, qu'il égaleroit les plus vaillants héros. Le Duc de Savoye voulant témoigner ſa reconnoiſſance à la France, pour le ſecours qu'il en avoit reçu, envoya à Sa Majeſté vingt-neuf drapeaux pris ſur les ennemis, & le Prince Thomas exprima la ſienne, par les bons offices qu'il rendit à cette couronne, en empêchant la déroute dont Mr. le Connétable de leſdiguiéres étoit menacé au paſſage de l'Orbe.

Le traité de Monçon rendant ſa préſence inutile en Italie, il vint en France; épouſa Marie de Bourbon, fille de Charles de Bourbon Comte de Soiſſons; &c. & ſe donna bien des mouvements, pour pouvoir s'établir dans ce Royaume, ſur un pié convénable à ſon rang & à ſa naisſance: mais le Cardinal de Richelieu, ſe laiſſant ici conduire, par l'averſion qu'il avoit pour la maiſon de Savoye, s'y oppoſa de tout ſon crédit, & fit naître des obſtacles; que le Prince Thomas ne put ſurmonter: de ſorte qu'il ſe retira en Eſpagne, où il trouva la cour diſpoſée à remplir ſes ſouhaits. Il y fixa ſon ſéjour, juſqu'à ce qu'il vînt commander les armées eſpagnoles dans le Païs-Bas.

Les commencements de la prémiére campagne qu'il y fit, ne lui réuſſirent point: il fut défait à la bataille d'Avein, où les troupes qui étoient ſous ſes ordres ne ſeconderent point ſa valeur: mais cet échec fut abondamment réparé, par la levée du ſiége de Louvain, & par la ruine de l'armée Françoiſe, qui fut obligée d'aller chercher une retraite en Hollande, n'étant plus en état de tenir la campagne en préſence des Eſpagnols, dont le nombre s'étoit augmenté par l'arrivée de pluſieurs ſecours.

L'année ſuivante, le Prince Thomas prévint les François, en portant le feu de la guerre dans leur propre païs. La Capelle, le Catelet, & Roye devinrent ſes prémiéres conquêtes. Enſuite il força bouchain. L'habileté avec laquelle il fit conduire les travaux au ſiége de Corbie, & le peu de tems qu'il employa à ſe rendre maître de cette place, répandirent non ſeulement la terreur dans la Picardie; mais lui acquirent en même tems beaucoup de gloire. La retraite, à laquelle il fut obligé, lorſque les François arriverent, avec des forces beaucoup ſupérieures aux ſiennes, ne lui fut pas moins honorable, & il acheva de s'établir la réputation de grand capitaine, en forçant le Maréchal de Chatillon à lever le ſiége de Saint Omer, auquel il employoit la plus forte des armées, que le Roi de France eût alors ſur pié.

La mort de Victor Amédée Duc de Savoye, arrivée en 1637, fut cauſe que le Prince Thomas abandonna le Païs-Bas, pour aller combattre en Italie, où ſes propres intérêts l'appelloient. Son frére Victor Amédée avoit établi par ſon teſtament, Madame Royale Ducheſſe de Savoye, tutrice de ſes deux fils & Régente de ſes états. Le Prince Thomas avec le Cardinal ſon frére prétendit à la même tutèle, & ſoutenu par les Eſpagnols entreprit de faire valoir ſes droits par la force des armes. La France épouſa les intérêts de Madame Royale. De là naquit une guerre civile, qui déſola quelque tems la Savoye & le Piémont. Le Prince Thomas prit Chivas, Creſcentin, Verrue, Trin & pluſieurs autres places, & ſurprit Turin

où il laiſſa des troupes pour ſe rendre maître de la citadelle, qui étoit défendue par les François, pour le jeune Duc & Madame Royale ſa mére.

L'armée de France, ſous les ordres du Comte d'Harcourt, vint aſſiéger la ville, & l'on vit à cette occaſion une choſe bien ſinguliére, dont l'hiſtoire fourniroit très peu d'exemples, la voici. Tandis que le Prince Thomas, qui étoit maître de la ville, faiſoit le ſiége de la citadelle, il fut aſſiégé lui-même dans la ville par le Comte d'Harcourt, & celui-ci le fut en même tems dans ſon camp, par le Marquis de Léganés, qui commandoit l'armée eſpagnole. Ce triple ſiége finit par la priſe de la ville, que le Prince Thomas rendit au Comte d'Harcourt, en faiſant un acommodement avec Madame Royale; mais cet acord ne dura pas long-tems, & l'on vit bientôt la guerre ſe rallumer plus vivement qu'auparavant; juſqu'à ce que Louis XIII. eût enfin ménagé un traité ſolide entre Madame Royale & les deux Princes de Savoye, qui abandonnerent le parti des Eſpagnols, & conſentirent à l'exécution du teſtament de Victor Amédée leur frére.

Le Cardinal de Richelieu étant venu à mourir quelque tems après, le Prince Thomas crut qu'il ne trouveroit plus d'obſtacles à ſon avancement en France, avec laquelle il s'étoit lié, en s'accommodant avec Madame Royale. Il perſévera conſtamment dans les engagements qu'il avoit contractés avec cette couronne, & Madame la Régente de Savoye, & montra du moins autant de fidélité & de zèle pour les intérêts de ceux-ci, qu'il avoit témoigné d'attachement à ceux de l'Eſpagne. La ſuite lui donna lieu de ne point s'en repentir; car la France lui marqua toute la confiance qu'il pouvoit eſpérer, & le pourvut des prémiéres charges du Royaume. Il obtint le commandement de l'armée que Sa Majeſté entrétenoit en Italie, pour défendre la Savoye contre les entrepriſes des Eſpagnols, & il y ſervit avec beaucoup de gloire & d'honneur. Ce fut pendant ces campagnes, qu'il forma par ſes exemples & ſon habileté ces deux grands hommes, Mrs. le Vicomte de Turenne & le Comte du Pleſſis-Praſlin, depuis Maréchaux de France ſi renommés, & qu'il ſe vit obligé de conquérir une ſeconde fois pour ſon neveu la plus grande partie des villes, dont il s'étoit rendu maître, lorſqu'il commandoit les armées Eſpagnoles.

Après qu'il eût forcé ceux-ci à évacuer le Piémont, il les ſuivit dans le Milanois, où il fit des conquêtes ſur eux. Tortone, Rocca de Vigevano, & Mortare furent de ce nombre, en ſe rendant par des capitulations honorables, que leur généreuſe défenſe avoit bien meritées. A la priſe de ces villes ſuccéda un combat ſanglant, qui ſe donna proche de la riviére de Mora: le Prince Thomas y fit voir qu'il ſavoit conduire les batailles avec autant de capacité qu'il conduiſoit les ſiéges, en remportant une victoire complette ſur Dom André Cantelme commandant les troupes Eſpagnoles: mais il n'eut pas le même ſuccès, dans les deux entrepriſes qu'il forma avec le Duc de Modéne. Celui ci fit manquer par ſa retraite imprévue, celle qui menaçoit la ville de Crémone, & la jalouſie, qui s'éleva entre ces deux Princes, fut cauſe de la levée du ſiége de Pavie, après ſix ſemaines de tranchée ouverte. Le Roi voulant témoigner au Prince combien il étoit content des campagnes qu'il avoit fait à la tête de ſes armées de terre, lui donna le commandement d'une armée navale, pour aller faire une expédition dans le Royaume de Naples; il s'y rendit maître de l'Iſle de Procida, qui n'eſt éloignée que de douze milles de Naples, tenta inutilement de ſurprendre Salernes en l'eſcaladant, puis revint ſur les côtes de Provence, où les troupes qu'il avoit ſous ſes ordres étoient néceſſaires.

Pendant les troubles ſurvenus en France, il évita adroitement pendant trois ans de commander les armées, & la prudence qu'il fit paroître dans ces tems critiques, auſſi-bien que ſon attachement inviolable aux intérêts du Roi, contribuerent à lui mériter la charge de Grand-maître de France. Il en fut pourvu, après que le Prince de Condé en eût été privé, par un arrêt du Roi, qui le déclaroit criminel de lèze-Majeſté, en prêta le ſerment accoutumé au mois de Février 1654. & alla commander l'armée d'Italie l'année ſuivante. Il tomba malade, & mourut à Turin le 22 Janvier 1656, dans la ſoixantiéme année de ſon âge. Il avoit eu ſept enfants de ſon Mariage avec Marie de Bourbon: mais il n'y en eut que trois qui lui ſurvécurent, deux Princes & une Princeſſe.

WOLF-



SERENISSIMVS PRINCEPS WOLFANGVS WILHELMVS, D.G. COMES PALATINVS RHENI,
DVX BAVARIÆ, IVLIACI CLIVIÆ ET MONTIVM: COMES VELDENTII, SPONHEMII
MARCHIÆ, RAVENSBVRGI ET MOERSII DOMINVS IN RAVENSTEIN, ETC.

D. A. van Dyck Eques Pinxit *Cum Privilegio* *Vorsterman Sculp.*

WOLFGANG GUILLAUME
COMTE PALATIN DU RHIN,
DUC DE BAVIERE.
&c. &c. &c.

WOLFGANG GUILLAUME *Comte Palatin du Rhin, Duc de Baviére, de Neubourg, de Juliers, Berg &c.* étoit fils de Philippe Louis Duc de Baviére &c, qui eut en partage le Duché de Neubourg, & d'Anne de Cléves, seconde fille de Guillaume Duc de Cléves, Juliers &c. Il naquit le vingt-cinquiéme Octobre 1578, fut élevé dans la Religion Luthérienne, dont ses ancêtres avoient fait profession, depuis Louis II. du nom, Duc de Baviére-Deux-Ponts, & persévera fidélement dans la même communion pendant la vie de son pére. Il fit un voyage en Angleterre pour voir la Reine Elisabeth, qui le reçut splendidement. Elle donna ordre qu'on lui montrât ses magasins, ses troupes, ses places fortifiées, ses trésors, sa garderobe, son train & ses maisons royales. Wolfgang les admira & dit, qu'il n'y avoit point dans le monde de Prince plus puissant & plus heureux que cette grande Reine. Revenu en Allemagne, son pére voulut l'engager à se marier: mais il tira cette affaire en longueur, & la différa jusqu'en 1613.

Pour lors, ayant épousé Magdelaine de Baviére, fille de Guillaume V. de la branche de Baviére-Munich, il se trouva puissamment sollicité d'embrasser la Religion Catholique romaine. Cette Princesse profitant du grand ascendant qu'elle avoit sur le Duc son époux, employa adroitement ses charmes & son esprit, pour opérer ce changement en sa personne, & secondée des intrigues de la famille dont elle étoit issue, elle vint ensuite à bout de son dessein. Philippe Louis, Pére de Wolfgang, mourut en 1614, & pendant le cours de la même année, celui-ci fit profession de la Religion Catholique romaine, après avoir abjuré le Luthéranisme.

Wolfgang Guillaume s'étoit conservé à lui seul la Régence & la supériorité territoriale des états héréditaires de Philippe Louis, par un pacte de famille fait avec ses fréres, & en vertu de ce pacte, voulant signaler son zèle pour la Religion qu'il avoit récemment embrassée, il prétendit avoir droit de l'établir dans les terres de leurs appanages; ce qui excita des troubles entre eux: mais appuyé par les Espagnols, dont il s'étoit acquis la protection, il réussit en partie dans son entreprise. Ce Prince avoit néanmoins sur les bras des affaires bien plus importantes à terminer, lorsqu'il hérita des états de son pére, la succession des Duchés de Cléves & de Juliers n'étant pas encore règlée. L'Empereur avoit voulu mettre ces Duchés & leurs dépendances en séquestre, peut-être pour se les approprier. Les quatre Princes qui prétendoient à cette succession avoient eu recours à leurs alliés, pour s'y opposer plus efficacément: ce qui avoit occasionné une guerre en Allemagne, & obligé l'Archiduc Léopold à évacuer ces états, quoiqu'il en eût reçu l'investiture de l'Empereur, & des troupes pour faire valoir ses prétentions. Nous n'entreprendrons pas d'examiner qui des concurrents avoit le meilleur droit; mais nous nous contenterons de remarquer seulement, que le Marquis de Brandebourg, & le Duc de Neubourg avoient paru les mieux fondés: le prémier pour avoir épousé l'ainée des sœurs du dernier Duc de Cléves, l'autre parceque cette ainée étant morte, la seconde sœur qu'il avoit épousée prenoit sa place. Ils étoient d'ailleurs plus en état de faire valoir leurs prétentions que les autres, qui les laisserent de brouiller cette affaire. Le Marquis de Brandebourg secondé par les Hollandois, & le Duc de Neubourg soutenu par les Espagnols s'étoient disputé cette belle succession: tous deux y étoient entrés à main armée & chacun en avoit envahi une partie; promettant de donner satisfaction aux autres concurrents, lorsque la querelle seroit décidée selon les loix de l'Empire. Les choses demeurerent quelque tems dans cet état. Mais ces troubles qui étoient plutôt assoupis, que véritablement éteints, se rallumerent dans la suite, & engagerent le Marquis de Brandebourg & le Duc de Neubourg dans une nouvelle guerre.

Telle étoit à peu près la situation des affaires, qui regardoient les Duchés de Cléves, Ju-

liers, Berg & leurs dépendances, lorſque Wolfgang Guillaume parvint au gouvernement des états de ſon pére. Le Roi d'Eſpagne & l'Archiduc Albert ſe déclarerent bientôt en ſa faveur. Les Hollandois ne purent, en bonne Politique; ſe diſpenſer de prendre le parti de Jean Sigismond Electeur de Brandebourg: ils ſurprirent la ville de Juliers, y mirent garniſon, de crainte qu'elle ne tombât entre les mains des Eſpagnols, & proteſterent de ne vouloir la garder, que pour la ſureté du repos public; juſqu'à ce que les différends aſſoupis ci-devant par le traité de 1618, entre les Hauts Concurrents, fuſſent terminés par un nouveau traité.

La guerre continua, le général Spinola venu au ſecours de Wolfgang Guillaume prit Orſoi Weſel & quelques autres places pour ce Prince. Les Hollandois, ne voulant point ſouffrir les Eſpagnols dans Weſel, envoyerent des Ambaſſadeurs en France & en Angleterre, pour engager les deux Rois à s'oppoſer aux conquêtes de la maiſon d'Autriche: mais ceux-ci ſe contenterent d'envoyer des Plénipotentiaires, pour traiter d'un accommodement entre Jean Sigismond Electeur de Brandebourg, & Wolfgang Guillaume Duc de Neubourg, les deux véritables Concurrents dans cette guerre, conjointement avec leurs Alliés, les Etats Généraux d'un coté, le Roi d'Eſpagne & l'Archiduc de l'autre. L'accommodement fut conclu, & la ſucceſſion litigiée fut partagée entre les deux parties, à condition que l'on quitteroit les armes de part & d'autre. Le Duché de Cléves, le Comté de la Mark & celui de Ravensperg, devoient demeurer proviſionelement à Jean Sigismond, & Wolfgang Guillaume avoit pour ſa part, aux mêmes conditions, les Duchés de Juliers, de Berg & la Seigneurie de Raveſtein.

Après cet accord Wolfgang Guillaume continua de s'attacher aux Eſpagnols, dont il avoit reçu des ſervices ſi importants, & ceux-ci lui témoignerent beaucoup de bonne volonté. Philippe III. le fit chevalier de la Toiſon d'Or; mais il eſt fort apparent qu'ils ne lui faiſoient pas ces careſſes par des vues entiérement déſinterreſſées: car dans la ſuite ayant repris la ville de Juliers, que les Hollandois avoient gardée, ils ne la lui rendirent point, malgré les preſſantes ſollicitations qu'il fit pour entrer en poſſeſſion de cette place, & ce ne fut que par la paix des Pyrenées, que les Eſpagnols la reſtituerent enfin à ſon fils Philippe Guillaume; la France ayant fortement inſiſté ſur cet article.

On vit paroître quantité d'écrits de la part des deux Princes, qui avoient partagé la ſucceſſion de Cléves, pour prouver leurs droits ſur ces états. Le Duc de Deux-Ponts, les Marquis de Bade & de Burgauw en produiſirent auſſi à la Diéte de Ratisbonne, afin d'obtenir une déciſion de la part de l'Empereur & de l'Empire ſur les différends entre les Princes, qui avoient épouſé les quatre ſœurs du dernier Duc de Cléves, chacun voulant en avoir ſa part. L'Electeur de Saxe & le Duc de Névers parurent auſſi ſur les rangs. Wolfgang ne manqua point de replique, il produiſit de ſon coté pluſieurs piéces, qui tendoient non ſeulement à juſtifier la poſſeſſion qu'il avoit priſe, mais encore à prouver le droit qu'il avoit eu de la prendre, & rapporta les traités, les contracts de mariage & l'ordre de ſucceſſion établi par les diſpoſitions teſtamentaires de Guillaume Duc de Cléves & pére de ſa femme, en vertu deſquels il avoit agi. Il conſerva pendant toute ſa vie, quoiqu'avec beaucoup de peine, la portion qu'il poſſédoit, ayant ratifié par un nouveau traité conclu en 1630, le partage qui avoit été fait avec l'Electeur de Brandebourg.

Wolfgang avoit épouſé en 1613 Magdelaine de Baviére, morte en 1628. Le prémier de Novembre 1631, il ſe remaria avec Charlotte de Baviére, fille de Jean Comte Palatin du Rhin, laquelle mourut le 31 Mars 1651, & peu de tems après, il prit une troiſiéme alliance avec Marie Françoiſe, fille de François Egon Comte de Furſtemberg. Il ne vécut point long-tems avec cette derniére épouſe, étant mort le 20 Mars 1653. Il ne laiſſa qu'un fils de ſa prémiére femme, n'ayant point eu d'enfants des deux autres, & Guillaume de Bade-Baden épouſa en ſecondes noces ſa veuve, Marie Françoiſe de Furſtemberg.

FRE-


FREDERICO HENRICO D.G. PRINCIPI ARAVSIONENSIVM
COMITI NASSAVIÆ, CATTIMELIBOCII, VIANDÆ, DIETZIÆ,
LINGÆ, MEVRSIÆ, BVRÆ, LEERDAMI ETC. MARCHIONI VERÆ
ET FLISSINGÆ, BARONI BREDÆ, GRAVIÆ ETC.

FREDERIC HENRI
PRINCE
D'ORANGE ET DE NASSAU.
&c. &c. &c.

FREDERIC HENRI *Prince d'Orange &c*, étoit fils de Guillaume I. & de Louise de Coligni. Il naquit à Delft le 28 Février 1584: quelques mois avant que le Prince son pére fut assassiné par l'infame Baltasar Gérard. Il eut pour parrains Henri IV. Roi de Navarre, depuis Roi de France, & Fréderic III. Roi de Dannemark, desquels il reçut les noms de Henri Fréderic: mais lorsqu'il fut fait Gouverneur général des Provinces Unies, il changea l'ordre de ces noms & voulut être nommé Fréderic Henri. Dès son bas âge, il fut envoyé en France, où il passa ses prémiéres années à la cour, & y reçut l'éducation convenable à sa naissance.

Les glorieuses campagnes, que le Prince Maurice faisoit dans les Païs-Bas, firent naître en Fréderic Henri le desir de prendre part aux travaux & aux triomphes de son frére. Il revint en Hollande, porta les armes sous ce grand Prince, commença à donner des marques de sa valeur au siége de Bommel, & après l'intrépidité qu'il fit paroître à la bataille de Nieuport; on ne put douter, qu'à l'exemple de ses ancêtres, il ne devint un grand capitaine. A l'âge de 18 ans, commandant un quartier devant Grave, il fit voir qu'il savoit dèja s'emparer des forts: & depuis lors jusqu'à son élevation au gouvernement général des Provinces-Unies, sa vie ne fut qu'une suite d'actions éclatantes, qui le rendirent digne de cet important emploi. Aussi les Etats ne balancerent point un moment, après la mort du Prince Maurice, à lui déférer tous ceux que celui-ci avoit possedés. La brigue & l'intrigue n'y eurent point de part; il étoit au camp de Valvick lorsque cette mort arriva, & ne l'apprit presqu'en même tems, qu'il reçut les patentes par lesquelles les Etats le déclaroient général de leurs armées, amiral & gouverneur de leurs Provinces, aux mêmes conditions que le Prince son prédécesseur.

Fréderic Henri étoit alors âgé de 40 ans, & par conséquent en état de supporter tout le poid de ces importants emplois. Le Prince Maurice avoit laissé en mourant la ville de Bréda assiégée par le Marquis de Spinola: il tâcha de la secourir; mais les tristes extrémités auxquelles elle étoit réduite, la supériorité de l'armée espagnole, & l'habileté avec laquelle le Marquis de Spinola avoit pourvu à la sûreté de son camp, rendirent inutiles les tentatives du Prince, Bréda fut obligée de se rendre. Cette perte fut extrémement sensible aux Hollandois & encore plus à leur gouverneur: mais il fallut céder au tems. La prise & la démolition d'Oldenzael par les ordres du Prince Fréderic Henri furent un petit dédommagement de cet échec.

Il alla ensuite ruiner les travaux que le Marquis de Spinola faisoit faire, pour joindre le Rhin à la Meuse, en creusant un canal qui empêcheroit les Hollandois de faire des courses dans le Brabant & y attireroit le commerce d'Allemagne. Il prit & démolit les forts qui couvroient les travailleurs, renversa leurs redoutes, passant les soldats au fil de l'épée & faisant bon nombre de prisonniers. Etendant ses conquêtes aux dépens des Espagnols, il assiégea Groll, fit exécuter les travaux avec une extrême diligence, & poussa ce siége avec tant de vigueur, qu'au rapport d'un écrivain de ce tems, on ne vit rien de semblable sous le Prince Maurice. Le Comte Henri de Bergue s'efforça envain de la secourir: Fréderic Henri avoit trop bien pris ses mesures: desorte que les assiégés toujours repoussés dans leurs sorties infructueuses, se virent bientôt forcés à capituler & à se rendre.

Bois-le-Duc place regardée jusqu'ici comme imprénable, fut obligée de reconnoître qu'elle n'étoit point telle, lorsqu'elle se vit attaquée par un capitaine aussi habile que Fréderic Henri, de qui l'on peut dire avec vérité, que si jusqu'à présent il avoit imité la valeur de Guillaume son pére & de Maurice son frére, il les surpassa de beaucoup ici. L'un & l'autre avoient échoué devant Bois-le-Duc: Fréderic Henri sut en triompher. Le gouverneur fit humainement tout ce qui étoit possible pour la conserver: mais sa généreuse résistance ne

fit qu'animer le courage du Prince. Henri de Bergue vint au ſecours de la place avec ſon armée, & après avoir tâché inutilement d'en venir à bout par une bataille déciſive, il alla ravager la Gueldre, s'avança juſqu'à quelques lieues d'Utrecht, menaçant la Hollande d'une prochaine invaſion, & portant par tout la crainte & la déſolation, afin de détourner le Prince du ſiége de Bois-le-Duc.

La conſtance de Fréderic Henri le trompa, & ſa vigilance déconcerta tous ſes projets: car quoiqu'occupé au ſiége de Bois-le-Duc, il étoit très attentif aux mouvements de ſon ennemi; ainſi le voyant bien avancé dans le païs, il commanda à Mr. de Gent d'aller aſſiéger Weſel, où les Eſpagnols avoient leur artillerie, magazins & proviſions. La place fut inveſtie & priſe, & les Eſpagnols ſi ſurpris de ce coup imprévu, qu'ils ne penſerent plus qu'à rebrouſſer chemin avec précipitation. Cependant le Prince pouſſoit le ſiége de Bois-le-Duc & y faiſoit faire des travaux auxquels on ne trouve rien de comparable que dans l'antiquité. Le gouverneur de ſon coté diſputoit le terrein pié à pié & oppoſoit conſtamment une généreuſe défenſe aux attaques redoublées de Fréderic Henri. Il fallut néanmoins qu'il ſuccombât, les mines menaçant le corps de la place, qui bientôt auroit pu être emportée d'aſſaut: s'il n'eût pris le parti de capituler & de ſe rendre.

Les Etats des Provinces-Unies voyant le tour avantageux, que la guerre avoit pris, ſous la ſage conduite de Fréderic Henri, donnerent la ſurvivance de tous ſes emplois au Prince Guillaume ſon fils. Cette marque de confiance redoubla le zèle de Fréderic. Les années ſuivantes furent marquées par la priſe de Ruremonde, de Venlo & de Straalen, qui fit concevoir au Prince le deſſein d'enlever Maſtricht aux Eſpagnols. Il fit les préparatifs d'un ſiége ſi important, & en vint heureuſement à bout dans la ſuite. Maſtricht fut priſe en 1633, & unie enſuite au domaine de l'état, par la paix de Munſter. Je paſſe ſous ſilence grand nombre de conquêtes de Fréderic Henri, pour faire mention de la grande capacité qu'il fit paroître devant Bréda. Le Marquis de Spinola employa pendant environ un an une nombreuſe armée eſpagnole pour prendre cette ville, perdant beaucoup de monde & faiſant des dépenſes prodigieuſes: mais Fréderic Henri fit voir ici qu'il n'étoit pas moins habile dans l'exécution de ſes projets, qu'il étoit ingénieux à les former. La priſe de Bréda lui couta peu de monde, & ne l'occupa que quelques mois: puiſqu'il en commença le ſiége le 22 Juillet, & qu'il le finit glorieuſement par la reddition de la place, le 11 Octobre ſuivant. Ainſi il rendit à la République naiſſante une ville importante que de facheuſes circonſtances n'avoient point permis de conſerver.

Attentif à tout ce qui pouvoit contribuer à la ſûreté de ſa patrie, il ne voyoit qu'avec peine les Eſpagnols à portée de lui nuire: c'eſt pourquoi il réſolut de leur enlever pluſieurs places en Flandre, qui étoient fort à la bienſéance des Hollandois. Hulſt, ville bien fortifiée & encore plus avantageuſement ſituée, devint d'abord l'objet de ſes projets & bientôt une de ſes conquêtes, étant venu la prendre ſous les yeux des Eſpagnols, ſans qui puſſent la ſecourir. Ceux-ci laſſés de leurs pertes, voulant enfin en prévenir de nouvelles, firent parler d'accommodement & de paix: mais pendant le cours des négociations, la mort, que ce Prince avoit ſi ſouvent paru mépriſer dans les dangers, vint terminer ſes jours, ſi chers & ſi précieux à ſa patrie: le 14 Mars 1645, & on peut dire que ſi Guillaume I. a jetté les fondements de la République, que ſi Maurice ſon fils les a affermis; Fréderic Henri les a rendus ſolides, & a achevé de l'affranchir entiérement du joug eſpagnol.

Ce Prince avoit eu de ſon mariage avec Emilie. Comteſſe de Solms Guillaume II; qui lui ſuccéda, & quatre Princeſſes. Il étoit grand, ayant l'air noble & martial, le port beau & majeſtueux, le tempéramment fort & vigoureux. Son eſprit étoit vif & pénétrant, ſon jugement ſolide. Il joignoit à ſes avantages un grand fond de Politique, beaucoup d'affabilité, de politeſſe & un déſintereſſement ſi parfait, que ſa fidélité fut toujours exemte de ſoupçon. Plein de bonté, de courage & de valeur, épargnant la vie du ſoldat dont on l'appelloit le pére, uſant modeſtement de la victoire; ne ſe laiſſant point abbattre par les revers, ni ſéduire par la flatterie; il a été heureux dans ſes entrépriſes, & a réuni en ſa perſonne, tout ce qui fait le grand homme & le héros.



CHRISTIANO D. G. POSTVLATO EP. HALBERSTADIENSI,
DVCI BRVNSVICENSI, ET LVNEBVRGENSI ETC.

Ant van Dyck pinxit *Robertus van Voerst sculpsit*

CHRISTIAN
DUC DE
BRUNSWICK ET LUNEBOURG.
&c. &c. &c.

CHRISTIAN *Duc de Brunswick & Lunebourg*, ſecond fils de Henri Jules de Brunswick & d'Eliſabeth, fille de Fréderic II. Roi de Dannemark, naquit le 10 Septembre 1599, fut fait Adminiſtrateur de l'Evêché d'Halberſtad, & eut toujours beaucoup de liaiſon avec ſon oncle Chriſtierne IV. Roi de Dannemark. Comme il n'aimoit ni les Catholiques, ni la maiſon d'Autriche, il embraſſa d'inclination le parti de Fréderic Electeur Palatin, qui avoit été appellé à la couronne de Bohéme par les Etats du Royaume, & que l'Empereur Ferdinand II. lui diſputoit. Après la perte de la bataille de Prague, qui décida de la couronne de Bohéme, & des deſtinées de l'infortuné Fréderic: Chriſtian prit un des gants de cette Princeſſe, avant qu'elle partît pour la Siléſie, & l'attacha à ſon chapeau, faiſant ſerment qu'il ne l'en ôteroit point, & ne ſe donneroit point de relâche, qu'il n'eût rétabli ce Prince ſur le trône de Bohéme. Ce qui a peut-être fait dire à quelques-uns, qu'il avoit plus que des ſentiments d'eſtime pour cette Reine: mais que l'on eſt point obligé de croire ſur d'auſſi foibles conjectures.

Chriſtian ayant pris congé du Roi & de la Reine de Bohéme, alla lever des troupes le plus promptement qu'il lui fut poſſible, pour revenir à leur ſecours. Il en obtint auſſi du Roi de Dannemark qu'il joignit aux ſiennes, de ſorte qu'il aſſembla une armée, avec laquelle il entra en Weſtphalie, afin de faire une diverſion aux forces de la maiſon d'Autriche, qui alloient fondre ſur le Palatinat, unique retraite que l'Electeur poſſéda. Il ravagea pluſieurs contrées, & fit un dégat horrible, pour détourner les Impériaux de leur deſſein. La ville d'Arménebourg fut priſe, la garniſon paſſée au fil de l'épée, & ſes ſoldats s'enrichirent des dépouilles des habitants de cette place, qu'il leur abandonna au pillage. A ces prémiers coups, ſuccéderent la priſe de Lipſtad, de Soeſt & de Paderborn. Il fit un grand butin dans ces villes, dont les égliſes étoient fort riches. Il enleva les ſtatues d'Or & d'Argent qu'il y trouva, & les fit convertir en monnoye, pour payer ſes troupes. Le clergé eut principalement beaucoup à ſouffrir, tant à cauſe des contributions exorbitantes auxquelles il le taxa, qu'à cauſe de la haine qu'il lui portoit, & dont il lui fit reſſentir les rudes effets. Les Jéſuites & l'Evêque furent les plus vexés: le collége de ceux-la fut ruiné, & celui-ci fut mis à mort, après avoir eut le déplaiſir de voir piller ſon tréſor, bruler ſa cathédrale, & enlever les richeſſes qu'un de ſes prédéceſſeurs avoit amaſſées.

Il ſeroit difficile de juſtifier entiérement l'animoſité que Chriſtian fit paroître ici, & la licence qu'il donna à ſes ſoldats & à ſes favoris; je ne crois pas même, qu'elles fuſſent compatibles avec cette inſcription *ami de Dieu, ennemi des prêtres*, qu'on liſoit ſur des écus d'Allemagne qu'il fit battre alors: mais laiſſons là Paderborn ſaccagé, & ſuivons Chriſtian qui s'avance vers les autres défenſeurs de l'Electeur Palatin Roi de Bohéme. Le Marquis de Bade Dourlach en étoit venu à une action avec le Comte de Tilli, où la victoire avoit ſembloit ſe déclarer d'abord pour celui-la, lorſqu'un boulet de canon tombant dans ſon magaſin à poudres, y mit le feu, & cauſa la défaite de ſon armée, par le deſordre qu'il y occaſionna. Chriſtian accourant à ſon ſecours pour reparer cet échec, voulut joindre ſes troupes à celles du Comte de Mansfelt: mais le général Tilli l'ayant joint près du Mein lui livra bataille. Chriſtian s'y comporta avec une valeur extraordinaire, ſe trouvant par tout où le combat étoit le plus vif, & encourageant les ſiens beaucoup plus par ſes actions que par ſes paroles: mais malgré ſa bravoure, il fut obligé de céder à la grande ſupériorité du nombre des Impériaux. Son armée fut miſe en déroute, & il ne ſe ſauva lui-même, qu'en ſe jettant avec ſon cheval dans le Mein qu'il traverſa à la nage.

Ayant raſſemblé au plutôt les débris de ſes troupes diſperſées, ſecondé du Comte d'Oldembourg; il cacha adroitement ſa marche aux Autrichiens, & alla joindre le Comte de Mans-

Mansfelt, avec lequel il vint mettre le siége devant Saverne. Quelque braves que pussent être ces généraux, ils furent obligés de se retirer, à l'aproche des Impériaux & des Espagnols réunis contre eux. Ils s'avancerent en Lorraine, où dans l'incertitude du parti qu'ils prendroient, ils levoient des contributions en Champagne, faisant trembler la France & son Roi jusques dans Paris. Enfin ils entrerent dans les Païs-Bas & le général Tilli avec Gonzalve de Cordoue leur présenta la bataille dans la plaine de Fleurus, fameuse par les sanglantes actions qui s'y sont passées.

Le Duc Christian parut à la tête de ses troupes avec une air de confiance & d'intrépidité, qui inspiroit du courage, s'exposant aux dangers les plus périlleux. Les Espagnols commençoient dèja à plier, sous les puissants efforts de ce héros, lorsqu'il eu le bras gauche cassé d'un coup de mousquet. Cet accident ne rallentit point cependant son ardeur, il continua le combat avec le même courage, impatient de voir la victoire, qui balançoit, se déclarer entiérement en sa fiveur. Mais la grande perte de sang qu'il faisoit, ayant épuisé ses forces, on fut obligé de le retirer de la mélée, pour pancer sa blessure. Après quelques apareils, les chirurgiens appréhendant une suite mortelle, lui proposerent l'amputation de son bras, à laquelle il fut bientôt résolu. Il fit paroître une constance & une force extraordinaire dans cette douleureuse opération, qu'il supporta sans se plaindre, & qu'il fit faire au bruit des tambours & des trompettes: substituant ensuite un bras d'Argent à celui qu'il avoit perdu.

Lorsqu'il fut de retour en Allemagne & entiérement reguéri, plusieurs Princes travaillerent à le reconcilier avec l'Empereur: les choses furent même portées si loin, qu'on lui présenta les conditions auxquelles il pouvoit conclure un accommodement fort honorable pour ce qui le regardoit: mais plus fidéle à la parole qu'il avoit donnée avec serment au Roi & à la Reine de Bohéme, & plus attaché à ses alliés, que sensible à ses propres intérêts, il ne voulut point faire de traité, à moins que ce Prince n'y fut compris, & ceux qui avoient suivi son parti: ainsi il continua à lever de nouvelles troupes, pour se mettre en état d'obtenir par la force des armes un traité, auquel l'Empereur ne vouloit point consentir par la voye des négociations.

La cour de Vienne continua de lui opposer le général Tilli, qui le suivoit par tout & le Duc de Brunswick souffroit extrémement de n'avoir point assez de troupes pour lui faire tête. C'est pourquoi il abandonna la basse Saxe & rentra en Westphalie, afin de gagner du tems, & d'éviter une bataille décisive, dont le succès lui eut peut-être été funeste, en attendant qu'il eût trouvé moyen de grossir son armée. Ce Prince dont le temperamment vif & bouillant ne respiroit que le combat & le rétablissement du Roi de Bohéme, redoublant ses soins, pour augmenter le nombre de ses troupes fit de trés grandes dépenses, & dès qu'il se crut capable de s'opposer en quelque maniére à son ennemi, il courut le risque d'une bataille, près de Stadlo en Westphalie. Les siens ne sécondant point sa valeur dans cette action, elle tourna à son désavange. Le général Tilli le défit, lui prit son artillerie & son bagage, & peu s'en fallut qu'il n'en coutât la tête au Colonel Kniphausen, à qui Christian attribua cette perte. Il le fit arrêter, l'accusant de n'avoir point défendu, comme il le devoit, le passage dont il lui avoit confié la garde: mais celui ci prouva son innocence, & fut mis en liberté.

Après cette défaite, le Duc de Brunswick ne voyant aucune apparence de pouvoir rétablir son armée en Allemagne, passa en Hollande & en Angleterre, où il fit de nouvelles levées avec beaucoup de succès, & ensuite revint joindre Christierne IV. Roi de Dannemark, avec lequel il marcha au secours du Roi de Bohéme. Il crut d'aller prendre sa revanche du Comte de Tilli qui étoit devant Northeim; mais celui-ci leva le siége & se retira. L'année suivante il continua de faire la guerre à la maison d'Autriche, avec des forces plus considérables qu'il n'avoit eues jusqu'ici, le Roi de Dannemark lui ayant laissé une bonne partie de ses troupes. Il fatigua pendant quelque tems le général Tilli le long du Weser, sans en pouvoir venir à une bataille, tomba malade, & mourut enfin à Wolfembutel, le 9 Juin 1626 selon quelques-uns, & selon d'autres au commencement de Mai de la même année. Il y en a qui prétendent qu'il fut empoisonné: mais l'opinion la plus commune est, qu'il mourut d'une fiévre chaude. Ce qui est bien certain, c'est que la maison d'Autriche perdit un ennemi rédoutable en la personne de Christian, & l'Electeur Palatin élu Roi de Bohéme un puissant & zèlé défenseur.

JEAN



EXCELL.^{MVS} DOMINVS. D. IOANNES COMES NASSOVIÆ CATTINELLIBOCI VIANDEN
DIETZ ETC EQVES. AVREI VELLERIS. S. MA CÆS MARESCHALLVS. CATH. REG.
IN BELGIO. EQVITVM. GENERALIS. ETC.

P. I. Pontius sculpsit   Ant. van Dyck pinxit   cum privilegio

JEAN COMTE DE NASSAU
GOUVERNEUR
DE LA PROVINCE DE GUELDRE.
&c. &c. &c.

JEAN *Comte de Naſſau* naquit le 21 Novembre 1531. Il étoit le deuxiéme fils de Guillaume Comte de Naſſau dit *le Viel*, de la branche de Dillembourg, qui introduiſit la Religion Proteſtante dans ſes états, & de Julienne née Comteſſe de Stolberg, veuve de Philippe Comte de Hanau, qu'il avoit épouſée en ſecondes Noces. Après la mort de ſon pére arrivée en 1559, il partagea la ſucceſſion avec Guillaume ſon frére ainé, qui fit la branche d'Orange & fut le prémier fondateur de la République des Provinces-Unies. Guillaume eut les biens ſitués en France & dans les Païs-Bas, & Jean ceux qui étoient en Allemagne. L'un & l'autre s'attacherent à la cour d'Eſpagne, qui étoit alors la plus puiſſante de l'Europe, furent très conſidérés parmi la nobleſſe des Païs Bas, & eurent beaucoup de part à la révolution qui y eſt arrivée. Soit que Jean fût plus habile politique que ſon frére Guillaume, ſoit qu'il fût plus heureux, ou qu'il parût moins redoutable aux Eſpagnols, parce qu'il avoit coutume de ſe retirer de tems en tems dans ſes états d'Allemagne, ils ne conçurent point tant de défiance de lui, que de Guillaume; il n'avoit cependant guéres moins de part aux troubles qui agitoient alors ces Provinces.

Il s'étoit trouvé à Gand, lorsque les Députés du Clergé, de la Nobleſſe & des Communes des dix-ſept provinces, à la reſerve de celle de Luxembourg, s'y étoient aſſemblés, pour négocier un traité de Confédération, par lequel ils s'engageoient à chaſſer les Eſpagnols des Païs-Bas, & à laiſſer d'ailleurs les choſes ſur le pié où elles ſe trouvoient. Il avoit prêté ſerment de s'en tenir inviolablement à cette union, d'en obſerver religieuſement les conditions, & y avoit fait paroître tant de zèle & de réſolution pour le bien public, la liberté des peuples & le maintien de leurs priviléges, qu'il s'étoit concilié l'eſtime & la bienveillance d'un chacun. De là cet empreſſement, que la Province de Gueldre témoigna de l'avoir pour Gouverneur. Dès le commencement de 1578 les principaux de cette Province le demanderent avec inſtances aux Etats Généraux. Ce qui fit naître une grande jalouſie contre la maiſon de Naſſau, comme ſi elle eut voulu poſſéder ſeul le gouvernement de toutes les Provinces. Le Comte de Berghes même, quoique ſon beau-frére, en parut jaloux au grand étonnement de tout le monde.

Le Comte de Naſſau ayant pris poſſeſſion du gouvernement auquel il avoit été appellé, s'apperçut bientôt, que les Magiſtrats n'étoient point diſpoſés à le ſeconder, dans l'adminiſtration des affaires, & dans l'avancement du bien public. Au contraire, le conſeil de Gueldre favoriſoit beaucoup plus le parti du Roi que celui du peuple & de la liberté, qu'on vouloit ſe procurer. Ceux qui étoient à la tête des villes dans la Province ſuivoient les mêmes traces: de ſorte que le Gouverneur ſe trouvoit pour ainſi dire les mains liées, & dans l'impuiſſance d'avancer les affaires des confédérés, quoiqu'il ne manqua ni de Politique ni de bonne volonté. La Religion Catholique romaine profondément enracinée dans la plûpart des villes, & le ſerment qu'il avoit prêté d'obſerver le traité de Confédération conclu à Gand, achévoient de lui ôter tout pouvoir d'agir; parce qu'un des articles portoit qu'on innoveroit rien en matiére de Religion. Dans ces circonſtances, que les intérêts du Roi, de la Religion, des confédérés & de la liberté du peuple rendoient trés difficiles, il falloit un homme de tête & d'une Politique conſommée, comme le Comte de Naſſau étoit en effet, pour pouvoir ménager les eſprits & venir à bout de ſes deſſeins comme il a fait. Les choſes changerent tout à coup de face par une révolution imprévue. On vit la Nobleſſe & les villes réunies dépoſer la plûpart des conſeillers, qui compoſoient le conſeil de Gueldre, & qui étoient alors preſque tous étrangers. Les Magiſtrats, dont la fidélité étoit ſuſpecte, ſubirent le même ſort dans les villes, & on leur en ſubſtitua d'autres, ſur lesquels on pouvoit compter.

Le Comte Jean ſe trouvant à la tête d'une Province, dont les nouveaux Régents & les Magiſtrats avoient des ſentiments plus favorables à leur patrie que les prémiers, travailla à établir ſolidement leur liberté. Ce fut alors, qu'il forma le beau plan de cette union, qui depuis a

affranchi ſept Provinces du joug eſpagnol, & qu'il tâcha de faire goûter en particulier, avant que de le propoſer ouvertement : mais il eut encore bien des difficultés à ſurmonter. Dom Jean gouverneur des Païs-Bas, voulant appaiſer l'eſprit du peuple, qui s'ennuyoit de plus en plus du gouvernement d'Eſpagne, ſe prêta aux ſollicitations de pluſieurs villes de la Gueldre, & fit publier une ordonnance, par laquelle il accordoit une chapelle aux réformés, dans chacune de celles, où il ſe trouveroit cent familles de cette communion : mais elle eut un effet tout contraire à celui que le Prince s'étoit propoſé. Le Comte de Naſſau appuya cette ſage ordonnance de pluſieurs raiſons, pour en procurer l'exécution : mais les Régents s'y oppoſerent conſtamment. Envain il leur repréſenta la néceſſité d'y conſentir, & leur expoſa que les deux communions ſubſiſtoient depuis trente ans dans pluſieurs villes d'Allemagne, ſans y cauſer la moindre confuſion, ſes remontrances furent inutiles. Cette opiniatreté des Régents porta les réformés à employer la force pour ſe rendre maîtres des égliſes, & à bannir la Religion catholique de la plûpart des villes : ainſi ils perdirent le tout pour n'avoir voulut rien relâcher.

Après ce coup qui devoit faire apprèhender le reſſentiment de la cour d'Eſpagne, le Comte de Naſſau redoubla ſes ſoins & ſes efforts, pour engager d'autres Provinces dans le projet d'union qu'il avoit formé pour leur ſûreté commune. Les Députés de celle de Gueldre, de Zutphen, d'Utrecht, de Hollande, de Zélande, de Friſe & des Ommelandes s'aſſemblerent dans la ville d'Utrecht. Le Comte Jean s'y étoit rendu & ſe donnoit tous les mouvements poſſibles pour réunir les eſprits, leur expoſant ce qu'il y avoit à craindre pour leur liberté, s'ils négligeoient les moyens efficaces de la conſerver contre les entrépriſes des Eſpagnols, & il fit ſi bien, qu'il les porta enfin à regler les conditions auxquelles ils s'unirent. Le traité fut dreſſé, & il le ſigna au mois de Janvier 1579. L'aſſemblée ſuivit ſon exemple, & le Prince d'Orange, qui étoit occupé ailleurs, y ſouſcrivit dans le mois de Mai ſuivant.

Les affaires étant ainſi reglées dans les Païs-Bas, le Comte de Naſſau retourna dans ſes états d'Allemagne, laiſſant à Guillaume Prince d'Orange ſon frére ainé le ſoin d'élever la République des Provinces-Unies, ſur les fondements qu'il venoit de poſer. Deux de ſes fils demeurerent auſſi dans ces Provinces, pour ſeconder leur oncle dans l'exécution de ce deſſein. Quoique le Comte de Naſſau ſe fût retiré des Païs-Bas, les intérêts de l'union ne lui tenoit pas moins au cœur. Il avoit déja ſecouru puiſſamment ſon frére dans les revers qu'il avoit eſſuyés ſous le gouvernement du Duc d'Albe, & il lui procura des ſecours encore beaucoup plus efficaces dans ces circonſtances, où il s'agiſſoit du ſalut des Provinces-Unies par ſon entremiſe. Outre les ſages conſeils, dont il appuya les entrépriſes du Prince d'Orange, il n'épargna ni ſon bien, ni ſes finances, ni même ſon propre ſang, pour ainſi parler, afin de le faire triompher de ſes ennemis. Deux de ſes fils, Philippe & Erneſt perdirent glorieuſement la vie, en combattant pour achever le grand ouvrage de la liberté, que leur pére avoit ébauché, pendant ſon ſejour dans les Païs Bas. Un troiſiéme, nommé Guillaume Louis, ne ſe ſignala pas moins dans cette guerre, par les grands exploits qu'il fit, ſous le Prince Maurice, & eut le gouvernement de la Friſe, de Groningue & des Ommelandes, en recompenſe des ſervices importants qu'il avoit rendus à la République naiſſante.

Si le Comte de Naſſau épargna ſi peu ſon propre ſang, pour aider les Provinces-Unies à s'affranchirent entiérement du joug eſpagnol, il ne ménagea pas davantage celui de ſes ſujets. On le vit preſque toujours occupé du ſoin de faire lever des troupes dans ſes états, & dans ceux des Princes voiſins, de qui il put en obtenir la permiſſion, afin de rendre complets les regiments, qui furent ſucceſſivement ſous les ordres des Princes d'Orange, Guillaume & Maurice. Il pouſſa même les choſes ſi loin, que ſes finances étant épuiſées par les dépenſes extraordinaires auxquelles ces fréquentes levées l'obligeoient, il emprunta des ſommes trés conſidérables, & chargea ſes domaines de dettes, afin de les pouvoir continuer avec plus de ſuccès. C'eſt avec ce déſintéreſſement & cette générosité, ſi rares dans les Princes, que le Comte de Naſſau contribuoit, aux dépens de ſon ſang, de ſes biens, de ſes ſujets & de ſon repos, à l'affermiſſement de la République des Provinces-Unies, qui lui ſera à jamais redévable de la liberté qu'elle a recouvrée.

Il mourut à Dillembourg âgé de 71 ans le 8 Octobre 1606 ; après aoir eu vingt-cinq enfants de ſes trois femmes, & laiſſant une nombreuſe poſtérité, dans laquelle on comptoit dèja quatre-vingt-cinq petits enfants & arriére petits enfants.

A L-



ALBERT. DVX .FRITLAND. COM. WALLEST. ETC.

Pet. de Iode sculp. *Ant. van Dyck pinxit*

ALBERT WENCESLAS EUSEBE DE WALSTEIN
DUC DE FRIDLAND DE SAGAN.
&c. &c. &c.

ALBERT WENCESLAS EUSEBE DE WALSTEIN *Duc de Fridland, de Sagan &c*, sortoit d'une ancienne famille de Bohéme, qui étoit honorée de la qualité de Baron depuis long-tems. Ses parents voyant le peu de goût, qu'il avoit pour les écoles, l'en retirerent pour le mettre page chez l'Archiduc d'Inspruck; où il se distingua dans toutes sortes d'exercices corporels. Lorsqu'il sortit des pages, le desir de se perfectionner le porta à voyager dans les principales cours de l'Europe, celles d'Espagne, d'Angleterre, de France & d'Italie furent de ce nombre: mais il s'arrêta beaucoup plus dans ces derniéres, afin d'y étudier la Politique & l'Astrologie, pour lesquelles il avoit un grand penchant. Il eut même toute sa vie trop de confiance en celle-ci, dans laquelle il croyoit découvrir sa destinée. On dit qu'il n'entreprenoit rien d'important, sans avoir consulté si l'aspect des Planétes, lui seroit favorable ou contraire, & il est certain, qu'étant dévenu puissant, il engagea à son service Jean Baptiste Seni génois & fameux astrologue.

Albert voyant l'Archiduc Ferdinand occupé à la guerre contre les Vénitiens, vint lui présenter ses services, dans le tems qu'il faisoit le siége de Gradiska. Ce Prince les accepta, & ayant remarqué en lui beaucoup de Bravoure & de génie, le fit Colonel de la milice levée en Pomeranie. Ce prémier poste flattant le desir qu'Albert avoit conçu de faire fortune à la guerre, il répondit parfaitement aux bontés de l'Archiduc par sa valeur, & par son attachement sincére à la personne de ce Prince, dont il gagna l'estime & mérita la protection: ensorte que dès lors il pensa à s'élever aux plus éminents emplois militaires, à l'aide de son courage & des richesses que ses parents lui avoient épargnées. L'embaras, dans lequel il vit Ferdinand II. Empereur, par les troubles survenus tant en Hongrie qu'en Bohéme, lui parut une conjoncture favorable à ses vues, il leva à ses frais une armée de trente mille hommes, & l'offrit à ce Prince, à condition qu'il en seroit le général. L'Empereur accepta cette proposition, honora Albert de la qualité de Comte, & ne tarda point à ressentir combien ce nouveau général lui étoit utile. Celui-ci commença par conquerir la principauté d'Halberstadt & la ville de Hall; d'où portant ses armes victorieuses dans les terres de Magdebourg & d'Anhalt il chercha le fameux Comte de Mansfeld, le joignit près de Dassow, le défit, & le força ensuite par une seconde victoire qu'il remporta sur lui, à abandonner l'Allemagne, dont il étoit dévenu la terreur.

Délivré de ce redoutable ennemi, & sécondé par l'armée du Comte de Tilli, il reprit toute la Silésie, & ajoutant de nouvelles conquêtes à ses prémiéres, il soumit Bremen à la maison d'Autriche, & acquit les Duchés de Fridland, de Sagan & de Glogaw. Animé par ces heureux succès, il osa tout entreprendre, il attaqua & battit le Marquis d'Urlach, obligea le Roi de Dannemark à évacuer l'Empire, conquit le Duché de Holstein, exceptez Gluckstadt, & ne trouva plus d'ennemi qui pût lui faire tête, avant l'entrée de Gustave Adolpe en Allemagne. Les victoires du Duc de Fridland, & la paix de Lubeck qui les suivit, ayant appaisé les troubles qui désoloient le corps germanique, l'Empereur Ferdinand voulut punir ceux qui y avoient eu part. Les Ducs de Méckelbourg en furent régardés comme les principaux fauteurs, & en cette qualité dépouillés de leurs états, dont le Duc de Fridland reçut l'investiture.

Albert né Baron de Bohéme, honoré ensuite du tître de Comte, puis de Duc, se voyant des états considérables, choisit la ville de Prague pour y fixer son séjour, où il se proposa d'étaler sa magnificence. Il y acheta cent maisons, sur les ruines desquelles il fit bâtir un superbe palais, porta le nombre de ses officiers, de ses domestiques, & la splendeur de son train beaucoup audessus des Electeurs, & affecta le tître d'Altesse. Une fortune si rapide & si brillante, accompagnée d'une hauteur & d'une ambition démesurée, attira sur lui l'envie de tous les Princes d'Allemagne, & le rendit insupportable au Duc de Baviére & à la cour d'Espagne. La Diéte de l'empire assemblée à Ratisbonne, pour délibérer des moyens qu'on prendroit contre le Roi de Suéde, ne pouvoit rien conclure, tant les sentiments étoient partagés: mais tous les esprits se réunirent, lorsque le Duc de Baviére y proposa la déposition de Walstein. La cour d'Espagne & presque tous les Princes allemands Jaloux de la gloire & de l'autorité de ce grand capitaine appuyerent

la propoſition de l'électeur ; enſorte que l'Empereur ſe détermina à le dépoſer, & révoqua le pouvoir qu'il lui avoit confié de commander ſes armées.

Le Duc de Fridland reçut cet ordre avec une profonde ſoumiſſion, flatté par l'eſpérance d'un plus glorieux rétabliſſement, que ſon aſtrologue lui avoit prédit, & ſe retira en Bohéme, ſans ſe plaindre de la jalouſie de ſes ennemis. Cependant les ſuccès rapides des armes ſuédoiſes en Allemagne firent bientôt repentir Ferdinand d'avoir ſacrifié ſon général à l'envie de ſes rivaux, ne connoiſſant qu'une fortune & une valeur comme la ſienne, capable de s'oppoſer aux progrès de Guſtave : ainſi ſe voyant ſollicité par les Allemands à le rétablir, il y conſentit aiſément, & lui offrit le généralat qu'il venoit de lui ôter : mais le Duc de Fridland lui fit payer bien cher la dureté ou l'injuſtice dont il avoit uſé en le dépoſant, & témoigna de préférer les douceurs de la vie privée, aux honneurs qu'on lui préſentoit. Cependant ſollicité derechef par l'Empereur, il traita avec lui des conditions auxquelles il l'accepteroit, non pas comme un ſujet avec ſon ſouverain ; mais à peu près comme de pair à compagnon. Elles portoient en ſubſtance, qu'il auroit un commandement abſolu & indépendant ſur toutes les armées de l'Empereur, de l'Empire, de l'Eſpagne & de la Ligue catholique. Que le Roi de Hongrie ne pourroit y venir, ni en Bohéme. Qu'il diſpoſeroit à ſon gré des charges, des peines, des recompenſes, des contributions & des conquêtes. Que la paix ne pourroit ſe faire, à moins qu'il ne fut rétabli dans le Duché de Meckelbourg, & que pour recompenſe de ſes travaux, on lui céderoit quelques Provinces proportionnées à ſes ſervices & à ſes frais.

La néceſſité obligea l'Empereur à paſſer par où il voulut, & le Roi d'Eſpagne renchériſſant encore là deſſus ; le fit chevalier de la Toiſon d'Or. Dès que le Duc de Fridland eut reçu des patentes ſelon ſes ſouhaits, il ſe prépara à répondre aux grandes eſpérances qu'on avoit conçues de ſa valeur & de ſa bonne fortune : ainſi après avoir fait propoſer la paix inutilement à l'Electeur de Saxe, qui étoit en Bohéme, il réſolut de commencer par la conquête de ce Royaume. Il s'avança juſqu'à Pilſen, où il paſſa ſon armée en revue, & de là il ſe rendit devant Prague, qu'il aſſiégea & emporta au troiſiéme aſſaut : une partie de la ville fut ſaccagée dans la prémiére ardeur du ſoldat. Les autres villes de cet état voyant la capitale priſe ſe rendirent ſans beaucoup de réſiſtance à l'aproche du vainqueur ; ainſi il remit en fort peu de tems preſque toute la Bohéme ſous l'obéiſſance de la maiſon d'Autriche, & le reſte n'auroit pas tardé, ſi les priéres plutôt que les ordres de l'Empereur, ne l'euſſent engagé à s'avancer au ſecours de la Baviére. Il y alla fort lentement, dirigeant ſa route par le Haut Palatinat, où peu s'en fallut que ſon armée ne vécut à diſcrétion, prenant ainſi plaiſir à mortifier ce rival de ſa gloire, & à le laiſſer dans la peine. Il fit cependant une diverſion favorable à l'Electeur, en marchant vers Nuremberg, où le Roi de Suéde le dévança & pourvut tellement à la ſûreté de ſon camp, qu'il fût impoſſible au Duc de Fridland de l'y attaquer.

Le Roi étant décampé, pour aller au devant des ſecours qu'on lui amenoit, Albert le cotoya pour lui livrer bataille : mais quelque diligence qu'il fît, il ne put l'atteindre avant cette jonction. Pour lors bien perſuadé que l'entreprenant Guſtave ne tarderoit pas à venir l'attaquer, il ſe retrancha à ſon tour, commença à lui faire ſentir qu'il n'étoit point à l'abri des revers de la fortune, & que tous ne fuiroient point devant lui. Il repouſſa avec tant de bravoure & de prudence les attaques de ce Monarque, qui vouloit le forcer dans ſes lignes, qu'après un combat de dix heures, il l'obligea de ſe retirer & de laiſſer les Impériaux dans leur camp. Le Duc de Fridland pénétra en Saxe, dont il conquit une bonne partie, & prit Leipſic par capitulation. Le Roi de Suéde accourut au ſecours de l'Electeur, & bientôt les deux armées en vinrent à une ſanglante bataille, où le grand Guſtave perdit la vie, & où les troupes de part & d'autre firent des prodiges de valeur, & eurent alternativement divers avantages. Cependant les Impériaux commençant à plier, il brula Lutzen, pour cacher ſa retraite, qu'il fit ſans être pourſuivi.

Si le Duc de Fridland fut obligé de céder le champ de bataille dans cette occaſion, il y fit périr le plus redoutable ennemi que l'Empereur eût ſur les bras. Délivré lui-même de ce puiſſant rival, il travailla à ſe mettre dans un état d'indépendance, & reçut de ſes officiers le ſerment de fidélité. L'Empereur ne trouvant point en lui la déférence qu'il ſouhaitoit, en fut ſi irrité, qu'il prît les derniéres réſolutions contre ce grand Capitaine, aſſaſſiné depuis à Egra le 15 Février 1634. Il avoit épouſé Iſabelle de Harrach de laquelle il ne laiſſa qu'une fille, qui fut mariée à Rodolphe Comte de Kaunitz.

FRAN-



EXCELL.^MUS D. FRANCISCVS DE MONCADA, MARCHIO AYTONÆ, COMES OSSONÆ, VICE-COMES CABRERÆ ET BAAS, MAGNVS SENESCALCVS REGNI ARRAGONIÆ, PHILIPPO IV. HISPANIAR INDIARVMQ REGI A CONSILIIS STATVS, EIVSDEMQ LEGATVS EXTRAORDIN. ET SVPREMVS MILITIÆ TERRA MARIQ IN BELGIO PRÆFECTVS.

FRANÇOIS DE MONCADE
MARQUIS D'AYTONE
GOUVERNEUR DES PAÏS-BAS.
&c. &c. &c.

FRANÇOIS DE MONCADE *Marquis d'Aytone Gouverneur des Païs-Bas*; étoit issu d'une des plus anciennes & des plus illustres maisons d'Espagne, qui prétend tirer son origine des anciens Duc de Baviére, dont elle porte les armes écartelées. C'est d'elle que sont sortis les Marquis d'Aytone, & c'est dans elle que sont passés le duché de Montalte par alliance, & celui de Vibona par succession. Celui dont je veux parler, fut l'ainé des trois fils, qui naquiren[t du] Mariage de Gaston de Moncade Marquis d'Aytone, grand Sénéchal d'Aragon, avec Cat[herine] de Moncade sa femme & sa parente. Il porta le tître de Comte d'Ossone pendant la vie [de son] pére, qui remarquant d'excellentes dispositions en lui, le fit élever avec soin dans l'étud[e des] les lettres & des sciences. François répondant aux desseins de son pére profita merveilleu[sement] des instructions qu'on lui donna, & montra de bonne heure une capacité propre à remp[lir les] plus importants emplois. Dès qu'il fut en âge de porter les armes, il obtint un régim[ent qui] étoit en Flandre, où il vint faire ses prémiéres campagnes, dans un tems, où les chefs des tro[upes] espagnoles ne devoient point opposer moins de prudence & de Politique, que de courage & de valeur aux naturels du païs, extrémement impatients du joug de l'Espagne.

La conduite de notre jeune Colonel rendit hautement témoignage, que non seulement il ne manquoit ni de l'une ni de l'autre; mais encore qu'il possédoit dans un degré supérieur, toutes les qualités qui peuvent former le grand capitaine, & l'excellent homme de cabinet: ainsi il fit son chemin fort rapidement & parvint bientôt à un poste plus élevé. La nécessité, dans laquelle le Roi d'Espagne se trouvoit, d'avoir des forces navales en Flandre, le porta à assembler une flotte à Dunckerque, pour défendre les côtes des Païs-Bas contre les entréprises des Hollandois, & pour protéger le commerce de ses sujets. Le Marquis d'Aytone en eut le commandement, & rendit ici de grands services à son Prince & aux Flamands: croisant sans cesse avec ses vaisseaux dans ces parages & empêchant les forces des Provinces-Unies, quoique beaucoup supérieures aux siennes de rien y entreprendre avec succès; soit contre l'état, soit contre la libre navigation des sujets de sa Majesté Catholique, qui persuadée de la sagesse & de la prudence de François de Moncade, voulut lui donner occasion de faire éclater ses rares talents pour les affaires d'état. C'est pourquoi il l'envoya à Vienne en qualité d'Ambassadeur auprès de Ferdinand II Empereur.

Il fit beaucoup d'honneur au Roi son maître dans cette Ambassade, par ses maniéres nobles, généreuses & engageantes, par l'étendue & la pénétration de son esprit, qui découvroit jusqu'aux replis des cœurs les plus cachés. Il joignoit à cela un certain air supérieur accompagné de politesse & de bonté, qui lui gagnoit d'abord la bienveillance de tous ceux avec qui il avoit affaire: il acquit même tant de confiance à la cour de Vienne, qu'il y étoit plutôt regardé comme un des zèlés courtisans de l'Empereur, que comme le ministre d'une cour étrangere. En effet, il n'employa pas seulement son adresse & son habileté à concilier les divers intérêts des Princes, pour le service du Roi d'Espagne; mais il rendit aussi de trés bons offices à Sa Majesté impériale, pendant le tems de son Ambassade. Ce fut principalement par ses négotiations, que le fameux Bethlem Gabor Prince de Transilvanie se reconcilia & fit la paix avec l'Empereur, c'est à ses soins que l'Empereur fut encore redévable de celle qu'il conclut avec le Roi de Dannemark, & c'est enfin aux rares talents, que ce Ministre avoit pour réunir les esprits & gagner les cœurs, qu'il dut l'élection de son fils Ferdinand III. à la couronne de Hongrie. François voulant efficacément obliger sa Majesté impériale dans ces conjonctures, tâcha de porter les principaux de la Noblesse hongroise, qui étoient à Vienne, à choisir un Palatin, afin de rendre l'activité à leurs diétes, & dès qu'à l'aide de ceux-ci, il fut parvenu à ce prémier but, il travailla heureusement à l'élection d'un Roi, qui se fit en 1625.

Après avoir rendu de si grands services à l'Empereur, il n'eut pas beaucoup de peine d'en obtenir les secours qu'il sollicita pour Philippe IV. Roi d'Espagne, lorsque celui-ci voulut recommencer la guerre en Italie, pour la succession aux Duchés de Mantoue & de Montferrat. Il ob-

tint

tint tout à la fois des troupes & un habile général, qui eut le bonheur de ſurprendre la ville de Mantoue, d'ailleurs ſi difficile à emporter, & continua à affermir la bonne intelligence entre les deux branches de la maiſon d'Autriche, juſqu'à ce que le Roi d'Eſpagne le rappellât pour recompenſer le zèle & la fidélité qu'il avoit fait paroître dans le cours de ſes négociations.

Revenu à Madrid, il fut reçu du Roi avec les marques d'eſtime & de bienveillance que ſes grands ſervices avoient meritées, & y apprit bientôt le deſſein où étoit Sa Majeſté de lui donner un emploi diſtingué, dans lequel il pourroit faire uſage de ſes talents militaires, qui avoient été comme enfouis pendant ſon Ambaſſade à Vienne. Il fut nommé peu après, pour aller en Flandre commander les troupes en qualité de Général, ſous les ordres de l'Infante Iſabelle, qui avoit beſoin d'un homme de tête & de conſeil, comme étoit le Marquis d'Aytone, pour calmer les eſprits des Flamands toujours diſpoſés, & toujours ſollicités à la révolte. Sa réputation & ſon mérite ayant dévancé ſon arrivée, il fut reçut de cette ſage Princeſſe avec des témoignages de ſatisfaction & de confiance, & elle ne tarda point à reſſentir combien peuvent ſur l'eſprit des peuples, des miniſtres prudents & intégres, qui oubliant en quelque maniére leurs propres intérêts ne cherchent que le bien de l'état. Tel étoit le Marquis d'Aytone, & reglant ſa conduite par ces principes, il ſervit utilement ſon Prince, étouffa toutes les ſemences de révolte, calma les eſprits, & épargna à l'Infante les chagrins qu'une nouvelle rébellion lui auroit cauſé inévitablement ſur la fin de ſes jours, lorsqu'elle ſouhaittoit plus que jamais de vivre en paix. Elle eut effectivement cette conſolation par les ſoins & la prudence de ſon miniſtre, qui ſe faiſant tout à tout gagna les cœurs des habitants du païs & affermit l'autorité du Roi, qui entra en poſſeſſion des Païs-Bas, par la mort de l'Infante Iſabelle.

Le Marquis d'Aytone prit alors le gouvernement des Païs-Bas par *interim* ſelon les volontés du Roi d'Eſpagne, qui lui envoya la commiſſion de remplir ce poſte juſqu'à l'arrivée de l'Infant Dom Ferdinand Cardinal. Il avoit commandé les troupes eſpagnoles pendant la campagne de cette année, & vu le mauvais état où elles ſe trouvoient & leur petit nombre, il avoit eu bien de la peine à s'oppoſer au Prince d'Orange & à faire échouer la plupart de ſes entrépriſes: c'eſt pourquoi il redoubla ſes ſoins pour les augmenter & les rétablir, afin de pouvoir faire une meilleure figure la campagne ſuivante, qui s'ouvrit dès le commencement du printems. Les deux armées à peu près de forces égales s'approcherent pluſieurs fois ſemblant de ſe ménacer: mais n'en vinrent pas aux mains. On eut dit que les deux grands capitaines qui les commandoient ſe défioient de leur fortune & n'oſoient ſe meſurer. Après des marches & des contre marches le Marquis d'Aytone inveſtit tout à coup Limbourg & la prit. Il fit faire enſuite pluſieurs mouvements à ſon armée, comme s'il avoit voulut tenter le ſiége de Maſtricht: mais le voiſinage du Prince Fréderic Henri le détermina à ne point l'entreprendre, de crainte de trop expoſer ſes troupes, dont la défaite auroit entrainé la perte d'une partie des Païs-Bas eſpagnols: ainſi les deux armées ſe ſéparerent après s'être long-tems obſervées, & cherché envain l'occaſion de profiter des fautes de l'une ou de l'autre.

Il conſerva la place de capitaine-général des armées eſpagnoles, après l'arrivée du Cardinal Infant, & continua de commander les troupes qui agirent du coté des Duchés de Gueldre & de Juliers. Il acquit alors d'autant plus de gloire qu'il fit paroître tout enſemble ſes vertus martiales, ſa fidélité pour ſon Prince & ſa généroſité, ayant contribué en grande partie de ſon propre fond à l'entrétien des troupes & aux autres frais de la guerre. Il ſecourut pluſieurs places dont les troupes des Provinces-Unies voulurent s'emparer pendant ſes derniéres campagnes, leur enleva les forts de Schenk & de Sainte Anne & faiſoit eſpérer de plus grands avantages, lorſque la mort vint le ſurprendre dans le païs de Cléves, en 1635, après qu'il eut fait achever les fortifications de Stevensweert.

François de Moncade ne fut pas ſeulement recommendable par la nobleſſe de ſon extraction, dont la famille avoit eu pluſieurs alliances avec le ſang royale d'Aragon, dès le treiziéme & quatorziéme ſiécles, par la gloire qu'il s'étoit acquiſe dans ſes négociations & à la guerre, mais encore par ſon érudition. Il parloit parfaitement pluſieurs langues & joignoit à ſes vertus perſonelles une grande connoiſſance des belles lettres, dont il nous a laiſſé des preuves dans deux de ſes ouvrages. Le prémier contient les expéditions des Catalans & des Aragonois en Aſie & en Gréce, le ſecond écrit en Latin, renferme l'hiſtoire du célébre monaſtére de Montferat.

AM-



ILLVSTRISS^MVS PRINCEPS AMBROSIVS. SPINOLA. MARCHIO. SESTI.
ET. VENAFRI. DVX. SANSEVERIN. EQ. AVR. VELLER. ARMOR. ET. EXERCIT.
CATH^E MAI^TIS IN BELG. PRÆFECT. ET. GVBERNAT GNALIS.

Vorsterman sculp. *Ant. van Dyck pinxit*

AMBROISE SPINOLA
MARQUIS DE VENAFRE ET DE LOS-BALBASES
CAPITAINE GENERAL
DES ARMEES ESPAGNOLES.
&c. &c. &c.

AMBROISE SPINOLA, ſortit d'une des plus illuſtres maiſons de Génes, qui a donné pluſieurs grands hommes à l'Egliſe & à l'Etat. Rome en a vu cinq revêtus de la Pourpre par différents Pontifs ; l'Europe & les mers qui l'environnent ont admiré la valeur des Héros qui en ſont iſſus. L'Eſpagne ſur tout eut ſujet de s'applaudir d'avoir eu à ſon ſervice celui dont nous parlons ici : il lui fut un autre Scipion dans les Païs-Bas, pendant qu'il commanda ſes armées. Il y vint à la tête de neuf régiments Italiens, en 1602, pour exécuter quelques grands projets avec ſon frére Fréderic commandant des forces maritimes du Roi d'Eſpagne dans ces mers : mais la mort de celui-ci dérangea leurs meſures. Il fit encore lever cinq autres régiments, puis alla joindre l'Archiduc Albert au fameux ſiége d'Oſtende, qui trainoit en longueur. Ce Prince fut bien aiſe de pouvoir confier à ce grand capitaine le ſuccès d'une ſi pénible entrépriſe, dont ſon armée commençoit à ſe rebuter, & le Marquis de Spinola qui aſpiroit ardemment à la gloire, étoit ravi de ſon coté de trouver l'occaſion d'en acquerir, dans le commandement général de l'armée : ainſi il l'accepta avec joie, fortement réſolu de ſe rendre maître de la place ou d'y perdre la vie.

Il débuta par de nouveaux ouvrages, qui reſſerrerent la ville de bien près, lorſqu'ils furent achevés : s'étendant juſques ſur le canal, par lequel les aſſiégés récevoient les ſecours, dont ils avoient beſoin. Une demi-lune couvroit la tête de ces travaux, & mettoit la ville tellement à l'étroit qu'on ne doutoit plus qu'elle ne ſe rendît inceſſamment. Cependant une tempête ſurvenue fort à propos pour les aſſiégés, ruina preſque entiérement ces ouvrages. Le général eſpagnol loin de perdre courage redoubla ſon ardeur, les fit réparer & renforcer de maniére, à n'être plus ſitôt ébranlés par les caprices fougueux de cet inconſtant élement. Il s'opiniâtra tellement devant la place, qu'elle fut enfin obligée de ſe rendre dans un état qui ne lui laiſſoit plus que le nom de ville, étant changée en effet en un véritable monceau de pierre & de terre, qu'on acheta bien cher.

Après la priſe de la ville, le général Spinola traita ſplendidement dans ſes tentes l'Archiduc Albert & l'Infante ſon épouſe, qui vinrent prendre part à ſon triomphe. Il leur donna un ſpectacle guerrier & non ſanglant, en faiſant renouveller les attaques en leurs préſences, comme ſi l'ennemi eût été encore dans la ville, & prit de là occaſion de faire connoître à leurs Alteſſes Royales les régiments, les officiers & les ſoldats, qui s'étoient ſignalés le plus ſous ſes ordres, afin de leur faire obtenir des recompenſes. Comme la guerre continuoit, il propoſa à l'Archiduc de l'éloigner de ſes frontiéres, en la portant bien avant l'année ſuivante ſur le territoir des Provinces-Unies. Dans ce deſſein, après quelques tentatives infructueuſes ſur l'Ecluſe, il partit à la tête de l'armée eſpagnole, paſſa le Rhin & la Meuſe, pour ſe rendre dans l'Ooſt-Friſe, laiſſant quelques mille hommes le long du Rhin pour y élever des forts. En chemin il s'empara de la ville d'Oldenzael, qui ne fit qu'une courte & foible réſiſtance, & ſe rendit devant Linghen, place beaucoup mieux fortifiée : mais qui n'oſa s'oppoſer autant qu'elle le pouvoit à la valeur de Spinola. Celui-ci ne pouvant deſſécher ni combler les foſſés, les paſſa ſur des pontons, ſe logea au pié de la muraille, & ſe préparoit à lui donner l'aſſaut le lendemain, lorsqu'elle demanda à capituler.

Pendant qu'il s'ouvroit ici le paſſage en Friſe, le Prince Maurice tâchoit de lui fermer plus avant avec ſon armée, & avec les bonnes garniſons qu'il mettoit dans les villes. Ces deux grands capitaines ſe rencontrerent près de Mulheim, bien réſolus de ne rien céder l'un à l'autre, & en vinrent bientôt à une bataille. Après un combat ſanglant dans lequel les Eſpagnols perdirent pluſieurs officiers de diſtinction, la victoire ſe déclara enfin pour eux. La priſe de Wachtendonk, ſuivie de celle de Cracovan fut le fruit de cette journée, qui augmenta beaucoup la réputation de Spinola, & fit la cloture de cette campagne. La ſuivante ne lui fut pas moins glorieuſe, ſa fortune ne l'abandonna point, & ſa ſage conduite la ſoutint heureuſement : quoiqu'il eût à faire au Prince Maurice, le plus grand capitaine de ſon tems. Lochem & Groll ne purent réſiſter à la valeur du

général eſpagnol: Rhinberg même, que le Prince Maurice étoit à portée de ſecourir, fut auſſi obligé de ſe rendre.

Ces ſuccès firent parler de paix, & l'année ſuivante ſe paſſa en négociations. On dit que le Roi d'Eſpagne avoit chargé le Marquis de Spinola de faire un accommodement avec les Provinces-Unies, afin de terminer une guerre, qui épuiſoit ſes états d'hommes & d'argent; mais que le deſir d'acquerir de la gloire, l'avoit déterminé à différer juſqu'après la campagne. Pour lors content des lauriers qu'il avoit cueillis, ou craignant que la fortune ne ceſſât de le favoriſer, il appuya les propoſitions de paix que l'on fit aux Hollandois, & ſe rendit à Anvers, en qualité de Député de Sa Majeſté Catholique, pour travailler à ce grand ouvrage. Il n'y montra pas moins d'habilité dans les conférences, qu'il avoit témoigné de prudence & de valeur dans la guerre, & on convint d'une tréve de douze ans, qui devoit procurer un long repos aux Puiſſances belligérantes: mais les prétentions de pluſieurs Princes, à la ſucceſſion de Cléves & de Juliers, firent bientôt reprendre les armes. Le général eſpagnol s'y acquit un nouveau degré de gloire en prenant Weſel malgré les efforts de l'Electeur de Brandebourg & du Prince d'Orange.

Le Marquis de Spinola s'étant fait autant de réputation en commandant les armées de terre, que le fameux Doria ſon compatriote s'étoit fait en commandant les flottes: Ferdinand II. le demanda à l'Archiduc Albert, afin de l'employer en Allemagne. Les Princes de la maiſon d'Autriche ne ſe refuſoient rien, on fut bientôt d'acord. Ce grand capitaine marcha à la tête de vingt-cinq mille hommes, & entra dans le Palatinat, en qualité de général des armées de l'Empereur, pour y exécuter l'arrêt qui mettoit l'Electeur au ban de l'Empire. Il ne lui fallut pas beaucoup de tems pour reduire ce païs ſous le joug, & dès qu'il eut pris Oppenheim où étoient les magaſins de l'Electeur il n'y trouva plus d'oppoſition. Il pilla cet état & s'y fortifia, juſqu'à ce qu'il reçût ordre de s'avancer ſur les frontiéres des Provinces-Unies. A ſon arrivée il fit mine de vouloir livrer bataille au Prince Maurice qui étoit venu pour l'obſerver: mais auſſitôt qu'il eut vu la garniſon ſortie de Juliers pour renforcer l'armée du Prince, il vint ſe préſenter devant la ville, en forma le ſiége & l'emporta, ſans qu'il fut poſſible d'y jetter du ſecours.

Il n'eut pas le même bonheur dans la ſuite en attaquant Berg-op-zoom, quoiqu'il eût ſu profiter en grand capitaine de tous les avantages que le terrein pouvoit fournir; tant pour mettre ſon camp en ſûreté, que pour favoriſer ſon entrépriſe ſur la ville. Cet infatiguable général ſurmontant les obſtacles que l'art & la nature avoient oppoſés à ſes deſſeins, avoit dèja pouſſé les travaux bien avant & reſſerré extrémement la place qui auroit été emportée, ſi le Comte de Manſelt n'étoit arrivé fort à propos avec les débris de ſon armée, pour renforcer celle du Prince d'Orange, qui jetta ſix mille hommes dans la ville. Quelque brave que fût Spinola, il déſeſpéra alors du ſuccès de ſon entrépriſe & ſe retira, en attendant l'occaſion de frapper ailleurs quelques grands coups. Ce fut ſur Bréda qu'il vint les porter plus heureuſement. La ville qui eſt forte par ſa ſituation & par ſes fortifications, ſe trouvoit encore pourvue d'une bonne garniſon commandée par un Prince vaillant & habile; mais elle manquoit de munitions de bouche. Le général eſpagnol ſe prévalut de cette facheuſe conjoncture, car ayant inveſtie la place, il penſa beaucoup plus à l'affamer, qu'à renverſer ſes murailles & ſes baſtions: ainſi il s'occupa principalement à empêcher les ſecours d'y entrer, & à mettre ſon camp en état de ne pouvoir être inſulté, en quoi il réuſſit parfaitement, le Prince Maurice & ſon ſucceſſeur n'ayant oſé tenter de l'attaquer. La priſe de Bréda après un ſiége long & vigoureux, un des plus mémorables que l'on eut vu, couronna les conquêtes du Marquis de Spinola en Flandre, puiſqu'il n'y entréprit plus rien, après la mort du Prince Maurice arrivée dans ce tems, ſoit qu'il ne voulût point ſe commettre avec d'autres généraux, ſoit qu'il ne voulût pas expoſer la gloire qu'il s'étoit acquiſe.

Les Miniſtres Eſpagnols eurent lieu de ſe repentir d'avoir rappellé enſuite leur général, pour l'envoyer commander en Italie; car après ſon départ leurs affaires allerent toujours en décadence. Les Hollandois au contraire s'en réjouirent & mirent ſon rappel entre leurs heureux événements. Il paſſa par la France, & commença ſes expéditions en Italie par la priſe de Caſal. Dans ces entrefaites il tomba malade: le chagrin qu'il avoit de voir ſes ſervices mal recompenſés augmentant ſon mal, il mourut bientôt après au chateau de Milan en 1630. La valeur la prudence & le ſuccès, avec lesquels il avoit ſervi l'Eſpagne pendant 28 ans à la tête de ſes armées, ſont au deſſus de tout éloge.

JEAN



ALBERTVS, PRINCEPS, COM, AREMBERG, PRINC, BARBANSON, COM. AIGREMONTAN, ET RVP. IN ARDENN, VICECOM, DAVENS, PAR. HANNON, ET CIVIT LEOD, ET MONTI, IN HANNON, ADVOCAT, PERPET. AVR. VELL. EQ. ETC.

S. a Bolswert sculp. … van Dyck pinxit …

ALBERT PRINCE DE BARBANÇON,
COMTE D'AREMBERG,
CHEVALIER DE LA TOISON D'OR, &c. &c. &c.

POur faire connoître en passant, combien la naissance de celui, dont nous allons parler est illustre, il suffira de remarquer, qu'il descendoit des anciennes maisons de la Marck-Aremberg, de Ligne, de Barbançon, & de celle de Wild Comte du Rhin & de Salm. A la vue de ces beaux noms, les personnes un peu versées dans l'histoire, se rappellent si aisément à l'esprit les héros magnanimes qui en sont sortis, & les services signalés, qu'ils ont rendus aux Empereurs & aux Rois d'Espagne dans les derniers siècles, qu'il seroit superflu de les rapporter. Ainsi nous les passerons sous silence, pour ne faire mention que du Prince Albert. Il étoit petit fils de Jean de Ligne, Baron de Barbançon, qui prit le nom d'Aremberg en épousant marie, d'autres disent Marguérite de la Marck, héritiére & souveraine du Comté d'Aremberg.

De ce mariage, entr'autres enfants, sortit Robert Baron de Barbançon, prémier Prince d'Aremberg &c., & de l'alliance de celui-ci avec Claudine, de Wild, fille du Rhingrave Comte de Salm, notre Albert naquit à Bruxelles en 1600. Les prémiers jours de sa vie furent marqués par une faveur de ses souverains. L'Archiduc Albert & l'Infante Isabelle Claire Eugénie sa femme, furent ses parrain & marraine à la céremonie de son batême. Ce Prince donna son nom au nouveau né, & ce témoignage de bienveillance, de la part des deux branches de la maison d'Autriche, fut comme l'heureux présage de la grandeur, à laquelle elles éleveroient dans la suite la maison d'Aremberg Barbançon, dans la personne & la postérité du Prince Albert.

Son éducation fut proportionnée à l'éclat de sa naissance, Les soins & la dépense n'y furent point épargnés, dans le dessein de le rendre capable de réhausser la gloire de sa famille, & d'en faire le digne filleul d'un Prince qui s'étoit déclaré le protecteur de la vertu & des personnes lettrées. On jetta soigneusement dans son cœur encore tendre les précieuses semences de la Religion, qui s'y enracinerent profondément. Les belles lettres cultiverent ensuite son esprit. Il y fit quelques progrès; mais ses inclinations, toutes portées du coté des armes, furent cause que dès lors il donna beaucoup de tems aux exercices corporels: afin de s'accoutumer de bonne heure à la fatigue, & d'acquerir l'agilité, l'adresse & le bel air, qu'ils conviennent principalement aux guerriers d'une naissance illustre: la chasse devint sa passion favorite: il y étoit infatiguable, & faisoit partie de ses occupations journalieres, lorsqu'il alloit passer sa belle saison avec sa mére dans la terre de Barbançon.

Après la mort de son pére on l'envoya passer quelques années à la cour de Vienne. L'Archiduc Albert lui donna des lettres pour l'Empereur Ferdinand II. qui regnoit alors. Notre jeune Prince les remit entre les mains de Sa Majesté Impériale & en fut reçu très gracieusement. Il s'insinua insensiblement dans les bonnes graces de ce Prince, qui le créa chevalier de la Toison d'or. Revenant dans les Pays-Bas, il se rendit à Bruxelles, où il trouva la Princesse sa mére. De concert avec elle en faisant la cour à ses souverains, il sollicita de l'emploi dans les armes. Pendant cet interval l'Archiduc mourut regretté de tous ses sujets.

Lorsque le tems de la prémiere tristesse fut ecoule il témoigna à l'Infante le desir qu'il avoit de porter les armes sous ses étendarts & lui demanda du service. Outre que le sang de plusieurs héros de sa famille repandu pour leur patrie & pour leurs souverains parloit en sa faveur; l'Infante se prêta d'autant plus volontiers à ses desirs qu'elle aimoit la vertu dans tous les états, & que le Prince étoit sage & vertueux. Elle le nomma capitaine. En cette qualité il fit campagne sous le fameux général Ambroise Spinola. Sa conduite mérita les éloges de ce grand capitaine, & le fit nommer Lieutenant-Colonel.

Revêtu de ce nouveau grade il assista au siège de Bréda, pris enfin en 1629; il s'y exposa comme un simple soldat; méprisant les perils, & cherchant la gloire de se signaler, par tout où la prudence & son devoir le lui permettoient. Cette bravoure faisant craindre la Princesse sa mére pour la vie d'un fils unique, elle le pressa différentes fois de se marier, dans l'espérance que l'amour pour sa femme & sa famille l'engageroient peut-être à menager ses jours: mais il trouva toujours des raisons ou des prétextes pour s'en dispenser, & des moyens pour calmer ses allarmes. Cependant elle tomba si dangéreusement malade qu'on douta de son rétablissement. Il re-

re vint la voir par les ordres de l'Infante, & lui tint compagnie. La maladie étant dégénérée en langueur, il fut obligé de s'y arrêter plus longtems qu'il ne l'avoit cru. L'amour tendre qu'il avoit pour elle, lui permettoit à peine de s'occuper d'autre chose que du soin de sa guérison. Mais malgré tous les moyens qu'il employa à cet effet, elle mourut en 1632.

Ce coup l'affligea sensiblement & long-tems, sans que le soin de ses affaires domestiques, dont il s'étoit reposé sur elle jusqu'ici, fussent capables de dissiper sa douleur. La mort de l'Infante Isabelle arrivée l'année suivante, fut pour lui un nouveau surcroit de deplaisir. Le séjour de Bruxelles lui devint ennuyeux, il quitta la cour & se retira à Barbançon emmenant avec lui Jaques Franquart ci-devant Peintre & Architecte de l'Archiduc Albert & de l'Infante. Ce fut sur les desseins de cet artiste, qu'il fit faire alors plusieurs changements considérables au chateau de Barbançon, qu'il y fit construire ce grand corps de logis qui est du coté du vivier, & bâtir la chapelle qui fait encore aujourd'hui l'admiration des curieux. Les jardins & les terrasses eurent une toute autre vue par les embelissements, dont il les fit orner. Le tems & ces occupations ayant en partie dissipé son chagrin, il résolut d'aller faire campagne dans l'armée de l'Empereur en Allemagne commandée par son fils Ferdinand Roi de Hongrie, où il eut part à la victoire que les Espagnols remporterent à Norlingen sur les généraux Suédois, Bernard Duc de Saxe-Weimar, & le Maréchal de Horn.

Pendant son séjour à cette armée il se fit connoître particulierement de deux Princes de la maison d'Autriche, de l'Infant Cardinal Dom Ferdinand d'Espagne, & du Roi de Hongrie, qui eurent toujours depuis beaucoup d'estime pour lui. La magnificence de son train & ses superbes équipages auroient pu le faire remarquer de ces Princes: mais la sagesse de sa conduite & sa valeur le distinguerent particulierement; & ce fut par ses beaux endroits qu'il s'attira leur bienveillance. Il accompagna le prémier, lorsqu'il vint dans les Païs-Bas, pour y prendre possession de son gouvernement, & eut part dans la suite à la confiance de ce Prince qu'il admit dans son conseil. D'un autre coté le Roi de Hongrie étant parvenu à l'Empire sous le nom de Ferdinand III., lui marqua combien sa personne & ses services lui avoient été agréables; en le créant Duc de Barbançon par des lettres patentes données à Vienne en 1644. Leur contenu est trop ample pour pouvoir être transcrit ici: Sa Majesté Impériale y fait un bel éloge de la conduite, du zèle & de la bravoure du Prince.

Les dangers qu'il avoit courus, ceux auxquels il prévoyoit devoir être encore exposé à la guerre, & son âge déja un peu avancé le firent penser à se donner un héritier capable de soutenir le nom & la gloire de sa maison. Dans ce dessein il épousa Marie héritiere d'Everard, le dernier d'une autre branche de la famille de Barbançon, qui lui donna une fille nommée Isabelle dans la seconde année de son mariage, & un fils appellé Octave Ignace en 1640. C'est ainsi que la nature & la fortune sembloient contribuer de concert à la félicité de ce Prince vertueux & magnanime. Les bienfaits de la cour d'Espagne suivirent la fécondité de son mariage. Sa Majesté Catholique lui donna en reconnoissance de ses services, le gouvernement de la ville & Comte de Namur. Il alla prendre possession de son gouvernement & fit une entrée pompeuse à Namur, où il fut reçu au milieu des acclamations du peuple. Après avoir visité la place, il en fit réparer les fortifications pour la mettre en état de faire une vigoureuse défense. Les arsenaux & les magazins étoient mal pourvus & le ministere espagnol peu disposé à fournir les sommes nécessaires pour les remplir. Il subvint à l'un & à l'autre en grande partie à ses frais sur les promesses qu'on lui fit de les lui rembourser. Mais soit négligence ou impuissance de la part de la cour de Bruxelles, il se vit ensuite obligé d'aller solliciter à Madrid le remboursement des deniers qu'il avoit si généreusement avancés.

Il s'y arrêta long-tems sans pouvoir parvenir à son but; la minorité du Roi Charles le réduisant à ne pouvoir traiter de cette affaire qu'avec les ministres espagnols, presque toujours sourds aux demandes des Princes des Païs-Bas, qui s'étoient épuisés pour le service de leur souverain. En attendant qu'on lui tint compte des sommes avancées, on le paya de belles promesses: mais sa famille & ses biens eurent le même sort que ceux de plusieurs Princes flamands, & demeurerent chargés de dettes contractées uniquement pour le bien de l'Etat. Pendant le cours de ses sollicitations à Madrid, & lorsqu'il esperoit de les terminer heureusement, la mort vint trancher le fil de ses jours au mois d'Avril 1674. Son corps embaumé fut rapporté dans les Païs-Bas & déposé à Barbançon dans le sepulchre de ses péres.

GE-



ILLVSS.^MA DÑA. GENOVEFA. D'VRPHE, VIDVA. CAROLI. ALEXAND.
DVC. CROI. MARCHION. DE HAVRE. ETC.

Pet de Ioden sculp. *Ant van Dyck pinxit* *Cum priuilegio*

GENEVIEVE D'URFE'
VEUVE DE
CHARLES ALEXANDRE
DUC DE CROY.
&c. &c. &c.

SI on a donné la qualité de veuve à Géneviéve d'Urfé dans le titre de ce discours, plutôt que le nom d'un des illustres maris qu'elle épousa successivement, c'est uniquement pour faire connoître qu'elle se trouvoit en effet dans l'état de viduité, lorsque le peintre fit son portrait ici joint, & par conséquent encore dans son bel âge, s'étant mariée assez jeune, & n'ayant vecu que sept ans avec son prémier époux. Il seroit superflu de s'étendre ici sur la noblesse & sur l'ancienneté de la maison d'Urfé: car leur nom est si illustre, que pour le peu qu'on ait lu l'histoire de France, on ne peut ignorer que ce soit une des plus notables familles de ce Royaume. Elle tire son nom de la terre d'Urfé située dans le Forez au gouvernement du Lionnois. Elle a été féconde en grands hommes depuis plusieurs siècles, ayant donné un Grand-Ecuyer à la France dès l'année 1483, un très digne Evêque à la ville de Limoge, qui y mourut en odeur de Sainteté, où son tombeau & ses cendres sont encore en vénération au peuple, & quantité de braves officiers à la maison du Roi, qui se sont signalés à la guerre, & ont exposé ou perdu glorieusement la vie, en combattant pour les interêts de leur Prince ou de leur patrie, mais revenons à Géneviéve dont nous devons parler ici.

Elle étoit fille ainée de Jaques deuxieme du nom, Marquis d'Urfé & baugé, chevalier de l'Annonciade &c., & de Marie de Neufville sa femme. Elle naquit vers l'an 1598, fut élevée avec beaucoup de soin dans la maison paternelle pendant ses prémieres années, & de là envoyée au monastére de Ste. Claire de Montbrison, pour y recevoir une éducation convenable à sa naissance. Deux de ses sœurs y embrasserent ensuite la vie religieuse. Elle y apprit à allier les airs & les manieres du grand monde avec une modestie chrétienne, & en sortit ornée de tous les avantages qu'une bonne instruction peut procurer à une demoiselle de qualité. Pieuse sans bigotterie, enjouée sans dissipation, éclairée par la lecture des bons livres, elle faisoit l'agrément des compagnies où elle se trouvoit & l'admiration de celles où on racontoit ses belles qualités. Ce rare mérite fit concevoir de l'estime pour elle, à Charles Alexandre Duc de Croy, qui passant de l'estime à l'amour, prit la résolution de la rechercher en mariage. Il en fit faire la proposition ou Marquis d'Urfé, après qu'on eût sondé les inclinations de Géneviéve d'un autre coté.

Le parti étoit honorable & avantageux. Outre l'éclat d'une illustre naissance, le Duc de Croy possédoit de grands biens relevés par de beaux titres. Il jouissoit de brillants emplois; étoit honoré de la bienveillance de Philippe III. Roi d'Espagne & de l'ordre de la Toison d'Or. De plus il avoit la protection & la confiance de l'Archiduc Albert, qui se servoit sou-souvent de ses sages conseils dans le gouvernement des Païs-Bas: de sorte qu'après quelques délibérations on en vint à des conférences sur ce sujet. Les deux parties se virent, & une amitié mutuelle étant dévenue le fruit de leurs entretiens, on passa au contract de mariage, qui fut signé de part & d'autre le 6 Janvier 1617.

Après la céremonie des nôces & les fêtes que la noblesse a coutume de donner dans ces occasions, elle partit accompagnée du Duc son époux pour se rendre à la cour de Bruxelles, où ils devoient fixer leur séjour. Elle versa des torrents de larmes en quittant la maison paternelle: mais l'accueil gracieux que lui firent l'Archiduc Albert, l'Infante Isabelle Claire Eugenie & les personnes les plus distinguées de la cour les essuyerent bientôt, jusqu'à ce que le départ du Duc de Croy pour la guerre d'Allemagne en fît couler de nouvelles de ses yeux. Comme elle l'aimoit tendrement elle ne pouvoit consentir à son éloignement & ce ne fut qu'avec un regret extrême qu'elle le vit partir. A chaque courier qui arrivoit d'Allemagne, son cœur étoit dans les plus grandes allarmes jusqu'à ce qu'elle eût reçu de ses lettres. Elle apprit avec joie l'hon-

neur

neur qu'il s'étoit acquis à la bataille de Prague où ſa bravoure, ſecondant le courage du Colonel Verdugo, avoit contribué beaucoup à la victoire, ſans qu'il y eut reçu la moindre bleſſure. Cette joie augmenta enſuite par le retour du Duc, & il ſembloit qu'elle n'eût plus que du contentement & de la ſatisfaction à ſe promettre lorſque la providence en diſpoſa tout autrement, permettant que la mort vint lui enlever ſon mari au moment qu'elle s'y attendoit le moins. Il fut tué dans ſon hotel, d'un coup de mouſquet qu'on lui tira par une fenêtre le 9 Novembre 1624.

Je n'entreprendrai pas de décrire ici l'affliction de cette tendre épouſe lorſqu'elle apprit une mort ſi tragique & ſi imprévue : mais paſſant legérement ſur cet endroit de ſa vie, je dirai ſeulement que ſa douleur repondant à l'amour ſincere qu'elle lui portoit, elle fut plongée d'abord dans une extrême affliction & un noir chagrin, qui l'auroient bientôt conduit au tombeau ; ſi les ſentiments de religion gravés profondément dans ſon cœur, n'étoient venus en modérer l'excès, en attendant que le tems achevât de les diſſiper entierement.

Quoiqu'elle eût quitté la France en ſe mariant avec le Duc de Croy, ſon mérite avoit fait de ſi fortes impreſſions dans les eſprits pendant qu'elle y avoit vecu, que peu après la mort de ſon mari elle vit venir de nouveaux amants s'empreſſant de lui faire leur cour & d'occuper dans ſon cœur la place que le Duc de Croy y avoit tenue. Comme elle n'avoit eu qu'un fils nommé Ferdinand Philippe mort dans ſon enfance, le deſir d'avoir des héritiers, & les recherches aſſidues de Gui Marquis d'Harcourt cinquieme fils de Pierre d'Harcourt Marquis de Beuvron l'engagerent à une ſeconde alliance. Elle eut ſouvent des ſujets de chagrin & d'inquiétude avec celui-ci & put éprouver plus d'une fois la vérité de cette eſpéce de proverbe, que les ſecondes nôces ſont rarement heureuſes ; car outre ce qu'elle dût ſupporter de la vivacité de l'humeur de cet époux, il ſe fit pluſieurs mauvaiſes affaires par les combats ſinguliers, qu'il donna ou qu'il ſoutint, malgré les édits ſéveres de Henri IV. & de Louis XIII. pour abolir l'uſage des duels, ſi à la mode pour lors en France. Cette conduite affligea beaucoup Géneviéve pendant le peu d'années qu'elle vecut avec lui, & le fameux duel qu'il eut avec François de Montmorency, connu autrement ſous le nom de Bouteville & renommé par ſa bravoure dans ce genre de combat, priva cette épouſe de la ſatisfaction de revoir ſon mari ; car pour éviter la peine, qui attendoit infailliblement le coupable, dans la prémiere vigueur de ces ſages & ſéveres edits, il ſe retira enſuite en Italie & ſe jetta dans Cazal aſſiégée par les Eſpagnols, il y fut tué dans une ſortie le troiſiéme Novembre 1628. ſans avoir eu d'enfant de ſon mariage.

Elle ne demeura pas long-tems veuve, ayant contracté une troiſiéme alliance en 1630 avec Antoine de Mailly, connu à la cour ſous le nom de chevalier de Mailly, mais qui prit la qualité de Comte de Mailly en ſe mariant, & l'épouſa ſous le nom de Laſcaris, à condition que leurs enfants porteroient ce nom à la ſuite. Le ciel repandit ſa bénédiction ſur ce troiſiéme mariage, elle paſſa le reſte de ſes jours dans une parfaite union avec le Comte de Mailly & eut la conſolation en mourant de laiſſer trois enfants à ſon mari, deux fils & une fille. L'ainé ſe nommoit Jaques, le cadet Jean Armand & ils joignirent le ſurnom de Laſcaris à celui de Mailly, ſelon qu'on en étoit convenu. La fille, nommée Catherine Géneviéve Eugénie, fut mariée à Chriſtophle Pach Grand-Chancelier de Lithuanie.

DA-



ILLVSTRISSIMA ET EXCELLENTISSIMA DOMINA, DÑÁ: ALATHEA TALBOT etc.
Comitissa Arundelliæ & Surriæ, etc. et prima Comitissa Angliæ

Ant. van Dyck Eques pinxit *W. Hollar fecit 1646 Antverpiæ*

DAME
ALATHÉE TALBOT
COMTESSE D'ARONDEL.
&c. &c. &c.

TOus les historiens ne conviennent point de l'origine de la maison de Talbot, les uns prétendent qu'elle est issue des Messieurs Talbot Barons de Cleuville dans le Païs de Caux, qui en cette qualité avoient séance à l'Echiquier de Normandie. D'autres au contraire disent qu'un nommé Regnotus second fils de Lambert Chatelain de Gand passa dans le onziéme siècle en Angleterre, s'y établit, & fut le chef de la Maison de Talbot. La prémiere de ces opinions paroît la plus probable, tant par rapport à la conformité du nom, qu'à cause du grand commerce & du melange des Anglois avec les Normands, pendant qu'ils furent sous la domination d'un même Prince. Que l'on adopte l'une ou l'autre de ces opinions, il est toujours constant que cette maison est très illustre, & très ancienne, fort féconde en grands hommes, qui ont rendus des services considérables à leurs Rois, à l'état & à la Religion, s'étant également distinguès à ces différents égards par leur zèle & par leur fidélité soit pendant la paix, soit pendant la guerre. Les Talbots ont encore illustré leur nom & la splendeur de leur noblesse, par leurs alliances avec le sang Royal de Portugal, avec celui des Princes de Galles, & des plus nobles familles d'Angleterre. Les Rois les ont élevés à la dignité de Pair de ce Royaume depuis plusieurs siècles & les ont honorés de l'ordre de la Jarretiére.

C'est de ces grands hommes, après une longue suite de générations illustres, qu'est issue Dame Alathée Talbot, qui fera le sujet de ce discours. Nous ne savons pas précisement le tems de sa naissance. Elle étoit fille de Gilbert Talbot Comte de Schrewbury Chevalier de la Jarretiere, & Ambassadeur en France l'an 1596, qui mourut en 1616, & de Marie de Cavendish, fille de Guillaume de Cavendish de Chatsworth. La nature se montra libéral dans sa formation, l'ornant de tous les avantages qu'on peut souhaiter dans une personne de son sexe, & il semble que les graces présiderent à sa naissance. Beauté de corps, vivacité d'esprit, docilité de cœur, qualités qu'elles possedoit & qui contribuoient à la rendre aimable. Ces dons naturels cultivés par une bonne éducation en firent dans la suite une démoiselle, qu'on ne pouvoit voir sans admiration. Elle réunissoit heureusement en sa personne beaucoup d'affabilité & d'enjouement d'esprit, à une modestie sans contrainte & sans affectation. La renommée publia son mérite, & ses vertus, à mesure qu'elle avançoit en âge & qu'elle se produisoit dans le monde, lui attirerent bientôt une foule d'adorateurs, qui cherchoient à unir leur destinée avec celle d'une personne si propre à faire le contentement & le bonheur de la vie d'un mari.

Si les biens de la fortune eurent quelque part au choix qu'elle fit dans cette occasion, la Religion y eut aussi la sienne: c'est pourquoi étant catholique romaine, & les nouveaux Comtes d'Arondel professant la même Religion, elle se détermina en faveur de celui-ci, qui étoit petit fils de Thomas Howard Comte d'Arondel, si célebre par les rares & curieux monuments de l'antiquité, appellés depuis les *marbres d'Arondel*, qu'il fit acheter des mains d'un turc & ranger dans son jardin & dans les salles de sa maison à Londre. Conformément à son humeur doux & paisible, elle s'étoit proposée en l'épousant, de couler tranquillement ses jours avec lui, & d'élever dans la crainte de Dieu les enfants dont il béniroit leur mariage: mais le ciel mit sa patience à l'épreuve par une disgrace des plus sensibles. Elle eut la douleur d'apprendre contre toute attente, qu'on avoit arrêté le Comte son mari, & conduit prisonnier à la tour de Londre, soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration contre l'état. A la prémiere nouvelle d'un coup si redoutable & si accablant, son cœur fut agité des plus vives allarmes, & elle souffrit toutes les inquiétudes & toutes les peines qu'une épouse fidelle & aimant tendrement son mari peut ressentir en pareilles conjonctures: mais la Religion venant à son secours releva son courage abattu, & loin de s'abandonner à sa douleur ou à une tristesse déméssurée, elle remit le denouement de cette affaire aux soins de la divine providence, adorant avec humilité ses dispositions toujours justes, quoiqu'impénétrables à l'esprit humain. D'ailleurs rappellant dans sa memoire la

conduite paſſée du Comte d'Arondel, & n'y pouvant appercevoir aucun ſujet de croire qu'il eût trempé dans un ſi noir attentat, elle redoubla ſes vœux pour ſon élargiſſement.

Le ciel fut propice à ſes priéres, & elle eut bientôt la conſolation d'apprendre que la chambre haute ſe plaignoit hautement de la détention du Comte d'Arondel, comme d'une entrepriſe formée contre la liberté du Parlement, & contre les privileges des membres qui le compoſent, portant qu'on ne peut les arrêter, pendant les ſéances du Parlement, ſans en avoir déliberé préalablement avec les deux chambres. Formalités qui n'avoit point été obſervées dans le cas préſent : c'eſt pourquoi pluſieurs Seigneurs en témoignerent leur mécontentement, & après quelques addreſſes, & quelques députations d'abord inutiles, ils obtinrent enfin ſa délivrance par leurs ſollicitations réiterées. On prétend néanmoins qu'il n'étoit coupable que de trop de fierté à l'égard de la cour & des favoris, & les poſtes qu'il a remplis dans la ſuite ſemblent favoriſer cette opinion.

Quoiqu'il en ſoit, la Comteſſe ſon épouſe le vit élargi, avec un contentement inexprimable, & après en avoir rendu graces au ciel, elle ſe livra à la joie qui ſuccéda dans ſon cœur aux cruelles inquiétudes que ſon empriſonnement avoit cauſées. Elle continua depuis à vivre avec lui dans la plus parfaite harmonie, oppoſant adroitement une douceur raviſſante aux vivacités qui lui échappoient quelquefois. Elle l'accompagna dans ſon ambaſſade infructueuſe à la cour de Vienne près de l'Empereur Ferdinand troiſiéme & le ſuivit conſtamment dans ſes différents voyages, ſans ſe rebuter des fatigues du chemin, juſqu'à ce qu'il plût enfin à Dieu de la rappeller de ce monde. Elle avoit eu ſix fils de ſon mariage avec le Comte d'Arondel, & avoit ſupporté la perte de quatre dans leur bas âge avec une réſignation vraiment chrétienne ; perſuadée que les enfants ſont plutôt des dépôts que le ciel confie aux parents, que des préſents qu'il leur fait. Soit par complaiſance pour le Comte ſon époux, qui donnoit beaucoup dans les eſtampes dans la Peinture, dans les antiques & dans tout ce qui a quelque rapport avec les Beaux-Arts : ſoit par un penchant particulier, elle témoigna du goût pour la Peinture, & s'appliqua au deſſein avec aſſez de ſuccès, paſſant ainſi agréablement ſes heures de loiſir dans ſon cabinet loin du bruit & des embaras du monde, & faiſant ſon occupation principale du ſoin de ſa famille & de ſon ſalut. On ne lit point en quelle tems elle mourut : mais on ſait que le Comte d'Arondel lui a ſurvecu pluſieurs années.

JEAN



ILLVST.^{MVS} IOANNES, COM. DE TSERCLAES. DOM. TILLI, BARO.
DE MORBAYS, DOM. DE. BALLAST, MONTIG. HOLERS,
HEESWYCK. DYNTER. ETC.

Pet. de Iode sculp. *Ant. van Dyck pinxit* *Cum privilegio*

JEAN DE TZERCLAS COMTE DE TILLI ET DE MARBOIS, GENERAL DES ARMÉES DE L'EMPEREUR.

&c. &c. &c.

JEAN DE TZERCLAS *Comte de Tilli &c*, naquit en 1559, au chateau de Tilli terre ſeigneuriale dans le Brabant. Comme il étoit le cadet de ſa famille, ſes parents le deſtinerent à l'état Eccléſiaſtique, ſuivant une coutume aſſez en uſage parmi la nobleſſe de ce païs, & confierent ſon éducation aux Jéſuites : mais après qu'il eût étudié chez eux pendant quelques années, ſe ſentant beaucoup plus de penchant pour la guerre, que pour l'état ou ſes parents vouloient le placer, il entra dans les troupes du Roi d'Eſpagne qui étoient aux Païs-Bas & y fit quelques campagnes. Le deſir de ſe ſignaler, & un zèle de Religion le firent paſſer enſuite en Hongrie avec le Duc de Mercœur, qui alloit y commander les armées de l'Empereur Rodolphe contre les Turcs. Quoiqu'il ne fût que Lieutenant-colonel de ce Prince, il ne laiſſa pas de s'y faire diſtinguer par ſa bravoure, dans l'action qui obligea Ibrahim baſſa à lever le ſiége de Caniſcha. La priſe d'Albe Royale qui ſuivit, & la défaite du général Ottoman qui venoit à ſon ſecours avec une armée formidable, furent des nouvelles occaſions, dans leſquelles il s'acquit beaucoup de gloire par ſa valeur & par ſa prudence.

L'Empereur Rodolphe informé des diſpoſitions héroïques que Tilli avoit fait paroître dans ſon armée, l'honora du brévet de Colonel en 1602. Tilli vint lever un régiment Wallon, avec lequel étant retourné en Hongrie, il donna des marques ſi éclatantes de ſa rare capacité dans le métier de la guerre, que pluſieurs Princes le rechercherent & l'inviterent à entrer dans leur ſervice. Ce fut dans celui du Duc Maximilien de Baviére, dit le Salomon de ſon tems, qu'il paſſa après la guerre de Hongrie. Il fut d'un grand ſecours à ce Prince, par tout où il commanda ſes troupes, & ſortit toujours victorieux du combat avant l'entrée de Guſtave Adolphe en Allemagne. Il ſe trouva en qualité de Lieutenant-général de l'Electeur à la fameuſe bataille de Prague, & contribua beaucoup à la victoire que les troupes des Princes Catholiques y remporterent. Ceux-ci plioient dèja devant les Hongrois, dont Betlem-Gabor avoit groſſi l'armée du nouveau Roi de Bohéme, lorſque Tilli, à la tête des Bavarois, alla fondre ſur les ennemis avec ſon Lieutenant de Cratz, renverſa cinq eſcadrons, & mit en ſuite le reſte de l'armée, après un combat de trois heures dans lequel la victoire fut diſputée avec opiniâtreté.

L'Electeur de Baviére retourna dans ſes états, & confia le généralat des troupes de la ligue à Tilli, qu'il laiſſa dans la Bohéme. Celui-ci profitant de la victoire qu'il venoit de remporter, en recueilli les fruits glorieux. Il conquit pluſieurs places, & remit la plus grande partie de ce Royaume ſous l'obéiſſance de Ferdinand II, pour lors Empereur & Roi de Bohéme. De là paſſant dans le Palatinat pour y étendre ſes conquêtes il y trouva le fameux Comte de Mansfelt réſolu à s'oppoſer fortement à ſes progrès. On ne peut douter que ce Comte ne fût brave & vaillant, autant qu'aucun capitaine de ſon ſiécle; cependant il fut malheureux dans toutes ſes entrépriſes. Tilli le défit & l'obligea à vuider le Palatinat, dont il entreprit la conquête, après qu'il eût battu le Marquis de Baden-Dourlach à Wimphen.

Le Duc Chriſtian de Brunswick ne fut guéres plus heureux; il vint pour rétablir les affaires délabrées des défenſeurs de l'Electeur Palatin : mais Tilli ayant été informé de ſa marche, alla à ſa rencontre, l'attaqua proche du Mein, défit entiérement ſon armée, s'empara de ſon artillerie, & abandonna ſon bagage au pillage. Pour lors le général impérial ne trouvant plus rien qui lui réſiſtât, acheva de ſubjuguer le Palatinat, réduiſant ſous la puiſſance de l'Empereur, ce qui n'étoit pas encore tombé entre les mains des Eſpagnols. Il prit Heidelberg, qui fut pillée en partie, & d'où il enleva la fameuſe bibliotéque, que les Electeur Palatins avoient aſſemblée avec tant de frais & de ſoin. Une partie des livres furent envoyés à Munich : mais les principaux ont été tranſportés à Rome, & placés au Vatican où ils ſont demeurés.

Tilli s'étant aſſuré du Palatinat de concert avec les Eſpagnols, paſſa dans la Weſtphalie, pour arrêter le dégat & le ravage que le Duc Chriſtian de Brunswick y faiſoit. Il mit, fin à ces déſordres par le gain d'une deuxiéme bataille donnée à Stadlo, dans laquelle l'armée du Duc fut tellement

ment défaite, qu'elle ne pût plus tenir en Allemagne. Tilli toujours secondé de sa bonne fortune, continua à se signaler par des nouvelles victoires, dont il augmenta le nombre à proportion qu'il multiplia celui de ses combats. Il mit en fuite tous les ennemis de l'Empereur qui voulurent lui faire tête: il obligea Christierne IV. Roi de Dannemark à évacuer l'Allemagne & à rentrer dans ses états, par la victoire qu'il remporta sur lui à la journée de Lutter, dissipa ensuite toutes les entréprises que le Duc de Brunswick vint tenter le long du Weser, & se rendit à Lubeck en qualité de plénipotentiaire de l'Empereur, pour conclure un traité de paix avec le Roi de Dannemark.

Le Comte de Tilli, couvert de tant de lauriers, fut enfin fait général des armées de Ferdinand II. & chargé du siége de Magdebourg. Il s'avança vers cette place, avec son armée accoutumée de vaincre sous ses ordres, l'investit & en fit le siége dans les formes. Il avoit dèja pris les déhors de la ville, lorsqu'apprenant que Gustave Adolphe Roi de Suéde venoit pour la secourir, il redoubla ses attaques, afin de l'emporter avant l'arrivée de ce Prince. Il la fit battre avec cinquante piéces de canon, & dès qu'il y eût fait quelques bréches, il commanda l'assaut, qui fut donné en quatre endroits différents. La ville fut prise & abandonnée à la fureur du soldat, qui satisfit son incontinence par le viol, & sa cruauté par le massacre de plus de trente mille personnes, sans distinction de sexe, ni d'âge ni de qualité. Ce qui échappa à la brutalité, à la convoitise ou aux armes des uns, périt malheureusement dans le feu que les autres y mirent, & qui réduisit presque toute la ville en cendres.

Après cette cruelle exécution, le Comte de Tilli prit Tangermund, & s'avança dans les états du Landgrave de Hesse-Cassel, qui avoit prit le parti des Suédois. Il enleva plusieurs villes à ce Prince; mais apprenant que le Roi de Suéde venoit à son secours, il rebroussa chemin & alla à sa rencontre. Il fit quelques tentatives pour engager Gustave à une bataille, qui ne voulut pas exposer son armée dans l'état où elle se trouvoit alors: ainsi Tilli ne voulant point perdre de tems, marcha vers Leipsic qu'il fit sommer de recevoir garnison impériale. Sur le refus qu'elle en fit, il l'assiégea, battit ses murailles incapables de résister longtems à son artillerie, la prit & ne l'exempta du pillage, qu'au moyen de deux cents mille écus qu'elle s'obligea de payer. La prise de Leipsic & de quelques autres villes, porterent enfin les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, à unir leurs forces à celle du Roi de Suéde, qui vint au secours de la Saxe. Tilli informé de sa marche, s'avança avec confiance à la tête de ses vielles bandes, pour soutenir son ancienne gloire, & pour s'opposer à celle d'un jeune conquerant. Il plaça son camp avantageusement, & mit de son côté tout ce qui pouvoit lui assûrer la victoire: le vent, le soleil & la disposition de son artillerie. Cependant après un combat de sept heures dans lequel on s'opiniâtra de part & d'autre à vaincre ou à mourir, ne pouvant arrêter la fuite des siens, il fut obligé de céder le champ de bataille, & de gagner la principauté d'Halberstadt avec les débris de son armée.

Ce fut là que ce grand capitaine & invincible jusqu'ici, rassembla ses troupes dispersées, en leva de nouvelles, & forma enfin une armée avec laquelle il se remit en campagne & reprit plusieurs places. Il couvrit quelque tems les Electeurs de Mayence de Tréves & de Cologne, s'empara de quelques villes dans la Souabe, avant que de se rendre sur les frontiéres du haut Palatinat pour conserver la Baviére. Il força le général Horn qui commandoit les Suédois à lui abandonner Bamberg, & se rendit si redoutable dans ces quartiers, que Gustave Adolphe résolût d'y aller en personne avec ses meilleures troupes, pour arrêter ses progrès. Tilli sentant son armée trop foible pour faire tête au Monarque Suédois, se retrancha après plusieurs marches & contre marches. Gustave entréprit de forcer son camp, & pendant le combat qui fut aussi sanglant qu'il y en eut jamais, le Comte de Tilli fut blessé aux genouil d'un boulet de canon qui lui fracassa les os. Il s'évanouit d'abord, soit de douleur, soit de la perte de son sang, fut transporté à Ingolstadt, où il mourut peu de jours ensuite; après avoir souffert avec une patience héroïque qu'on lui tirât, de la cuisse quatre os brisés.

On dit qu'il s'abstint toute sa vie de femme & de vin. Il aimoit les soldats & laissa par son testament 60000 écus d'Allemagne à quelques vieux régiments qui avoient servi sous lui, il fit aussi de grands dons à l'église de notre-dame d'Oetingen & s'il n'avoit point pris Magdebourg, les plus rigides censeurs ne trouveroient peut-être rien à reprendre dans tout le cours de sa vie.

EM-



EXCELL.^{MVS} D. DON. ALVAR. BAZAN. MARCH. DE. S.^{TA} CRVC CATH.
MA. A. STAT. CONSIL. ET CVBICVL. OCEAN. QVACVNQ. HISP. MONARCH. DOMIN.
PROPRÆT. REGIOR. ARM. PER. BELG. GVBERN.

Paul Pontius sculp. *Ant. van Dyck pinxit* *Cum privilegio*

DOM ALVAREZ BAZAN
MARQUIS DE SAINTE CROIX
ADMIRAL D'ESPAGNE.
&c. &c. &c.

LA maiſon de Bazan n'eſt pas moins illuſtre par ſon origine, que par les grands hommes qu'elle à fournit à l'Eſpagne, & qui ſe ſont ſignalés dans ſes armées tant par mer que par terre. Elle eſt iſſue des anciens Rois de Navarre. Son pére avoit commandé les armées de Ferdinand & d'Iſabelle pendant la guerre de Grénade. Il s'appelloit Alvarez Bazan, & avoit èpouſé Anne de Guſman ſortie auſſi d'une famille très diſtinguée. De ce mariage naquit notre Alvarez, qui hérita des biens & de la bravoure de ſon pére, & qui donna une réputation aux forces navales des Rois d'Eſpagne, bien au deſſus de celle qu'elles avoient eue juſqu'ici.

Né d'un pére brave & guerrier, élevé avec ſoin, & inſtruit de bonne heure dans tout ce qui pouvoit former l'homme de cour & d'épée, il fit paroître dès ſa jeuneſſe des inclinations pour la guerre, où ſon pére l'avança avec aſſez de rapidité. Ce fut ſur la mer que le jeune Alvarez voulut faire éclater ſon courage: la guerre continuel que les Rois d'Eſpagne y font aux infideles, lui promettant de fréquentes occaſions de ſe ſignaler. Il les y rencontra en effet, & montra l'intrépidité d'un vieux guerrier, dans les prémieres actions où il ſe trouva. Ses coups d'eſſais furent des coups de maîtres; car il entendoit parfaitement toutes les parties de la marine, & à voir le ſang froid qu'il conſervoit à la vue de l'ennemi, la préſence d'eſprit avec laquelle il ſe conduiſoit dans l'action, & la prudence avec laquelle il pourvoyoit à tout & donnoit ſes ordres, on ne pouvoit douter qu'il ne fût né pour commander.

Ces beaux commencements, dans un âge encore peu avancé, ſurpaſſant l'attente des chefs ſous leſquels il ſervoit, les remplirent d'admiration & parvinrent bientôt juſques aux oreilles de Charles-quint, qui le fit général des galéres d'Eſpagne. Il répondit parfaitement aux vues de ſon Prince & fit voir que les grands capitaines n'ont pas beſoin de viellir ſous les armes pour porter de grands coups à leurs ennemis. Les Maures n'eurent peut-être jamais tant à craindre d'aucun officier de marine que de celui-ci. Il s'appliqua à reculer leurs frontiéres de celles d'Eſpagne, & à nettoyer la mer de cette engeance. Il forma le deſſein de leur enlever la ville de Bone ſituée près du cap de même nom au ſeptentrion de l'Afrique & l'exécuta avec les galéres qui étoient ſous ſes ordres, le même jour que Charles-quint fut couronné Empereur à Bologne par le Pape Clement VII. Il ſoumit encore dans la ſuite à la domination eſpagnole la fortereſſe de Giava ſur les mêmes côtes, malgré les efforts des galéres turques & de vingt galéres Françoiſes, & rendit généreuſement la liberté à un bon nombre d'eſclaves chrétiens qui tomberent en ſa puiſſance.

Multipliant ainſi ſes victoires à meſure qu'il étoit chargé de nouvelles expéditions, l'Empereur lui donna le commandement d'une flotte de vingt-quatre vaiſſeaux, pour repouſſer celle de France beaucoup ſupérieure en nombre, qui incommodoit extrémement les côtes de Galice. Sa bonne fortune continua de l'accompagner. Il l'attaqua en 1544, la défit, l'obligea à abandonner les mers d'Eſpagne & a n'en plus troubler la navigation. Charles-quint convaincu par ces glorieux ſuccès de la grande capacité d'Alvarez, crut ne pouvoir mieux confier les Gallions, qu'à une perſonne auſſi habile que lui. Il le nomma général de ces fameux vaiſſeaux, avec leſquels il remporta pluſieurs avantages ſur les françois, & afin que rien ne pût troubler la ſûreté du commerce des Eſpagnols, il purgea entierement les côtes d'Andalouſie des pirates qui les infeſtoient, & rendit ſon nom redoutable auſſi bien aux chrétiens qu'aux infidéles.

Il fut du nombre des grands Capitaines que l'Eſpagne & les Puiſſances d'Italie choiſirent, pour conduire leurs forces réunies contre Selim deuxiéme Empereur des Turcs, & il ſoutint merveilleuſement ici la réputation qu'il s'étoit acquiſe. Ce fut dans le cours de cette expédition que ſe donna la fameuſe bataille de Lépante de la victoire la plus complette que les Chrétiens ayent jamais remportée ſur les ottomans. Alvarez y avoit le commandement

ment de quarante galéres, avec lesquelles il fit des prodiges de valeur, & mit en fuite l'aile gauche des Turcs, où le vaillant Luchiali renegat né en Calabre s'étoit déja rendu maître de quelques vaisseaux vénitiens. Dès qu'Alvarez s'apperçut que les Vénitiens plioient, il s'avança avec son corps de reserve & rétablit le combat. Quoiqu'il y reçût trois blessures, il continua à charger son ennemi jusqu'à ce qu'il l'eût obligé à s'enfuir à toutes voiles. L'année suivante lui fut encore plus glorieuse, par les grands avantages qu'il remporta en présence de Dom Juan d'Autriche sur Mahomet Uceli petit fils du fameux Barberousse: ayant pris la galére que ce chef de la flotte ottomane montoit. Luchiali tenta aussi de se vanger de ce qu'Alvarez l'avoit forcé à prendre la fuite à la bataille de Lépante, mais sa seconde défaite accrut le réputation de son ennemi.

Les Portugais ennuyés de la domination espagnole avoient secoué le joug de Philippe II. & appellé Dom Antoine à la couronne. Les habitans des isles Acores étoient fort attachés à celui-ci. Le Roi d'Espagne voulut réduire ces insulaires, & ôter par là à Dom Antoine toute espérance de se maintenir. Alvarez fut choisi pour cette expédition. Mr. Strozzi y avoit été envoyé de la cour de France avec une armée navale, pour appuyer les droits de Dom Antoine. Les deux flottes y étant arrivées en vinrent bientôt à une des plus mémorables actions qui se soit donnée sur l'Océan. Alvarez l'avoit souhaittée & Strozzi naturellement brave s'y étoit determiné à la vue de son ennemi, ils s'attaquerent vigoureusement le 28 Juillet 1581, & combattirent longtems sans que la victoire se déclara, jusqu'à ce que Strozzi accablé par le nombre des Espagnols & par ses blessures succomba sous les efforts de ses ennemis. Sa perte entraina la défaite des François.

Après cette victoire Alvarez alla débarquer à l'isle de St. Michel, où il ternit la gloire de ses Lauriers par l'exécution barbare qu'il fit faire de ses prisonniers. Les gentils-hommes eurent la tête tranchée, & les autres furent pendus comme s'ils eussent été des écumeurs de mer. Malgré la noirceur de cette cruelle action la bonne fortune de l'amiral espagnol voulut que Tellez de Sylva commandant la flotte portugaise venant de Goa, parût aux isles Acores. Les deux chefs s'aboucherent & revinrent en Europe, le portugais résolu de suivre le parti du Roi d'Espagne & l'autre pour venir faire le rapport à son souverain du succès de son expédition. Il en fut reçu comme un conquerant qui venoit de triompher du reste des espérances du Roi de Portugal & de l'armée navale des François, & fut fait Marquis de St. Croix.

Lorsque dans la suite Philippe II. eût résolu de faire une invasion en Angleterre, à la sollicitation du Pape Sixte V. & que dans ce dessein il eût mis sur pied une puissante flotte, surnommée présomptueusement l'invincible, il jetta les yeux sur le Marquis de Sainte Croix, pour la commander, & voulut que ceux qui avoient été examiner les ports, les golfes & les fleuves d'Angleterre donnassent leurs avis en sa présence, sur la maniére d'exécuter le débarquement. Le Marquis loua leurs sentiments, & proposa un moyen de mettre la flotte à couvert des risques de la mer & des vents: c'étoit de s'assûrer d'un port soit en Irlande, en Hollande ou en Zélande, pour s'y retirer en cas de tempête. La proposition de l'amiral fut appuyée des avis du Duc de Parme Gouverneur de Païs-Bas, à qui Philippe II. en écrivit, & quoiqu'elle fût la plus prudente, la mauvaise fortune de l'Espagne empêcha de la suivre: ce qui fut cause que le Marquis de Sainte Croix peu accoutumé d'agir contre ses propres lumieres, tira tellement l'expédition en longueur que le Roi lui en témoigna son mécontentement avec beaucoup d'aigreur & en l'accusant d'ingratitude. Ce reproche fut si sensible à ce grand capitaine, qu'il en tomba malade de chagrin, & en mourut quelque tems après en 1588.

EM-



NOBILISSIMVS VIR AC D. EMANVEL FROCKAS PERERA .
ET PIMENTEL COMES DE FERIA EQES ORDINIS
MILITARIS S. IACOBI DOMINVS S.ᵗᵃ BENEDICTÆ
REGIÆ AC CATHOLICÆ SVÆ MAIESTATIS CONSILIARIVS
CVBICVLARIVS ETC

P. Pontius sculp. Ant. van Dyck pinxit Cum privilegio

EMMANUEL FROCKAS PERERA ET PIMENTEL, COMTE DE FERIA.

&c. &c. &c.

LA maiſon de Pimentel eſt très ancienne & très illuſtre. Sans remonter juſques au tems fabuleux, où pluſieurs familles ont eut la vanité d'aller puiſer l'ancienneté de leur extraction, nous nous contenterons de dire, que la datte de celle-ci eſt aſſurément de plus de quatre ſiecles. On la fait ſortir avec aſſez de vrai-ſemblance d'une branche naturelle des anciens Rois de Portugal, connue ſous le nom de Vimiéiro. Les Pimentels devenus puiſſants dans ce royaume devinrent en même tems ſuſpects à leur Roi, & lui donnerent de la jalouſie, par l'autorité qu'ils avoient dans quelques contrées. Jean Roi de Portugal voulant abaiſſer cette famille en mil trois cent quatre-vingt dix-huit , entreprit de ſoumettre entierement à ſes volontés les villes de Bragance & de Vinaes où Jean Alphonſe Pimentel commandoit. Celui-ci oppoſa une défenſe vraiment héroïque aux attaques vigoureuſes du Roi, & conſerva ces places en ſa puiſſance, malgré l'extrême néceſſité où il ſe trouva réduit. Mais trop foible pour pouvoir réſiſter aux nouvelles entrepriſes qu'il prévoyoit de la part de ce Prince, & trop fier pour demander un accommodement, dont il craignoit des ſuites funeſtes; il prit le parti de traiter avec Henri III. Roi de Caſtille. La négociation fut bientôt conduite à ſa fin, le Monarque Caſtillan ayant promis des conditions avantageuſes aux vaillant Portugais, pourvu qu'il lui cédât les villes de Bragance & de Vinaes.

Ils remplirent chacun leurs engagements: Pimentel céda ces deux places au Roi de Caſtille, & ſe retira dans ſes états, avec l'Infante Béatrix, depuis femme de Jean prémier Roi de Caſtille. La même année mil trois cent quatre-vingt dix-huit le Prince érigea de ſon côté la ville de Bénavente en Comté; en faveur de Jean Alphonſe de Pimentel, pour le recompenſer des avantages qu'il lui avoit procuré par la ceſſion des deux places ſus-mentionnées. C'eſt ainſi que la maiſon de Pimentel, féconde en heros & en habiles miniſtres vint s'établir dans les états qui compoſent aujourd hui la monarchie eſpagnole, où elle a dignement rempli depuis les prémieres charges à la cour, dans les armées & dans les négociations. Pour ne point ennuyer le lecteur par une longue énumération d'alliances & de générations illuſtres, nous viendrons d'abord au pére de celui qui doit faire principalement le ſujet de ce diſcours. C'étoit Didaque de Pimentel choiſi entre les plus vaillants officiers eſpagnols, pour ſervir en mil cinq cent quatre-vingt-huit ſur la flotte nommée l'invincible, que Philippe II. avoit équipée pour faire une deſcente en Angleterre. Il ſe trouvoit avec ſon régiment ſur un Galion armé en guerre, lorſque cette prétendue flotte invincible, battue par les vents & la tempête ſe vit attaquée par les forces maritimes de l'Angleterre & de la Hollande réunies pour la combattre. La valeur avec laquelle il ſe défendit étonna ſes ennemis au rapport de Strada, ayant reſiſté pendant ſix heures au feu de l'artillerie & de la mouſqueterie de vingt-cinq vaiſſeaux Hollandois qui l'aſſaillirent: mais enfin accablé par le nombre il ſe rendit aux Anglois avec les débris de ſon vaiſſeau criblé de tous côtés, après avoir perdu la plus grande partie de ſon monde.

Emmanuel formé par les inſtructions d'un tel pére, conçut dès ſa tendre jeuneſſe le deſir de ſe ſignaler au ſervice de ſon Prince. Il ne fut pas plutôt en état de porter les armes, qu'il vint en chercher l'occaſion dans les Païs-Bas. Il fit ſes prémieres campagnes dans le régiment de Verdugo. Sa valeur & ſa bonne conduite lui mériterent l'eſtime de ſon général, & le firent parvenir aſſez rapidement au grade de Lieutenant-Colonel. Après la mort de ſon pére il fut jugé capable de commander ſon régiment quoiqu'il n'eût point encore atteint l'âge de vingt-ſix ans. Il retourna en Eſpagne pour mettre ordre à ſes affaires particulieres. Pendant le ſéjour qu'il fut obligé d'y faire, fréquentant aſſiduement la cour, il ſe fit connoître des miniſ-

tres & de Sa Majesté Catholique Philippe III, qui le créa chevalier de l'ordre de St. Jaques en recompense de ses services. Honoré de cette faveur il revint dans les Païs-Bas, où il continua à servir avec tout le zèle & le courage qu'on pouvoit attendre d'un officier de cœur & de naissance. Il y eut part pendant près de vingt ans à tous les avantages & aux dangers qui accompagnerent ou suivirent les frequentes actions où les troupes Espagnoles furent souvent engagées en ces tems difficiles, s'exposant par tout comme le moindre de ses soldats, jusqu'à ce que l'Infante l'envoya vers la fin de son regne pour exécuter quelques commissions secretes auprès de son neveu Philippe IV.

Dans les conférences qu'il eut à ce sujet avec les ministres du Roi, il fit paroître tant de pénétration d'esprit, & de capacité pour les affaires d'état, que Sa Majesté en étant informée, le nomma son conseiller & peu après son chambelan, afin de l'avoir plus souvent auprès de sa personne. Il auroit rendu de grands services à ce Prince par la sagesse de ses conseils & par les connoissances qu'il avoit acquises des forces réelles de la monarchie espagnole, & de celles des autres états de l'Europe, si le Comte Duc d'Olivarés prémier ministre alors, avoit eu moins d'ascendant sur l'esprit de Sa Majesté Catholique: mais ne pouvant rien contre l'autorité de ce favori, il se vit presque toujours obligé d'exposer ses sentiments dans les affaires les plus importantes, avec beaucoup de modestie & d une maniere problématique, pour ne point choquer ce ministre tout puissant, beaucoup plus occupé de sa fortune & de ses plaisirs que des interêts de l'état. Il gémissoit en secret des mauvais succès dont le regne de son Prince étoit traversé & voyoit avec douleur la monarchie espagnole tomber en décadence.

Il se soutint par sa prudence dans les bonnes graces du Prince: mais son tempéramment usé par les fatigues de la guerre & sa santé minée insensiblement par le chagrin, ne purent résister long-tems aux attaques d'une fiévre violente qui le mit au tombeau après peu de jours de maladie; en mil six cent quarante-six & à l'âge d'environ soixante-huit ans. Son frére nommé Antoine de Pimentel s'est acquis de la réputation dans les négociations & principalement dans son Ambassade en Suéde. On dit qu'il contribua beaucoup alors au changement de Religion de la Reine Christine. Il est certain que cette Princesse fit voir qu'elle avoit beaucoup de confiance en lui, & ce fut chez ce Ministre qu'elle vint descendre à son arrivée à Bruxelles après son abdication. Il l'accompagna ensuite dans ses voyages en qualité d'Ambassadeur de Sa Majesté Catholique: mais on ne dit point quels interêts la cour de Madrid avoit à menager alors auprès de cette Princesse dévenue une personne privée. Les politiques prétendant qu'il y avoit des raisons d'état, s'épuisoient en conjectures, mais tandis que chacun en faisoit à sa guise, la médisance ou la calomnie n'épargnoient ni la Reine Christine ni le ministre espagnol.



DOM CAROLVS ... DE COLVMNA. A CONS. STAT. PRIM. A.
CVBIC REG. MA.TIS CATH. ... MAGISTER. CAMPI. GNĀLIS. IN. BELG. ETC

Paul. Pontius sculp. *Ant van Dyck pinxit* *Cum privilegio*

DOM CHARLES
DE COLONNE,
GÉNÉRAL AU SERVICE DU ROI D'ESPAGNE.
&c. &c. &c.

DOm Charles de Colonne étoit fils de Jean de Colonne Comte d'Elcia, Viceroi de Sardaigne, & d'Isabelle de Saa issue d'une des principales maisons de Portugal. La famille de Colonne est très ancienne en Italie, & a toujours été très féconde en grands hommes. Elle a donné un Pape à l'église, grand nombre de Cardinaux, d'Archévêques & d'Evêques: plusieurs Vicerois aux Royaumes de Valence de Sicile & de Sardaigne, & quantité de généraux d'armée au saint Siège, à l'Espagne & à la France. Celui dont nous voulons parler soutint glorieusement par sa bravoure la noblesse de son extraction & la grande réputation de ses ancêtres. Après s'être appliqué soigneusement à l'étude pendant sa jeunesse, & avoir acquis une connoissance assez parfaite des belles lettres, il prit les armes au service du Roi d'Espagne, où il se distingua & mérita d'être fait chevalier de l'ordre de St. Jacques & ensuite commandeur de Montiel & de Laosa.

En 1588, il vint au Païs-Bas, pour se perfectionner dans le métier de la guerre, sous le Duc de Parme capitaine expérimenté, qui en étoit gouverneur. Il y servit vaillamment sous ce Prince & sous ses successeurs pendant plusieurs années. Il s'éleva par son courage de la qualité de capitaine en laquelle il étoit venu, à celle de général: ayant fait voir en plusieurs rencontres qu'il étoit capable de commander une armée avec succès. Il se trouva au Siège & à la prise de Dourlens en Picardie, où à la tête de sa troupe de cavalerie il chargea à dos l'amiral André de Brancas Seigneur de Villars, qui après avoir enfoncé quelques escadrons espagnols, s'étoit trop avancé pour faire entrer du secours dans la place, & fit prisonnier dans cette action François d'Averton Comte de Belim: de sorte que les François battus, ne purent jetter dans la ville qu'un fort petit nombre de cuirassiers & quelques mulets chargés de poudre. Il alla ensuite donner de nouvelles preuves de son courage au Siège de Cambrai. En 1597 il accompagna l'Archiduc Albert en Picardie, lorsque ce Prince y vint pour obliger Henri IV. à lever le siège d'Amiens: mais il fit la campagne suivante dans le Païs de Cléves, sous l'amiral d'Aragon François de Mendoce. Celuici eut souvent occasion de remarquer la prudence & l'intrépidité de Colonne aux sièges d'Orsoi & de Rhinberg, à la prise desquelles il a beaucoup contribué. Comme il vouloit se former dans l'art militaire, sur l'exemple des grands capitaines, il tenoit un journal exact de ce qui se passoit dans les principales rencontres; afin de tirer profit des fautes qu'on y faisoit, aussi bien que de l'habileté avec laquelle on s'y comportoit.

Philippe II. informé de la bravoure de Colonne & des soins infatiguables qu'il se donnoit, le rappella en Espagne pour le faire gouverneur de Perpignan, place alors très exposée aux attaques & aux surprises des François & qui avoit besoin d'un homme courageux & vigilant pour s'opposer aux unes & aux autres. Il s'appliqua à rendre la place capable d'une vigoureuse défense, en ajoutant quelques ouvrages qu'il jugea nécessaires à ce dessein, & en faisant réparer solidement ceux que le tems commençoit à ruiner. Ce fut là qu'après avoir vaqué aux fonctions de son gouvernement, il lu & relu les mémoires qu'il avoit dressés de ses dix prémieres campagnes en Flandre, & qu'il conçut le dessein de donner au public l'histoire de ce qui s'y étoit passé. Convaincu que la sûreté d'une ville dépend beaucoup de la bienveillance des habitants, il se concilia celle des bourgeois de Perpignan, par le bon ordre qu'il fit observer à la garnison, & par la douceur & l'intégrité avec lesquelles il rendoit la justice à ceux-là: ne souffrant point que les gens de guerre ni ceux qui étoient chargés de lever les déniers du Roi, entreprisent rien qui pût donner atteinte à la liberté ni aux priviléges des citoyens.

Nommé ensuite à la Vice-royauté de Majorque & de Minorque par Sa Majesté Catholique, il gouverna ces isles avec la même équité, jusqu'à ce qu'il plût au Roi de le rappeller auprès de sa personne, pour le faire son conseiller d'état & gentil-homme de sa chambre. Le grand fond de politique qu'il fit paroître dans ce nouvel emploi, & la sagesse avec laquelle il donnoit ses

avis dans le conseil du Roi, lui mériterent l'estime de ce Prince, qui put bientôt s'appercevoir, que si Colonne avoit témoigné de la bravoure à la guerre, & de la prudence dans le gouvernement des villes & des Provinces, il n'avoit pas moins de capacité pour le maniement des affaires les plus importantes & les plus épineuses : ainsi il le nomma pour aller remplacer le Comte de Gondomar son Ambassadeur à Londre auprès du Roi Jacques prémier.

Les objets de ses négociations devoient rencontrer des difficultés presque insurmontables, il s'agissoit de la conclusion du mariage du Prince de Galle avec l'Infante d'Espagne, de la liberté de conscience pour les catholiques, & de celle d'y faire des recrues pour le service du Roi d'Espagne. Trois choses extrémement difficiles à exécuter, sans irriter la nation angloise. Cependant Dom Charles de Colonne de concert avec Dom Jean de Mendoce Marquis d'Inoyse poussa ce triple objet bien avant, & on dit, que dans l'espérance de ce mariage, dont ils amusoient le Roi de la Grande Brétagne, ils obtinrent la liberté de conscience pour les catholiques romains, la permission de bâtir une église dans Londre, à laquelle Colonne mit la prémiere pierre, & celle de lever publiquement des recrues pour l'Espagne : mais cela dura bien peu, car lorsque le Prince de Galles fut revenu de Madrid & que les apparences du prétendu mariage furent évanouies ; ces avantages cesserent & on vit naître une mésintelligence entre les deux cours, qui faillit de causer la guerre. Le Marquis d'Inoyse fut rappellé, accusé d'avoir supposé une conspiration contre le Roi de la Grande Brétagne, & Colonne demeura encore quelque tems à Londre chargé seul des interêts du Roi son maître : mais fortement soupçonné d'avoir trempé dans le procédé odieux du Marquis d'Inoyse.

Rappellé ensuite en Espagne, il fut envoyé dérechef dans les Païs-Bas, où il fut fait gouverneur de Cambrai & du Cambresis. Il y fut très considéré de l'Infante Isabelle, qui le regarda toujours comme un des plus éclairés de ses ministres & un des plus braves Capitaines qu'elle eut sous ses ordres. Elle lui donna le commandement des troupes qui devoient s'opposer à l'entreprenant Comte de Mansfelt venu pour secourir Bréda : mais n'ayant pu atteindre ce fameux général, il se rendit avec ses troupes devant Bréda, pour renforcer l'armée du Marquis de Spinola. Après le retour de celui-ci en Espagne, Colonne fut un des prémiers ministres de l'Infante pour le département de la guerre, jusqu'à l'arrivée de Gonsalve de Cordoue. Il tenta de faire lever le siége du fort de Sainte Croix, pendant que le gros de l'ennemi étoit devant Mastricht : mais il manqua son coup & fut repoussé avec perte.

L'Infante Isabelle prévoyant que sa fin n'étoit pas éloignée, voulut pourvoir à l'administration de ses états. Dans ce dessein elle fit son testament & nomma Dom Charles de Colonne entre les prémiers ministres qui devoient gouverner par *interim* après sa mort : mais il ne put jouir de cet honneur, sa présence ayant été jugée nécessaire en Italie avant le décès de cette Princesse. Il se rendit dans le Milanez, où avec le Cardinal Albornoz, il fut chargé des affaires de la guerre. Entr'autres expéditions qu'il conduisit avec succès, il obligea les François à lever le siége de Valence, & continua à y servir son Prince avec zèle & honneur jusqu'après la guerre d'Italie. Pour lors il jouit de quelques années de repos, dont il se servit pour se disposer à la mort, qui l'envela dans un âge fort avancée. Il avoit épousé Catherine fille de Fabrice Brancifort, Prince de Petra Porcia dans le Royaume de Naples.

Dom Charles de Colonne ne fut pas seulement illustre par les grandes qualités qu'il fit paroître à la guerre & en administrant le gouvernement de l'état : mais comme il étoit ennemi de l'oisiveté, il employa aussi utilement ses heures de loisir à perfectionner son esprit, & a donner au public quelques ouvrages de sa façon. Il composa l'histoire des guerres arrivées dans le Païs-Bas depuis 1588 jusqu'en 1599. Cet ouvrage a été imprimé à Barcelone en 1627, & il traduisit en espagnol les œuvres de Tacite qu'il a fait imprimer à Douai en 1629.

DOM



ILLVST [illegible] ET. EXCELL. DON. DIEGO. PHILIPPVS. DE. GVSMAN. MARCH.
LEGA [illegible] NES. SVMM. LEGIONENS. REGN. COMMENDAT. REG. CATH. A
CVBI [illegible] CVL. ET. CONSIL. STAT. ARCAN. BELGIC. SENAT. PRÆS. MILIT. EQVEST
APVD. BELG. ET AENEOR. TORMENTOR. APVD. HISPAN. PRÆFECT.

Paul. Pontius sculp. *Ant van Dyck pinxit* *Cum priuilegio*

DOM DIEGUE
PHILIPPE DE GUSMAN
MARQUIS DE LEGANES
GOUVERNEUR DU MILANEZ.
&c. &c. &c.

JE ne rapporterai point ici l'origine de la maiſon de Guzman, le grand nombre d'hiſtoriens qui en ont écrit étant ſi partagés entre eux, qu'il faudroit un diſcours fort ample, pour donner ſeulement une légere idée de ce qu'ils nous ont tranſmis là-deſſus. Les uns prétendent, qu'un nommé Gundémare, qui a porté les armes ſous Vérémunde Roi de Caſtille, en eſt la prémiere tige: d'autres au contraire veulent que ce ſoit un certain Comte Ramira, qui avoit épouſé une des filles d'un Roi de Léon. Il y en a qui aſſurent qu'elle vient d'un des fils des Ducs de la baſſe Bretagne, qui étant paſſé en Eſpagne vers l'an 840, y épouſa Herménéſine fille de Ramire Roi des Aſturies, mais ſoit que ces opinions ſe trouvent bien fondées, ou que cette famille ſoit ſortie de cette race des Rois Goths dont nous venons de parler, ou qu'elle ſoit originaire d'Allemagne, comme Ambroiſe Moralés l'a écrit fondé ſur quelque raiſon d'étimologie, ou enfin qu'elle vienne des Comtes de Nonio Magnoz, dont un des deſcendants a porté le prémier le nom de Guzman ſelon le témoignage d'Argot Molina: il eſt toujours certain malgré cette variété d'opinion, que c'eſt une des plus illuſtres familles du Royaume d'Eſpagne.

Dom Diegue Philippe de Guzman étoit fils de Jaques Philippe Meſſia de Guzman, &c. & de Polixéne Spinola ſa femme. Ce fut en faveur de celui-ci, que la terre de Léganés ſituée dans la nouvelle Caſtille à quelques lieues de Madrid fut érigée en Marquiſat par Philippe IV. Comme il témoigna beaucoup d'inclination pour les armes, ſon pére lui fit donner dès ſa tendre jeuneſſe une éducation convenable aux gentils-hommes deſtinés à cette profeſſion, & le prit avec ſoi pour lui apprendre le métier de la guerre, lorſqu'il partit pour aller commander les troupes eſpagnoles en Italie. Dom Philippe y montra beaucoup de courage & d'intrépidité: mais comme il s'expoſoit plus que ſon pére n'auroit ſouhaité, celui-ci le renvoya à Madrid. Ce coup ne ralentit nullement le panchant qu'il avoit pour la guerre, & les délices de la cour ne changerent point ſon cœur martial: mais dans le deſſein de ſe procurer bientôt une occupation honorable dans les armées de Sa Majeſté Catholique, il fit ſa cour au Comte Duc d'Olivarés alors prémier miniſtre du Roi d'Eſpagne.

Il s'inſinua adroitement dans les bonnes graces de ce miniſtre, qui l'honora de ſa plus intime confidence. La protection de ce favori tout-puiſſant ſervit beaucoup au Marquis de Léganés; car vu l'âge où il ſe trouvoit, c'eſt plutôt à elle, qu'à ſes longs ſervices, qu'il faut attribuer la fortune brillante & rapide qu'il fit en très peu de tems. Il ſuccéda à ſon pére au gouvernement du Milanez, & fut fait après lui général des troupes eſpagnoles en Italie. Buenretiro appartenoit alors au Comte Duc d'Olivarés, qui l'embelliſſoit à grands frais pour y aller goûter les douceurs du repos, après avoir donné ſes ſoins aux grandes affaires de l'état. On créa un nouveau gouvernement en conſidération de ce ſuperbe édifice & Dom Diegue l'obtint héréditairement. Il fut fait encore peu après tréſorier général du Royaume d'Arragon.

Revêtu de tous ces brillants emplois, il partit pour l'Italie accompagné d'une ſuite leſte & magnifique, où il prit poſſeſſion du gouvernement général du Milanez, au milieu des acclamations du peuple, qui ſe rejouiſſoit d'autant plus, que le pére les avoit traité avec beaucoup d'humanité & qu'ils eſperoient le même traitement de la part du Fils. Le Marquis de Léganés remplit dignement cet emploi, uſant d'une douceur & d'une droiture qui lui acquirent bientôt l'eſtime de la nobleſſe du clergé & du peuple: mais il ne put leur faire goûter les doux fruits de la paix auſſi long-tems qu'il l'auroit ſouhaité, la guerre s'étant rallumée entre l'Eſpagne & la France au ſujet de la régence des états du Duc de Savoie & de la tutéle du ſucceſſeur, que ce Prince avoit laiſſées par ſon teſtament à Madame Royale. Les deux oncles ſoutenus de la protection de

l'Eſpagne, prétendoient qu'elles leur venoient de droit & que leur frére n'avoit pu légitimement les en priver. Le Marquis de Leganés reçut ordre de faire valoir par la voie des armes les prétentions des deux oncles. Il entra en campagne à la tête de l'armée eſpagnole, ayant avec ſoi le Prince Thomas de Savoie & commanda avec autant de ſageſſe que de prudence. Quoiqu'il ne fût pas toujours heureux dans ſes entrépriſes, il s'acquit néanmoins avec juſtice la réputation de grand capitaine.

L'armée eſpagnole débuta par la ſurpriſe de la ville de Turin, ce qui dérangea extrèmement les affaires de Madame Royale, puis marchant vers les François qui s'avançoient à grandes journées pour ſecourir leur alliée, les deux armées ſe rencontrerent proche de Quiers. Elles s'attaquerent vigoureuſement & ſe poußerent alternativement l'une l'autre avec une opiniâtrété qui fit douter long tems de la victoire. Le Marquis de Léganés animé d'une ardeur vraiment martiale, paroîſſoit par tout où le combat étoit le plus acharné, exhortant les ſiens au combat encore plus par ſes actions que par ſes paroles, & donnant ſes ordres avec une prudence merveilleuſe. Cependant il fallut battre en retraite, l'aile gauche des Eſpagnols s'étant miſe en déroute, tandis qu'après avoir rallié les troupes du centre il les reconduiſoit à la charge. Il ne fit point paroître moins de capacité dans ſa retraite, qu'il avoit montré de courage dans le combat, en empêchant ſes troupes de ſe débander.

Si le Marquis de Léganes ne cueillit pas plus de Lauriers la campagne ſuivante; les entrepriſes qu'il forma & la maniére dont il conduiſit ſon armée, n'ont pas laiſſé de lui mériter bien de la gloire. Comme il avoit ſu conſerver ſes troupes dans ſa deroute près de Quiers, il ſe trouva en état de tenter quelque coup important auſſi-tôt que la ſaiſon le permît. Ainſi dans le deſſein de prendre ſa revanche, il alla mettre le ſiège devant Cazal. Il pouſſoit heureuſement ſon entrepriſe, ſes travaux ſagement ordonnés étoient déja portés bien avant, & les ouvrages extérieurs de la ville preſque tous ruinés par ſon artillerie, lorſque le Comte d'Harcourt commandant l'armée Françoiſe arriva pour ſecourir la ville. Les deux armées en vinrent à une ſeconde action qui fut opiniâtre & meurtriére. Le Marquis de Léganés ſoutint les deux prémieres attaques des François, les repouſſa courageuſement, conſerva les travaux & leur fit quelques priſonniers : mais ſes troupes accablées de fatigue & attaquées une troiſiéme fois par des régiments frais, ne purent empêcher ceux-ci d'entrer dans la ville; ce qui l'engagea à lever le ſiège, & à ſe retirer dans un camp ſi avantageux, que ſon ennemi ne pût l'y venir inquiéter.

Après y avoir laiſſé repoſer ſes troupes, il partit pour aller ſecourir le Prince Thomas de Savoie que les François avoient inveſti dans Turin, où il faiſoit le Siège de la citadelle : mais à ſon arrivée, il trouva l'ennemi tellement retranché dans ſon camp, qu'il déſeſperât de pouvoir l'y forcer. Il fit humainement tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand capitaine pour mettre le Prince Thomas au Large. Ne pouvant en venir à bout par une force ouverte, il employa tous ſes ſoins à harceler l'ennemi. Il tâcha auſſi de lui couper les vivres : mais le peu de monde qu'il avoit ſous ſes ordres, n'étant pas ſuffiſant pour garder toutes les avenues du camp ennemi, il vit ſes tentatives devenir inutiles, & la place ſe rendre malgré ſes efforts. Il fut plus heureux dans la ſuite, lorſqu'il alla au ſecours de Pavie; il vint poſer ſon camp ſi à propos, que coupant les vivres aux François il les obligea d'en lever le Siège.

Quoiqu'il fût redevable en grande partie de ſon élevation au Comte Duc d'Olivarés, & qu'il eût conſtamment entretenu une étroite liaiſon avec lui, il ne fut jamais ſoupçonné d'avoir eu aucune part aux cauſes qui occaſionnerent la chute de ce favori, tant il avoit fait paroître de probité dans toute ſa conduite, ſoit à la tête de l'armée, ſoit dans ſon gouvernement du Milanez, ſoit dans le maniement des finances : ainſi s'il perdit un protecteur en la perſonne de ce miniſtre, il trouva dans ſon intégrité & dans la juſtice de ſon Prince un appui qui le mit à couvert des diſgraces auxquelles la ruine du Comte Duc auroit pu l'expoſer, & conſerva pendant toute ſa vie ſes emplois, ſon crédit & ſa réputation. Il avoit épouſé une fille du Comte d'Altimire avec laquelle il a vecu dans une parfaite intelligence.

JAC-



IACOBVS HAMILTONIVS, MARCHIO AB HAMILTON, COMES CAMBRICENSIS ET ARANENSIS, BARO EVENIVS ET ABER: BROCHIVS MAGISTRO EQVITVM SVÆ MAIESTATIS MAGNE BRITTANNIÆ, ET EQVES ORDINIS GARTERY.

... an Dyck pinxit *Pet. van Lisb... ...sculp.* *Jacobus de Man*

JACQUES
MARQUIS D'HAMILTON,
GRAND-ECUYER DE SA MAJESTE BRITANNIQUE.
&c. &c. &c.

ETOit fils de Jacques Hamilton & d'Anne, fille de Jean Cunnigham Comte de Glencarne, ſa femme. Dès ſa tendre jeuneſſe, il fut élevé avec Charles I. Roi de la Grande-Brétagne, qui le fit dans la ſuite ſon Grand-Ecuyer, prémier gentil-homme de ſa chambre du lit, & chevalier de la Jarretiére. Il préſenta Charles II. au batême, au nom de l'Electeur Palatin élu Roi de Bohéme & s'employa beaucoup auprès du Roi ſon maître pour l'engager à défendre les intérêts de ce Prince infortuné contre l'Empereur, qui non content de lui ravir la couronne de Bohéme, avoit envahi ſes états. Mais Charles ſuivant les traces de Jaques I., n'oſa prendre parti directement dans cette querelle, & laiſſa opprimer ſon beau-frére, ſans lui donner des ſecours plus efficaces, que les repréſentations de ſes Ambaſſadeurs.

Le Marquis d'Hamilton fut plus entreprenant, car il négocia avec Guſtave Adolphe Roi de Suéde, le rétabliſſement du Roi de Bohéme dans ſes états. Ce fut à la ſollicitation d'Eliſabeth Reine de Bohéme & du conſentement du Roi de la Grande-Brétagne, qu'il forma cette entrépriſe ſelon le rapport de Monſieur Burnet. Il conclut un traité avec Sa Majeſté Suédoiſe, par lequel il s'engageoit à lui fournir un corps de ſix mille hommes, & travailla en conſéquence à lever ces troupes. Les ennemis du Marquis profiterent de cette occaſion pour l'accuſer de lever des troupes, afin de s'emparer de la couronne d'Ecoſſe. Mylord Ochiltry fut l'accuſateur : mais il manqua de preuves, ainſi le Marquis ſortit heureuſement de ce mauvais pas, & s'il demeura des ſoupçons contre lui, peut-être à cauſe qu'il parut vers ce tems un livre contenant les droits de la maiſon d'Hamilton à la couronne d'Ecoſſe, il n'en poſſéda pas moins l'affection du Roi ſon maître, qui lui en donna une preuve convaincante, en le faiſant coucher avec lui & en lui découvrant les accuſations dont on le chargeoit.

Hamilton ne ſe mit pas beaucoup en peine des mouvements de ſes accuſateurs, & aſſuré de l'amitié de ſon Roi, il continua la levée des ſix mille hommes, dont il étoit convenu, & les préparatifs de ſon embarquement. Envain ſes amis firent leurs efforts pour l'en détourner, comme étant au deſſus des forces d'un particulier, ils ne purent l'empêcher de l'exécuter, & lorſque les moyens commencerent à lui manquer, il engagea ſes terres pour ſubvenir aux frais. Il fit voile d'Yarmouth au mois de Juillet 1631. avec quarante vaiſſeaux, ſur leſquels il avoit embarqué ſon monde, & aborda à l'iſle de Zéland. De la remettant à la voile il vint débarquer à l'embouchure de l'Oder, où il laiſſa ſes troupes, pendant qu'il alla ſaluer le Roi de Suéde à Werben. Guſtave le reçut avec le bon accueil que méritoit un ſecours venu ſi à propos, & le laiſſa le long de l'Oder, tant pour couvrir les places dont il s'étoit rendu maître, que pour favoriſer ſa retraite, en cas que l'iſſue de la bataille à laquelle il étoit réſolu, ne répondit point à ſon attente. Le Marquis eut beaucoup à ſouffrir dans ces quartiers par la diſette de vivres. Il y vit périr la meilleure partie de ſes troupes & ſervit enſuite dans l'armée de Guſtave, juſqu'à ce que le Roi de la Grande-Brétagne le rappella.

Il repaſſa en Angleterre, bien perſuadé que les mouvements de ſes accuſateurs n'avoient produit aucun changement dans la bonne volonté du Roi à ſon égard; car pendant ſon ſéjour en Allemagne, il en avoit reçu de nouvelles aſſûrances dans une lettre que ce Prince lui avoit écrite, & où, entr'autres choſes, il lui diſoit en propres termes au ſujet de cette accuſation, *Pour vous, Mylord, je connois votre affection & vos intentions, & je n'ai pas voulu ſouffrir qu'il en rejaillît aucun blâme ſur vous, rien qui pût diminuer l'amitié que je vous porte.* Le Marquis n'avoit pas beſoin d'une moindre protection, pour ſe maintenir contre ſes ennemis : puiſqu'auſſitôt qu'il fut de retour, ils lui imputerent encore la perte des troupes qu'il avoit conduites en Allemagne : mais toujours également protégé du Roi, il en fit retomber toute la faute ſur le Roi de Suéde : ainſi il triompha de ſes ennemis, & entra de plus en plus dans la confiance du Roi, qui l'em-

ploya enſuite dans les affaires épineuſes ſurvenues en Ecoſſe; au ſujet de la nouvelle liturgie, que ce Prince voulut y faire recevoir.

On ſait aſſez les troubles que cauſa cette liturgie, contre laquelle les presbytériens ſe liguerent, & en formerent une autre nommée le convenant. Le Roi envoya le Marquis d'Hamilton avec le titre de haut-commiſſaire en Ecoſſe, pour faire rentrer les ligués dans leur devoir. Il ſe flattoit, qu'ils auroient pour ce Seigneur de leur nation, des égards capables de vaincre leur opiniatreté: mais celui-ci employa inutilement ſon crédit pour les faire renoncer à leur convenant. Les offres qu'il leur fit de la part de la cour n'eurent pas un ſuccès plus heureux: de ſorte que voyant l'extrême difficulté qu'il y avoit de faire ſubſiſter le haut-commiſſariat, ſans porter le peuple à une rebellion ouverte, il entreprit le voyage de Londre, afin d'engager le Roi & la cour à ſe relâcher de quelque choſe pour l'amour de la paix. Il obtint en effet des adouciſſements: mais cette complaiſance rendit les ligués plus hardis & plus entreprenants.

Hamilton revint en Ecoſſe, faire de nouveaux efforts pour les engager à ſe conformer aux intentions du Roi. Il leur promit une aſſemblée du clergé dans laquelle on décideroit des différends à l'amiable. Il convoqua cette aſſemblée à Glasgou & y préſida: mais voyant que les choſes alloient y prendre un tour oppoſé aux intentions de la cour: il voulut la diſſoudre & l'abondonna. Tous les Royaliſtes en ſortirent auſſi: mais les Confédérés pouſſerent leur pointe. Ils ſe choiſirent un modérateur & y firent les canons qu'ils jugerent convenables pour établir le Presbytérianiſme, & abolir l'Epiſcopat. Le Marquis changea ici de conduite, & conſeilla au Roi de ſe ſervir de la voie des armes, au lieu de celle de la douceur. Un accommodement entre les deux partis prévint les actes d'hoſtilité: mais il ne termina point leurs difficultés. Au contraire la méfiance ſembla redoubler de part & d'autre. Le Roi ſe laiſſant enfin prévenir par les ennemis du Marquis d'Hamilton qu'il venoit d'élever à la qualité de Duc, le ſoupçonna d'intelligence avec les confédérés. En conſéquence, il fut arrêté, conduit priſonnier à Briſtol, puis au chateau de Pedennis.

Le Marquis ne trouva plus ici la même facilité à triompher de ſes accuſateurs qu'il avoit fait auparavant: ſa détention devenue ſérieuſe, fut aſſez longue, par les conteſtations qu'elle occaſionna entre les Parlements d'Angleterre & d'Ecoſſe. Cependant l'orage ſe diſſipa, & Mylord Hamilton trouva le moyen de ſe juſtifier dans l'eſprit du Roi; mais il perdit les charges de Grand-Ecuyer d'Angleterre & d'Irlande. Cet échec ne l'empêcha pas de rentrer depuis dans les bonnes graces de ſon Prince, qui le renvoya en ſuite en Ecoſſe, où par ſon crédit il porta les aſſemblées d'Edimbourg & de Glasgou à armer en faveur de leur Monarque infortuné, malgré les oppoſitions du Comte d'Argyle. Il eut même aſſez d'habileté pour ſe faire nommer général des troupes écoſſoiſes à l'excluſion de ſon antagoniſte. Marchant enſuite à la tête de l'armée pour ſecourir le Roi, il gagna en entrant en Angleterre, les importantes villes de Barwick & de Carliſle. Ces heureux commencements furent ſuivis de quelques avantages qu'il remporta ſur le général Lambert: mais les uns & les autres s'évanouirent à l'approche de Cromwel. L'armée de Mylord Hamilton fut défaite, lui-même livré au vainqueur, & mis en priſon.

Envain il voulut décliner la juſtice d'Angleterre, en demandant d'être renvoyé devant ſes Pairs: la cour fut ſourde à ſes raiſons, & le condamna à avoir la tête tranchée. Il ſubit ce ſupplice avec une conſtance qui étonna ſes ennemis. Il monta ſur l'échaffaut accompagné de ſon Aumonier. Après y avoir proteſté de ſon innocence, & aſſuré qu'il n'avoit pris les armes que pour le ſervice du Roi, il déclara qu'il mouroit dans la communion de l'Egliſe Proteſtante, & qu'il pardonnoit ſa mort à ceux qui l'avoient condamné injuſtement. Enſuite d'une courte priere, l'exécuteur lui trancha la tête le 9 Mars 1649. Ainſi mourut Jaques Marquis, puis Duc d'Hamilton âgé de 43 ans, & avec lui finit la branche ainée maſculine de cette illuſtre famille.



FRA. LELIO. BLANCATCIO. COMMENDAT. MELIT. MARCH. MONT.
SILVAN. A. CONSIL. COLLATER. NEAPOL. CATH. MA^TIS^. A. CONS. STAT
ET. SVPREM. CAMPI. MARSCHALC.

Nicola. Lauwers sculp. *Ant. van Dyck pinxit* *Cum privilegio*

DOM LOELIUS BRANCACIO MARQUIS DE MONTE-SILVANO, CHEVALIER DE MALTE.

&c. &c. &c.

DOm Lœlius Brancacio eſt ſorti d'une des principales familles du Royaume de Naples, que pluſieurs auteurs italiens aſſurent être la plus ancienne de toutes. Selon eux elle y étoit déjà connue, avant que les Normands euſſent fait la conquête de ce païs. Elle a été très feconde en grands hommes. Pluſieurs d'entre eux ont été revêtus de la pourpre, d'autres furent élevés aux principales charges de l'état dès le tems que la prémiere branche d'Anjou poſſedoit le Royaume de Naples. Quelques-uns ſe ſont ſignalés à la guerre, & ont brillé encore plus par leur valeur, que par la nobleſſe de leur extraction. Cette illuſtre famille ne s'eſt point renfermée en Italie, les Infideles d'Aſie & d'Afrique ont redouté ſes héros, & preſque toute l'Europe en a vu ſe diſtinguer au ſervice des Princes pour leſquels ils portoient les armes. Elle s'eſt diviſée en pluſieurs branches, dont l'une s'eſt établie en France depuis pluſieurs ſiecles & porte le nom de Brancas : mais il eſt tems de parler de celui dont vous voyez ici le portrait.

Il naquit à Naples vers le milieu du quinziéme ſiècle, & fit paroître de bonne heure beaucoup de zèle pour la Religion, & des inclinations toutes tournées à la guerre. Pour donner l'eſſort à l'un & aux autres il entra du conſentement de ſes parents dans l'ordre des chevaliers de St. Jean de Jéruſalem. Quoiqu'il fût encore fort jeune lorſqu'il embraſſa cet état, il montra tant de courage & d'ardeur dans les occaſions qui ſe préſenterent, pendant le tems de ſes caravanes, qu'on le regardât dès lors comme un homme qui feroit un jour l'honneur & la gloire de ſon ordre. Il chercha depuis avec empreſſement les occaſions de ſignaler ſon zèle contre les infidéles & fit paroître dans l'action un ſang froid & une préſence d'eſprit, qui lui acquirent la réputation de grand capitaine. Il continua pendant une longue ſuite d'années à ſe diſtinguer par ſes vertus chrétiennes & militaires, s'élevant ainſi de degré en degré de la qualité de ſimple chevalier aux poſtes les plus honorables de cet ordre.

Après y avoir donné des preuves authentiques de la grandeur de ſon ame & de ſa rare capacité pour les exploits militaires, il paſſa au ſervice d'Eſpagne. Cette couronne avoit alors un beſoin fort preſſant de capitaines expérimentés. Très ſouvent aux priſes avec la France qui tâchoit de s'élever ſur ſes debris : fatiguée par les longues guerres qu'elle avoit à ſoutenir contre les Provinces-Unies, elle accueillit Dom Lœlius Brancacio d'une maniere proportionnée à ſon grand mérite, & l'envoya faire campagne en Flandre, afin qu'il joignît ſes efforts à ceux des autres guerriers eſpagnols, pour faire rentrer ſous le joug les Provinces revoltées. Elle lui donna un régiment d'infanterie qui porta depuis ſon nom. Il répondit parfaitement aux vues de la cour d'Eſpagne, & ſoit en campagne à la tête de ſon régiment, ſoit à la cour dans le conſeil, il fit voir qu'il n'étoit pas moins bon politique que grand guerrier, & contribua beaucoup par ſes avis à l'accommodement qu'on fit avec les autres Provinces, qui ſembloient vouloir ſuivre l'exemple des Provinces-Unies à Utrecht. Comme la licence des ſoldats eſpagnols avoit peut-être autant aigri l'eſprit des peuples, que la dureté des gouverneurs, il s'efforça de remédier à ce deſordre, en réprimant les extorſions & l'inſolence de ceux-là, & en exerceant une juſte & prudente ſévérité contre ceux qui moleſtoient les habitants dans leurs perſonnes ou dans leurs biens, afin d'ôter aux ſujets de Sa Majeſté Catholique tout motif légitime de plainte & d'impatience.

L'Archiduc Albert, pour lors gouverneur des Païs-Bas, ayant l'œil ſur tout ce qui pouvoit contribuer en quelque maniere au bien de l'état, remarqua bientôt avec ſatisfaction le zèle de de Brancacio pour les ſervice du Roi, & conçut pour lui une eſtime toute particuliere. Quoique ce Prince ne le nommât point ſon conſeiller, il le conſulta toujours cependant dans toutes les affaires importantes qui lui ſurvinrent, & n'entreprit rien ſans lui avoir démandé ſes avis. Il avoit une grande opinion de ſa valeur; qui s'étoit toujours ſoutenue glorieuſement, dans preſ-

que

que toutes les batailles données contre les troupes des Provinces-Unies, & principalement au siège d'Ostende. C'est par l'intrépidité de Brancacio, que les italiens eurent la gloire d'entrer les seconds dans la ville d'Ostende. Ce vaillant guerrier commandant la tranchée attaqua le boulevard de la porte qui est proche de la Guele d'enfer, ayant sous ses ordres les capitaines Caraffa & Diano, & après un rude combat dans lequel il fut blessé legerement, il y monta, y fit arborer l'étendart de la croix, comme si ç'avoit été une guerre de Religion, & s'y logea, malgré les efforts des assiégés qu'ils disputoient le terrein pied à pied, s'attachant à une motte de terre comme on auroit fait à une montagne.

Il passa ensuite dans les Provinces-Unies sous les ordres du Marquis de Spinola, & assista au siège de Rhinberg, où il s'acquit beaucoup de gloire dans une grande sortie que les assiégés firent, pour renverser des ouvrages qui les menaçoient d'une ruine prochaine. C'étoient deux forts batis à la tête de deux marais. Brancacio avoit la garde de ces travaux, lorsque toute la cavalerie des assiégés, parut rangée en quatre escadrons soutenus par huit cents hommes d'infanterie divisés en deux bataillons. Il soutint leurs prémieres attaques avec une fermeté qui les étonna, puis sortant tout à coup de ses retranchements, il les chargea si vigoureusement, qu'après un combat aussi sanglant qu'opiniatre de part & d'autre, les assiégés ne purent résister plus longtems, & furent obligés de battre en retraite vers le corps de la place. Brancacio les poursuivit vivement l'épée aux reins, & les repoussa avec grande perte jusques dans les palissades du chemin couvert. La maniere vigoureuse dont ils furent menés dans cette sortie rallentit beaucoup leur courage, & contribua à les faire abandonner la ville peu après, sans s'être exposés depuis à aucune autre sortie considérable.

La cour d'Espagne instruite de la valeur de Brancacio, l'envoya ensuite en Italie, pour commander un corps de troupes destiné à proteger la Republique de Génes contre les entreprises du Duc de Savoie. Son bras & son conseil furent d'un grand secours aux Génois, non-seulement il les aida à repousser leurs ennemis: mais après les avoir éloignés de leurs frontiéres, profitant habilement du peu d'union qu'il y avoit entre les chefs de l'armée ennemie, il harcela long-tems les François & les Savoyards, enlevant leurs vivres, coupant leurs convois, & leur causa beaucoup de mal pendant les campagnes qu'ils firent alors en Lombardie. Ces heureux succès, où la prudence avec beaucoup plus de part que la force, furent cause que le ministére espagnol jetta les yeux sur lui, pour exécuter une expédition qu'il avoit résolu de faire sur les côtes de France. Il fut rappellé à Madrid, où on lui communiqua ce Projet, qui rendroit l'Espagne maîtresse de l'isle de Sainte Marguérite. Il convint avec les membres du conseil, qu'on pouvoit effectivement réussir dans cette entréprise; mais il leur représenta les difficultés extraordinaires qu'il y auroit à surmonter pour conserver une telle conquête; malgré les mesures qu'on pourroit prendre. Quelque juste que fût le raisonnement de Brancacio, il ne put engager le conseil d'Espagne à changer de résolution: ainsi il partit avec quelques vaisseaux de guerre & des troupes de débarquement pour l'exécuter. La chose lui réussit comme il l'avoit prédite, il se rendit aisément maître de l'isle de Sainte Marguérite: mais la suite de l'évenement vérifia la fin de sa prédiction; car les François ne tarderent pas à la reprendre, & à éloigner un ennemi qui s'étoit venu loger à leur porte pour inquiéter leur navigation & leur commerce.

Le Roi d'Espagne, voulant recompenser ses services, le fit conseiller d'état: mais ce grand homme ne jouit pas long-tems du fruit de ses travaux, la mort qu'il avoit semblé mépriser par mer & par terre, étant venue trancher le fil de ses jours pendant qu'il étoit à la cour. Son corps fut embaumé & transporté ensuite à Naples, où il fut déposé au tombeau de ses ancêtres, dans l'église de Sto. Agnolo a Nido. Un de ses neveux nommé Adrien Brancacio Duc de Castelnuovo lui fit ériger un superbe mausolée en 1638. Il entendoit parfaitement le métier de la guerre. Le livre, *de re ac disciplina militari*, qu'il nous a laissé, est le fruit des réflexions qu'il faisoit sur cette matiére, & nous est un sûr guarant qu'il possédoit la théorie de l'art militaire, comme les actions de sa vie sont des témoins irréprochables qu'il en possédoit la pratique.

PHI-



PHILIPPVS HERIBERTVS COMES DE PENBROKE ET MONGOMERY, BARO DE CARDIFFE ET SHIRLAND, D.NVS DE PARRE ET ROOS IN KENDALL, MARCHIO S.TI QVINTI, REGIS ANGLIÆ A CVBICVLIS EQVES PERISCELIDIS.

Ant. van Dyck pinxit *Robertus van Voerst sculpsit.*

PHILIPPE HERIBERT
COMTE DE PEMBROKE
ET DE MONTGOMMERI,
CHEVALIER DE LA JARRETIÉRE.
&c. &c. &c.

LEs Comtes de Pembroke jouissoient autrefois de grandes prérogatives. En cette qualité ils étoient Comtes Palatins nés, & juges des limites de la Principauté de Galles, avantages qu'ils ont conservés jusqu'à ce qu'Henri VIII. ayant réuni la Principauté de Galles au Royaume d'Angleterre, diminua beaucoup la puissance de la noblesse dans cette Province, & depuis lors, les Comtes de Pembroke n'ont plus été que des Comtes titulaires, auxquels ce Prince laissa cependant un reste d'autorité dépendant de son bon plaisir. Le prémier Comte de Pembroke qui a été honoré de ce titre, fut Mylord Guillaume Caerdif, ayeul de celui dont nous devons parler ici. Il avoit épousé en prémieres noces Anne Pars, sœur de Catherine Pars sixiéme femme d'Henri VIII. Guillaume laissa deux fils de ce mariage, dont l'ainé fut Comte de Pembroke, Chevalier de la Jarretiére & Président du conseil des limites de la Principauté de Galles. Celui-ci épousa une fille du Chevalier Henri Sidnei célebre par sa science & ses autres belles qualités. C'est de ce mariage que naquit notre Philippe vers l'an 1582. A la mort de son pére voyant passer tous les biens & tous les titres honorables de sa famille à Guillaume son frére ainé, il pensa sérieusement à faire sa fortune par ses talents.

Dans ce dessein il cultiva les belles lettres, auxquelles il s'étoit déja appliqué pendant sa jeunesse, & pour qu'il ne lui manquât rien de ce qui pouvoit contribuer à le faire paroître avec avantage dans le monde, il joignit à cet étude les exercices corporels propres à rendre un homme de naissance parfait & accompli. Le manége, la danse les armes, où il réussit, occuperent pendant quelque tems les heures qu'il destinoit au délassement de son esprit. Il passa ensuite à la cour de la Reine Elisabeth, où il demeura pendant les deux dernieres années du regne de cette Princesse: faisant admirer la délicatesse de son esprit. La bonne grace accompagnoit ses discours & ses démarches: mais quelque distingué que fût son mérite, son âge s'opposoit à son avancement, & ce n'étoit que sous les regnes suivants qu'il devoit parvenir aux prémiers honneurs.

Après la mort de la Reine Elisabeth il s'attacha à la cour de Jaques VI. Roi d'Ecosse, & prémier du nom en Angleterre, qui fut proclamé en cette qualité le 24 Mars 1603, jamais successeur n'avoit été plus agréable à la nation angloise. Toute la noblesse s'empressoit comme à l'envie de lui témoigner la joie qu'elle ressentoit de son avenement au trône d'Angleterre. Philippe voulant aussi marquer la sienne, se joignit à ceux que Sa Majesté envoya au devant de la Reine, afin d'avoir l'honneur de baiser la main de cette Princesse. Les honneurs dont l'ainé de la maison de Pembroke venoit d'être comblé, flattoient agréablement les espérances que le puis-né avoit conçues de sa propre élevation, car si son frére étoit fait Chevalier de la Jarretiére, il se voyoit à son tour estimé de son Prince, qui lui en donna des marques sensibles en l'élevant à la qualité de Comte de Montgommeri en l'année 1605.

Soit en reconnoissance de cette faveur, soit parcequ'il crût effectivement que la justice & la bonté étoient les motifs de la conduite du Roi, il en épousa les interêts, & lui rendit de grands services dans les différentes brouilleries qui arriverent dans la suite de son regne. Il se donna bien des mouvements pour épargner à ce Prince de grands sujets de mortifications. On le vit souvent rendre des visites à plusieurs membres du Parlement pour les engager à se reconcilier avec le Roi, & employer toute la force de son éloquence pour justifier les intentions de ce Prince auprès des autres, & pour les persuader qu'il ne cherchoit que le bien de l'état & de la Religion, rejettant l'inconstance de ses demarches sur la conduite des personnes mal-intentionnées, qui abusoient de la bonté du Roi. Ce zèle joint à ses belles qualités personnelles lui mérite-

riterent de nouveaux témoignages de confiance & d'estime de la part de Sa Majesté, qui le fit Chevalier de la Jarretiére.

L'attachement qu'il avoit fait paroître pour le pére ne se démentit point pendant les prémieres années du regne du fils. On vit constamment éclater son dévouement pour le Roi Charles I. pendant ce tems. Ce fut alors que mourut Guillaume Heribert Comte de Pembroke sans laisser postérité de sa femme, qui étoit fille de Gilbert Talbot Comte de Shrewsbury. Philippe son puis-né hérita de ses titres & de ses biens & réunit en sa personne le Comté de Pembroke à celui de Montgommeri. Mais la conduite du Roi ayant dans la suite irrité les nations Angloise & écossoise & aigri les esprits jusqu'à les porter à une révolte ouverte contre leurs souverain, le Comte de Pembroke se vit dans l'obligation de rabattre beaucoup de son attachement à son Prince, s'il ne vouloit s'attirer la haine de ses compatriotes. Il balança long-tems sur le parti qu'il prendroit dans ces conjonctures difficiles. Les interêts de l'état & le maintien de la forme du gouvernement, lui tenoient d'un côté fort au cœur. De l'autre son respect pour la personne du Roi, combattoit les sollicitations réiterées que les Parlamentaires employoient pour le gagner. Enfin après avoir été long-tems spectateur des mouvements que l'amour de la liberté & l'attachement à la Religion occasionnoient sous le regne de ce Prince infortuné, il suivit le torrent & s'attacha au parti republicain.

Le Roi n'avoit rien négligé pour conserver le Comte de Pembroke dans son parti. Outre les honneurs, dont il l'avoit comblé, la charge de grand-chambellan qu'il lui avoit conférée, sembloit l'y devoir attacher immuablement. D'ailleurs ce Mylord étoit d'une humeur fort pacifique & avoit toujours témoigné un grand éloignement, non seulement de l'esprit de sédition: mais encore de tout ce qui pouvoit choquer en quelque maniere l'autorité de ses souverains. Cependant le Roi informé des soins & des peines que les Parlamentaires s'étoient donnés pour l'attirer dans leur parti, craignoit qu'ils n'eussent ébranlé sa constance. Dans cette appréhension il l'entretint plusieurs fois sur ce sujet sans en rien apprendre de positif. Le procès que l'on fit au Comte de Strafford favori du Roi, fournit occasion à Sa Majesté de mettre à l'épreuve un attachement qui lui étoit devenu suspect. Elle s'interessoit du moins autant à la conservation de ce ministre, que les communes s'acharnoient à sa perte, & comme le Comte de Pembroke étoit du nombre des Seigneurs qui devoient juger sa cause, elle le sollicita fortement de ne point opiner à la mort de l'accusé.

On prétend qu'il promit au Roi d'être favorable au Comte de Strafford: cependant lorsqu'on vint à recueillir les suffrages dans la chambre haute du Parlement, il appuya de sa voix celles qui le condamnoient à avoir la tête tranchée. Le Roi eut un chagrin extrème de voir périr son favori, & pour se vanger du Comte de Pembroke, qui malgré sa promesse, avoit opiné pour la mort du Comte de Strafford, il lui ôta le bâton de grand-chambellan & le donna à Mylord Comte d'Essex. Quelque mortifiant que fût ce trait pour le Comte de Pembroke, il ne témoigna aucun ressentiment contre le Roi & supporta cette disgrace avec une grandeur d'ame admirable. Il méprisa même par ce principe la vengeance qu'il en auroit pu tirer dans la suite, quand le Roi devenu, pour ainsi dire, le jouet du Parlement & de l'armée, fut traité comme un criminel d'état. Pour lors effrayé de l'horreur du crime de ceux qui vouloient attenter à la vie de ce Prince, il refusa sans hésiter d'être du nombre de ses juges, & mérita par là plus de louange, qu'il n'avoit mérité de blâme en suivant le parti opposé au Roi: puisque selon le portrait de ce Mylord qu'un bon auteur nous a laissé en peu de mots, il étoit doué d'excellentes qualités. Voici comment il s'exprime. „ Mylord Heribert Comte de Pembroke étoit bon pa-
„ triote, bon protestant & amateur des loix: mais il se laissa trop gouverner par Mylord Say &
„ par les républicains. Le gouvernement de l'isle de Wight acheva de le gagner au Parlement,
„ qui l'ôta au Comte de Portland pour le lui conferer, & qui dès l'année 1642. l'avoit fait
„ général de son infanterie sous le Comte d'Essex Généralissime de ses armées. Il n'eut pour-
„ tant point de part au parricide du Roi, & refusa d'être de ses juges.

AN-



DOM: ANTHONIVS DE ZVNIGA ET DAVILA, MARCHIO MIRABELLÆ, COMES BRANTEVILLÆ, ORDINIS CALATREN.IS PHILIP.O IV. HISPAN.VM REGI A SVPREMIS CONSILYS STATVS, ETC

ANTOINE
DE ZUNIGA ET D'AVILA,
MARQUIS DE MIRABELLE
COMTE DE BRANTEVILLE.
&c. &c. &c.

JE n'entreprendrai point ici l'éloge de la maiſon de Zuniga, la matiere eſt trop ample vu les bornes étroites qui nous ſont preſcrites. Il eſt conſtant qu'elle eſt une des plus anciennes & des plus illuſtres du Royaume de Caſtille; connue auparavant ſous le nom d'Eſtuniga, & alliée dans la ſuite des tems à preſque toutes les grandes familles d'Eſpagne. On prétend qu'elle eſt navarroiſſe d'origine, & qu'elle eſt deſcendue d'Alfonſe Infant de Navarre & de Sanctie Dame & héritiere de Zuniga, dont la poſtérité s'eſt venue établir dans la Caſtille dès le treiziéme ſiècle & d'où elle s'eſt répandue dans la plûpart des états de la Couronne d'Eſpagne, par les différentes branches qui en ſont ſorties, & qui ont été honorées les unes de la qualité de Duc, les autres de celle de Marquis, & pluſieurs de celle de Comte. Féconde en grands hommes, elle a donné des Cardinaux & d'illuſtres Prélats à l'Egliſe, des vaillants héros à la guerre, & d'habiles miniſtres d'état à ſa patrie: ainſi elle a vu croitre ſon luſtre à meſure que ſes générations ſe ſont multipliées, & s'eſt maintenue avec éclat & ſans interruption juſqu'aujourd'hui au rang des familles les plus diſtinguées du Royaume d'Eſpagne.

C'eſt de cette famille qu'eſt iſſu Antoine de Zuniga, qui fera le ſujet de ce diſcours. Il étoit troiſiéme fils de François de Zuniga & de béatrix Fonſéca ſa femme. Né cadet de famille il ne ſe trouvoit point d'abord pourvu avantageuſement des biens de la fortune, la coutume voulant que les ainés héritent de toute la ſucceſſion de leurs péres pour ſoutenir l'éclat de leurs maiſons, tandis que les pui-nés réduits aſſez ſouvent à des penſions modiques, doivent chercher fortune dans l'égliſe, dans les armés ou à la cour, s'ils veulent ſubſiſter d'une maniere convenable à l'éclat de leur extraction. Antoine de Zuniga choiſit la derniere pour s'avancer, & s'attacha à celle de Philippe III, en quittant les maîtres qui avoient été chargés de ſon éducation. Des talents naturels bien cultivés, le grand crédit de ſes proches parents, une naiſſance illuſtre, tout ſembloit le flatter d'une élévation à quelque emploi conſiderable: cependant il y paſſa inutilement pluſieurs années ſans pouvoir parvenir à ſon but. Pendant cet eſpace de tems il conçut de l'amour pour Marie Recalde Démoiſelle noble & riche, douée de toutes les belles qualités du cœur & de l'eſprit qu'on pouvoit ſouhaitter dans une perſonne de ſon ſexe, & l'épouſa. Cette alliance fut ſuivie d'une grande union & d'une illuſtre poſtérité Il lui naquit un fils nommé François environ onze mois après ſon mariage tandis qu'il étoit encore à Madrid.

Vers la fin du regne de Philippe III. Roi d'Eſpagne, les choſes prirent un tour heureux en ſa faveur. La capacité pour les négociations, qu'il avoit fait paroître dans ſes entretiens avec les miniſtres du Roi, les avoit perſuadé qu'on pouvoit l'y employer utilement. On le propoſa à Sa Majeſté Catholique, qui le nomma ſon Ambaſſadeur à la cour de France, où il a rempli les fonctions de ſon miniſtére pendant environ ſeize ans, après le départ du Duc de Feria, & quelque tems de concert avec le Comte de Gondomar, ſous le regne de Philippe IV. Les circonſtances difficiles où ſe trouverent les intérêts des deux couronnes pendant le tems de ſon Ambaſſade, lui fournirent ſouvent l'occaſion de faire connoître ſes talents pour le maniement des affaires, & il montra conſtamment un zèle ſincére pour les intérêts du Roi ſon maître, dirigé par la prudence. Il lui rendit en effet de grands ſervices dans les prémieres années de ſon ſéjour à Paris, & s'acquit l'eſtime des miniſtres de la cour de France ſpécialement de Mr. de Puiſieux Secrétaire d'état: mais on l'accuſé d'avoir eu trop bonne opinion de la ſincérité du Cardinal de Richelieu lorſqu'il eut à traiter avec cette Eminence, qui l'aſſûroit de la droiture de ſes intentions dans les termes les plus précis & avec ſerment. S'il avoit uſé alors de la même défiance à l'égard de celui-ci, dont il uſoit envers le Cardi-

nal Barberin légat du Pape, on auroit pu que louer ſa prudence: mais c'étoit un don propre au Cardinal de Richelieu, de pouvoir ſe montrer tout autre qu'il n'étoit, lorſqu'il s'agiſſoit des intérêts de ſon Prince ou de ſa propre gloire.

Cependant ſi l'on examine de près la conduite que le Marquis de Mirabelle tint ici, on trouvera que les ouvertures de paix, qu'il fit au Duc de Schomberg, étoient conformes aux intentions du Roi d'Eſpagne, & on verra l'empreſſement qu'il témoigna pour la concluſion des différends ſurvenus au ſujet de la Valteline, abondamment juſtifié, par la précipitation avec laquelle le Comte Duc d'Olivarez fit deux traités avec Mr. de Fargis Ambaſſadeur de France auprès de Sa Majeſté Catholique: ainſi il n'eſt pas certain que l'écrivain eſpagnol ait été fondé de blâmer le miniſtre de ſa cour dans cette occaſion : puiſqu'il ne fit qu'avancer l'ouvrage de la paix, étant informé que le Roi d'Eſpagne la déſiroit effectivement, ſinon qu'il prétende qu'il vaut mieux négliger la fin, que de paſſer au deſſus de certaines formalités, qui miſes en uſage ne procureroient rien de plus avantageux. Ajoutons, pour juſtifier le Marquis de Mirabelle, que Louis XIII. étoit dans un ſentiment bien oppoſé à celui du cenſeur de ce miniſtre. Ce Prince donnant peu après une audience particuliere à l'Ambaſſadeur eſpagnol, loua beaucoup ſa prudence, & lui dit en propre termes, qu'il auroit ſouhaitté que Mr. de Fargis l'eût imité dans cette affaire. En voila bien aſſez, ce me ſemble, pour le décharger du blâme qu'on a pu lui attribuer trop légerement & nous le verrons à ſon tour conduire une intrigue à ſa fin, qui convaincra que le Cardinal de Richelieu ne le pénétroit point autant que l'a cru l'hiſtorien eſpagnol.

Comme la cour de France étoit alors extrêmement, diviſée par les factions de la Reine mére & des Grands du Royaume, qui avoient ſoin de mettre toujours à leur tête Gaſton Duc d'Orléans, il s'inſinua adroitement dans l'eſprit des chefs de ces différents partis, & en habile miniſtre en flatta les eſpérances ſans trop ſe commettre, afin de tenir la cour de France hors d'état de rien entreprendre au préjudice de celle d'Eſpagne. Mr. Vittorio Syri hiſtorien italien nous apprend dans ſes memoires ſecrets, que dans cette vue il eut grande part à l'entrepriſe que Gaſton Duc d'Orléans tenta ſur la Bourgogne, avec les ſecours qu'il tira de Bruxelles & du Duc de Lorraine. Quoique ce coup n'eût point le ſuccès qu'on en avoit attendu, il irrita extraordinairement le Cardinal de Richelieu, qui avec toute ſa prévoyance, ne s'y étoit point attendu. Il ſoupçonna le Marquis de Mirabel d'en avoir été l'ame & le conſeil, & dans cette penſée ſe rendit à ſon hôtel pour lui en faire de vifs reproches: mais la fermeté qu'il trouva dans l'Ambaſſadeur, & les réponſes qu'il en reçut ſur les griefs dont il le chargeoit, deſarmant ſa colére empêcherent l'effet de ſon reſſentiment, & ſi elles ne le desabuſerent point, elles le réduiſirent du moins à des ſimples ſoupçons, qu'il ne lui fut point poſſible de vérifier. Louis XIII. entra dans les ſentiments de ſon prémier Miniſtre, & tint long-tems le Marquis de Mirabel ſuſpect de cette révolte: mais il en fallut demeurer-là faute de preuves, & quelques François porterent tout le poid de la colére du Roi.

Malgré ces fâcheuſes diſpoſitions de la cour de France, le Marquis de Mirabel continua encore pendant pluſieurs années les fonctions d'Ambaſſadeur, juſqu'à ce que Philippe IV. Roi d'Eſpagne l'envoya à Bruxelles, où il fut quelque tems employé aux affaires d'état. De là il retourna en Eſpagne avec ſa famille, qui étoit augmentée de cinq enfants depuis ſon départ. Sa Majeſté Catholique le reçut avec toutes les marques d'eſtime qu'un miniſtre prudent & zèlé pouvoit attendre de ſon ſouverain, & outre le témoignage qu'il lui en avoit donné en élevant en ſa faveur la terre de Mirabel en Marquiſat, il l'honora de ſa protection. Il pouvoit eſpérer de ſe voir revêtu bientôt de quelque emploi important, vu les diſpoſitions du Roi à ſon égard : mais la mort vint trancher le fil de ſes jours & le priver de la recompenſe due à ſes ſervices. Il laiſſa ſix enfants de ſon mariage avec Mademoiſelle de Recalde, dont l'ainé lui ſuccéda dans ſes biens & dans ſes titres. Le ſecond appellé Antoine ſe fit religieux bénédictin, les trois ſuivants moururent dans le célibat, & ſa fille unique nommée Anne, fut mariée à Jean Alfonſe de Mendoza.

MON-



PERILL.^{VS} ET RE.^{MVS} DNVS D ANTONIVS TRIEST EPISCOPVS GANDAVENSIS
TOPARCHA DOMINY S^{TI} BAVONIS COMES EVERGHEMIENSIS ET REGIÆ MA^{TI}
A CONSILIO STATVS ETC

MONSIEUR
ANTOINE DE TRIEST,
EVEQUE DE GAND.
&c. &c. &c.

ANtoine de Trieſt eſt iſſu d'une ancienne & noble famille de Gand, où il naquit vers l'an 1575. Après y avoir fait ſon cours d'humanités, il s'adonna entierement à l'étude de la Théologie & du droit canonique, dans leſquels il fit de grands progrès. Avant que de quitter l'univerſité de Louvain, il s'y fit recevoir docteur en droit, & ne s'attira pas moins l'admiration des ſpectateurs de cette cérémonie, par ſon éloquence & par la facilité avec laquelle il s'exprimoit, que par ſon habileté à réſoudre les difficultés qu'on lui propoſoit. Etant revenu chez ſes parents à Gand, il reçut les ordres ſacrés, & fut fait prêtre lorſqu'il eût atteint l'âge preſcrit par les canons. Peu après il fut pourvu d'un canonicat dans l'gliſe cathédrale de Saint Bavon à Gand. Quoiqu'en cette qualité il ne fût point tenu de vaquer à la prédication de la parole de Dieu, cependant ſon zèle pour le ſalut des ames l'engagea à le faire, & il prêcha avec tant d'éloquence & d'onction, que l'Archiduc Albert & l'Infante Iſabelle Claire Eugenie ſon épouſe étant informés de ſes beaux talents pour la chaire & de ſa profonde érudition, l'attirerent à la cour de Bruxelles & le nommerent leur prédicateur. Dans cette emploi, ſoutenant ſes exhortations par la pureté de ſes mœurs, il reprit les vices des grands & des petits, & s'attira l'eſtime & le reſpect de ceux-mêmes dont il cenſuroit les déréglements. Son cœur inacceſſible au reſpect humain, ne reſpiroit que la gloire de Dieu & le ſalut des ames.

Pendant qu'il vaquoit au miniſtére de la parole divine avec intégrité à la cour de Bruxelles, les chanoines du chapitre de Saint Donatien à Bruges ayant perdu leur doyen, jetterent les yeux ſur lui, & l'éleverent unanimément à cette dignité. Charles Philippe de Rodoan, qui étoit alors Evêque de cette ville, témoigna un contentement ſingulier de voir une des prémieres places de ſa cathédrale occupée par un perſonnage auſſi diſtingué par ſa naiſſance, par ſon érudition & par ſa vertu que Mr. Antoine de Trieſt l'étoit effectivement. Il lui donna pluſieurs marques de ſa bienveillance, & le conſulta ſouvent dans les troubles qui agiterent ſon Egliſe durant ſon Epiſcopat. Mr. de Trieſt ne brilla pas moins à Bruges par ſa pieté & par ſa douceur, qu'il avoit fait à Bruxelles par ſes belles & ferventes prédications, & ſervant d'exemple de toutes ſortes de vertus aux chanoines de ſon chapitre, il les exhortoit de tems en tems à travailler à la converſion des Proteſtants, par la pureté de leurs mœurs auſſi bien que par leur paroles, & à ne donner aucune occaſion par leur conduite de blâmer ſa ſainteté de leur état. Il procura de nouveaux avantages à l'Egliſe, à proportion qu'il y fut élevé en dignité. Ses pieux efforts, ſa douceur & ſa prudence, joints à la ſollicitude poſtorale de ſon Evêque, firent renaître la tranquillité dans l'Egliſe de Bruges, & elle ſe vit dans un repos dont elle n'avoit point joui depuis long-tems.

Des voies auſſi ſaintes furent, comme autant de degrés, qui éleverent enfin Mr. de Trieſt à l'Epiſcopat: car Charles Philippe de Rodoan étant mort, il fut élu par le chapitre pour lui ſuccéder. Cette élection plut autant d'avantage à la cour de Bruxelles, qu'elle connoiſſoit plus particulierement le grand mérite du ſujet qu'on lui propoſoit; elle fut envoyée à Rome, d'où Mr. de Trieſt reçut ſes bulles du Pape Paul V, par leſquelles il fut confirmé Evêque de Bruges. Il commença dès lors à goûter les fruits des peines & des travaux qu'il avoit eſſuyés, pour rétablir la tranquillité dans l'Egliſe de Bruges, pendant qu'il n'étoit encore que doyen, & il jouit d'un avantage qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit eu ci-devant. Les guerres & les troubles occaſionnés dans le Païs-Bas par les diverſes opinions en matiere de Religion, avoient mis les choſes dans un tel deſordre, que ceux qui avoient été nommés Evêques deBruges jusqu'alors, s'étoient vus dans la néceſſité d'aller recevoir leur ordination dans d'autres villes: mais Mr. de Trieſte plus heureux qu'eux en ceci, eut la ſatisfaction d'être ſacré Evêque dans ſa propre cathédrale par Mr. Matthias Hovius Archévêque de Malines.

Attentif à ſoi-même & au troupeau qui lui avoit été confié, il conſidera la dignité à laquelle il étoit parvenu, non comme un poſte d'honneur qui le diſtinguoit au deſſus des autres hommes: mais comme une charge qui lui impoſoit une obligation indiſpenſable de ſe ſanctifier plus particulierement, & de travailler ſans relache au ſalut de ſon prochain. Auſſi conſerva-t-il toujours ſa prémiere humilité, & mit-il en uſage tout ce que la charité chrétienne & la prudence humaine purent lui ſuggerer, pour remplir dignement les devoirs de l'Epiſcopat. Bien éloigné de ces faux zèlés dont la conduite n'eut jamais la charité pour principe, & qui ſe font un mérite d'employer la violence & la cruauté pour forcer les hommes à ſervir un Dieu de paix & de bonté; on le vit toujours uſer des voies de la douceur, ſoit qu'il reprît le vice, ſoit qu'il exhortât au changement de vie, ou qu'il ſollicitât de ſe réunir à ſon troupeau ceux qui en étoient ſéparés.

Mais tandis que le diocéſe de Bruges s'applaudiſſoit d'avoir un paſteur vigilant, qui non content de travailler au ſalut de leurs ames, pourvoyoit encore liberalement à leurs beſoins corporels par les largeſſes qu'il faiſoit diſtribuer aux plus néceſſiteux, l'Egliſe de Gand vint à vaquer, Meſſire Jaques Boonen qui en étoit Evêque, ayant été appellé au ſiège archiépiſcopal de Malines. Le mérite de Mr. de Trieſte avoit fait une ſi bonne impreſſion dans l'eſprit des chainones de Gand, lorſqu'il vivoit parmi eux, & la réputation de ſa vertu s'étoit tellement accrue par la ſageſſe avec laquelle il avoit rempli les différents emplois & dignités auxquels il avoit été appellé depuis, que charmés de pouvoir lui rendre quelque partie de la justice qui lui étoit due, ils l'élurent pour ſuccéder à celui que Malines venoit de leur enlever. Le Pape Grégoire XV. approuva ſon élection: ainſi l'Egliſe de Gand qui avoit toujours eu juſqu'ici des Evêques très illuſtres par leur piété & par leur mérite, eut encore la ſatisfaction d'en obtenir un, dont les belles qualités étoient de ſûrs garants, qu'il ne dérogeroit aucunement à ſes prédeceſſeurs, s'il ne les ſurpaſſoit pas. Ceux de Bruges témoignerent hautement le regret qu'ils auroient d'en être privés, & ne négligerent rien pour le retenir: mais leurs efforts furent inutiles. Preſque toute la famille de Mr. de Trieſte, d'accord avec les Gantois, le preſſoit fortement de venir, le plaiſir d'être dans ſa patrie donnoit du poid à leurs ſollicitations, & la volonté de la cour de Bruxelles encore plus acheva enfin de le déterminer à quitter Bruges Il partit après y avoir exercé les fonctions épiſcopales environ ſept ans, & s'en alla prendre poſſeſſion du ſiège de Gand.

Comme il étoit natif de Gand, les habitants lui firent un accueil diſtingué. Outre le clergé qui vint à ſa rencontre, un bon nombre de perſonnes des plus qualifiées vinrent le joindre à quelque diſtance de la ville, pour rendre ſon entrée plus pompeuſe, & une partie de la bourgeoiſie ſe mit ſous les armes. Au milieu de cette cérémonie, où les Gantois faiſoient éclater leur joie & la magnificence, la modeſtie de Mr. de Trieſt paroiſſoit avec un nouveau luſtre & formoit un objet beaucoup plus digne d'admiration que tout le faſte mondain qui l'environnoit. Il gouverna le diocéſe de Gand avec un ſoin & un zèle digne des Evêques de la primitive Egliſe. Bon & ſenſible à la miſére de ſes ouailles, il ſoulageoit leurs néceſſités par des libéralités plus proportionnées à l'étendue de la compaſſion qu'il leur portoit, qu'à la grandeur de ſon revenu. Telles furent les occupations de ce ſage & pieux Prélat pendant tout le reſte de ſes jours. Il n'eut rien plus à cœur que le ſalut du peuple que la providence avoit commis à ſes ſoins, & la vielleſſe à laquelle il parvint ne put rallentir ſa ſollicitude paſtorable. Lorſque les infirmités qu'elle amene ordinairement avec elle le retinrent quelquefois dans ſon palais, il chargea ſon Official & ſon Grand-Vicaire d'avoir l'œil par tout, afin que le pain de la parole divine fut diſtribué religieuſement à ſon troupeau, & afin que la réformation qui faiſoit alors tant de bruit dans le Païs-Bas ne s'y étendît point. Enfin après l'avoir conduit dans les ſentiers de la vertu pendant environ trente trois ans, une ſainte mort vint terminer ſa vie laborieuſe, en 1655. Il étoit âgé de quatre-vingt ans, en avoit cinquante-cinq de prêtriſe & quarante d'Epiſcopat.

FRAN-



ILL.^MO^ AC R.^MO^ DOMINO D. FRANCISCO VILLANI A GANDAVO BARONI DE RASSENGHIEN EPISC.^O^ TORNACENSI
Hanc eius a se ad vivum depictam et in ære incisam Imaginem offert Patrono suo humillimus cliens Lucas Francois Mechliniensis pictor.

FRANÇOIS DE GAND-VILLAIN
BARON DE BASSENGHIEN,
EVEQUE DE TOURNAI.

&c. &c. &c.

LA maiſon de Gand-Villain eſt très ancienne en Flandre : elle y doit ſon établiſſement à l'Empereur Othon prémier, ſurnommé le grand. Ce Prince ayant fait bâtir en 949 le château de Gand, qu'on appella le chateau neuf, pour le diſtinguer d'un autre plus ancien de quelques ſiècles, le donna à un nommé Wichman, homme puiſſant, magnanime, grand guerrier & d'une ſi haute ſcience, que ſes ſujets le regardoient comme un homme ſurnaturel au rapport de Wittickind dans ſon livre des geſtes des Saxons. C'eſt par ce grand perſonnage que la maiſon de Gand commença à s'établir dans le Païs-Bas, tandis que l'ainé étoit Duc de la baſſe Saxe. On annexa au domaine du Comte du nouveau chateau de Gand les quatre villes avec leurs dépendances, appellées depuis les quatre offices. Donation qui fut confirmée enſuite par Arnould dit le vieux Comte de Flandre. Les Comtes de Gand ont melé leur ſang, avec celui des Comtes de Hollande de Flandre de Champagne de pluſieurs grands Princes, & de pluſieurs maiſons ſouveraines de l'Europe : comme il ſeroit aiſé de le prouver par la citation de pluſieurs chartres autentiques. Gauthier de Gand & ſecond fils de Hugues I. commença a porter le ſurnom de Villain dans le 13 ſiècle. Surnom qui s'eſt perpetué dans cette branche, que Philippe IV. Roi d'Eſpagne reconnoit être iſſue des anciens Ducs de Saxe, dans ſes lettres patentes pour l'érection de la terre de maſmines en Principauté, & c'eſt de cette famille qu'eſt ſorti celui dont nous devons parler ici.

François étoit le ſecond fils de Jaques Philippe de Gand-Villain Comte d'Yſenghien, & d'Odille de Claerhout fille de Jaques de Claerhout Baron de Maldeghem. Ses inclinations portées à la vertu dès ſa tendre jeuneſſe, & une rare modeſtie, qui lui faiſoient mépriſer les vains amuſements des jeunes gens, furent cauſe que ſes parents le deſtinerent de bonne heure à l'état eccléſiaſtique, & le firent élever d'une maniére à pouvoir remplir un jour dignement les fonctions de cet état. Ils eurent ſoin de ne confier ſon éducation qu'à des maîtres d'une probité ſinguliére ; afin que les ſemences de piété que la nature avoit jettées dan ſon cœur étant fécondées par de bons exemples, elles produiſiſſent des fruits de vertu & de ſainteté, lorſqu'il parviendroit à un âge plus avancé. Les ſages précautions qu'ils prirent répondirent aux vues chrétiennes qu'ils s'étoient propoſées, & ils eurent la ſatisfaction de le voir croître en bonté en ſageſſe & en ſcience, à proportion que le nombre de ſes années s'augmentoit. Dès qu'il eût achevé ſes études & atteint l'âge preſcrit par les canons, il reçut les ordres ſacrés & la prêtriſe des mains de ſon oncle Philippe Maximilien Evêque de Tournai.

La nobleſſe a en elle-même un certain je ne ſais quoi de grand & de reſpectable, qui prévient généralement en ſa faveur : mais quand elle ſe trouve accompagnée des qualités qui perfectionnent l'eſprit & le cœur humain, elle paroît alors avec un nouvel éclat qu'on ne peut s'empêcher d'aimer & d'honorer. C'eſt ce que l'expérience nous a fait voir dans la perſonne de François de Gand-Villain. Ayant joint une vaſte connoiſſance de la Philoſophie, de la Théologie & de l'écriture ſainte à l'intégrité de ſes mœurs, à ſa bonté naturelle & à cette affabilité qui lui gagnoit les cœurs de toutes les perſonnes avec qui il converſoit, on vit pluſieurs chapitres s'empreſſer comme à l'envie de poſſeder une perſonne douée comme lui d'un mérite vrai & ſolide. Celui de la cathédrale de Liége fut le prémier qui jouit de cette avantage, & on peut dire que notre jeune chanoine brillât par ſa vertu au milieu de la nobleſſe qui compoſe ce chapitre. Chacun ne ceſſoit d'admirer ſa piété ſans fard, ſa rare modeſtie & la régularité de ſa conduite.

Il fut fait depuis chanoine de Mons en Hainaut & de Lille en Flandre, & gouverna ſucceſſivement ces deux chapitres en qualité de prévôt, s'y faiſant aimer par ſa bonté & admirer par ſa vertu. Son mérite ne fut pas ſeulement reconnu dans le Païs-Bas ; car la renommée l'ayant publié à Rome & à Madrid il ſe vit eſtimé du Pape & des Rois d'Eſpagne. Le Pape Urbain VIII.

lui écrivit plusieurs lettres par lesquelles il lui témoignoit combien il faisoit de cas de sa vertu. Philippe III. Roi d'Espagne lui marqua sa bienveillance en lui conferant les canonicats de Mons & de St. Pierre à Lille, & Philippe IV. voulant donner un homme vraiment apostolique à l'église de Tournai, le plaça sur le siège épiscopale de cette ville, après la mort de Philippe Maximilien de Gand-Villain son oncle.

Si l'église de Tournai avoit sujet de se réjouir de l'élévation de François de Gand-Villain à l'Episcopat, celle de Lille en avoit de s'affliger, de ce qu'on lui ravissoit par là son chef, qui faisoit les délices de son chapitre, & qui étoit en même tems le pére des pauvres le protecteur de la veuve & de l'orphelin. Il quitta cette derniére ville extrémement regretté, pour aller prendre possession de son éveché. Sa réputation l'y avoit précédé, & lui avoit gagné les cœurs des habitants. Il y fut reçu avec beaucoup de pompe & de démonstrations de joie de la part du clergé & de tous les diocésains. Son arrivée essuya les larmes que la mort de son prédécesseur avoit fait verser. Il remplit toutes les fonctions de l'Episcopat, avec un zèle & une piété digne de la ferveur des prémiers siècles de l'Eglise. Il étendoit sa vigilance pastorale jusques dans les plus petits villages & les plus chétifs hameaux de son diocése, où il alloit administrer le sacrement de confirmation, & laisser des marques de sa charité bienfaisante envers les pauvres.

Bien différent de ces Evêques que la naissance & le crédit des parents mettent à la tête des diocéses, & qui employent leur revenu à vivre plutôt en Prince qu'en Prélat, celui dont nous parlons, ne fut élevé que par rapport à sa piété, & fut toujours depuis son sacre un véritable pasteur des ames. Oubliant en quelque façon l'éclat de sa naissance, il veçut dans l'Episcopat en véritable successeur des apôtres, sans pompe, sans faste, & sans ce train somptueux & magnifique qui accompagne souvent les Evêques. Sa table étoit frugale, sa vie humble & modeste, sa continence sans soupçon, & son équipage ne consistoit qu'en ce que la bienséance de son état exigeoit indispensablement. Son revenu d'ailleurs assez considérable étoit moins le sien que celui des pauvres : car il en employoit la plus grande partie au soulagement de ceux-ci, qui le regarderent constamment comme leur pére nourricier. Sa maison étoit toujours ouverte aux veuves aux malheureux & aux infortunés. Son cœur compatissant aux besoins de tous les nécessiteux, l'engageoit à secourir tous ceux qui s'addressoient à lui dans leur misére & personne ne le quittoit qu'après avoir reçu des marques efficaces de sa généreuse miséricorde envers les affligés & les pauvres.

Son assiduité au service divin n'étoit pas moins édifiante, on le voyoit par tout à la tête de son chapitre, remplissant avec une dévotion exemplaire les devoirs de chanoine, comme il s'acquittoit avec fidélité des fonctions pastorales, & à moins que quelque incommodité ne le retint chez soi, il assistoit avec exactitude au chant de tous les offices divins. Il recommandoit sans cesse à ses officiers de traiter avec douceur ceux qui avoient affaire avec eux, & pour que les bénéfices fussent remplis dignement, il prennoit la peine d'examiner par soi-même les ecclésiastiques qui y aspiroient. S'il les trouvoit suffisamment éclairés & munis de témoignages compétents de la bonté de leurs mœurs, il les exhortoit à en remplir les devoirs avec une éloquence persuasive que l'esprit de Dieu & le zèle du salut des ames faisoient couler de sa bouche.

C'est ainsi que Mr. François de Gand-Villain gouverna le diocése de Tournai, c'est dans la pratique de ces vertus qu'il vecut, & c'est par elles qu'il a rendu sa mémoire si précieuse, qu'elle y est encore aujourd'hui en bénédiction. Une vie si réguliere & si édifiante fut suivie d'une sainte mort, dont il sentit approcher l'heure avec tranquillité d'ame & dans une parfaite résignation aux ordres de la divine providence. Prêt à vivre s'il pouvoit encore être nécessaire à son troupeau, prêt à mourir pour consommer son sacrifice, il reçut les sacrements de l'Eucharistie & de l'extrême Onction avec une piété exemplaire, en présence d'un grand nombre de personnes, qui pleuroient amérement la perte d'un si digne Prélat, qu'on peut appeller la gloire & l'honneur des Evêques de son siècle. Il mourut a Tournai le 28 Décembre de l'an *1666.* ayant occupé ce siège épiscopal pendant dix-neuf ans. Son corps fut enterré derriére le maître autel de la cathédrale, où on voit son épitaphe sur un grand marbre blanc qui occupe tout l'espace qui se trouve entre cet autel & le lieu où repose le saint sacrement.

CE-



CÆSAR ALEXANDER SCAGLIA ABBAS STAPHARDÆ ET MANDANICES.

Hic quem tacentem nobilis finxit manus
Sermõ diserta Principes lingua movens
Momenta rebus magna perplexis dedit

Sibi nunc silendo vivit actorum procul
Undare Mundum fluctibus e Portu intuens
Animum ad futura lætus extremis parat.

CESAR ALEXANDRE
SCAGLIA,
ABBÉ DE STAFFARDE.
&c. &c. &c.

QUoique Cesar Alexandre Scaglia soit issu des Comtes de Verrue famille très illustre en Piémont, & très considérée à la cour de Turin, sous le regne de Charles Emmanuel, dit *le Grand*, Duc de Savoie: cependant le tems de sa naissance nous est inconnu aussi bien que son éducation, & nous nous trouvons dans la nécessité de garder le silence sur tout ce qui a rapport à sa jeunesse l'histoire ne nous le faisant connoître que déja avancé en âge & employant l'habileté de son génie pour le service de son Prince. Ce n'est pas un foible préjugé en faveur de la grande capacité de Mr. l'abbé Scaglia, que le Prince Charles Emmanuel de Savoie l'ait choisi pour se servir de son ministére dans des négociations secretes & importantes, car tout le monde un peu versé dans l'histoire, sait assez que ce Prince a été un des plus habiles négociateurs de son tems, & par conséquent en état de connoître & de choisir avec plus de justesse & de discernement les personnes propres à exécuter utilement ces sortes de commissions dans les cours.

Celle de France est la prémiere ou nous rencontrons le célebre abbé Scaglia, elle étoit alors remplie d'intrigues, la mésintelligence de Gaston Duc d'Orléans avec le Cardinal de Richelieu prémier ministre étoit connue de toute l'Europe, le mécontentement de plusieurs grands du Royaume qui voyoient diminuer leur autorité n'étoit pas plus ignoré, & les intérêts des Protestants qu'on cherchoit de ruiner occasionnoient un troisiéme parti considérable. D'un autre côté le Duc Charles Emmanuel de Savoie n'avoit pu encore jusqu'ici digérer l'échange de la Bresse & du Bugei contre le Marquisat de Saluces, auquel les armes victorieuses d'Henri *le Grand* l'avoient obligé, & le traité de Monson qu'on venoit de conclure à son insçu l'avoit vivement piqué: ainsi dans l'esperance que les brouilleries de la cour de France lui fourniroient quelque occasion de se dédommager, de l'un & de faire éprouver son ressentiment de l'autre, il jetta les yeux sur Mr. l'abbé Scaglia comme sur un sujet propre à être employé dans ces circonstances, & l'envoya secretement en France pour tâcher de pêcher en eau trouble. Il avoit ordre d'offrir la protection de son maître à celui de ces partis, qui paroîtroit le plus avantageux à ses intérêts. Mr. l'abbé avançoit heureusement dans ses négociations, il s'étoit déja insinué bien avant dans l'esprit des quelques grands, lorsque le Cardinal ministre qui voyoit tout par soi-même ou par ses créatures, eut vent de ses intrigues, malgré le sécret & la prudence avec lesquels il les conduisoit. C'en fut assez pour les faire cesser. Mr. Scaglia fut obligé de sortir du Royaume de France assez promptement, toutes les raisons qu'il put apporter pour sa justification, n'ayant point été capables d'appaiser l'esprit du Cardinal toujours attentif à dissiper les factions préjudiciables aux intérêts de son Roi.

Il retourna à Turin, moins fâché d'avoir manqué son coup, qu'irrité du procédé du Cardinal à son égard, dont il résolu de prendre sa revanche à la prémiere occasion, & le tems ne tarda pas à la faire naître; car le Duc Charles Emmanuel ayant appris le dessein où étoit la cour de France d'assiéger & de soumettre la Rochelle, boulevart des Réformés, crut qu'il étoit de ses intérêts de s'y opposer, afin de maintenir le parti Protestant en France toujours en état de partager les forces du Royaume en cas de besoin. Dans cette vue il chargea Mr. l'abbé Scaglia d'aller négocier en Hollande & en Angleterre les moyens efficaces pour faire échouer cette entreprise. Celui-ci accepta cette commission avec joie, & sachant que le siège de la Rochelle étoit un projet du Cardinal de Richelieu il s'appliqua avec autant plus d'ardeur à le traverser, qu'il étoit extrémement piqué contre cette Eminence. Il se rendit promptement en Hollande & se donna tous les soins imaginables pour y faire goûter les desseins de son maître, employant tous les expédiens que l'addresse & la fécondité de son génie lui fournissoient pour engager les Etats-Généraux dans une puissante ligue, dont l'objet seroit de faire diversion dans plusieurs Provinces de France, pour détourner cette couronne du siège de la Rochelle. Mais quelque plausibles que pussent paroître les

les raiſons de Politique & de Religion qu'il allegua à cette fin, étant toujours traverſé lui-même dans ſes négociations par les miniſtres du Roi très chrétien à la Haie, il ne put porter les Etats à rien conclure, les raiſons des miniſtres François l'emportant ſur le poid des ſiennes: ainſi il paſſa en Angleterre dans l'eſperance d'y avoir un ſuccès plus heureux.

Son attente ne fut point vaine, il trouva les eſprits dans des diſpoſitions beaucoup plus favorables à ſes deſirs lorſqu'il arriva à Londre, & il n'eut, pour ainſi dire, qu'à faire ouverture de l'objet de ſa commiſſion, pour voir le miniſtére Britannique entrer dans toutes ſes vues. Il ne s'endormit point en ſi beau chemin, mais il profita habilement des heureuſes diſpoſitions des Anglois, & tâcha de hâter la concluſion d'un traité: ainſi il continua de preſſer l'exécution de leurs promeſſes, juſqu'à ce qu'il eût porté le Roi a envoyer Mylord Montaigu en Lorraine pour groſſir la ligue, avec ordre de paſſer enſuite en Piémont, afin d'y nouer la partie d'une maniere à la jouer avantageuſement. Tandis que Mylord Montaigu étoit en chemin pour conclure la ligue, & y faire entrer le Duc de Rohan qui étoit dans le Languedoc, Mr. Scaglia demeuroit à Londre pour entretenir dans l'eſprit du Roi & de ſes miniſtres les ſentiments qu'il y avoit rencontrés, mais après que le tout eût été reglé à Turin, il reçut ordre de repaſſer la mer & de ſe rendre dans les Païs-Bas.

Il y revint en conſéquence & ſe rendit à la cour de Bruxelles pour ſonder les diſpoſitions des miniſtres eſpagnols. Soit que la cour de Madrid nouvellement reconciliée avec celle de France par le traité de Monſon fût laſſe de la guerre, ſoit qu'elle eût réſolu d'obſerver religieuſement ce traité & de démeurer en paix avec la France, celle de Bruxelles qui n'agiſſoit que ſuivant les volontés ou les intérêts de celle d'Eſpagne, ne parut aucunement diſpoſée à prêter l'oreille aux propoſitions que Mr. l'abbé Scaglia étoit chargé de lui faire, ainſi après s'y étre arreté quelque tems, il ſe retira à Anvers attendant des moments plus heureux, où il pourroit s'ouvrir avec plus de ſuccès, ſe tenant toujours à portée de ſe rendre, où les interêts du Duc ſon maître exigeroient ſa préſence, & entretenant une ſecrete correſpondance dans les cours voiſines.

Quoique les choſes euſſent changé de face dans ce tems-là par la mort du Duc Charles Emmanuel & par la paix qui arriverent enſuite, & qu'il ſemblât que Mr. l'abbé Scaglia ne fût plus néceſſaire dans les Païs-Bas, n'ayant point reçu de nouvelles lettres de créance de Victor Amedée Duc de Savoie, qui avoit ſuccédé à ſon pére: cependant il demeura encore long-tems à Anvers, ſans que nous en ſachions bien la raiſon, & il parut s'y occuper de bien autre choſe que des affaires d'état. L'hiſtoire ne nous le montre plus dans les cours tâchant de remuer les eſprits en faveur de ſon Prince & de ſa patrie: mais elle nous apprend qu'il continua ſon ſéjour à Anvers cultivant les beaux arts, menant une vie privée, & érigeant des monuments de ſa piété & de ſa libéralité dans l'égliſe des cordeliers de cette ville. Elle avoit alors une brillante école de Peinture, où ſe trouvoient des plus fameux peintres de l'Europe. Mr. Scaglia ſe lia de ſociété avec eux, ſpécialement avec Antoine van Dyk, & lorſqu'il eut réſolu de faire un don à l'égliſe des Cordeliers, il employa le pinceau de cet habile maître pour en augmenter le prix & le rendre plus digne de celle en l'honneur de laquelle il le préſentoit, je veux dire la vierge Marie.

Je ne rapporterai point ici la maniere dont Mr. Weyerman raconte ce fait dans la vie des Peintres qu'il a donné au public tome prémier vie d'Antoine van Dyk, parce qu'un religieux de ce convent à qui on a écrit pour être inſtruit de la vérité du fait, deſavoue en partie le recit de cet auteur: mais Mr. Antoine Sanderus explique la choſe comme elle eſt en effet, diſantdans ſa chorographie ſainte chapitre VII. en faiſant la deſcription du convent des F. F.: Mineurs d'Anvers, que Mr. l'abbé Scaglia a fait bâtir l'autel de notre Dame de ſept douleurs, qui ſe trouve dans l'égliſe de ce convent, dont le tableau repréſente Jeſus-Chriſt mort ſur les genoux de marie, & c'eſt préciſement en quoi conſiſte le préſent que Mr. l'abbé Scaglia fit à cette égliſe, quant à lui il a été peint en particulier par Antoine van Dyk & en voit ſon portrait dans la dite égliſe avec cette inſcription latine au deſſous, qui faite penſer qu'il eſt mort à Anvers.

Cæſ. Alexander Scaglia ex Comitibus Verrucæ, Marchionibus Caluxii, Abbas Staphardæ & Mandanîces, legationum & rerum geſtarum fama inclitus. Fratribus æterna memoria. Obiit 31 Maji M. D. CXLI.

AU-



AVBERTVS MIRÆVS BRVXELLENSIS
DECANVS ANTVERPIENSIS.

P Pontius sculp. *Ant. van Dyck pinxit* *cum privilegio*

AUBERT LE MIRE
DOYEN D'ANVERS,
PREMIER AUMONIER ET BIBLIOTHECAIRE
DE L'ARCHIDUC ALBERT.
&c. &c. &c.

AUbert le Mire eſt iſſu d'une famille fort conſidérable originaire de Cambrai, mais qui s'étoit établie à Bruxelles. Il naquit dans cette derniere ville le troiſiéme Novembre 1578, & y paſſa ſes prémieres années, juſqu'à ce que ſes parents l'envoyerent à Douai pour y étudier les humanités. Il y donna de bonne heure des preuves d'une grande mémoire & d'un génie ſolide. Ses humanités étant achevées, il fit un cours de Philoſophie dans l'univerſité de cette même ville.

Deſtiné à l'état eccléſiaſtique, on le rappella enſuite, & on l'envoya étudier la Théologie à Louvain. Après y avoir achevé ce genre d'étude, épris de l'amour des belles lettres il s'y addonna tout entier, & y profita beaucoup des doctes inſtructions du célebre profeſſeur juſte Lipſe. Ce fut alors qu'il obtint un ſimple bénéfice à la recommandation du ſavant Mr. Jean Clarius ſon intime ami. & que l'univerſité de Louvain lui conféra peu après un canonicat dans l'égliſe cathédrale d'Anvers. Son oncle Jean le Mire ayant été appellé au ſiège épiſcopale de cette ville en 1604, le fit ſon ſecrétaire & ſe déchargea en partie ſur lui des ſoins laborieux de ſon diocéſe, travaillant d'un commun accord à y conſerver la ſeule Religion catholique Romaine.

Dans ce deſſein il fit pluſieurs voyages à la cour de Bruxelles & en France par les ordres de ſon oncle, afin de menager des moyens efficaces pour s'oppoſer à l'avancement de la Réformation, qui alloit toujours en croiſſant: mais quelque fût la ſincérité de ſon zèle, il n'eut que très peu d'effet, & ſa vigilance ne put s'étendre au delà des bornes du diocéſe d'Anvers. Malgré les grandes occupations que lui donnoit l'adminiſtration du diocéſe d'Anvers, rien ne pouvoit le diſtraire de ſon amour pour les belles lettres, & dès qu'il pouvoit trouver quelques heures de loiſir, il revenoit toujours à l'étude ſa paſſion favorite, cherchant avec un empreſſement extraordinaire à découvrir dans les chartres anciennes l'origine & l'antiquité des choſes qu'il jugeoit les plus remarquables dans le Païs-Bas. De là cette avidité avec laquelle il liſoit & reliſoit les anciens manuſcrits. De là ce grand commerce de lettres qu'il entretint toujours avec tout ce qu'il y avoit de ſavants dans le païs, afin de pouvoir profiter de leurs découvertes.

Après la mort de l'Evêque ſon oncle, il alla à Douai, partie pour l'exécution des dernieres volontés du défunt: partie pour s'y faire promouvoir docteur en Théologie. Il reçut le bonnet des mains du célebre Eſtius, avec lequel il eut de fréquentes conférences pendant ſon ſéjour en cette ville. Revenu à ſon chapitre & déchargé d'une grande partie de ſes occupations, il reprit ſes études avec une nouvelle ardeur & commença à donner de ſa compoſition au public. Les prémiers ouvrages qu'il publia furent très bien reçus & lui firent honneur: enſorte que le bruit de ſon érudition, joint à un grand fond de piété, le fit aimer d'un chacun. Sa douceur & ſon affabilité lui avoient déjà acquis une eſtime générale, lorſqu'aſſocié aux travaux de l'Epiſcopat il étoit ſecrétaire du feu Evêque d'Anvers, & ſes belles connoiſſances acheverent de faire publier ſon mérite & de le rendre univerſellement recommandable. Sa réputation paſſa des Provinces à la cour, où l'Archiduc Albert tâcha de l'attirer & de le fixer, en le faiſant ſon prémier aumonier & ſon bibliohécaire. Poſte qui eſt un préjuge favorable à Mr. le Mire, & qui ſuppoſe une profonde éruditrion en celui qui y eſt appellé pour pouvoir s'en acquitter dignement, comme il a fait, ſous les yeux d'un Prince auſſi éclairé que l'Archiduc.

Mais l'égliſe d'Anvers faiſoit trop de cas de Mr. le Mire pour ſouffrir plus long-tems ſon abſence, c'eſt pourquoi elle ſaiſit l'occaſion de le rappeller, auſſitôt qu'elle ſe préſenta. Dès que Mr. Jean Delrio fût mort, elle jetta les yeux ſur lui & l'élut unanimément pour remplacer celui-ci dans la charge de Doyen de la cathédrale, & Jean Maldére pour lors Evêque le

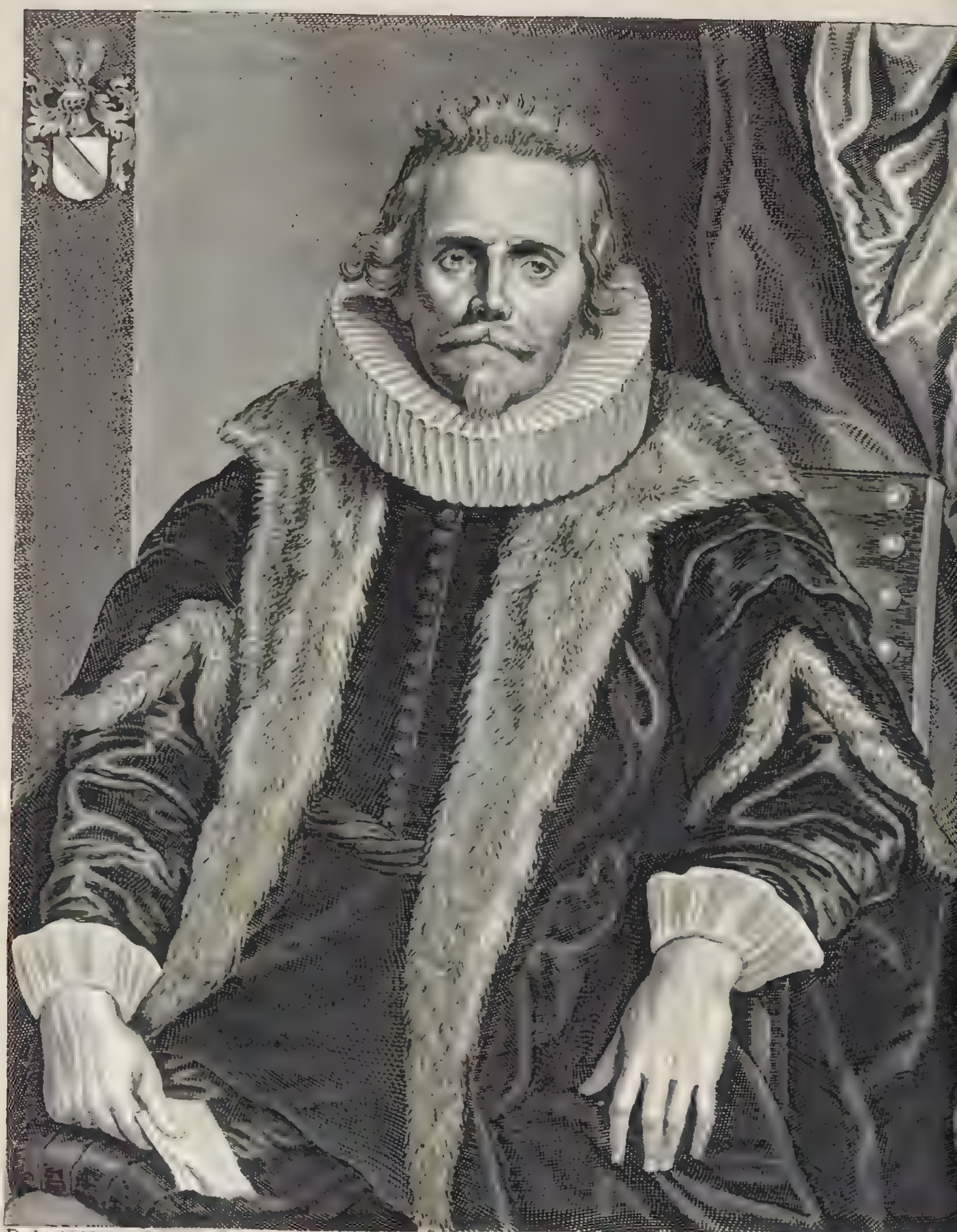
nomma ſon vicaire général lui donnant avec cette dignité plus d'autorité & plus de part dans les fonctions de l'Epiſcopat, qu'il n'avoit eu ſous feu ſon oncle. Aubert, loin de regarder ſon élévation avec une ſecréte complaiſance, l'enviſagea au contraire comme une importune, qui venoit interrompre ſes études, & il ſouffroit intérieurement de ſe voir, pour ainſi dire, enlever à ſoi-même & à ſes muſes, pour être chargé du ſoin de conduire un diocéſe.

Dans ce nouvel emploi, il n'épargna ni ſes ſoins ni ſes peines pour maintenir le bon ordre & la diſcipline eccléſiaſtique, qui ſe relache ordinairement dans des tems auſſi difficiles que ceux-là. Il veilla ſur tout avec une attention particuliere à la conſervation de la Religion catholique Romaine, obſervant de ne conſerver les bénéfices avec charge d'ames, qu'à des perſonnes d'une probité reconnue, & qu'il croyoit aſſez verſées dans les chicanes de la Théologie Scholaſtique, pour pouvoir guarantir de la réformation ceux qui étoient confiés à leur garde. Précaution qui le rendant de plus en plus recommandable à la cour de Bruxelles, plaiſoit beaucoup au clergé & au peuple, qui auroient cru voir périr leur Religion, s'ils avoient vu enlever leurs images de leurs égliſes.

Malgré les grandes occupations que ſa charge lui donnoit, il ne laiſſa point de s'appliquer avec aſſiduité dans ſon cabinet à la perfection de quelques ouvrages, qui pour la plupart avoient les eccléſiaſtiques pour objet, & comme les Réformés en vouloient particulierement aux moines, on diroit qu'il ait voulu les deffendre contre leurs attaques par pluſieurs livres qu'il a donnés au public ſur cette matiere. De là peut-être les origines, les établiſſements & les progrès de différents ordres religieux; non ſeulement dans les Païs-Bas: mais encore en Allemagne en Pologne en France & dans preſque toute l'Europe. Ouvrages dans leſquels il loue hautement la piété de ceux qui les ont fondés, & où il comble d'éloge les Princes & les autres perſonnes de diſtinction qui ont contribué par leur protection ou par leur libéralité à l'établiſſement de ces ordres: mais n'entrons point dans le détail des différentes productions de ſon eſprit, car le peu d'eſpace qu'il nous reſte ne ſuffiroit pas pour en rapporter ſeulement les noms.

Outre la grande chronique des Païs-Bas à laquelle pluſieurs abbés de Gemblour avoient travaillé, & qu'il publia à Anvers en 1608. avec une addition de ſa façon, nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir la liſte dans la bibliothéque belgique de Valére André, dans la derniere édition de Moréri & pluſieurs autres auteurs qui font une mention honorable de ce ſavant. Il mourut à Anvers le 19 Octobre 1640. âgé de ſoixante-ſept ans, après avoir gouverné ce diocéſe en qualité de Vicaire général pendant les ſeize dernieres années de ſa vie avec beaucoup de ſageſſe, de prudence & une douceur vraiment chrétienne. Il aimoit la vertu & les ſciences, s'oppoſoit fortement au vice & reprenoit le vicieux avec une grande modération, n'uſant de ſévérité qu'après avoir épuiſé toutes les voies des remontrances.

Si des ſavants, qui ont lu ſes ouvrages, n'ont pas trouvé tout l'ordre qu'ils déſiroient dans la diſtribution des matieres dont il a parlé, ils y ont vu d'un autre coté avec plaiſir la beauté de pluſieurs ſujets traités avec beaucoup de ſoin & de travail, & d'une maniere a en pouvoir retirer beaucoup d'utilité pour l'Hiſtoire & la Chronologie, qu'il a eues principalement en vue dans pluſieurs de ſes productions. D'ailleurs parmi cette grande variété d'objets que ſes ouvrages embraſſent, & au milieu des pénibles occupations que ſes charges lui donnoient, il n'eſt point ſurprenant qu'il ait donné quelque lieu à la critique de le cenſurer: peu d'auteurs & même de ceux d'un ſeul livre ont évité cet écueil, étant beaucoup plus aiſé à un lecteur clair voyant d'appercevoir les défauts d'un écrivain, qu'il ne l'eſt à celui-ci d'aranger ſon ſujet d'une maniere qui plaiſe à tout le monde.



D IACOBVS LE ROY EQVES DOMINVS DE HERBAIX PRÆSES CAMERÆ RATIONVM BRABANTIÆ AB ANNO 1632 OBIIT A° 1653 ÆTATIS SVÆ 84

D PHILIPPO LE ROY equiti aurat. et Baroni etc. Domino de [illegible] et [illegible] etc. hanc [illegible] et præclari Viri [illegible] parentis [illegible] effigiem pictam ab Antonio van Dyck A° 1631 dedicabat [illegible] Henricus A° 1654

JAQUES LE ROY
BARON DU ST. EMPIRE,
SEIGNEUR D'HARBAIX,
PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES COMPTES DE BRABANT.
&c. &c. &c.

LEs ancêtres du Baron le Roy étoient originaires de France: mais plus attachés aux Ducs de Bourgogne qu'aux Monarques François, ils abandonnerent leur patrie, pour ſuivre Philippe *le Bon* Duc de Bourgogne dans les Païs-Bas, où ils s'établirent vers le milieu du quinziéme ſiècle. Leur nobleſſe étoit ancienne, & par la ſageſſe de leur conduite ils méritèrent l'eſtime des différents Princes, qui ont poſſédé ſucceſſivement ces belles Provinces. Jaques le Roy, dont nous voulons parler préſentement, naquit à Anvers le 28 d'Octobre 1603. Il étoit fils de Philippe le Roy Chevalier Banneret, Seigneur de Brouchen & de Chapelle St. Lambert, & fait depuis Libre Baron du St. Empire, par lettres patentes de l'Empereur Léopold données au palais de Laxembourg, le 30 de Mai de l'an 1671. Il eut grand ſoin de l'éducation de ſon fils, qui répondant aux deſſeins de ſes parents, employa ſagement les années de ſa jeuneſſe à orner ſon eſprit des connoiſſances utiles & néceſſaires à un homme deſtiné aux grands emplois.

Parvenu à un âge plus avancé il partit pour ſe rendre ſucceſſivement dans les plus célébres Academies de l'Europe, afin d'y prendre les leçons des habiles profeſſeurs qui y enſeignoient. Ce fut là, que joignant un juſte diſcernement à l'aſſiduité de l'application il pouſſa bien avant ſes recherches dans les antiquités greques & romaines. Ce fut là, qu'il pénétra dans les ſecrets des loix anciennes & modernes, & qu'il acquit avec une vaſte connoiſſance de la Juris-prudence, les belles lumieres qui font briller un homme, dans le maniement des affaires publiques. Il revint dans ſa patrie verſé dans le droit des gens & imbu des ſages maximes d'une politique propre à former un homme d'état. Le Baron le Roy habile connoiſſeur en mérite, charmé de voir de ſi beaux talents dans ſon fils, réſolut de les faire valoir. Dans ce deſſein, ſe ſervant du prétexte d'un âge avancé, il obtint de la cour d'Eſpagne la permiſſion de ſe déporter de ſa charge de conſeiller au conſeil de Finances des Païs-Bas & de Bourgogne en faveur de ſon fils. Celui-ci s'acquit une eſtime générale, par ſon intégrité dans l'adminiſtration de cet emploi, & mérita la faveur des prémiers miniſtres & du gouverneur pour Sa Majeſté Catholique.

Le deſir d'accumuler des richeſſes, ſi ordinaire à ceux qui ſont prépoſés aux Finances des Princes, n'eut jamais de priſe dans ſon cœur, & on le vit conſtamment avec des vues déſintereſſées, préférer le ſervice du Roi ſon maître à toute autre conſidération. Une conduite ſi ſage dans un poſte ſi tentant fit de plus en plus éclater ſon mérite, le Marquis de Caracéne pour lors gouverneur des Païs-Bas l'appuya de toute ſa protection, & contribua beaucoup à l'élever à la place de Préſident de la chambre des comptes. Dans cette nouvelle charge, conſervant toujours ſa prémiere intégrité on ne s'appercevoit de ſon élévation, que par le redoublement de ſes ſoins. Ainſi il acheva de gagner entierement l'eſtime & la confiance du Marquis de Caracéne, qui n'ayant pour ainſi dire rien de caché pour lui, le conſulta dans les affaires d'état les plus épineuſes qui ſurvinrent pendant ſon gouvernement. Ce fut par là, auſſi-bien que par l'exercice aſſidu de ſes emplois, que Mr. le Baron le Roy s'acquit une connoiſſance exacte des forces de l'état, & qu'il ſe rendit capable d'exercer les prémieres charges, avec autant d'honneur pour ſa perſonne, que d'avantage pour ſon Prince, auſſi lorſque le Marquis de Caracéne crut qu'il étoit de ſon devoir d'informer particulierement Sa Majeſté Catholique de l'état de ſon gouvernement, il ne jugea perſonne plus propre que lui, pour s'acquitter de cette commiſſion: c'eſt pourquoi il l'envoya vers le Roi Philippe IV; afin de donner à ce Prince tous les éclairciſſements qu'il pourroit ſouhaiter ſur ce ſujet.

Mr. le Roy entreprit ce voyage beaucoup plus dans le deſſein de rendre ſervice à ſa patrie, que dans celui d'aller ſolliciter de l'avancement. Il remplit les vues de celui qui l'avoit envoyé & répondit à l'attente de Sa Majeſté, qui après lui avoir témoigné combien elle étoit ſatisfaite de

ſon zèle, le renvoya en Flandre pour continuer l'exercice de ſes charges. Il y revint effectivement peu après; mais les choſes changerent bientôt de face par le changement de gouverneur. Mr. le Marquis de Caracéne fut employé ailleurs, & eut pour ſucceſſeur au gouvernement des Païs-Bas, François de Moura-Cortéréal Marquis de Caſtel-Rodrigo &c.; qui donna pluſieurs ſujets de mecontentement à Mr. le Roy. Celui-ci attaché au ſervice de ſon Prince uniquement par amour & par honneur, ne put ſupporter long-tems la mauvaiſe humeur du nouveau gouverneur: ainſi voyant ſouvent ſon zèle contrarié, & prévoyant combien il lui ſeroit difficile de s'accorder avec lui dans la ſuite, il abdiqua ſes charges & ſe retira dans une de ſes terres, préferant les douceurs d'une vie privée à l'éclat impoſteur de la cour, où la droiture & la fidélité des miniſtres, ſont ſouvent plus expoſées à la haine des courtiſans, que l'iniquité & la flatterie.

Si par ce ſacrifice, que Mr. le Roy offrit à ſa tranquillité perſonnelle, le Marquis de Caſtel-Rodrigo ſe vit débaraſſé d'un homme qui ſavoit prudemment s'oppoſer à ſes deſſeins, Sa Majeſté Catholique perdit d'ailleurs un miniſtre intégre & éclairé, digne de poſſéder les emplois les plus importants, & capable de les remplir avec honneur: mais d'un autre côté la République des lettres y gagna, car elle récouvra un perſonnage illuſtre & laborieux qui l'a enrichi de pluſieurs excellents ouvrages, dont elle auroit été fruſtrée, s'il ne s'étoit point retiré de la cour.

Ce fut dans ſa terre de Brouchen proche d'Anvers, que ſe conſacrant ſans reſerve aux muſes & à l'étude, il commença à mettre la main aux belles productions qu'il nous a laiſſées. Il ne porta point d'abord, ſes vues ſur des objets éloignés, mais jettant les yeux ſur le Marquiſat du St. Empire, il en entreprit la deſcription & la publia à Amſterdam en 1678, ſous le titre de *Notitia Marchionatus ſacri romani imperii.* Cet ouvrage fut ſuivi quelques années après d'un autre in folio imprimé dans la même ville, & ayant pour tître. *Achates Tiberianus, ſive gemma Cæſarea antiquitate, argumento, arte, hiſtoria incomparabilis, D. Auguſti apotheoſin, Imp Cæſaris Tiberii. Auguſtæque Juliæ domus ſeriem & icones genteſque bello captas repreſentans, notis hiſtoricis illuſtrata.* Il fit encore imprimer en 1693. un in folio intitulé *Topographia hiſtorica gallo-brabantiæ, qua Romanduæ oppida, municipia & dominia illuſtrantur, atque monaſteria, nobiliumque prætoria, caſtellaque in æs inciſa exhibentur.* Auxquels il faut ajoûter un petit livre qui a pour tître *Prædictio Antoniæ Bourigon de vaſtatione urbis Bruxellarum per ignem.* Un ouvrage conſidérable intitulé *Caſtella & Prætoria Nobilium Brabantiæ, cœnobiaque celebriora ad vivum æri inciſa.... cum brevi eorundem deſcriptione*, & enfin les tîtres des familles, des terres & Seigneuries du Brabant, prouvés par des extraits des lettres patentes tirés des originaux.

C'eſt par ſes beaux ouvrages que Mr. le Baron le Roy à rendu la fin de ſa vie illuſtre comme il avoit ſignalé ſes années précédentes par ſon zèle & ſa fidélité pour le ſervice de ſon Prince. Nous ne dirons rien de particulier de la maniere dont ces ouvrages ſont écrits, ni des ſujets qui y ſont traités. Ceux qui voudront en être inſtruits, pourront conſulter ſur le prémier, les nouvelles de la République des lettres, du mois de Septembre 1685. Art. 5. Sur le ſecond *Acta eruditorum lipſienſium* de l'an 1684. pag. 255; & le Journal des Savants du mois de Mars 1685. Nous emprunterons avant que de finir les penſées d'un célebre écrivain, qui dit en parlant de cet ouvrage de Mr. le Baron le Roy, „ qu'on ne ſauroit déſirer un détail plus particu- „ lier de ce que l'on nomme le Brabant Wallon, & que ſi l'on avoit une ſemblable notice de „ toute l'Europe, on auroit un magazin inépuiſable d'éclairciſſements & d'inſtructions". Il ajoûte en parlant du dernier, „ qu'on devroit donner un ſemblable livre ſur chaque Provin- „ ce de l'Europe. Ce ſeroit le moyen de faire connoître ceux qui uſurpent ſi hardiment la „ qualité de Marquis ou celle de Comte". Mais je crois que ſi quelqu'un entreprennoit de faire connoître toute cette nobleſſe de nouvelle datte, il s'attireroit beaucoup plus d'ennemis que d'amis. Outre les ouvrages indiqués ci-deſſus, Mr. le Baron le Roy a encore fait des commentaires ſur la Chronique de Baudouin d'Aveſnes, & ſur celle d'Alberic moine de l'abbaïe de trois fontaines.


NICOLAVS ROCKOX EQVES ET CONSVLARIS ANTV. REI ANTIQVARIÆ CVLTOR. STET QVICVNQ VOLET POTENS AVLÆ CVLMINE LVBRICO, ME DVLCIS SATVRET QVIES
OBIIT XII. DEC. M. DC. XL.
Octonas bis dum ... Olympiadas
Ambitione procul Magnum delata Potestas,
C. Gevartius Pos.

NICOLAS ROCKOX
CHEVALIER,
BOURGEMAITRE DE LA VILLE D'ANVERS.
&c. &c. &c.

Nicolas Rockox ſortit d'une famille patricienne d'Anvers, puiſſante par ſes richeſſes & par ſon grand crédit. Il naquit dans cette ville vers l'an mil cinq cent ſoixante, y fit ſes prémieres études & paſſa enſuite dans l'univerſité de Louvain, pour y étudier les ſciences propres à rendre un homme capable de remplir honorablement les emplois de la robe auxquels ſes parents le deſtinoient. Il commença par l'étude de la Philoſophie, & après en avoir fait un cours de deux ans, il s'addonna à celle de la Juris-prudence. Ayant employé près de cinq ans à s'appliquer aſſiduement aux différentes parties de cette ſcience, il reçut les honneurs académiques & retourna à Anvers, où il étudia les coutumes particulieres du Marquiſat du Saint Empire & du Duché de Brabant, afin de ne rien ignorer de ce qui pouvoit faire le parfait magiſtrat, ſi la ſuite répondant aux vues de ſes parents il venoit à y être élevé. Ces préparations ne furent pas inutiles, comme nous le verrons ci après; ſa conduite reglée, ſa vie laborieuſe & ſes autres belles qualités lui ayant mérité cet honneur dans la ſuite du tems; mais avant que de le repréſenter dans la magiſtrature, rapportons les actions de ſa vie qui ont précédés ſon élevation.

Quelque tems après ſon retour de Louvain à Anvers, il fit un voyage à Bruxelles, où ſon ſéjour fut aſſez long pour qu'il pût prendre connoiſſance des affaires du Barreau, des volontés & des véritables interêts de la cour. Comme il étoit doué d'un eſprit ſolide & pénétrant, d'un cœur droit & généreux, & que ces avantages étoient accompagnés de manieres polies & d'un génie adroit & inſinuant, il s'y acquit des amis qui le firent connoître à l'Archiduc Albert, lorſque celui-ci vint gouverner les Païs-Bas au nom du Roi d'Eſpagne, & la ſage conduite qu'il tint alors à la cour; fut comme la prémiere cauſe de la bienveillance que l'Archiduc lui témoigna dans la ſuite. Il y fit paroître tant d'attachement pour ſon Prince, & tant de zèle pour la Religion romaine, dans un tems où il y avoit ſi grand nombre de mécontents de celui-là, & des gens ſuſpects par rapport à celle-ci, qu'on le regardât comme un des meilleurs ſujets que Sa Majeſté Catholique eût dans les Païs-Bas.

Parvenu à l'âge d'environ vingt-neuf ans, il réſolut de s'engager dans l'état du mariage: mais en même tems il eut ſoin de conſulter beaucoup plus ſon repos que les biens de la fortune; ainſi la vertu jointe à un bel eſprit & à un bon caractere lui parurent un bien plus déſirable dans une épouſe, que tous les autres avantages. Ce fut par ces motifs qu'il jetta les yeux ſur Mademoiſelle Adriene de Pérés iſſue d'une famille noble & originaire d'Eſpagne. Il la vit, la demanda, & tout ayant été reglé par rapport au contract, leur mariage fut célébré en 1589, & ſuivi d'une illuſtre poſtérité, d'où ſont deſcendus les Seigneurs de Heſtfeldt. Il vecut pendant trente ans avec ſon épouſe qui étoit dix ans plus jeune que lui & ils paſſerent ce tems dans une parfaite union conjugale & dans une amour mutuel qui ne ſouffrit point de viciſſitude: mais le vingt-deuxiéme Septembre 1619, la mort vint ſéparer ces deux fidels époux en tranchant le fil des jours de Madame de Rockox. Quelque ſenſible que fût cette perte, Mr. de Rockox la ſupporta avec une patience héroïque, & une réſignation chrétienne, & paſſa dans le veuvage les vingt & un ans qu'il ſurvecut à ſon épouſe, prennant un ſoin particulier de l'éducation des enfans, qu'elle lui avoit laiſſés.

Dès les prémieres années de ſon mariage, il avoit été élevé à la magiſtrature d'Anvers & chargé de pluſieurs commiſſions de la part de cette ville à la cour de Bruxelles, dont il s'étoit toujours acquitté au contentement de la ville & à la ſatisfaction de la cour. Lorſque l'Archiduc Albert fut fait Gouverneur des Païs-Bas, il fit encore pluſieurs voyages à Bruxelles pour les mêmes raiſons, & l'habileté avec laquelle il exécuta celles qu'il eut du tems de ce Prince, lui mériterent ſon eſtime & ſa protection, qui l'éleverent quelque tems après à la charge de Bourguemaître. Ce fut alors que faiſant uſage de belles connoiſſances dont il avoit imbu ſon eſprit pendant

dant

dant ſa jeuneſſe, il s'efforça de faire fleurir la juſtice & l'équité en réprimant le vice avec modération; mais en même tems avec efficacité. La difficulté des tems, dans leſquels il exercea cette charge donna un nouveau luſtre à ſa capacité, & chacun le vit avec admiration menager heureuſement tout enſemble les intérêts de la Religion, de ſon Prince & de ſes citoyens, ſans qu'on pût le ſoupçonner d'avoir voulu ſacrifier l'un à l'autre ni à ſa propre élévation. Bon Catholique, il prit ſoigneuſement garde que les ennemis de cette communion n'entretinſſent des intelligences qui pûſſent préjudicier à la ville, ſans toute fois dévenir perſécuteur. Bon ſujet de Sa Majeſté Catholique, il engagea ſes concitoyens à ſubvenir volontairement aux frais néceſſaires d'une guerre inévitable, ſans ſouffrir qu'on les ſur-chargea. Bon citoyen de la ville d'Anvers, il ſut adroitement en deffendre les privileges, & les faire valoir dans l'occaſion, ſans offenſer le reſpect qui étoit dû à ſon Prince: ainſi également agréable à l'un & à l'autre parti, il mérita l'eſtime d'un chacun, & l'Archiduc lui témoigna combien il étoit ſatisfait de ſon zèle, & de l'intégrité de ſa conduite.

Le onziéme Décembre 1599, ce Prince alla à Anvers avec l'Infante Iſabelle ſon épouſe, pour prendre poſſeſſion du Marquiſat du Saint Empire. Mr. de Rockox jouiſſoit alors des honneurs de la magiſtrature, & de compagnie avec les autres magiſtrats, alla au devant de ces illuſtres ſouverains, aſſiſta à la cavalcade & aux autres marques de joie & de reſpect, que la ville fit paroître à leur entrée publique. Le jour ſuivant en la même qualité il accompagna leurs Alteſſes Royales à l'égliſe cathédrale puis à la maiſon de ville, où elles préterent le ſerment accoutumé ſur un trône préparé à cet effet, en préſence d'un grand nombre de perſonnes illuſtres & du magiſtrat ancien & nouveau de la ville d'Anvers: mais après cette action ſolemnelle, l'Archiduc lui fit l'honneur de le diſtinguer parmi les Mrs. de la magiſtrature, en le faiſant appeller du milieu d'eux & approcher de ſon thrône avec Mr. Robert Tucher pour les créer Chevalier, & voici de quelle maniere ce Prince équitable & bienfaiſant leur départit cette faveur. Etant venus proche de l'Archiduc ils ſe mirent à genoux devant lui, puis ayant pris l'épée des mains du Comte de Solre qui la lui préſenta, il les créa Chevaliers en leur en touchant légérement l'épaule droite & en prononçant ſes paroles: je vous fais Chevalier au nom de Dieu & de St. George, pour conſerver fidélement la foi, l'Egliſe, la juſtice, les veuves & les orphelins. Après avoir reçu ce témoignage d'eſtime de la part de l'Archiduc, il retourna prendre ſon rang parmi le magiſtrat, qui applaudiſſoit à l honneur qu'on lui avoit fait.

Les faveurs de l'Archiduc ne changerent rien à la modeſtie de ſon genre de vie, & perſuadé que plus les Princes recompenſent les ſervices & les vertus de leurs ſujets, plus ceux-ci doivent s'efforcer de mériter les bonnes graces de ceux-là, on le vit toujours dans la même modération, rempliſſant les devoirs de ſa charge avec une droiture & une intégrité incorruptible: en ſorte que dans la ſuite de ſa vie, auſſi bien que dans les années précédentes il exprima conſtamment le parfait modele d'un magiſtrat accompli, qui n'a en vue que l'exécution des loix, l'amour de la juſtice & le bien public. Il mourut le douziéme Décembre mil ſix cent quarante, âgé de quatre-vingt ans, après avoir été Bourguemaître neuf fois. Il fut enterré dans l'égliſe des Recollets, où on voit ſon portrait & celui de ſa femme derriere le chœur, & où notre Seigneur montrant ſes playes à St. Thomas eſt peint de la main de Rubens ſur ſon épitaphe que nous pourrions rapporter ici, comme une piéce qui feroit honneur à ſon mérite. La recherche des antiquités eut pour lui des appas ſinguliers, il s'y étoit appliqué avec beaucoup de ſoin, & s'étoit fait un beau cabinet d'Antiques, où il ſe retiroit pendant ſes heures de loiſir avec d'autres curieux, pour en diſcourir. Il eut auſſi du goût pour la peinture & pour le deſſein auxquels il ſe connoiſſoit parfaitement, & faiſoit grand cas des ouvrages du fameux Mr. Rubens & de ſon célebre diſciple Mr. Antoine van Dyk.

NI-



D NICOLAVS FABRICIVS DE PEIRESE Regius in Aquisextiensi Curia Senator etc.

Ant van Dyck pinxit
Vorsterman sculp

Cum privilegio

NICOLAS CLAUDE FABRI
DE PEIRESC CONSEILLER
AU PARLEMENT D'AIX.
&c. &c. &c.

ETtoit fils de Renaud Fabri Seigneur de Beaugencier, & de Marguerite de Bompar sa femme. Il naquit au château de Beaugencier en Provence, le prémier de Décembre 1580. Si la vie du jeune Peiresc avoit été moins éclatante par son rare mérite & sa profonde érudition, je pourrois rapporter ici la noblesse de son extraction, comment ses ancêtres passerent d'Italie en France & les alliances illustres qu'ils y ont contractées : mais il se présente à nos yeux une si grande foule d'Eloges composés par les savants de ce tems à la gloire de Monsieur de Peiresc, que passant ces faits sous silence nous nous bornons à servir d'écho à ce que ces grands hommes ont dit. Encore serons nous obligés d'en retrancher beaucoup de choses, pour ne pas nous écarter de la briefveté que nous nous sommes proposée.

La longue stérilité de Madame de Beaugencier, ayant fait craindre à son mari l'extinction de sa famille, celui-ci prit un soin particulier du fils que le ciel accorda enfin à ses vœux, & ce fils donna des marques si certaines de son amour pour les belles lettres, qu'il en fit ses délices dans un âge où la jeunesse ne s'occupe encore que des amusements enfantins. Son esprit mûr & formé avant l'âge, ne s'occupa dès-lors que de choses sérieuses & utiles, qui l'ont fait regarder depuis comme un des plus éclairés de son siècle dans l'histoire ancienne & la Philosophie. Brignolles, Saint-Maximin, Aix en Provence & Avignon, furent les prémieres écoles où il apprit les belles lettres. Tournon le vit ensuite étudier la Philosophie, les Mathématiques & tout ce qui en dépend. Revenu à Aix il commença à y étudier la Juris-prudence, dont il se facilita l'intelligence, par une grande application à l'histoire ancienne, où il decouvroit les causes & l'origine de loix.

De France il passa en Italie, pour continuer ses études en Droit, & pour y voir les antiquités que ce vaste païs renferme. Padoue fut la ville où il prit les leçons de Juris-prudence, & où il apprit les caractéres hébreux, samaritains, syriaques & arabes, autant qu'il les crut nécessaires à l'intelligence de certaines inscriptions qu'on trouve dans des piéces de monnoies ou des médailles antiques. Ses rares connoissances & son esprit brillant le firent admirer d'un chacun, & il ne se trouvoit point de savant en Italie, qui ne recherchât sa conversation & son amitié. Plusieurs d'entr'eux firent des inscriptions à son honneur; quoiqu'il n'eût alors qu'environ vingt-deux ans : chacune renferme l'éloge d'un savant du prémier ordre. Il vit les principales villes de ce païs, & eut de fréquentes conférences avec tout ce qui s'y trouvoit de personnes recommandables par leur érudition. Après qu'il eût attentivement considéré toutes les raretés que la ville de Naples contenoit, il s'approcha le plus qu'il fut possible des gorges épouvantables du mont Vésuve, pour en remarquer le terrible embrasement. Rome ne renferme rien d'antique qui échappa à sa curiosité, & dont il n'ait tiré ou fait tirer sous ses yeux de fidéles copies ; ainsi après avoir parcouru l'Italie, & achevé son cours de droit à Padoue, il revint en France chargé de médailles, d'antiques, d'inscriptions publiques, d'épitaphes, de livres anciens & curieux, & de tout ce qu'il y avoit pu découvrir de rélatif en quelque maniere à l'éclaircissement de l'histoire ancienne.

De retour en France, il reprit ses études avec une nouvelle application, & alla les continuer à Mont-pellier, jusqu'à ce que ses parents le rappellerent à Aix, où il prit le degré de docteur en Droit. Il se rendit ensuite à Paris. Tous les savants de cette grande ville se firent un plaisir de le recevoir, & de lui faire voir les raretés qui s'y trouvent. De Paris il passa en Angleterre & y fut reçu du Roi Jaques d'une maniere très distinguée. Pendant le séjour qu'il fit dans cette isle, ses principales occupations furent de voir les savants qui florissoient alors à Londre & à Oxford, & de feuilleter les meilleures bibliothéques. D'Angle-

gleterre il paſſa en Hollande, où il vit avec une ſatisfaction inexprimable Mr. Hugue de Groot, & confera ſouvent avec le célebre Joſeph Scaliger profeſſeur à Leyde. Ce fut dans cette riche province qu'il trouva ſpécialement de quoi contenter ſa curioſité, & exercer ſa ſagacité, dans ce nombre prodigieux de plantes, de coquillages, & de productions merveilleuſes qu'on y apporte avec ſoin des Indes orientales.

Monſieur de Peireſc très ſatisfait de ſon voyage en Hollande, reprit le chemin de la France par les Païs-Bas eſpagnols. Il vit en paſſant à Anvers & à Louvain les perſonnes diſtinguées par leur ſavoir, qui s'empreſſerent comme à l'envie, de lui témoigner la joie qu'ils reſſentoient de le voir. Mais il ne trouva chez aucun d'eux tant de ſatisfaction, que chez Mr. Venceſlas Coebergher, fameux peintre & architecte, très verſé dans les antiquités, qui lui fit voir l'excellente collection de piéces de peinture, d'architecture, d'images des Dieux, de médailles & d'autres antiques qu'il avoit aſſemblés, & ſur leſquels ils firent enſembles des remarques auſſi judicieuſes qu'inſtructives. Mr. le Duc d'Arſchot reçut auſſi l'illuſtre de Peireſc avec beaucoup de conſidération, & lui fit préſent d'un grand nombre de Médailles rares & curieuſes. Il en reçut auſſi une de Mr. de Peireſc dont il fit toujours grand cas.

Ayant vu dans ces Provinces tout ce qui pouvoit mériter ſes attentions, il retourna à Aix. Il occupa peu après la charge de Conſeiller au Parlement de la même ville, dont ſon oncle lui avoit obtenu les proviſions du Roi pendant ſon abſence. Comme ſon mérite étoit généralement reconnu, ſon élévation fut univerſellement applaudie. Il y adminiſtra la juſtice avec une droiture & une probité qui le rendirent reſpectable aux yeux de tout le monde. On voit peu de perſonnes poſſéder avec plus d'étendue que lui les qualités requiſes à un emploi ſi important. Il avoit une connoiſſance parfaite de la Juris-prudence, & une affabilité qui lui gagnoit tous les cœurs. Il joignit à des qualités, ſi néceſſaires dans un magiſtrat, un amour extrème pour les belles lettres, n'y ayant aucun genre de litterature, qu'il n'eût épuiſé en quelque façon.

Quoiqu'aſſidu aux fonctions de ſa charge, il étoit ſi laborieux qu'il trouvoit aſſez de tems pour s'appliquer à l'étude de la Phyſique & des Antiquités, & pour entretenir à cet effet un commerce de lettres, avec les plus ſavants de l'Europe. Sa maiſon étoit une eſpéce d'Academie toujours ouverte aux perſonnes d'eſprit, avec leſquelles il avoit un plaiſir ſingulier de diſcourir. Il y avoit raſſemblé des quatre parties du monde, tout ce qui pouvoit ſervir à l'embeliſſement de ſon cabinet & à la ſatisfaction de ſon eſprit. Manuſcrits rares en toute ſorte de langues, marbres, ſtatues, peintures, inſcriptions, minéraux, plantes, animaux, momies, pierreries, vaſes & meſures des anciens: enfin tout ce que l'art & la nature avoient produit de ſingulier.

L'étroite amitié qui le lioit avec Mr. du Vair prémier préſident au parlement d'Aix, l'engagea à faire encore un voyage à Paris, lorſque le Roi donna les ſceaux à celui-ci: lui même y fut pourvu d'une abbaïe en Guyenne, avec pouvoir de retenir ſa charge de conſeiller; mais après la mort de ſon ami, il retourna en Provence & ſe déporta enſuite de ſon conſulat en faveur d'un de ſes neveux, pour vaquer plus librement à ſes études, qui le conſommerent tellement qu'il tomba malade & mourut le 24 Juin 1637. Il rendit de très grands ſervices à la République des lettres, qui lui ſera à jamais obligée des ſoins, qu'il a pris de remettre au jour quantité de précieux reſtes de l'antiquité, que le tems auroit enſéveli dans un oubli éternel. Pluſieurs Académies ont fait des oraiſons funébres à ſa mémoire. Nous y renvoyons le lecteur curieux de connoître plus amplement les qualités perſonnelles, la ſagacité & la profonde érudition de Mr. de Peireſc.

KE-



D. KENELMVS DIGBI EQVES
AVRATVS APVD CAROLV̄ REGĒ MAGNÆ BRITANIÆ

R. V. Voerst sculp.
Ant. van Dyck pinx. Cum privilegio

KENELME DIGBI
CHEVALIER ANGLOIS.
&c. &c. &c.

Kenelme Digbi étoit ſorti de l'ancienne & illuſtre famille de Tilton dans le Comté de Leyceſter en Angleterre. Famille qui du tems de Henri II; & même avant la conquête des Normands, rempliſſoit déja avec honneur les prémieres charges du Royaume. Il s'appliqua à l'étude des langues & des ſciences pendant ſa jeuneſſe, & lorſqu'il fut plus avancé en âge, il marcha ſur les traces de ſon biſayeul Everard Digbi, qui avoit combattu vaillamment avec ſix de ſes fréres pour les interêts de Henri VII. contre l'uſurpateur Richard III. Il effaça par ſa ſage conduite la tâche que ſon pére avoit laiſſé à ſa famille, en trempant dans la conſpiration des poudres. Il fit plus, car l'attachement qu'il témoigna pour la perſonne de ce Prince, & ſa fidélité à le ſervir lui mériterent d'être rétabli dans la jouiſſance de ſes biens.

Rentré dans les bonnes graces du Roi, il parut à la cour avec éclat, y faiſant admirer ſa prudence & ſes belles qualités, & s'y acquit une grande réputation par les preuves non équivoques qu'il donna de ſa capacité dans les affaires du Cabinet & dans l'art de la guerre. Motifs qui déterminerent le Roi à lui confier dans la ſuite le commandement d'une flotte destinée à agir contre les Vénitiens. Ceux-ci avoient fait pluſieurs priſes ſur les Anglois ſans leur avoir préalablement déclaré la guerre. Digbi muni de lettres de repréſailles, mit à la voile pour leur rendre la pareille, & pour proteger la navigation de ſa nation. La fortune le ſeconda, il fit éclater ſa valeur par ſes beaux exploits contre ces Républicains & par les vaiſſeaux richement chargés qu'il leur enleva. Commandant une petite flotte ſur la Méditerranée, il ſe vit inveſti par celle de Véniſe beaucoup ſupérieure en voiles: mais ſon habileté le fit triompher. L'action ſe donna proche d'Alexandrette. Les Vénitiens ſe flattant de leur ſupériorité comptoit de ſe dédommager par ſa défaite des priſes qu'il leur avoit enlevées: mais il les combattit avec tant de prudence, qu'il s'ouvrit un chemin à travers de leur flotte, par lequel il reconduiſit ſon butin en Angleterre.

Il ne fut pas moins conſidéré ſous le regne ſuivant; car Charles I. étant monté ſur le trône de la Grande-Brétagne, continua à recompenſer ſes mérites par les brillants emplois qu'il lui donna. Ce Prince le fit gentil-homme de ſon cabinet, & convaincu de ſon habileté dans l'art militaire & dans la marine, lui donna l'intendance générale de ſes armées navales & le gouvernement de l'arſenal maritime dit de la Sainte Trinité. Mr. Digbi s'acquit beaucoup de gloire dans l'exercice de ſes emplois, en ſervant l'état & ſon Prince, & rendit en même tems ſon nom célebre parmi les ſavants, par les productions de ſon eſprit. Il s'addonna à l'étude des plus fameux auteurs anciens qu'il ſe rendit très familiers. Il en traduiſit parfaitement bien pluſieurs en anglois. Les modernes devinrent enſuite l'objet de ſon application & il puiſa dans les uns & les autres des vives lumieres qui firent admirer la pénétration de ſon eſprit & la ſublimité de ſon génie. C'eſt à l'aide de ſes grands maîtres & de ſa ſagacité naturelle, qu'il acquit les belles connoiſſances, dont il nous a fait part dans ſon livre de la nature des corps & de l'immortalité de l'ame. Il eut de fréquentes conférences ſur cet dernier ſujet avec le ſavant Mr. René Deſcartes. Ces deux illuſtres perſonnages avoient coutume de ſe voir au collége de Boncourt à Paris, où étoit leur rendez-vous. Ils ſe firent mutuellement beaucoup de politeſſe, & quoique leurs opinions ne s'accordaſſent point ſur pluſieurs articles, ils ne ſe ſéparerent que remplis d'eſtime l'un pour l'autre.

Mr. Digbi joignit l'étude des Mathématiques à celle de la Philoſophie, s'appliquant à faire les démonſtrations de celle-là avec tant de plaiſir, qu'on eût dit qu'il n'avoit point de plus grande ſatisfaction. Auſſi y fit-il des progrès merveilleux, qui l'engagerent inſenſiblement à rechercher par la Chimie les ſecrets les plus cachés de la nature. Conduit dans ſes opérations par d'auſſi bons guides que la Philoſophie & les Mathématiques, il fit des découvertes pour la perfection de la Médecine, & apprit pluſieurs remédes très ſalutaires,

qu'il diſtribuoit gratuitement aux pauvres. Il apprit en même tems le ſecret de compoſer la poudre de Sympathie, ſur laquelle il fit un très beau diſcours à Montpellier. Cette piéce ayant mérité l'approbation des docteurs de la faculté de Médecine, on la donna au public: mais la poudre de Sympathie ne fut repandue enſuite que par le chirurgien du Duc de Mayenne, à qui ce ſecret étoit parvenu.

Si les exploits militaires de Mr. Digbi, & ſes vaſtes connoiſſances dans les ſciences lui ont fait honneur, on peut dire que ſa fidélité inviolable pour ſon Prince, & ſon attachement ſincére à ſa Religion, l'ont encore rendu beaucoup plus recommandable. Le Roi Charles I. avoit tellement aigri l'eſprit de ſon Parlement & de la plûpart des Anglois & des Ecoſſois, qu'après avoir vu périr tragiquement ſes favoris ſur l'échaffaut, il ſubit enfin lui-même un ſort ſemblable. Une exécution ſi hardie & ſi énorme devoit faire tout appréhender aux partiſans du Roi: cependant Mr. Digbi ne diminua rien de ſon dévouement à la famille royale & on le vit conſtamment attaché aux interêts de la Reine Henriette de France, veuve du Roi décapité. Cette Princeſſe convaincue de ſon zèle & de ſon affection, le fit ſon chancellier & le nomma Ambaſſadeur auprès du Pape Innocent X., pour y aller menager les affaires de la Religion. Mais quoiqu'il ſe donnât tous les ſoins qu'on pouvoit attendre d'un miniſtre habile & zèlé dans les deux voyages qu'il fit à Rome en cette qualité, ſes négociations furent infructueuſes, l'opiniatreté de ceux qui dominoient dans la Grande-Brétagne, y ayant apporté des obſtacles inſurmontables.

Il tâcha enſuite d'adoucir les eſprits & de ramener les choſes à ſon but par quelques écrits, qu'il publia à Londre: mais ce fut à ſon dommage: car il fut arrêté, mis en priſon, & conduit devant le Parlement comme un criminel pour y être interrogé. Sa conſtance parut dans ce moment critique, il confeſſa hautement qu'il étoit catholique, & ſoutint par ſes ſages raiſonnements qu'il n'y avoit eu rien de criminel dans ſon attachement à la famille royale. Soit que ſes raiſons euſſent fait quelque impreſſion ſur l'eſprit de ſes juges, ſoit que la prudence, avec laquelle il s'étoit conduit pendant le regne du feu Roi, n'eût point donné lieu de le ſoupçonner d'avoir formé des entrépriſes contre la liberté de la nation, on ſe contenta de le condamner au banniſſement & à la confiſcation de tous ſes biens.

Il ſupporta cet accablant revers de fortune, avec une grandeur d'ame vraiment héroïque, & paſſa en France où il trouva une retraite favorable. Il s'y fit aimer par ſon eſprit & par ſes belles qualités de tous les ſavants, & des gens d'honneur & de diſtinction, qui s'efforcerent comme à l'envie d'adoucir les rigueurs de ſon exil, par les marques d'eſtime & d'amitié qu'ils lui donnerent. Sa vertu & ſa piété éclaterent alors merveilleuſement, & donnerent même un nouveau luſtre à ſon mérite pendant ces années de diſgraces, qui durerent juſqu'après la mort de l'uſurpateur Cromwel. Alors Charles II. ayant été rappellé en Angleterre par les intrigues du général Monck, pour occuper le trône de ſes péres: Mr. Digbi retourna auſſi à Londre & reçut pluſieurs témoignages d'eſtime de la part du nouveau Roi. Comme il ne s'étoit point élevé dans ſes prémieres proſpérités, ni laiſſé abbattre par les adverſités qui les avoient ſuivies, il uſa avec beaucoup de modeſtie de la fortune qui leur ſuccéda, & paſſa le reſte de ſes jours dans une grande tranquillité, continuant à s'adonner à l'étude des belles lettres, autant que les douleurs de la pierre, dont il étoit travaillé, le lui permirent. Sentant augmenter ſon mal dans la ſuite, & ſes reins commençant à s'ulcérer, il voulut repaſſer en France, dans l'eſpérance que le changement d'air apporteroit quelque adouciſſement à ſes peines. Dans ce deſſein il s'avança vers la mer couché dans une litiére: mais ſes maux s'accrurent tellement en chemin, qu'il fût obligé de ſe faire reporter à Londre. Il y mourut peu après, le 11 Mai 1665, âgé préciſément de 60 ans, étant né le même jour en 1605.

Il avoit épouſé la fille unique du chevalier Edouard Standley nommée Venetia, de laquelle il eut trois fils, Kenelme, Jean & George.

ALEXAN-



D ALEXANDER DELLA FAILLE nobilis senator Antuerpiensis

Anton van Dyck pinxit — Jacobus de Man exc — A. Lomm...

ALEXANDRE DELLA FAILLE
ANCIEN GENTIL-HOMME,
ECHEVIN DE LA VILLE D'ANVERS.
&c. &c. &c.

PLusieurs écrivains du dernier siècle & de celui-ci ont fait mention en passant des messieurs Della Faille. De ce nombre sont l'historien de l'Archiduc Albert & l'auteur du supplément aux trophées de Brabant: mais nous n'avons point lu, qu'aucun d'eux ait pris le soin de décrire la noblesse & l'antiquité de leur extraction. Elle est cependant si illustre, & si bien constatée par d'anciens monuments très authentiques, que nous croirions manquer à ce que nous devons à la mémoire des deux illustres morts de cette famille, dont nous sommes obligés de parler ici, si nous laissions échapper l'occasion, de donner en racourci une légere idée de leur origine.

L'illustre maison Della Faille, d'où sont sortis les deux grands personnages suivants, est originaire d'Orient, où elle florissoit déjà long-tems avant que les Mahometans vinssent établir le siège de leur Empire en Europe. Elle servit avec distinction dans les armées des Empéreurs de la maison de Paléologue. Sa fidélité à ces Princes, son zèle & son attachement à leur service lui avoient mérité l'estime & la bienveillance de cette derniére race des Empereurs d'Orient, malheureusement ensévelie sous les ruines de leur Empire à la prise de Constantinople par Mahomet II. en 1453. Après ce coup fatal à la chrétienneté, Léopardo Della Faglia. (C'est ainsi que cette famille s'appelloit alors, & ce n'est que par un usage introduit à la faveur d'une traduction Wallone, qu'elle a porté depuis le nom Della Faille) Léopardo Della Faglia, dis-je, cherchant un azile assuré, où il put mettre sa foi sa liberté & sa vie à couvert des persécutions, se retira en Italie avec le Prince de Tarente, & s'établit peu après à Naples.

Le vrai mérite étant toujours estimé dans tout païs; Léopardo Della Faglia se vit considérer de plus en plus en Italie, à mesure qu'il y faisoit des connoissances. Des prémieres familles de cette région chercherent à s'allier avec ses enfants. Barnabé Ruffo Comte de Seiglio, Sinopoli & Nicotara épousa sa fille nommée Marie, & Guido-Baldo de la Rovere Duc d'Urbin donna en mariage sa fille appellée Loiére-Balde à Jean Della Faglia son fils. Ainsi si sa postérité se trouva privée des grands biens que les conquêtes des Mahometans lui avoient enlevés, elle eut d'ailleurs la consolation de participer à ceux des meilleures familles italiennes, & de trouver dans les Papes & dans les Ducs de Farnése des généreux protecteurs de leurs vertus, qui les dédommagerent en partie de la perte qu'ils avoient faite par l'extinction de la maison Impériale de Paléologue.

Vers l'an 1482, ce digne fils & héritier des vertus civiles & militaires de Leopardo Della Faglia fut nommé général de cavalerie par le Pape Innocent VIII. & s'acquitta de cet emploi à l'avantage du St. Siège, avec toute la prudence & la bravoure qu'on pouvoit attendre d'un officier de son rang & d'un héros, non seulement pendant le pontificat d'Innocent: mais encore sous celui de son successeur Alexandre VI. Ce fut en parti en reconnoissance des services signalés qu'il rendit à la cour de Rome dans ces tems difficiles, & en partie pour des mérites personnels, que son fils Jean-Baptiste Della Faglia, fut dans la suite des tems appellé de Naples à Rome & nommé prémier des quarante nobles de la ville de Castro, en 1537, par le Pape Paul III. qui l'estimoit particuliérement. Il ne jouit point long tems de cet honneur, ayant eu le malheur d'être massacré à Plaisance avec son Prince Pierre Louis de Farnése Duc de Castro.

Son fils Pierre Della Faglia ou della Faille hérita de la dignité de noble de la ville de Castro par la mort de son pére: mais depuis marié avec Vincente de Calvart de Sassigny il quitta l'Italie & vint s'établir dans les Païs-Bas, avec Agnate de Rasima mére de sa femme, & ses deux fréres Anthonio & Giovanni morts sans postérité. Ce Pierre della Faille laissa

entr'autres enfants un fils nommé Jean, qui épousa Cornille van der Capelle, & celui-ci eut un fils nommé aussi Jean, & marié avec Marie van der Goes. C'est de ce dernier mariage, que naquit Alexandre della Faille environ l'an 1583.

Issu d'une famille que le mérite seul perpétué de race en race avoit mis au dessus des revers de la fortune & promu aux prémiers emplois civils & militaires dans une terre étrangere, il fut élevé de maniere à pouvoir soutenir avec honneur le haut point de gloire auquel ses ancêtres étoient parvenus. Connoissance des langues, des beaux-arts & des sciences; rien ne fut oublié de ce qui pouvoit contribuer à cultiver son esprit, & à faire naître dans son cœur la haine du vice, l'amour de la vertu, l'estime & le respect pour la Religion. Après avoir appris la langue Latine, il alla étudier la Philosophie & la Juris-prudence dans l'université de Louvain. Convaincu dès lors que pour être revêtu des emplois les plus brillants on en devient plus recommandable qu'à mesure qu'on en est digne & capable d'en remplir toutes les fonctions, il s'addonna à l'étude des loix, & reçut les honneurs académiques après les avoir mérités.

Revenu à Anvers il gagna le cœur & l'estime d'un chacun, par la pureté de ses mœurs, sa politesse & ses autres belles qualités personnelles. Un mérite si distingué, & accompagné d'une naissance illustre ne pouvoit rencontrer aucun obstacle dans ses entréprises, aussi peut-on dire qu'Alexandre della Faille n'en trouva jamais dont il ne triompha facilement. Ayant résolu de se marier il jetta les yeux sur noble demoiselle Marie de Bisthoven pour en faire son épouse. Sa déclaration sur ce sujet fut suivie du consentement de toute cette illustre famille & son amour payé d'un gracieux retour de la part de cette demoiselle, qui eut sujet de s'applaudir pendant toute sa vie d'avoir rencontré un cœur tendre pieux & généreux dans un mari fidel & parfaitement honnête homme. Il n'eut pas besoin d'employer la brigue pour être honoré de la magistrature, son mérite reconnu généralement à la cour & à la ville lui attira les suffrages de ses concitoyens, & l'approbation de la cour.

Il ne nous reste point assez de place pour nous étendre autant qu'il conviendroit, sur l'intégrité avec laquelle il s'acquitta plusieurs fois & pendant plusieurs années de la charge d'échevin de la ville d'Anvers; il seroit même assez difficile d'exprimer dignement la droiture de son cœur, sa sensibilité aux calamités publiques, qui arriverent de son tems, & sa compassion envers le commun du peuple qui en ressent toujours plus vivement les effets, mais nous ne pouvons oublier de dire qu'il employat dans ces occasions ses moyens & son crédit pour en adoucir la rigueur & qu'il fut constamment le nourricier du pauvre & le généreux défenseur de la veuve & de l'orphelin, jusqu'à ce qu'ayant atteint une heureuse veillesse, la mort vint trancher la fil de ses jours en 1653.

Il eut de son Mariage avec Mademoiselle de Bisthoven un fils nommé Jean-Baptiste, chevalier Seigneur de Reedt & dans son tems prémier Bourguemaître de la ville d'Anvers, qui eut pour fils Alexandre della Faille Margrave de la dite ville. La famille della Faille subsiste encore aujourd'hui dans les Païs-Bas, tant à Anvers qu'à Gand, & forme cinq branches différentes assez nombreuses, dont les membres possédent les prémiers emplois civils & militaires dans les dites villes, comme leurs ancêtres ont toujours possédé. Voici les noms de ces cinq branches qui tirent toutes leur origine de Jean della Faille & de Cornille van der Capelle uniques de leurs Ancêtres qui aient laissé postérité masculine. La branche de della Faille Reymenan, dont le chef est aujourd'hui Charles Joseph della Faille souvent prémier Bourguemaître de la ville d'Anvers & dont le fils Jérôme Joseph est Major de la dite ville. 2. La branche de della Faille Waerloos. 3. La branche de della Faille Baron de Nevel, dans laquelle on comprend son frére le Baron de Steinpuis. 4. La branche de della Faille Baron d'Huyssé souvent prémier Echevin & Bourguemaître de la ville de Gand. 5. La branche de della Faille d'Assenede dont le chef à desservi l'emploi de prémier Bourguemaître de Gand, & qui à son fils ainé actuellement Major de la même ville.

JEAN



R.P. IOANNES CAROLVS DELLA FAILLE *Antverpiensis e societate* IESV *in Academia madritensi collegii imperialis matheseos professor Philippi IV hispaniarum indiarumq; regis consiliarius ac cosmographus indiarum consilii primarius Serenissimi principis Ioannis Austriaci gubernatoris belgii quondam praeceptor nec non in expeditionibus neapolitanis portus longoni barcinonae in rebus bellicis serenitati tuæ a consiliis etc.*

Ant. à Dyck pinxit

JEAN CHARLES
DELLA-FAILLE JÉSUITE,
PROFESSEUR DES MATHEMATIQUES A MADRID.
&c. &c. &c.

JEan Charles della-Faille cousin du précédent, sortit d'un branche de cette famille distinguée des autres par le nom de Reymenan. Il étoit fils de Jean della Faille Seigneur de Reymenan, & de Marie van den Vower sa femme. Il naquit à Anvers environ l'an mil six cent deux. A peine avoit-il atteint l'âge de dix ans, qu'il commença à étudier la langue latine dans le college des Jésuites de cette ville. Pendant le cours de ses humanités, il donna de si belles espérances, que ses maîtres & les principaux de cette societé employerent leurs caresses & leurs artifices pour lui faire goûter leur ordre. Tout le monde sait, que c'est une coutume presque aussi ancienne parmi ces péres que leur institut, de peupler leurs maisons de jeunes gens, dont l'instruction leur est confiée, lorsque ceux-ci sortent des familles considérables, ou qu'ils paroissent doués de quelque supériorité de talent. Ces deux avantages se trouvoient réunis dans le jeune della Faille. Sa maison étoit une des meilleures de la ville, puissante par ses richesses, ses charges & son crédit, comme nous venons de le dire. D'un autre côté, sa conduite & ses progrès donnoient des marques non équivoques d'un cœur docile, d'un esprit pénétrant & d'une mémoire heureuse. Ainsi lorsqu'il eut achevé son cours d'humanités, ils firent ensorte qu'il alla étudier la Philosophie dans un de leur college, ou ils continuerent à le cultiver. Une foible résistance de sa part fut la suite des portraits affreux qu'ils lui avoient faits du monde, des avantages de la vie religieuse si souvent répétés à ses oreilles & des recompenses promises à l'observance des vœux monastiques, qui surent faire valoir fort à propos, pour le roidir contre les oppositions d'un pére. Enfin il se rendit à leurs instigations, entra au noviciat résolu de se consacrer à Dieu, & le passa exemplairement dans des exercices de pieté & de dévotion.

Il alla depuis enseigner la jeunesse à Bruxelles, où il forma de bons étudiants & où il fut d'autant plus remarqué, que son pére y occupoit la charge de Sécrétaire d'état. Comme il étoit extrémement laborieux & infatigable au travail, il employoit le tems qu'il ne devoit point à son college à l'étude des mathématiques, pour lesquelles il avoit un penchant extréme. Le desir d'avancer dans la vaste carriere que ces sciences présentent, s'empara tellement de son esprit, qu'il donnoit à peine à son corps le repos nécessaire, & ses supérieurs furent plus d'une fois obligés d'employer leur autorité pour interrompre son application. La Théologie vint ensuite occuper une partie de son tems: mais elle ne put rallentir la passion qu'il avoit pour les mathématiques, & les connoissances certaines qu'on y acquiert eurent toujours plus d'appas pour lui que les difficultés Scholastiques, dont l'étude ne produit souvent que l'incertitude ou l'entêtement. Il s'étoit déja acquis le nom d'habile mathématicien, & ses supérieurs le destinoient à remplir une chaire de professeur en Philosophie, lorsque le Comte Duc d'Olivarez écrivit à Bruxelles, pour avoir un gouverneur capable de l'instruction de Dom Juan deuxiéme du nom, fils naturel de Philippe IV. Roi d'Espagne & d'une comédienne appellée Calderona.

Les ministres chargés de cette commission jetterent les yeux sur le pére della Faille. Ils ne doutoient ni de son mérite ni de sa capacité: mais ils ne savoient s'ils pourroient le résoudre à abandonner sa patrie. La proposition lui en fut faite, on l'appuya des avantages qu'il pourroit retirer en se chargeant de l'éducation d'un Prince que le Roi son pére aimoit tendrement, & on les fit si bien valoir qu'il l'accepta. Toutes choses furent bientôt reglées avec ses supérieurs pour son voyage, il prit congé d'eux, de ses parents & de ses amis & alla occuper la place de gouverneur du jeune Prince. Persuadé que pour instruire un éleve avec fruit, il faut connoître son esprit & gagner son cœur, il étudia si bien le caractere de Dom Juan qu'il le pénétra, & s'acquit ensuite son estime & son amour par la dou-

ceur de ses remontrances, & par ses manieres polies & ingénieuses avec lesquelles il lui faisoit sentir la nécessité des préceptes qu'il lui donnoit. Complaisant à l'égard de ce jeune Prince sans être trop indulgent, il n'a jamais feint de dissimuler de petits défauts, que pour le conduire par des voies non rebutantes dans le chemin de la vertu, dont il jetta les précieuses semences dans son cœur, en ornant son esprit des connoissances nécessaires à un Prince de son rang. Il avoit même pris un tel ascendant sur son éleve & l'avoit si bien persuadé de sa sagesse & de sa prudence, que celui-ci ne faisoit ou n'entreprennoit rien sans avoir préalablement pris ses avis.

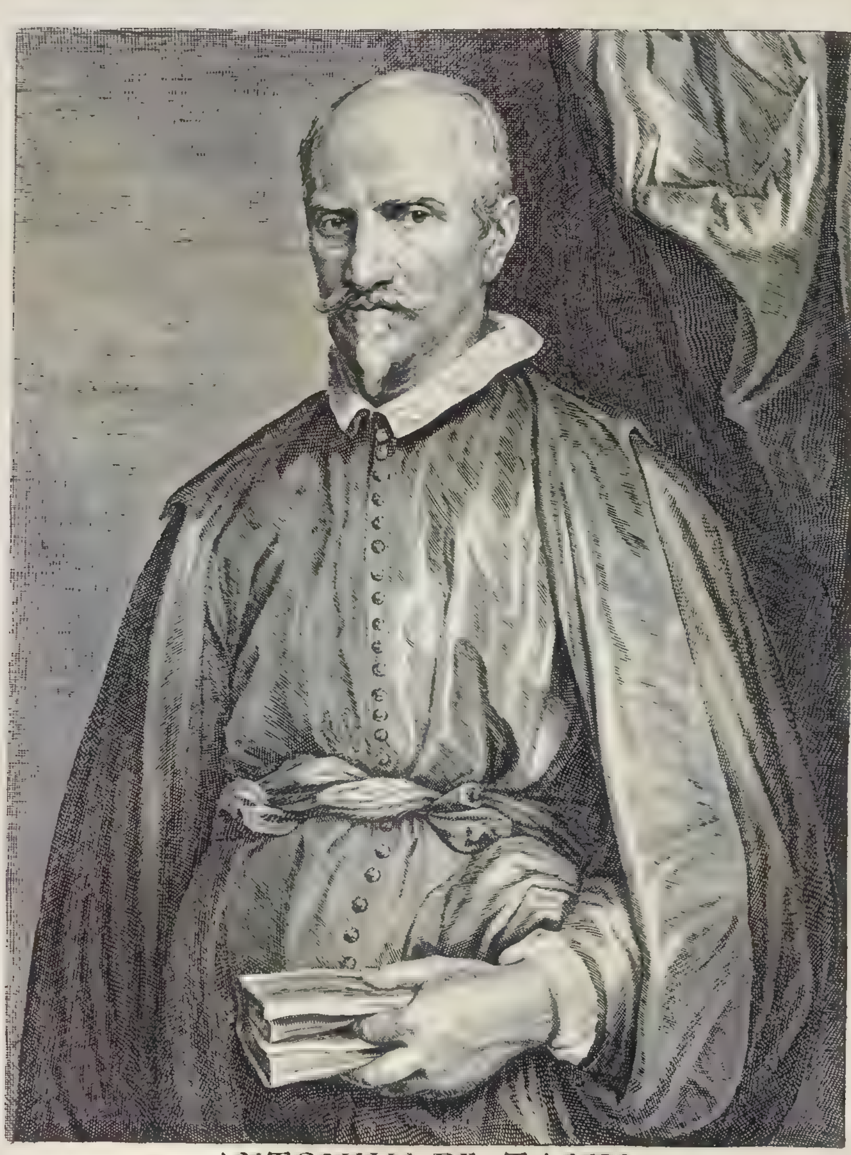
Si les soins du pére della Faille furent utiles à Dom Juan, ils ne furent pas moins agréables à Sa Majesté Catholique qui le combla d'honneur & de bienfaits pour lui en marquer sa reconnoissance. C'est par ce motif qu'il lui donna la chaire de Professeur en Mathématiques au college impérial à Madrid, avec la qualité de son conseiller & de son cosmographe de même qu'une pension considérable. Ce fut dans la même vue qu'il le nomma ensuite prémier conseiller au conseil des Indes. Dans cet enchainement de faveur de la part du Prince, della Faille ne sortit point des bornes de sa modestie ordinaire: mais il parut toujours également humble & assidu à toutes les fonctions de ses différentes charges qu'il remplit dignement, jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté de l'envoyer en Italie pour le bien de ses états. Pour lors il en suspendit les fonctions & accompagna Dom Juan au Royaume de Naples, avec la qualité de son conseiller. Il fut d'un grand secours à ce jeune Prince dans cette expédition & c'est à sa prudence & à ses sages conseils qu'il dut en grande partie la prompte réduction de cet état & le rétablissement de l'autorité du Roi d'Espagne.

Un succès si heureux & si rapide causa une joie extrême à la cour de Madrid, pour lors très lasse de la guerre qui l'épuisoit de tous côtés. Le Roi en ressentit une satisfaction d'autant plus grande, qu'aimant tendrement Dom Juan il voyoit son credit s'établir dans la nation espagnole par un événement de cette importance, & voulant lui attirer de plus en plus l'estime de cette nation, il l'envoya à Barcelone capitale de la Catalogne, où la tranquillité n'étoit point encore bien affermie, quoique la France vinsse de rendre à l'Espagne la partie de cette Province qui est au-delà des Pyrénées. Le pére della Faille accompagna encore Dom Juan dans la même qualité qu'il l'avoit suivi en Italie. Le poid des affaires rouloit principalement sur lui, quoiqu'elles se traitassent au nom du jeune Prince & rien ne se faisoit que par ses conseils. Tandis qu'ils étoient occupés à sonder les dispositions des grands de la Province, à affermir dans les interêts de la cour ceux qui chanceloient, à y faire rentrer ceux qui avoient suivi les revoltés, le pére della Faille tomba malade. Sa maladie ne parut point d'abord dangereuse: mais contre l'opinion des médecins elle empira de jour en jour & termina enfin sa carriere le quatriéme Novembre mil six cent cinquante-deux. Dom Juan fut extrêmement touché de sa mort & ne put lui refuser des larmes. Le Roi-même & toute sa cour le regretterent. L'academie de Madrid perdit son principal ornement & sa société un puissant appui. Il nous a laissé l'ouvrage suivant. *Theoremata de centro gravitatis partium circuli & eclipsis.*

Son corps fut enterré dans l'église des RR. PP. Jésuites de Barcelone, où Sa Majesté Catholique lui fit ériger un Mausolée de marbre d'une structure admirable, sur lequel on lit l'épitaphe suivant.

Patri Joanni Carolo Failla antverpiano Societatis Jesu Sacerdoti integerrimo, atque doctissimo Mathematicæ Scientiæ magistro, Serenissimi DD. Joannis de Austria gubernatoris & ducis supremi Catholicæ Majestatis Philippi quarti, amor tanti Principis hoc Mausoleum nobili virtutum ornatu, pulcherrimum sapienti omnium scientiarum Celatura animatum ad postumam & perennem gloriam erexit consecravit. Obiit Barcinonæ 4. Novembris 1652.

AN-



Ant. van Dyck pinxit

ANTONIVS DE TASSIS

CANONICVS ANTVERPIANVS, PICTVRÆ, STATVARIÆ, NEC NON OMNIS ELEGANTIÆ AMATOR ET ADMIRATOR.

ANTOINE
DE TASSIS
CHANOINE D'ANVERS.
&c. &c. &c.

ANtoine de Taſſis natif d'Anvers étoit iſſu d'une des plus anciennes familles patriciennes de cette ville, où elle s'étoit acquiſe une eſtime générale, par le zèle du bien public & la parfaite intégrité qu'elle avoit ſouvent fait paroître dans l'exercice des prémieres charges de la magiſtrature. Ses parents lui donnerent une éducation proportionnée à ſa naiſſance, afin de le rendre capable de ſoutenir avec dignité la gloire de leur maiſon, dans les emplois auxquels il pourroit parvenir dans la ſuite. Son eſprit docile, ſa mémoire heureuſe flatterent agréablement leurs eſpérances. Dès qu'il fut en état d'une étude un peu ſolide, ils le firent fréquenter le college des P. P. Jéſuites pour y apprendre les élements des langues greque & latine. Entre tems, le peintre qui venoit l'inſtruire dans le deſſein, jetta dans ſon cœur les prémieres ſemences de l'amour de la peinture, qui crût avec l'âge & y pouſſa de profondes racines. Ayant achevé ſes humanités, il alla faire un cours de Philoſophie dans l'univerſité de Louvain. Pendant qu'il s'avançoit ainſi dans les ſciences il croiſſoit en âge. Le tems de ſe déterminer ſur le choix d'un état approchoit, afin que ſes études ultérieures puſſent répondre au parti qu'il ſeroit réſolu de prendre. Après s'être mûrement conſulté, il ſe décida pour l'état eccléſiaſtique & s'addonna entierement à l'étude de la Théologie & de l'Ecriture Sainte.

Il ſeroit inutile d'ajoûter ici qu'il y fit des progrès, & qu'il mérita d'être regardé à juſte titre comme un théologien ſavant, ſi l'on fait attention que la diſcipline académique étoit alors dans ſa prémiere vigueur à Louvain. On n'auroit oſé y aſpirer au bonnet de docteur, ſans ſe ſentir un fond ſolide d'érudition, & cet honneur loin d'être vénal, comme il l'eſt devenu abuſivement depuis dans un trop grand nombre d'univerſités, ne s'accordoit encore qu'aux perſonnes diſtinguées par leur ſavoir. Sous ces réglements équitables Antoine de Taſſis crut pouvoir prétendre aux honneurs académiques, & les obtint en effet après avoir ſatisfait aux examens accoutumés, & ſoutenu ſes théſes en public avec applaudiſſement. Dès le tems de ſa fondation, l'univerſité de Louvain eut le privilége de nommer ſes ſuppôts à un certain nombre de bénéfices dans les chapitres même les plus illuſtres, & ce fut en vertu de cette prérogative qu'il fut pourvu d'un canonicat dans l'égliſe cathédrale d'Anvers. Son mérite & ſon érudition, furent les ſeuls motifs de cette collation en ſa faveur, & tout le crédit de ſa famille doit être compté ici pour rien, parce que ſelon l'uſage de l'univerſité, ces eſpéces de recompenſes ne ſe diſtribuoient que par voix de concours, ſans aucune acception de perſonnes, afin d'exciter une ſalutaire émulation dans les étudiants, & afin d'exclure des bénéfices, aux quels l'univerſité étoit en droit de nommer, toutes les perſonnes qui n'en ſeroient point véritablement dignes par l'intégrité de leurs mœurs, ou par la pureté de leur doctrine.

Antoine de Taſſis dévenu chanoine gradué par une voie auſſi honorable & auſſi légitime, ſe réduiſit à un genre de vie exactement conforme à ſon état. Chacune de ſes occupations avoit ſes heures reglées. L'étude & le ſervice divin occupoient preſque toute la matinée: la promenade ou quelque viſite de bienſéance avoient leurs tems marqués dans l'après-diner, & la cloche le rappellant à ſon égliſe mettoit fin à ces heures de délaſſement. Son goût pour la peinture l'avoit engagé à ſe former un riche cabinet d'eſtampes & de tableaux, où il s'entretenoit avec ſes parents, quelques amis ou quelque artiſte qu'il honoroit de ſon eſtime. Hors de là il ne paroîſſoit gueres que dans les endroits où les devoirs de ſon état & de la charité l'appelloient. Quoique bien partagé des biens de la fortune indépendemment de ſa prébende, il fut toujours ennemi du faſte, du jeu, de la diſſipation & de tout ce

qui ne féyoit pas à la modeftie eccléfiaftique. Bienfaifant envers les artiftes, il a fouvent employé par d'autres vues que celles de curiofité le pinceau de ceux dont il vouloit recompenfer les talents ou rendre le fort moins difgracieux, en leur épargnant la honte de recevoir du foulagement. Charitable envers les pauvres, il ne leur refufa jamais fon fuperflu & une main fécourable dans leurs befoin, il leur fit même un leg confidérable dans fon teftament, afin de leur faire éprouver fa compaffion jufqu'après fa mort, qui arriva à Anvers vers les fept heures du matin le onziéme Mai mil fix cent cinquante-un: après avoir reçu les facrements avec une dévotion exemplaire, & fait part à fon églife d'une portion de fa fucceffion. Il ordonna que tout ce qui lui étoit dû des arriérages de fon canonicat, feroit employé à la fondation de fon anniverfaire qui fe célebre encore à préfent chaque année dans l'églife cathédrale d'Anvers.

JEAN



DOMINVS IOANNES VANDEN WOVWER
Eq. Toparcha Ouenastæ Regi Catholico Belli, et Supremi Ærarii in Belgio a Consilus.

Anton van Dyck pinxit   Paul Pontius sculpsit

JEAN DE WOUWER
CHEVALIER,
CONSEILLER DE LA VILLE D'ANVERS.
&c. &c. &c.

PLuſieurs écrivains ont confondu Mr. Jean de Wouwer né à Anvers le 28 Mai 1546, avec un autre du même nom qui naquit à Hambourg l'année ſuivante. L'amour que ces deux perſonnages eurent pour les belles lettres, dans leſquelles ils excellerent l'un & l'autre, leur parenté, leur naiſſance preſque dans un même tems, lorſque les tranſmigrations étoient fort fréquentes au Païs-Bas, à cauſe des troubles que la Religion y occaſionnoit, & beaucoup plus peut-être un défaut d'exactitude, auront donné lieu à la mépriſe de quelques auteurs ſur ce ſujet. Il ne faut cependant point les confondre; puiſque ce ſont deux perſonnes réellement diſtinguées, pour parler philoſophiquement, & dont nous ne voulons traiter ici que du prémier. Il ſortit d'une famille d'Anvers fort ancienne & fort conſidérable, qui avoit déja été miſe au rang des nobles depuis long-tems à cauſe de ſes vertus, de ſes mérites & de ſon zèle pour le bien de l'état. Tandis qu'une branche de cette famille attachée à la Religion réformée ſe retira en Allemagne pour ſe mettre à l'abri de la perſécution, l'autre continua de demeurer à Anvers, ſuivant conſtamment la Religion catholique romaine, & donna en pluſieurs occaſions des marques de ſon dévouement aux volontés de la cour d'Eſpagne. C'eſt de cette derniere branche qu'eſt iſſu Mr. de Wouwer, qui fera le ſujet de ce diſcours.

Dès qu'il fût en âge de faire quelques progrès dans les études, ſes parents le firent fréquenter le collége des P. P. Jéſuites, où il commença ſon cours d'humanités ayant pour maître le pére Héribert Rosweyde. Dévenu capable des ſciences plus élevées, ils l'envoyerent à l'Univerſité de Louvain pour s'y appliquer, & il répondit parfaitement aux vues qu'ils s'étoient propoſées. Bien différent de ces jeunes étudiants, qui ne conſultent pour l'ordinaire que leurs aiſes & leurs plaiſirs dans le choix qu'ils font d'un logement, il ne ſe propoſa que l'avancement de ſes études dans celui qu'il prit. Ce fut dans ce deſſein qu'il alla demeurer dans la maiſon du célebre profeſſeur Juſte Lipſe, où il pouvoit rencontrer cet avantage: car outre les leçons qu'il prennoit dans les colléges, la converſation journaliére avec ce ſavant pouvoit contribuer beaucoup à ſa perfection. Elle y contribua effectivement, & les progrés qu'il y fit joint à ſes belles qualités perſonnelles, & à ſon amour pour les ſciences, lui gagnerent le cœur de Juſte Lipſe, qui eut toute ſa vie une véritable amitié pour lui. Ce ſavant homme en donna des preuves juſqu'à la mort, en nommant dans ſon teſtament Mr. de Wouwer pour un des exécuteurs de ſes dernieres volontés, & en recommandant à lui ſeul le ſoin de ſes manuſcrits: partie de ſa ſucceſſion qui ne lui tenoit pas le moins au cœur.

Mr. Wouwer pouſſé par un deſir ardent de ſe perfectionner dans les belles lettres, qui faiſoient ſa paſſion favorite, entreprit le voyage de France & d'Eſpagne, d'où allant en Italie il repaſſa par l'Allemagne, après avoir vu les ſavants de ces païs, & les originaux de ces belles antiquités, dont il avoit ſi ſouvent entendu diſcourir ſon hôte. Il profita d'autant plus dans ce voyage, que ſes études & ſon âge le mettoient en état de faire un plus juſte diſcernement des choſes qui ſe préſenterent à ſes yeux dans les différentes villes où il s'arrêta. En homme d'eſprit & d'intégrité, il examina attentivement ces nations, tâchant avec un ſoin égal d'en copier les vertus & d'en éviter les défauts. Il vit avec un plaiſir extrême les monuments antiques que Rome, Véniſe, Florence & quelques autres villes d'Italie ſe glorifient de poſſéder, & revint dans ſa patrie orné de tous les avantages qu'on peut recueillir en voyageant parmis les nations étrangeres. Son mérite le rendant très recommandable, ſes concitoyens le virent avec joie élevé à la charge de conſeiller de la ville d'Anvers: mais ils n'eurent point le bonheur de le poſſéder long-tems, car la cour de Bruxel-

les informée de ses belles qualités l'appella & le plaça au conseil des Finances, où il fit éclater sa probité sa vigilance & sa droiture, & passa ensuite au conseil de guerre, où répondant aux vues de l'illustre Princesse qui l'élevoit, il servit sa patrie avec tout le zèle & toute l'habileté qu'on pouvoit attendre d'un ministre prudent & éclairé. Si nous en croyons l'auteur de la vie de l'Archiduc Albert, Mr. de Wouwer à occupé aussi la charge de sécrétaire de la Chancellerie de Brabant, car dans la description qu'il fait de la pompe funébre du même Archiduc, il nous le représente y assistant en cette qualité.

L'Infante Isabelle Claire Eugénie pour lors gouvernante des Païs-Bas, très satisfaite des services de Mr. Wouwer, jetta les yeux sur lui, pour aller de sa part exécuter quelques commissions à la cour de Madrid, & prit par là occasion de le faire connoître à Philippe IV. Roi d'Espagne. Elle savoit par expérience que ce Prince ne refusoit point sa protection à ceux qu'elle lui envoyoit muni de lettres de recommandation, & elle en eut une nouvelle preuve dans la maniére dont Mr. de Wouwer en fut reçu, Ce Prince lui fit un accueil très gracieux à son arrivée, fut charmé de son esprit dans quelques entrétiens qu'il eut avec lui, l'honora de la dignité de Chevalier pendant son séjour à Madrid, & le renvoya ensuite vers l'Infante comblé de bienfaits, pour continuer l'exercice de sa charge.

Revenu dans les Païs-Bas, il conserva & augmenta son crédit à la cour de l'Infante Isabelle, à laquelle il ne survecut qu'environ deux ans, remplissant son poste avec un zèle & une fidélité qui lui mériterent un approbation générale, & employant les moments de loisir que ses occupations lui donnoient, à la composition de quelques ouvrages que nous indiquerons, & à l'arrangement des manuscrits, dont Mr. Juste Lipse lui avoit recommandé le soin avant sa mort. Il fit imprimer deux centuries des lettres de Juste Lipse, de même que Tacite & Séneque avec des doctes remarques de ce savant sur ces deux auteurs. Ces deux derniers, qui passent pour des meilleurs ouvrages de Lipse, ont été fort loués des gens de lettres & les belles préfaces de sa façon que Mr. de Wouwer y ajoûta sont des ornements qui les rendent encore plus estimables. Il paroit qu'il étoit fort prévenu en faveur de l'érudition de Juste Lipse. De là son *Eucharisticon Cl. & incomparabili viro Justo Lipsio*, & son *Assertio Lipsiani donarii adversus Gelastorum sugillationes.* Il composa ce deuxiéme à l'occasion de quelques plaisanteries qu'on fit sur la donation que Juste Lipse avoit faite de sa plume à notre Dame de Hall. Nous avons encore de Mr. de Wouwer un panégyrique dédié au Sérénissime Archiduc Albert & à l'Infante Isabelle &c. Souverains des Païs-Bas, la vie du bienheureux Simon Valentin prêtre, & un livre de la consolation, écrit au fameux peintre Pierre Paul Rubens, au sujet de la mort de son frére Philippe.

C'est en partie par ces ouvrages écrits en latin, que Mr. de Wouwer s'est fait connoître à la République des lettres. La latinité en est élégante, nette & dédagée de certains tours d'expression qu'on a censurés dans les écrits de Juste Lipse. C'est son amour pour les belles lettres & pour les personnes qui les cultivoient, qui lui ont attiré l'estime des savants. C'est sa probité & sa droiture qui l'ont fait généralement aimer des grands & des petits dans les différentes charges qu'il a occupées, & ce sont ses soins infatigables pour le bien de sa patrie & de l'état, qui lui ont acquis la bienveillance de son Prince, & qui l'ont fait regretter beaucoup lorsqu'il mourut le 23 Septembre 1635, dans la cinquante-neuviéme année de son âge; pendant que l'Infant Dom Ferdinand étoit gouverneur des Païs-Bas.

PAUL



Nobilissimus et Integerrimus Vir, D. PAVLVS HALMALIVS, Senator Ant.

Ant. van Dyck pinxit
Pet. de Iode sculp.

Cum privilegio

PAUL DE HALMALE
ANCIEN GENTIL-HOMME,
ECHEVIN DE LA VILLE D'ANVERS.
&c. &c. &c.

PAul de Halmale naquit à Anvers environ l'an mil cinq cent quatre-vingt-ſix. Il étoit fils de Meſſire Gommar de Halmale & d'Anne de Fockenberg ſa femme, petit-fils de Philippe de Halmale qui avoit épouſé une demoiſelle de qualité ſurnommée Roeloffes, & arriére petit-fils de Meſſire Jean de Halmale Chevalier, né le ſeiziéme Mai mil quatre cent trente-ſix & marié enſuite avec Chriſtine d'Amſtel fille de Gysbert du même nom & de Chriſtine de Sevenbergen. Si l'ancienneté & la nobleſſe de cette illuſtre maiſon pouvoit être revoquée en doute, il nous ſeroit aiſé pour les prouver, de remonter juſqu'à la fin du douziéme ſiècle & de citer depuis lors ſes ancêtres de génération en génération. On les verroit ſe ſuccéder les uns aux autres ſans interruption & remplir chacun en ſon tems des places conſidérables dans leur patrie, ſoit dans l'égliſe, ſoit dans la magiſtrature. Ce fut entre les mains d'un Bourguemaître de ce nom que l'Archiduc Albert prêta le ſerment uſité, lorſqu'il alla prendre poſſeſſion du Marquiſat d'Anvers, après ſon mariage avec l'Infante Iſabelle Claire Eugéne, qui le lui avoit apporté en dot de même que le reſte des Païs-Bas eſpagnols. On peut ajoûter, ſans porter la moindre atteinte à l'ancienneté des familles nobles réſidentes à Anvers, que s'il s'en trouve qui ſoient établies dans la même ville depuis autant de ſiècles que celle de Halmale, le nombre en eſt fort petit, & ne peut gueres excéder celui de deux ou trois. Nous n'inſiſterons point davantage ſur cet article, parce que toute la gloire que l'on peut donner à un homme pour être deſcendu d'une illuſtre ſucceſſion d'ancêtres ſeroit bien peu de choſe en elle-même & par rapport à lui, ſi elle n'étoit ſoutenue par ſon mérite perſonnel. C'eſt celui-ci qui doit principalement introduire une véritable diſtinction, & c'eſt par cet endroit qu'il nous faut conſidérer Paul de Halmale en parcourant legérement les circonſtances les plus remarquables de ſa vie.

Né avec tous les avantages du corps & de l'eſprit qu'on peut ſouhaiter dans un enfant, il fut deſtiné à la robe par ſes parents preſque auſſi-tôt que ſes talents commencerent à ſe faire remarquer, & élevé d'une maniere à pouvoir répondre dignement à leurs vues. Les exercices corporels aiderent à augmenter la force de ſon temperamment, lorſqu'il fut capable d'y vaquer. Les bons exemples & les ſalutaires inſtructions paternels contribuerent beaucoup à la formation de ſes mœurs pendant ſa jeuneſſe, & les leçons des maîtres répandirent en même tems dans ſon eſprit les lumieres & les connoiſſances néceſſaires à celui dont on ſe propoſoit de faire dans la ſuite des tems un magiſtrat reſpectable. L'événement fera voir que les vues des parents étoient conformes aux deſſeins de la providence & que les ſages diſpoſitions qu'ils firent à cet effet, étoient des préparations indiſpenſables. Selon la coutume du païs, il paſſa du college d'Anvers à l'univerſité de Louvain, où il fit ſes licences en droit, & de là ſes parents le firent voyager dans les Païs-Bas & en France afin de le détourner du deſſein où il le croyoient de ſe marier dans un âge qui ne leur paroîſſoit point encore aſſez mûr pour ſe choiſir un établiſſement. Il ſe ſoumit à leurs ordres avec docilité & rapporta pour fruit d'un voyage de près de deux ans des manieres polies & une certaine connoiſſance du monde qu'on acquiert rarement dans le ſein de ſa famille, & qu'on pouvoit encore plus rarement y acquerir dans ce tems.

Il ne demeura point long-tems à Anvers après ſon retour ſans penſer derechef au mariage. Ses parents ne crurent plus devoir s'y oppoſer directement ni indirectement; au contraire voyant qu'il avoit conçu de l'inclination, pour une demoiſelle que ſa vertu & ſa modeſtie ne rendoient pas moins aimable que ſa beauté, ils lui laiſſerent une entiere liberté de continuer ſes recherches. L'amante ayant réſolu de répondre à la flamme de Mr. Halmale, les deux familles convinrent de la dot & des conditions de leur contract & leur permi-

mirent d'unir leur deſtinée par des liens indiſſolubles. Si la fertilité d'un mariage eſt une marque que le ciel le bénit, comme l'Ecriture Sainte ne nous permet point de le revoquer en doute, il n'y en à pas un grand nombre qui éprouvent une bénédiction plus abondante que n'éprouverent ces deux époux. Dix-ſept enfants tant fils que filles furent les fruits de leur alliance. Les infirmités aux quelles une femme eſt ſujette dans tant de groſſeſſes & de couches furent à Mr. Halmale autant d'occaſions de témoigner la tendreſſe de ſon cœur à ſa chere épouſe, & de lui donner des marques authentiques de ſon amour, par la part qu'il prennoit à ce qu'elle étoit obligée de ſouffrir.

Au milieu de ces ambaras, & tout occupé du ſoin d'une famille qui s'augmentoit preſque tous les ans, il ne cherchoit point les honneurs de la magiſtrature : il auroit même préféré les douceurs d'une vie privée à l'éclat des emplois, s'il n'eut dépendu que de lui: mais ſes concitoyens penſant tout autrement que lui à cet égard l'élurent pour Echevin de leur ville en mil ſix cent vingt-ſept. Il n'acquieſça qu'à regret à ſon élevation, perſuadé que les occupations de cette charge, l'enleveroient ſouvent à ſa famille pour laquelle il étoit toute tendreſſe & tout œil. Il ne ſupporta alors que pendant deux ans le poid de ce fardeau pénible qu'on lui avoit impoſé malgré lui, & pour ce tems faiſant violence à ce que ſon amour conjugal & paternel vouloit exiger de lui, il retrancha à ſa famille une partie du tems qu'il lui donnoit d'affection, pour le conſacrer par devoir aux fonctions de ſa charge. En mil ſix cent vingt-neuf il fut rendu à lui-même & à ſa famille. Cinq années conſécutives s'écoulerent dans cette ſituation deſirée, pendant leſquelles il donna à ſa famille tous les ſoins & tous les témoignages d'amour qu'on peut attendre d'un bon pére & d'un bon mari. Cet eſpace de tems lui parut plus court que les deux années de gêne qu'il venoit de paſſer: mais cette tranquillité fut troublée en mil ſix cent trente-quatre par une nouvelle élection, qui le fit encore rentrer dans le Magiſtrature, & depuis lors juſqu'à la fin de ſes jours, il ne lui fut plus poſſible de ſe voir libre. Les Bourguemaîtres & Echevins de la ville d'Anvers étoient ſi ſatisfaits de la ſageſſe de ſes avis, de ſon amour pour la juſtice & de ſes ſoins pour tout ce qui étoit du reſſort de ſa charge qu'ils l'y retinrent par des élections réitérées, & la bourgeoiſie étoit ſi prévenue pour ſa famille, qui de tems immémorial avoit toujours témoigné beaucoup d'intégrité dans l'adminiſtration de la juſtice, qu'il ſe vit obligé de céder aux vœux du public & de demeurer dans la régence de cette ville juſqu'à ſa mort, dont on n'a négligé de nous communiquer la date & qui fut vraiſemblablement vers l'an 1643.

Après avoir vu ci-deſſus dix-ſept enfants nés d'un ſeul de Halmale, ſans y comprendre deux autres branches du même nom, qui avoient auſſi alors poſtérité maſculine, on croiroit aiſément que cette famille eſt aujourd'hui dévenue très nombreuſe: mais il en eſt tout le contraire, elle ne ſubſiſte plus préſentement du moins en ligne maſculine que dans deux ſeules perſonnes, dont celle qui poſſéde les archives de cette ancienne maiſon & qui eſt regardée pour en être le chef, eſt Mr. de Halmale chanoine noble & gradué de l'égliſe cathédrale d'Anvers, où il y a douze prébendes qui ne peuvent être poſſédées ſelon les reglements inviolables de ce chapitre, que par des ſujets qui ont donné des preuves authentiques de nobleſſe, & qui ſont licentiés en Droit. L'autre eſt Monſieur Jean Joſeph de Halmale, ancien Echevin de la ville d'Anvers, qui vit encore dans le célibat.

CON-



D. CONSTANTINVS HVGENS EQVES
TOPARCHA SVYLECOM.

Ant. van dyck pinxit

privilegio

CONSTANTIN HUYGENS
SEIGNEUR DE ZUYLICHEM.
&c. &c. &c.

CONſtantin Huygens Seigneur de Zuylichem, dont les ancêtres étoient brabanzons, naquit à la Haie le quatriéme Septembre 1596. Il étoit petit-fils de Corneille Huygens prémier de cette famille qui s'établit en Hollande, & ſecond fils de Chriſtian Huygens Secrétaire du Conſeil d'état de la République des Provinces-Unies. Dès ſa tendre jeuneſſe il aima les belles lettres & les ſciences & s'y appliqua ſoigneuſement. Il étudia la Philoſophie & la Juris-prudence, & comme il étoit doué d'un eſprit droit & pénétrant, outre les langues latine & françoiſe qu'il apprit parfaitement, il ſe forma dans le droit public, & acquit une grande connoiſſance des interêts des Princes. Son humeur doux & agréable, ſes manieres polies & inſinuantes jointes à ſon érudition, engagerent Fréderic Henri Prince d'Orange & gouverneur général des Provinces-Unies à s'attacher à ce grand homme. Ce Prince qui ſe connoiſſoit parfaitement en bons eſprit, fit Mr. Huygens ſecrétaire de ſes commandements & ſon conſeiller. Poſtes qu'il a rempli avec beaucoup d'intégrité: ayant rendu des ſervices ſignalés à trois Princes de la maiſon d'Orange.

La France qui avoit déja ôté ci-devant la Principauté d'Orange à ſes légitimes Souverains s'en étoit miſe en poſſeſſion & en avoit fait démolir les fortifications, ſous le prétexte ſpécieux de la Religion, que les Princes ſavent faire ſonner bien haut, lorſqu'il eſt d'accord avec leurs interêts. Monſieur de Zuylichem fut envoyé à Paris, pour négocier la reſtitution de cet état. Le Roi très chrétien avoit beaucoup de peine à le relacher. La négociation traina en longueur: mais Mr. de Zuylichem traita la choſe avec tant d'addreſſe & de capacité, qu'après quatre ans de peines & de ſoins il en triompha & engagea la cour de France à reſtituer ſes états au Prince d'Orange Guillaume Henri, depuis Roi de la Grande-Brétagne. Il partit enſuite de Paris, où il s'étoit acquis la réputation d'habile négociateur, pour aller prendre poſſeſſion de la Principauté d'Orange au nom de ſon Souverain, & pour recevoir la foi & l'hommage des officiers de la juſtice & des habitants.

Pendant qu'il étoit dans la place du Cirque à la tête du Parlement, pour y faire publier une amniſtie générale: on dit qu'il parut un phénoméne en l'air, formant une eſpéce de couronne, qui vint ſe poſér ſur le trône preparé pour le Prince. Je ne guarantis point la réalité de cet évenement rapporté dans les larmes de Jaques de Pineton de Chambrun, quoique l'auteur aſſure que plus de huit mille perſonnes l'on vu, & qu'il ſemble vouloir le donner pour un miracle. Il ajoûte pour le confirmer que Monſieur de Zuylichem a compoſé l'Epigramme ſuivante ſur ce ſujet, le 6 Mai 1665, jour auquel le prodige doit avoir paru.

Dum ſtat arauſiacæ confirmatura coronæ
Antiquam populi læta corona fidem,
Non dubie cœlo placuit quod utrique coronæ
Tertia de cœlo miſſa coronat opus.

Les Proteſtants ayant beaucoup ſouffert de la part des François pendant les années que ceux-ci avoient été maîtres d'Orange; reçurent Mr. de Zuylichem comme leur libérateur. Il remit les choſes ſur l'ancien pied, rendit ſa prémiere liberté à l'Egliſe, & rétablit les miniſtres de la parole de Dieu dans leurs chaires, donnant à chacun d'eux les louanges & les marques d'eſtime qu'ils avoient méritées par leur conſtance. Il partit enſuite pour revenir en ſa patrie, où il fut accueilli d'une maniere auſſi diſtinguée que les ſervices qu'il avoit rendus au Prince & à la Religion étoient importants & agréables.

Il continua de ſuivre le parti du Prince d'Orange, quoiqu'il fût fort foible alors dans les Provinces-Unies, & s'adonna preſque entierement à l'étude des belles lettres. Il protegeoit de tout ſon crédit les ſavants & ceux qui excelloient dans les beaux arts, les obligeant en tout ce qui dépendoit de lui. Dans le deſſein de ſe perfectionner, il entretint un

grand commerce de lettres avec les plus célebres ſavants de ſon ſiècle. On compte parmi ceux-ci, Mrs. Deſcartes, Balzac, Henri du Puy, Corneille, le P. Merſenne & pluſieurs autres, outre les plus illuſtres, qui floriſſoient alors dans les Provinces-Unies.

Guillaume III. ayant été élevé aux charges que ſes ancêtres avoient poſſedées dans la République, Mr. de Zuylichem occupa la place de ſecrétaire des commandements de ce Prince, qui le fit depuis Préſident de ſon conſeil. Il ſe déporta enſuite de la charge de Secrétaire du Prince d'Orange en faveur de ſon fils ainé, & porta le nom de Zeelhem pendant quelques années, à la place de celui de Zuylichem.

Il ne reſſentit point les infirmités de la vielleſſe, & conſerva la préſence & la vivacité de ſon eſprit juſqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans & ſix mois auquel il mourut en 1687. extrèmement regreté de ſon Prince, de ſes compatriotes, de tous les ſavants, & de tous ceux qui avoient eu le bonheur de le connoître particulierement. Il eut la conſolation de voir ſes trois fils bien établis avant ſa mort. L'ainé occupant la place de Secrétaire du Prince d'Orange qu'il lui avoit reſignée: le ſecond membre de l'académie royale des ſciences de Paris, jouiſſant d'une bonne penſion en France, où Mr. Colbert tâchoit de le fixer, à cauſe de ſes grandes connoiſſances dans les Mathématiques, & le cadet étant député pour tout le tems de ſa vie à l'Amirauté de Rotterdam. Celui-ci ſeul ſe maria & laiſſa poſtérité.

Comme Mr. de Zuylichem étoit regardé pour le promoteur des ſciences, il eut la direction de l'univerſité qu'on voulut établir à Breda vers l'an 1646; mais qui malgré ſes ſoins ne ſubſiſta pas long-tems. Il fut auteur de pluſieurs beaux ouvrages de poëſie tant en flamand qu'en latin, qui lui ont d'abord attiré beaucoup d'éloges: cependant on vit enſuite des ſavants en porter un jugement bien différent. Mr. Olaus Borrichius danois de nation, dit dans ſes diſſertations ſur les poëtes latins, qu'on croiroit que les vers de Mr. Conſtantin Huygens ont été travaillés & limés pendant une longue ſuite d'années, & qu'ils ſont les fruits d'une pénible étude & de beaucoup de méditations: mais qu'il les faiſoit ſur le champ, auſſi polis & auſſi achevés, que ce que les autres travailloient avec plus de ſoin & de loiſir. Sa veine eſt abondante, continue-t'il, heureuſe & aiſée, & ſes vers paroîſſent d'autant plus eſtimables aux yeux des connoiſſeurs, que leur auteur les jugeoit mépriſables. Mr. Gaſpard Barlæus miniſtre des remontrants en Hollande, Profeſſeur à Leyden & puis dans l'école illuſtre d'Amſterdam, rencherit encore ſur Mr. Borrichius, en ajoûtant, qu'on trouve dans les vers de Mr. de Zuylichem, un caractere d'honnête homme, qui en rend l'auteur aimable, qu'il y fait paroître un bon cœur pour ſes amis, une vivacité merveilleuſe contre le vice, une piété filiale envers ſa patrie, une reconnoiſſance ſincére envers ſes maîtres & ſes patrons, un courage intrépide contre les ennemis publics, une gayeté honnête dans la proſpérité, & un ſerieux modeſte dans l'adverſité; de ſorte que ce n'eſt pas un poëte ordinaire qui chante à tort & à travers ſans ſavoir bien ſouvent ce qu'Apollon lui inſpire, mais que c'eſt un bon citoyen faiſant judicieuſement de bons vers. Au contraire Mr. de la Monnoye dit dans ſes remarques ſur *les jugements des ſavants* par Mr. Baillet, que les vers latins de Mr. Huygens ſont fort médiocres, ſelon l'opinion de tous ceux qui entendent la poëſie latine, & que le poſte de ſecrétaire des commandements du Prince d'Orange & de Préſident de ſon conſeil, qui le mettoient en état de rendre ſervice à beaucoup de perſonnes lui avoient ſeuls attiré tous les éloges qu'on avoit faits de ſes poëſies. Tel eſt le ſort de la plupart des ouvrages des ſavants, ils ne peuvent plaire à tout le monde, mais ſi la raiſon que Mr. de la Monnoye allegue peut avoir quelque lieu, il me ſemble que ce n'eſt qu'à l'égard des ſavants des Provinces-Unies, & non à l'égard des étrangers, comme étoient Mrs. Borrichius Balzac & Baillet. Je ne ſais ſi l'auteur d'un eſpéce de roman, intitulé *Memoires de Hollande*, avoit beaucoup meilleure raiſon de tourner en ridicule Mr. de Zuylichem autant qu'il le fait. Il dit, que la ſcéne du Roman étoit à Amſterdam, qu'elle arriva lorſque le Prince d'Orange voulut aſſiéger cette ville, & que l'héroïne étoit une juive qui ſe faiſoit chrétienne. Il eſt aiſé de déviner ce que cet auteur a voulu dire.

GAS-



CLARISSIMVS VIR, CASPERIVS GEVARTIVS IVRISCONSVLTVS ARCHIGRAMMATEVS ANTVERPIANVS, CONSILIARIVS ET HISTO-RIOGRAPHVS CÆSAREVS.

Ant. van Dyck pinxit *Cum privilegi*
Pau. du Pont sculp

GASPARD GEVART
JURISCONSULTE,
HISTORIOGRAPHE DE L'EMPEREUR, GREFFIER D'ANVERS.
&c. &c. &c.

GAſpard Gévart naquit à Anvers le ſixiéme Août de l'année 1593. Il étoit fils du célebre Jean Gévart, qui embraſſa l'état eccléſiaſtique après la mort de ſa femme, & devint chanoine, puis official d'Anvers. Il s'étoit acquis auparavant une grande réputation dans le barreau, en exerceant la profeſſion d'Avocat, dans laquelle il excella par ſon habileté dans la Juris-prudence jointe au don de s'énoncer avec facilité & préciſion. L'Archiduc Albert & l'Infante Iſabelle Claire Eugénie ſouverains des Païs-Bas avoient une eſtime particuliére pour lui & l'avoient honoré de diverſes commiſſions importantes. Entr'autres il avoit été envoyé de leur part à la Haie en 1606, avec Mr. Witenhorſt, pour tâcher de moyenner un accommodement avec les Provinces-Unies: mais ayant ſondé l'eſprit du peuple qu'ils trouverent réſolu à maintenir ſa liberté à quelque prix que ce fût, ils s'en retournerent ſans avoir rien pu exécuter.

Comme Mr. Jean Gévart étoit ſavant & faiſoit une grande eſtime des ſciences, il eut ſoin de faire bien inſtruire ſon fils dans les belles lettres. Celui-ci fit ſes prémieres études au collège des P. P. Jéſuites d'Anvers, & donna dès lors des marques de ſon goût & de ſon panchant pour la belle littérature. Il y apprit à fond la langue latine, & s'appliqua enſuite avec tant d'aſſiduité & de ſuccès à la Poëſie, qu'il devint en peu de tems un des meilleurs poétes de ſon ſiècle, imitant parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus ſublime dans les anciens, & leur cédant peu dans la délicateſſe & le tour ingénieux des expreſſions. Il s'étoit rendu ces auteurs très familiers par les remarques judicieuſes qu'il faiſoit. Etant encore jeune il publia cinq livres de celles qu'il avoit faites ſur les poëſies de Stace, & qui ſont encore aujourd'hui des témoins irréfragables de ſon habileté dans ce genre d'étude. Après avoir achevé ſes humanités à Anvers, il alla faire un cours de Philoſophie & de droit dans les univerſités de Louvain & de Douai, où il fit admirer la ſupériorité de ſon génie, & paſſa enſuite à Paris pour s'y perfectionner par la fréquentation des ſavants qui y floriſſoient alors.

Il retira beaucoup d'utilité de ce voyage, ayant employé une bonne partie de ſon tems à lire les rares manuſcrits qu'on trouve dans les bibliothéques publiques de cette ville, & les meilleurs auteurs qui ont écrit de la Juris-prudence. Voulant profiter de tout ce qu'il y avoit à Paris qui pût contribuer à ſa perfection, il fit connoiſſance avec les plus illuſtres ſavants & les plus grands hommes d'état qui étoient en réputation : perſuadé que rien ne peut éclairer plus efficacément un eſprit, ni mieux rectifier les idées, que la lecture des bons livres jointe aux diſcours familiers des habiles maîtres, qui nous communiquent inſenſiblement leurs lumiéres dans la converſation. Ceux-ci charmés de la profonde érudition de Mr. Gévart & de la politeſſe de ſes manieres, ſe faiſoient un plaiſir ſingulier de l'entretenir, & s'aſſembloient certains jours de la ſemaine pour conférer avec lui ſur la belle litterature. Ce fut dans ces conférences, que Mr. Gévart épris de la beauté du génie & de la grande capacité de l'illuſtre Mr. Henri de Meſmes, depuis Préſident à Mortier au Parlement de Paris, ſe lia d'une étroite amitié avec ce magiſtrat reſpectable, & entretint enſuite une correſpondance de lettres, dont l'étude & les ſciences faiſoient toujours le principal ſujet. Leur union fut d'autant plus ſolide & plus intime, qu'ayant un même goût & un même amour pour les belles lettres, leur commerce flattoit cette paſſion.

Revenu dans les Païs-Bas, il embraſſa le prémier genre de vie que ſon pére avoit delaiſſé, & entra au barreau, où il s'acquit bientôt une grande réputation par ſon éloquence, & par la vaſte connoiſſance de la Juris-prudence dont il avoit orné ſon eſprit; diſtinguant très judicieuſement l'eſprit des loix d'avec les loix mêmes. Quoique ce ne fût gueres la mo-

mode à Anvers de plaider alors de vive voix les causes importantes, il ne laissa pas de faire paroître une rare pénétration d'esprit, un grande étendue de génie, un feu & une force admirables dans ses plaidoyers écrits, qui prouvent hautement qu'il étoit également consommé dans l'étude du Droit, & dans l'art de bien parler. La chicane ne pouvoit tenir contre la solidité de ses raisons, & la force de ses arguments confondant l'injustice, chargeoit en même tems de confusion, ou convainquoit d'ignorance, ceux qui avoient osé entreprendre de la deffendre.

Il avoit puisé dans l'histoire des lumieres si vives pour l'intelligence des loix romaines, qu'on auroit cru entendre ces anciens législateurs parler par sa bouche lorsqu'il les citoit. Il mettoit ces loix dans leur plus beau jour, en rappellant avec clarté & exactitude les causes qui avoient donné lieu au peuple romain de les établir, & faisoit voir par une conséquence légitime l'application qu'on en devoit faire au sujet dont il s'agissoit. Mais tandis qu'il remplissoit avec tant de gloire les fonctions d'avocat habile & intégre, la charge de greffier d'Anvers étant venue à vaquer, l'Infante Isabelle Claire Eugenie Souveraine des Païs-Bas l'en revêtit. Le Magistrat & le peuple d'Anvers furent également charmés du choix que l'Infante avoit fait de Mr. Gévart pour occuper ce poste & convaincus par leur propre expérience de son habileté le chargerent dans la suite de plusieurs commissions à la cour de Bruxelles.

Ce fut là que menageant les interêts de sa patrie avec zèle & fidélité, il fit connoître sa grande capacité pour le maniement des affaires. Les ministres avec lesquels il traitoit étoient surpris de l'entendre, & admiroient sa sagesse, sa prudence, & l'étendue de ses connoissances. Sa réputation parvint jusqu'aux oreilles de l'Empereur Ferdinand III; qui l'honora de la charge de son Historiographe. Nous ne trouvons point que cette qualité l'eût engagé à entreprendre quelque chose pour répondre à la bienveillance de l'Empereur, car les auteurs que nous avons consultés sur son chapitre, se contentent de le reconduire à Anvers, où il continua d'exercer la charge de greffier, jusqu'à la fin de ses jours : honorant de son estime ceux qui excelloient dans les beaux-arts, & employant ses heures de loisir à la composition de quelques ouvrages que nous allons indiquer.

Quoique Mr. Gévart fût très versé dans l'histoire ancienne & moderne & dans la Jurisprudence; cependant son inclination dominante étoit pour la Poësie où il excelloit. Outre les remarques sur *Publius Papinius Statius* dont nous avons parlé, & qu'il a publiées en latin, ainsi que ses autres ouvrages, la République des lettres lui est encore redévable de *Electorum libri tres*, d'un Epithalame sur les nôces de Mr. Daniel Heinsius avec Mademoiselle Ermgarde Rutgers, d'un semblable poème sur le mariage de l'illustre Mr. Maximilien de Belleforêts avec Mademoiselle Judith de Mesmes, dont il estimoit la famille: d'un autre ouvrage qui a pour titre *Silva*, &c. sur la statue équestre d'Henri IV. Roi de France érigée sur le pont neuf à Paris, & du Triomphe Autrichien, c'est-à-dire, la description des arcs de triomphe & des autres monuments de la joie des peuples, qui ont été élevés à l'arrivée de l'Infant Dom Ferdinand d'Autriche gouverneur des Païs-Bas & de la Bourgogne. Si nous en croyons Valére André dans sa bibliothéque Belgique, Mr. Gévart étoit aussi dans le dessein de donner au public des notes sur l'*Astronomicon* de *Manlius* & des commentaires sur les réflexions morales de l'Empereur Marc-Auréle : mais soit que la mort le prévînt, soit que ce soit seulement des conjectures de cet auteur, il ne le fit point. On estime particulierement ses Epithalames, dans lesquels on prétend qu'il à surpassé ce que nous avons des modernes dans ce genre de Poësie, & que les siens sont comparables à ceux de Catulle tant vantés par quelques savants : mais s'il l'a imité en ceci, il en étoit bien différent pour le caractére, les mœurs de Mr. Gévart ayant toujours été sans reproche, au lieu que grand nombre de savants ont parlé tout autrement sur le compte de cet ancien poéte, dont les ouvrages remplis de saletés chantent trop librement ses amours pour Ipsitille & pour Clodia qu'il appelle Lesbie.



Erasmus Rotterdamus.

Ant van Dyck fecit aqua forti

DIDIER ERASME
DE ROTTERDAM.
&c. &c. &c.

SElon l'inſcription qui eſt miſe au bas de la ſtatue d'Eraſme à Rotterdam, il naquit le 28 d'Octobre 1467. Il nous apprend dans l'hiſtoire de ſa vie, que ſon pére & ſa mére ne furent jamais mariés, & que les faveurs accordées par celle-ci au prémier ſous promeſſe de mariage donnerent lieu à ſa naiſſance. Son pére étoit bourgeois & habitant de Tergou ville de Hollande, & ſa mére fille d'un médecin de Sevenberg ville du Brabant, qui ſe tranſporta à Rotterdam, lorſqu'elle ſentit approcher le tems de ſes couches, afin de pourvoir par là à ſa réputation autant qu'il lui ſeroit poſſible. Ce fut ce voyage de précaution, qui procura à Rotterdam la gloire d'avoir vu naître ce grand perſonnage dans ſon enceinte. Il ſemble que la nature ait voulu le dédommager du défaut de ſa naiſſance, par la ſupériorité prodigieuſe des avantages dont elle le doua.

Il paſſa ſes prémieres années en qualité d'enfant de chœur dans l'égliſe cathédrale d'Utrecht, & lorſqu'il eût atteint l'âge de neuf ans, ſa mére le conduiſit à Deventer, pour y faire ſes études ſous le ſavant Mr. Hegius. Il y fit des progrés étonnants, qui lui attirerent non ſeulement l'eſtime des régents les plus éclairés, comme Mr. Jean Sintheimus, & Hegius: mais auſſi l'admiration du docte Mr. Rodolphe Agricola ami de celui-ci, qui étant venu à Deventer & ayant lu les thémes des écoliers de Mr. Hegius, trouva certains traits d'eſprit & quelque choſe de ſi fin & de ſi judicieux dans celui d'Eraſme qu'il déſira de voir cet enfant. Après l'avoir attentivement conſidéré, il prédit qu'il ſeroit un jour un grand homme. On dit qu'il avoit une mémoire ſi heureuſe, qu'il apprit par cœur Térence & Horace, & il eſt certain qu'il ſe rendit ces auteurs très familiers n'étant encore qu'enfant.

A l'âge de quatorze ans, après avoir eu le malheur de perdre ſon pére & ſa mére, il eut encore celui de tomber ſous la conduite de certains tuteurs durs & bigots qui en agirent très mal à ſon égard, en le retirant de Deventer pour le mettre ſous la diſcipline des chanoines réguliers de l'ordre de Saint Auguſtin & l'obliger à en embraſſer la vie monaſtique. Il tâcha inutilement d'évader de leurs mains pendant ſon noviciat, & fut enfin obligé de faire profeſſion dans le monaſtére de Stein proche de Tergou en 1486. Pendant le cours de quelques années qu'il demeura dans cette maiſon, il reçut l'ordre de prétriſe de l'Evêque d'Utrecht & y vecut paiſiblement rempliſſant les devoirs de ſon état juſqu'à ce qu'Henri de Berghe Evêque de Cambrai le tirât de la cloture pour l'avoir auprès de ſa perſonne. Il ne ſe prêta aux invitations de ce prélat qu'après en avoir obtenu la permiſſion de ſon Diocéſain, de ſes ſupérieurs, & l'agrément de toute la communauté. Pour lors revêtu de l'habit de ſon ordre qu'il ne quitta enſuite qu'avec la permiſſion du Pape Jules II. il ſe rendit chez ſon libérateur: mais n'y trouvant pas une protection telle qu'il auroit ſouhaitée, il fit ſi bien qu'on l'envoyât à Paris pour y étudier la Théologie.

Charmé de trouver l'occaſion de cultiver ſon eſprit, il s'appliqua avec aſſiduité, & y fit admirer la ſublimité de ſon génie, qui comprenoit d'abord les difficultés les plus épineuſes & developpoit avec une clarté ſinguliére les chicanes des ſophiſtes. De là paſſant en Angleterre, il mérita l'admiration & les éloges des ſavants. Les grandes protections qu'il y trouva & les généreux Mécénes qui l'y comblerent de bienfaits, l'y auroient peut-être fixé, ſi le deſir de voir l'Italie & les tréſors de ſciences qu'on y trouve ne l'euſſent engagé à paſſer au de là des Alpes.

Il commença par ſe faire recevoir docteur en Théologie à Turin, d'où étant paſſé à Boulogne on reconnut bientôt qu'il y en avoit peu dans cette école célebre, qui lui fuſſent comparables en doctrine & en politeſſe. Ce fut là qu'il compoſa ſes Adages, imprimés depuis ſous ſes yeux avec quelques autres ouvrages de ſa façon, chez le docte Alde Manuce imprimeur à Véniſe, dans la maiſon duquel il s'étoit logé. Ces prémiers eſſais lui firent tant d'honneur, qu'on l'appellât à Padoue pour lui donner la conduite du Prince Alexandre Stuart

fils naturel de Jaques IV. Roi d'Ecoſſe. Il s'attira l'eſtime des perſonnes les plus diſtinguées dans l'Egliſe, & dans les ſciences; car étant allé à Rome pendant que le Prince Stuart s'arrêta à Ferrare, il y fut reçu du Pape, du Cardinal de Medicis, des ſavants & des protecteurs de belles lettres avec toutes les marques de bonté qu'il auroit pu deſirer. Tout ſembloit lui promettre une fortune brillante dans cette cour épriſe de ſon mérite, s'il eut voulu s'y établir: mais les offres que le Pape lui fit alors & qu'on lui réitera, quand il revint avec le Prince Alexandre, ne purent le déterminer à le faire.

Après avoir vu le reſte de l'Italie, il repaſſa en Angleterre dans le deſſein de s'y fixer. Il comptoit ſur l'eſtime, qu'Henri VIII. regnant alors, lui avoit témoigné pendant la vie de ſon pére, & ſur la protection de ſes amis, principalement ſur celle de l'Archevêque de Cantorberi & de Mr. Thomas Morus, chez qui il ſe retira: mais la ſuite ne répondant point à ſon attente il revint dans les Païs-Bas, où Charles d'Autriche depuis Empereur ſous le nom de Charles quint le fit ſon conſeiller d'état & le gratifia d'une penſion, dont il a jouit juſqu'en 1525.

Les ouvrages pleins d'eſprit qu'Eraſme publioit pour bannir l'ignorance, & rétablir les belles lettres lui gagnerent encore l'eſtime de François I. Roi de France, qui fit pluſieurs tentatives inutiles pour l'attirer; ce ſavant perſonnage s'en étant toujours excuſé ſur ſa place de conſeiller d'état. Il avoit laiſſé à Rome une ſi haute idée de ſon érudition, & il l'avoit ſi bien ſoutenue depuis par ſes nouvelles productions; qu'outre les lettres obligeantes que pluſieurs Papes lui écrivirent, Adrien VI. & Paul III. voulurent le faire Cardinal: mais il eut la même indifférence pour cette dignité éminente, que pour les offres gracieuſes du Roi de France, & préféra la ſatisfaction qu'il trouvoit dans ſes études, à la pourpre & à ſon faſte. Ce fut pour s'appliquer avec plus de loiſir qu'il ſe retira à Baſle. Là il revit avec grand ſoin une partie de ſes œuvres, procura une nouvelle édition de la verſion grecque & latine du nouveau teſtament & de quelques péres de l'égliſe, & en publia encore pluſieurs qui furent bien reçus de la plûpart des gens de lettres, ennemis de la barbarie, qu'il tâchoit de bannir des écoles.

Les changements arrivés enſuite à Baſle en matiere de Religion, furent cauſe qu'il ſe retira à Fribourg en Brisgaw pendant quelques années, d'où il revint encore à Baſle pour rétablir ſa ſanté, & pour accélérer l'édition de ſon *Ecclésiaſtes*, ſouhaittant qu'elle fût bientôt achevée, afin d'aller à Béſançon pour finir ſes jours dans les états de l'Empereur, ainſi qu'il le dit dans une de ſes lettres: mais il n'eut pas ce contentement; car accablé d'infirmité, & chargé d'années, il mourut de diſſenterie à Baſle le 12 de Juillet 1536: après s'être acquis une gloire immortelle par ſes doctes ouvrages & ſa ſcience beaucoup ſupérieure à celle de ſes contemporains.

Il y a eu peu de ſavants qui ayent reçu tant d'honneur que lui, de la part des ſouverains de l'Europe, où ſon bon goût dans les belles lettres a beaucoup contribué à les y faire refleurir. La liberté avec laquelle il a repris les mœurs corrompues des moines, blamé pluſieurs uſages ou abus de l'Egliſe romaine, & condamné quelques opinions de Luther & des Sacramentaires, lui ont attiré beaucoup d'ennemis de part & d'autre, qui ne l'ont pas épargné pendant ſa vie, ni après ſa mort, & qui ont attaqué ſes ouvrages auſſi bien que ſa perſonne. Cependant la route qu'il a tracée pour perfectionner la Littérature a été fort en vogue, & ſi quelques-uns de ſes ſentiments n'ont pas eu une approbation générale, ſi même ſa conduite a été problématique avec quelque raiſon en matiere de Religion, ſon érudition profonde eſt univerſellement avouée, & d'autant plus recommandable qu'il l'a pour ainſi dire acquiſe par ſes propres talents, dans des tems ténébreux, au milieu de la barbarie des lettres, & contre le torrent du mauvais goût, qui entrainoit preſque tout avec ſoi.



CLARISSIMVS IVSTVS LIPSIVS HISTORIOGRAPHVS
REGIVS PROFESSOR CONSLIARIVS ETC.

Ant. van D ck pinxit
S a Bolswert sculp

cum privilegio

JUSTE LIPSE
HISTORIOGRAPHE DE SA MAJESTE CATHOLIQUE.
&c. &c. &c.

JUste Lipſe étoit fils de Gilles Lipſe & d'Iſabelle Petirivia. Il naquit à Iſch lieu peu conſidérable dans le Brabant, le 18 Octobre 1547. Dès-qu'il eût atteint l'âge de ſix ans, ſon pére le mit dans une école à Bruxelles, où la docilité & la vivacité de ſon eſprit plurent tellement à ſon maître, qu'il avoit coutume de le donner pour exemple à ſes autres écoliers; afin de les porter à l'étude. Il paſſa quelques années dans cette école, où il commença à apprendre la grammaire latine & la langue françoiſe. Il parvint enſuite à la connoiſſance de celle-ci ſans le ſecours des maîtres. Il s'appliquoit ſi diligemment qu'au lieu de l'exciter à l'étude, il falloit ſouvent lui ôter les livres des mains, pour l'engager à donner du relâche à ſon eſprit.

De Bruxelles ſes parents l'envoyerent à Ath ville du Hainaut, où on enſeignoit alors les lettres latines avec beaucoup plus de réputation que dans toute autre ville des Provinces voiſines. Le jeune Lipſe tout de feu pour l'étude, y fit des progrès ſi rapides, qu'après y avoir demeuré deux ans, il compoſa des vers latins dont la beauté & l'élegance étoit bien au deſſus des prémieres productions que la jeuneſſe à coutume de donner, & dès lors ſes maîtres ne douterent point qu'il ne devint un des plus habiles & des plus ſavants hommes de ſon ſiécle. Les Jéſuites de Cologne furent enſuite chargés du ſoin de ſon inſtruction. Il apprit chez eux la Rhétorique & la langue grecque en ſi peu de tems, que charmés de poſſéder un écolier dont on pouvoit tant eſpérer, ils conſentirent au deſſein qu'il témoigna d'entrer dans leur ſocieté: mais ſes parents deſapprouvant ce choix, le firent revenir à Louvain, où il continua ſes études en Philoſophie & fit ſon cours de Droit. Ce fut pendant le cours de ſes études que liſant & reliſant avec une aſſiduité extraordinaire les anciens auteurs grecs & latins, il ſe forma un ſtile auquel on a donné dans la ſuite tant d'éloges, & qu'il compoſa ſon prémier ouvrage, intitulé leçons diverſes, au moyen duquel il s'inſinua dans les bonnes graces du Cardinal de Granvelle protecteur des gens de lettres.

Ces prémices de la plume de Lipſe eurent tant de beauté aux yeux du Cardinal, que pour en témoigner ſa ſatisfaction à l'auteur, il le prit dans ſa maiſon, l'honora de ſon eſtime & de ſa confiance, le fit ſon ſecrétaire des lettres latines & le conduiſit en cette qualité en Italie. A la faveur de cet emploi, & du grand crédit du Cardinal, Juſte Lipſe doué d'un génie fort inſinuant ſe fit bientôt connoître à la cour de Rome, ceux qui furent d'abord les admirateurs de ſes rares talents, devinrent preſqu'auſſitôt ſes amis & rechercherent ſa converſation, tant la politeſſe de ſes manieres & ſa profonde érudition avoit de charmes pour ſe concilier les perſonnes qui le connoiſſoient. Comme toutes les bibliothéques de cette grande ville lui étoient ouvertes, il ſut profiter du ſéjour qu'il y fit, en allant paſſer ſes heures de loiſir à étudier l'hiſtoire ancienne dans ces rares manuſcrits & ces auteurs choiſis, qu'on y trouvoit alors plus abondamment que par tout ailleurs. Il s'appliqua ſoigneuſement à découvrir l'origine des antiquités romaines dans les reſtes des vieux monuments que le tems & les gueres avoient épargnés, & il en acquit une connoiſſance ſi parfaite qu'elle égala celle des plus éclairés, ſi elle ne la ſurpaſſa point. C'eſt dans la même ſource, & dans l'hiſtoire, dont l'étude faiſoit une bonne partie de ſes occupations, qu'il puiſa les belles lumieres qui parurent dans ſes critiques, & dans les remarques qu'il fit ſur pluſieurs anciens auteurs.

Après deux ans de ſéjour à Rome il revint dans ſa patrie: mais il s'y arrêta peu, & s'en alla à Vienne en Autriche; où le célebre Auger Busbeque auroit ſouhaité de l'attacher à la cour impériale pour jouir de ſa converſation. Lipſe ne put s'y déterminer. Séduit par l'amour de ſa patrie il voulut y retourner: mais le feu de la guerre s'y étant allumé pendant qu'il voyageoit encore en Allemagne, il changea de réſolution, alla voir Prague & puis ſe retira à Iéne ville de la Thuringe. Je ne rapporterai pas les motifs de la conduite que Lipſe tint ici; je crois même, eu égard à la ſuite de ſa vie, qu'il ſeroit difficile d'en trouver de louables: c'eſt pourquoi je dirai ſeulement

les choſes qui ne peuvent être revoquées en doute. Il eſt conſtant, que condamnant du moins de bouche la religion dans laquelle il avoit été élevé, il y embraſſa la doctrine de Luther, & qu'il fut fait Profeſſeur en hiſtoire & en éloquence. Sa réputation commençoit à s'y établir, & ſon érudition lui avoit déja concilié l'amitié du ſavant Mr. Schluſſelbourg auſſi Profeſſeur à Iéne, lorſque tout à coup il abandonna ſa chaire & l'Allemagne pour venir prendre le degré de docteur en droit à Louvain, où il recommença de vivre en catholique. Peu après il ſe maria à Cologne avec Anne Caliſtrie & s'occupa à écrire ſes collections antiques. Réſolu enfin de ſe fixer, il reprit le chemin d'Iſch. Il ſe propoſoit d'y paſſer doucement ſes jours, & de ne s'occuper que de ſes études: mais les guerres ſurvenues ruinant ſes poſſeſſions dérangerent tous ſes projets.

Vers ce tems-là les Etats de Hollande voulant donner du luſtre à l'univerſité de Leyde, tâchoient de raſſembler les plus ſavants perſonnages de l'Europe, pour en remplir les chaires. Ils jetterent les yeux ſur Lipſe, dont la réputation faiſoit tant de bruit, & le nommerent Profeſſeur en hiſtoire. Ce fut dans ce nouveau Lycée, que ſe conſacrant tout entier à l'étude des belles lettres, il forma dans la littérature grand nombre de diſciples, parmi leſquels on vit Maurice Prince d'Orange & deuxiéme Stadhouder des Provinces-Unies. Ce fut là, que jouiſſant de la tranquillité, après laquelle il aſpiroit depuis pluſieurs années, il compoſa de nouveaux ouvrages qui accrurent ſa réputation, ſuivant du moins quant à l'extérieur, la Religion réformée, qu'il abandonna auſſi dans la ſuite, lorſque quittant Leyde ſous prétexte d'aller prendre les eaux de Spa, il ſe retira ſecrétement dans le Brabant.

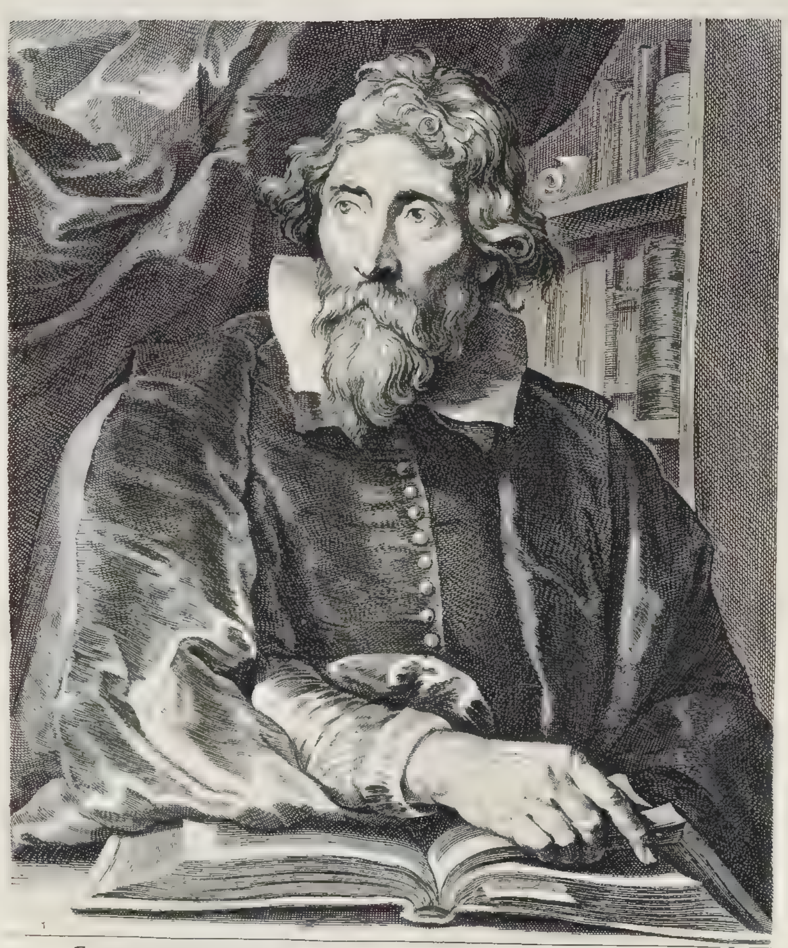
Malgré cette inconſtance qui auroit dû le rendre mépriſable à tout le monde, on avoit une ſi haute idée de ſon érudition, que pluſieurs Princes d'Allemagne, le Grand Duc de Toſcane, la République de Véniſe, le Roi de France & le Pape même tâcherent de l'attirer chez eux. Mais plus conſtant dans l'amour qu'il portoit à ſa patrie, qu'il n'avoit paru juſqu'ici en fait de Religion, il préféra la chaire de profeſſeur qu'on lui préſenta à Louvain à tous les avantages qu'on lui offrit dans les païs étrangers, & rentra dans la religion Catholique, qu'il profeſſa juſqu'à la mort.

Si les productions de ſon eſprit lui avoient fait honneur juſqu'ici, & ſi ſa maniere d'enſeigner avoit mérité un applaudiſſement univerſel, le grand nombre de nouveaux ouvrages qu'il compoſa étant à Louvain, & les instructions qu'il donna à la jeuneſſe, ne contribuerent pas moins à ſoutenir & à accroître ſa réputation, en ſorte qu'on venoit des climats les plus froids, & des païs où les lettres ſont le moins cultivées pour le voir. Les Princes même ſe firent un plaiſir d'aſſiſter à ſes leçons. L'Archiduc Albert & l'Infante Iſabelle ſon épouſe étant venus à Louvain, voulurent aller l'entendre. Quoique Juſte Lipſe ne s'attendît point à cet honneur, il ſurpaſſa leur attente, par l'explication ſavante qu'il fit du livre de Séneque, où il traite de la clémence. Leurs Alteſſes ſe retirerent remplies d'admiration, & diſant que la renommée leur avoit donné une idée de ce grand génie, beaucoup au deſſous de ce qu'elles avoient entendu.

Juſte Lipſe voyant le bon accueil que le public faiſoit à ſes ouvrages les multiplia extrémement, & quoique la matiere dont il traita dans ſes derniers ne plût pas à tout le monde, ſon autorité & ſa réputation de ſavant ſe ſoutinrent non ſeulement pendant ſa vie: mais encore après ſa mort. Sa maniere d'écrire devint même ſi à la mode qu'elle forma une ſecte conſidérable. Le docte Scaliger ſe plaignit, de ce que Lipſe étoit la cauſe, qu'on ne faiſoit plus gueres d'état de Ciceron. Cependant l'eſtime qu'on à fait autrefois des ouvrages de ce grand homme eſt bien diminuée aujourd'hui & Ciceron à répris le deſſus. Il a paſſé parmi les ſavants pour en compoſer le triumvirat avec Mrs. Scaliger & Caſaubon.

S'il a donné ſujet de douter de ſa Religion avant qu'il fût Profeſſeur à Louvain, & s'il ne mettoit aucune diſtinction entre les deux principales communions Proteſtantes & la catholique comme quelqu'uns ont prétendu le tenir de ſa bouche: on ne peut nier que depuis lors, il n'eût témoigné un grand attachement à cette derniere, & à juger de ſes ſentiments par ſon traité de la politique, il eſt fort probable que ce fût toujours intérieurement ſa créance. Son teſtament, les ſacrements qu'il demanda avant ſa mort, & la piété exemplaire avec laquelle il les reçut diſent hautement que s'il a vécu quelque tems dans une certaine indifférence par rapport à la Religion; il eſt mort du moins en catholique romain, le 23 Mars 1606.

ERY-



CLARISSIMVS ERYCIVS PVTEANVS HISTORIOGRAPHVS
REGIVS PROFESSOR CONSILIARIVS ETC.

Ant van Dyck pinxit
Pet de Iode sculp

Cum privilegio

E R Y C E P U T E A N

HISTORIOGRAPHE DE SA MAJESTE CATHOLIQUE.

&c. &c. &c.

ERyce Putéan étoit fils de Jean Putéan iſſu de la maiſon de Bamelrode & de Gertrude Segers ſa femme. Ces deux familles donnant des membres à la Régence, tenoient leur rang parmi les plus conſidérables du païs. Eryce naquit à Venlo, ville du Duché de Gueldres, le 4 Novembre de l'an 1574. L'air martial qui paroiſſoit dans ſa phyſionomie, le plaiſir qu'il prennoit à ſe mêler avec les gens de guerre, & la ſatisfaction qu'il montroit en maniant les armes, firent croire pendant ſes prémieres années qu'il étoit né pour l'art militaire: mais ces inclinations s'étant évanouies avec l'enfance, ſes parents furent charmés de voir naître en lui l'amour des belles lettres. Ils l'envoyerent à Dordrecht étudier les humanités. Plein d'émulation & curieux d'apprendre, il ſurpaſſa ſes condiſciples. Devenu capable d'un étude plus ſérieux, ils le mirent au collége des P. P. Jéſuites de Cologne, pour faire ſa Rhétorique & ſon cours de Philoſophie.

Son amour pour les ſciences croiſſant à meſure qu'il y faiſoit des progrès, il s'appliqua auſſi à l'étude des Mathématiques. Ses parents attentifs à former ſon eſprit lui donnerent en même tems des maîtres pour lui apprendre la Muſique & la Peinture; afin qu'il joignît la connoiſſance de beaux-arts à celle des belles lettres, & en peu de tems il apprit à connoître à fond toutes les délicateſſes des uns & des autres.

De Cologne il alla faire ſon cours de Droit civil à Louvain, où il fréquenta auſſi le collége du ſavant Juſte Lipſe qui y enſeignoit l'hiſtoire ancienne. Il n'y fut pas long-tems ſans ſe faire remarquer de ce célebre Profeſſeur, qui conçut pour lui une affection toute particuliére, & qui ſe fit un plaiſir de l'introduire chez ſes amis & les ſavants, avec leſquels il a eu depuis d'étroites liaiſons. Il eut même tant de réputation n'étant encore qu'étudiant, que l'Electeur de Baviére lui préſenta dès-lors la charge de garde de ſon cabinet de curioſité: mais préférant les muſes au brillant des emplois de la cour, il remercia ſon Alteſſe & continua ſes études juſqu'à ce qu'il eût reçu le degré de Bachelier dans l'univerſité de Louvain. Pour lors ſuivant les conſeils de Lipſe ſon maître & ſon ami, il entreprit le voyage d'Italie, afin d'y voir de ſes propres yeux les précieux reſtes des monuments reſpectables de l'antiquité, dans leſquels les curieux & les ſavants trouvent plus d'inſtructions que dans les meilleurs livres.

Il demeura quelque tems à Milan, où Jean Ferdinand de Velaſquez gouverneur de ce Duché lui fit un accueil très gracieux. Il lui donna un appartement dans ſon palais & l'introduiſit chez la principale nobleſſe du païs, qui l'honora de ſa bienveillance. Il préferoit cependant la compagnie des ſavants à tout ce grand monde, & on le voyoit preſque toujours avec les plus célebres de ceux-là, qui ſe faiſoient un vrai plaiſir de diſcourir avec lui. Continuant ſon voyage il vint à Padoue & prit ſon logement chez Jean Vincent Pinelli, ſi célebre par ſa profonde érudition. Ces deux grands hommes épris d'un même amour pour les belles lettres, lierent enſemble une étroite amitié, & entrétinrent long-tems une correſpondance, par laquelle ils ſe communiquoient mutuellement leurs lumieres & leurs penſées ſur la litterature. Rappellé à Milan, où il avoit laiſſé tous les ſavants remplis d'admiration, il fut fait docteur en Droit, & Profeſſeur public en éloquence.

Dans ce nouveau poſte, ſon érudition paroîſſant avec un nouvel éclat, le fit déſirer d'un chacun. Les plus célebres univerſités ſouhaiterent de le poſſéder. Sa Majeſté Catholique le nomma ſon Hiſtoriographe. Rome chercha auſſi à l'attirer en lui envoyant des lettres patentes par leſquelles elle l'aggrégeoit lui & ſa poſtérité au nombre de ſes citoyens & de ſes patriciens. Quelque flatteur que fut cet honneur & les motifs qu'elle diſoit avoir eu pour le lui déférer, il ne put le déterminer à quitter Milan, où il s'attacha par des nouveaux liens, en y épouſant l'illuſtre Marie Magdelaine de la tour iſſue d'une des principales familles du Milanez. Il témoigna depuis d'en être extrémement content, en écrivant à ſes amis.

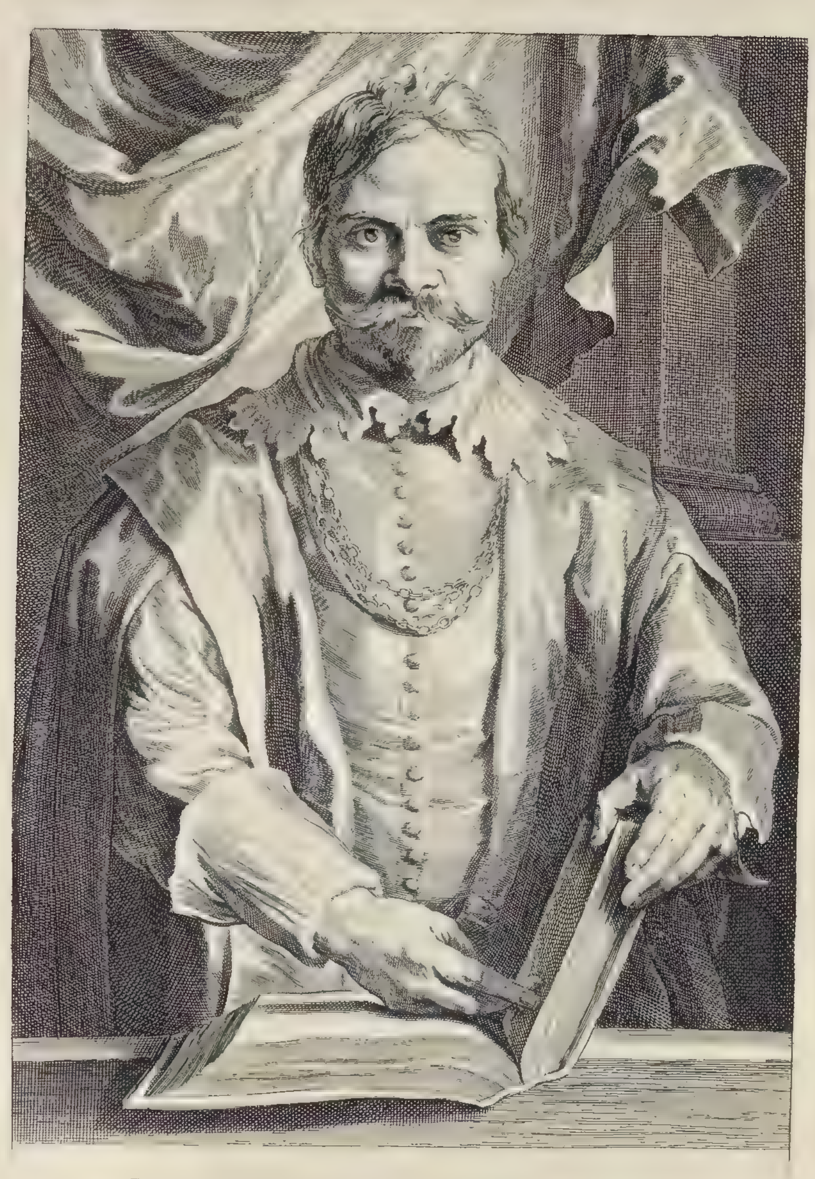
Voici comme il s'exprime dans une de ſes lettres. „ Il n'eſt rien de plus agréable qu'une „ bonne femme, j'en parle par expérience &c." Mais ſi Rome ne put le ravir à Milan les Païs-Bas furent plus heureux en 1606; l'Archiduc Albert qui y regnoit alors, l'ayant engagé à y revenir, pour remplir la chaire de Profeſſeur dans l'univerſité de Louvain, vacante par la mort du célebre Juſte Lipſe.

Il occupa cette chaire juſqu'à la fin de ſes jours avec autant de réputation que ſon prédeceſſeur & ſon maître avoit fait, ayant toujours un grand concours de jeunes gens, qui venoient de tous côtés, pour entendre ſes leçons, & pour admirer ce flux d'éloquence avec lequel il s'expliquoit d'une maniere claire nette & aiſée. L'habileté qu'il fit paroître ne lui mérita pas ſeulement le nom de ſavant; mais elle le fit de plus conſidérer avec juſtice comme un homme capable des plus grands emplois. Auſſi outre la qualité d'Hiſtoriographe du Roi d'Eſpagne qu'il conſerva, l'Archiduc Albert le fit encore ſon conſeiller, & lui confia le gouvernement de la citadelle de Louvain. Tous ces honneurs dont on recompenſoit le mérite de Mr. Putéan, & qui ſembloienr lui promettre des jours heureux, ne le guarantirent pas de pluſieurs ſujets de chagrin aſſez mortifiants, & quoique ſon innocence fût ſans reproche, elle n'eut pas l'avantage d'être exempte de ſoupçon. Il parut une ſatire auſſi ingénieuſe qu'injurieuſe qui déchiroit à belles dents Jaques prémier Roi de la Grande-Brétagne. Ce Prince irrité de l'injuſtice de cet écrivain, obtint de ces alliés qu'on en fit une rigoureuſe recherche. Le ſoupçon tomba ſur Eryce Putéan & l'Archiduc ordonna qu'on informeroit à ſa charge: mais il ſe juſtifia ſi parfaitement, qu'on ne pût douter de ſon innocence.

Son livre intitulé, *Statera belli & pacis*, lui cauſa beaucoup plus d'embaras, & il eut beſoin de tout le crédit de ſes amis, pour ne pas éprouver le reſſentiment de la cour d'Eſpagne. Cependant ſi ce livre donna d'un côté du chagrin à ſon auteur, on peut dire avec vérité que d'un autre il lui fit beaucoup d'honneur: car il montre clairement qu'il étoit très digne de la place de conſeiller de ſon Alteſſe Royale, & qu'il entendoit du moins auſſi bien les véritables intérêts de Sa Majeſté Catholique, que les miniſtres placés au timon des affaires. On eut plus d'égard à la ſincérité & à la droiture des intentions avec leſquelles il avoit été écrit, qu'à l'impreſſion qu'il auroit pu faire dans les circonſtances critiques où il parut, & la choſe s'aſſoupit heureuſement au grand contentement des honnêtes gens & des perſonnes de lettres, qui plaignoient le ſort de l'auteur doué d'ailleurs d'une probité ſinguliére.

Il étoit ſi éloigné de tout ce qui ſentoit la ſédition, la révolte, ou les entrépriſes contre les ſouverains, qu'ayant déchiffré un écrit contenant une conſpiration contre Sa Majeſté le Roi de Pologne, il l'en fit avertir, ſans ſe propoſer d'autre recompenſe que l'honneur d'avoir ſauvé la vie à ce Monarque. Son humeur doux & pacifique, ſon caractére bienfaiſant, qui le portoient à obliger par ſes conſeils ou par ſa protection toutes les perſonnes qui avoient recours à lui, l'engageoient auſſi très ſouvent à prévenir les beſoins des honnêtes gens & à ſoulager ceux des néceſſiteux. La modeſtie qui paroîſſoit dans toutes ſes actions & ſes démarches, donnoit un nouveau Luſtre à ſa grande érudition. Il étoit conſidéré dans les principales cours de l'Europe. De là les préſents & les marques d'eſtime qu'il reçut du Pape Urbain VIII. de là les témoignages de bienveillance que lui donnerent les Rois, les Princes, les Ambaſſadeurs & les généraux d'armée, que ſon humilité tint cachés en partie pendant ſa vie: mais que les lettres trouvées dans ſa bibliothéque rendirent publics après ſa mort, arrivée le 17 Septembre 1646. Il laiſſa pluſieurs enfants héritiers de ſes vertus, comme de ſes biens, & un grand nombre d'ouvrages indiqués dans la bibliothéques belgique d'André Valére, & dans le tome 17 des mémoires du P. Nicéron.

DIO-



CLARISSIMVS DIODORVS TVLDENVS I. C.
ET PROFESSOR REGIVS IN ACADEMIÀ LOVANIENSI.

Ant. van Dyck pinxit
Pet. de Iode sculp.

DIODORE TULDEN
JURISCONSULTE
ET PROFESSEUR DU ROI DANS L'UNIVERSITE DE LOUVAIN.
&c. &c. &c.

Diodore Tulden naquit à Bois-le-Duc, ville du Brabant Hollandois, vers l'an 1678. Son pére nommé Nicolas Tulden étoit issu d'une famille noble & patricienne du même lieu, & y avoit été admis dans la Régence avant que d'avoir atteint l'âge requis par les coutumes & les usages de la ville, à cause de ses rares mérites personnels, & de ses vastes connoissances dans la Juris-prudence, dont il avoit donné des preuves éclatantes. Ce sage Magistrat faisant succéder les devoirs d'un bon pére aux occupations de sa charge, employoit journaliérement ses moments de loisir, à cultiver avec soin la prémiere jeunesse de son fils. Les belles dispositions qu'il y découvrit, à mesure que la raison se développoit, lui en firent concevoir de grandes espérances; il lui fit apprendre les élements de la langue latine sous ses yeux, & tandis que les maîtres ornoient l'esprit du fils des principes de cette langue, le pére formoit son jeune cœur par de sages préceptes & lui découvroit dans la conversation la route qu'il devoit tenir dans la vaste & glorieuse carriére des sciences qu'il avoit dessein de lui faire parcourir. Diodore Suçant ainsi avec le lait, le désir de dévenir un excellent homme, se livra tout entier à l'étude. Les progrès suivirent son application, & la pénétration de son esprit faisant qu'il ne trouvoit rien de difficile dans ces prémiers commencements, il se vit bientôt en état de lire les auteurs latins avec fruit, & de s'appliquer à des choses plus relevées.

Suffisamment instruit dans la langue latine, il passa de Bois-le-Duc dans l'université de Louvain, où après avoir continué pendant quelque tems l'étude des belles lettres, il fit son cours de Philosophie, & s'appliqua ensuite avec beaucoup d'ardeur & de succès à l'étude de la Juris-prudence. Egalement attentif à tout ce qui pouvoit lui donner une parfaite intelligence de cette science, il s'attacha assiduement à la lecture des anciens historiens romains & des Jurisconsultes, afin de s'instruire à fond des loix & de leur esprit; observant judicieusement le tems de leur origine, les circonstances qui les avoient fait naître, les abus que les législateurs avoient eu dessein de retrancher en les portant, ou le bon ordre qu'ils avoient voulu introduire dans la société. Par ces moyens il s'acquit une juste connoissance du Droit, & s'attira l'admiration & les applaudissements des Professeurs de Louvain & de toutes les personnes éclairées, qui assisterent aux théses qu'il soutint dans le tems de sa promotion au degré de Bachelier & l'année suivante à celui de Docteur en Droit. Il ne quitta même cette université qu'au regret des professeurs les plus distingués, qui tâcherent envain de retenir un jeune homme, dont les talents naturels, l'érudition & les mœurs leur donnoient lieu de pouvoir tout espérer.

De retour à Bois-le-Duc il prit le parti de suivre le barreau. Il y parut prémierement en qualité d'avocât. L'amour de la justice l'emporta toujours dans son cœur sur celui de son interêt & par ce principe il n'entreprenoit point de causes douteuses: tandis que les bonnes trouvoient en lui un défenseur puissant & incorruptible, qui les faisoit valoir & triompher de l'injustice. Il ne connut la chicane que pour en arrêter le cours, en développant ses détours iniques & souvent ruineux aux deux partis. Le sophisme ne pouvoit tenir contre la solidité de ses raisons, & il en démontroit si pathétiquement l'illusion, qu'il confondoit ceux qui osoient en faire usage dans leurs plaidoyés. Tant de droiture & de lumiere dans un jeune avocât, lui firent en peu de tems une belle réputation. Les causes entre ses mains acquerroient un heureux préjugé de leur équité. On le consultoit dans les affaires les plus importantes & les plus embrouillées, & souvent on déféroit à ses avis comme aux oracles de Thémis, lorsqu'on entendoit les motifs solides, dont il avoit coutume de les accompagner.

Ce fut par une conduite si sage & si équitable, que Tulden établissant sa réputation, s'ac-

quit l'estime de ses concitoyens, & s'éleva à la magistrature. La Régence de Bois-le-Duc convaincue de son mérite & de sa capacité, l'élut unanimément pour remplir une place de conseiller de la ville, qui étoit venu à vaquer. Cette élection plut universellement aux habitants, & fut d'abord confirmée par la cour de Bruxelles, où ses belles qualités étoient connues. Dans ce poste honorable, il donna des nouvelles preuves de son intégrité & de son amour pour la justice. Assidu aux fonctions de sa charge & fidele à en remplir les devoirs, on le vit constamment examiner à fond l'état des causes avant que de prononcer, & ne décider qu'après avoir consulté les loix avec l'attention la plus scrupuleuse: en sorte qu'on pourroit le produire comme un modele imitable à ceux dont les arrêts décident souvent de la fortune ou de la vie des autres hommes. Tantôt à l'audience écoutant les parties, tantôt dans son cabinet étudiant le droit, il étoit tout à son emploi. Affable & de facile accès à l'égard d'un chacun, & ne sachant ce que c'est qu'acception des personnes, il fut l'ornement du corps dont il étoit membre, & se montra par tout le savant appui & le ferme soutient de la justice, qui étoit la regle constante de sa conduite.

Il acquit une connoissance si parfaite de la Juris-prudence, qu'il fut regardé dans les Païs-Bas comme un des plus habiles Jurisconsultes de son tems. Considérations qui engagerent l'université de Louvain à l'appeller pour remplir une chaire de professeur en droit. Comme l'étude étoit la passion favorite de Mr. Tulden, il accepta cette vocation avec plaisir, dans l'espérance que débarassé des occupations inséparables de la charge qu'il possédoit, il pourroit se livrer tout entier au penchant qu'il avoit pour l'étude de la Juris prudence. Son college devint célebre par la profondeur de sa doctrine & par les lumieres que ses dictés & ses explications répandoient sur les lieux les plus difficiles du corps du droit, & fut un des plus fréquentés de ce tems. Les méditations réfléchies de ce professeur sur les loix, lui donnerent lieu de faire quantité de remarques, & celles-ci occasionnerent plusieurs ouvrages dont la république des lettres lui est redévable. Nous les indiquerons ci-après, & il nous suffira de dire pour le présent, qu'entr'autres il y en a un, dans lequel il se proposoit de découvrir à la jeunesse une voie nouvelle & assûrée pour parvenir à l'intelligence de la Juris-prudence, avec plus de facilité & d'avantage que celles qui avoient été frayées jusqu'alors.

Si les productions de son esprit firent honneur à ses talentes, elles furent fatales à son repos, & furent en grande partie cause qu'on l'enleva à l'université de Louvain, pour le replonger dans des occupations qui consumoient la plûpart du tems, qu'il employoit auparavant à l'étude avec tant de goût & de fruit. Son nom se répandit avec ses ouvrages, sa rare capacité devint incontestable, & la cour de Bruxelles attentive à faire occuper les places vacantes au conseil royal de Malines par des personnes d'une érudition profonde & d'une intégrité à toute épreuve l'en nomma conseiller. Quelque honorable que fût cette charge, il ne l'accepta qu'à regret, son amour pour les muses lui tenant beaucoup plus au cœur que les dons de la fortune. Ses occupations ne purent empêcher son application à l'étude; il acheva alors plusieurs ouvrages qu'il n'avoit pu encore qu'ébaucher pendant qu'il étoit professeur à Louvain & en publia quelques-uns, avant que la mort vînt trancher le fil de ses jours en 1645.

Quoiqu'on trouve en plusieurs endroits la liste de ses productions, nous les indiquerons encore ici pour ne point renvoyer le lecteur ailleurs. Il fut auteur des livres suivants. *Libri quatuor de principiis Juris-prudentiæ. Libri duo de Juris-prudentia extemporali, sive de Regulis Juris. Libri quatuor de caussis ac remediis corruptorum judiciorum. Dissertatio de consultissima ad jurisprudentiam via. Initiamenta Juris-prudentiæ, sive orationes auspicales tredecim. Laudatio funebris Stephani Weimsii. Commentarius ad Institutionum juris civilis libros quatuor. Commentarius ad Codicem justinianeum. Commentarius in Digesta sive Pandectas juris. Rerum ex facto propositarum casus enucleati. Libri octo de civili regimine. Sophiæ eclecticæ, sive placitorum & monitorum ex omni antiquitate selectorum, digestorum & illustratorum Libri novem. Libri quatuor de providentia. Orationes de officio operantium juri.* Si l'étendue des matieres, dont il traite dans quelques-uns de ses ouvrages, fait voir combien il a été laborieux, la maniere dont il les a digérées atteste qu'il étoit très judicieux.

PIER-



PETRVS STEVENS
S. P. Q. ANTVERP. AB ELEEMOSYNIS.
AMATOR PICTORIÆ ARTIS.

Ant. van Dyck pinxit
Vorsterman sculp

Cum privilegio

PIERRE STEVENS
GRAND-AUMONIER
DE LA VILLE D'ANVERS CURIEUX EN TABLEAUX.
&c. &c. &c.

PIerre Stevens naquit à Anvers environ l'an mil cinq cent quatre-vingt-treize. Il ſortoit d'une famille qui par ſon commerce avoit acquis des richeſſes immenſes, & par un goût, pour ainſi dire héréditaire, la poſſeſſion des plus beaux ouvrages de peinture, depuis que cet art étoit établi dans les Païs-Bas & exercé par ſes habitants. Son pére bon connoiſſeur en peinture avoit réuni dans ſa maiſon quantité de ces ouvrages qui étoient auparavant partagés entre les différentes branches de ſa famille, & en avoit formé un cabinet digne de la magnificence d'un Prince, tant par le grand nombre, que par la beauté & le prix des piéces dont il étoit compoſé. Le jeune Stevens nourri dans le ſein de l'abondance, inſtruit avec ſoin de ce qui peut orner l'eſprit d'un jeune homme & élevé au milieu de ces chefs d'œuvres de l'art, en ſuça l'amour avec le lait. Othon Vænius lui montra le deſſein & à l'aide des leçons d'un maître auſſi ſavant & habile, il acquit les connoiſſances néceſſaires pour découvrir ſûrement les beautés & le vrai mérite des productions des Peintres. Il s'appliqua en même tems aux lettres humaines, qu'il continua de cultiver depuis, malgré les occupations de négociant où il s'engagea, quand il fut plus avancé en âge.

En mil ſix cent vingt, la mort lui ayant enlevé ſon pére, il ſe vit maître d'une ſucceſſion, qui le mettoit largement en état de figurer avec les plus puiſſantes familles d'Anvers. Ces richeſſes loin de corrompre ſes mœurs ou d'enfler ſon cœur, ne ſervirent qu'à faire éclater la ſolidité de ſa vertu, par le bon uſage qu'il en ſut faire. Il continua de vivre ſans faſte, comme il avoit été élevé, donnant à l'aimable compagnie des artiſtes habiles & éclairés, ou à la recherche de leurs ouvrages les moments de loiſir qu'ils lui reſtoient. Lorſqu'il achetoit des tableaux des mains des peintres, il les payoit ordinairement plutôt ſelon ſes facultés, que ſelon la valeur intrinſeque de l'ouvrage, afin de recompenſer par là celui qui lui en procuroit la poſſeſſion, ou d'encourager celui qui en étoit l'auteur. Cette conduite généreuſe lui attiroit l'eſtime des artiſtes ſes contemporains, tandis que d'un autre côté ſes vertus morales & civiles, comme ſa charité compatiſſante aux beſoins des indigents, & ſes manieres honnêtes envers un chacun lui gagnoient généralement les cœurs de ſes concitoyens.

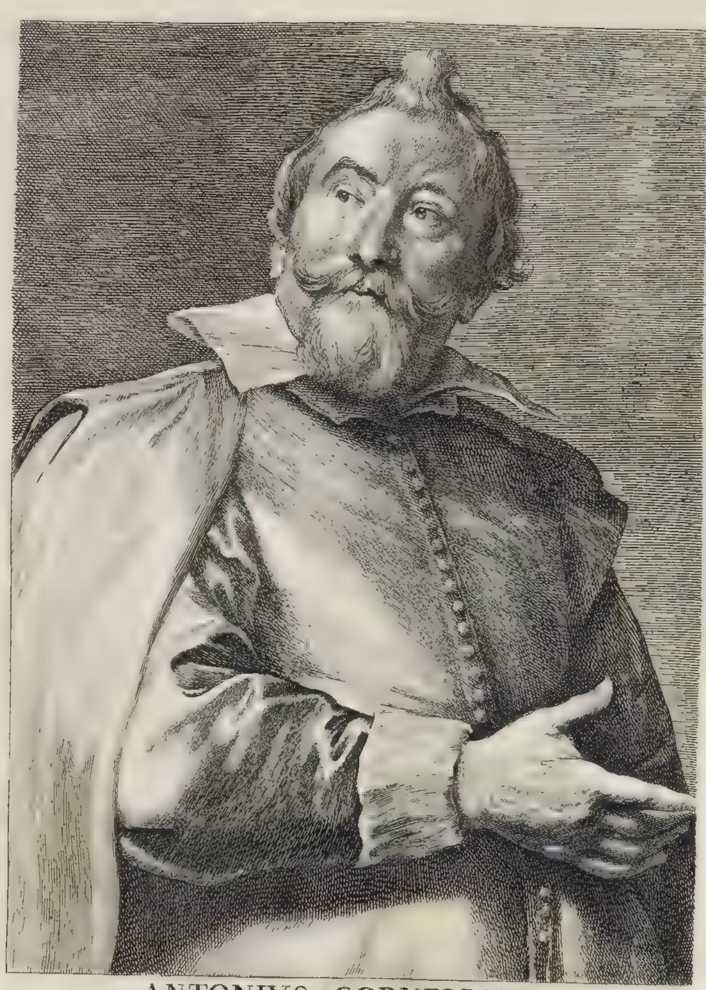
Nous nous diſpenſerons d'entrer dans un long détail de ſes belles qualités perſonnelles, & capables de conſtater invinciblement la ſolidité de ſon mérite, en rapportant qu'il s'étoit acquis un ſi haut degré d'eſtime à Anvers qu'on jugea à propos de ſe relacher en quelque maniere d'un ancien uſage, pour le charger d'un emploi convenable à ſon caractere bienfaiſant & dont il étoit d'ailleurs extrémement digne: mais qu'on n'avoit donné juſqu'alors, & qu'on ne donne encore aujourd'hui qu'aux prémieres ou aux plus nobles familles de la ville, je veux dire la charge de Grand-Aumônier. Cet honorable emploi étant vacant en mil ſix cent trente-deux, les membres du clergé & de la régence d'Anvers étant aſſemblés pour y nommer, convinrent unanimément d'en revêtir Pierre Stevens. Il accepta ſans balancer une charge qui le mettoit à portée de connoître les beſoins des familles néceſſiteuſes & d'y pourvoir ſans éclat. Il s'en acquita d'une maniere qui pouvant ſervir d'exemple à la poſtérité, faiſoit en même tems honneur aux ſentiments d'humanité & de chriſtianiſme dont ſon cœur étoit rempli.

Qu'il étoit beau de voir ce riche & bienfaiſant citoyen, pénétrer juſques dans le ſecret de certaines familles, pour y découvrir une indigence d'autant plus dure, que la honte & un certain point d'honneur empêchoient de la laiſſer appercevoir! qu'il étoit beau, dis-je, de le voir verſer à pleines mains dans le ſein de ces perſonnes doublement dignes de compaſſion, des ſecours & des largeſſes, qui ſoulageant leurs beſoins, conſervoient leur honneur,

neur, & les délivroient des cruelles appréhenſions, dont ils étoient ſaiſis, dans la crainte qu'une néceſſité extrême ne vînt les obliger enfin à dévoiler leur triſte & affligeante ſituation. Je laiſſe à penſer les vœux & les bénédictions dont les cœurs reconnoiſſants le combloient dans ces circonſtances. Après avoir diſtribué auſſi prudemment que charitablement les revenus des fondations pieuſes deſtinées à cet effet, & les ſommes que la charité où les legs des particuliers y ajoûtoient, on l'a vu ſouvent ſuppléer de ſon abondance au défaut des uns & des autres, & ſoutenir à tous égards la qualité honorable de Grand-Aumônier de la ville d'Anvers.

A ces exercices dignes d'un chrétien, & aux occupations de ſon négoce, il joignoit l'étude des belles lettres, & faiſoit ſuccéder de tems en tems les plaiſirs innocents que les beaux arts procurent à ceux qui les cultivent. Son cabinet de peinture orné de pluſieurs chefs d'œuvres étoit ſa retraite favorite, & le lieu où ſon eſprit ſe délaſſoit de ſes fatigues, tantôt ſeul, tantôt dans la compagnie de ſes amis & des curieux. On admiroit ſur tout dans le grand nombre des tableaux qui le compoſoient deux piéces ſorties du pinceau de Quintin Matſys & ſi connue des curieux qu'il ſuffit de les nommer pour leur en rappeller l'idée. L'une repréſentoit un banquier peſant de l'or avec ſa femme & peinte en mil cinq cent quatorze, ſelon la date qui y eſt miſe à la ſuite du nom de ſon auteur. L'autre expoſoit aux yeux des ſpectateurs quatre perſonnages jouants aux cartes : portraits excellents tant par rapport au deſſein qu'au coloris & à l'expreſſion avec leſquels ils rendoient la nature, & pour leſquels au rapport de Mr. le Chevalier Bullart dans ſon académie des ſciences & des arts, vie de Quintin Matſys, on a ſouvent offert des ſommes très conſidérables : mais ce marchand, pourſuit-il, autant riche & curieux qu'aucun homme de ſa condition, n'a jamais voulu s'en défaire. En effet il les conſerva précieuſement juſqu'à ſa mort, arrivée en mil ſix cent cinquante-huit, & les tranſmit à ſa poſtérité chez laquelle ils ont demeurés encore long-tems enſuite.

AN-



ANTONIVS CORNELISSEN

PICTORIÆ ARTIS AMATOR ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxcit.
Vorsterman sculp

Cum privilegio

ANTOINE CORNELISSEN
CURIEUX EN PEINTURE.
&c. &c. &c.

ANtoine Cornelissen sortoit d'une des meilleures familles patriciennes de la ville d'Anvers, où il naquit environ l'an mil cinq cent soixante-cinq. Son pére, assez savant Jurisconsulte; s'étoit fait recevoir avocât dans cette ville: mais d'une humeur trop pacifique pour cette profession, il se sentit tant d'éloignement pour les contestations, qu'après avoir plaidé quelques causes avec succès; il renonça entierement au Barreau. Content des biens & du revenu considérable qu'il avoit hérités de ses ancêtres, & de ceux que sa femme lui avoit apportés en mariage, il se borna à un genre de vie paisible & tranquille; ne s'occupant que de ses affaires domestiques & de l'éducation de ses enfants. Le nombre s'en étant augmenté jusqu'à cinq, il pensa à les mettre en état de soutenir leur rang par leurs talents & leur savoir. Il envoya au collége Antoine son ainé, dont nous parlons ici, pour y apprendre la langue latine, & ensuite à l'université de Louvain pour y continuer ses études: dans le dessein de l'avancer à l'Eglise ou au barreau, selon le parti que le fils choisiroit, lorsqu'il seroit en âge d'embrasser un genre de vie.

Le jeune Cornelissen avoit rempli les espérances de son pére par son application & par ses progrès. Il avoit acquis en un petit nombre d'années des connoissances capables de le faire figurer avantageusement dans l'état ecclésiastique où ses études sembloient devoir le conduire: mais la mort lui ayant enlevé en peu de tems sa mére, un frére & deux sœurs, & la troisiéme étant sur le point de se consacrer à Dieu par les vœux monastiques, il quitta Louvain & l'étude de la Théologie pour retourner dans la maison paternelle. Loin de se livrer à une vie oisive en abandonnant l'université, il ne fit que changer l'objet de ses études. Les beaux Arts prirent la place des sciences aux quelles il s'étoit appliqué jusqu'ici, & la lecture fut toujours une de ses occupations favorites.

Ce fut dans celle-ci, & dans la compagnie des curieux avec lesquels il s'étoit lié d'une étroite amitié, qu'il conçut du goût pour la peinture & les ouvrages de ce genre. Trop avancé en âge pour pouvoir se flatter d'atteindre jamais à la pratique de cet Art, dont il n'avoit eu aucune teinture dans sa prémiere jeunesse, il tâcha d'acquerir une juste connoissance de sa Théorie. De là un désir empressé de se trouver dans la compagnie des artistes éclairés, & bien des réflexions sur la critique qu'ils faisoient des ouvrages des différents maîtres exposés aux yeux du public. Le cabinet de Rubens avoit pour lui des charmes ravissants. Il le visitoit le plus souvent qu'il lui étoit possible, & y trouvoit toujours de nouveaux plaisirs. Ce grand homme s'appercevant du goût de Cornelissen, se fit un plaisir de lui communiquer des lumieres dans la conversation. Ce fut là qu'il fit la prémiere connoissance avec le chevalier Antoine van Dyck, dont il admiroit les heureux commencements.

Tandis qu'il avoit ainsi la satisfaction de contenter utilement sa curiosité, il auroit souhaité de pouvoir imiter de plus près Rubens, en se procurant une partie des plus rares piéces qu'il ne se lassoit point d'admirer, mais cet habile artiste, aussi curieux d'exceller au dessus de tous les particuliers de son tems par un bel assemblage des plus beaux chefs-d'œuvres des maîtres de l'art; qu'il l'emportoit par l'habilité de son pinceau au dessus de tous ses contemporains en Flandre; ne voulut jamais s'en défaire, quelque prix qu'on lui en offrît: jusqu'à ce qu'enfin il vendit le tout au Duc de Bukingam, pour être transporté en Angleterre. Cornelissen en ressentit une véritable peine, voyant évanouir par là l'espérance dont il s'étoit toujours flatté d'en pouvoir obtenir quelques piéces remarquables pour l'enrichissement de son cabinet, qui étoit déja alors un des plus beaux & des plus nombreux de la ville d'Anvers.

Ce curieux n'avoit rien épargné pour l'embellir après la mort de son pére. On dit même qu'il y avoit employé alors plus de trois mille florins dans l'espace de dix mois. Il continua

pendant plusieurs années ensuite à acheter dans le cours de chacune pour douze cents florins de tableaux, sans y comprendre le prix de ceux qu'il faisoit peindre par les meilleurs artistes de son païs : en sorte qu'après un petit nombre d'années, il s'étoit vu possesseur d'un cabinet capable d'exciter la curiosité des connoisseurs & des peintres. Sa maison étoit toujours ouverte aux uns & aux autres, qu'il recevoit avec bonté. Il estimoit sur tout la compagnie de ceux qui avoient voyagé en Italie, & qui à l'exercice de leur art, joignoient l'intelligence des antiquités grecques & romaines. Cette matiére faisoit le principal sujet de ses entrétiens avec eux, afin d'acquerir les lumiéres nécessaires pour juger avec plus de certitude du mérite des productions des artistes. Ce fut par ce goût pour les tableaux, par la dépense honnête qui l'accompagnoit, & par les manieres polies & généreuses dont il étoit soutenu, que Cornelissen s'attira l'estime de tous les peintres & curieux d'Anvers ses contemporains : & si nous y ajoûtons son amour pour les pauvres, & les effets bienfaisants de sa compassion envers eux, nous acheverons d'indiquer les endroits qui l'ont rendu recommandable pendant sa vie, & qui l'ont fait regretter après sa mort arrivée à Anvers environ l'an mil six cent trente-neuf. Sa famille subsiste encore aujourd'hui & jouit des honneurs de la Magistrature.

COR-



CORNELIVS VANDER GEEST
ARTIS PICTORIÆ AMATOR ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxcit
Paul. Pontius sculp.

Cum privilegio

CORNEILLE VAN DER GEEST
CURIEUX EN TABLEAUX.
&c. &c. &c.

Corneille van der Geeſt étoit natif d'Anvers. On ignore en quelle année préciſement il vint au monde, & il nous a été impoſſible de l'apprendre avec quelque certitude: mais on ſait qu'il étoit de quelques années plus âgé que le célebre peintre Pierre Paul Rubens, & par conſéquent qu'il doit être né vers l'an mil cinq cent ſoixante & dix-ſept. Quoique fils de négociant, on le mit au collége pour apprendre la langue latine; lorſqu'il fut dans un âge convenable à cette étude. Les livres des marchands eurent plus de charmes pour lui que les rudiments de cette langue morte. Il abandonna ceux-ci au bout de quelques années, pour apprendre à tenir ceux-là en ordre. Son pére faiſant commerce de tableaux entr'autres choſes & voyant ſon fils réſolu à embraſſer ſa profeſſion lui donna un maître de deſſein, afin de le mettre plus en état de juger avec connoiſſance de cauſe de la valeur des marchandiſes de ce genre, ſoit pour l'achat ſoit pour la vente qu'il en pourroit faire dans la ſuite. Il paſſa peut-être ici plus avant que ſes parents ne l'auroient ſouhaité: en ſorte qu'il ſe donnoit beaucoup plus de peines pour faire emplette des ouvrages des grands maîtres, que pour en avoir un debit lucratif.

Les choſes en demeurerent là auſſi long-tems qu'il ſe trouva ſous la puiſſance de ſon pére, homme qui ne ſe procuroit la poſſeſſion des tableaux, que dans la vue du gain qu'il en pouvoit tirer. Mais lorſque la mort l'eut affranchi de l'autorité paternelle, il ſe livra avec joie au déſir qu'il avoit de ſe faire un beau cabinet de peinture. Dans le partage qu'il fit d'une riche ſucceſſion avec ſon frére & ſa ſœur, il retint le plus de tableaux qu'il lui fut poſſible, entr'autres une notre Dame que l'on regarde comme la meilleure piéce de Quintin Matſys, & pour laquelle feu van der Geeſt ſon pére avoit toujours demandé des ſommes beaucoup plus conſidérables que les curieux n'en avoient voulu donner. Ce qui fut cauſe qu'elle parvînt à ſon fils. Celui-ci ne voulut jamais l'aliéner dans la ſuite; quelque que fût le prix qu'on lui en préſenta, & quelque diſtinguées que fuſſent les perſonnes, qui deſirerent de la poſſéder.

Comme les grandes richeſſes, dont il avoit hérité, & aux quelles il ajoûtoit tous les jours par ſon induſtrie dans le commerce, lui permettoient une grande dépenſe ſans déranger ſes affaires, il n'épargna rien, pour rendre ſon cabinet auſſi magnifique qu'un particulier peut le ſouhaiter. Il y raſſembla de tous côtés les chefs-d'œuvre des maîtres tranſalpins, avec les plus belles productions des peintres flamands, allemands & françois. Lorſqu'il lui fut impoſſible de ſe procurer quelque choſe des anciens originaux tant vantés. Il employa les plus habiles artiſtes des païs ou ils ſe trouvoient, à en tirer d'excellentes copies, qui quelquefois ne cédoient gueres à ceux-là, que par le droit d'ancienneté, & un peintre qui le contentoit ſur cet article, étoit aſſuré d'une ample récompenſe au deſſus de ſon ſalaire. Il n'y eut preſque point de pinceau renommé de ſon tems dans les dix-ſept Provinces, qu'il ne fit ſervir à l'augmentation & à l'ornement de ſon cabinet. Il le rendit ſi fameux, que les connoiſſeurs étrangers paſſant par Anvers en partoient rarement, ſans avoir eu le plaiſir de le voir. La renommée en publia la beauté à la cour de Bruxelles, & la rareté des piéces excita le déſir d'en poſſéder, dans le cœur de l'Archiduc Albert, alors ſouverain des Païs-Bas, par ſon mariage avec l'Infante Iſabelle Claire Eugénie, fille de Philippe II. Roi d'Eſpagne.

Ce Prince ſouhaittant paſſionnément de poſſéder le tableau de notre Dame, dont nous avons parlé ci-deſſus, comme du chef-d'œuvre de Quintin Matſys, fit ſonder les ſentiments de Corneille van der Geeſt à cet égard par différentes perſonnes, qui le trouverent toujours peu diſpoſé à le ſatisfaire. Cette difficulté ne fit qu'augmenter le déſir de l'Archiduc, qui enfin le fit demander en ſon nom, avec offre de payer au poſſeſſeur le prix qu'il fixeroit. Cette demande auroit jetté van der Geeſt dans l'embaras, ſi elle avoit été impré-

vue, car il n'ignoroit pas qu'il eſt dangéreux de refuſer quelque choſe à ſon ſouverain : mais s'y étant attendu dans la réſolution de conſerver ſon tableau, il s'excuſa honnetement en vers ſon Prince, diſant, qu'il ne poſſédoit ce précieux morceau que par fideï-commis, & que par conſéqûent il n'étoit point en ſon pouvoir d'acquieſcer à ce qu'on lui demandoit. L'Archiduc ſe contenta de cette excuſe, & notre curieux demeura depuis paiſible poſſeſſeur de ſon tableau.

Ne pouvant témoigner par ſes bienfaits ſa reconnoiſſance à Quintin Matſys qui en étoit l'auteur, & mort déja depuis près d'un ſiécle, il prit la réſolution de donner des marques publiques de l'obligation qu'il lui en avoit, comme il en donnoit des particulieres aux peintres, qui rempliſſoient ſon attente. Dans ce deſſein, il obtint de l'Evêque & du magiſtrat d'Anvers la permiſſion de faire tranſporter les oſſements de Quintin Matſys de l'égliſe des Chartreux, où ils répoſoient, dans la cathédrale, comme étant plus digne par ſon tître & par la magnificence de ſa ſtructure, de renfermer les reſtes périſſables d'un homme ſi recommandable par ſon art. La céremonie en fut faite avec beaucoup de pompe aux dépens de Corneille van der Geeſt, en l'année mil ſix cent vingt-neuf & la centiéme après la mort de Matſys. Tous les membres de l'académie de peinture demeurants dans la ville ils furent invités, & tous ceux à qui la ſanté le permit aſſiſterent volontiers à la nouveauté de ce ſpectacle religieux. Les os de Matſys furent dépoſés ſous la tour de la cathédrale, dans le ſépulchre qu'il y avoit fait préparer, & où il fit élever la figure du peintre taillée en marbre blanc avec cette inſcription,

Quintino Matſys incomparabilis Artis Pictori
Admiratrix Grataque Poſteritas Anno poſt obitum Sæculari
Poſuit. CIↃ IↃ C. XXIX.

& au deſſus on a gravé ce vers héroïque, en lettre d'or ſur un marbre noir,

Connubialis amor de Mulcibre fecit Apellem.

Je conclurai ce qu'il me reſte à dire de Corneille van der Geeſt, en remarquant que ſi cette tranſlation a été une preuve inconteſtable de l'eſtime qu'il faiſoit des habiles peintres; l'inſcription rapportée ci-deſſus n'eſt pas moins un témoignage authentique de ſa modeſtie. Car quoique cette cérémonie & l'eſpéce de mauſolée fuſſent faits uniquement à ſes dépens, il en donne toute la gloire à la reconnoiſſance de la poſtérité, ſans qu'il s'y faſſe paroître en aucune maniere. C'eſt ainſi qu'il avoit coutume d'en agir dans la diſtribution de ſes bienfaits. Il y auroit de quoi s'étonner, ſi le Chevalier Antoine van Dyck, qui immortaliſoit par ſon pinceau ceux qui exerceoient ſon art avec diſtinction ou qui le protegeoient, n'avoit pas pris ſoin de tranſmettre à la poſtérité la mémoire de ce généreux Mécene des peintres Corneille van der Geeſt mort à Anvers en mil ſix cent quarante-ſept, dans une heureuſe vieilleſſe. Son corps fut enterré ſans pompe comme il l'avoit ordonné dans l'égliſe des Chartreux, qui étoit alors aux foſſés de la ville, & d'où il avoit fait tranſporter Quintin Matſys: rendant ainſi corps pour corps à ce lieu Saint.

JA-



IACOBVS DE CACHOPIN
AMATOR ARTIS PICTORIÆ ANTVERPIA

Ant van Dyck pinxit
Vorsterman sculp.

Cum privilegio

JAQUES DE CACHIOPIN
CURIEUX EN TABLEAUX.
&c. &c. &c.

JAques de Cachiopin fut un de ces hommes, qu'une naiſſance honorable a élevé au deſſus du commun, & qu'une vie privée a laiſſé dans une eſpéce d'obſcurité : n'ayant jamais recherché ni poſſédé aucun de ces emplois brillants, qui font l'objet des deſirs d'une partie du genre humain. Il naquit à Anvers, environ l'an mil cinq cent ſoixante & dix-huit, de parents fort à leur aiſe & vivants de leurs rentes. Son pére étoit capitaine d'une compagnie bourgeoiſe de la ville. Comme il n'avoit que ce fils unique, il n'épargna rien pour ſon éducation. Il le fit inſtruire de bonne heure dans tout ce qui pouvoit rendre un jeune homme de ſa qualité aimable & accompli. Il lui fit apprendre le deſſein, & lui donna des maîtres de muſique tant pour apprendre à chanter qu'à jouer des inſtruments. Le jeune Cachiopin crût au milieu de ces arts qu'il continua à cultiver dans la ſuite, quoiqu'il fréquentât le collége des P. P. Jéſuites pour y faire ſes humanités. Après les avoir achevées, il paſſa à l'univerſité de Louvain, pour former ſon eſprit par des ſciences plus relevées. Son cours de Philoſophie termina ſes études, il revint à Anvers chez ſon pére, qui l'aimoit tendrement, & qui ſe faiſoit un plaiſir de le mener avec lui dans les aſſemblées & les belles compagnies qu'il fréquentoit.

Si la taille haute & bienfaite du jeune Cachiopin, lui attiroit les regards d'un chacun, ſes manieres polies & obligeantes lui en méritoient l'eſtime. Plus il voyoit le monde plus il en prennoit le bel air. Il faiſoit l'agrément des ſocietés, dont il étoit membre. Pour ſe rendre encore plus accompli, plus adroit & plus vigoureux, il s'adonna pendant quelque tems aux exercices corporels. La danſe, les armes & le manége occuperent alternativement quelques heures de ſa journée, & le mirent en état de figurer avantageuſement dans toutes les aſſemblées, les parties de divertiſſement & les fêtes de joie où il ſe trouvoit. Il prennoit un plaiſir ſingulier à aſſiſter à cette eſpéce d'exercice militaire que les compagnies bourgeoiſes faiſoient alors à Anvers auſſi-bien que dans les autres Provinces des Païs Bas. Son pére s'en étant apperçu, demanda & obtint la permiſſion de ſe déporter de ſa compagnie en ſa faveur. Lorſque le jeune Cachiopin en prit poſſeſſion il y fit des largeſſes & donna un repas ſplendide à tous les officiers de la bourgeoiſie. Les Meſſieurs de la magiſtrature y furent conviez, l'abondance & la délicateſſe des mets s'y rencontrerent également & il termina cette fête par un beau concert de toute ſorte d'inſtruments de Muſique.

Ce fut en aſſiſtant à ces aſſemblées bourgeoiſes, qu'il entra en connoiſſance avec pluſieurs peintres, qui s'y diſtinguoient par la propreté de leurs habilements & de leurs armes & par la gayeté de leur humeur. Il fit peindre ſa compagnie dans un grand tableau par Gaſpar de Crayer très habile artiſte. Son portrait & ceux de tous les officiers y étoient tirés d'après nature & exécutés avec une parfaite reſſemblance. Cette piéce louée de tous les connoiſſeurs, plut beaucoup au nouveau capitaine, & lui inſpira du goût pour ces ſortes d'ouvrages. C'eſt ici qu'il faut fixer l'époque de l'eſtime qu'il conçut depuis pour la peinture. Après la mort de ſon pére, il acheta une maiſon de campagne dans le voiſinage d'Anvers, où il alloit paſſer une bonne partie de la belle ſaiſon & ſe divertir avec ſes amis. Le plaiſir qu'il prit à l'agriculture & à cultiver des fleurs l'y attachant inſenſiblement plus qu'il ne ſe l'étoit propoſé, le dégoûta des fréquentes aſſemblées où ſa place de Capitaine l'obligeoit de ſe rendre. Quelques factions ſurvenues enſuite dans la bourgeoiſe acheverent de le déterminer à abandonner cette milice tumultueuſe, mal diſciplinée & peut-être inutile. Il remercia pour n'être deſormais qu'à lui-même & à ſes amis.

Délivré de ce ſoin ſuperflu plus propre à un jeune homme qu'à celui qui eſt ſur le retour, il s'appliqua à embellir ſon ſéjour champêtre, pour en faire une demeure très agréable. Les jardins & la maiſon eurent une nouvelle face. Il ordonna les changements qu'il jugea convenables dans celle-ci, ſur les deſſeins que Gaſpar de Crayer ſon ami lui com-

muniqua, & meubla les chambres de quantité de beaux tableaux, tant des anciens maîtres qu'il acheta à grands frais, que de ceux qu'il fit faire par les plus habiles artistes ses contemporains. La beauté de l'ouvrage ne décidoit point toujours du prix qu'il en donnoit, à l'exclusion des besoins que le peintre auroit pu avoir: car on l'a vu souvent surpasser à cet égard, l'attente de ceux dont il avoit employé le pinceau. Chaque chambre dans cette maison tiroit son nom de la qualité des tableaux qui l'ornoient. L'une s'appelloit la chambre de chasses; à cause qu'elle étoit garnie de paysages, où ces nobles parties de plaisirs étoient représentées. On nommoit une deuxiéme celle des batailles, pour une raison semblable. Une troisiéme étoit dite celle des marines, & ainsi des autres. Celle où étoit son portrait peint par le chevalier Antoine van Dyck, étoit nommée la sale de famille; parce qu'elle renfermoit, quelques portraits de ses plus proches parents & celui de sa femme.

C'est dans cet aimable séjour, que Cachiopin passa la plus grande partie de son âge viril. Il y jouissoit tranquillement des douçeurs & des agréments de la vie champêtre. Un petit nombre d'amis fidels qu'il y recevoit avec générosité & cordialité, contribuoient de tems en tems par leurs visites à lui faire passer agréablement le tems. L'agriculture & la lecture chassoient l'ennui de chez lui chacune à leur tour, lorsqu'il s'y trouvoit seul avec sa famille, & tout sembloit lui promettre une espéce de félicité temporelle dans ce cercle d'occupations innocentes; vu que son cœur étoit sans ambition & sans désir de s'enrichir. Mais il n'est point ici bas de douceur sans mélange d'amertume. Par une suite des maux que la guerre entraine ordinairement avec elle: les troupes des Etats-Généraux ayant poussé leurs courses jusqu'aux portes d'Anvers pendant l'hyver; pillerent sa maison de campagne dans leur retraite. Les soldats briserent une partie des meubles & des tableaux & emporterent le reste, tandis qu'il étoit en ville. Cette perte qui ne fut jamais reparée pendant sa vie l'affligea extrémement. Soit qu'il y fût plus sensible qu'il n'auroit dû, soit qu'il se chagrinât de se voir obligé de demeurer continuellement en ville, il tomba dans une langueur qui mina petit à petit la bonté de son tempérament & le conduisit enfin au tombeau en mil six cent quarante-deux, ne laissant de postérité que deux filles.



PRENOBILI AC GENEROSO DOMINO D^no HIERONYMO DE BRAN CÆSARIS
Agenti Catholici exercitus Capitaneo eiusq; Annonæ Prefecto Generali in Belgio, &c
liberalium Artium Amatori &c *D. D. Lucas Vorsterman sculptor*

JEROME DE BRAN

CAPITAINE ET AGENT DE L'EMPEREUR A BRUXELLES.

&c. &c. &c.

SI cet ouvrage n'étoit mis au jour, qu'à cauſe de la vie des perſonnes, dont il y eſt fait mention à la ſuite de leur portrait : on auroit pu en retrancher pluſieurs, ſans craindre de déplaire au public ; parce que l'hiſtoire ne fourniſſoit rien qui pût l'intéreſſer conſidérablement. Mais un motif tout différent engage à le publier. C'eſt la ſatisfaction des curieux, qui ont toujours recherché avec empreſſement les productions du Chevalier Antoine van Dyck. Afin d'y contribuer autant qu'il étoit poſſible, on a cru n'en devoir omettre aucun de ceux, dont on a pu recouvrer les planches originales. C'eſt par ce principe qu'on groſſit ce volume du nom & du portrait de Meſſire Jérôme de Bran : quoiqu'on eût rien de plus à dire ſur ſon chapitre, que ce que l'on en trouve dans l'inſcription miſe au bas de ſon portrait, où on voit en abregé ſon extraction illuſtre, les poſtes qu'il a remplis & ſes occupations pendant ſon ſéjour à Bruxelles.

PIERRE SYMEN
DE BRUXELLES.
&c. &c. &c.

PIerre Symen n'occupe la derniere place dans ce volume, que parce qu'il eſt entierement inconnu. Sa naiſſance, ſes emplois ou ſes talents nous obligeroient peut-être à lui aſſigner un autre rang : mais il a été impoſſible d'en déterrer la moindre choſe. Les perſonnes lettres qu'on a conſultées à Bruxelles à Anvers & dans d'autres villes ne nous en ont pu rien apprendre. C'eſt pourquoi étant obligés de joindre ici ſon portrait, afin de rendre cette collection d'eſtampes d'autant plus complette nous avons cru devoir le placer ici, & donner la préférence à ceux qui étoient connus.

Fin du premier Tome.





Iacobus de Man.

ICONOGRAPHIE
OU
VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DU XVII. SIECLE.
TOME SECOND.

ICONOGRAPHIE
OU
VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DU XVII. SIECLE
ÉCRITES PAR M. V**.

AVEC

LES PORTRAITS PEINTS

PAR LE FAMEUX

ANTOINE VAN DYCK

ET GRAVÉES SOUS SA DIRECTION

TOME SECOND.

CONTENANT

LES VIES DES PEINTRES, SCULPTEURS, GRAVEURS, ARCHITECTES ET AUTRES ARTISTES.



A AMSTERDAM & A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.
MDCCLIX.



D. PETRVS PAVLVS RVBBENS EQVES.
REGI CATOLICO IN SANCTIORE CONSILIO A SECRETIS ÆVI SVI APELLES ANTVERPIÆ

Ant. van Dyck pinxit
Paul. Pontius sculpsit

Cum privilegio

PIERRE PAUL RUBENS

CHEVALIER, PEINTRE.

&c. &c. &c.

Pierre Paul Rubens étoit fils de Jean Rubens Echevin de la ville d'Anvers & de Marie Pypelings. La guerre civile & les maux dont cette ville étoit affligée furent cause que son pére abandonna sa charge & sa patrie pour se retirer à Cologne avec son épouse. C'est là que le jeune Rubens naquit en 1577, le jour des Apôtres Sts. Pierre & Paul, dont on lui donna les noms. Il répondit aux soins que ses parents prirent de son éducation par une application assidue & par des progrès rapides dans la langue latine & les belles lettres, la vivacité & la pénétration de son esprit lui rendant facile tout ce qu'on vouloit lui apprendre. Il dessinoit même déja alors les idées qui se présentoient à son esprit pour se divertir, & annonçoit par ces heureux commencements ce qu'il deviendroit dans la suite. En faisant ici un abregé de sa vie, nous ne suivrons point la route que nous avons tenue en écrivant celle des autres artistes suivants, parce que nous avons à faire voir en sa personne non seulement le Prince & la gloire des peintres flamands: mais encore un habile ministre d'état, qui après s'être attiré l'admiration de tout le monde par la beauté de son pinceau, à merité encore l'estime des Rois & des Princes, par l'addresse & la grande capacité avec lesquelles il a conduit plusieurs négociations importantes pendant le cours de sa vie : ainsi en exposant son habileté dans la peinture, nous n'oublierons point celle qu'il à fait paroître dans le maniement des affaires d'état.

Comme il étoit beau & poli, la Comtesse de Lalain le demanda pour entrer dans sa maison en qualité de page: mais Rubens y demeura le moins qu'il lui fut possible. Rentré chez ses parents après la mort de son pére, & tout épris des beautés de la peinture, il fit connoître à sa mére le dessein qu'il avoit de s'y livrer entierement. Elle le mit d'abord chez Tobie Verhaest excellent paysagiste & peu après chez Adam van Oort: mais l'humeur & la conduite de celui-ci rebutant un jeune homme bien né comme étoit Rubens, il le quitta pour se rendre chez Othon Vænius, qui passoit alors pour le plus habile peintre qu'il y eut en Flandre. Charmé de se voir sous un maître qui unissoit à la beauté de son pinceau une parfaite connoissance des belles lettres, beaucoup de politesse d'esprit & les qualités qui forment l'honnête & le galant homme, il s'appliqua soigneusement à l'imiter dans son art, & à exprimer par sa conduite les mœurs, les vertus & les belles qualités de celui dont il étoit éleve. Un même amour pour la Peinture, les beaux arts & l'honnêteté, forma entre eux une étroite liaison. La facilité que Rubens avoit d'apprendre & son assiduité au travail l'ayant bientôt rendu égal à son maître, il crut devoir voyager, pour profiter de ce qu'il y avoit de meilleur dans les païs étrangers.

Il exécuta ce dessein étant âgé d'environ vingt-trois ans & passa en Italie. Comme il avoit été bien élevé & qu'il savoit parfaitement son monde, il trouva aisément accès chez les Princes, & entra au service de Vincent de Gonzague Duc de Mantoue, en qualité de gentilhomme. Les rares peintures qui se trouvoient dans le palais de son Altesse, ont pu contribuer à lui faire prendre ce parti. Il s'y occupa beaucoup plus à étudier les tableaux de Jules Romain qu'à vivre en courtisan, néanmoins son génie sa sagesse & ses vertus aimables lui acquirent la confiance de ce Prince, qui le nomma son envoyé à la cour de Madrid, où il se rendit avec de riches présents pour le Roi Philippe III. & le Duc de Lerme son favori. Les graces avec lesquelles il les présenta en relévérent le prix & lui mériterent les attentions de Sa Majesté, qui dès lors l'estima & conçut une haute idée de son mérite. Pendant son séjour à Madrid, le Duc de Bragance l'ayant fait inviter de venir a Villa-Viciosa lieu de sa résidence, il se mit en chemin avec un train convenable à sa qualité

d'envoyé, ce qui fit appréhender une trop grande dépenſe à ce Prince. Pour l'éviter il envoya un de ſes gentils-hommes à la rencontre de Rubens avec une bourſe de cinquante piſtoles, le faiſant prier de remettre ſa viſite à une autrefois : mais celui-ci refuſa ce préſent avec autant de nobleſſe que de déſintereſſement, en diſant, qu'il étoit venu à Villa-Vicioſa pour s'y amuſer pendant huit à dix jours & non pour peindre, & qu'il avoit apporté avec ſoi mille piſtoles pour dépenſer pendant ſon ſéjour. Il eſt aiſé de voir par là combien la fortune lui avoit été favorable & avec quels ſentiments d'honneur il ſavoit en uſer.

Peu après ſon retour à Mantoue, il alla à Rome par les ordres du Duc, pour y copier les chefs d'œuvres des meilleurs maîtres. La maniere de Caravage l'entraina d'abord; mais il ſut dans la ſuite s'en former une meilleure qui lui fut particuliere & qui approche plus de la nature. Pendant ſon ſéjour à Véniſe, il étudia avec ſoin les ouvrages du Titien & de Paul de Véronéſe qui lui frayerent la route du grand coloris, qu'on admira depuis dans ſes ouvrages, & dont les tableaux qu'il peignit peu après à Rome ſe reſſentent beaucoup au jugement des connoiſſeurs. De Rome il paſſa à Génes, où il fit quantité de portraits pour la nobleſſe. Mais tandis qu'il s'y attiroit tous les jours des nouvelles marques d'eſtime par les productions de ſon pinceau, il apprit la maladie de ſa mére & prit la poſte pour ſe rendre promptement en Flandre, dans l'eſpérance de la revoir. Il fut privé de cette ſatisfaction malgré la diligence qu'il fit: car elle mourut pendant qu'il étoit en chemin, & les funérailles ſe trouvoient déja faites à ſon arrivée. Pour ne point augmenter ſa douleur par la vue des lieux capables de lui rappeller l'idée de la défunte, il ſe retira dans l'abbaïe de St. Michel, où l'étude & la peinture ayant fait diverſion à ſa triſteſſe, il ſe propoſa de réprendre la route d'Italie. L'Archiduc Albert s'y oppoſa d'un côté par les marques d'eſtime qu'il lui donna, & de l'autre l'amour s'étant mis de la partie, il réſolut de ſe fixer dans les Païs-Bas, en épouſant, en mil ſix cent neuf, Mademoiſelle Eliſabeth Brant, fille du Greffier d'Anvers.

Attaché à la Flandre par la volonté de ſon Prince & par les liens ſacrés du mariage, il ſe fit bâtir une belle maiſon à la Romaine à Anvers, qui tenoit plus de la magnificence d'un Prince que de la dépenſe d'un particulier. La peinture & la ſculpture en ornoient le dehors, tandis que des tableaux exquis des meilleurs maîtres en paroient le dedans. On y voyoit ſon cabinet de raretez garni de vaſes de Porphyre, d'agate, & de buſtes antiques & modernes, où l'art l'emportoit de beaucoup ſur la nature. Un médailler rare, curieux & digne de l'envie des Seigneurs les plus puiſſants en augmentoit le prix. Une partie de ce tout magnifique fut vendue enſuite plus de cent vingt mille livres de France au Duc de Buckingan. Dans cette agréable demeure, il continua de peindre du moins autant pour ſon plaiſir que par intérêt; ſa fortune lui permettant de vivre gracieuſement indépendamment de ſon art. Son tems étoit tellement partagé, que la Peinture, les belles lettres & le monde avoient chacun leurs heures, ſans les ſouſtraire à l'un pour les accorder à l'autre. De là ſa réputation volant avec rapidité par toute l'Europe, il vit les Princes & les Princeſſes s'empreſſer d'avoir de ſes ouvrages. L'Archiduc Albert l'appella à Bruxelles pour faire ſon portrait, celui de l'Infante ſon épouſe & quelques autres tableaux pour ſon oratoire. Dans les entretiens qu'il eut alors avec leurs Alteſſes Royales, il acheva de les convaincre que ſon génie étoit beaucoup plus vaſte que ſon art, & que ſes talents bien cultivés le rendoient capable des plus grandes choſes.

Il fut dans la ſuite invité par la Reine Marie de Médicis de ſe rendre à Paris, pour peindre les tableaux, dont elle vouloit faire orner les galeries de ſon palais, dit de Luxembourg. Il en fit deux en préſence de cette Princeſſe, qui ſur ſa grande réputation avoit conçu un deſir extrême de le voir travailler, & acheva les autres à Anvers. Je ne repeterai point les louanges que ces pieces rares lui ont attirées, la France en retentit encore aujourd'hui & les écrivains de ce Royaume les ont relevés par des éloges ſi pompeux, que la poſtérité la plus reculée ne les ignorera point : mais je viendrai le rejoindre ſur le point de partir pour

pour l'Eſpagne. L'Infante Iſabelle ayant jugé à propos d'informer le Roi d'Eſpagne de la véritable ſituation des Païs-Bas, jetta les yeux ſur Rubens pour exécuter cette commiſſion. Après avoir reçu ſes inſtructions, il ſe rendit à Madrid. La maniere dont il s'en acquitta, lui mérita la bienveillance du Roi, & l'eſtime de ſes miniſtres, le Marquis de Spinola & le Comte-Duc d'Olivarez avec leſquels il conféra ſouvent. Il fit paroître beaucoup de capacité & un zèle ſincere pour les intérêts de Sa Majeſté, qui en reconnoiſſance de ſa ſageſſe & de ſes bons avis le combla de riches préſents, & le renvoya en Flandre chargé d'inſtructions ſecretes, après l'avoir gratifié de l'emploi de ſecrétaire du conſeil privé avec la ſurvivance pour ſon fils. Revenu dans les Païs-Bas, il fut employé par l'Infante & par le Cardinal de la Cuéva à la concluſion d'une tréve projettée avec les Hollandois pendant le ſiége de Bréda: mais la mort du Prince Maurice vint rompre cette négociation, lorſqu'elle étoit ſur le point d'être heureuſement terminée par la prudence avec laquelle il l'avoit conduite.

Ne ſe trouvant point chargé des affaires d'état, il s'occupa de celles qui le regardoient perſonnellement & ſe maria en ſecondes nôces avec une demoiſelle nommée Helene Forman, femme d'une rare beauté, dont il a ſouvent emprunté les traits dans ſes ouvrages, qui augmentant de jour en jour l'éclat de ſa belle reputation, engagerent Charles I. Roi de la Grande-Brétagne à l'appeller à Londre, pour embellir la ſale de White-hall des chefs-d'œuvres de ſon pinceau. Rubens s'y rendit après en avoir obtenu la permiſſion de l'Infante, qui le chargea de tâcher de découvrir les diſpoſitions de Sa Majeſté Britannique par rapport à la paix avec le Roi d'Eſpagne. Cet habile artiſte & miniſtre tout enſemble, déſireux de remplir les vues de l'Infante, chercha à s'inſinuer dans l'eſprit du monarque Anglois, & il y parvint tant par la beauté de ſon art que par celle de ſon génie. Voyant que ce Prince prennoit plaiſir à le voir travailler & à s'entretenir avec lui, il ſaiſit l'occaſion de ſonder le gué. Les diſpoſitions favorables qu'il rencontra dans l'eſprit du Roi, & les ordres qu'il reçut en conſéquence de ſa ſouveraine l'engagerent à pouſſer la choſe plus avant. On goûta les ouvertures de paix qu'il fit, & par là il devint comme le prémier médiateur entre les deux parties, & mit le traité de paix en état d'être conclu & ſigné l'année ſuivante par les Plénipotentiaires que la cour de Madrid y envoya.

Le Roi d'Angleterre également ſatisfait de ſon art & de ſes négociations lui fit de riches préſents & le créa Chevalier, témoignant par là l'eſtime qu'il faiſoit d'un homme ſi diſtingué par tant de belles qualités, & le Roi d'Eſpagne lui marqua ſa reconnoiſſance dans les lettres patentes qu'il lui envoya pour confirmer l'ordre de chevalerie qu'il avoit reçu & par les libéralités dont elles étoient accompagnées. Ainſi Rubens eut le bonheur de plaire au Roi d'Eſpagne en lui procurant une paix, dont il avoit beſoin, & à celui de la Grande-Brétagne à qui il l'avoit demandée. Dans cette heureuſe ſituation, eſtimé des Rois & des Princes, favoriſé de la fortune & ſupérieur à tous ſes contemporains, il ne ſortit jamais des bornes de la modeſtie convenable à ſa profeſſion, & quoiqu'il fût ſécretaire du conſeil privé, il aima toujours la peinture & les peintres, reçut ceux-ci avec beaucoup de bonté & de politeſſe; & aida même de ſes conſeils & de ſa protection ceux d'entre eux qui eurent recours à lui. Lorſqu'il s'en trouva qui voulurent combattre l'univerſalité de ſon talent, il ſe contenta d'oppoſer à leur calomnie quelques chefs-d'œuvres de ſa main qui durent les couvrir de honte, ſans vouloir ſe commettre autrement avec ces eſprits jaloux de ſa fortune & de ſa réputation.

Son eſprit brillant ſa ſage conduite & ſes belles études l'ont élevé à ce haut faîte d'honneur auquel il eſt parvenu. La peinture lui ſervit pour s'inſinuer dans les cours des Rois, & la fécondité de ſon génie lui a toujours fourni abondamment les reſſources néceſſaires pour faire réuſſir ſes entrepriſes. Univerſel dans ſon art il a réuni dans la connoiſſance qu'il en avoit toutes les parties que les autres peintres poſſédoient ſéparément. Son coloris étoit excellent, il ſavoit tirer tous les avantages imaginables du clair-obſcur, répandre des vives lu-

lumieres & en ſoutenir les maſſes par des ombres merveilleuſement bien placées. Mais ne nous étendons point davantage ſur ſa maniere de peindre, ſes tableaux répandus par toute l'Europe, conſervés & admirés des connoiſſeurs, ſont autant de bouches muettes, mais éloquentes, qui nous aſſurent la ſupériorité de ſon pinceau, & ſi ſon deſſein avoit été un peu plus correct, la critique auroit à peine pu trouver à cenſurer dans ſes ouvrages. Il mourut le 30 Mai 1640 dans ſa belle maiſon d'Anvers, accablé des douleurs de la goute, qui avoient miné la bonté de ſon tempérament, & mis ſa patience à de ſenſibles épreuves. Son corps fut enterré avec beaucoup de pompe dans une chapelle de l'égliſe paroiſſiale de St. Jaques, où il avoit choiſi ſa ſépulture.

AN-



D. ANTONIVS VAN DYCK EQVES
CAROLI REGIS MAGNÆ BRITANIÆ PICTOR ANTVERPIÆ NATVS.

Ant. van Dyck pinxit
L. Vorsterman sculp.

Cum privilegio

ANTOINE VAN DYCK
CHEVALIER ET PEINTRE.
&c. &c. &c.

ANtoine van Dyck eſt un de ces hommes rares, dont les talents ſupérieurs charment & rempliſſent d'admiration ceux qui en conſiderent les effets. Il naquit à Anvers en 1598 ſelon quelques-uns, & ſelon d'autres l'année ſuivante. Dès ſon bas âge il fit paroître des diſpoſitions pour la peinture. Sa mére femme d'un marchand de toiles s'en appercevant, les cultiva en lui donnant le crayon pour l'occuper à deſſiner. Comme elle peignoit paſſablement le païſage, elle vit avec une ſecrete ſatisfaction ces heureux commencements dans ſon fils & le mit chez Henri van Baelen pour être inſtruit dans cet art. Des progrès étonnants ſuivirent, & en peu de tems il ſurpaſſa tous les éleves de van Baelen. Ce ſuccès fit naître dans ſon cœur le deſſein d'exceller dans la peinture. La plus haute perfection devint l'objet de ſes études, & les meilleurs maîtres celui de ſes empreſſements. Il employa ſes amis pour entrer chez Rubens.

Leur entremiſe eut le ſuccès déſiré, Rubens le reçut & voyant la beauté de ſon génie & de ſes rares diſpoſitions ne négligea rien pour ſon avancement. Van Dyck profita ſi bien que Rubens ne fit point de difficulté de l'employer aux ouvrages qu'il donnoit pour ſiens. Les connoiſſeurs ne s'en apperçurent point, van Dyck eut la ſatisfaction de voir ſon pinceau confondu avec celui de ſon maître & ſes tableaux un peu retouchés paſſer pour ceux de Rubens. On dit que le bruit s'étant répandu que van Dyck faiſoit une bonne partie des tableaux de Rubens, celui-ci en conçut de l'ombrage, & engagea ſon éleve à s'attacher au portrait, afin de le détourner de l'hiſtoire & de prévenir une rivalité: mais ſi on conſidére l'étroite union qui ſubſiſta toujours entre ces deux grands artiſtes, il reſtera peu d'apparence que la jalouſie du maître & la défiance de l'éleve aient été la cauſe de leur ſéparation. Voici comment elle s'eſt faite du moins quant à l'extérieur.

Van Dyck ſe croyant en état de pouvoir peindre ſans guide, voulut travailler à ſon particulier: mais ſenſible aux bontés de ſon maître, il lui marqua ſa reconnoiſſance, en lui faiſant préſent de trois tableaux, dont l'un repréſentoit le ſauveur du monde pris dans le jardin des oliviers, le ſecond le faiſoit voir couronné d'épines & le troiſiéme étoit un excellent portrait de la ſeconde femme de Rubens. Il reçut en revanche un des plus beaux chevaux de l'écurie de Rubens. Après ces témoignages de gratitude, van Dyck travailla pour ſon compte. Son cœur leger & volage fut épris de la beauté d'une jeune païſanne, il alla peindre deux tableaux pour l'égliſe de ce village ſitué près de Bruxelles. L'amour l'y avoit attiré, il guida ſon pinceau, il fit des merveilles. Il s'y étoit peint monté ſur le cheval blanc qu'il avoit reçu dans le portrait de St. Martin patron du village, & on voyoit celui de ſa maîtreſſe dans une des figures de la Ste. famille que le ſecond tableau repréſentoit cette marque de ſa paſſion la publia, Rubens en fut informé & voulant en prévenir les ſuites il perſuada van Dyck, de voyager en Italie, pour voir les beaux ouvrages du Titien & de Paul Véroneſe.

Van Dyck ſe rendant aux ſalutaires avis de Rubens partit pour l'Italie n'étant encore âgé que de vingt ans. Les beautés dont la peinture à orné véniſe l'arrêterent long-tems, Génes le poſſéda enſuite, & il y fit quantité de portraits pour la nobleſſe. De là étant allé à Rome, le Cardinal de Bentivoglio le reçut dans ſon palais. Il y fit le portrait de cette Eminence & de pluſieurs autres. Le ſuccès de ſes ouvrages & une ſi bonne protection établiſſoient ſa réputation. Tout ſembloit lui promettre du contentement; mais la jalouſie des peintres flamands l'engagea de retourner à Génes, où à l'abri des envieux il eut à s'occuper, juſqu'à ce que curieux de voir la Sicile, il entreprit ce voyage avec le célebre chevalier Nany. Le Prince Philibert de Savoie qui en étoit Viceroi lui fit faire ſon portrait. Il avoit déja commencé de grands ouvrages pour l'embelliſſement de cette capitale, lorſque la contagion vint interrompre ſes entrepriſes. Il retourna par mer à Génes & y laiſſa des pieces qui immortaliſent ſon nom.

Revenu dans ſon païs, il peignit pour les Auguſtins d'Anvers leur Patriarche ravi en extaſe, & tout reſplendiſſant de lumieres. Ce tableau fit voir que le voyage d'Italie lui avoit été très avantageux. On y remarquoit beaucoup d'art, du ſublime & un goût épuré. Le Prince d'O-

range Fréderic Henri l'attira à la Haie pour y faire ſon portrait,celui de la Princeſſe ſon épouſe & de tous ſes enfants. Tous les curieux admirerent ces piéces & convinrent unanimément qu'on ne pouvoit mieux réuſſir, la nature y étant copiée avec toute ſa beauté. Chacun s'empreſſa en conſéquence d'être peint de la main de van Dyck, le nombre de ceux qui le déſiroient augmenta même tellement qu'il lui fut impoſſible de ſuffire à la multitude. Ce ſuccès ne contentoit point cependant van Dyck, il ſe propoſoit une fortune plus ſolide & plus brillante. Dans l'eſpérance de la rencontrer il paſſa en France: mais les troubles qui déſoloient ce Royaume ayant refroidi l'amour pour les beaux arts, il paſſa à Londre, & tâcha de s'inſinuer à la cour. Le tems n'étoit point encore arrivé auquel ſes talents devoient être recompenſés ſelon leur mérites. Sa patrie fut ſa reſſource, il y revint.

Une nouvelle ardeur pour ſon art redoublant ſon application fit éclater ſes talents: quelques grands tableaux qu'il y peignit renouvellerent ſa réputation. On ne ſe laſſoit point d'admirer la beauté d'un Crucifix qu'il avoit fait pour les Capucins de Dendermonde. Une deſcente de croix pour les Cordeliers d'Anvers & quelques autres grands ouvrages. Charles I. Roi de la Grande-Brétagne ſe répentit de ne l'avoir point retenu & tâcha de le faire revenir. Le Chevalier Digbi détermina van Dyck à retourner en Angleterre, l'aſſurant de la protection de ſon Prince. Dès qu'ils furent arrivés, Digbi préſenta le peintre au Roi qui le prit à ſon ſervice. La fortune commença alors à ſe déclarer pour van Dyck, il ſe vit en peu de tems en état de figurer avec les perſonnes de qualités, par les grandes ſommes d'argent que ſon pinceau lui rapportoit. Ce Roi généreux ajoûta des récompenſes conſidérables à la penſion qu'il lui avoit aſſignée, le fit chevalier du Bain, & lui donna ſon portrait enrichi de diamants avec une chaine d'or.

Pendant ce tems van Dyck fit quantité de grands ouvrages pour l'ornement du palais Royal & pour pluſieurs autres édifices publics de Londres. Le grand prix qu'il en tiroit l'auroit rendu puiſſamment riche, s'il en eut uſé avec économie: mais l'amour des femmes, ſes grands équipages & une table ſplendide en conſumoient une grande partie. Il faiſoit une figure ſemblable à celle de la meilleure nobleſſe, ayant à ce qu'on dit des muſiciens à ſes gages pour recréer ſes amis, ou délaſſer ſon eſprit. L'entêtement de l'Alchimie acheva de l'épuiſer & le convainquit un peu tard qu'il devoit chercher la pierre philoſophale dans ſon pinceau, s'il vouloit efficacément s'enrichir. Malgré ces grandes dépenſes, il ſoutint ſon train & quand il voulut ſe marier, Mylord Ruten ne mépriſa point ſon alliance & lui donna ſa fille.

Son aſſiduité à peindre répara en partie les bréches qu'il avoit faites à ſon épargne: mais elle altéra ſa ſanté. Il revint voir encore ſa patrie, & viſita les peintres les plus renommés. L'éclat de ſa fortune ne l'avoit point enorgueilli, car il fit toujours une eſtime particuliere des perſonnes qui exercoient la peinture ou les arts qui en approchent. C'eſt par ce principe d'eſtime qu'il a fait les portraits de ceux, dont il eſt parlé dans cet ouvrage, il vouloit par là tranſmettre ces grands hommes à la poſterité, & inſpirer à ceux qui verroient ces artiſtes de l'amour pour les beaux arts. Rubens & Gaſpar de Crayer ſes anciens amis lui ont fait ſur tout un accueil diſtingué pendant ſon ſéjour en Flandre. Il retourna enſuite en Angleterre où continuant à travailler plus que l'état de ſa ſanté ne lui permettoit, il mourut à Londre en 1640 âgé ſeulement de 41 ou 42 ans, épuiſé de trop d'application; miné des gouttes & peut-être un peu des excès de ſa jeuneſſe. Malgré la grande dépenſe qu'il avoit faite il laiſſa encore une riche ſucceſſion à ſa femme.

Il eſt aiſé de reconnoître les principes de Rubens dans les ouvrages de van Dyck, & s'il n'étoit point ſi univerſelle que celui-là, il avoit d'un autre côté des talents dans leſquels il l'a ſurpaſſé. On ne peut rien voir de plus parfait que ſes têtes & ſes mains. L'expreſſion, la fineſſe, les graces ont été ſon partage, ſon pinceau étoit plus leger & plus coulant que celui de Rubens, & hors du Titien on ne trouve dans aucun peintre la fraicheur & la vivacité de ſes carnations. Ses portraits tiennent du ſublime, il ſavoit choiſir le moment favorable où le caractére des perſonnes ſe développe avantageuſement, & les attitudes les plus convenables. Quoiqu'il habillât ſes figures à la moderne, comme il entendoit l'ajuſtement, il en tiroit tous les avantages qui pouvoient contribuer à la perfection du ſujet qu'il traitoit. Il a fait grand nombre d'ouvrages eſtimés dans toute l'Europe, & les meilleurs graveurs ont exercés leur burin d'après lui.



MARIA RVTEN

NATA IN SCOTIA. VXOR ANTONII VAN DYCK PICTORIS,

E RVTORVM FAMILIA NOBILISSIMA ORIVNDA.

Ant. van Dyck pinxit *P. Clouwet sculpsit*

MARIE RUTEN

FEMME D'ANTOINE VAN DYCK.

&c. &c. &c.

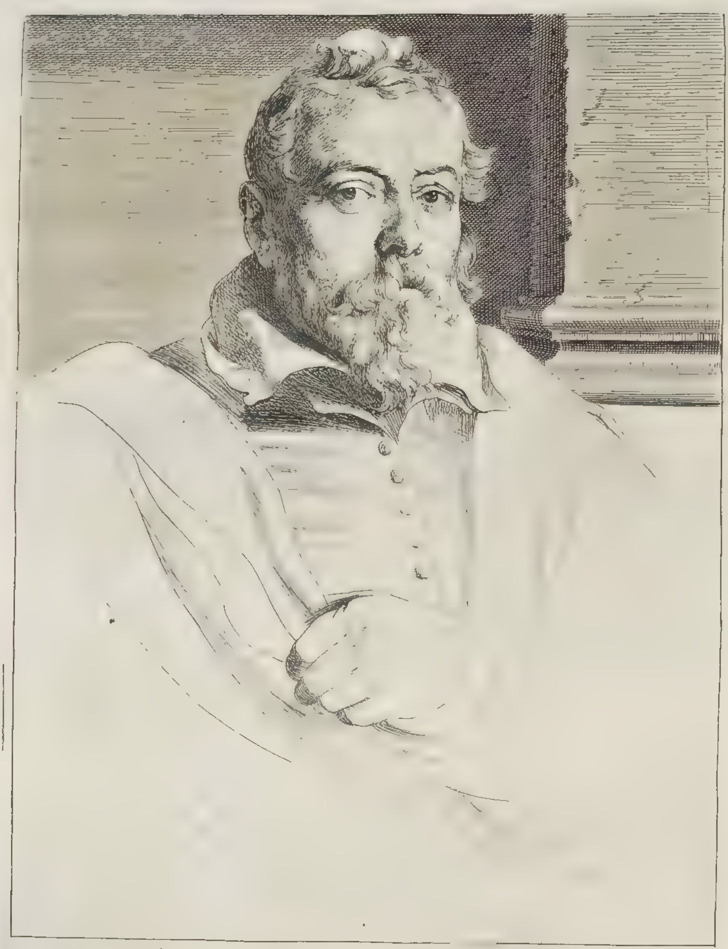
SI l'estime qu'Antoine van Dyck faisoit des peintres, des graveurs & des sculpteurs, a pu l'engager à immortaliter par son pinceau les excellents artistes de son tems, qui se sont le plus distingués entre eux : l'amitié constante qui regna toujours entre lui & sa femme méritoit bien qu'il en usa de même à l'égard de cette Dame. Elle étoit issue d'une famille noble & considérable dans le Royaume d'Ecosse, étant fille de Mylord Ruten Comte de Gorre: mais ce Seigneur ayant eu l'imprudence d'arrêter le Roi Jaques prémier dans un de ses chateaux, en mil six cent; dérangea beaucoup les affaires de sa maison. L'histoire rapporte qu'il retint ce Prince sous le vain prétexte de lui découvrir un trésor: mais qu'on eut ensuite sujet de le soupçonner de quelque mauvais dessein contre la personne de Sa Majesté. Cette action inconsidérée fut punie par la confiscation de ses biens. Dans ces facheuses circonstances, il vint à Londre avec sa famille, après la mort du Roi Jaques, dans l'espérance de réparer sous le regne du fils, les pertes qu'il s'étoit attirées sous celui du pére. Tandis qu'il sollicitoit cette grace on publioit la beauté & le mérite de sa fille Marie par toute la ville, & sans la disgrace du pére, il y a toute apparence que les partis nobles & avantageux ne lui eussent point manqué. On admiroit sur tout la beauté de ses mains, qui passoient pour un chef-d'œuvre de la nature.

Antoine van Dyck en ayant oui parler chercha l'occasion de la voir, & de l'entretenir. Le crédit qu'il avoit à Londre, la maniere dont il vivoit & son esprit la lui procurerent. Il la vit, il en fut épris & pensa dès lors à lui plaire & à la rechercher en mariage. On dit que ses belles mains firent une impression particuliere sur son esprit, plusieurs historiens ont rapporté dans la vie des peintres que van Dyk se faisoit un plaisir d'orner de belles mains les portraits des Dames qu'il faisoit, & qu'à cette fin il en entrétenoit des modéles: ainsi il ne faut point s'étonner que celles de Mademoiselle Ruten aient eu des charmes pour lui. Il pouvoit en ce cas épagner ces fraix s'il parvenoit à l'épouser, & trouver chez soi ce qu'il étoit obligé de chercher ailleurs. Quoiqu'il en soit, il est certain que nôtre Artiste fit sa cour à la démoiselle, qu'il s'en fit aimer & l'obtint enfin en mariage, malgré la différence qui se trouvoit dans leur extraction. Mylord Ruten s'y détermina d'autant plus aisément, qu'ayant besoin d'un protecteur puissant auprès du Roi, il comptoit de le trouver dans la personne de son gendre qui avoit assez souvent l'honneur de s'entretenir avec Sa Majesté Britannique. Quelques écrivains ajoûtent que le Duc de Bukingam favori du Roi contribua à ce mariage. Marie Ruten devenue femme du chevalier van Dyck devint ensuite mére d'une fille qu'elle lui donna, mais qu'elle eut le malheur de perdre dans sa jeunesse, & selon les auteurs dont nous avons parlé, elle lui servoit souvent de modéle lorsqu'il peignoit des mains aux portraits des Dames. Elle ne jouit point longtems de cet époux, la mort vint lui enlever peu de tems après qu'elle l'eût privé de sa fille, & lorsqu'il étoit encore dans la fleur de son âge. Elle reçut en même tems un témoignage sensible de l'amitié qu'il lui avoit portée: car l'ayant insituée héritiere de tout ce qu'il possédoit, elle se vit maîtresse de la valeur d'environ trois cents mille livres. Il ne faut point douter qu'elle ne ressentît toute la douleur que la mort d'un mari chéri peut causer à une femme qui le paie d'un retout d'amitié: mais comme rien ne s'oublie plus aisément que la mort, nous ne nous arrêterons point à décrire la tristesse dont elle a été suivie, & nous passerons à des secondes nôces dont les engagements ne subsisterent gueres plus longtems que ceux des prémieres.

La jeune veuve n'avoit rien perdu de la beauté ni des graces dont la nature l'avoit douée. Ces avantages étant d'ailleurs soutenus par la jouissance d'une assez bonne succession. Elle se vit bientôt des nouveaux adorateurs qui chercherent à lui plaire. Dans ce nombre le

chevalier Richard Price fut celui qui eut le bonheur de la rendre ſenſible à ſa flamme, ainſi lorſque le tems requis par la bienſéance & par l'uſage établi parmis les perſonnes qui ſavent leur monde le permit, elle le prit pour ſecond mari: mais elle ne vecut point longtems dans ce deuxiéme engagement & mourut enfin ſans laiſſer d'enfant de ſes deux maris. Son corps fut enterré à Londre dans la même égliſe que celui de van Dyck ſon prémier époux: mais on ne dit point en quelle année.

FRAN-



FRANCISCVS FRANCK

ANTVERPIÆ PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM.

Ant van Dyck fecit aqua forti.

FRANÇOIS FRANCK
PEINTRE.
&c. &c. &c.

LE nom de Franck eſt illuſtre & fort connu dans pluſieurs parties de l'Europe, par le nombre des grands perſonnages qui l'ont porté, & qui ſe ſont diſtingués, dans les ſciences, les belles-lettres, & les beaux-arts. Outre les Francks peintres, dont nous parlerons dans cet ouvrage & qui ſont nés dans les Païs-Bas, on en a vu en Saxe, en Baviere, dans le Palatinat & le Dannemark, qui ont excellé dans la Théologie, la Médecine & la belle littérature. On rapporte que les ancêtres du médecin étoient nobles, quoique ſon pére ne fût alors que bourgeois de Naumbourg en Miſnie & retombé en quelque façon en roture. Le fils ſe rendit ſi célebre & ſi recommandable tant par ſon habilité dans la Médecine, que par ſa probité dans le commerce de la vie civile, qu'il mérita des marques d'eſtime & de bienveillance de la part des Princes & des Rois au ſervice deſquels il a été. L'Empereur même voulut l'attirer dans le ſien, après l'avoir ennobli avec toute ſa famille, & nommé Comte Palatin. Quelques illuſtres que ſoient les autres Francks allemands, antérieurs, contemporains & poſtérieurs à celui-ci, je les paſſe ſous ſilence; parce qu'il eſt fort incertain, s'ils ſont originaires de la même famille que les peintres, s'ils ont quelque autre rapport particulier avec eux que celui du nom, & par conſéquent ſi la gloire des uns rejailliroit avec raiſon à l'avantage des autres.

Herentals, petite ville du Brabant dans le quartier d'Anvers, vit naître François Franck, dit le vieux, dont il eſt queſtion. Nous n'indiquerons point l'année de ſa naiſſance, parce qu'il eſt fort apparent, qu'il s'eſt gliſſé quelque faute d'impreſſion dans cette date ou dans celle de ſa mort rapportées par Mr. Deſcamps, tome prémier de ſes vies des peintres. Selon ce qu'il y eſt dit, il auroit vecut juſqu'à l'âge de cent vingt deux ans: cas trop extraordinaire pour n'avoir point été remarqué dans l'hiſtoire des peintres, où on rapporte grand nombre d'anecdotes moins rares que celle-ci. Il étoit fils de Nicolas Franck que l'on croit avoir été peintre auſſi. Cependant il n'apprit point les principes de ſon art chez ſon pére: mais il fut éleve du célebre François de Vriendt, plus connu ſous le nom de Franck Flore, le Raphael des Flamands. Ce fut dans cette école une des plus fréquentées qu'il y ait peut-être jamais eu en Flandre, & en même tems une des plus renommées, par le grand nombre des artiſtes qui en ſont ſortis. Ce fut, dis-je, dans cette école illuſtre qu'il forma ſa main & ſon génie dans la peinture, de même que ſes deux fréres Jérôme & Ambroiſe. Celui-ci ſurpaſſa de beaucoup les deux autres dans leur art; Jérôme quitta Franc-Flore le prémier pour voyager en Italie, où il perfectionna heureuſement ſa maniere: mais notre François demeura long-tems dans cette école, s'attachant à ſon maître & cherchant à ſe former ſur ſa maniere & par ſes principes.

Il fit remarquer ſon talent n'étant encore qu'éleve, & dès ſa jeuneſſe il peignit quelques tableaux qui lui acquirent aſſez de réputation, pour le faire aggréger à la ſociété des peintres d'Anvers. Il s'établit depuis dans cette ville, plut au public & aux connoiſſeurs par les productions de ſon pinceau, & acheva de donner des preuves convaincantes de l'excellence de ſon talent, par pluſieurs ouvrages, qui lui attirant les ſuffrages d'un chacun, le mirent inconteſtablement au nombre des bons artiſtes de ſon tems. Les maiſons des riches particuliers, des principaux du païs, & les égliſes furent ornées de ſes tableaux, que les connoiſſeurs honorent encore aujourd'hui de leur eſtime, ſpécialement celui qu'il a peint pour l'égliſe de Notre Dame à Anvers, où il décore l'autel des maîtres d'école de cette ville. Il repréſente Jéſus-Chriſt au temple au milieu des docteurs, & paſſe avec raiſon pour ſon chef-d'œuvre: les contours ſont plus ſavants, les figures mieux arondies, le deſſein plus correct, & le goût plus élevé & plus noble que dans ſes autres compoſitions; diſperſées en différentes villes de Flandre. Nous n'avons pu découvrir le nom, ni la famil-

le de sa femme, dans l'abrégé de l'histoire de sa vie presque ignorée, & nous ne lui savons que deux fils, qui suivant l'exemple de leur pére, se sont adonnés à la peinture, l'un s'appelloit Sébastien & l'autre François; ils auront chacun leur place ci-après. On dit que le second fut un de ses éleves & le prémier un de ceux d'Adam van Oort.

Nous n'oserions avancer avec Mr. Descamps que notre Franck mourût à Anvers le troisiéme d'Octobre mil six cent soixante-six, pour la raison que nous avons cru ne devoir point dater sa naissance dès l'an mil cinq cent quarante-quatre, quoique nous soyons dans la pensée qu'il parvînt à un âge fort avancé, ayant été éleve de Franc-Flore mort en mil cinq cent soixante-quinze & peint ensuite par Antoine van Dyck qui naquit seulement dans la derniere année de ce siècle: mais nous croyons devoir suspendre notre jugement à l'égard de son âge de cent vingt-deux ans, dont nous ne voyons rien dans l'histoire de la vie des peintres malgré la rareté de l'évenement.

JEAN



Joannes Snellinx Pictor.

Humanarum figurarum in Aulæis et tapetibus Antuerpiæ.

Ant van Dyck fecit aqua fort



IOANNES SNELLINCX.

PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM ANTVERPIÆ, IN AVLÆIS ET TAPETIBVS.

Ant. van Dyck pinxit
Pet. de Iode sculp.

Cum privilegio

JEAN SNELLINKS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

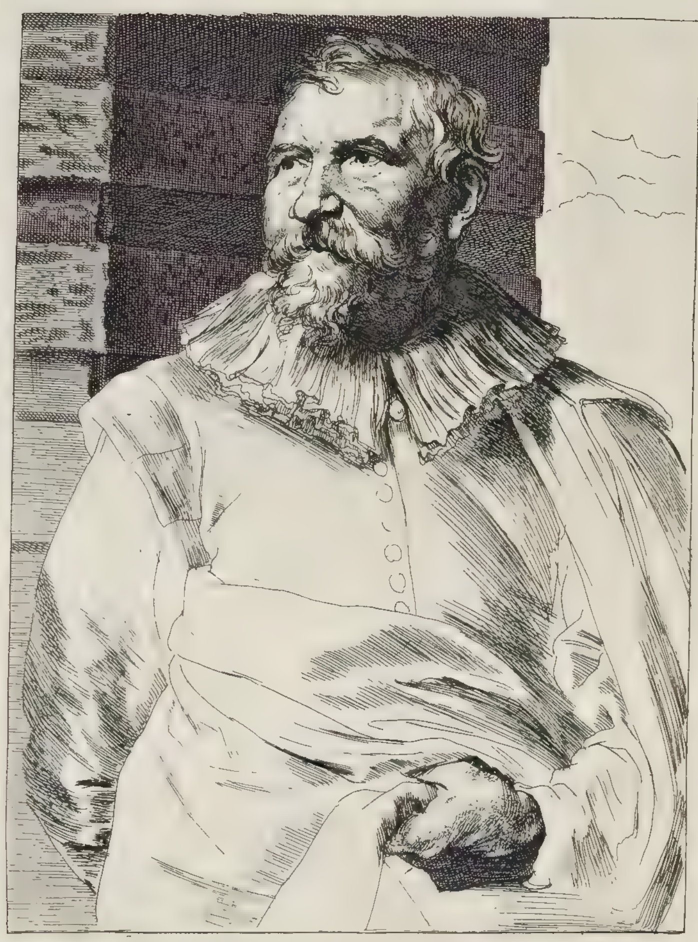
QUand les anciens auteurs qui ont écrit la vie des peintres ont presque gardé le silence sur quelques-uns, & que ceux qui les ont suivi en ont dit fort peu de chose, il est difficile à celui qui veut courir aujourd'hui la même carriere, de pouvoir découvrir les faits certains qui constatent la vie d'un célebre artiste, dont ils n'ont transmis qu'une idée très racourcie. C'est ce que nous éprouvons en entreprenant de retracer aux yeux des curieux un abrégé historique de la vie de Jean Snellinks. Les auteurs tant anciens que modernes nous en ont dit bien peu de chose. Ils conviennent unanimément qu'il naquit à Malines vers l'an mil cinq cent quarante-quatre, & passant rapidement du tems de sa naissance aux beaux ouvrages qu'il a faits à Anvers, sans nous dire de qui il fut éleve, ni les autres circonstances de sa vie, ils semblent plutôt l'indiquer en passant, que d'avoir voulu transmettre sa vie à la postérité. Nous serons forcés d'imiter leur briefveté, n'ayant pu trouver que quelques circonstances de sa vie plus capables d'exciter que de contenter la curiosité du lecteur.

La principale occupation de Jean Snellinks étoit de peindre l'histoire & les batailles. L'habileté avec laquelle il représentoit ces sujets lui ayant fait une belle réputation, il se vit recherché des Princes, pour immortaliser par son pinceau les actions, où eux ou leurs troupes s'étoient acquis de la gloire. Les combats étoient alors fréquents dans les Païs-Bas, les différents en matiere de Religion & peut-être aussi l'amour de la liberté, avoient inspiré le dessein à plusieurs Provinces de secouer le joug espagnol pour s'ériger en République. De-là, la confédération de Gand & l'union d'Utrecht, & d'ici plusieurs siéges meurtriers & des batailles sanglantes. L'Allemagne ne jouissoit point d'un sort plus paisible: en sorte que la guerre se faisant avec ardeur dans plusieurs états, il auroit fallu plus d'un peintre pour exprimer avec son pinceau l'image des scénes sanglantes dont ces parties de l'Europe étoient alors le théatre. L'Archiduc Albert informé de la capacité de Snellinks pour la représentation des batailles, l'appella à sa cour pour lui faire peindre celles qui se donnerent dans les Pays-Bas, où sa gloire étoit plus intéressée. Le succès avec lequel il s'en acquitta lui mérita l'estime de ce Prince, qui lui en donna des marques sensibles en le nommant son peintre ordinaire. L'Infante Isabelle Claire Eugénie l'honora ensuite du même titre, & ce fut en cette qualité qu'il demeura à la cour de Bruxelles, travaillant à orner de ses tableaux les palais & les maisons royales des environs, tandis que sa réputation se répandoit par toute l'Europe.

Entre les beautés que les curieux admirent dans ses ouvrages, on remarque particuliérement le rare talent qu'il avoit d'exprimer, avec un art qui lui est propre, la fumée de la poudre à canon. Il a surpassé en ceci ce que les meilleurs maîtres avoient fait avant lui, & on peut le regarder comme original à cet égard. Un brouillard leger qu'il répandoit avec beaucoup d'intelligence parmis les combattants, & qui rendoit au mieux les effets que la poussiere & la fumée ont coutume d'y produire, ajoûtoit au mérite de ses tableaux & les rendoit très précieux aux yeux des connoisseurs. En peu de mots, tout ce qui concerne l'expression de la vapeur aérienne brille avec tant d'art dans ses ouvrages & les rend si harmonieux qu'on chercheroit envain quelque chose d'aussi accompli en ce goût dans ceux qui l'ont précédé, & quand d'ailleurs il n'auroit point eu toute l'habileté qu'il avoit pour bien peindre les figures, ce seul talent étoit capable de lui mériter un rang distingué parmi les plus célebres artistes de son tems. Van Dyck qui en connoissoit le prix & qui étoit très en état d'en juger par ses vastes connoissances dans la peinture, le regarda comme un de ces hommes rares, dont il est utile de conserver la mémoire, & fit son portrait pour le publier avec ceux qu'il crut dignes de l'immortalité à cause de leurs talents extraordinaires.

Il n'en faudroit pas davantage pour faire ſon éloge & pour conſtater ſon mérite que le témoignage d'Antoine van Dyck ſon contemporain, dont le ſuffrage doit être ici d'un grand poids : cependant nous ajoûterons que ſon Excellence Mr. Pierre Erneſt Comte de Mansfeldt étant gouverneur des Païs-Bas, avant que l'Archiduc Albert vînt dans ces Provinces, l'avoit déja nommé ſon peintre : mais cette faveur n'avoit pu engager notre artiste à quitter Anvers, où ſa femme & ſa famille le retenoient, & ce ne fut que pluſieurs années après, qu'il put les réſoudre à venir demeurer à Bruxelles avec lui, ainſi que ſon ſouverain le ſouhaittoit : mais après la mort de ce Prince & de l'Infante ſa femme, quoiqu'eſtimé des principaux courtiſans & de la nobleſſe, la cour ne put le retenir long-tems, & il l'abandonna pour retourner à Anvers. L'âge avancé dans lequel il ſe trouvoit, le faiſoit ſouhaitter un repos & une tranquillité, dont il eſt difficile de jouïr dans le grand monde. Il les trouva en effet dans ſa retraite à Anvers, & y coula paiſiblement le reſte de ſes jours dans la compagnie des autres habiles artiſtes, avec leſquels il converſoit autant que les infirmités de la vielleſſe le lui permettoient, & dans le ſein de la famille de ſa femme nommée Pauline Cuypers avec laquelle il vecut dans une union ſi étroite, que la mort même n'a pu les ſéparer que de quelques jours. Il lui paya le tribut le prémier d'Octobre mil ſix cent trente-huit, étant âgé de quatre-vingt quatorze ans, & ſa femme ſubit la même loi le ſixiéme du même mois & de la même année. Ils furent enterrés dans l'égliſe paroiſſiale de St. Jaques à Anvers, où on voit leur épitaphe au-deſſous du portrait de Snellinks peint par Antoine van Dyck. Leur fils André Snellinks mort le dixiéme de Septembre mil ſix cent cinquante-trois eſt enterré dans la même égliſe & fait partie du ſujet de cette épitaphe.

ADAM



ADAMVS VAN NOORT
ANTVERPIÆ PICTOR ICONVM.

Ant van Dyck fecit aqua forti

ADAM VAN OORT

PEINTRE.

&c. &c. &c.

ADam van Oort étoit originaire d'une famille habituée dans la Province d'Utrecht. Son pére Lambert van Oort étoit d'Amersfort, petite ville de cette Province, peintre, sculpteur, graveur & architecte tout ensemble: entendant bien la perspective. La communauté de St. Luc érigée dèja alors à Anvers étoit en grande réputation, on se faisoit honneur d'y être reçu; on n'y admettoit que gens à talents supérieurs, & c'étoit assez d'en être membre, pour se voir regardé comme artiste distingué. Lambert van Oort tenté de la gloire d'être associé à cet illustre corps, abandonna son lieu natal pour aller s'établir à Anvers, où la beauté de son génie & son rare savoir le firent aggréger selon ses vues en mil cinq cent quarante-sept. Ce fut dans cette ville que notre Adam van Oort naquit dix ans ensuite. Son pére l'éleva avec soin dans l'étude des beaux-arts, & joignant l'exemple aux paroles, tâcha de lui en inspirer du goût, & lui en donna des principes clairs & solides. Ses prémiers préceptes étoient variés & agréables, afin de ne pas contraindre les inclinations de son fils & de lui laisser la liberté de se déterminer pour celui qu'il souhaiteroit: parceque les progrès sont plus ordinaires lorsqu'on s'applique par choix à un art. Les talents du fils se développerent avec l'âge, son goût se déclara & parut décidé pour la peinture. La vivacité de son esprit fit connoître qu'il étoit également propre à peindre l'histoire, le portrait & le paysage.

Lambert van Oort se rejouissant des belles dispositions qu'il découvroit de plus en plus dans son fils; employoit ses soins avec une nouvelle ardeur pour le former, & le voyant avec une sécrete complaisance surpasser tous ses autres éleves, comptoit qu'à la suite il le distingueroit ainsi au dessus des maîtres. Le bon homme n'auroit peut être pas été trompé dans son attente, si son fils s'étoit appliqué davantage à consulter la nature & beaucoup moins à contenter ses passions: car il donnoit les plus belles espérances qu'on put souhaitter dans un jeune homme. Les prémiers tableaux qu'il fit, étoient exécutés avec beaucoup de goût. Tout y ressentoit l'excellent artiste: une composition savante, un dessein correct, un bon ton de couleur, & un feu admirable s'y faisoient si agréablement remarquer, que Rubens ayant vu ces ouvrages dans la suite, dit en parlant de van Oort, qu'il auroit surpassé tous ses contemporains dans la peinture, s'il eut vu l'Italie, & s'il eut cherché à se former sur les bons modéles.

Dans ces heureux commencements, on lui confia quelques grands ouvrages qu'il peignit avec succès & qu'il se fit bien payer. Sa réputation s'accrut, l'occupation lui vint en abondance, & sa fortune étoit assurée, si ses études & sa conduite avoient répondu à la beauté de ses talents: mais les défauts de l'une & de l'autre vinrent tout gâter, & furent cause qu'il descendit au rang des peintres médiocres, après avoir commencé à se ranger parmi les grands. Il ne faut que consulter ses ouvrages, pour en être pleinement convaincu. Je ne sais si c'est sa négligence dans l'exercice de son art, qui aigrit l'esprit des auteurs de la vie des peintres contre lui: mais il semble que beaucoup n'en ont parlé que pour en dire du mal. Nous les imiterons en cela le moins qu'il sera possible. Nous avons adouci les termes piquants & satyriques, que quelques-uns ont employés assez souvent contre eux, & par là dissimulé leurs foiblesses en certaines occasions, & dans d'autres nous les avons passé sous silence. Nous le faisons encore ici. Van Dyck a transmis leurs portraits à la postérité principalement parce qu'ils étoient bons peintres: c'est sous ce point de vue que nous les considérons aussi principalement, nous voulons répondre aux desseins de ce grand homme, il ne faut point s'étonner si nous passons légerement sur certains faits, dont l'ignorance ne peut leur être préjudiciable, nous aimons mieux être leur panégyriste que leur censeur, ou le promulgateur des défauts de leurs mœurs.

D'ailleurs il n'est point d'homme sans foiblesse, & celui qui passe pour le plus accompli n'est pas toujours celui qui en a le moins : mais assez souvent celui qui sait mieux les cacher. Adam van Oort n'avoit point ce talent, épris de quelques beautés il laissa éclater sa passion, peut-être son tempéramment vif ne lui permit-il pas de dissimuler autant qu'un autre. Convaincu dans la suite de la vanité de ces amours passageres, il voulut fixer son cœur, & ne plus brûler que d'un amour légitime. Il vit la fille d'un riche commerçant qui estimoit les beaux-arts & ceux qui s'y adonnoient, il lui plut, il l'épousa, & pourvut par ce moyen aux besoins du célibat & au dérangement de ses finances. Heureux s'il eut pu aussi adoucir par là l'humeur brusque qu'il faisoit quelquefois ressentir aux personnes avec qui il conversoit. On dit qu'il la modéroit si peu, que ses éleves ne pouvoient s'accommoder avec lui, & que ce fût pour cette raison que Rubens le quitta afin d'entrer chez Otto Vænius. Jaques Jordans eut plus de patience il demeura constamment auprès de lui & s'accommoda avec lui non seulement pour la conversation ; mais aussi pour la peinture. On voit plusieurs tableaux où ces deux artistes ont travaillé de concert, & qui ne sont point de leurs moindres productions. Ils furent toujours si étroitement unis ensemble, que dans la suite van Oort donna sa fille en mariage à Jordaans, pour resserrer les liens de leur union.

Quoiqu'on se soit répandu beaucoup en médisance contre van Oort, ses tableaux sont encore considérés dans plusieurs églises des Païs-Bas, il est vrai qu'il ne fit point éclater son amour pour son art comme bien d'autres, & qu'il l'envisagea seulement comme un moyen de s'enrichir, lorsqu'il fut sur le retour. Cependant on est obligé de convenir qu'il a possedé tous les talents nécessaires pour être un excellent artiste, & qu'il a toujours été assez suivi pour ajoûter par son pinceau des sommes considérables à la dot de sa femme : mais quand il n'auroit que le seul mérite d'avoir appris les prémiers principes de la peinture à Rubens, c'en seroit assez pour que cet art lui eût des obligations infinies, & fît graver son nom au temple de la mémoire avec ceux des grands hommes. Nous ne pouvons toutefois oublier de remarquer que les tableaux de son meilleur tems lui avoient acquis ce droit. Il mourut à Anvers en mil six cent quarante-un, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Outre les deux éleves dont nous avons parlé, il eut encore Sébastien Franck & Henri van Baelen.

Les principaux ouvrages de van Oort sont un St. Jérôme dans le désert, où on remarque le goût des deux grands peintres qu'il a heureusement réunis, celui des Carraches dans le paysage, & quelque chose de celui de Rembrant dans la tête du Saint. Un autre paysage dans lequel on voit St. Antoine dans une grotte peinte d'un ton merveilleux de couleur, les figures qui sont à côté, ont toute la beauté de touche & la force de l'expression qu'on puisse souhaitter, & forment des preuves incontestables de ce qu'il auroit pu dévenir, s'il eut aspiré à la perfection, dont il approchoit tant alors.



IOANNES DE WAEL
ANTVERPIÆ PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM.

Ant van Dyck fecit aqua forti

JEAN DE WAAL
PEINTRE.
&c. &c. &c.

PLus on lit d'auteur sur un même sujet dans l'espérance de découvrir la vérité, moins il semble qu'on puisse la rencontrer, la diversité de leurs opinions ou de leurs recits répandant plutôt l'incertitude dans l'esprit, qu'elle ne montre la route sûre pour trouver une vérité constante, capable de fixer & de satisfaire. La vie d'un peintre, dont les ouvrages ont décidé du mérite il y a plus ou moins d'années, est un objet bien simple pour partager les sentiments, & si le différent goût des personnes peut faire juger différemment du mérite de ses productions, une seule réalité des faits personnels devroit réunir toutes les opinions dans un même point: cependant la plûpart des auteurs qu'on lit traitant cette matiere se contrarient ou se contrédisent les uns les autres. Celui-ci marquera la mort d'un artiste à la fleur de son âge, tandis que celui-là prolongera le cours de sa vie jusqu'à une vieillesse decrépite. Si les modernes avoient allegué les raisons qui les ont engagé à s'éloigner du recit des plus anciens qu'eux, & si ceux-ci avoient indiqué les sources où ils ont puisé ce qu'ils rapportent, il seroit plus aisé de démêler la vérité & de prendre un parti assuré: mais les uns & les autres ne l'ayant point fait, on ne sait lequel croire ni lequel suivre, sans s'exposer au danger de ne point rencontrer juste. Mr. Descamps dit dans son prémier tome de la vie des peintres, que Jean de Waal mourut jeune, Mrs. Weyerman & Houbraken rapportent que ce ne fut qu'à l'âge de soixante & quinze ans, lequel devons nous croire? Les circonstances que le dernier allégue, nous faisant croire qu'il a fait des découvertes échappées à l'historien françois, malgré ses curieuses recherches, nous déterminent à suivre son opinion comme probable, sans prétendre accuser l'autre de s'être mépris.

Jean de Waal naquit à Anvers environ l'an mil cinq cent cinquante huit, entrainé par une imagination vive & par un goût dominant pour la peinture, il alla chez le vieux François Franc natif de Herentals pour apprendre cet art, & y fit des progrès rapides. Le maître charmé des belles dispositions de son éleve, lui donna plusieurs desseins des grands maîtres à copier & lui communiqua tous les secrets de son art. De Waal mit tout à profit. Puisant ce qu'il voyoit de meilleur dans la maniere de son maître, le coloris de l'un, la correction de l'autre, il se fit une maniere propre & entreprit de bonne heure de plaire au public par ses compositions. Quelque attachement qu'il eût pour sa patrie, il témoigna encore plus d'envie d'exceller dans sa profession. Dans ce dessein il quitta celle-là pour voyager, lorsqu'il se crut en état de pouvoir subsister par ses talents. Un nommé Jean de Mayer, qui fut excellent peintre, étoit dans la même résolution. S'étant communiqué leurs pensées ils s'unirent & partirent ensemble pour Paris, afin d'y chercher fortune & de se perfectionner sur les meilleurs originaux qu'ils y découvriroient. Tout réussit à de Waal au dessus de son attente. Un exercice continuel à copier les ouvrages des grands hommes épura son goût & lui fit faire un grand chemin vers la perfection, & s'il ne l'atteignit point à ses propres yeux, il eut l'avantage de plaire aux curieux & aux connoisseurs, & de se voir demander une si grande quantité de tableaux qu'il pouvoit à peine contenter un chacun, malgré son assiduité un travail.

La vogue dans laquelle il voyoit ses ouvrages, à mesure que sa réputation se répandoit, suspendit assez long-tems la suite de ses voyages. Il s'arrêta à Paris, & n'eut point sujet de s'en répentir. La fortune le favorisa plus qu'elle n'a coutume de faire les jeunes artistes. Laborieux comme il étoit, ayant toujours de l'occupation en abondance, il vit bientôt augmenter ses facultés, & pendant un séjour de quelques années il y amassa des sommes considérables. Son nom y faisoit du bruit, ses tableaux étoient goûtés & sa personne fort estimée. Il auroit pu s'y fixer avec honneur: mais ces avantages ne purent le retenir, ni

l'em-

l'emporter ſur le déſir ardent qu'il conçut de voir l'Italie. Quelques piéces des grands maîtres tranſalpins, qui s'offrirent à ſes yeux dans Paris, l'engagerent à aller étudier dans leur patrie, perſuadé que ſes admirables originaux contribueroient à ſa perfection. En effet ce voyage lui fut très utile & lui inſpira un grand goût qu'il ſuivit depuis. Il convainquit les Italiens par ſes belles productions, que les grands peintres ſont de tout païs. Ayant copié ce qu'il trouva de plus noble & de plus digne de ſon attention dans ce païs, & fait une étude ſérieuſe de ce que chaque école avoit de ſingulier dans les diverſes parties de la peinture, il revint dans les Païs-Bas. C'eſt la maniére de faire de la plûpart des excellents artiſtes. Après avoir fait connoître leurs talents dans les païs étrangers, & fait une recolte qui les met en état de vivre gracieuſement dans leur patrie; ils aiment à rendre leurs concitoyens témoins oculaires de leur fortune & de leurs progrès, & préferent les applaudisſements qu'ils reçoivent dans le ſein de leurs familles, aux avantages plus conſidérables, dont ils pourroient quelquefois jouïr ailleurs. Se flattant que la ſupériorité de leurs talents les diſtinguera toujours, ils ne craignent point d'éprouver, la vérité de cette maxime, qu'on honore rarement la ſtatue, qu'on a vu arbre ou ſouche dans ſon jardin.

Cette façon de parler, n'exprime point une coutume ſi générale, qu'elle ne ſouffre bien des exceptions. De Waal en fournit un exemple. Son mérite fut conſidéré à Anvers, comme il avoit été à Paris, & les peintres flamands lui marquerent l'eſtime qu'ils en faiſoient en l'admettant avec joie entre les membres de leur école de peinture. Notre artiſte ſoutint l'éclat de ſa réputation par la beauté des ouvrages, qui ſortant de ſon pinceau la renouvellerent de tems en tems. Réſolu de demeurer à Anvers il s'y maria: mais nous ne ſavons en quelle année, ni de quelle famille étoit celle qu'il épouſa: cependant nous ne pouvons révoquer ſon mariage en doute, puiſqu'il nous conſte qu'il en eût deux fils légitimes, dont l'ainé nommé Luc naquit à Anvers en mil cinq cent quatre-vingt-onze. Le ſecond s'appelloit Corneille, & c'eſt en conſéquence de cela que nous rapportons ſon mariage comme une choſe certaine. Nous n'oſerions en dire autant du genre de peinture auquel il s'appliqua, ne trouvant que des éloges vagues de ſon habileté, qui n'entrant dans le détail d'aucun de ſes ouvrages en particulier, nous mettent hors d'état d'y renvoyer le lecteur, pour y voir la confirmation de ce nous avons avancé en faveur de ſes talents: mais on croit qu'il s'attacha principalement au portrait. Mr. Houbraken nous apprend qu'il mourut à Anvers, en mil ſix cent trente-trois, âgé de ſoixante & quinze ans.

Il eſt incertain s'il ſurvecut à ſa femme, s'il eut d'autres enfants, & d'autres éleves que ſes deux fils, dont nous venons de parler. Ils apprirent l'un & l'autre les prémiers principes de la peinture chez leur pére. Le prémier paſſa enſuite ſous Jean Breugel pour ſe perfectionner, ſuivit de fort près la maniere de ce maître & le ſurpaſſa même par la richeſſe de ſes compoſitions. Ses voyages en France & en Italie lui fournirent de belles idées qui lui ſervirent à varier & à orner ſes payſages, où il avoit coutume de peindre des rochers eſcarpés, des chutes d'eau qui ſe précipitoient du haut des montagnes, des ſoleils levants & couchants, & tantôt des orages & des éclairs. La nature étoit fidélement copiée dans tous ces ſujets. Le ſecond eut pluſieurs maîtres outre ſon pére, devint un excellent peintre de batailles, après avoir montré dès ſa jeuneſſe une rare diſpoſition pour la peinture. Le Duc d'Arſchot l'employa beaucoup, il paſſa en Eſpagne avec ce ſeigneur, travailla pour Sa Majeſté Catholique Philippe III, revint dans les Païs Bas & peignit les attributs de Bellone auſſi bien qu'aucun des peintres qui l'avoient précedé: ainſi les trois de Waal ſe diſtinguerent dans la peinture, & montrerent chacun talent particulier dans les ſujets différents qu'ils choiſirent.

HEN-



HENRICVS VAN BAELEN

PICTOR ANTV: HVMANARVM FIGVRARVM VETVSTATIS CVLTOR.

Ant. van Dyck pinxit
Paul du Pont sculp

Cum privilegio

HENRI VAN BAELEN
PEINTRE D'ANVERS.
&c. &c. &c.

Henri van Baelen étoit natif d'Anvers. Il eut pour maître Adam van Oort. Après avoir fréquenté cette école pendant quelques années, il la quitta pour aller voyager en Italie. Dès que Henri y fut arrivé, brulant du désir d'exceller dans son art, il s'appliqua avec soin à copier les antiques & à étudier les meilleurs maîtres, afin de former son goût & sa maniere par l'imitation de ces beaux originaux. Ses progrès répondirent à ses études, & mériterent l'estime que les Italiens firent de ses ouvrages. Il eut la satisfaction de les voir rechercher comme ceux des maîtres, lorsqu'il ne se considéroit encore que comme disciple. Ce succès l'encouragea, il peignit quelques tableaux qu'on lui demanda, & ceux-ci lui en attirerent d'autres. Loin de se laisser éblouir par ces heureux commencements, en se croyant déja excellent peintre, il conçut le dessein d'une plus haute perfection, & redoubla son application à l'étude, pour s'instruire plus à fond des beautés de son art. Une conduite si prudente lui réussit si bien, qu'il revînt dans sa patrie avec une grande somme d'argent, & qu'il laissât une haute idée de son savoir en Italie.

A son retour, on le regarda comme un des plus habiles peintres qu'il y eût dans les Païs-Bas, & se ouvrages furent placés dans les cabinets les mieux choisis. Ils étoient d'une fort belle ordonnance, d'un dessein très correct & d'une des plus agréables manieres. Comme il travailloit beaucoup en grand, plusieurs églises & monastéres considérables des Païs-Bas employerent son pinceau pour leur décoration. Assidu au travail, il exécuta parfaitement bien quantité de sujets vastes tirés de l'histoire sainte & profâne, qui lui ont fait un beau nom & sur une partie desquels nous nous étendrons. Chargé d'ouvrages, il se servoit souvent de *Jean Brughel*, dit de velour, pour peindre le fond de ses tableaux & aller plus vite. Ensuite, il y peignoit les figures & accordoit celles-ci avec l'autre d'une maniere si judicieuse qu'il paroissoit le plus souvent qu'une seule main y eut travaillé, si nous exceptons les fleurs, où Brughel étoit toujours reconnoissable par la touche fine qui lui étoit propre.

Voyant sa réputation établie & une multitude d'ouvrages qui lui venoient de tous côtés, il pensa à se marier, afin de se procurer par là un plus grand loisir de vaquer à la peinture, en se déchargeant sur sa femme du soin de son menage. Marguérite Bries, dont la famille nous est aussi inconnue que celle de van Baelen, lui plut, il la rechercha & l'épousa. Houbraken nous apprend qu'elle lui donna un fils, né à Anvers en 1611, & nommé Jean, au quel il enseigna son art. Henri van Baelen passa tout le cours d'une vie longue & paisible avec sa femme se rendant aussi recommandable par ses vertus & la pureté de ses mœurs que par les merveilles sorties de son pinceau. Parvenu à une heureuse viellesse il mourut à Anvers le 17. Juillet 1632, & fut enterré dans l'église de St. Jaques à Anvers. Sa femme lui survecut près de six ans, & lui fit dresser un épitaphe qui atteste la probité & la capacité de cet habile peintre. Il a eu plusieurs bons éleves. Outre son fils, on compte François Snyders & Antoine van Dyck. Mais il est tems de tenir la parole que nous avons donnée, & d'entrer dans le détail de quelques tableaux de van Baelen.

Il a traité indifféremment toutes sortes de sujets historiques & de dévotion. Ses compositions sont grandes pour la plûpart & fort ingénieuses, un bon ton de couleur loué & estimé des meilleurs maîtres accompagne par tout la finesse & l'élegance de son dessein. Il peignoit extrêmement bien le nud, & c'est peut-être pour cette raison qu'on le voit souvent dans ses tableaux: mais toujours avec le plus de bienséance que la nature du sujet pouvoit le permettre; sa modestie paroissant jusques dans son pinceau. Il finissoit bien ses ouvrages, & arrondissoit ses figures avec beaucoup d'art Entre les sujets tirés de l'Ecriture Sainte qu'il a traités; on admire sur tout un grand tableau réprésentant le monde criminel peu avant le déluge. On y voit Noé travaillant à la construction de l'Arche. La diversité des personnes & leurs différents caractéres exprimés fort distinctement, donnent une idée des crimes, qui alloient attirer sur eux les effets de la

vengeance divine. On y remarque beaucoup d'intelligence, & le païſage expoſe agréablement en racourci l'état où la terre ſe trouvoit alors & les coutumes de ſe couvrir contre les injures du tems. On en voit un ſecond dans le même goût. Ce ſont les enfants d'Iſraël déſalterant leur ſoif à la fontaine que Moïſe fit ſortir d'un rocher, la multitude & la variété des objets forment un coup d'œil charmant. Ajoûtons en encore deux à peu près ſemblables: dont l'un repréſente Pharaon Roi d'Egipte ſe noyant avec ſon armée dans la Mer rouge. Les Egyptiens employant un reſte de vie à combattre envain contre les flots qui vont les engloutir, ſont peints d'une maniere très naïve & rendent au parfait ce que la nature offriroit à la vue dans une pareille rencontre. Le quatriéme eſt une ſuite de la même hiſtoire dans un grand païſage, où les enfants de Jacob encore épouvantés de la vue des Egiptiens prennent la fuite. La moindre partie des fuyards paroît ſur le fond d'avant, leurs figures ſont bien ombrées, & forment un bel accord avec le fond d'arriére, où la plûpart ſe trouvent peints dans un grand jour. L'art avec lequel la varieté des habits eſt repréſentée, le bon coloris & la ſage diſpoſition du tout enſemble feront toujours honneur au génie de l'artiſte qui a ſu imaginer tant de ſortes de vêtements & les peindre dans un ſi bel ordre.

Les tableaux de dévotion que van Baelen à faits, ont auſſi rendu ſes talents recommandables. La chapelle des ménuiſiers de l'égliſe de notre-Dame à Anvers poſſéde un St. Jean prêchant la pénitence dans le déſert. Ce morceau eſt un des plus beaux qui ſoient ſortis de ſon pinceau. On y voit encore contre un pilier l'enfant Jeſus, Marie & Joſeph avec l'épitaphe de la famille des Mrs. Humſen, qui eſt apparemment un préſent, dont ils ont voulu enrichir cette égliſe. Celle des Jacobins de la même ville eſt ornée d'une Annonciation, piéce peinte dans un grand goût. Celle de St. Sauveur à Gand eſt embellie encore de ſept tableaux de ce maître. Dans le prémier l'Ange annonce à St. Joſeph que Marie enfantera le Meſſie, le ſecond repréſente la naiſſance de Jeſus-Chriſt, le troiſiéme l'Adoration des Mages; le quatriéme la Purification au temple: le cinquiéme la fuite du Sauveur en Egipte, le ſixiéme Jéſus dans l'aſſemblée des docteurs au temple, & le dernier Jeſus Marie & Joſeph travaillant de leurs mains, ces ſept piéces ſervent à l'ornement de la chapelle de St. Joſeph.

Paſſons à ceux dont il a puiſés les ſujets dans l'hiſtoire profâne. Mr. Houbraken nous dit d'avoir vu un petit tableau de van Baelen peint ſur cuivre, dont le ſujet eſt le jugement de Paris. Les figures des trois déeſſes y ſont repréſentées avec une grande harmonie de couleurs & arondies ſi parfaitement & avec tant de force qu'il ſemble que venus, qu'on ne voit qu'au dos, ſoit ſortie du tableau. L'artiſte s'y eſt ſurpaſſé par l'énergie de ce morceau. Le feſtin des dieux eſt encore une piéce raviſſante. Le grand goût qui y domine répond à la Majeſté du ſujet. On y voit leurs figures bien deſſinées & leurs caractéres rendus avec autant d'eſprit que de graces. Enfin le cabinet de feu Mr. J. Schuilenburg conſeiller & greffier des domaines du Prince d'Orange à la Haie, faiſoit voir une excellente production de ſon génie, dans une tableau repréſentant un homme reſpectable aſſis ſur un trône ſurmonté d'une drapperie, & la couronne ſur la tête, ayant Minerve à ſon côté gauche, & la Juſtice à ſon côté droit. Celle-ci la balance à la main peſoit dans un baſſin la tête d'un ſanglier, d'un renard, d'un loup & d'un paon. Emblêmes de la gourmandiſe, de la ruſe, de la rapine & de l'orgueil, à l'encontre d'une cicogne & de quelques autres ſimboles de la droiture, qui l'emportoient ſur les prémiers. L'amour & l'envie y étoient auſſi peints jouant chacun leur rôle différent, & Cupidon y exécutoit le ſien en chaſſant les ſerpents & les autres reptiles avec un fouët. Ce morceau a été le chef-d'œuvre de l'imagination & du pinceau de van Baelen, & ſuffiroit ſeul pour atteſter ſon habileté & immortaliſer ſa mémoire.

MI-



MICHAEL MIREVELT,
ICONVM PICTOR IN HOLLANDIA.

Ant. van Dyck pinxit
Wilhelm Jac. Delphius sculpsit

cum privilegio

MICHEL JEAN MIREVELT
PEINTRE HOLLANDOIS.
&c. &c. &c.

TOus les écrivains de la vie des peintres conviennent que Michel Jean Mirevelt étoit de Delft ville de Hollande: mais presque tous ceux qui ont marqué le tems de sa naissance different entre eux sur ce sujet. Il y en a même qui le font naître vingt & vingt-un ans plûtôt que d'autres. Dans cette diversité d'opinion celle qui met sa naissance au mois de Mars 1568 nous paroît la plus probable. Il étoit fils d'un Orfévre bourgeois de Delft, qui lui donna de bonne heure un maître à lire & à écrire. A peine étoit-il âgé de huit ans, que surpassant tous les maîtres de la ville par la beauté de son écriture, il fit concevoir à son pére le dessein de cultiver une main dont les commencements étoient si heureux. Celui-ci l'envoya chez Jérôme Wierinx habile graveur, pour apprendre à dessiner & à manier le burin. Le jeune Mirevelt fit des progrès si étonnants qu'il entreprit de graver quelques pieces de son invention. Une Samaritaine, & une Judith tenant en main la tête d'Holofornes furent des fruits précoces de la bonté de son génie. Son pére ne put plus douter que la main de son fils ne fût capable des plus beaux chefs-d'œuvres, ainsi il le retira de chez Wierinx pour le mettre dans une école, où il seroit instruit à fond dans la peinture.

Celle d'Antoine Montfort de Blokland étoit alors une des plus célebres, il y entra. Ses talents naturels cultivés par un si bon maître, ne tarderent point à se développer, ses progrès augmentoient chaque jour, & bientôt il obscurcit tous les autres éleves de cette école par les traits de son pinceau, qu'on pouvoit à peine démêler d'avec ceux de Blokland. Jamais disciple ne fut plus prompt, ni plus parfait imitateur de son maître. Même ordonnance dans les tableaux, même distribution des sujets, même ton de coloris, même maniere de peindre. Tout contribuoit à les confondre; de sorte que sans trop présumer, Mirevelt se vit bientôt en état d'entreprendre & d'exécuter en maître. Il ne tint point la route que tant d'autres ont prise avant & après lui, en voyageant pour aller consulter les modeles italiens: mais content des instructions qu'il avoit reçu dans sa patrie, & des talents que la nature lui avoit donnés, il ne prit que celle-ci pour modéle, persuadé d'arriver à un haut degré de perfection, s'il pouvoit parvenir à en copier la merveilleuse variété.

Ce fut par cette voie qu'il se proposa de se rendre la fortune favorable en s'établissant dans son païs natal. Son vaste génie le porta à embrasser toutes les parties de la peinture, il commença par quelques sujets historiques, peints de grandeur naturelle qui firent honneur à son pinceau. Les Bambochades où il réussissoit parfaitement, servoient de délassement à son esprit. Il peignit quelques tableaux d'autel qui répandirent sa réputation dans la Province: mais le peu qu'il falloit alors de ces sortes d'ouvrages dans le païs, ne lui laissant entrevoir qu'une moisson fort médiocre, le désir du gain le détermina à s'adonner entierement au portrait. C'étoit effectivement son véritable talent, & il y excella, ayant une touche fine & délicate propre à ces sortes de sujets qu'on traite pour la plûpart en petit. Cependant vu les échantillons qu'il a donnés, on ne peut point douter qu'il n'eût aussi fait des chefs-d'œuvres dans les grands tableaux d'histoire, s'il avoit continué à s'y appliquer, & c'est dommage qu'un homme d'un génie aussi beau que le sien, se soit attaché si particulierement au portrait: la peinture & sa réputation y ont peut-être beaucoup plus perdu que son épargne n'y a gagné, étant fort vraisemblable qu'il eut pu devenir le Rubens de la Hollande. Mais la soif des richesses a prévalu en lui.

Il ne lui fallut point faire un grand nombre de portraits pour s'acquerir une belle réputation. La beauté du travail & l'élevation de goût qu'on remarqua dans les prémiers mériterent l'admiration des connoisseurs. La nature y guidoit si sagement son pinceau, qu'elle sembloit en recevoir de nouveaux agréments. Il avoit même des charmes si puissants, qu'il a suspendu en partie l'exécution des ordonnances séveres de la cour de Madrid contre les Mennonites, aussi long-tems qu'il a voulu en employer la force & se prêter aux volontés de l'Archiduc Albert en s'arrêtant à la cour de Bruxelles. Mrs. le Comte & Bullart disent que Mirevelt réfusa d'aller à

Bruxel-

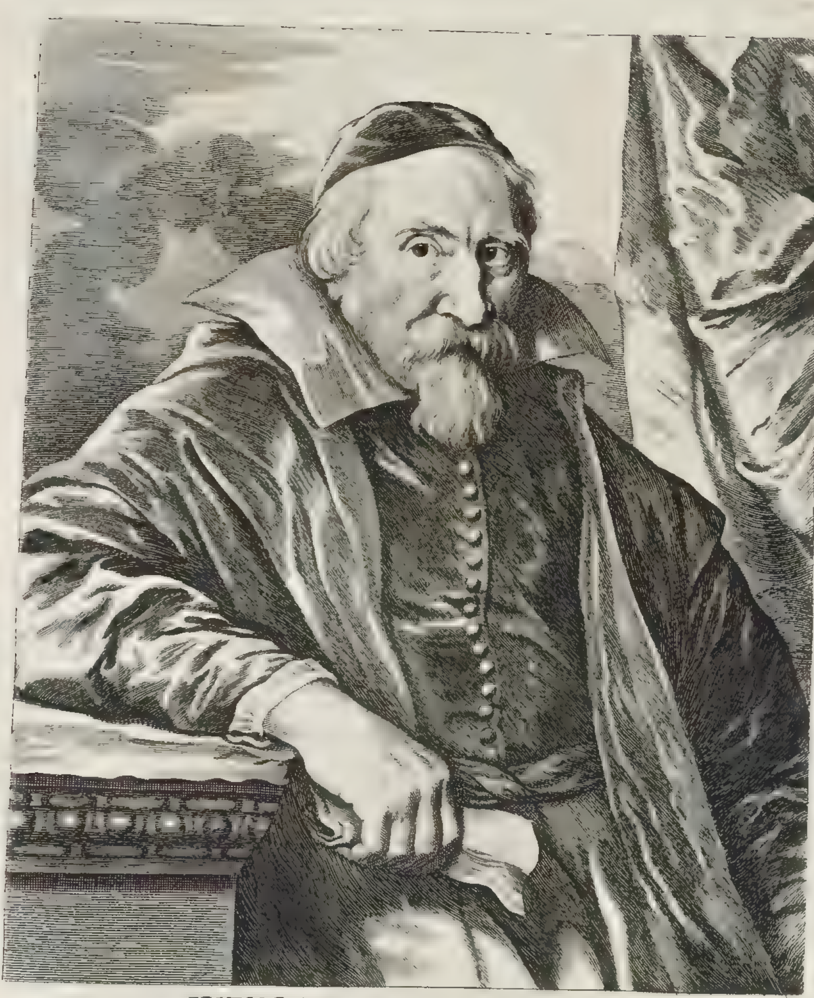
Bruxelles: mais plusieurs autres auteurs François & Flamands que nous avons consultés, & que nous croyons mieux informés, disent que non seulement il se rendit à la cour de ce Prince; mais qu'il lui plut par la beauté de son pinceau & par ses manieres honnêtes, jusqu'à mériter son estime, que l'Archiduc voulant le fixer auprès de sa personne lui accorda une pension considérable & une entiere liberté de conscience. Grace d'autant plus singuliere, qu'étant Mennonite, ceux de sa communion s'étoient alors rendus rédoutables à plusieurs Princes, & les avoient engagé à avoir un œil attentif sur leurs démarches. Tous ces avantages ne produisirent point l'effet qu'on s'étoit proposé dans l'esprit de Mirevelt, il leur préféra sa liberté & la société des siens. Pour en jouir plus parfaitement il retourna dans sa patrie.

Comme son talent étoit bien connu en Hollande, on vit avec joie revenir cet habile artiste. Les excellents portraits de la Princesse d'Orange, douariere de Guillaume I. fondateur de la République & ceux des trois Princes ses fils qu'il y avoit laissés avoient fait désirer ardemment son retour, & dès son arrivée ils lui en firent demander quantité d'autres. Les principaux de la cour de la Haie s'empresserent d'être peints de sa main. Il satisfit alors ceux qu'il n'avoit pas eu le loisir de contenter avant son départ. Ici comme par tout ailleurs. L'exemple de la cour entraina après soi les familles les plus considérables de la nation, il s'en présenta une si grande foule que pour en prévenir l'accroissement, il augmenta de beaucoup le prix de ses ouvrages. Cette considération ne paroît point en avoir refroidit, on lui en demandoit toujours plus qu'il n'en pouvoit faire, les graces qu'il donnoit à ses portraits en faisant supporter volontiers la dépense.

Le Bruit de sa réputation s'étant répandu au de là de la mer, vint jusqu'aux oreilles de Charles prémier Roi de la Grande-Brétagne, vers le tems de son mariage avec Marie Henriette de France fille de Henri le Grand. C'est de Mr. Houbraken que nous traduisons ce fait. Ce Prince fit inviter Mirevelt de se rendre en Angleterre à ce sujet, & il s'y seroit effectivement transporté, si la peste n'étoit venue enlever grand nombre de personnes à Londre, pendant qu'il étoit occupé à faire les préparatifs de ce voyage: mais ce fleau ayant engagé Sa Majesté Britannique à sortir de sa capitale avec la Reine son épouse pour éviter la contagion, notre artiste demeura à Delft & se priva de l'honneur de servir ce monarque, qui fut depuis le généreux Mécene d'Antoine van Dyck, & qui eut problablement été le sien. Nous ne savons si l'idée du danger qu'il auroit couru en cas qu'il eût été dèja arrivé à Londre, lorsque ce mal se fit sentir en fut la cause: mais nous lisons qu'il prit alors la résolution de ne plus sortir de sa patrie, comme il fit en effet, bornant tous ses voyages à la Haie, où il venoit assez souvent, soit pour voir ses amis, soit pour peindre les personnes qui l'en prioient. Il continua ce genre de travail jusqu'à sa mort arrivée à Delft le 27 de Juillet 1641. dans la 73 de son âge.

Nous ne lisons point que son pinceau se soit senti du poids de ses années, & il y a toute apparence qu'il se soutint aussi bien que sa fortune. Il laissa deux fils dont l'ainé a suivi le goût & la maniere de son pére. Il forma quantité de bons éleves qui firent honneur à son école, entre autres Paul Moreelsze, Pierre Guerritz Montfoort, Nicolas Cornelissen &c. Plusieurs habiles graveurs ont travaillé d'après lui, principalement Guillaume Delf son beau frére. On met entre les plus belles piéces qui sont sorties de son pinceau une cuisine pleine de gibier & garnie de tout les meubles & utensiles nécessaires. Ce tableau à toujours été très estimé pour le bon ton de couleur, la finesse de la touche & la naïveté avec laquelle il exprime la nature. Il a fait un nombre prodigieux de portraits, & si nous en croyons Mr. Sandrart tant par rapport au prix qu'il s'en faisoit payer que par rapport à leur multitude, il en a tiré plus de trois cents mille livres de France pendant sa vie, & si l'on ajoûte ce qu'il a pu gagner par ses autres ouvrages, on verra que ses enfants ont eu une riche succession à partager. Il n'y a point de peintre, dont la maniere soit plus ressemblante à la sienne que celle d'Holbeen.

VEN-



WENCESLAVS COEBERGER

PRÆFECTVS GENERALIS MONTIVM PIETATIS, BRVXELLIS, ALBERTI ARCHIDVCIS QVONDAM PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM.

Ant. van Dyck pinxit — L. Vorsterman sculpsit

VENCESLAS KOEBERGER
PEINTRE DE L'ARCHIDUC ALBERT.
&c. &c. &c.

LE ſupplément aux trophées de Brabant rapporte que Venceſlas Koeberger étoit iſſu d'une ancienne & noble famille de Breſlau en Siléſie : mais les auteurs qui ont écrit les vies des peintres, aſſurent qu'il étoit natif d'Anvers, & nous diſent qu'il apprit ſon art ſous Martin de Vos. Plus docile & plus aſſidu que les autres éleves ſes compagnons, il plut à ſon maître, & tâcha envain de plaire à ſa fille. Soins, empreſſements, tendreſſes, aſſiduités, il mit tout en uſage : mais l'humeur ſévere de Martin de Vos & l'indifférence, dont cette demoiſelle le paya conſtamment, le firent prendre la réſolution de voyager en Italie, dans l'eſpérance de trouver du reméde à ſa paſſion dans l'abſence de l'objet de ſon amour. Mais comme l'homme en ſe tranſplantant porte par tout ſon foible avec ſoi, nous verrons que Koeberger ne laiſſa pas le ſien en Flandre, & qu'en changeant de climat, il ne fit que changer de chaînes.

Arrivé à Rome, il s'appliqua avec ardeur à conſidérer ce qu'il y avoit de plus rare & de plus excellent, afin de diſſiper la mélancolie dans laquelle les froideurs de Mademoiſelle de Vos l'avoient plongé. De toutes les beautés dont l'architecture & la peinture ont orné cette grande ville & ſes environs, aucune n'échappa à ſes recherches & à ſa curioſité. Après les avoir bien examinées, il paſſa à Naples. La grande réputation que s'y étoit acquiſe un peintre flamand nommé Franco l'attira chez lui : mais à peine y eut-il paſſé quelques jours, que la fille de celui-ci lui inſpira les mêmes ſentiments que celle de Martin de Vos. Il fut cependant plus heureux dans ſes pourſuites à Naples, qu'il n'avoit été à Anvers : car l'habileté de ſon pinceau & ſon génie lui ayant attiré l'eſtime de Franco, & la fille de celui-ci répondant à ſon amour, il l'épouſa. Cette alliance le retint pendant pluſieurs années en Italie. Quelque éloigné qu'il fût de ſon païs la beauté de ſes ouvrages y fit bientôt voler ſa réputation. Les habitants d'Anvers tâcherent de l'y faire revenir. Ils lui écrivirent pluſieurs lettres à ce ſujet, qui ne purent l'engager à quitter la ville de Naples. L'abſence de Koeberger irrita leur déſir, & ne pouvant le poſſéder en perſonne, ils voulurent du moins avoir une piéce de ſa main : ainſi ils lui demanderent un tableau pour la confrairie de St. Sébaſtien. Il acquieſca à cette ſeconde demande, & peignit un St. Sébaſtien lié à un arbre & tranſpercé de fléches, ainſi qu'on a coutume de le repréter. Un chœur d'anges en l'air étoient ſpectateurs du martire du St., & quelques femmes dans l'éloignement pleuroient ſon ſupplice. La piéce étoit ſi bien ordonnée & exécutée qu'elle fût applaudie & admirée juſqu'à faire des envieux. Ceux-ci enleverent la tête du St. ſelon quelques auteurs, & ſelon d'autres les têtes de quelques femmes. Ce qui fut cauſe qu'on renvoya le portrait à Naples, où le maître par ſon adreſſe répara le dommage qu'on y avoit fait.

Quelques années après il ſe rendit aux vœux de ſes concitoyens, & revint à Anvers. L'Archiduc Albert étant informé qu'il étoit de ces grands maîtres, dont les connoiſſances s'étendent au de là de leur art, l'attira à Bruxelles & le fit ſon peintre. Ce Prince charmé de la beauté des ouvrages de Koeberger, de la ſolidité de ſes raiſonnements, & des vives lumieres qu'il répandoit ſur l'antiquité, lorſqu'il en diſcouroit, l honora d'une eſtime particuliere, prit lui-même du goût pour la peinture, s'y appliqua ſous un ſi habile maître, & donna depuis des marques de ſa protection à ceux qui tâchoient d'exceller dans cet art. Ce Prince découvrant de jour en jour des nouveaux talents dans ſon peintre, le nomma auſſi ſon architecte, & lui confia le ſoin de faire bâtir la chapelle de notre Dame de Montaigu ſur le modèle de celle de St. Pierre à Rome. Il eut encore la direction de celle des Auguſtins à Bruxelles & de pluſieurs autres. Ces édifices font voir encore aujourd'hui avec admiration l'excellence de ſon pinceau, ſon grand goût d'architecture & une merveilleuſe ſimmetrie, qu'il avoit puiſés dans les plus beaux monuments de ces arts, dont les villes d'Italie ſont ornées.

La fécondité de ſon génie, & les ſuccès heureux de ſes inventions ſe développent parfaitement dans les différents ouvrages, dont l'Archiduc lui donna la direction. Chargé d'ordonner les fontaines pour l'embéliſſement de la maiſon royale de Tervure, il le fit avec un art qui ſur-

passa l'attente d'un chacun, & le rendit un des plus agréables séjour des Païs-Bas. Ce grand homme ne trouvant rien de difficile à exécuter, forma de nouvelles entreprises & voulut que ses talents ne fussent pas moins utiles à sa patrie qu'au Prince qui la gouvernoit : c'est pourquoi il pensa à dessécher les *Moerens* ou *Merens*, lacs dans les environs de Dunkerke, qui occupoient une bonne étendue de païs. La dépense étoit grande, le succès paroîssoit douteux : mais surmontant les obstacles qui sembloient s'oppoler à ses desseins, il obtint bientôt de l'Archiduc les choses nécessaires à la réussite de son projet, & eut la gloire d'en avoir formé le plan le prémier & procuré l'exécution. Par là il rendit son nom encore plus illustre & devint l'objet de l'amour des habitants qui se rejouïrent de trouver des terres fertiles & labourables, où ils n'avoient ci-devant que des lacs incommodes.

Il y a des auteurs qui assurent, que poussant ses attentions encore plus loin pour le bien public, il fut l'inventeur de ce qu'on appelle Monts de piété ou Lombards, établis dans les Païs-Bas sous le gouvernement de l'Archiduc Albert. Il est certain, que s'il n'en fut point l'instituteur, il eut du moins la gloire d'en avoir été le prémier directeur. Le peuple y a trouvé du soulagement à sa misére dans les commencements, sous la sage direction de Koeberger, & si la suite n'a point répondu à l'espérance qu'on en avoit conçue, l'inventeur ou le prémier directeur n'en mérite pas moins d'éloge; les institutions les plus équitables ayant coutume d'être corrompues avec le tems par la dépravation du cœur humain.

Ce fut par ces entreprises utiles, que Venceslas Koeberger, s'élevant pour ainsi dire au dessus de sa profession principale, s'acquit entierement l'estime de son Prince & du public, & se fit une réputation à laquelle peut-être jamais peintre n'étoit parvenu avant lui. Elle n'étoit point demeurée renfermée dans les Provinces du Païs-Bas, la renommée l'avoit publiée par toute l'Allemagne la France l'Italie & l'Espagne. C'est elle qui avoit attiré en grande partie l'illustre Nicolas Fabri de Peiresc en Flandre. Ce curieux scrutateur de l'antiquité, qui poussa ses recherches jusques dans les quatre parties du monde habité, vint à Bruxelles pour avoir le plaisir de s'entrétenir sur les Arts & sur les médailles avec Koeberger. L'érudition qu'il découvrit dans la conversation de ce grand homme satisfit sa curiosité & le dédommagea agréablement des peines de son voyage. C'est ainsi que les grands hommes se retrouvent toujours & qu'ils semblent nés pour vivre ou pour correspondre les uns avec les autres.

Nous n'entrerons point dans le détail des palais des églises & des maisons qui sont ornées des tableaux de sa façon, cette matiére nous meneroit trop loin, & nous nous contenterons de dire en finissant, que ses ouvrages ont fait l'admiration des connoisseurs de son tems, & qui sont encore aujourd'hui l'objet de la poursuite des curieux : chacun se faisant un mérite d'en pouvoir posséder quelque partie. Il avoit un génie fort vaste & une esprit orné de toutes les connoissances capables de faire un peintre parfait. Il ne charmoit pas moins les cœurs des personnes qui le fréquentoient, par l'éclat de ses vertus & par son agréable conversation, qu'il ravissoit les yeux & les esprits des spectateurs entendus par la beauté de ses tableaux, réussissant en perfection dans toutes les parties de son art. Son ordonnance étoit très bien entendue, ses desseins nobles & hardis, son coloris vif & naturel & donnoit à tous ses ouvrages le feu & l'ame qui leur convenoient. Il s'étoit fait un très beau cabinet de toutes sortes de raretés, d'antiques & de médailles qu'il faisoit voir avec plaisir aux personnes de mérite & d'étude. Il excelloit particulierement dans la connoissance des médailles & possédoit une riche collection de celles qui avoient été frappées depuis le tems de Jules-César, jusqu'au regne de l'Empereur Gallien. Après avoir fourni heureusement une des plus glorieuses carriere que peut-être jamais peintre eut courue, il mourut âgé de soixante & dix ans, laissant de son mariage avec la fille de Franco deux fils & plusieurs filles.



SEBASTIANVS VRANCX

(PICTOR PRÆLIORVM MINORVM) COHORTIS CIVIVM ANTVERP. DVCTOR.

Ant van Dyck pinxit *cum privilegio.*

S. a Bolswert sculp.

SEBASTIEN FRANCK
PEINTRE.
&c. &c. &c.

ON a ignoré long-tems de qui Sébastien Franck étoit fils. Un auteur hollandois l'a regardé comme le chef des Francks, si célebres parmi les curieux & les connoisseurs en peinture, parce que Charles van Mander ne fait mention d'aucun autre artiste de ce nom qui soit plus ancien que lui. Cette opinion n'est plus suivie aujourd'hui, on a découvert qu'il étoit plus jeune que les trois fréres Jérôme, François & Ambroise Franck natifs de Hérentals, & enfin qu'il étoit fils du second. Comme on ne sait pas l'année que son pére s'établit à Anvers, on ne peut assurer qu'il soit né dans cette ville : mais on dit qu'il naquit environ l'an mil cinq cent soixante-treize ou quatorze. Charmé dès sa jeunesse, de tout ce qui étoit dessein ou peinture, il devint éleve d'Adam van Oort, qui avoit alors une des meilleures écoles d'Anvers, d'où sont sortis plusieurs autres excellents peintres, qui occupent leur place dans ce volume, Doué d'un génie heureux & désireux d'apprendre il fit en peu de tems un grand chemin sous la conduite de ce maître, qui étoit alors dans son plus beau tems, & qui avoit rassemblé chez lui les ouvrages des plus habiles peintres italiens, sur lesquels il formoit ses éleves, joignant ses instructions à ces beaux modeles.

Franck étant sorti de chez Adam van Oort, ne se borna point à peindre un seul genre de sujets : mais suivant ses inclinations, & la fécondité de son génie pittoresque, s'occupa tantôt à représenter des batailles, tantôt des païsages, d'une maniere qui lui a été propre, & qui fut fort estimée des connoisseurs. Elle lui a même été si particuliere, que plusieurs se sont efforcés inutilement de la copier depuis, sans avoir pu y réussir ; ainsi ayant conservé une grande supériorité au dessus de ses imitateurs, il est toujours aisé de le distinguer d'avec eux, & ses ouvrages sont demeurés d'autant plus estimables, qu'ils ont été moins communs en ce goût. Ses tableaux représentant des batailles ont sur tout contribué à lui faire un grand nom. Il y a parfaitement réussi à peindre les chevaux : leurs airs, leur poil, y paroissent avec une beauté singuliere, les figures humaines y sont fort énergiques & rendent en même tems les passions & les caracteres avec une belle naïveté. L'ardeur & l'animosité des combattants se découvrent dans leurs yeux & sur leurs visages, l'effroi regne par tout, l'horreur est peinte dans les physionomies, & la douleur dans les blessés. Il s'en trouve bien peu qui l'ont égalé dans la représentation de Bellone & de ses attributs & peut-être aucun ne l'a surpassé : car les siéges, les attaques, & les déroutes semblent y être exprimés d'après nature, & font honneur au génie du peintre aussi bien qu'à son pinceau.

Ses païsages attestent d'un autre côté la beauté de son talent, une bonne couleur & une touche légere en rélevant beaucoup le mérite. Mr. Houbraken dans son histoire de la vie des peintres, rapporte d'en avoir vu d'eux chez son beau-pére, qui lui plurent toujours merveilleusement. C'étoit, dit-il, deux sujets tirés de l'Ecriture Sainte, peints sur cuivre & ornés de fort jolies figures. L'un représentoit les ours sortis d'un bois & déchirants les enfants de Bethel, qui avoient osé insulter le Prophéte Elisée par leurs railleries. Le second étoit pris du Nouveau Testament, & contenoit des figures habilées savamment & avec élegance. Comme l'autorité de Mr. Houbraken peintre hollandois & d'ailleurs honnête homme, a beaucoup de poids ici il seroit inutile d'en recueillir d'autres, ainsi pour montrer l'étendue des talents de Sébastien Franck, nous passerons avec Mr. Descamps à d'autres sujets que nôtre peintre a traité avec succès. Cet auteur en indique deux, le prémier est une piéce allégorique représentant les œuvres de miséricorde : l'autre offre aux yeux des spectateurs une assemblée de Seigneurs & de Dames. La place distinguée qu'ils occupent chez l'Electeur Palatin, où ils se soutiennent parmi ceux des plus habiles artistes, dont ce palais est décoré, nous fournit un sûr garant de leur mérite.

Plusieurs auteurs flamands, après avoir fait un courte mention de Sébastien Franck, semblent vouloir lui attribuer un ouvrage, seul capable d'immortaliser la mémoire du peintre qu'il a exécuté. On voyoit alors cette piéce chez Mr. Jean Besoyen à Rotterdam. Elle représentoit un cabinet garni des productions des plus illustres artistes. Rubens & van Dyck y étoient peints assis, l'ordonnance étoit belle & ingénieuse, le dessein fort exact, le coloris d'un grand goût, l'exécution charmante & le tout, de même que chaque partie, fini très proprement. On distinguoit les différentes manieres des meilleurs peintres dont l'intérieur de ce cabinet étoit paré, les portraits de Rubens & de van Dyck surpassoient autant les autres par la maniere, dont ils étoient peints, que ces deux grands hommes s'étoient élevés au dessus de leurs contemporains par la supériorité de leurs talents, leurs manieres s'y retrouvent comme s'ils les y avoient exprimées eux-mêmes, & pour abréger, ce tableau est un chef-d'œuvre, qui prouve à tous égards la beauté & l'universalité du talent d'un artiste? aussi conclurons-nous par là ce que nous avons proposé de dire à la louange de Sébastien Franck, car si outre sa maniere particuliere & estimée, il a pu rendre celles des Rubens & des van Dyck avec tant de ressemblance, il conste de son habileté & de son excellence dans son art. Des détails plus amples seroient superflus, son éloge est achevé.

Nous ne pouvons point dire la même chose des particularités de sa vie, & il seroit à souhaitter qu'elles fussent plus connues; l'histoire bien circonstanciée d'un tel artiste n'offriroit probablement que des tableaux intéressants & dignes d'être indiqués aux curieux: mais les anciens écrivains ayant négligé de s'en instruire & d'en faire part à la postérité, quand ils pouvoient encore les apprendre des contemporains de ce grand homme, quel moyen de les déterrer aujourd'hui. On sait qu'il demeura à Anvers, pendant la plus grande partie de sa vie: mais on ignore s'il y est mort & dans quel tems. L'estime singuliere, qu'Antoine van Dyck a fait de ses talents & de sa personne, l'a engagé à transmettre son nom & sa physionomie à la postérité dans le portrait que vous voyez ici.

MAR-



MARTINVS PEPYN
PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM ANTVERPIÆ.

Ant van Dyck pinxit *Cum priuilegio*
S a Bolswert sculp

MARTIN PEPIN
PEINTRE.
&c. &c. &c.

SI Martin Pepin fut revenu dans les Païs-Bas, après avoir voyagé pour s'instruire dans les plus fameuses écoles de peinture, comme on fait presque tous les artistes originaires de ces Provinces: les écrivains de la vie des peintres flamands auroient eu, selon toute apparence, une ample matiere de s'étendre, dans la beauté de ses talents & le mérite de ses ouvrages. On les entendroit célebrer tous d'une même voix ses éloges par des expressions pompeuses, & Mr. Houbraken n'auroit peut-être point employé le prémier ce parallele pour exalter son habileté. Semblable à l'aigle, qui d'un vol hardi s'éleve au dessus du reste des oiseaux, Pepin surpassa en Italie tous ses patriotes contemporains: au lieu que sa longue absence, son établissement & sa mort dans un païs fort éloigné, les réduisent presque au silence, & les font regretter qu'on ait si peu de connoissance de sa vie & des productions de son pinceau. Encore sa rare capacité seroit-elle moins connue, si la crainte que les hommes à grands talents ont de se voir éclipser par des plus habiles qu'eux, n'avoit tiré de la bouche de Rubens quelques paroles plus honorables à sa mémoire, que tous les éloges des auteurs.

Il étoit natif d'Anvers & contemporain de Rubens, c'est ce qu'on sait de plus particulier pour désigner le tems auquel il vecut. Né peintre il s'appliqua dès sa jeunesse à la peinture, & lorsqu'il y eut fait des progrès considérables il entreprit de voyager. Selon la coutume ordinaire des peintres, il alla en Italie étant encore peu avancé en âge. Rome & Florence y étoient alors ce que Corinthe & Athénes avoient été autrefois en Gréce. Les savants de toute espéce, & ce qu'il y avoit d'excellents artistes y abordoient de toutes parts, c'étoient les sources où on puisoit le bon goût, les écoles de la perfection, dont les préceptes & les exemples sembloient montrer la route qu'il falloit tenir pour se faire un grand nom & immortaliser sa mémoire par ses talents. Apollon & les Muses méprisés & persécutés par la barbarie ottomane avoient abandonné leur ancien séjour, pour se retirer au de là de l'Apennin. Notre artiste acheva de se former dans cette heureuse région, ses beaux ouvrages le mirent en vogue & l'excellence de son art l'assûra de sa fortune. Il balançoit dans le choix du païs où il vouloit en jouïr. L'Italie lui promettoit des avantages, la noblesse romaine & les principaux du clergé lui marquoient l'estime qu'ils faisoient de son pinceau, en l'employant souvent à la décoration de leurs palais. L'amour de la patrie sembloit l'emporter d'un autre côté & vouloir le ramener dans les Païs-Bas. Anvers se flatta quelque tems de l'espérance de le revoir & de le posséder. Le bruit courut qu'il étoit en chemin pour y revenir. Rubens l'apprit, en fut ému, & ce grand homme qu'on regardoit comme le phénix de la Flandre dans son art, apprit aux autres sans le vouloir, qu'il ne passoit pour tel, que parce que Pepin n'y étoit point encore assez connu; car peu de tems après, ayant été informé que Pepin devenu amoureux d'une demoiselle romaine, l'avoit épousée & alloit fixer sa demeure à Rome, il dit, que pour le coup il n'appréhendoit plus que personne vînt lui disputer la supériorité dans son art, puisque celui-là s'établissoit en Italie.

On ne peut douter après cela que Pepin n'eût été très excellent peintre, le témoignage de Rubens ayant du moins ici autant de poids que pourroient avoir tous les auteurs contemporains, & les connoisseurs en peinture. D'ailleurs un artiste jaloux de sa gloire, feroit-il un aveu de cette nature, s'il n'avoit découvert dans un rival des qualités capables de pouvoir lui contester la primauté qu'il s'étoit acquise par ses rares talents? C'est apparemment sur ce fondement que Weyerman à dit que notre artiste n'étoit point inférieur à Rubens à plusieurs égards. Nous ne trouvons point de quelle maniére celui-ci vint à connoître le prémier, si c'est pendant ses voyages en Italie, ou si c'est par des tableaux qui furent envoiés de ce païs en Flandre, l'un & l'autre pourroient y avoir contribué. Il échappoit peu

de chefs-d'œuvre à la curioſité de Rubens, & la réputation de Pepin fut ſi belle & fit tant de bruit, dès le commencement même de ſon ſéjour en Italie, que Rubens n'y aura point été long-tems ſans le voir & le fréquenter, les grands hommes étant nés pour vivre ou pour correſpondre enſemble. Le tems de la mort de Pepin eſt ignoré, auſſi-bien que les autres circonſtances de ſa vie. Mr. Houbraken croit qu'il mourut du vivant de Rubens, il n'en rapporte point de preuve, nous croyons que ce n'eſt que conjecture : mais Mr. Weyerman avance quelque choſe de plus poſitif de ſes ouvrages, & aſſure d'avoir vu beaucoup de ſes tableaux, entre autres une deſcente de croix triplement belle, pour me ſervir de ſes expreſſions. Belle à cauſe de ſon beau deſſein, de ſon beau-coloris, & de ſa belle compoſition, & il conclut cet éloge en diſant, que n'ayant rien découvert de plus, il auroit mauvaiſe grace de s'étendre d'avantage.

FRAN-



FRANCISCVS SNYDERS

VENATIONVM, FERARVM, FRVCTVVM, ET OLERVM PICTOR ANTVERPIÆ.

Ant van Dyck pinxit et fecit aqua forti. *Ia. Neeffs sculpsit*

FRANÇOIS SNYDERS
PEINTRE D'ANIMAUX.
&c. &c. &c.

FRançois Snyders employa principalement ſon talent à la repréſentation des animaux, où on peut le regarder comme un original digne d'être imité de quiconque voudra exceller dans ce ſujet. Il a eu la gloire de ſurpaſſer de beaucoup ceux qui l'ont précédé, & de n'avoir pas encore été atteint juſqu'ici par ceux qui l'ont ſuivi. Il naquit à Anvers en 1579, & apprit la peinture chez Henri van Baelen. Son prémier penchant étoit de peindre des fruits, où il réuſſiſſoit ſi bien, que ſon maître parloit de ſes progrès avec éloge, & admiroit ſes belles diſpoſitions. Un autre goût parut enſuite, qui le fixa pour le reſte de ſes jours à peindre des oiſeaux & des animaux à quatre piés. Ceux-ci furent ſon penchant dominant & le ſujet où il excella ſur tout.

Ses prémiers tableaux remplirent d'admiration, il n'y avoit encore rien paru de ſi beau ni de ſi naturel en ce genre; c'étoient des piéces de grandeur médiocre, repréſentant des chaſſes, des combats de lions & d'ours & des ſangliers aux priſes avec des chiens. Leur fureur y étoit rendue avec beaucoup de force & de naiveté, les attitudes dans leſquelles on voyoit les bleſſés & les terraſſés exprimoient les paſſions, dont leurs ames, quelles qu'elles puiſſent être, étoient agitées, & les morts étoient reconnoiſſables au prémier coup d'œil. Ces ouvrages dignes d'être logés dans les palais & les galleries des grands, lui firent de la réputation, Rubens l'augmenta par les louanges qu'il leur donna & par l'uſage qu'il fit de ſon pinceau pour peindre les fruits & les animaux qui ſe trouvoient quelquefois dans les ordonnances de ſes tableaux. En faut il davantage pour faire connoître les rares talents de François Snyders? l'accord harmonieux de ſon pinceau avec celui de Rubens donne une plus haute idée de ſon habileté que ne pourroient faire tous les éloges. Cependant nous ajoûterons encore quelque choſe pour donner une connoiſſance plus ample de ſa capacité. Rubens ſupérieur dans ſon genre ſans jamais affecter aucune primatie n'étoit pas moins galant homme qu'excellent peintre, ainſi ne voulant point attirer à ſoi privativement, la gloire qui étoit due à Snyders, mit auſſi ſon pinceau en œuvre pour rendre à celui-ci la juſtice qui étoit due à ſon mérite, en peignant à ſon tour les figures dans quelques tableaux de Snyders.

Malgré ce ſuccès prodigieux que les connoiſſeurs intelligents ne ſe laiſſoient point d'admirer dans les ouvrages de Snyders, la fortune toujours capricieuſe ne ſavoit ſe déterminer pour lui, tandis qu'elle répandoit ſes dons à pleines mains ſur Rubens. Il falloit une occaſions favorable pour mettre ſon pinceau en vogue & donner à ſes ouvrages une valeur extrinſeque proportionnée à la beauté de l'art qu'il y répandoit. Elle parut: une chaſſe au cerf de ſon invention la fit naître. Philippe troiſiéme Roi d'Eſpagne vit ce morceau par hazard, fut ſurpris de ſa beauté & chargea Snyders de peindre pour lui pluſieurs grands ſujets de chaſſes & de batailles. Le ſuccès avec lequel il exécuta les volontés de Sa Majeſté lui fit un grand nom & lui attira de riches récompenſes. La fortune ne fit plus difficulté de lui être propice, les Rois s'étoient montrés ſes généreux Mécenes. La cour de Bruxelles ſuivit l'exemple de Sa Majeſté Catholique, & Snyders ſe vit demander tant de tableaux, qu'il ne pouvoit ſubvenir aux déſirs d'un chacun. Les animaux & les fruits peints ne plaiſoient plus, s'ils n'étoient ſortis de ſon pinceau.

Notre artiſte comptoit chaque jour des nouveaux ſuccès. L'Archiduc Albert l'attira à ſa cour, le gratifia d'une penſion, & le nomma ſon prémier peintre. Mrs. Houbraken & Weyerman diſent que ce fût l'Archiduc Léopold Guillaume: mais il eſt fort apparent qu'ils ſe ſont mépris, Snyders étant preſque ſeptuagénaire & par conſéquent peu en état de peindre beaucoup, s'il vivoit encore, lorſque ce Prince vint gouverner les Païs-Bas, vers la fin de l'année 1647: ainſi nous ſuivons avec confiance ceux qui marquent l'arrivée de Snyders à Bruxelles du tems de l'Archiduc Albert. Ce Prince le fit peindre pluſieurs chaſſes de

différents animaux pour ſes maiſons Royales de Tervure près de Bruxelles & de Marimont proche de Binche en Hainaut. Le palais de Bruxelles fut auſſi orné de quelques unes. Ces ouvrages aſſurerent la fortune & la gloire de Snyders

Quelque agréable que pût paroître la ſituation de Snyders à Bruxelles, il s'y ennuyoit. Le grand monde lui étoit à charge & le faiſoit ſoupirer après Anvers, où l'amour pour la peinture l'engagea bientôt à retourner. Là, degagé de l'importunité des viſites, & jouiſſant d'un loiſir qu'on ne trouve point à la cour, il s'occupoit ſelon ſes déſirs à former les chefs-d'œuvre qu'on admirera toujours. L'Electeur Palatin lui demanda pluſieurs tableaux. Entre les cinq qu'on voit encore dans le palais Electoral, un grand païſage avec pluſieurs gentils-hommes à cheval, un chariot, & une chaſſe au ſanglier charme les yeux & étonne particulierement l'eſprit des connoiſſeurs. Cet animal furieux & les chiens qui le pourſuivent, rendant la nature d'une maniere au deſſus de toute expreſſion. Il ſemble que ces animaux ſoient dans un mouvement effectif, & une chaſſe réelle cauſeroit moins d'étonnement que la beauté de cette piéce L'Evêque de Bruges lui ordonna vers le même tems les quatre Elements en quatre grands tableaux pour la décoration de ſon palais; les figures y ſont peintes de grandeur naturelle par Rubens : mais tout le reſte eſt ſorti du pinceau de Snyders: les animaux & les fruits qu'on y voit, ont un rapport merveilleux aux différents ſujets repréſentés. On dit même qu'il en a fait avec un ſi bel art que la vue s'y eſt trompée, & qu'on les a pris pour des fruits naturels.

Ce ne fut point aſſez à ce grand artiſte de briller au deſſus de ſes contemporains & de ceux qui s'étoient adonnés avant lui à ce genre de peinture, ſa curioſité le porta au delà de ſon art & l'engagea à s'appliquer à la gravure, le bon uſage qu'il faiſoit de l'intelligence du clair obſcur dans ſes tableaux, lui fraya le chemin à une rare perfection dans le maniement du burin, il grava quelques piéces, qui ont mérité les louanges des connoiſſeurs, & il ſeroit à ſouhaiter qu'il en eût fait un plus grand nombre, les cabinets d'eſtampes ſeroient enrichis de morceaux précieux; mais ils ſont pour la plûpart privés des piéces gravées de ſon burin, ou d'après ſon pinceau. La difficulté de copier celles-ci au burin y a contribué, car on ne pouvoit le faire ſans qu'elles ne perdiſſent beaucoup de leur beauté & de la force de leur expreſſion, le ſeul clair obſcur ne pouvant rendre la nature avec autant de vraiſemblance que le coloris. Les palais des Rois & des Princes où on les conſerve précieuſement ſuppléeront en partie à ce défaut, & le nom de Snyders ſera toujours précieux à la poſtérité qui aimera la peinture. Il mourut dans un âge fort avancé vers l'an 1657, après avoir formé d'excellents éleves dans ſon école. Ses deſſeins ſont très eſtimés; ſa touche ſpirituelle les diſtingue avantageuſement.

Quoiqu'il ait fait grand nombre de tableaux, ils ne ſont cependant point ſi répandus que ceux des autres peintres, leur grandeur empêchoit de les tranſporter, & on n'en voit gueres hors des palais où ils ont été poſés en prémier lieu, ceux de Madrid en poſſédent une bonne partie, & outre ceux que nous avons dèja indiqués, l'hôtel de Bouillon à Paris en a encore quatre. On a peine à concevoir comment il a pu repréſenter ſi élegamment & ſi naïvement la rage & la fureur des animaux les plus féroces: imaginer les tours & les attitudes qu'il leur donne. Tout y attire l'admiration, leurs veines, leurs muſcles y ſont marqués avec autant de juſteſſe que s'il avoit travaillé à l'anatomie de leurs corps : le feu étincelle de leurs yeux, on eſt ſaiſi à leur aſpect, & tout y eſt ſi frappant, que les figures ont quelquefois irrité juſqu'aux animaux mêmes. Jamais touche n'a mieux rendu que la ſienne le poil, la ſoie, la laine & les plumes des animaux. Enfin tout ce que pouvoit Rubens pour exprimer les figures, les déſirs & les paſſions des créatures raiſonnables, Snyders le pouvoit pour les fruits & les animaux irraiſonnables. Que le lecteur équitable & éclairé décide après cela auquel des deux il a fallu une plus grande force de génie & un plus beau feu d'imagination.

DEO-



D. DEODATVS DEL MONT ANTV.
DVCIS NEOBVRGICI QVONDAM PICTOR, ET AB
EODEM EQVESTRI GRADV DECORATVS.

Ant van Dyck pinxit *Vorsterman sculp.* *Cum privilegio*

DEODAT DELMONT

CHEVALIER ET PEINTRE.

&c. &c. &c.

IL ne faut point s'étonner de rencontrer ici un noble brabançon placé parmi les peintres. Ce grand génie connoissoit le mérite des sciences & des beaux-arts, & par ce principe ne pouvoit regarder ceux-ci comme étant au dessous de sa naissance. Une telle idée ne peut naître aujourd'hui que dans l'esprit des personnes sans lecture, sans monde & sans goût, ou enyvrées d'une vanité aussi aveugle que ridicule. Le dessein fait partie de l'éducation des enfants de la prémiere qualité; la noblesse pourroit-elle regarder la peinture comme indigne de ses études? D'ailleurs des Empereurs, des Rois & des Princes s'y étant appliqués, il ne peut plus y avoir que de l'honneur à être peintre. La chose n'est pas nouvelle les prémiers siécles éclairés en fournissent des preuves. Pour ne point trop m'étendre sur une vérité si constante, entre plusieurs je n'en citerai qu'une capable de convaincre sans l'autorité des autres. La Gréce savante & florissante en même tems le pensoit ainsi. De là, une loi respectable défendant l'exercice de la peinture, aux personnes qui ne sont point nobles & libres par les titres de leur naissance & de leur vertu. De là, la division des arts en libéraux & en méchaniques: mais ne nous arrêtons point à prouver une vérité avouée de toutes les personnes qui ont du goût ou qui pensent, & entamons notre sujet.

Déodat, ou pour mieux dire, Dieu donné Delmont naquit à St. Tron petite ville du Brabant, en mil cinq cent quatre-vingt-un, d'une famille qui avoit mérité d'être anoblie par ses vertus & ses belles qualités. Ses parents lui firent donner une éducation convenable à sa naissance, & instruire dans les langues des savants, d'autant plus nécessaires alors, que les traductions des auteurs grecs & latins, étoient encore rares, la plûpart ayant été faites depuis ce tems. Des progrès heureux marquerent les prémieres années de sa jeunesse, & répondant aux soins de sa famille, il fut de bonne heure en état de lire avec fruit les écrivains les plus sublimes & les plus utiles. Après avoir jetté ces fondements solides, il s'appliqua aux sciences & devint très habile géometre & savant astronome. Il excella tellement dans ces sciences qu'au rapport de Corneille de Bie, il avoit le talent de prédire & annonça l'année de sa mort long-tems avant. Je passe sous silence les raisons & les preuves qu'il apporte pour autoriser cette opinion, il en faudroit beaucoup pour la rendre vraisemblable aujourd'hui. La renommée se contient rarement dans les bornes de la vérité, soit qu'elle loue, soit quelle blâme, elle exagere souvent les choses, & on a vu plus d'une fois regarder comme des choses surnaturelles, certaines connoissances puisées dans les secrets de ces sciences par les personnes qui s'y sont distinguées, & principalement dans ce tems, où elles ne faisoient que de naître, pour ainsi dire, dans les Païs-Bas, & que leur étendue n'étoit point encore connue à fond, comme elle est à présent.

Il est certain que ses vastes & vives lumieres lui faisoient un grand nom, & peut-être étoit-ce là le merveilleux. Possédant de grands talents, il se plaisoit à fréquenter les personnes qui en avoient d'excellents, & il en étoit très considéré. C'est par là qu'il prit du goût pour la peinture. On aime assez souvent de ressembler à ceux que l'on converse & qu'on estime: ainsi d'ami intime de Rubens il devint son éleve & se lia étroitement avec ce beau génie, jusqu'à faire dans la suite le voyage d'Italie avec lui. Doué des plus belles dispositions naturelles, conduit par un des meilleurs maîtres dans les plus illustres écoles de peinture établies en Europe, pouvoit-il ne point devenir excellent peintre? Ses ouvrages estimés par tout confondroient ceux qui voudroient penser le contraire: mais il n'est pas encore tems d'en parler, ni de rapporter les preuves de cette vérité; ses belles qualités exigeant que nous l'envisagions d'un autre côté que de celui de la peinture. Revenu en Flandre, il fit admirer son génie à la cour de Bruxelles, tandis que la renommée alla publier ses mérites & sa rare capacité à celle de Madrid. Bon artiste, profond mathéma-

ticien, patriote fidel, gentil-homme ſage & poli, tout perſuada Sa Majeſté Catholique qu'il ſeroit un négociateur prudent & habile. Raiſons qui le porterent à l'envoyer vers le Duc de Neubourg pour s'acquitter de quelques commiſſions auprès de ce Prince.

Quoiqu'il fût encore jeune alors, il exécuta les volontés de ſon Roi avec honneur & ſuccès & mérita l'eſtime de ces deux Princes : en ſorte que le Duc de Neubourg le retint encore pluſieurs années auprès de ſa perſonne, après qu'il eût rempli les vues du Prince dont il avoit été envoyé. Il avoit ſervi Sa Majeſté Catholique en qualité d'ingénieur, le Duc le nomma ſon peintre & le fit ſon architecte. Dans l'un & l'autre poſte ſes talents lui furent ſi honorables & ſi avantageux qu'ils lui attirerent des magnifiques récompenſes & des gratifications conſidérables des deux cours. Le Duc de Neubourg le fit chevalier pendant qu'il étoit à ſa cour, & lorſqu'il fut de retour dans les Païs-Bas, il reçut des nouvelles marques de la bienveillance de ſon Roi. Le mérite d'un particulier reconnu par les bienfaits d'un Prince a fait ſouvent des envieux. Delmont eut le déplaiſir d'en faire l'expérience. On lui diſputa les avantages, dont Sa Majeſté l'avoit gratifié : mais il eut la ſatisfaction de trouver un protecteur dans celui qui avoit été ſon bienfaiteur. Philippe IV. écrivit de ſa propre main au Cardinal Ferdinand ſon frére, pour lors gouverneur des Païs-Bas, pour que Delmont fût maintenu dans la poſſeſſion des prérogatives & des avantages qui lui avoient été accordés. La choſe s'exécuta, & notre artiſte ſe voyant tranquille ſe livra entierement à la peinture, dont ſes occupations l'avoient ſouvent diſtrait.

Dans un état honorable, jouiſſant d'un ſort fort aiſé par la ſucceſſion de ſes parents auſſibien que par la généroſité des Princes qu'il avoit ſervi, l'inclination l'engageoit beaucoup plus à peindre que le profit qui lui en pouvoit revenir : ainſi donnant à la compoſition & à la façon de ſes ouvrages tout le loiſir convenable, il ne ſortoit de ſon pinceau que des chefs-d'œuvres achevés & bien conçus. Rubens ce connoiſſeur par excellence les a jugé dignes de ſes éloges dans des vers latins rapportés par Mr. Corneille de Bie, il n'eſt plus permis de leur réfuſer les ſiens. D'ailleurs ſon goût élevé, la nobleſſe de ſa compoſition, la correction de ſon deſſein, la bonté de ſon coloris & la beauté de ſes touches nous obligeroient de lui donner notre approbation & nous accuſeroient hautement de mauvais goût, d'ignorance ou d'injuſtice, ſi nous ne leur déferions nos louanges. Dans le grand nombre de ſes tableaux répandus par tout, je n'en citerai que trois capables de nous en convaincre, ils ſe trouvent à Anvers. L'un dans l'égliſe des religieuſes, nommées facons, décore un autel, & repréſente l'adoration des mages, le ſecond ſe voit dans l'égliſe de notre-Dame & a pour ſujet la transfiguration de Jéſus-Chriſt ſur la montagne de Thabor, & le troiſiéme auſſi tableau d'autel qui repréſente notre Seigneur portant ſa croix, ſe trouve dans l'égliſe des Jéſuites. Ces piéces conſtateront toujours le talent de l'artiſte qui les a peintes, & qui mourut à Anvers âgé de près de cinquante ans le vingt-cinquiéme de Novembre mil ſix cent trente-quatre, regretté des gens de bien & des curieux, tant à cauſe de ſes mérites perſonnels, & des agréments de ſa converſation, qu'à cauſe de ſon habileté dans les ſciences & dans la peinture.



IOANNES VAN RAVESTEYN
PICTOR ICONVM HAGÆ COMITIS.

Ant. van Dyck pinxit *cum priuilegio*

JEAN DE RAVESTEIN
PEINTRE.
&c. &c. &c.

JEan de Ravestein étoit presque inconnu aux anciens auteurs hollandois qui ont écrit la vie des peintres, & comme des échos les uns des autres, ils ne faisoient que répéter son nom, sans entrer dans le détail de son talent d'ailleurs si estimable. Jean van Gool, le dernier de cette nation curieuse & spirituelle, faisant cas de belles lettres & des beaux-arts autant qu'aucune autre, qui a écrit dans ce goût, a fait plus ici que tous ses prédécesseurs, & a rapporté quelques circonstances de la vie de cet artiste dans un ouvrage de sa façon qu'il publia, il y a cinq à six ans. Sans lui nous eussions douté, si Jean de Ravestein n'étoit pas frére ou proche parent d'un autre peintre de même nom, appellé Hubert & natif de Dort; il nous a tiré de cette incertitude en nous apprennant que l'artiste, dont nous voulons parler, est né à la Haie vers l'an mil cinq cent quatre-vingt, dans un tems où les beaux-arts commençoient à naître dans ces heureuses Provinces. Si nous n'avons point la satisfaction de connoître ceux à qui il fut redévable de la naissance, de l'éducation & de l'instruction dans la peinture, nous avons du moins celle de pouvoir dire, que par sa belle maniere il ne céde en rien à ceux de son païs qui l'avoient précédé dans l'exercice de cet art, & dans le grand nombre de ceux qui l'ont suivi, il y en a fort peu qui pourroient se vanter de l'avoir égalé & encore moins de l'avoir surpassé: mais quand ceux-ci seroient parvenus à un plus haut degré de perfection; s'y étant élevés à l'aide des grands maîtres qu'ils ont eu depuis pour modéles, il demeureroit toujours un fort préjugé en faveur de la supériorité du génie & des talents naturels de Ravestein, puisqu'il s'est fait ce qu'il a été sans ces secours étrangers. Archimede, Euclides & les prémiers mathématiciens, n'ont-ils point mérité plus d'éloges, que beaucoup de modernes qui ont porté cette science à une pratique plus utile & plus parfaite que ces anciens?

Le lieu de la naissance de notre peintre a été vraisemblablement le théatre de sa gloire: il y exerça son art & se fit une belle réputation. Hors de là nous ne savons point qu'on trouve de ses ouvrages: mais ceux qu'il y a laissés, & qu'on a conservés, ont fait honneur à sa mémoire, & ont été des originaux dignes d'être admirés des curieux, & copiés par ses successeurs désireux d'arriver à une haute perfection. Il faisoit beaucoup d'estime de son art, & ses tableaux constatent qu'il étoit excellent artiste. Pendant le grand nombre d'années qu'il demeura à la Haie, devenu depuis un des plus beaux séjour de l'Europe, il vit avec peine les barbouilleurs vouloir confondre leur profession méchanique avec la peinture, & ne négligea rien pour obliger ces faux artistes à faire un corps séparé de celui des véritables peintres. S'étant acquis l'estime des magistrats & des principaux citoyens de ce lieu par son mérite & par ses talents, il employa son crédit auprès des uns & des autres à travailler efficacément à l'exécution de son dessein. Dans cette vue on le vit reveiller avec zèle l'émulation des autres peintres, des sculpteurs & des protecteurs des beaux-arts, afin de les réunir pour demander de concert un décret de séparation d'avec ces peintres à la brosse, véritables ouvriers; & à la tête de quarante huit piqués d'un même point d'honneur, il alla en mil six cent cinquante-cinq présenter une requête aux messieurs de la magistrature pour obtenir cet ordre. Ces demandes parurent fondées, on lui accorda ce qu'il souhaittoit, & dès lors on vit ces véritables artistes former un corps distingué, dont il étoit un des plus respectables & des plus excellents membres, tant par son âge, que par la beauté de ses rares talents.

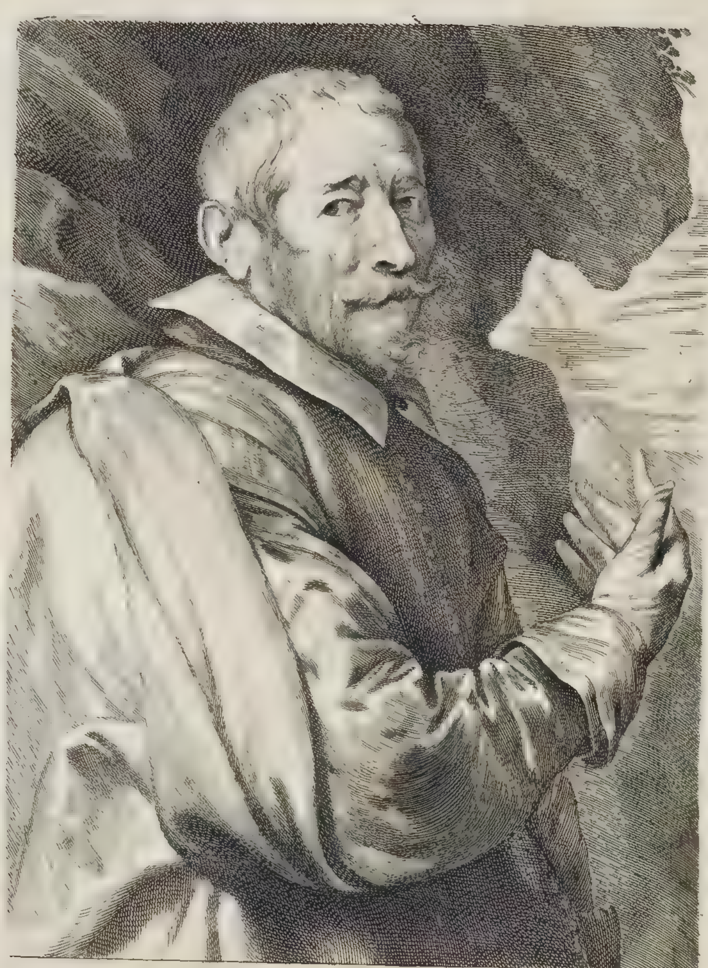
Ravestein pouvoit avoir alors environ soixante & quinze ans, & nous ne savons s'il vecut encore long-tems après, le tems & le lieu précis de sa mort étant inconnus, & les ouvrages sortis de son pinceau qui se sont conservés, étant d'une date beaucoup antérieure à cette époque: mais à juger du peintre par ses tableaux, dont nous parlerons ci-après,

on ne peut douter qu'il n'ait poſſédé toutes les qualités capables de former un grand maître. Ses compoſitions bien entendues & pleines de feu montrent la beauté de ſon génie, les poſitions agréables de ſes ſujets font voir qu'il étoit judicieux & la variété intéreſſante qu'on y découvre atteſte ſa fécondité. Toutes les figures paroîſſent ſe mouvoir tant elles reſſemblent à la nature : ſon coloris ſolide eſt toujours accompagné d'une grande harmonie : ſes lumieres & ſes ombres bien diſtribuées forment un bel effet, qui frappe & ſurprend le ſpectateur ; ſa touche large & moelleuſe marque ſa facilité dans l'exécution, & ſon deſſein correct approche davantage de la nature que celui de la plûpart des peintres flamands. En faut-il davantage pour s'aſſurer d'un grand maître ? beaucoup ont été reconnus univerſellement tels, avec de bien moindres qualités, & dans un tems où l'établiſſement des écoles de peinture pouvoient être d'un puiſſant ſecours pour arriver avec plus de facilité à la perfection, qu'on auroit pu faire dans les prémieres années que notre peintre cultiva ſon art, car alors, à moins que d'être doué d'un génie ſupérieur & de ſuppléer au défaut des grands maîtres par ſon application à l'étude & au travail, il étoit très difficile de ſe faire une belle maniere & d'aller juſqu'où Raveſtein a été. Ses éleves étant inconnus, s'il en a eu, il ne nous reſte qu'à indiquer ſes ouvrages pour finir ce diſcours, puiſqu'il eſt aiſé de voir parceque nous avons dit & le peu que nous avons à dire, qu'il s'appliqua principalement au portrait.

On voit trois de ſes tableaux à la Haie dans les appartements de la maiſon, nommée communément *Doelen* en hollandois, où les bourgeois ont coutume de s'aſſembler pour l'élection de leurs officiers, pour leurs exercices militaires & leurs divertiſſements relatifs à ce ſujet, & un quatriéme dans l'hôtel de ville. Les curieux pourront s'y inſtruire par leurs propres yeux de ce que nous avons dit en faveur des talents de Raveſtein : l'un eſt placé dans la ſalle du feſtin, & repréſente trois capitaines, leurs lieutenants, & quantité des principaux bourgeois obligés de ſe mettre ſous les armes lorſque la coutume ou les loix l'exigent. Tous ces portraits ont été peints d'après nature. Le ſecond orne la même ſalle & conſiſte dans les portraits des ſix officiers du drapeau blanc. Le troiſiéme placé au même endroit contient vingt-ſix figures de grandeur naturelle, les magiſtrats de la Haie y ſont repréſentés aſſis à une table quarrée & environnés des officiers de la bourgeoiſe : d'un côté un vénérable vieillard préſente une requête au bourguemaître regnant, & de l'autre un ancien magiſtrat un grand ver de vin blanc au capitaine du drapeau d'Orange. Raveſtein a inſeré ſon portrait dans ce tableau. Enfin le dernier eſt dans l'hôtel de ville, & contient les portraits des perſonnes qui compoſoient la magiſtrature en mil ſix cent trente-ſix & dont nous paſſerons les noms ſous ſilences. Pluſieurs des familles qui ont été alors en fonction, s'y ſont maintenues juſqu'à préſent par leur prudence & leurs belles qualités, comme ſont celles de *Dedel* & d'*Aſſendelft*.

JOS-

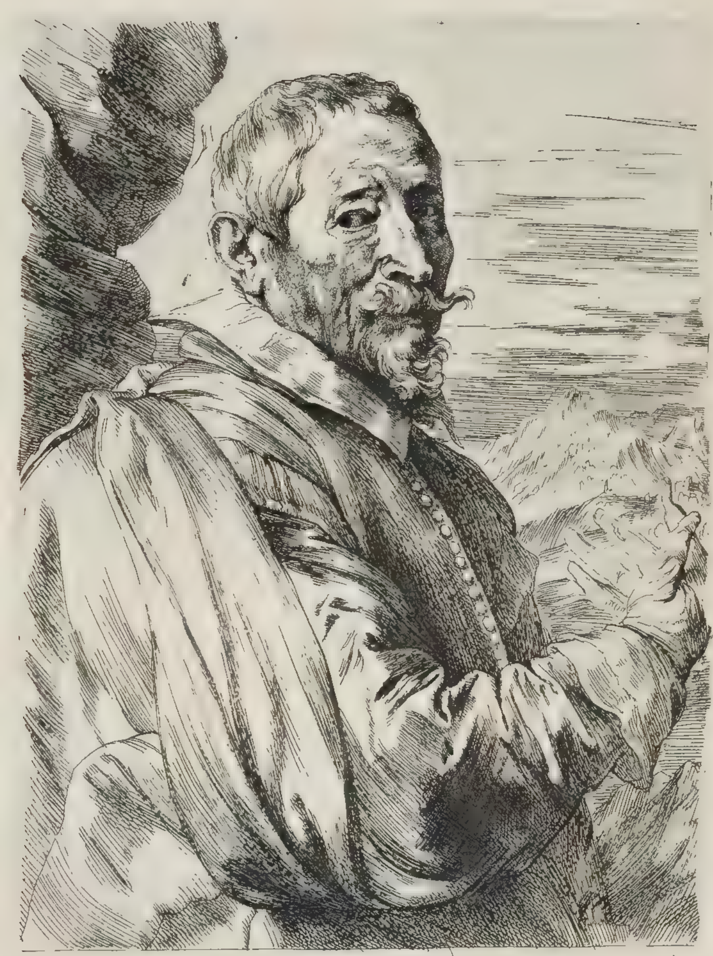




IVDOCVS DE MOMPER
PICTOR MONTIVM ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit
Koesjerman sculp.

Cum privilegio



Judocus de Momper Pictor.
montium Antuerpiæ.

Ant van Dyck fecit aqua forti

JOSSE DE MOMPER
PEINTRE.
&c. &c. &c.

JOſſe de Momper naquit à Anvers, au rapport de Charles van Mander, & ce fut vers l'an mil cinq cent quatre-vingt, ſelon un auteur françois. Sa famille eſt inconnue, & on ne peut rien avancer de certain par rapport à ſon maître. Antoine van Dyck a immortaliſé ſa mémoire par ſon pinceau, & les ouvrages qu'il a laiſſés ſont connoître ſon mérite à la poſtérité. Il eſt du nombre de ces artiſtes, dont les hiſtoriens on fait peu de mention : encore ne conviennent-ils pas entre eux dans le peu qu'ils en ont rapporté. Il eſt conſtant que le païſage fut ſon occupation la plus ordinaire, ſi elle ne fut point ſon unique. Ne cherchons plus ſon maître, ſi nous en voulons croire un auteur françois, il n'en eût point d'autre que la nature toujours préſente à nos ſens, & il ne fut redévable qu'à elle ſeule de ce qu'il fut & de ce qu'il ſut : ayant été à ce compte le fils de ſes propres œuvres, pour me ſervir de la façon de parler des italiens. Plus on conſultera ſes ouvrages, plus cette opinion paroîtra vraiſemblable, & ont s'appercevra aiſément que d'une touche legére il s'efforçoit de ſuivre & de copier la nature : cependant ſes tableaux pour la plûpart toujours peu finis, ont un air négligé, & ſouvent ne peuvent plaire que de loin. C'eſt en les regardant ainſi qu'ils ſont leur plus bel effet.

Cette maniere de peindre fut cauſe qu'il eut un petit nombre de ſectateurs : mais elle n'a point empêché qu'il n'eût entrée dans le palais du Roi de France, & qu'il n'eût ſon panégyriſte. On lit un auteur de la vie des peintres, qui l'a comparé aux Breugels, aux Bril & aux Saveri, dont le précieux fini a immortaliſé les noms. Nous rapporterons la raiſon fondamentale de ce parallele fort inégal, peut-être ne déplaira-t-elle point à notre lecteur. On va la chercher dans le fin de la peinture, qui eſt d'imiter la nature. Il eſt vrai que les peintres & les poétes ne la contemplent point du même œil que le vulgaire, ceux-là trouvant aſſez ſouvent des ſujets d'admiration, ou celui-ci n'en trouve point ſeulement d'attention : ainſi bien des objets peuvent mériter l'étude & les réflexions des prémiers. L'expérience a fait voir d'un autre côté qu'un peintre peut ſe faire une grande réputation en rendant avec vérité & naïveté des objets qui paroîſſent peu intéreſſants en eux-mêmes, pourvu qu'il ſoit naturel. Sur ce principe l'auteur françois a cru que repréſenter des ſujets, qui n'auroient cette vraiſemblance, que quand on les enviſageroit de loin, étoit un talent non ſeulement digne d'eſtime : mais encore comparable à ceux des peintres qui ſe ſont attachés le plus ſcrupuleuſement à mettre la derniere main à leurs tableaux & il demande avec un air de confiance, en parlant de la maniere de de Momper : „ mais ſans prévention ne „ vaut-elle pas autant qu'une qui ſeroit plus finie, pourvu qu'elle faſſe ſon effet, qu'elle „ ſurprenne qu'elle trompe le ſpectateur ? que peut faire de plus le goût fini" ? La réponſe n'eſt pas difficile, le fini plait de quelque côté qu'on l'enviſage, il charme de près il contente ſi on eſt éloigné & ſe fait déſirer pour être examiné, l'autre ne poſſéde point ces avantages. Il faut néanmoins avouer que lorſqu'un peintre travaille certains tableaux, qui par leur uſage doivent être poſés dans un grand éloignement, ce n'eſt pas un petit talent que de les exécuter ſelon les règles de la perſpective, en ſorte que leur plus bel effet paroîſſe lorſqu'ils ſont éloignés : mais ce n'étoit pas là la cauſe pourquoi les ouvrages de de Momper ſemblent ſeulement ébauchés quand on les regarde de près. Il eſt fort apparent que leur rareté, dans grand nombre de cabinets bien choiſis, vient d'une autre ſource.

Malgré cette critique nous ne voulons point réfuſer à de Momper la louange qui lui eſt due. Cet ouvrage deſtiné en grande partie à la mémoire des peintres, loin de flétrir la ſienne, publiera ſes talents autant que la vérité le peut permettre ſans exagération & ſans flatterie : ainſi on convient qu'en conſultant la nature il s'eſt fait une maniere plus libre & plus dégagée que beaucoup d'autres imitateurs ſerviles du goût de leurs maîtres. Il puiſa

dans l'abondante variété de ſon modele de quoi diverſifier agréablement ſes païſages. Ses ſites ſont beaux & font honneur à ſon génie, la dégradation qu'il y obſerve exactement rend un bel effet. Vaſte dans ſes idées il repréſentoit ordinairement des étendues de païs très conſidérables, & fourniſſoit un grand champ au ſpectateur pour promener ſon imagination. Breugel a quelquefois orné ſes païſages de jolies figures, & celles qu'il y a peintes lui-même font voir clairement, que s'il n'a point eu de maître, il ſavoit cependant réuſſir dans le deſſein. Il auroit ajoûté un degré de beauté de plus à ſes ouvrages, s'il eut mis moins de jaune dans ſes couleurs locales. On croit qu'il en uſa ainſi pour faire paroître toutes ſes teintes tranſparentes. Enfin ſi on veut voir les tableaux de de Momper dans leur point de vue le plus avantageux & concevoir l'idée la plus favorable de ſon talent, il faut ſe contenter de les conſidérer un peu de loin, pour lors le défaut de ſes touches peu terminées n'eſt point ſenſible, & ſes arbres ont un air beaucoup plus naturel.

Les défauts que quelques connoiſſeurs lui réprochent n'ont pu empêcher que ſix de ſes tableaux ne trouvaſſent place dans la grande collection que Sa Majeſté très chrétienne poſſéde & c'eſt le ſeul endroit où nous ſachions qu'on en conſerve. Dans le prémier, on voit une charette aſſez bien peinte ſur le devant : dans le ſecond, un troupeau de vaches paſſant une riviere : le troiſiéme offre à la vue des montagnes & des femmes bohémiennes : un équipage de mulets fait le ſujet qui orne le quatriéme : une chapelle dans une grotte embellit le cinquiéme ; enfin des blanchiſſeurs & des animaux de différentes eſpeces rempliſſent principalement le dernier. Ces ouvrages & ce que Mr. le Comte nous dit de de Momper, nous tenteroient preſque de croire que notre artiſte a été à Paris. Cet auteur après avoir fait en peu de mots l'éloge de Ferdinand. D'elle établi & demeurant alors dans cette grande ville, & dit qu'il étoit un des plus excellents peintres de ſon tems pour le portrait, ajoûte que Joſſe de Momper excellent païſagiſte floriſſoit alors & ne lui cédoit en rien dans ce caractere : mais il ne s'explique point aſſez clairement ſur le lieu où celui-ci demeuroit, pour pouvoir affirmer avec confiance ce que nous ne donnons que comme une conjecture, & nous avouerons ingénuement que les circonſtances de ſa vie & la date de ſa mort ſont lettres cloſes pour nous, malgré les ſoins que nous avons pris pour pouvoir les apprendre & les inſerer ici.

Ses deſſeins ſont plus connus, & ſemblent avoir eu le bonheur de plaire au public : ils préſentent une belle exécution de la main, & offrent toujours un vaſte païs. Les plans en ſont détachés par des teintes jaunes ſur le devant : les lointains, les ciels & les eaux y ſont faits au Bleu d'inde. Le tout eſt arrêté à la plume & on y remarque une belle intelligence des lumieres qui contribue à les diſtinguer de beaucoup d'autres, auſſi bien que ſes arbres pointillés. On ne lui connoit qu'un éleve nommé Jaques Fouquieres. Les trois graveurs ſuivants ont exercé leurs burins d'après lui : C. Viſcher, Adrien Collaert & Jaques Callot, chacun des deux derniers a gravé ſes douze mois de l'année. Dans ceux de Callot on voit le ſigne de chaque mois dans les nuages, & les noms au bas dans le milieu. Mr. le Comte, tome troiſiéme dans ſon examen des graveurs, a mis Joſſe de Momper au nombre de ceux qui ont gravé à l'eau forte & au burin pluſieurs ſujets pour différents peintres : mais il ne nous indique ni les ſujets, ni le lieu, ni le tems & ne nous donne par là qu'une idée bien ſuperficielle de ce talent qu'il lui attribue de plus que les autres.

GAS-



GASPAR DE CRAYER

ANTVERPIENSIS HVMANARVM FIGVRARVM MAIORVM
PICTOR ET CARDINALIS FERDINANDI HISPANIARVM
INFANTIS DOMESTICVS BRVXELLIS.

Ant. van Dyck pinxit *Paul du Pont sculp.* *Cum privilegio*

GASPARD DE CRAYER
PEINTRE DU CARDINAL
INFANT FERDINAND D'ESPAGNE.

&c. &c. &c.

PResque tous ceux qui ont écrit la vie des peintres ou des autres artistes, & qui ont donné la vie de Gaspard de Crayer, disent qu'il naquit à Anvers en 1585 : mais Mr. Descamps membre de l'Academie Royale des sciences, belles lettres & arts &c. à Rouen, qui a donné depuis peu un excellent ouvrage sur la vie des peintres, travaillé avec beaucoup d'esprit & de jugement & relimé avec soin pendant plusieurs années, & qui seul a pris plus de peine pour démêler le vrai d'avec le faux que n'ont peut-être fait tous les autres ensemble, nous apprend qu'il naquit en 1582. Si la perfection du disciple consiste à parvenir à l'égalité de son maître dans l'art qu'il apprend, on peut dire avec certitude que Gaspard de Crayer fut plus que parfait, puisqu'il s'éleva beaucoup au dessus de Raphael Coxie, dont il étoit éleve. Il n'alla point comme la plûpart des jeunes peintres chercher à se former une maniere sur celle des grands maîtres transalpins : mais sans sortir de son païs, après avoir reçu les leçons de Raphael Coxie, prenant la nature pour guide & les plus beaux ouvrages qu'il put découvrir pour modele, il s'avança jusqu'à aller de pair avec les plus habiles, secondé par son génie heureux, une étude assidue & une pratique laborieuse.

Sa maniere de peindre exprime admirablement la nature. Il entendoit parfaitement le coloris, & avoit une fonte de couleurs merveilleuse. Ses ouvrages furent goutés aussi-tôt qu'ils parurent. Dès lors chargé de peindre plusieurs grands tableaux, il les finit avec un succès qui fit connoître son habileté à la cour de Bruxelles; où il fut appellé pour faire quelques portraits. Son art & sa conduite reglée lui donnerent l'entrée chez toutes les honnêtes gens, de même que chez les personnes de la prémiere distinction, & il mérita la confiance du Cardinal Infant pour lors gouverneur des Païs-Bas, qui voulut être peint de sa main. Il le fit en pied de grandeur naturelle & rendit si bien ce Prince qu'il s'attira non seulement les louanges de toute la cour de Bruxelles : mais encore celle de Philippe IV. Roi d'Espagne à qui ce portrait fut envoyé. Outre la générosité avec laquelle l'Infant avoit payé de Crayer, il le nomma son peintre, & le Roi d'Espagne charmé de la beauté du tableau qu'il avoit reçu, envoya à l'artiste qu'il avoit fait une magnifique chaine d'or avec une médaille de même metal, à laquelle succéda une pension fort honorable. On diroit que la nature & la fortune travailloient de concert à favoriser ce peintre, celle-là lui ayant donné presque tout le talent qui faisoit admirer ses tableaux, & celle-ci lui faisant distribuer les biens à pleines mains. Sa faveur alla toujours en croissant à la cour, & s'y augmenta en quelque façon plus qu'il n'auroit souhaité. La mort du Cardinal Infant n'y apporta aucun changement, ni les différents successeurs qu'il eut, & lorsque l'Archiduc Léopold Guillaume vint prendre le gouvernement des Païs-Bas Espagnols, il l'employa à plusieurs ouvrages dignes de sa curiosité & de l'amour qu'il avoit pour les beaux-arts. Ces ouvrages de de Crayer que nous venons de nommer furent depuis portés à Vienne, & placés dans le cabinet de peintures de l'Empereur.

Tous ces honneurs & ces avantages, capables de flatter la vanité d'un grand artiste, auroient dû, ce semble, fixer pour toujours de Crayer à Bruxelles : mais ils produisirent chez lui des effets tout contraires. Il étoit ou du moins témoignoit être insensible à tout autre honneur qu'à celui que son pinceau lui devoit mériter. La vue du grand mon de lui devenoit à charge, sa réputation lui attiroit journaliérement un grand nombre de visites, qui lui déroboient la meilleure partie de son tems, & comme s'il eut dû faire oublier ses contemporains, on n'entendoit plus parler que de lui & de ses tableaux. Son nom se répandant de la cour dans les Provinces, avoit attiré à Bruxelles le célebre Pierre Paul Rubens pour le voir. Ce Prince des peintres du dernier siècle n'avoit pu le voir travailler sans être surpris, & s'étoit écrié dans son étonnement, Crayer personne ne vous surpas-

ſera. Jugement capable de réunir tous les ſuffrages en faveur de notre peintre: mais encore une fois inſenſible aux applaudiſſements & aux careſſes du grand monde, il ſe retira ſécretement à Gand, où il avoit loué une maiſon fort commode.

Il ne fut point long-tems à Gand ſans s'appercevoir que s'il s'étoit ſouſtrait à des viſites importunes en quittant la ville de Bruxelles, l'éclat de ſa réputation y étoit demeuré gravé bien avant dans les eſprits, & le déſir d'avoir de ſes tableaux peut-être accru dans le cœurs, par la demande de pluſieurs qu'on lui fit peu après ſon départ. La ville de Gand de ſon côté ſe réjouiſſant de voir cet habile maître dans le nombre de ſes citoyens lui en demanda auſſi une vingtaine & les obtint préférablement. Ce fut pendant que de Crayer demeuroit à Gand qu'Antoine van Dyck vint faire un voyage dans les Baïs Bas. Déſirant ardemment de voir un ami pour qui il avoit une eſtime ſinguliere, & dont le nom faiſoit tant de bruit, il paſſa par Gand & ſe rendit chez lui. Ces deux illuſtres artiſtes s'étant témoigné réciproquement une grande ſatisfaction de ſe voir & une amitié cordiale, van Dyck qui ſe faiſoit un devoir d'immortaliſer les grands hommes par ſon pinceau, pria ſon ami de lui permettre de faire ſon portrait, ce qui lui fut accordé, & c'eſt d'après celui-là que Luc Voſterman à gravé celui que vous voyez ici.

Il ne faut point s'étonner de voir deux grands peintres venir expreſſément pour voir de Crayer, ils poſſédoient l'un & l'autre le même talent dans un degré éminent, & à peu de choſe près qui les diſtinguoit, on auroit pu confondre leurs ouvrages, particulierement ceux de van Dyck & de de Crayer. Si Mr. Rubens ſurpaſſoit celui-ci par ſon feu, il y en a qui prétendent qu'en revanche le deſſein de de Crayer étoit quelquefois plus correct, outre qu'il finiſſoit avec un ſoin extrème les principales parties de ſes tableaux. Ajoûtons que Rubens regardoit de Crayer comme ſon émule & par là comme en état de pouvoir peut-être lui diſputer le pas dans la ſuite. Pour ce qui regarde van Dyck, il n'y eut jamais peintre qui lui reſſembla davantage que celui, dont nous donnons ici la vie: un même fini dans leurs tableaux hiſtoriques, une même fonte des portraits formoient une ſimilitude ſi approchante, qu'il eſt quelquefois difficile de les diſtinguer dans leurs ouvrages, ſur tout dans ceux où de Crayer a le mieux réuſſi.

Outre les avantages de la maniere de peindre de de Crayer, dont nous avons déja parlé, nous dirons encore que ſes compoſitions étoient très ſages & très bien entendues. Il y évitoit les grands détails tant qu'il étoit poſſible, les réduiſant à un petit nombre de figures, auxquelles il donnoit toutes les beautés, dont elles étoient ſuſceptibles: mais ſi la nature du ſujet demandoit que le nombre en fut conſidérable, il ſavoit le diſtribuer avec tant d'art, que la multitude n'altéroit en aucune façon l'accord de tout le tableau. Ses draperies variées & pliées avec ſimplicité donnoient beaucoup de relief à ſes ouvrages, les grouppes, dont il ornoit artiſtement ſes figures, produiſoient un effet admirable, ſes expreſſions ayant l'avantage de rendre toute la vérité de la nature, & la différence des caractéres avec la derniere perfection: en quoi la force & la fécondité de ſon imagination lui étoit d'un grand ſecours, ainſi que nous le fait voir particuliérement le tableau d'autel de la chapelle de Ste. Catherine dans l'égliſe paroiſſiale de St. Michel à Gand, qui repréſente cette Ste. enlevée au ciel. Piéce d'un invention & d'une beauté ſinguliere, dont les expreſſions frappantes lui ont attiré les ſuffrages des connoiſſeurs judicieux & éclairés.

Comme il étoit infatiguable au travail, il multiplia extrémement le nombre de ſes tableaux, qui ne ſe reſſentirent point de la décadence de ſon âge. On peut s'en convaincre dans le dernier qu'il commença vers la fin de 1668: mais qu'il ne put achever, étant mort le 27 de Janvier ſuivant, âgé de 86 ans. Ce tableau repréſentoit le martyre de St. Blaiſe. Les abbaïes de Vicogne, d'Afflegem de St. Denis proche de Mons & de Nazareth près de Lierre en ont pluſieurs grands. Les curieux conſervent précieuſement ſes deſſeins.

SI-



SIMON VOVET.

PARISIENSIS PRIMVS GALLIARVM REGIS PICTOR HISTORIARVM IN MAIORI FORMA.

Ant van Dyck pinxit.
R.V. Vorst *sculp.*

cum privilegio

S I M O N V O U E T

PREMIER PEINTRE DU ROI DE FRANCE.

&c. &c. &c.

SImon Vouet naquit à Paris en 1590 ſelon Mr. Bullart dans ſon Académie des Sciences & des arts : mais plus vraiſemblablement ſelon grand nombre d'autres auteurs en 1582. Il fut éleve de ſon pére, nommé Laurent Vouet, peintre fort médiocre. Dans cette école, il n'eut fait que de foibles progrès, ſi un travail aſſidu, joint à la beauté de ſon génie ne lui eut fourni des moyens plus efficaces pour ſe perfectionner. Il laiſſa la route vulgaire dans laquelle ſon pére le conduiſoit, pour conſulter la nature & les grands maîtres, & s'avança tellement par ſes études, qu'il ſe fit une belle réputation, dans un âge, où les jeunes éleves connoiſſent à peine les prémiers principes de la peinture.

Des progrès ſi extraordinaires dans un âge encore ſi peu avancé lui mériterent l'eſtime de quelques ſavants, qui ſe firent un plaiſir de l'envoyer en Angleterre, pour y faire le portrait d'une Dame de qualité qui s'étoit retirée à Londre. Le ſuccès avec lequel il le fit accrut ſa réputation, le nombre de ſes amis & de ſes protecteurs : enſorte qu'étant revenu en France, il vit rechercher ſes ouvrages préférablement à ceux de ſes contemporains. Mr. de Harlay Baron de Sancy allant quelques années après à Conſtantinople en qualité d'Ambaſſadeur du Roi, & déſirant d'avoir le portrait du Grand-Seigneur, engagea le jeune Vouet à le ſuivre dans ce voyage. Il regardoit ce jeune peintre, comme le plus capable de remplir ſes vues qu'il y eut alors en France, & il eſt fort apparent qu'il ne ſe trompoit point. Malgré la difficulté qu'il y a non ſeulement de pouvoir étudier la phyſionomîe de ce Prince : mais même de parvenir juſqu'à le voir, notre artiſte l'ayant conſidéré avec attention, lorſqu'il donna audience à l'Ambaſſadeur, en imprima ſi fortement les traits dans ſon imagination, que de retour à l'hôtel de ſon excellence, il en fit un portrait très reſſemblant. Il y peignit encore quelques autres portraits & paſſa en Italie.

Les tableaux excellents qu'on voit à Rome l'engagerent à y fixer ſon ſéjour. Il étudia particulierement les ouvrages du Valentin & du Caravage. Ce fut par l'étude de ſes grands maîtres, que ſe formant une maniere propre, il ſe fit une nouvelle réputation. Louis XIII. informé des progrès de Vouet lui fit une penſion de quatre cents livres, qu'il augmenta dans la ſuite, afin de l'encourager dans la continuation de ſes études. La capacité de Vouet ſe développa à meſure qu'il continua ſes études, & ſon mérite s'accrut enſorte que pluſieurs Cardinaux voulurent avoir de ſes ouvrages, & l'honorerent de leur eſtime. Son nom ſe répandant par toute l'Italie le Prince Doria l'appella à Génes, où il lui fit peindre quelques tableaux. Pluſieurs autres perſonnes de diſtinction employerent ſon pinceau & il s'y ſeroit arrêté plus long-tems, ſi le Cardinal Barberin devenu Pape, ne l'eut rappellé à Rome. Ce Pontife l'eſtimoit beaucoup, & les Cardinaux ſes neveux.

A ſon retour l'école de peinture lui marqua ſon eſtime, en le nommant Prince de l'Académie de St. Luc. Cet honneur, la protection de ſa Sainteté & celle de pluſieurs Cardinaux l'engagerent à prolonger ſon ſéjour à Rome. Il y conçut de l'amour pour une demoiſelle romaine d'une rare beauté, nommée Virginie de Vezzo Vellatrano. Elle aimoit la peinture & y excelloit. Peut-être ce talent contribua-t-il à la rendre plus aimable aux yeux de Vouet, qui l'épouſa. Ce fut vers le tems-là, qu'il peignit les excellents tableaux qui mirent le comble à ſa réputation, un chacun les admira & on les plaça au rang des chefs-d'œuvres des grands maîtres. On en voit un dans une des principales chapelles de l'égliſe de St. Pierre, & un autre dans celle de St. Laurent in *Lucina*. Ces ouvrages furent ſuivis d'un applaudiſſement ſi général qu'étant venu juſqu'aux oreilles du Roi, il chargea Mr. de Béthune, alors ſon Ambaſſadeur à Rome, d'engager Vouet à revenir en France.

Quelque avantage que Vouet pût ſe promettre de la protection du Pape Urbain VIII, & de l'eſtime des Cardinaux neveux, il renonça aux eſpérances, dont la cour romaine le flattoit, pour ſe rendre aux déſirs de ſon Souverain. Il ramena avec lui ſon aimable épouſe, que

le Roi prit quelquefois plaisir à voir travailler, & dont il loua l'adresse & les ouvrages: mais soit que le changement d'air eût insensiblement alteré sa santé, soit que son heure fût venue, il ne la posséda point long-tems en France, & elle y mourut laissant quelques enfants.

Outre l'accueil gracieux que Sa Majesté lui avoit fait à son arrivée, elle l'avoit nommé son prémier peintre, lui avoit donné son logement dans les galeries du Louvre, l'avoit préposé à tous les ouvrages de peinture qui se faisoient pour l'ornement de ses maisons Royales, & à la conduite des tapisseries. Dans ce poste il s'attira la bienveillance de son Roi par la beauté de son pinceau, & par la maniere expéditive avec laquelle il peignoit au pastel des desseins de tapisseries & des portraits. Il inspira même à son Prince du goût pour cette deuxiéme maniere de travailler. Sa Majesté devint son éleve & profita tellement, qu'on la vît ensuite faire quelques portraits avec beaucoup de ressemblance. Cet amusement du Roi procurant souvent à Vouet l'honneur d'être avec son Prince, il s'insinua dans ses bonnes graces & se vit comblé de bienfaits & de faveurs. Il passa à des secondes nôces, & l'estime de ses ouvrages passant du Prince aux principaux courtisans, il se vit recherché de la plûpart pour orner leurs palais ou leurs maisons de ses tableaux.

Mr. le Maréchal d'Effiat l'engagea d'aller en peindre plusieurs dans sa maison de Chilly. Il orna ensuite des productions de son pinceau la chapelle & la galerie du palais royal, par les ordres du Cardinal de Richelieu, & se rendit pour le même sujet au château de Ruel appartenant à cette Eminence. Ses ouvrages toujours applaudis & estimés acquirent une nouvelle vogue, le Duc de Bouillon en obtint pour la décoration de son hôtel, celui de Bretonvillier eut un plafond peint de sa main, & celui de Seguier eut plusieurs appartements meublés de ses tableaux: mais n'entrons point dans ce détail, il nous meneroit trop loin, aucun peintre n'en ayant fait un si grand nombre en France que lui. Sa réputation s'étant répandue jusqu'en Angleterre, Sa Majesté Brittannique tâcha de l'attirer à son service: mais Vouet s'en excusa sur les obligations qu'il avoit à son Prince. Quoiqu'il n'eût point toujours donné à ses ouvrages toute la perfection qu'on pourroit souhaiter, étant tombé dans la farine; cependant ceux qui veulent le deffendre, attribuent ce défaut non à son pinceau, mais à ses éleves, à qui il donnoit ses desseins à peindre & qu'il se contentoit de retoucher ensuite. D'autres disent qu'il ne donna dans le gris, que lorsqu'il vouloit expédier, se trouvant trop chargé d'ouvrages, & que cette maniere étoit moins la sienne que celle de son intérêt; vu qu'on voit de ses tableaux faits à loisir, où il s'est soutenu jusqu'à ce qu'il mourut en 1641, âgé de 59 ans. La datte de sa mort, & son âge généralement avoués détruisent l'opinion de Mr. Bullart sur le tems de sa naissance. Il fut enterré dans l'église de St. Jean en Gréve.

Quoique Vouet ait été universellement estimé pour un grand peintre; on peut dire néanmoins qu'une partie de son mérite consiste, en ce qu'il a commencé à bannir de la France le mauvais goût qui regnoit de son tems dans la peinture, & en ce qu'il peut être regardé comme le fondateur de l'école françoise, la plûpart des meilleurs maîtres qui l'ont suivi ayant été de ses éleves. D'ailleurs ce qu'il avoit de plus beau étoit la liberté & la fraicheur de son pinceau, qui charmoit la vue par la vive opposition des ombres & des lumieres. Ajoûtons qu'il inventoit facilement, qu'il consultoit beaucoup le naturel. Sa prémiere maniere tenoit beaucoup de celle du Valentin & étoit fort énergique: mais il s'en fit ensuite une particuliere que personne n'a mieux suivie que Dorigny le pére son éleve & son gendre. Celui-ci & Tortebat ont gravé la meilleure partie de son œuvre.

ADRIEN



ADRIANVS STALBENT

PICTOR RVRALIVM PROSPECTVVM ANTVERPIÆ.

Ant van Dyck pinxit
Paul du pont sculp

Cum privilegio

ADRIEN STALBENT
PEINTRE.
&c. &c. &c.

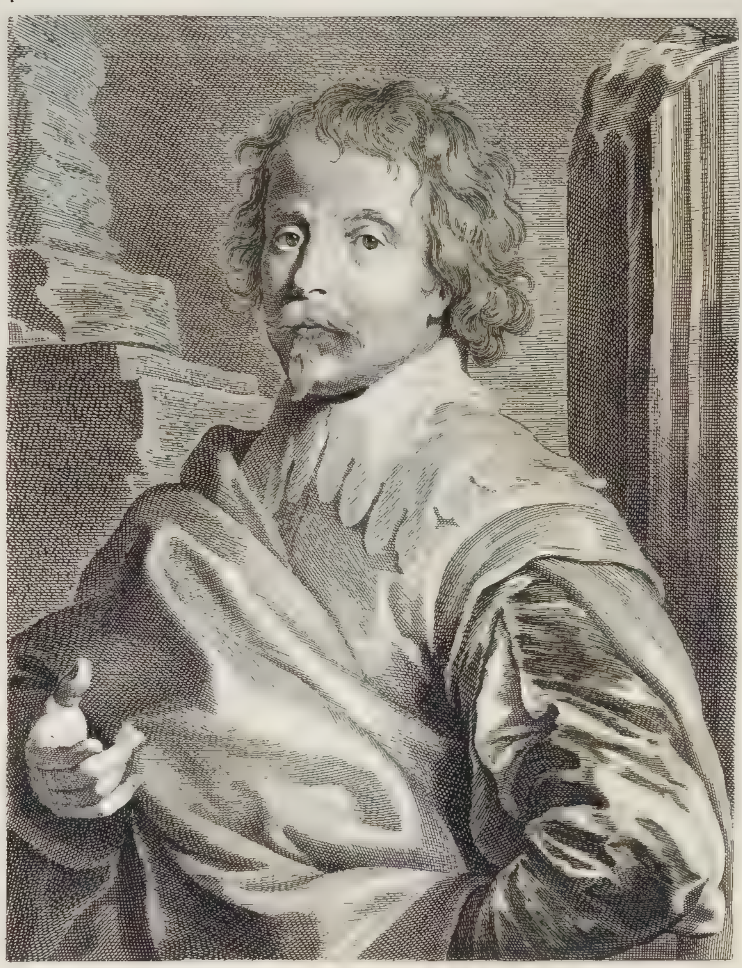
ADrien Stalbent naquit à Anvers le douziéme de Juin mil cinq cent quatre-vingt. Dès que la raiſon & le jugement commencerent à ſe développer en lui, on vit paroître un génie & de belles diſpoſitions pour la peinture, qui augmenterent à proportion qu'il croiſſoit en âge. Il témoigna tant de penchant pour cet art & d'attachement à s'y appliquer dans la ſuite, qu'on ne pût douter qu'il ne fût né pour l'exercer & pour y exceller. Les prémieres années de ſa jeuneſſe furent marquées par des progrès rapides, & dès lors il donna des marques éclatantes de ſon habileté, qui acheverent de confirmer ces préjugés favorables. Son aſſiduité à l'étude, ſon infatiguabilité au travail, ſa facilité à copier les plus beaux originaux, tout annonçoit un célebre artiſte qui ſeroit digne d'être rangé avec le tems dans la claſſe des grands maîtres & capable d'entrer en concurrence pour la ſupériorité avec les plus habiles de ſon tems.

Aſſez verſé dans la peinture, pour pouvoir travailler ſans un ſecours étranger, il s'adonna au payſage & y fit briller principalement ſes talents. Ses compoſitions furent quelquefois ſi étendues & ſi variées, qu'elles embraſſoient preſque toutes les parties de ſon art: cependant il avoit coutume d'exécuter le tout de ſa main & de ne point y faire intervenir le pinceau d'un autre. Il embeliſſoit ſes tableaux de figurines d'un deſſein exact & d'un bon ton de couleur: les édifices qu'il y peignoit, montroient ſon intelligence dans la perſpective & l'architecture: le feuillet de ſes arbres eſt beau; une grande harmonie régne par tout, & ſon fini précieux agréable & délicat peut entrer en parallele avec celui des Mieris des Breugels de velour & des autres peintres flamands, qui ſe ſont le plus diſtingués dans cette maniere douce & fine, elle charme les yeux des ſpectateurs, gagne leur eſtime & s'attire leur admiration & leurs éloges. A voir ſes ouvrages, on ſeroit tenté de croire qu'il a voyagé de bonne heure, les plaines unies de la Flandre n'étant gueres propres à fournir d'auſſi belles idées que les ſiennes: néanmoins les écrivains de la vie des peintres ne nous diſent rien ſur ce ſujet, & s'il n'eſt point ſorti de ſon païs avant que de paſſer à Londre, où ils nous le montrent pour la prémiere fois hors de ſa patrie, on eſt obligé d'avouer que la force & la fécondité de ſon imagination, lui ont fourni une matiere auſſi agréable & auſſi abondante, que les plus belles vues d'Italie auroient pu faire.

Ses tableaux très eſtimés & très recherchés en Flandre ſe répandant de tous côtés, firent connoître ſon rare talent, & les curieux étrangers ne témoignerent pas moins d'empreſſement de poſſéder de ſes ouvrages que ceux des Païs-Bas. Leur mérite fut publié juſqu'au de là de la mer, & bientôt ils le ſuivirent. La cour de Londre en admira la beauté, & Sa Majeſté Britannique en fut ſi touchée qu'elle réſolut d'attirer à ſon ſervice l'artiſte qui les peignoit. Stalbent fut prié de paſſer en Angleterre. Senſible à l'honneur que ce Prince lui faiſoit, il ſe rendit à ſes invitations & parut à ſa cour, où il fut long-tems employé, tantôt à de grands tableaux pour la décoration de quelques appartements des maiſons royales, tantôt à de petites piéces de cabinet. Ses ouvrages eurent toute la vogue qu'il auroit pu ſouhaitter, ils plurent au monarque anglois & à ſes courtiſans. Les principaux de cette nation les demanderent comme à l'envie. Notre peintre profita de la diſpoſition favorable des eſprits à ſon égard, il ſe fit payer d'une maniere proportionnée à l'empreſſement qu'on témoignoit. Sa fortune augmenta conſidérablement en peu d'années par l'exercice de ſon art, tandis que des maniéres honnêtes & obligeantes lui attiroient d'ailleurs la bienveillance des perſonnes qui le converſoient: ainſi il s'acquit de la réputation, des amis & des richeſſes, pendant ſon ſéjour dans ce païs & ſe fit regretter lorſqu'il en partit.

Il revint en Flandre, auſſi ſatisfait des bontés du Roi d'Angleterre, que de la généroſité de la nobleſſe angloiſe. La ville d'Anvers le poſſéda depuis juſqu'à la fin de ſes jours, où ſes tableaux ſoutinrent conſtamment la réputation de ſes talents. L'exercice de ſon art fut

toujours ſon occupation favorite. Sage & reglé dans ſon genre de vie & dans toute ſa conduite, il a jouit paiſiblement de ſa fortune, & n'a point reſſenti les infirmités d'une vielleſſe avancée comme beaucoup d'autres habiles peintres : mais au contraire, il conſerva une ſanté parfaite, la force & la fraicheur de ſon pinceau, malgré le grand nombre d'années qui vinrent enfin l'accabler. Tous les auteurs qui ont fait mention de lui aſſurent unanimement que c'étoit un plaiſir de voir peindre ce vénerable vieillard à l'âge de quatre-vingts ans avec autant de facilité & d'habileté qu'il avoit fait dans l'âge viril : mais ils paſſent ſous ſilence le tems de ſa mort, ſes éleves & beaucoup d'autres particularités de ſa vie, que nous aurions ſouhaitté de pouvoir rapporter ici. Quelques-uns de ſes ouvrages ſont paſſés en France, où on les a gardé ſoigneuſement. Placés aujourd'hui parmi ceux des meilleurs peintres dans des cabinets choiſis, ils continuent de faire honneur à leur auteur.



CORNELIVS POELENBOVRCH
HOLLANDVS PICTOR IN MINORIBVS
FIGVRIS HVMANIS.

Ant. van Dyck pinxit
Petrus de Iode sculpsit
Cum privilegio

CORNEILLE POELENBURG
PEINTRE.
&c. &c. &c.

Corneille Poelenburg naquit à Utrecht en 1586. Dès sa jeunesse, il apprit les prémiers élements de la peinture chez Abraham Bloemart: mais comme on ne se croyoit guéres excellent peintre dans les Païs-Bas, si on n'avoit été former son goût sur les beaux originaux d'Italie, il quitta son maître de bonheur & passa les Alpes. A son arrivé il étudia avec attention les différentes manieres des peintres qui y avoient flori & qui y florissoient encore. Celle d'Elsheimer fort estimé alors à Rome eut des charmes pour lui, elle détermina la sienne. Il se proposa ce maître pour modéle & travailla dans ce goût. On dit qu'il s'attacha aussi à celle de Raphael: mais pour le peu qu'on consulte ses ouvrages on aura nulle peine à se convaincre qu'il ne s'est point appliqué au dessein de cet artiste: ainsi il est plus vraisemblable que gardant le goût d'Elsheimer de peindre en petit, il se fit une maniere particuliere.

Ses ouvrages mériterent l'approbation des Italiens, presque aussi-tôt qu'ils commencerent à paroître, & il eut la satisfaction de les voir non seulement recherchés par les Cardinaux: mais de plus de recevoir ces Eminences chez lui, où la beauté de son exécution les attiroit pour avoir le plaisir de le voir travailler. Ces visites n'étoient pas un honneur stérile pour Poelenburg, car ces Prélats ne sortoient pas ordinairement de sa maison sans avoir ordonné quelques piéces pour l'ornement de leurs cabinets. L'occupation ne lui manqua point pendant son séjour à Rome & dès lors la fortune commença à lui rire, tandis qu'elle laissoit languir Elsheimer dans une espéce de pauvreté. La beauté de son génie l'avoit affranchi de la néccessité de suivre servilement les traces d'un maître, & lui avoit donné le talent de copier la nature, qu'il rendoit au parfait par la force de ses expressions & la beauté de ses touches. Cette mére féconde & inépuisable en variétés faisoit toujours l'ame de ses tableaux, & joignant des inventions ingénieuses à un heureux choix des sites, il représentoit dans ses païsages en petit des vuës enchantées par l'agréable mélange des objets intéressants qui s'y offroient, & par la couleur légere & transparente de ses ciels.

Résolu de quitter Rome afin de retourner dans sa patrie, il répassa par Florence, route ordinaire des habiles artistes, à cause de l'accueil gracieux que le Grand-Duc leur faisoit. Poelenburg en reçut des marques sensibles, car son talent ayant plu au Prince, il en fut puissamment sollicité de fixer son séjour à Florence. Les difficultés de se rendre aux sollicitations du Grand Duc exciterent en son Altesse un nouveau désir de le posséder, elle employa à cet effet toutes sortes de caresses, & les soutint de belles promesses pour vaincre la résistance de l'artiste: mais ces voies ne produisant aucun effet, le Prince le pria de lui faire quelques tableaux, dans l'espérance d'obtenir avec le tems, ce que ses bontés & ses manieres obligeantes ne pouvoient lui procurer actuellement. Poelenburg peignit les piéces que le Grand-Duc avoit souhaittées & en reçut un ample salaire: mais toujours dominé du désir de revoir sa patrie, il réfusa constamment de fixer son domicile dans ce païs & revint à Utrecht.

Dès qu'il se fut logé à Utrecht selon ses souhaits, il s'appliqua fortement à la peinture. Sa réputation croissant à mesure que ses petits tableaux se répandoient, elle remplit tous les Païs-Bas de la beauté de son talent, & alla en publier l'excellence jusqu'au de là de la mer. De tous côtés on voyoit les curieux demander de ses ouvrages, son genre de peinture plaisoit universellement malgré la différence des goûts, & chacun se faisoit un plaisir d'en orner, son cabinet. Rubens même conçut de l'estime pour lui & dans un de ses voyages dans les Provinces-Unies, il alla expressément à Utrecht pour avoir la satisfaction de le voir. Charmé de l'esprit de l'artiste & de la beauté de son travail il s'arrêta quelque tems chez lui, prennant plaisir à le voir exercer son talent, & ne quitta son hôte qu'après l'avoir engagé à en peindre quelques-uns pour lui, afin d'enrichir son cabinet de ces morceaux précieux. On dit que ce Prince des peintres racontant à un ami son voyage en Hollande, dit

entre autres choſes, qu'il n'avoit rien trouvé de plus digne d'admiration & qui lui eut plu davantage dans ces Provinces que les petits tableaux de Poelenburg; ainſi on pourroit conclure que ſelon Rubens, il n'y avoit point alors de peintre plus habile dans ces contrées que celui dont nous parlons ici.

Après le jugement d'un connoiſſeur auſſi éclairé, il ne faut point s'étonner de la vogue extraordinaire qu'ont eue ſes ouvrages, dont la beauté engagea Charles I. Roi de la Grande-Brétagne à attirer l'artiſte à Londres dans le deſſein de l'y occuper. Se prêtant aux invitations de ce monarque il paſſa la mer & ſe rendit à ſa cour, où il peignit quelques tableaux de cabinet qui lui valurent des grandes ſommes. Comme ils avoient eu le don de plaire beaucoup à Sa Majeſté, elle tâcha de l'engager à ſon ſervice. La fortune brillante qu'Antoine van Dyck y avoit faite auroit déterminé tout autre que Poelenburg à y demeurer. La penſion que le Roi lui offroit étoit encore un appas fort tentant, & la gloire de ſe voir bien auprès d'un puiſſant Prince, n'étoit point ce ſemble, un avantage à laiſſer facilement échapper : mais rien de tout cela ne put retenir notre artiſte. L'amour de la patrie l'emporta ici ſur toute autre conſidération, il revint à Utrecht.

Etant laborieux & d'une complexion robuſte, il fit un grand nombre de tableaux qui le mirent à l'abri des viciſſitudes de la fortune. Pour ſe desennuyer utilement lorſqu'il étoit fatigué de la peinture, il s'appliquoit quelquefois à graver à l'eau forte, en quoi il réuſſiſſoit du moins auſſi bien qu'avec ſon pinceau : cependant ſes eſtampes ſont fort rares, & on n'en trouve guéres que dans les cabinets des meilleurs connoiſſeurs & d'une datte un peu reculée, ceux qui ont eu le bonheur d'en pouvoir poſſéder, les conſervant avec beaucoup de ſoin. Il menoit une vie fort règlée, & hors de la compagnie de quelques amis & de quelques curieux, il ne ſe répandoit dans le monde qu'autant que la néceſſité & la bienſéance l'exigeoit, faiſant ſon plaiſir de l'exercice de ſon art. Cette conduite a peut-être contribué en quelque choſe à lui procurer l'heureuſe vieilleſſe à laquelle il eſt parvenu, s'étant toujours trouvé en état de peindre juſqu'aux derniers jours de ſa vie. Ceux qui ont écrit les vies des peintres ne nous apprennent point s'il a été marié ou non, & ils ſe contentent de nous dire qu'il mourut à Utrecht en 1660 âgé de ſoixante & quatorze ans.

Quoique ce peintre ne cédât, à aucun de ſes contemporains par la beauté de ſon pinceau dans le genre de peinture auquel il s'adonnoit, il paroît qu'il n'affecta jamais un droi de primauté : au contraire nous liſons qu'en faiſant les figures qu'on voit ordinairement dans les meilleurs tableaux d'Alexandre Kierings, d'ailleurs excellent païſagiſte, il contribua beaucoup à donner aux ouvrages de ce peintre la grande vogue qu'ils ont eue. Il ne faut pas confondre ſes tableaux avec ceux de ſes éleves qui ont ſuivi ſa maniere. Il en a formé pluſieurs bons : entre autres Gérard Huet qui a donné les beaux deſſeins qui ſont gravés dans la Bible de Picard dit le Romain.

La maniere de Poelenburg eſt légere, agréable & fort douce, il a copié & repréſenté la nature même dans la plûpart de ſes ouvrages avec peu de travail, mais avec beaucoup de naïveté & d'énergie, s'il eut imité la correction du deſſein de Raphael, dont il avoit étudié la maniere, au rapport peu certain de Weyerman, ſes tableaux auroient eu toute la perfection qu'on auroit pu ſouhaitter: car il les retouchoit ordinairement & les finiſſoit par un travail léger qui leur donnoit un nouveau mérite. Tout ſe ſoutenoit dans ſes païſages. Ses fabriques étoient excellentes, l'intelligence s'y faiſoit remarquer & un clair obſcur y donnoit du relief aux objets qu'il y repréſentoit, des lointains charmants embellis de petits édifices, des arbres d'un touche délicate & ſouvent pointillés, des petites figures bien coloriées & un fond toujours bien choiſi les faiſoient eſtimer & rechercher de tous les bons connoiſſeurs, & les font encore admirer aujourd'hui dans les cabinets où ils ſe trouvent.

JEAN





IOANNES WILDENS.

PICTOR RVRALIVM PROSPECTVVM ANTVERPIÆ.

Ant van Dyck pinxit
Paul du Pont sculp

Cum privilegio

JEAN WILDENS
PEINTRE.

&c. &c. &c.

CEux qui ont écrit la vie de Jean Wildens marquent différemment le tems de ſa naiſſance. Quelques-uns diſent qu'il naquit en 1600, un autre le fait contemporain de Rubens, la choſe eſt inconteſtable & ajoûte qu'il étoit à peu près de même âge, & par conſéquent environ douze à treize ans plus vieux que ceux-là ne le font. Sa maniere ne montre point qui a été ſon maître, & ſi on la conſultoit uniquement ſur ce ſujet, elle donneroit occaſion de croire qu'il n'en eût pas d'autre que la nature. C'eſt elle qu'on voit retracée dans ſes ouvrages. Ceux qui ont cru reconnoître le goût de Paul Bril dans ſes arbres & dans ſes lointains, ont eu raiſon de ne point dire qu'il ait été éleve de ce peintre, puiſque celui-ci partit dès ſa jeuneſſe pour aller ſe former à Rome ſous ſon frére Matthieu Bril, & qu'il s'y fixa juſqu'à la mort, tandis qu'on laiſſe Wildens dans les Païs-Bas.

Il apporta en naiſſant un génie heureux. Dès ſa tendre jeuneſſe il montra un grand penchant pour la peinture. Saiſiſſant l'occaſion de s'y avancer, il ſuivit la nature pas à pas, l'examina avec attention, & s'efforca de la copier. La campagne étoit plus propre pour l'obſerver que la ville, il s'y tranſportoit le plus ſouvent qu'il lui étoit poſſible, afin de l'étudier dans tous les objets qu'elle offriroit à ſes yeux. Là jettant les yeux vers le ciel, il conſidéroit l'admirable variété des nuages qui nous le montrent & nous le cachent ſucceſſivement, nous le laiſſent voir à tout moment ſous différentes figures, nous inſtruiſent des effets de l'ombre ſur les objets, de ceux de la lumiére, de ſa réfraction & de ſa réflexion. Ramenant ſes regards vers la terre, il refléchiſſoit ſur la legéreté des arbres, la couleur des eaux & ſur les différents aſpects que les uns & les autres préſentoient, étant agités par le vent. Les villes, les tours, les villages, les hameaux, & tout ce que l'induſtrie des hommes où le hazard y introduiſoit, n'échappoit point à ſes obſervations. C'eſt-là qu'il remplit ſon eſprit de ces belles idées, dont ſon pinceau devint dans la ſuite le ſincére & charmant interprête, dans les raviſſants payſages qui en ſont ſortis.

Wildens ayant jetté des fondements auſſi ſolides, commença à édifier. On vit paroître des payſages de ſa compoſition, l'envie ſe déclara preſque auſſi-tôt, marque qu'ils reſſentoient leur bon artiſte, cette lâche paſſion ayant coutume de s'en prendre au beau ou au bon, & de ne point s'irriter du commun. Mais ſi d'un côté il vit les envieux s'élever contre ſes ouvrages, de l'autre il eut la ſatisfaction de voir paroître des connoiſſeurs de profeſſion & de probité, qui les eſtimoient. Rubens fut de ce nombre. Ce grand homme accoutumé à rendre juſtice au vrai mérite, trouvant beaucoup de génie, une belle expreſſion & un coloris ſolide dans les productions de Wildens voulut lui donner des marques publiques du cas qu'il faiſoit de ſon talent, en l'employant à peindre les fonds, les ciels, les arbres & les lointains de ſes tableaux. Cette occupation réuſſit à tous égards à nôtre jeune peintre, il fit voir qu'il ſavoit accommoder ſa touche & ſon pinceau aux penſées & à la couleur des prémiers maîtres, & découvrit avec joie combien une belle figure vient ajoûter au mérite d'un payſage par ſa préſence. Cette remarque le porta à de nouvelles réflexions. De là il paſſa à une nouvelle étude & bientôt à de nouvelles entrepriſes. Il n'y a qu'à profiter en ſe mêlant avec les gens à talents.

Inſtruit par expérience que les figures pourroient relever beaucoup ſon talent de payſagiſte, il s'adonna à l'étude de l'hiſtoire, afin de puiſer dans ces reſtes du tems les idées propres à varier agréablement l'uniformité des vues, & à les rendre intéreſſantes. L'eſprit du peintre ne le fait jamais avec plus de ſuccès, que lorſqu'il a parcouru cette vaſte carriére d'un œil attentif. La maniere, dont Rubens traitoit les ſujets lui avoit donné cette leçon, il ne lui en fallut point davantage pour la mettre en pratique, & il en recueillit des fruits auſſi avantageux à ſon art qu'à ſa réputation. Une ſeule occaſion lui ſuffit pour l'établir & pour faire voir que ſon génie ſavoit rencherir ſur ce que les plus habiles avoient

 trai-

traité avant lui. On lui ordonna douze tableaux repréſentant les douze mois de l'année, ſujets à la vérité très rebattus, mais qu'il ſut traiter d'une maniere ſi nouvelle & en même tems ſi élégante, qu'elle frappoit les ſpectateurs auſſi agréablement, que s'ils euſſent été des ſujets d'une nouvelle invention. La nature y étoit retracée avec une naïveté ſurprenante, les perſonnes de différentes conditions qui s'y trouvoient, ſur tout les payſans occupés à y cultiver la terre ou a en recueillir ſes fruits, & leurs attitudes, n'avoient rien exposé à ſes yeux, pendant qu'il étudioit le payſage à la campagne, qu'il n'eût rendu ici avec toute la vérité poſſible. Les plus petits détails occupent l'eſprit & y ſont intéreſſants, ſes fonds ſont harmonieux, & ſoutiennent toutes les figures.

Il eſt vrai que peu de peintres ſe ſont donnés autant de peines que lui pour ſe rendre excellent maître: mais il ne les a point priſes envain. Ses ouvrages ont eu une vogue extraordinaire & ſi ce que le public recherche avec empreſſement eſt toujours le beau, on peut dire que les ouvrages de Wildens ont eu cet avantage. Il ne pouvoit ſuffire aux demandes d'un chacun, ſa maniére particuliére avoit des beautés qu'on appercévoit point ailleurs, On a dit que dans ces ſuccès la vanité l'avoit enflé, & ſéduit juſqu'au point que de ſe vanter avec quelques autres peintres que Rubens dont le nom faiſoit tant de bruit, leur étoit rédevable d'une partie de ſa gloire, puiſqu'il ne pouvoit ſe paſſer d'eux, pour peindre ſes payſages: mais ce récit a été taxé d'impoſture groſſiére par Mr. Deſcamps auteur judicieux. Rombouts van Uden & peut-être encore quelques autres ont pu ſe deshonnorer par ce langage injurieux & téméraire: mais on ne ſauroit croire qu'il fut ſorti de la bouche de Wildens, car il a toujours été attaché ſincérement à la gloire de Rubens, & quel ſujet de jalouſie pouvoit il avoir contre ce grand homme? Reconnu lui-même pour excellent payſagiſte, ne peignant des figures qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour l'ornement de ſes payſages, il ne pouvoit raiſonnablement prendre ombrage d'un peintre, qui travailloit dans un tout autre goût que lui: ainſi il eſt plus vraiſemblable que la malice de ſes ennemis lui aura prêté ce diſcours.

Ses fréquentes promenades à la campagne, pour y découvrir les plus belles vues, contribuoient beaucoup à l'heureux choix de ſes ſites. Ingénieux dans ſes fabriques, il ne ſe contentoit point de peindre ce qu'il voyoit: mais s'il manquoit quelque choſe à ſa beauté, il ſavoit y introduire tout ce qu'il falloit pour la rélever, ſans que ces agréments paruſſent empruntés, & pour rendre ſes figures plus parfaites, il les deſſinoit en grand avant que de les réduire en petit. Tous ces ſoins éleverent Wildens à un tel degré de perfection dans ſon art, qu'au jugement de Rubens, aucun peintre ne poſſéda mieux que lui le talent d'accorder les fonds de ſes tableaux avec le principal ſujet, ſans altérer l'harmonie qui doit y régner; enſorte que tous les ornements ſemblent être venus exiger la place qu'ils occupent. Nous n'employerons point la multitude des paroles pour en convaincre notre lecteur, les témoins nous fourniſſant une voie plus courte & en même tems plus efficace. Je les cite, ce ſont deux tableaux qu'on voit à Anvers dans la chapelle de St. Joſeph, à l'égliſes des religieuſes nommées Fackes, l'un repréſente la fuite du ſauveur du monde en Egypte, & l'autre le repos de la Vierge marie. Les Anges y paroiſſent ſervir des rafraichiſſements. Ceux qui ont vu ou qu'ils verront ces deux piéces, ne peuvent ou ne pourront douter qu'il n'ait mérité d'occuper une des prémieres places entre les plus habiles payſagiſtes.

Félibien ſe contente de nous apprendre qu'il mourut quatre ou cinq ans après Rubens, ſans alléguer d'autres circonſtances, ce qui reviendroit à l'an 1644 ou 45. Ses éleves ſont inconnus auſſi, & on ne ſait point qu'il revive ailleurs que dans ſes tableaux & dans ſes deſſeins. On eſtime généralement tout ce qui eſt ſorti de ſon pinceau, le ſpectacle des cieux & de la terre y eſt excellemment bien repréſenté. Il poſſédoit tous les talents néceſſaires à un peintre dans ſon genre; un génie heureux dans le choix de la nature, une exécution facile, un bon ton de couleur, une grande légereté de touche dans les ciels & dans les lointains. Hondius, Mathan & André Stoch ont gravé à l'eau-forte ſes douze mois de l'année, dont nous avons parlé ci-deſſus.

HEN-



HENRICVS STEENWYCK.

PICTOR ARCHITECTONICES HAGÆ COMITIS.

Ant. van Dyck pinxit
Paul. du Pont sculp

Cum privilegio

HENRI STEENWYK
PEINTRE.
&c. &c. &c.

IL ne faut point, confondre Henri Steenwyk le fils, dont nous parlons ici, avec son pére, comme on fait la plûpart des écrivains de la vie des peintres, ni avec un autre Steenwyk, dont parle Weyerman tome 3. pag. 21. sans en dire le prénom. Cet auteur selon sa mauvaise coutume s'est plu à donner tout le ridicule possible au sujet qu'il y traite: il n'y épargne point même trois nations différentes, & semble vouloir divertir son lecteur à leurs dépens aussi-bien qu'à ceux de son peintre : mais je ne sais s'il ne se rend pas beaucoup plus méprisable par ses fades plaisanteries que celui qu'il maltraite. Les personnes de goût pourront en juger, qu'il nous suffise de distinguer les sujets, & de dire, que tout ce qu'il y rapporte, ne regarde en aucune maniere, celui dont nous parlons, puisqu'il ne demeura jamais à Bréda, & que s'il a vu cette ville ce n'a été qu'en passant. Il étoit fils de Henri Steenwyk, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui se retira à Francfort sur le Mein, pendant que les guerres désoloient sa patrie. Il s'y établit & ce fut là que naquit nôtre jeune Steenwyk, vers l'an mil cinq cent quatre-vingt neuf. Il apprit la peinture de son pére, travailla dans le même goût & le surpassa dans la suite selon quelques-uns, s'étant fait une maniere plus claire que la sienne.

Quoiqu'il fût né en Allemagne on le met ordinairement au nombre des peintres flamands, tant parce qu'il étoit originaire de cette nation, qu'à cause qu'il revint en Flandre après la mort de son pére, où il se perfectionna sur les grands maîtres qui y florissoient alors. Le commerce qu'il eut avec Antoine van Dyck, & l'estime que celui-ci fit de ses ouvrages lui ouvrirent le chemin de la fortune. Van Dyck avoit du crédit à la cour de Londre, il y fit connoître les talents de Steenwyk & fut cause que le Roi Charles prémier l'y appella. Steenwyk fit admirer son habileté pendant une longue suite d'années qu'il travailla pour ce Prince. Comme il avoit suivi la maniere de son pére, l'architecture & la perspective avoient été les principaux objets de ses études, & on peut dire qu'il a peint en ce genre avec un succès extraordinaire, tout ce qu'on peut souhaiter de plus beau & de mieux fait. La plûpart des ouvrages qu'il fit pour le Roi de la Grande-Brétagne étoient des vues intérieures de palais & d'églises, où on voit avec étonnement sa science dans le clair-obscur, sa précision à exprimer les arcades, les ogives, les nervûres & tous les ornements de de l'architecture gothique. Van Dyck employa souvent son pinceau pour peindre l'architecture qui se trouvoit dans le fond de ses portraits: ainsi Steenwyk se fit un sort gracieux par son travail & s'acquit l'estime des curieux & des connoisseurs par la beauté de son art.

Les auteurs nous apprennent peu de particularités de sa vie, & de ce qu'ils nous ont dit, il est aisé de conjecturer, qu'il épousa une demoiselle hollandoise, avant que de passer à Londre, à laquelle il apprit la peinture : mais ses ouvrages, quoiqu'assez rares chez les particuliers, parce qu'il ne travailloit que pour le Roi d'Angleterre, font voir que ses talents étoient très étendus. Outre ce que nous avons indiqué, on peut se convaincre qu'il excelloit dans la représentation des nuits & des lieux, dont l'obscurité étoit éclairée par des feux ou par des flambeaux. C'étoit-là sur tout qu'il faisoit briller son intelligence dans le clair-obscur, & on ne peut rien voir de mieux entendu que les effets de la lumiere qu'il y exprime. Le cabinet de Mr. la Bouexiere, fermier général à Paris, nous fait voir d'ailleurs que Steenwyk peignoit parfaitement bien le portrait. Ce cabinet est enrichi de ceux de Charles I. Roi de la Grande-Brétagne & de Marie Henriette de Bourbon sa femme. Ces deux figures se voient dans un tableau fort clair, dont le fond représente la façade de quelque maison Royale & surpassent par leur fini précieux ce que les plus habiles peintres ont fait en ce genre. Quelques particuliers en Flandre & en Angleterre se font encore honneur de posséder des tableaux de Steenwyk dans leur cabinets. Cet artiste ayant fait une fortu-

ne aſſez conſidérable, mourut à Londres dans la fleur de ſon âge, eſtimé & regretté des gens de biens avec leſquels ils avoit vecut très honorablement.

Nous ne ſavons s'il laiſſa des enfants ou s'il forma des éleves. Il eſt auſſi incertain ſi on a gravé d'après lui, quoique l'on voit pluſieurs piéces gravées d'après Henri Steenwyk, parceque les auteurs ayant preſque toujours confondu le pére avec le fils, il n'eſt pas facile de décider d'après lequel ſont les eſtampes que l'on trouve. Il étoit cependant très aiſé de démeler l'un d'avec l'autre, le pére étant mort dès l'an mil ſix cent trois ou quatre, dans un tems où van Dyck ne pouvoit point encore paſſer pour peintre, puiſqu'il n'étoit âgé alors que de cinq à ſix ans : ainſi quand il eſt queſtion d'un Steenwyk qui a travaillé avec van Dyck, c'eſt toujours du fils qu'on veut parler. Le troiſiéme Steenwyk, dont le prénom eſt inconnu, eſt né ſeulement en mil ſix cent quarante & par conſéquent n'a pu mêler ſon pinceau avec celui de van Dyck. La veuve de notre Steenwyk ennuyée de ſon ſéjour dans les païs étrangers, retourna dans ſa patrie après la mort de ſon mari, & ſe fixa à Amſterdam, où mettant à profit les leçons qu'elle avoit priſes de ſon époux, elle s'appliqua à peindre des perſpectives. Ses tableaux furent aſſez eſtimés & lui firent une réputation.

GE-



GERARDVS HONTHORST

HAGÆ COMITIS PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM MAIORV̄.

Ant van Dyck pinxit — Cum privilegio

Paul du Pont

GERARD HONTHORST
PEINTRE.
&c. &c. &c.

Les bonnes mœurs & l'eſprit poli de Gerard Honthorſt, ne lui ont fait gueres moins d'honneur que ſon habileté dans la peinture. Il naquit à Utrecht en 1592. Ses parents le mirent de bonheur chez Abraham Bloemart aſſez bon artiſte, pour y apprendre les prémiers élements de la peinture. Cet art lui plut, il y fit des progrès & on put bientôt s'appercevoir qu'il étoit né pour y exceller. De là il alla à Rome, où par le ſoin qu'il prit d'étudier les grands maîtres, il forma ſon goût & parvint à les copier parfaitement. Ce talent lui fit de la réputation, ſes ouvrages l'augmenterent, & on vit les connoiſſeurs & les curieux les rechercher. Notre jeune peintre travailloit beaucoup dans la maniere du Caravage, & excelloit principalement dans la repréſentation des piéces nocturnes, peignant au parfait des ſujets éclairés au feu ou à la lumiére, dont il tiroit tous les avantages poſſibles pour donner de l'éclat à ſon coloris, & des graces à ſes tableaux. Les Cardinaux & d'autres Prélats demanderent de ſes piéces, qu'ils reçurent avec d'autant plus de contentement qu'on en voyoit point en ce genre qui ſurpaſſaſſent les ſiennes. Il demeura plusieurs années en Italie, occupant ſon pinceau à ce travail & s'appliquant à l'étude du beau, de la correction du deſſein & du grand goût qu'il remarquoit dans les tableaux des meilleurs maîtres. Par là il ſe rendit capable de tout entreprendre & exécuter, & s'éleva au deſſus de tous les peintres flamands qui ſe trouvoient alors à Rome.

Après avoir achevé ſes études dans cet grande ville, il paſſa en Angleterre, où tandis que ſes ouvrages le faiſoient connoître d'un côté, la régularité de ſes mœurs & ſes manieres honnêtes lui procuroient de l'autre l'entrée chez les perſonnes de diſtinction. Les prémiers portraits qu'il y fit & quelques ſujets d'hiſtoire porterent le bruit de ſa réputation jusqu'à la cour. Le Roi déſira de le voir, l'appella, & charmé de ſa converſation, l'employa dans les ouvrages qu'il faiſoit faire pour l'ornement de ſon palais. Il réuſſit ſi bien que ce Prince lui fit faire les portraits des enfants de la Reine de Bohéme ſa ſœur. Content de ſon pinceau auſſi bien que de la régularité de ſa conduite, il le retint à ſa cour pour apprendre à deſſiner les princeſſes ſes niéces, qui étoient alors en Angleterre, à cauſe de la mauvaiſe fortune du Roi de Bohéme leur pére. Elles firent des progrès dans le deſſein ſous cet habile maître & ſe pouſſerent ſi avant dans cet art, ſpécialement la Princeſſe Sophie & celle qui fut abbeſſe de Maubuiſſon, que les tableaux ſortis du pinceau de celle-ci peuvent aller de pair avec ceux des habiles artiſtes. La peinture faiſoit le divertiſſement de cette Princeſſe dans ſa ſolitude, & c'eſt à Honthorſt qu'elle étoit redévable de cet amuſement, qui fit honneur à ſon génie & diverſion à ſon chagrin.

Honthorſt quitta l'Angleterre pour revenir dans ſa patrie, après avoir été généreuſement recompenſé de Sa Majeſté Britannique. Dès qu'il fut établi, ſa réputation attira chez lui quantité de jeune nobleſſe qui venoit de tous les environs pour y apprendre le deſſein. Sa maiſon reſſembloit plutôt à une école académique qu'à celle d'un peintre particulier, on s'y piquoit de politeſſe & de ſavoir vivre autant que de ſon art. Si tous les parents de ſes éleves ne retrouvoient point des peintres achevés dans leurs enfants, ils avoient du moins la ſatisfaction de voir en eux un fond de politeſſe & des airs du beau monde qu'ils prenoient inſenſiblement dans le commerce familier avec leur maître.

Le Prince d'Orange informé des excellentes qualités & des beaux talents de ce peintre, l'engagea à ſon ſervice, & le fit mettre ſur l'état de ſa maiſon avec des appointements condérables. Pendant qu'il fut honoré du tître de peintre de ſon Alteſſe, & il contribua beaucoup à l'ornement des maiſons & des châteaux de ſon maître. Celui qui eſt auprès de la Haye, appellé la maiſon du bois, a été embelli de la plus grande partie, il y a peint pluſieurs ſujets d'hiſtoire, qui ont mérité l'approbation des connoiſſeurs. Mais quoiqu'il eût fixé ſon domicile à la Haie, il n'a pas laiſſé d'être connu & eſtimé de la plûpart

 des

des Princes de l'Europe. Il fit quantité de tableaux pour le Roi de Dannemark. Comme il excelloit dans le portrait, presque toutes les personnes de qualité, qui se trouvoient à la cour du Prince d'Orange, tâchoient de se faire peindre de sa main. Le succès avec lequel il le faisoit, ne laissoit à personne le moindre sujet d'en regretter la dépense. Il avoit auparavant extrémement bien rencontré en faisant celui de Marie de Médicis Reine de France, sur lequel un poéte hollandois fit quelques vers.

Quoique Gérard Honthorst ait été un des plus célebres peintres, qui soient nés dans les Provinces-Unies, cependant les auteurs de ce païs, qui ont donné la vie des peintres flamands, après avoir accompagné celui-ci dans tous ses voyages, & l'avoir représenté établi à la Haie, travaillant à l'embellissement des maisons du Prince d'Orange, gardent tous un profond silence sur le tems de sa mort, & se contentent de dire qu'il y exerceoit encore son art en *1662*; ce qui ne peut plus avoir duré long-tems, puisqu'il étoit alors âgé de soixante-douze ans. Les auteurs françois n'en disent rien de plus particulier; quelques-uns même semblent le perdre de vue presqu'aussi-tôt qu'ils sont arrivés avec lui à la Haie, & quelques mouvements que l'éditeur de cet ouvrage ait pu se donner pour en apprendre quelques particularités, il lui a été impossible de nous fournir aucun éclaircissement là-dessus. Les ouvrages à fraisque que Honthorst avoit faits à la maison du bois, ayant dû périr nécessairement depuis, lorsqu'on l'a rebâtie, ont peut-être contribué à nous cacher ce que ceux qui ont écrit auparavant ont passé sous silence, ou ignoré, dans le tems que les monuments, où on pouvoit s'instruire subsistoient encore.

Quand tous les écrivains qui ont parlé de Gérard Honthorst, ne conviendroient point unanimément, qu'il a mérité à juste titre le nom de grand peintre, ses tableaux conservés & admirés des connoisseurs seroient capables de nous en convaincre. L'étendue de son talent & ses vastes études, ont rendu son pinceau propre à tout genre de peinture & l'ont fait exceller en tout. Son génie lui a fourni des ressources pour rendre vif & piquant tout ce qu'il peignoit. S'il y a des peintres qui l'ont égalé dans la représentation des objets éclairés au feu ou à la lumiere, on peut dire qu'il ne s'en trouve point qui l'ait surpassé, & ceux qu'ils a faits dans ce goût disputent encore le pas à ceux des plus grands maîtres. Aussi conviendrons nous qu'on en fait une estime toute particuliere, parce qu'on y découvre avec admiration les effets merveilleux de cette clarté artificielle sur les ténebres & la différence avec laquelle elle fait paroître les objets jusqu'au détail le plus menu.

Le grand nombre de personnes illustres, dont il a fait les portraits, tant en Angleterre qu'en Hollande, sont autant de témoins qui rendent justice à son habileté. Les tableaux en grand pour le Roi de Dannemark, les sujets poétiques de la même sorte, dont il a embelli quelques appartements des maisons du Prince d'Orange, convaincroient ceux qui voudroient en douter, que les figures humaines de grandeur naturelle étoient du ressort de son pinceau. Ses ouvrages furent répandus par tout & admirés également. On voit dans le cabinet de Mr. le Duc d'Orléans une Judith qu'il a peinte, rangée avec les productions des grands maîtres, & chez l'Electeur Palatin l'enfant prodigue melé avec les prostituées. L'église cathédrale de Gand posséde aussi un St. Sébastien, & la chapelle de l'Evêque de cette ville à une descente de croix qui orne son autel, Jésus-Christ y est peint sur les genoux de sa mére. La maniere de cet artiste étoit belle, son dessein fort correct, ses touches fort légeres, & sa couleur bonne. La plûpart de ses grands tableaux marquent une liberté qui les rend beaucoup plus estimables que ceux des peintres, qui ont suivi servilement un maître sans oser s'en écarter, nous ne savons que Corneille Bloemart, qui ait gravé d'après lui un grotesque qui mange, ayant son pot entre les bras, un chat & deux différents chathuans.

GE-



GERARDVS SEGERS

ANTVERP. HVMANARVM FIGVRARVM MAIORVM PICTOR

Ant. van Dyck pinxit. AVLICVS SEREN.mi PRINCI FERDINANDI AVSTRIACI HISP.rum INFANT. Cum privilegio

Paul. du Pont sculp. S.R.E. CARD. BELGARVM GVBERNATORIS. ETC.

GERARD SEGHERS
PEINTRE D'ANVERS.
&c. &c. &c.

GErard Seghers naquit à Anvers en 1592, il étoit le frére puis-né de Daniel Seghers Jésuite & très habile peintre en fleurs. Un auteur respectable le fait ainé de ce Daniel & nous dit qu'il fut éleve de Henri van Baelen. Nous eussions suivi son opinion à ces deux égards par l'estime particuliere que nous faisons de l'histoire de la vie des peintres flamands, dont il vient d'enrichir la république des lettres, si nous n'avions consulté que notre inclination : mais plusieurs autres écrivains nous apprennent que nôtre Gérard fut éleve d'Abraham Janssens. Il quitta ce maître étant encore jeune, & passa à Rome à la sollicitation de quelques riches négocians & amateurs de peinture, qui le chargerent de leur envoyer ce qu'il pourroit trouver de plus beau & de plus curieux en ce genre dans les villes d'Italie, à quelque prix que ce pût être. Ce qu'il fit ensuite à leur satisfaction, choisissant en connoisseur habile ce qu'ils auroient pu souhaitter pour l'ornement de la Flandre & la satisfaction de leur curiosité.

Au milieu des ouvrages des plus grands maîtres, il fit grand nombre de copies peu inférieures à leurs beaux originaux, s'appliquant assiduement à devenir lui-même original sans en suivre aucun particulierement. Les prémiers ouvrages qu'il composa furent d'autant plus admirés, qu'on n'y pouvoit reconnoître la maniere d'aucun de ceux qu'il avoit étudié. Cependant le goût de Barthélemi Manfredi lui plut plus que tout autre & l'entraina ensuite pendant plusieurs années : mais ce fut avec un succès qui faisoit douter les connoisseurs, s'il ne surpassoit point celui dont il se disoit l'imitateur. En effet les copies sont si ressemblantes aux originaux qu'il n'est point facile de les distinguer. Ces heureux progrès faisoient connoître Seghers à Rome, & il étoit sur le point de voir multiplier ses occupations dans cette grande ville, lorsque le Cardinal Antoine Zapata informé de sa capacité, l'engagea à l'accompagner en Espagne, où il retournoit. Dès-qu'ils furent arrivés à Madrid, son Eminence le présenta au Roi, qui lui donna occasion de faire connoître la beauté de son pinceau. Seghers y fit plusieurs tableaux pour le palais royal, qui mériterent l'approbation de Sa Majesté. Il réussit également dans ceux qu'il peignit pour quelques églises & ces beaux morceaux le firent tellement considérer du Roi qu'il fût mis sur l'état de sa maison.

Malgré ce généreux procédé de Sa Majesté Catholique, notre artiste soupiroit après sa patrie & bruloit d'impatience d'y aller exercer son talent. Il sollicita quelque tems envain la permission d'y retourner, on désiroit encore quelques tableaux de sa façon ; mais enfin le Roi exaucea ses prieres & lui permit de partir, après l'avoir fait gentil-homme, & gratifié d'une pension, dont il a joui pendant toute sa vie. A son retour à Anvers il débuta par un crucifiément de St. Pierre, piéce très estimée : mais qu'on regarda plutôt pour un tableau d'Italie, que pour l'ouvrage d'un peintre flamand. Les connoisseurs prétendoient y reconnoître la main du Caravage : ainsi maître de sa main, en état de travailler dans un goût capable de contenter, il prit son parti en habile homme & passa à Londre, où il prit un certain milieu entre la maniere de Rubens qui venoit de mourir, & celle qu'il abandonnoit. Par celle-ci plus brillante & plus gracieuse que sa précédente, il hérita de la vogue que Rubens & van Dyck avoient eue dans les Isles Britanniques pendant leurs vies, & il vit ses tableaux beaucoup plus recherchés lorsqu'il revint dans sa patrie.

Après la mort de Rubens & de van Dyck, il fut regardé comme le plus habile peintre qu'il y eut en Flandre, & sa réputation allant prendre de tous côtés la place de la leur, lui fit demander quantité de tableaux. On ne sauroit assez louer celui qu'il fit pour le Duc de Neubourg représentant la Ste. Vierge pendant le crucifiement de Jésus-Christ, l'attitude dans laquelle il l'a dépeinte exprime merveilleusement la douleur & l'amour, dont son cœur étoit pénetré. Cette piéce plut particulierement à ce Prince, qui lui marqua son contentement & sa reconnoissance par une chaine & une médaille d'or, dont il lui fit présent,

outre le prix qu'il lui paya fort largement. Il peignoit avec un ſuccès étonnant les nuits & les obſcurités, il en a même fait qui valent au moins les plus beaux jours, par les ombres bien entendues qu'il y a diſtribuées. Les eſtampes qu'on en a publiées en ont communiqué des copies dignes de l'admiration des connoiſſeurs. Il ſeroit inutile de s'étendre davantage là-deſſus, puiſqu'il eſt aiſé à un chacun de ſe les procurer & d'avoir la ſatisfaction d'en pouvoir porter un jugement proportionné à ſes lumieres.

Le grand débit des ouvrages de Seghers augmentant ſa fortune, fit entrer de grandes ſommes dans ſon épargne, & quoiqu'il fût alors dèja avancé en âge, il voulut ſe loger magnifiquement & contribuer à l'ornement de ſa patrie par ſa dépenſe, comme il y avoit contribué par les productions de ſon pinceau. Il fit bâtir une maiſon ſuperbe & ſpatieuſe, dans un endroit de la ville d'Anvers des plus riants. C'étoit imiter la ſomptuoſité de Rubens, & immortaliſer ſon nom par un monument beaucoup plus durable que des ouvrages de peinture. Il n'épargna rien pour en faire une demeure agréable & enchantée. On y voyoit un grand goût d'architecture. Il employa à ſa décoration les ſtatues les plus exquiſes; des tableaux peints par les meilleurs maîtres de tout païs en ornoient les appartements. Ce fut là qu'il ſe retira vers la fin de ſes jours, pour jouir plus commodément de ſa fortune. Il y ſentit approcher la mort ſans en être allarmé, s'y prépara chrétiennement, & s'y ſoumit avec beaucoup de réſignation en 1551, étant preſque ſexagénaire & fort épuiſé de travail. Nous ne lui ſavons qu'un fils, qui s'appliqua auſſi à la peinture, après avoir été ſon éleve.

Les différentes manieres dans leſquelles il a travaillé montrent évidemment qu'il poſſédoit les principes & les règles de ſon art dans un degré de perfection, où bien peu de peintres ſont arrivés, & il n'en falloit point avoir une moindre intelligence que la ſienne pour être auſſi maître de ſa main qu'il l'a paru. Italien où ce goût dominoit, il peignoit ſi exactement en cette maniere, qu'on l'eût cru tranſalpin. Flamand dans la ſuite, où il a vu ce goût tenir le deſſus, il en ſoutint parfaitement le deſſein, la touche & la clarté ſans aucun mélange de la maniere italienne, ſelon que la différence des lieux ou ſes intérêts l'exigeoient, ainſi s'accommodant au goût d'un chacun, il donna à ſes ouvrages la grande vogue qu'ils ont eue, & les fit admirer comme s'ils étoient les productions de pluſieurs différents maîtres. On lui a reproché d'employer trop de jaune dans ſes clairs : mais ſes ouvrages témoignent qu'on la fait ſans fondement, & qu'il étoit excellent artiſte d'un deſſein correct, uſant fort bien du clair obſcur pour ſoutenir & augmenter la force de ſes couleurs. Les tableaux ſuivants montreront les différentes manieres qu'il poſſédoit.

Le crucifiement de St. Pierre, dont nous avons dèja fait mention, avec toutes les circonſtances de ce martyre, eſt un des plus rares morceaux qu'il y ait dans toute la Flandre. Il prouve que Seghers ſavoit ſe transformer en Caravage lorſqu'il le vouloit. L'admirable élévation de croix ſur laquelle les bourreaux élevent notre ſauveur fait voir qu'il entendoit également le Tintoret. Ce tableau ſert à la décoration du maître autel des P. P. Jeſuites d'Anvers, où il eſt placé pendant quelques mois de l'armée alternativement avec ceux de Rubens & de Corneille Schut. On voit un autre tableau de maître autel aux Carmes d'Anvers, dans lequel il a tellement imité le goût de Rubens que bien des connoiſſeurs l'ont attribué à cet artiſte plutôt qu'à Seghers.

Nous ne trouvons point qu'il ait formé beaucoup d'éleves, & exceptez ſon fils, nous ne connoiſſons que Jean Miel; mais quantité d'habiles graveurs, ont travaillé d'après lui. Luc Voſterman à fort bien copié un St. François ravi en extaſe, & le reniement de St. Pierre au milieu d'une troupe de ſoldats. Le tout s'y trouve éclairé au flambeau, & l'original ſe conſerve comme une rareté dans le cabinet de Mr. Deyne à Anvers. Bolswerd a auſſi gravé le même ſujet.

PIER-



PETRVS SNAYERS
PRÆLIORVM PICTOR BRVXELLIS.

Antonius van Dyck pinxit *Andreas Stock sculpsit*

PIERRE SNAYERS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

LA naiſſance de Pierre Snayers eſt fixée par les écrivains françois & flamands en l'année mil cinq cent quatre-vingt-treize: mais le lieu en eſt marqué différemment. Mr. Deſcamps entre les prémiers, dit que la ville de Bruxelles lui donna le jour, Mrs. Houbraken & Weyerman entre les deuxiémes veulent que ce ſoit Anvers. Les commencements de la vie des grands hommes une fois ignorés répandent ſouvent une obſcurité ſur la ſuite, qui empêche de les ſuivre pas à pas. C'eſt ce que nous expérimentons dans la vie de Pierre Snayers, quoique ſes rares talents l'égalaſſent inconteſtablement aux excellents peintres d'hiſtoires, à ceux qui réuſſiſſoient le mieux dans le payſage, & à ceux qui ſe ſont le plus diſtingués dans le portrait, & dans la repréſentation des batailles & des maux qu'elles ont coutume d'entrainer après elles. On croit communément qu'il fut éleve de Henri van Baelen, & on ſait que ſelon la coutume des jeunes gens de ſon art, il voulut voir plus que ſon païs, lorſqu'il eut fait des progrès dans la peinture, & qu'il ſe ſentit en état de tirer avantage de la variété que la nature fait paroître dans les différents contrées, & des ouvrages des meilleurs maîtres que les palais des Princes les égliſes & les autres édifices publics ou particuliers renferment de tous côtés.

Dans ce deſſein il ſe dépayſa & fut abſent pendant pluſieurs années, ſans qu'on ſache au juſte la route qu'il a tenue. Il eſt fort apparent qu'il ne négligea point l'Italie, incertain s'il a été juſqu'à Rome: mais hors de doute que ce voyage lui ait été très avantageux. Le changement qu'on vit en lui à ſon retour eſt une preuve inconteſtable de l'étude qu'il y fit tant de la nature, que des meilleurs artiſtes, il n'étoit plus reconnoiſſable. Il partit doué d'un ſavoir médiocre & de belles diſpoſitions à la vérité: mais lorſqu'il revint, il étoit un artiſte achevé, conſommé dans les règles & dans la pratique de ſon art. L'hiſtoire, le portrait, les batailles & les payſages quoique différents objets en eux mêmes étoient à ſon égard des ſujets qu'il traitoit avec une même facilité. Chaque piéce en ſon genre annonçoit ſon grand maître, méritoit les applaudiſſements des connoiſſeurs, & faiſant l'éloge de ſon pinceau, le faiſoit auſſi de la beauté & de l'étendue de ſon génie. Les particuliers ne purent jouir auſſi long-tems qu'ils l'auroient ſouhaité de l'occaſion d'avoir de ſes tableaux, ſa réputation portée à la cour leur fit envier ce bonheur & ravir peu de tems après, car il fut appellé à Bruxelles & occupé à peindre des tableaux pour l'embelliſſément des palais & des maiſons royales, enſorte qu'il lui reſtoit à peine du tems pour ſatisfaire au déſir d'un ami qui ſouhaittoit d'avoir une piéce de ſa main.

Ce fut l'Archiduc Albert qui attira Snayers à ſa cour, ce Prince, dont le gouvernement & enſuite le régne ne ſont pas moins célebres & dignes d'être regrettés à cauſe de l'eſtime qu'il faiſoit des belles lettres & des beaux arts, qu'à cauſe des ſoins du bonheur de ſes peuples qu'il avoit extrêmement à cœur, ſatisfait du pinceau de notre artiſte, lui donna ſouvent des marques de ſa généroſité. Non content de payer gracieuſement chaque tableau: il le nomma ſon peintre & lui accorda une bonne penſion, dont il jouït toute ſa vie. L'Infante Iſabelle Claire Eugénie femme de ce Prince ſuivit ſon exemple, honora Snayers de ſa protection & lui en donna des marques pendant ſa viduité. La réputation de notre peintre ne demeura point renfermée dans les Païs-Bas, elle ſe répandit juſqu'à Madrid, quelques ouvrages de ſa main qui y furent envoyés l'établirent & le Roi d'Eſpagne lui en fit faire enſuite un grand nombre. Cette recherche de ſes tableaux l'enrichit & il eut la ſatisfaction de ſe voir eſtimé des grands, & dans une opulence, dont un petit nombre de peintres jouiſſent.

La mort de l'Archiduc, & celle de l'Infante environ douze ans enſuite, ne changerent rien à ſon heureuſe ſituation, ſa conduite, ſa prudence & ſes belles qualités perſonnelles encore plus que ſon art, lui avoient gagné la protection des miniſtres eſpagnols, il de-

meura

meura à la cour malgré les changements occaſionnés ſucceſſivement par la mort de leurs Alteſſes, jouiſſant de ſa penſion & de l'eſtime des principaux coutiſans, juſqu'à ce que le Cardinal Infant vint gouverner ces Provinces. Il ne fut point obligé d'employer des amis pour ſe faire connoître à ſon Eminence, des tableaux avoient prévenu ce Prince en ſa faveur à Madrid, & ceux qu'on voyoit dans la plûpart des appartements du Palais achevoient de le rendre recommandable: ainſi loin de voir diminuer ſa faveur comme pluſieurs l'expérimentent aſſez ſouvent, dans un changement de gouverneur, il la vit augmenter, car l'Infant le nomma ſon prémier peintre: emploi qu'il conſerva auſſi long-tems que ce Prince gouverna les Païs-Bas, ſans jamais éprouver la moindre apparence de diſgrace.

Après la mort de ce Prince arrivée en mil ſix cent quarante-un, Snayers ſe trouvant en liberté, ſatisfit ceux qui ſouhaitoient depuis long tems d'avoir de ſes tableaux. Les principaux de la ville de Bruxelles lui en demanderent pour l'ornement de leurs maiſons, les châteaux des environs en furent auſſi décorés & pour avoir perdu un Prince qui l'avoit occupé beaucoup pendant ſa vie, il vit la prémiere nobleſſe de la cour lui fournir inceſſamment de nouvelles occupations. Les monaſtéres & les égliſes en demanderent auſſi, à peine pouvoit-il ſuffire aux vœux d'un chacun, & il ne paroît pas que cet empreſſément ſe ſoit rallenti tant qu'il fut en état de peindre. Houbraken nous apprend qu'il exerceoit encore ſon art avec réputation en mil ſix cent ſoixante-deux. Il n'a point peut-être vecut long-tems après, puiſqu'il devoit être âgé alors de près de ſoixante-dix ans: mais nous ne pouvons rien avancer de poſitif à ce ſujet, les dernieres années de ſa vie, le tems, le lieu & les autres circonſtances de ſa mort ayant été ignorés de ceux qui ont écrit la vie des peintres, ou s'ils en ont été informés ils les ont paſſés ſous ſilence. Quelques-uns d'entre eux ajoûtent qu'il a été heureux tout le tems de ſa vie, eſtimé des Grands, chéri de la nobleſſe, aimé de ſes égaux & toujours le favori de la fortune. Tous d'une même voix atteſtent ſon mérite & ſes talents, louent l'étendue de ſon génie & de ſon art & le mettent au rang des prémiers peintres pour les ſujets hiſtoriques, le payſage & le portrait. Houbraken, que nous venons de citer, conclut l'éloge de Snayers par une trentaine de vers hollandois dans leſquels il chante la belle maniere, dont notre peintre à repréſenté les batailles, les maux des vaincus & l'acharnement du vainqueur contre ſon ennemi. Il n'en oublie aucune partie, le feu de l'artillerie l'éclat des armes blanches, les inſtruments de la muſique militaire, l'ardeur des combattants, les douleurs des bleſſés, les amas de corps morts fouillés & dépouillés par les ſoldats victorieux, les plaines teintes de ſang, les fuyards diſperſés, les villages en feu & en flamme & quantité d'autres maux ſemblables qui ſuivent la défaite ou accompagnent la victoire, & il ajoûte enfin qu'il a repréſenté toutes ces choſes avec autant de naïveté & de vérité que s'il avoit été nourri dès ſon berceau dans le tumulte de la guerre, & au milieu de ces ſanglantes ſcénes. Il n'eſt point douteux ſuivant ce recit & ce que nous avons rapporté auparavant, que Snayers n'ait été de ces peintres univerſels & rares, à qui la nature & l'art n'offrent rien de difficile à imiter. Ses ouvrages ſont démeurés dans les Païs-Bas ou ſont paſſés en Eſpagne & on en voit fort peu hors de ces états. Ses deſſeins ſont beaux & fort eſtimés: on dit même qu'ils avoient quelque choſe de fort approchant de ceux de Rubens.

JA-



IACOBVS IORDAENS

PICTOR ANTVERPIÆ, HVMANARVM FIGVRARVM, IN MAIORIBVS.

Ant van Dyck pinxit *Cum privilegio*

Pet de Iode sculp.

JAQUES JORDAENS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

JAques Jordaens naquit à Anvers le 19 Mai 1594. Il apprit les prémiers principes de son art chez Adam van Oort. Un génie heureux, une grande facilité pour l'expression contribuerent beaucoup à la rapidité de ses progrès, & il se seroit poussé bien avant en peu d'années, s'il avoit eu l'avantage de voir l'Italie comme beaucoup d'autres. Il sentoit lui-même l'utilité de ce voyage, & convenoit des fruits qu'l en auroit recueillis, s'il l'eut exécuté: mais son cœur encore jeune étoit épris d'amour pour la fille de son maître, & cette passion l'emporta sur la convenance de ce voyage. Il ne voulut point quitter l'objet de sa flamme de crainte de le perdre, & se flatta de réparer ce que son art perdoit par là, en étudiant les ouvrages des maîtres italiens, dans les copies qu'il pourroit rencontrer en Flandre, où il y en avoit quantité d'excellentes; ainsi il se maria dans sa jeunesse & se mit dans une espéce d'impuissance de voyager.

Fixé en Flandre, mais fortement résolu de se dédommager des pertes que son établissement lui causoit, il visita les curieux du païs pour voir chez eux les tableaux des maîtres transalpins, qu'il copioit avec une ardeur extrême. Ceux du Caravage, du Titien, de Paul Véronese & de Bassan avoient pour lui des appas enchanteurs; il ne se lassoit point de les admirer & il en fit une étude toute particuliere. Il fréquentoit en même tems les principaux peintres d'Anvers, examinant leurs ouvrages & leurs manieres. Il y en a qui disent, qu'il fut un des prémiers disciples de Rubens. Il est certain que s'il ne prit point des leçons dans son école comme un disciple, il l'imita du moins en beaucoup de choses. A ces recherches il joignit une étude réfléchie de la nature & ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à sa perfection dans l'état où il se trouvoit. Après ces soins, doué comme il étoit de grands talents & d'un beau génie, il commença à se donner pour maître & à peindre dans le grand goût à l'exemple de Rubens. Les ouvrages, où celui-ci l'avoit souvent employé, l'avoient mis à portée d'examiner particulierement sa maniere. En homme prudent il avoit profité de l'occasion & s'en servoit avec tant de succès, qu'on prétend qu'il causa de la jalousie à son original. Nous verrons ci-après si Sandrart a été bien fondé d'avancer tout ce qu'il a dit sur ce sujet, ne perdons point Jordaens de vue. Un pinceau moelleux, un coloris beau & solide, une composition riche & beaucoup de vérité paroîssent dans tous ses ouvrages: ainsi il ne faut point s'étonner si Rubens qui chérissoit les beaux arts & ceux qui y excelloient à cherché à lui rendre service.

D'ailleurs si nous mettons leurs ouvrages en parallele, nous verrons que Rubens pouvoit trouver en eux de quoi se rassûrer, sans avoir recours à la ruse. On pouvoit remarquer à peu près la même beauté de coloris dans l'un & dans l'autre, les caractéres des passions peut-être mieux exprimés dans ceux de Jordaens & plus de ressemblance avec la nature, mais le génie, l'invention, la correction du dessein, des airs de têtes plus relevés & plus de noblesse dans la maniere de traiter les sujets triomphoient toujours dans ceux de Rubens. Cependant Sandrart à dit, sans en rapporter les preuves convenables, que Rubens craignant de trouver un rival dans Jordaens, lui procura secrettement l'occupation de peindre à détrempe des cartons pour les tapisseries, que le Roi d'Espagne lui avoit demandés, dans l'espérance que cette peinture affoibliroit la beauté de son coloris & le détourneroit de celle à l'huile, comme il arrive assez souvent à ceux qui s'y occupent long-tems. Voila le rapport de Sandrart, dont il n'allégue aucune preuve. Cependant il a été adopté de plusieurs & a passé d'un auteur à l'autre, sans que l'on paroîsse se mettre beaucoup en peine s'il a été fondé ou non, & bientôt il passera pour une vérité incontestable, il aura pour soi le grand nombre & fort peu de personnes l'auront contrédit. Nous ne voulons point accuser ici Sandrart d'imposture, mais avant que de croire ce dessein de Rubens contre Jordaens, nous lui demanderions volontiers qu'il nous apprît où il l'a puisé. Si la chose

étoit véritable, Rubens étoit trop prudent, & trop jaloux de ſa réputation que pour aller la noircir par la confidence d'un deſſein auſſi lache & auſſi fourbe, beaucoup plus capable de lui nuire, que n'auroit pu faire la ſupériorité qu'il craignoit dans ſon rival. Sandrart a-t-il été le confident de Rubens? on ſait aſſez que non, & il eſt fort apparent qu'ils ne ſe ſont jamais vus, l'a-t-il puiſé dans les auteurs? il n'en cite aucun, & fort peu l'avoient précédé ſur cette matiere. Ce ſera ſans doute une conjecture, dont l'école de Rubens ne lui aura aucune obligation, & comme il dit enſuite que ce procédé répondit aux vues de celui qui en uſoit, tandis que les derniers ouvrages de Jordaens atteſtent le contraire, il eſt aiſé de décider combien on doit y ajoûter foi.

Jaques Jordaens exécuta ce travail ſur les cartons avec beaucoup de diſtinction & réprit enſuite la peinture à l'huile avec le même goût qu'auparavant. Il eſt vrai que ſes tableaux ſe vendirent pendant quelque tems à meilleur marché: mais le prix des choſes ne ſuit pas toujours leur valeur intrinſéque, la rareté les ſait hauſſer, & on avoit baiſſer les mêmes choſes lorſqu'elles déviennent communes. C'eſt ce qui eſt arrivé aux ouvrages de notre artiſte, il avoit extrêmement multiplié ſes tableaux par ſon aſſiduité au travail. On en voyoit quantité en Eſpagne, dans les Païs-Bas appartenants à cette couronne, & dans les Provinces-Unies: mais malgré cette abondance ils furent recherchés. L'Allemagne la Suéde, le Dannemark & la France en demanderent & on les employa à l'ornement des palais des Rois & des Princes, auſſi-bien que des égliſes. Les talents de ce peintre ne brillent nulle part avec tant d'éclat que dans ſes tableaux en grands. Ces ſortes d'ouvrages ſeroient ſeuls capables de le faire placer au rang des plus célebres artiſtes, quand même il n'auroit poſſédé que ce talent, mais la variété de ſes productions nous fait voir, qu'il ne connoiſſoit point d'autres bornes que celles de ſon art.

Charles Guſtave Roi de Suéde lui fit peindre douze grands tableaux de la Paſſion de Notre-Seigneur pour l'ornement d'une ſalle, qu'on peut regarder comme autant de chefs-d'œuvre, les figures y ſont ſi artiſtement travaillées quelles paroîſſent comme en mouvement, & ſi bien arondies & détachées des fonds, qu'on diroit qu'elles ſont en relief: avantage qui accompagne tous ſes grands ouvrages. La Princeſſe Amelie de Solms lui en fit faire un de quarante pieds de hauteur à la gloire du feu Prince Fréderic Henri ſon époux, qui fut placé dans le Salon de la maiſon du bois proche de la Haie. Ce grand capitaine y étoit repréſenté ſur un char de triomphe attelé de chevaux blancs avec des grouppes d'une belle invention, qui ſont alluſion à ſes actions héroïques. Il a fait une gallerie entiere & ſpatieuſe pour le Roi de Dannemark exécutée avec un ſuccès capable d'éterniſer ſa mémoire. Il réuſſiſſoit encore mieux dans le ſujets moins élevés, & y rendoit plus parfaitement la nature, parceque demandant moins de nobleſſe, ils étoient plus convenables à ſon caractére. Témoins ſon Roi qui boit, un ſatyre ſoufflant le chaud & le froid, & une aſſemblée d'hommes & de femmes aſſis au tour d'une table & converſant enſemble. Ce dernier tableau eſt dans le palais Electoral à Duſſeldorf.

Nous voyons dans la fable de Pan & de Syrinx peints de grandeur naturelle, que le payſage étoit du reſſort de ſon pinceau: le ſite eſt choiſi heureuſement, le ciel clair rendant de beaux coups de lumiere, les arbres & le lointain bien repréſentés, & les accompagnements marquent un génie fécond. Cette piéce montre encore combien il étoit expéditive dans ſes ouvrages, puiſqu'on dit qu'il n'y employa que ſix jours. Il grava auſſi à l'eau forte quelques tableaux du Titien & quelques-uns des ſiens: mais les connoiſſeurs n'ont point trouvé dans ſon burin, ce qu'ils ont loué dans ſon pinceau, & ces piéces ne peuvent point ajoûter à ſa gloire: mais d'un autre côté ſes deſſeins la relevent beaucoup & ſont eſtimés. Si la correction du deſſein & l'élévation des airs de têtes avoient répondu à ſa grande intelligence & à ſa belle compoſition, on auroit eu en lui un peintre accompli, & ſes tableaux auroient une perfection qui leur manque.

Il vecut juſqu'à l'âge de 84 ans, étant mort à Anvers en 1678.

LUC



LVCAS VAN VDEN

PICTOR RVRALIVM PROSPECTVVM ANTVERPIÆ.

Ant van Dyck pinxit | *Cum priuilegio*

Vorsterman sculp.

LUC VAN UDEN
PEINTRE.
&c. &c. &c.

LUc van Uden naquit à Anvers en 1595. Son pére, peintre de la Reine d'Angleterre, malgré la médiocrité de ſon talent, fut ſon prémier maître, & ne lui eut inſpiré qu'une maniere bien commune, ſi la bonté de ſon génie ſuppléant au défaut de l'éducation, ne lui eut ſuggeré des moyens plus efficaces pour arriver à la perfection de ſon art. Les diſpoſitions naturelles valent bien l'inſtruction, & ſi le déſir d'apprendre s'unit à elles, il n'eſt point d'obſtacle qu'un homme ne ſurmonte en matiere d'art ou de ſcience. C'eſt de quoi Luc van Uden nous fournit une preuve. Surpaſſant ſon pére par ſes progrès, il s'apperçut qu'il avoit beſoin d'un maître plus habile pour ſe former, mais les commodités lui manquoient pour en payer un. Dans ces circonſtances il eut recours à la nature. Maître excellent, qui ne refuſe ſes leçons à perſonne, & qui en donne des nouvelles à chaque inſtant; quand on prend la peine de le conſulter. Ce fut l'occupation de van Uden, & c'eſt dans cette école qu'il à pris la maniere grande & moëlleuſe par laquelle il s'eſt diſtingué entre les païſagiſtes.

Dès le prémier point du jour ſe dérobant aux douceurs du ſommeil, il alloit parcourir les campagnes, afin d'obſerver les effets merveilleux que la lumiere produit ſur les objets, dans des moments heureux & paſſagers de l'aurore naiſſante, & lorſque le ſoleil approchant de l'horiſon diſſipe les vapeurs de la terre par ſa clarté & par ſa chaleur. Le crayon à la main, il ſaiſiſſoit ces occaſions rapides pour ébaucher les beautés qui s'offroient à ſes yeux & retournoit au logis l'imagination remplie de ſes découvertes. Il paſſoit la journée en réflexions utiles ſur ce qu'il avoit vu, & en tranſportant ſur la toile ce qu'il avoit pour ainſi dire eſquiſſé ſur le papier, juſqu'à ce que le coucher du ſoleil le rappella au vrai attelier des grands païſagiſtes, pour étudier les nouvelles opérations de la lumiere, lorſque cet aſtre va ſe perdre ſous notre horiſon. Ce fut dans cette bonne école que van Uden forma ſon goût, prennant les leçons de la prémiere & de la plus excellente main. C'eſt ce vaſte & fécond original qui lui fournit les penſées enchantées qui le font admirer dans les cabinets, en le faiſant diſputer le pas aux Franciſques, aux Guaſpres, aux Pouſſins, & à tout ce que les écoles de l'Europe ont fourni de meilleurs païſagiſtes.

Malgré tant de capacité la fortune n'étoit qu'une marâtre pour notre artiſte, elle ne lui donnoit que le néceſſaire à la vie. La mort de ſon pére ne le mit point plus à ſon aiſe, il ne lui laiſſoit qu'une ſucceſſion fort mince. Cette ſituation peu heureuſe a peut-être contribué à l'excellence, où il a porté ſon art, dit l'auteur du ſupplément de l'abregé de la vie des peintres imprimé à Paris en 1752. Eraſme de Rotterdam penſoit autrement, quand le penchant qui nous porte à l'étude d'un art ou d'une ſcience, dit-il, ne fait pas plus d'impreſſion ſur nous, que les promeſſes ou l'eſpérance de parvenir par là à la poſſeſſion de quelque autre objet, c'eſt une marque qu'il n'avoit point aſſez d'aſcendant ſur notre cœur pour le porter à y exceller: mais quand une inclination naturelle nous entraine & qu'elle eſt accompagnée de zèle & d'application, c'eſt alors que l'iſſue de nos entrepriſes eſt toujours glorieuſe. Cet artiſte commença à ſe ſouſtraire au ſommeil & à s'appliquer avec ardeur à la peinture, dans un âge où la jeuneſſe n'a point coutume de s'inquiéter beaucoup l'eſprit du lendemain.

Le peu d'éducation que van Uden avoit eue, la vie champêtre qu'il avoit menée pendant quelques années, pour ſe procurer une connoiſſance plus exacte de la nature, & ſon aſſiduité à l'étude l'avoient privé des uſages du monde & l'avoient pour ainſi dire enterré dans ſon attelier. Bien différent de ces peintres qui ont vu beaucoup de païs, il n'étoit gueres propre à ſe faire valoir par ſa préſence. Ses ouvrages lui rendirent ce bon office, ils étoient recherchés, tandis qu'il étoit encore inconnu. Le célebre Rubens les vit & conçut de l'eſtime pour celui qui les avoit peints. Informé que c'étoit van Uden, & apprennant

 com-

combien peu il étoit favorisé de la fortune, il résolut de lui rendre service. Des qu'il l'eût rencontré, il lui témoigna de l'estime, l'introduisit chez les connoisseurs & lui procura de l'occupation. Van Uden commença à débiter ses ouvrages, son sort s'adoucissoit & sa réputation se répandoit : mais Rubens acheva de l'établir en se servant de son pinceau pour peindre les ciels & les paysages de ses tableaux. Il n'en falloit point davantage pour accréditer van Uden, qui savoit parfaitement accommoder sa maniere & son ton de couleur à celui de Rubens : mais celui-ci voulant étendre sa protection encore plus outre, peignit lui-même quelques belles figures dans les tableaux de notre paysagiste : ce qui eut un tel effet, que dès lors van Uden eut toujours de quoi s'occuper, & faire valoir son talent.

Appuié du crédit de Rubens & éclairé de ses sages conseils, il forma de grandes entreprises qui lui firent un grand nom. La ville de Gand lui demanda plusieurs grands tableaux, pour la décoration des chapelles de son église cathédrale. C'est ici que le pinceau de van Uden étala une bonne partie des beautés qu'il savoit produire, en rangeant avec autant d'ordre que d'agrément les richesses & l'abondance de la nature. Ici ce sont des côteaux charmants, des vues enchantées & une agréable verdure qui y régnent. Là ce sont des lointains admirables, variés quelquefois d'un grand nombre d'objets différents, des bois, des rochers, ayant tantôt des arbres crûs dans leurs fentes, tantôt des ruisseaux qui se précipitent. Des cieux clairs contribuent à en dévoiler les charmes, tout y est intéressant, tout s'y soutient, & par tout régne une touche légere avec laquelle il feuille parfaitement ses arbres, ensorte qu'il ne leur manque que le mouvement, pour faire décider que c'est la nature même. Ces belles piéces exposées aux yeux du public & chargées de plusieurs figures très bien faites, mériterent l'approbation de tous les connoisseurs, firent connoître van Uden pour un excellent maître & lui assignerent une place honorable dans les cabinets des curieux. C'est ainsi que la protection de Rubens fit sortir les talents de van Uden de l'obscurité où ils languissoient, pour les mettre au plus beau jour : mais après la mort de Rubens nous perdons encore notre artiste de vue. Cependant la multitude de ses ouvrages peut persuader qu'il n'a point demeuré oisif, & qu'il éprouva pendant toute sa vie combien il est avantageux d'être protegé des grands hommes, quoiqu'on ait le bonheur de posséder de beaux talents.

Il mourut vers l'an mil six cent soixante, âgé d'environ soixante-cinq ans. C'est ce que nous avons pû découvrir par rapport à sa personne. Ceux qui ont écrit sa vie ou qui ont parlé de lui ne paroîssent point mieux instruits de ces faits, tous, exceptez un seul, dont nous avons parlé ici, n'en faisant aucune mention. Il est aussi incertain s'il a formé des éleves ou non, on sait seulement qu'un de ses fréres nommé Jaques s'adonna au même genre de peinture : mais qu'à beaucoup près il ne l'égala point. On ne peut rien voir de plus propre que la maniere de dessiner de Luc van Uden, ses desseins sont des plus finis, on ne peut y méconnoître la nature. Il y a deux cabinets à Paris, un à Gand & un à Anvers, ou on garde bien précieusement quelques-uns de ses tableaux, & où on admire aussi bien qu'à la cathédrale de Gand sa maniere grande & moëlleuse, qui le distingue des autres paysagistes, une touche légere élegante & précise la caractérise. Des figures parfaitement dessinées ajoûtent quelque chose à la beauté de ses ouvrages, où il paroît toujours fin & piquant dans les petits, large & décidé dans les grands.

THEO-



THEODORVS ROMBOVTS

PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit

Paul du Pont sculp.

Cum privilegio

THEODORE ROMBOUTS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

THéodore Rombouts naquit à Anvers en 1597. Il ne paroît pas que ses parents eussent eu dessein d'abord d'en faire un grand maître, vu la médiocrité du peintre chez qui ils l'avoient mis pour apprendre cet art: mais les belles dispositions qu'il montra dès le commencement, les faisant changer de sentiment, ils le placerent chez Abraham Janssens. Dans cette nouvelle école, il se livra à la peinture avec une ardeur & un goût que cet art n'a point toujours le don d'inspirer, & y fit des progrès si rapides qu'au bout de quelques années, surpassant son maître par la beauté de l'invention, de ses ordonnances pour les grands sujets, & de son coloris, il crut devoir chercher des modéles plus parfaits pour former son goût & sa maniére Il alla voyager en Italie, n'étant encore âgé que d'environ vingt ans. La jalousie que Janssens conçut de voir préférer les ouvrages de son disciple aux siens, hâta un peu ce départ & inspira en même tems une nouvelle émulation à l'éleve.

Arrivé à Rome il étudia & copia avec une avidité extrême quelques tableaux des plus célebres artistes. Ces originaux répandirent de vives lumiéres dans son esprit, il se sentoit de nouvelles forces & bruloit du désir de voler de ses propres ailes. Sa Minerve le flattoit d'un heureux succès, & lui promettoit une belle réputation, s'il pouvoit trouver l'occasion d'employer son pinceau. Elle se présenta enfin, & il parut qu'il ne s'étoit point trompé. Un gentil-homme françois, qui se trouvoit alors à Rome, fit le prémier usage de son pinceau en lui demandant douze tableaux historiques, dont les sujets étoient tirés du livre de la Génése. Il réussit parfaitement dans ce coup d'essai, & depuis tout lui fut favorable en Italie.

Dans ces heureux commencements, Rombouts appliquant une bonne partie de son tems au travail, reservoit l'autre à l'étude de son art & à la continuation de ses recherches, afin d'avancer dans la glorieuse carriére qui venoit de s'ouvrir. Son nom alla prévenir le Grand-Duc de Toscane en sa faveur, il n'eut, qu'à paroître pour jouïr de l'estime de ce généreux Mécene des artistes. Etant allé de Rome à Florence, il y fut reçu avec le bel accueil que sa réputation lui avoit préparé; le Grand-Duc l'employa pendant plusieurs années à de grands ouvrages. Le succès avec lequel il remplit l'attente du Prince, lui mérita de grandes récompenses: de sorte que se voyant comblé d'honneur, & sa fortune considérablement augmentée, il réprit le chemin de la Flandre pour venir faire connoître à sa patrie l'habileté de son pinceau.

La fortune l'accompagna dans les Païs-Bas, & dès qu'il y fut arrivé, il vit les principaux s'empresser à lui demander de ses tableaux, à peine pouvoit-il suffire aux désirs des curieux, plus il les multiplioit, plus ils étoient recherchés, la maniere de peindre qu'il s'étoit faite ayant le don de plaire aux Flamands aussi-bien qu'aux Italiens. Dans cet applaudissement universel présumant un peu trop de son talent, il crut pouvoir entrer en lice avec les plus fameux peintres qui florissoient alors en Flandre. Ce dessein jusqu'ici ne paroissoit point encore blamable, l'émulation a son mérite, elle excite à l'étude, évertue les hommes, & les porte souvent à aspirer à une perfection qu'ils négligeroient s'ils n'en étoient pas quelquefois émus: mais ils doivent prendre garde qu'elle ne dégénere point en envie. C'est ce que Rombouts a négligé. La réputation de Rubens faisoit ombrage à celle où il aspiroit, & il ne voyoit qu'avec peine l'approbation qu'on donnoit au pinceau de celui-là. Peut-être avoit-il hérité de ce défaut de son maître Janssens ennemi déclaré de Rubens. Soit qu'il l'ait eu par héritage, soit qu'il y soit tombé parcequ'il regardoit ce peintre comme un obstacle à la supériorité de son pinceau, il lui fut très préjudiciable à bien des égards. On a beau dire qu'il ne peignoit jamais mieux que lorsqu'il étoit animé contre Rubens, cela ne peut compenser les dommages que cette jalousie lui causa.

Se laissant trop emporter à sa passion, il ne garda plus aucune mésure, il en vint jusqu'à mettre ses ouvrages en parallele avec ceux de ce grand maître, & fit exposer aux yeux

du public, dont il attendoit le jugement les trois piéces ſuivantes. Un St. François ravi en extaſe recevant les ſacrés ſtigmates. Abraham ſur le point de conſommer le ſacrifice de ſon fils Iſaac, & la juſtice ſous l'emblême de Themis, avec tout l'appareil qui a coutume de l'accompagner. Il eſt vrai qu'il a excellé dans ces trois piéces, vrais chefs-d'œuvre de ſon pinceau, on convient que Rubens même fut ſurpris ſur tout à la vue de la troiſiéme: mais on tombe d'accord, que le tout étoit inférieur aux plus beaux ouvrages de celui-ci, ainſi la gloire que Rombouts remporta dans cette occaſion, ce fut d'avoir lutté avec quelque égalité de force contre le plus célebre peintre de ſon tems, & s'il n'eut point l'avantage de vaincre il put dire, *in magnis tentaſſe ſat eſt.*

Rendons ſincérement à Rombouts la juſtice qui lui eſt due, & diſons avec les connoiſſeurs, que dans ces tableaux peints avec un coloris, dont l'artifice ne cédoit point à celui de Rubens, on devoit admirer un ſtile élegant, des penſées heureuſes, des fictions hardies; effets aſſez ordinaires du génie & de l'anthouſiame, & ſi nous ajoûtons à cela une ordonnance très bien entendue nous aurons marqué tout ce qui peut juſtifier ce parallele d'ailleurs inégal. Lorſque Rombouts ſe trouvoit fatigué d'avoir peint des ſujets ſérieux, qui demandoient des efforts de génie & d'imagination, il avoit coutume, pour délaſſer ſon eſprit, de peindre des boutiques de Charlatans, des aſſemblées de cabarets, des décorations de théatre & autres ſujets de cette nature. Les perſonnages y étoient repréſentés avec beaucoup d'induſtrie & une naïveté qui rendoit parfaitement la nature. Ces piéces étoient fort recherchées, la plûpart des cabinets les avoient reçues & elles ne contribuerent pas moins à l'accroiſſement de ſa fortune, que ſes tableaux ſérieux & hiſtoriques. Il amaſſa des richeſſes conſidérables: mais il les diſſipa en peu de tems par une entrepriſe inconſiderée qui hâta probablement la fin de ſa vie.

Toujours entêté d'aller de pair avec Rubens, il eſſaya de ſe mettre de niveau avec lui par la ſomptuoſité de ſon logement. Dans ce deſſein, il fit jetter les fondements d'une magnifique maiſon à Anvers, il en vit élever les murailles avec joie pendant quelque tems, dans la flatteuſe eſpérance d'arriver enfin à une égalité ſi ardemment déſirée: mais à peine l'édifice étoit-il parvenu à ſa moitié, qu'il vit ſes fonds épuiſés & ſes reſſources manquer par les maux qu'une guerre ſurvenue occaſionna. Il eut tout le loiſir de ſe réprocher la témérité de ſon entrépriſe, & il apprit, mais trop tard, que pour voler auſſi haut que Rubens, il eût dû avoir ſes ailes, s'il ne vouloit nous rappeller la derniere avanture d'Icare. Pour cacher ſon foible & éviter le mépris, dont ſa vanité alloit le couvrir, il fit courir le bruit qu'il devoit ſe rendre à la cour du Grand-Duc de Toſcane, pour y travailler à quelques grands ouvrages qui l'occuperoient long-tems. Tandis qu'il feignoit de ſe préparer à ce voyage, le chagrin, dont ſon cœur étoit rongé, minoit ſes forces, & le diſpoſoit inſenſiblement au paſſage de la vie à la mort, qui vint finir ſon déplaiſir en 1637, au rapport de quelques auteurs, & ſeulement trois ans après au rapport de Campo Weyerman. Son corps fut inhumé dans l'égliſe des Carmelites d'Anvers.

Il faut convenir que Rombouts avoit du talent, & du génie, qu'il poſſédoit très bien la partie du coloris. Sa réputation en auroit certainement tiré plus d'avantage, ſi moins prévenu en ſa faveur, il eut ſu éviter prudemment d'entrer en parallele avec Rubens, ſes défauts auroient moins paru & ſes beautés davantage. Au reſte ſi c'eſt une foibleſſe en lui d'avoir aſpiré avec un empreſſement ſi marqué d'égaler Rubens. C'eſt d'un autre côté un ſujet de louange d'avoir pu le faire avec quelque fondement, & c'eſt dommage qu'il lui en ait couté les biens & la vie, une plus longue auroit pu lui donner le loiſir d'arriver à un plus haut degré de perfection.

COR-



CORNELIVS SCHVT

PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM MAIORVM ANTVERPIÆ.

Ant van Dyck pinxit *Cum privilegio*

Vosterman sculp.

CORNEILLE SCHUT
PEINTRE.
&c. &c. &c.

IL y a eut deux peintres de ce nom vers le même tems, l'oncle & le neveu. Nous ne ferons qu'indiquer celui-ci, afin qu'on ne le confonde point avec celui; dont nous devons parler, il mourut en Eſpagne dans un âge avancé vers l'an mil ſix cent ſoixante & ſeize. L'oncle naquit à Anvers en mil ſix cent. Un beau génie, de bonnes études, un excellent maître, tout nous promet un grand artiſte. La nature lui donna toutes les diſpoſitions néceſſaires à un habile peintre, l'éducation, l'étude de la Poéſie les cultiverent, & l'école du célebre Rubens les perfectionna. Ce fut là que profitant des leçons de ce grand homme, & que formant ſon goût ſur le ſien, il apprit à imiter la nature, & à exprimer par ſon pinceau les beautés que l'on admire dans ſes ouvrages. Pour le peu qu'on les examine, on verra que ſon talent étoit principalement pour les grands ſujets d'hiſtoire, ſon génie s'y nourriſſoit, ſes idées s'y développoient, & puiſant l'allégorie dans la Poétique, il la faiſoit briller dans ſes tableaux & les rendoit intéreſſants par les embéliſſements bien choiſis qu'il y introduiſoit avec autant d'eſprit que d'art. Il n'eut pas beſoin de luſtrer les païs étrangers pour aller ſe former ſur les grands hommes qu'ils avoient produits, la maiſon de Rubens pouvoit lui fournir cet avantage, elle étoit ornée de peintures, de ſtatues, d'architecture du plus grand & du meilleur goût. Le bel antique ſe trouvoit dans ſon cabinet, une rare collection d'eſtampes & de deſſeins qui ne devoient rien pour la beauté à leurs originaux, pouvoient l'inſtruire à fond de la maniere de chaque nation, & il trouvoit dans ſon maître des touches ſavantes, un grand goût, une élévation de penſées, un coloris excellent, & tout ce qu'il pouvoit déſirer pour ſe diſtinguer dans ſon art.

Il ne négligea aucun de ſes objets, tous en général furent celui de ſes études, & chaque en particulier celui de ſes réflexions; ainſi, ſans ſortir de la maiſon de ſon maître, il devint excellent artiſte & bon connoiſſeur, en état de juger ſainement des talents des habiles gens de l'Europe & de l'antiquité. Sorti de cette école, il travailla pour ſon compte, mais le ſuccès ne répondoit point à ſon mérite; ſes tableaux n'étoient que fort médiocrement recherchés. Cet avantage n'eſt point toujours la marque ſûre des grands talents, le tems où un peintre commence à paroître, contribue quelquefois beaucoup à donner la vogue à ſes ouvrages & ſi Corneille Schut avoit paru plutôt ou plus tard ſur les rangs, il eſt fort probable qu'il eût été plus goûté: mais Rubens & van Dyck s'étoient alors emparé de l'approbation du public, & il étoit difficile à un jeune peintre de ne pas voir ſes talents éclipſés par ceux de ſes grands hommes. Dans ce tems dur, van Dyck lui donna des marques authentiques de l'eſtime qu'il faiſoit de ſon mérite, en faiſant ſon portrait pour le faire graver enſuite, & l'inſérer dans la collection des grands hommes de ſon tems qu'il publia.

Cependant Corneille Schut continuoit de manquer d'occupation & ſon chagrin en augmentoit chaque jour. On rapporte que dans un mouvement d'impatience, il éclata groſſierement en plaintes contre Rubens, comme s'il eut été la cauſe de cette diſgrace. Le maître informé du procédé de ſon diſciple, s'en vengea d'une maniere digne de la grandeur de ſon ame: mais d'autant plus capable de charger de confuſion un homme qui penſe, qu'elle tournoit à ſon avantage, malgré l'indiſcretion de ſes plaintes. Il eſt moins dangereux, mais plus injuſte, d'offenſer un homme doué d'un vrai mérite, qu'un autre, dont l'intrigue & la fourberie ont cauſé l'élevation: celui ci convaincu d'un revers inévitable de fortune, ſi les myſtéres d'iniquité par leſquels il ſe ſoutient venoient à être dévoilés, ne reſpectera aucune loi pour ſe vanger du tort qu'il prétend lui avoir été fait: mais le prémier, ſe répoſant ſur l'innocence de ſes voies, & ſur le témoignage de ſa conſcience, ſentira qu'on ne peut tarir la ſource de ſon bonheur par des emportements, preſque toujours hors de ſaiſon, prendra ſon parti en galant homme & ne tirera qu'une vengeance convenable à ſon caractére. C'eſt ce que Rubens fit à l'égard de Schut, en lui procurant de

P 2 l'oc-

l'occupation, au lieu de lui ôter le peu qu'il auroit pu en avoir, afin de l'obliger par là à abandonner le païs.

Une conduite si peu méritée de la part de Schut, le faisant rentrer en lui-même, lui donna occasion de connoître son tort, & de faire valoir ses talents, il eut commission de faire un grand tableau pour une coupole dans l'église de notre Dame à Anvers, où il étala les beautés de son art. Il représente l'assomption de la Vierge Marie environnée d'Anges, une Trinité remplit le haut. La composition est ingénieuse, les ornements qui environnent le bas sont bien entendus, on y remarque un pinceau mâle & vigoureux, beaucoup de feu & une touche legére. Il plut au chapitre de cette église qui lui en procura plusieurs autres dans la suite. Presque toutes les églises d'Anvers suivirent l'exemple de la capitale, ainsi l'occupation lui vint par une voie qui l'auroit peut-être beaucoup plus desœuvré qu'il n'étoit auparavant, s'il avoit eu le malheur d'offenser une ame moins noble que celle de Rubens. Il vaut mieux consulter son art sans amour propre, pour voir s'il n'a rien qui déplaise aux connoisseurs, que de rejetter le peu de cas qu'ils en font, sur l'excellence de celui des autres. Si Corneille Schut eut pris ce parti, il y en a qui disent qu'il auroit pu s'appercevoir que son dessein peu correct, pour ne point consulter assez la nature, & un ton de couleur qui le faisoit tomber quelquefois dans la farine étoient les véritables causes du peu de debit qu'il faisoit de ses tableaux.

Nous ne déciderons point ici, si cette critique étoit bien fondée ou non : mais il est certain qu'on a parlé de lui comme d'un maître habile dans son art. Outre le témoignage que van Dyck lui donna, Daniel Seghers excellent peintre de fleurs, si connu, & si utile à son ordre par celles qu'il a peintes pour le Prince & la Princesse d'Orange, & qui étoit capable de juger du mérite d'un artiste, faisoit estime du pinceau de Corneille Schut & l'employoit souvent pour faire des Camayeux dans les vuides de ses tableaux & de ses guirlandes de fleurs, où il réussissoit parfaitement, observant avec beaucoup d'intelligence la dégradation des teintes par l'affoiblissement du clair & de l'obscur. Nous lisons d'un autre côté qu'en revanche Seghers a quelquefois orné de fleurs des ouvrages de Schut : mais pour constater la chose il auroit fallu indiquer où ces tableaux étoient, ceux qu'on voit à Anvers n'offrant rien de semblable aux yeux des curieux, & n'en connoissant point ailleurs de la main de ce peintre qu'une Assomption dans l'église des Jésuites de Gand. On regarde communément pour les plus excellents de ses ouvrages une grande piéce allégorique composée à l'occasion de la paix entre la France & l'Espagne gravée par Hollart, & une Assomption qui sert alternativement avec trois autres tableaux à la décoration du grand autel des Jésuites d'Anvers.

Fécond & judicieux comme son maître, dans l'ordre de ses riches compositions, il y fit souvent éclater ce qu'on peut puiser de plus beau sur ce sujet dans la poésie qu'il aimoit, & à laquelle il s'appliquoit ; on a même vu d'assez beaux vers de sa façon & ses ordonnances poétiques font beaucoup d'honneur à ses talents. Il grava à l'eau forte plusieurs piéces de son invention & presque tous les graveurs, qui ont travaillé d'après Rubens, ont aussi travaillé d'après lui ; nous les passons sous silence pour trancher au court. Ses desseins sont en grand nombre & fort connus & seroient beaucoup plus estimés qu'ils ne sont, si les têtes étoient moins grosses & les physionomies plus variées. On ne sait s'il a été marié ou non, ses éleves ne sont point plus connus, les dernieres années de sa vie, le tems, le lieu & les circonstances de sa mort, sont encore des choses entierement inconnues, & dont les auteurs qui ont parlé de lui ne font pas la moindre mention.

GUIL-



GVILIELMVS DE VOS.
ANTVERPIÆ PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM.

Ant van Dyck fecit aqua fortis *S. a Bolswert sculpsit.*

GUILLAUME DE VOS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

Avoir le grand nombre de peintres, qui ont porté le nom de *De Vos*, on feroit tenté de croire que le génie pittorefque a été un don particulier qu'il a plu à la nature de départir aux perfonnes de ce nom. La chronique des peintres flamands fait mention de fept de Vos, entre lefquels Pierre & Martin furent les plus anciens. Celui-ci a été loué de tous les auteurs qui ont parlé des artiftes flamands célebres par la peinture, & fes ouvrages ont juftifié abondamment les éloges qu'il en a reçus. Il fut des prémiers qui firent florir cet art dans fa patrie. En voici encore quatre contemporains d'Antoine van Dyck, qui fe fuivront les uns les autres, & qui ont foutenu par leurs beaux talents la gloire que leurs parents s'étoient acquife par l'excellence de leurs pinceaux. Nous commencerons par Guillaume de Vos que nous croyons plus âgé que les trois fuivants. Il étoit fils de Pierre de Vos & neveu de Martin de Vos artiftes d'Anvers, où il naquit, fans qu'on fache en quel tems. Iffu d'un pére qui étoit auffi fils d'un peintre affez habile pour avoir été trouvé digne d'être reçu dans l'académie établie dans cette ville, la peinture devint l'objet de fes occupations & de fes études dès le bas âge, & enfuite celui de fon panchant le plus vif. Il apprit les prémiers élements de cet art dans la maifon paternelle : mais fon oncle Martin, dont nous avons fait mention, charmé des belles difpofitions que fon neveu faifoit paroître, fe chargea de fon éducation & l'appella chez foi, dans le deffein de le former, en lui découvrant tous les fecrets de fon art, qu'il avoit appris du Tintoret, ou puifé dans les meilleurs maîtres italiens pendant fon féjour en ce païs.

Le jeune de Vos profitant fagement des leçons d'un oncle fi généreux, & auffi zèlé pour fa perfection, qu'habile dans fon art, fit des progrès rapides dans cette école, & s'éleva au deffus de prefque tous les éleves qui venoient en grand nombre prendre les leçons de Martin de Vos. S'il s'en eft trouvé parmi eux à qui il dut céder le pas, ce n'a été que Venceflas Coeberger, pour les autres quelque habiles qu'ils ayent été, ils font toujours demeurés au deffous de lui, & tous les auteurs conviennent que Coeberger & lui ont été les plus excellents artiftes qu'ils foient fortis de l'école de Martin de Vos. Il eft furprenant que les écrivains de la vie des peintres fe foient bornés ici en parlant de Guillaume de Vos, & qu'après avoir fait concevoir les plus belles efpérances de fes talents par le récit de fes beaux commencements, ils aient paffé fous filence les fuites qu'on en pouvoit juftement attendre. Tout ce qui nous refte à dire de lui fe réduit à ces circonftances, dont nous n'avons pu déterrer les dates, ni apprendre le détail. Sortant de chez fon oncle il alla à la perfuafion de ce fage confeiller chercher de nouveaux modéles à fuivre, de plus grands maîtres à imiter & des originaux plus parfaits à copier. Ne pouvant mieux les trouver réunis qu'en Italie, il y dirigea fes pas, y continua fes études & fatisfit fa curiofité en vifitant les écoles italiennes, les églifes & les palais de ce païs, où on ne fe laffe point d'admirer les chefs-d'œuvres des maîtres des beaux arts, qui en font un des principaux ornements. Tel eft le génie des grands artiftes : toujours défireux d'une plus grande perfection, ils ne peuvent démeurer tranquilles tant qu'ils n'ont approfondi & épuifé tout ce qui peut contribuer à étendre leurs progrès & à donner à leur art toute la perfection qu'on y peut fouhaiter.

Il revint enfuite dans les Païs-Bas, la patrie rappelle prefque toujours la plûpart des hommes à talents, il fe fixa à Anvers, fut fait membre de l'académie de peinture qui y floriffoit alors, où les peintres médiocres n'auroient pu trouver place, & felon toutes les apparences, il finit fes jours dans cette ville, qui lui avoit donné la naiffance. Nous ne difons rien de fa maniere ni de fes ouvrages, celle-là & ceux-ci font inconnus; foit que

les malheurs du tems les aient faits périr, ſoit que paſſés entre les mains des perſonnes qui n'en connoiſſent point le mérite, ils n'euſſent point eu le bonheur de tomber ſous les yeux des curieux capables de les remettre au grand jour, & de faire paroître par là les beaux talents de leur auteur, qui ſe trouvent en quelque maniere enſévelis dans l'oubli & privés des éloges qu'ils auroient pu prétendre avec juſtice.

COR-



CORNELIVS DE VOS
PICTOR ICONVM ANTVERPIÆ.

Ant van Dyck pinxit
Vosterman sculp.

Cum privilegio

CORNEILLE DE VOS

PEINTRE.

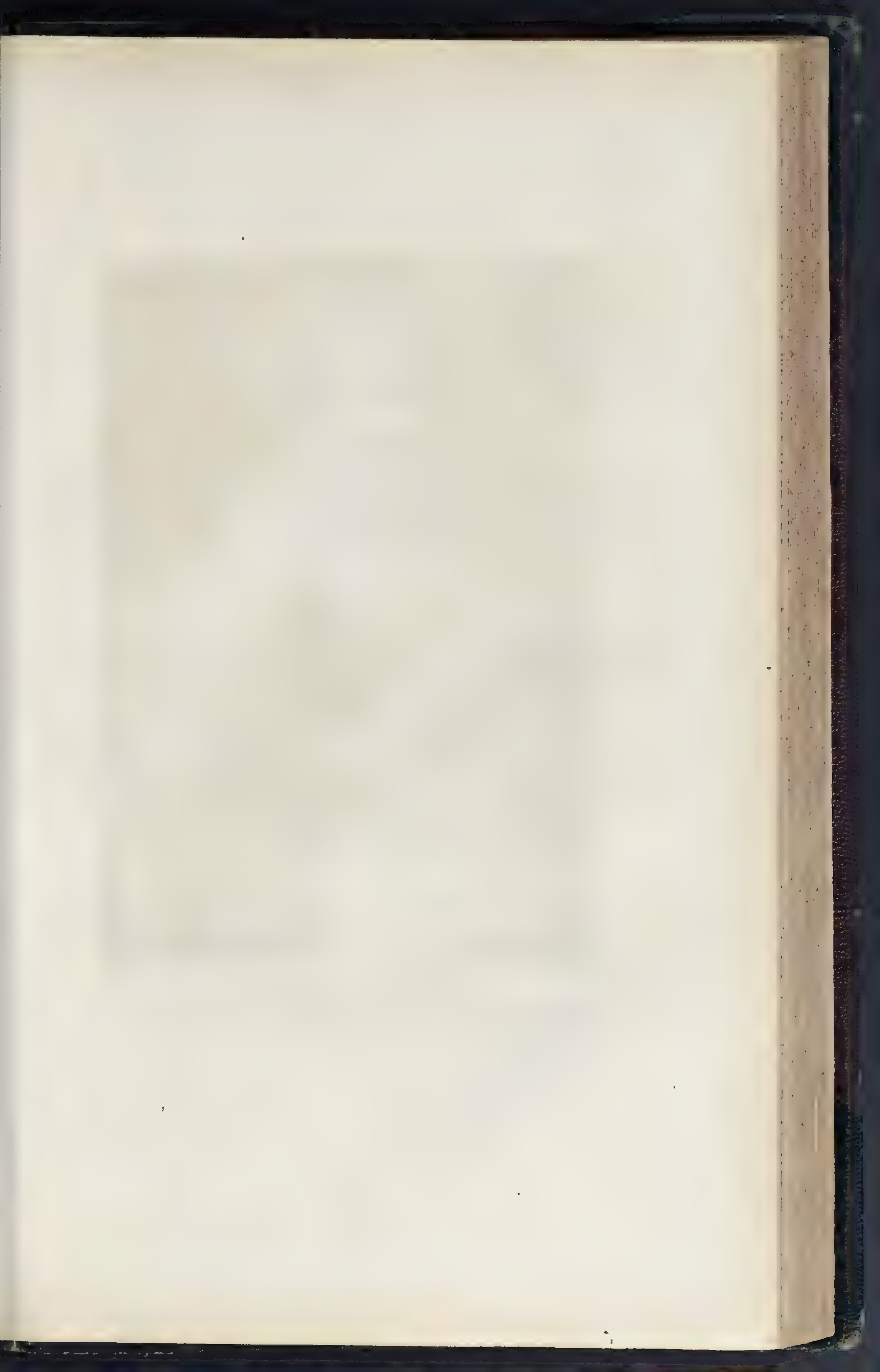
&c. &c. &c.

ON ne conteste point à la ville de Hulst la gloire d'avoir donné le jour à Corneille de Vos : mais on ne sait point au juste en quelle année. Il y a quelque apparence qu'il étoit neveu du précédent, & frére ainé de Paul de Vos, dont nous parlerons dans la suite. Leur pére se nommoit Pierre, & exerceoit ses talents dans la peinture en cette ville. De là il s'est transporté quelquefois dans celles du voisinage avec sa famille, lorsqu'il y eut a peindre des ouvrages de longue haleine, & c'est peut-être ce qui a donné sujet de croire à quelques-uns, que Paul de Vos naquit à Alost. Opinion que nous n'avons point cru devoir suivre, parceque nous ignorons les raisons sur lesquelles elle peut être fondée. Notre artiste encore moins connu que son frére, naquit vers l'an mil six cent quatre-vingt-dix. La nature l'avoit doué d'une physionomie heureuse, qui annonçoit la beauté de son génie, & son pére le destina de bonne heure à la peinture, que presque tous ses proches parents avoient exercée avec succès. La belle réputation, l'estime du public & les biens considérables, que Martin de Vos son grand-oncle avoit acquis par cet art, étoient des puissants motifs propres à engager ceux de sa famille à marcher sur ses traces, s'ils vouloient se faire un grand nom & jouir d'une fortune semblable à la sienne.

Corneille de Vos commença a apprendre les élements de la peinture, sous les yeux & la direction de son pére. L'authorité & les exemples des parents, font ordinairement beaucoup d'impression sur l'esprit des enfants, & les soins d'un pére pour son fils, ayant généralement parlant, des avantages qu'on ne trouve gueres dans ceux d'un étranger, ont aussi souvent plus d'efficacité. Un maître, craignant quelquefois de se voir surpasser dans la suite, par un éleve qui montre de belles dispositions, ne donne que trop souvent ses leçons avec réserve : mais un pére a des sentiments bien différents. Charmé de se voir renaître en quelque maniere dans ses enfants, il ressent une double satisfaction, lorsque trouvant ceux-ci dociles à ses instructions, il a lieu de se flatter d'y voir revivre avec avantage des talents & un art qui font l'objet de son amour & l'appui de sa fortune. Sa gloire, son intérêt, & un certain amour propre se mettent de la partie ; il s'ouvre sans reserve, & dévoile même avec joie à ses enfants dévenus ses éleves tous les secrets de son art, & leur trace la route sûre qu'ils doivent tenir, pour arriver à la plus haute perfection. Ce fut ce que Pierre de Vos fit pour l'avancement de son fils. Celui-ci profitant soigneusement des bonnes instructions de son pére, marcha à pas de géant dans l'aimable carriére de la peinture qui lui étoit ouverte. Chaque jour étoit marqué par de nouveaux progrès, & après avoir étudié quelques années dans cette école, il donna à son pére des preuves convainquantes, que s'il ne surpassoit point, du moins il égaleroit les grands artistes de son païs.

Plus avancé en âge, & dévenu assez habile pour ne trouver plus rién à apprendre sous la direction de son pére, il voyagea dans le dessein de se perfectionner : mais nous ne savons vers quelles contrées il dirigea ses pas, combien d'années durerent ses voyages dans les païs étrangers, ni quelles y furent ses études & ses occupations. Cette période de sa vie est entierement inconnue. La coutume des peintres flamands étoit d'aller voir les écoles d'Italie, & il est probable qu'il marcha sur leurs traces. Ceci cependant n'est que conjecture. Il revint dans sa patrie & s'établit à Anvers, où il a travaillé long-tems. Il tint chez soi une école de peinture, qui a été fort fréquentée. Plusieurs éleves distingués par leur savoir s'y sont formés, & leurs beaux talents ont rendu ceux de leur maître fort recommandables. Sa touche large, facile & décidée annonce le grand artiste. On le reconnoit aisément dans les ouvrages de Jean Cossiers, le meilleur de ses éleves, qui a sui-

vi ſon goût & ſa maniere dans preſque tout ce qu'il a fait en Flandre. Nous n'avons pu découvrir d'autres circonſtances de la vie de Corneille de Vos, & on ne trouve point vers quel tems il mourut. Tel fut le ſort de pluſieurs autres artiſtes ſes contemporains. Le mérite n'a pas été pour lui, ni pour eux un titre ſuffiſant pour engager les écrivains de ſon ſiécle à donner au public toute la connoiſſance de leurs perſonnes & de leur talents qu'on pourroit ſouhaiter, tandis qu'ils ſe ſont étendus fort amplement ſur le chapitre de quelques autres, qui avoient une capacité fort médiocre en comparaiſon de celle de notre artiſte & de ceux de ſa famille.





SIMON DE VOS

PICTOR IN HVMANIS FIGVRIS MAIORIBVS
ET MINORIBVS ANTVERP.

Ant. van Dyck pinxit.
Paul du Pont sculp.

Cum privilegio

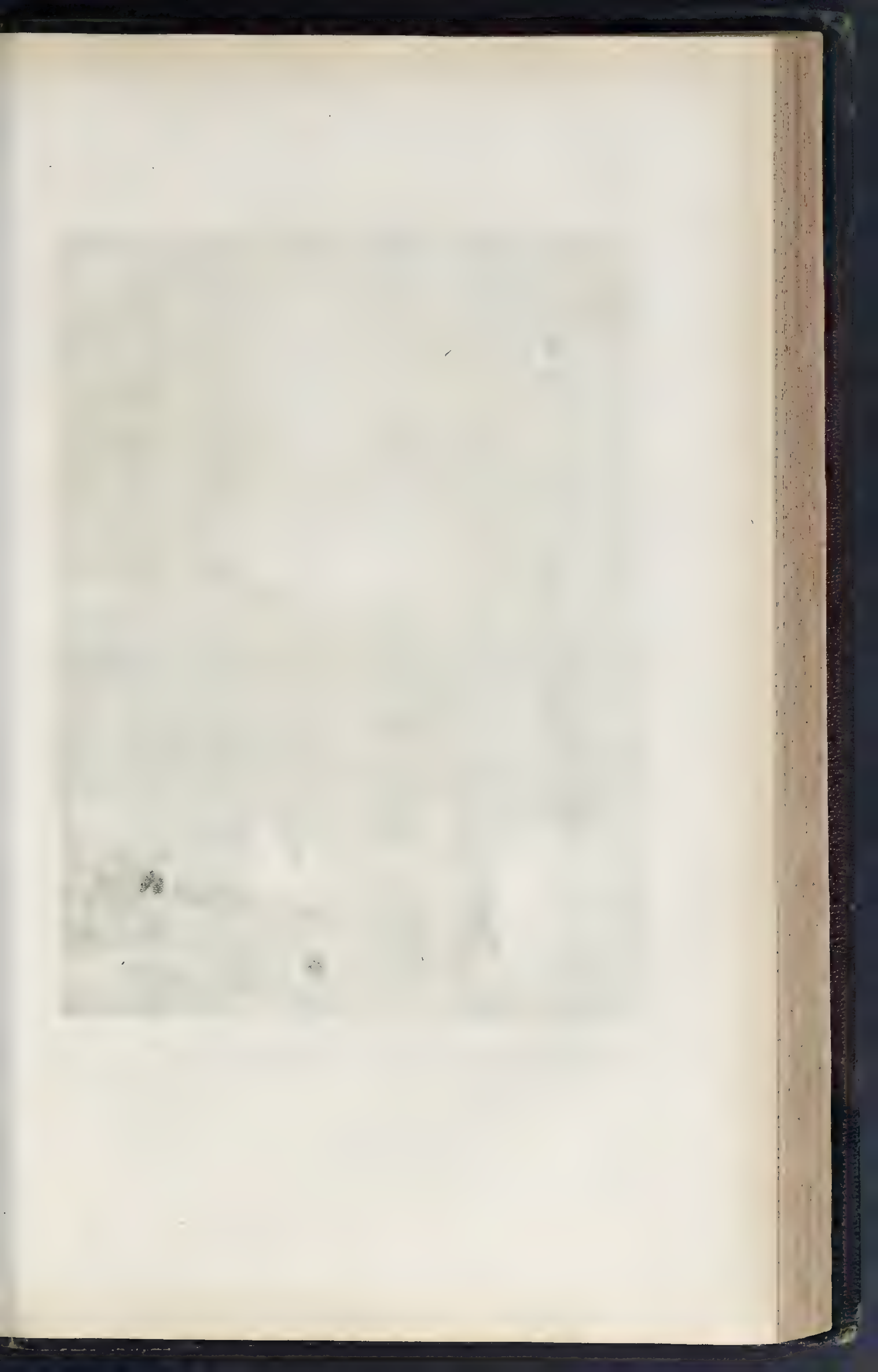
SIMON DE VOS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

QUoique plusieurs bons artistes nommés de Vos se soient distingués dans la peinture, pendant le cours du seiziéme & du dix-septiéme siècle, l'origine & la vie de chacun en particulier n'en est pas plus connue. On ne sait point qui fût le pére de celui dont nous devons parler ici. La seule conformité de nom dans un même païs, & un même talent dans la peinture, à la différence du goût près, peuvent donner sujet de croire qu'il étoit de la même famille que les précédents. Nous passerons légerement sur cet article. Ce n'est point sur la qualité de l'extraction d'un peintre, qu'il faut poser les fondements de son éloge: mais sur l'habileté qu'il a fait paroître dans son art. Il pourroit être issu d'un sang noble & illustre & avec cet avantage avoir rampé dans une médiocrité peu estimable. Au contraire quelqu'obscure que puisse avoir été sa naissance, s'il a possédé des talents supérieurs, il occupera toujours avec justice une place distinguée entre les excellents peintres, & ses ouvrages figureront avantageusement dans les cabinets les mieux choisis avec les chefs-d'œuvre des grands maîtres. C'est par ce seul endroit que nous voulons envisager Simon de Vos: les auteurs de la vie des peintres ayant gardé le silence sur l'histoire de la sienne, & s'étant contentés d'indiquer seulement la ville qui lui donna le jour, & le tems auquel il naquit. Nous commencerons avec eux, & au défaut de la connoissance des actions de sa vie, nous ferons une courte mention de ses ouvrages, principaux monuments de sa gloire, que la durée des tems a épargnés, & que les connoisseurs regardent toujours avec plaisir.

Suivant l'opinion commune Simon de Vos naquit à Anvers, en mil six cent trois, année féconde en peintres selon la remarque de Mr. Houbraken. On ne dit point de qui il apprit les prémiers élements de son art: mais on convient unanimément qu'il en possédoit à fond la théorie, & la pratique, & qu'il ne s'est point écarté de l'une ni de l'autre dans la composition & l'exécution de ses ouvrages. Il n'étoit point de ces artistes, dont le talent est borné à un seul genre de peinture: ses vastes études, ses méditations refléchies sur les principes de son art, & son assiduité au travail, avoient mis son pinceau en état de se signaler dans les plus beaux & les plus nobles sujets historiés. Un goût élevé lui donna de l'éloignement pour les sujets bas, où, quoique les beautés de l'art puissent se faire sentir, le génie du peintre n'y acquiert ordinairement que fort peu d'honneur. Dans la peinture il en est à peu près de ces derniers tableaux & des tableaux d'histoire, comme des farces & de la tragédie au théatre, on voit aisément combien un goût l'emporte au dessus de l'autre, toutes choses étant d'ailleurs égales. On en a vu assez souvent regretter beaucoup de peines & de tems employés à de belles bagatelles: au lieu qu'il arrive rarement de s'en répentir, quand on les a consacrés à des objets qui en étoient véritablement dignes. Le goût de Rubens n'est il pas préférable à celui de Brauwers?

Il y a toute apparence que ces considérations furent les regles que Simon de Vos suivit dans l'exercice de son art. Donnant à ses ouvrages tout le loisir nécessaire, pour les porter à un degré de perfection capable de mériter l'estime du public, à qui il se proposoit de plaire, il ne traita que des sujets propres à lui attirer l'approbation des personnes qui pensent & qui ont le goût bon, & nous ne trouvons nulle part qu'il ait jamais donné dans des Bambochades. Ses productions ordinaires étoient des tableaux d'histoire, dit Campo Weyerman. Il en fit quantité dans ce genre tant en grand qu'en petit, qui eurent la vogue & lui firent une belle réputation. Ceux-ci occupant une place honorable dans les cabinets des curieux sont les guarands certains de la supériorité de ses talents, & ceux là font l'ornement des sales dans les châteaux de la noblesse du païs & dans les mai-

ſons des riches particuliets. Les principales villes du Brabant comme Bruxelles, Anvers, Malines &c. en ont poſſédé la plus grande partie, mais nous ne voyons point qu'ils aient été beaucoup répandus au de là des Païs-Bas. Il n'en eſt pas de même des tableaux de chaſſe qu'il a peints avec beaucoup de ſuccès, & dont les payſages auſſi bien que les animaux annoncent un grand maître. Ils ſont les fruits de ſes quarts-d'heures perdus, & faiſoient ſouvent l'amuſement de ſon eſprit, lorſqu'il vouloit lui donner quelque relache, après avoir travaillé des ſujets qui demandoient beaucoup d'application. Les Princes d'Allemagne & les Seigneurs flamands témoignerent un empreſſement égal d'avoir des chaſſes de la façon de Simon de Vos. Les animaux y charment ſur tout par l'air de vie qu'il leur donnoit: ce qui fait croire qu'il en a quelquefois deſſiné d'après nature, ſoit dans les ménageries, ſoit en aſſiſtant lui-même aux parties de chaſſe. Un de ſes tableaux dans ce genre, qu'on voit chez l'Electeur Palatin, eſt plus que ſuffiſant pour conſtater ce que nous en avons dit.





PAVLVS DE VOS

Antverpiensis, pictor in omni genere animalium etiam venationum, nec minus Instrumentorum tum bellicorum tum aliorum per totum orbem celebris

A. van Dyck pinxit — *A. Lommelin sc.*

PAUL DE VOS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

MEssieurs Houbraken & Descamps ne s'accordent point sur le lieu ni sur le tems de la naissance de Paul de Vos. Le prémier dit qu'il naquit à Hulst, petite ville de la Flandre hollandoise, en l'année mil six cent sept, & le second le fait naître à Alost, ville la plus orientale de cette Province, en l'an mil six cent. Sans vouloir décider en faveur de l'un ou de l'autre, l'amour du vrai nous fait pancher pour l'opinion du prémier. Nous en disons la raison en parlant de Corneille de Vos. Il n'est point étonnant que le lieu & le tems de la naissance de notre artiste ne soient pas bien certains, la suite de sa vie étant encore plus inconnue. Ce n'est point par la plume des historiens que sa mémoire s'est conservée: mais c'est principalement par le rare mérite de ses ouvrages, & à en juger par eux, il fut un de ces peintres qui apporta en naissant les germes précieux des beaux talents, qui lui ont acquis une grande réputation dans la suite. Si l'éducation y a contribué en quelque chose, la nature semble en avoir fait la meilleure partie, tant en qualité de principe que d'original. C'est elle qu'il copioit par tout dans ses paysages ainsi que dans les animaux, dont il avoit coutume de les peupler, & il le faisoit avec une facilité que les meilleurs maîtres ne sauroient inspirer, si cette grande maîtresse n'avoit auparavant jetté d'une main libérale les heureuses sémences dans l'ame de ceux qu'elle a destiné pour exceller dans la peinture.

Si on pouvoit douter que la fortune ait paru quelquefois une dure marâtre à l'égard de certains habiles artistes, nous ferions parler ici les Gysbrechts Thys, les Hercules Zegers & plusieurs autres: mais elle n'eut jamais de caprice pour Paul de Vos, elle lui fut toujours une mére bienfaisante, & non contente de le combler de biens dans son païs, elle l'accompagna constamment dans ses voyages, & lui menagea l'estime des grands pour qui il a presque toujours travaillé. Bien différent d'un grand nombre de peintres qui doivent chercher le debit de leurs tableaux, il fut souvent obligé de se dérober à la vue des curieux, parcequ'il ne pouvoit satisfaire à leurs désirs de posséder de ses ouvrages, & qu'ils étoient ordinairement retenus avant-même que d'être commencés. Il fut donné à fort peu de particuliers de pouvoir en obtenir, à cause du grand prix, dont l'Empereur & le Roi d'Espagne les payoient. Mr. Houbraken nous apprend qu'il voyagea dans plusieurs cours de l'Europe, où ses travaux & sa sage conduite lui firent beaucoup d'honneur & lui mériterent de grandes récompenses. Sa Majesté Catholique l'appella à Madrid & lui fit des présents considérables en reconnoissance des belles chasses, dont il avoit enrichi plusieurs appartements de ses palais.

Il n'a point tenu au Roi d'Espagne que notre artiste se fixât dans sa capitale: mais l'amour de la patrie l'emporta sur les bontés & sur les désirs de ce Prince. De Vos partit regretté des Espagnols, après leur avoir laissé des marques de son talent capables d'éterniser sa mémoire, & arriva dans les Païs-Bas à la satisfaction de la prémiere noblesse, qui faisoit une grande estime de ses tableaux. Le Duc d'Arschot un des plus puissants Seigneurs de ces Provinces, fut celui qui l'occupa le plus. Outre les grandes chasses qu'il lui fit faire pour la décoration de ses châteaux, il acheta bien cher tout ce qu'il put trouver de sa façon & en forma un cabinet qui a souvent mérité les éloges des curieux & des connoisseurs. Paul de Vos travailloit encore pour ce Seigneur en mil six cent soixante-deux: mais on ne sait point s'il vecut encore long-tems après, ni où il mourut, après avoir été si recherché & estimé, pendant le tems, où sa vie est connue du moins en partie: ainsi celui qui avoit été chéri des plus puissants monarques de son tems, à cause de ses rares talents, fut presque oublié par les auteurs ses contemporains.

Pour ce qui regarde ſes ouvrages, nous ajoûterons en finiſſant le recit abregé de ſon hiſtoire, que les chaſſes & les animaux furent les ſujets les plus ordinaires de ſes compoſitions. Dans ceux-ci ſon pinceau guidé principalement par la nature, en ſuivoit heureuſement la variété. Sa touche y eſt vraie juſqu'à tromper la vue, légere & fort expreſſive. Elle rend parfaitement les paſſions, tant dans les figures humaines que dans celles des animaux, & il ſe trouve peu d'artiſtes, qui aient peint ceux-ci avec autant de reſſemblance qu'il a fait. On a vu encore quantité de tableaux de ce maître, repréſentant des batailles, où les horreurs de la guerre & les différents caractéres des combattants ſont exprimés avec une énergie ſurprenante. Il a donné à ſes figures tout le feu & toute l'action qu'on pouvoit y ſouhaiter, les chevaux ſemblent ſe mouvoir avec fierté & intrépidité, comme s'ils entroient dans les ſentiments de ceux qui les montent. Maître abſolu de ſon pinceau, il fait voir par ces ſortes de piéces, qu'il ſavoit peindre d'une maniere forte & vigoureuſe lorſque le ſujet l'exigeoit, & faire ſuccéder à propos des touches libres & un goût heurté à la délicateſſe du travail, qu'on remarque dans quelques-uns de ſes payſages & dans les figures qu'il y a toujours introduites avec choix, pour rendre ſes compoſitions plus riches & ſes ſujets plus intéreſſants.

PIER-



PETRVS BREVGEL

ANTVERPIÆ PICTOR RVRALIVM ACTIONVM.

Ant. van Dyck fecit aqua forti

PIERRE BREUGHEL

DIT LE JEUNE PEINTRE.

&c. &c. &c.

CE Pierre Breughel étoit frére de Jean Breughel, dont nous parlerons ci-après. Il ſeroit aiſé de croire ce que nous trouvons de ces deux fréres dans divers auteurs qui ont écrit la vie des peintres, où qui en ont parlé en d'autres occaſions, ſi on les liſoit ſéparément. Quelques fautes d'impreſſion qu'on ſuppoſeroit avoir été copiées d'un auteur par un autre avec précipitation & ſans examen, aideroient à concilier la narration de l'un avec celle de l'autre, & ſi on y trouvoit point toute la vrai-ſemblance qu'un lecteur éclairé eſt en droit d'exiger d'un hiſtorien, on éviteroit du moins des contradictions ou des impoſſibilités bien marquées, que l'on trouve dans le recit qu'ils en font, lorſqu'en liſant la vie des deux fréres, on cherche à s'en éclaircir dans celle du pére. Ici on découvre des faits, peut être vrais en eux-mêmes : mais qui répugnent abſolument entre eux & ſe détruiſent par les dattes qu'on y a miſes. Nous donnerons du jour à ce recit obſcur, après avoir dit briefvement ce qui eſt généralement avoué de Pierre Breughel *le vieux*. Il étoit fils d'un payſan de Breughel village ſitué près de Bréda, il apprit la peinture de Pierre Coek; paſſa enſuite en France, de là en Italie & revint à Anvers où il fixa ſon ſéjour juſqu'à ce qu'il alla ſe marier avec la fille de ſon maître. Pour lors il s'établit à Bruxelles, & y mourut. Il s'étoit fait aggréger à l'école des peintres d'Anvers.

L'auteur de l'abregé de la vie des peintres imprimé à Paris en 1745 chez André de Bure l'ainé, rapporte les mêmes choſes & dans ſon recit marque la naiſſance du pére en 1565, ſon aggrégation à l'école d'Anvers quatorze ans avant ſa naiſſance, c'eſt-à-dire, en 1551. prémiere impoſſibilité. La naiſſance d'un de ſes fils en 1575 deuxiéme impoſſibilité morale, & qui pour la rareté du fait auroit ſouvent été remarquée, ſi elle eut été une réalité. Le vieux Breughel ayant aimé à plaiſanter, auroit fourni par une paternité ſi précoce abondante matiere de plaiſanterie. On dira que ce ſont des fautes d'impreſſion, je veux bien en convenir: mais ces fautes d'impreſſion ſont en partie ſoutenues par la ſuite du diſcours. L'auteur marque la mort du fils à l'âge de ſoixante-ſept ans, en 1642, tems auquel quelques auteurs ont marqué celle du pére, auroit-il confondu l'un avec l'autre dans le court recit qu'il en fait? il à donné ſéparément la vie d'un des deux fréres, & il a eu ſoin de marquer à la marge lorſqu'il parloit de l'autre dans la vie du pére. Abrégeons cette critique; les faits ſe détruiſent d'eux mêmes ou du moins leurs dattes: il ſeroit inutile de les refuter. L'auteur du dictionaire des beaux arts eſt tombé dans quelqu'unes de ces fautes quoique marquées, pour ainſi dire, en gros caractéres. On peut les y voir aux articles des deux Breughels. La plûpart des autres auteurs ont évité ce détail parcequ'ils n'y ont peut-être point trouvé la certitude qu'ils auroient ſouhaittée. Nous ſuivrons leur exemple & ne raconterons ici la vie de ce peintre que ſuperficiellement ſans fixer d'époque. Nous citerons nos guarands, afin que ſi ce que nous avancerons ne ſe trouve point d'accord avec ce que d'autres en ont dit, on puiſſe voir la ſource, où nous l'avons puiſé, & être convaincu que nous avons fait choix de ce que nous avons cru de plus vrai-ſemblable.

Pluſieurs excellents artiſtes ont porté le nom du lieu de leur naiſſance & negligé celui de leur famille. Il y a quelque apparence que Breughel le vieux en uſa ainſi, & tranſmit ce nom à ſes fils. Mr. le Comte nous le fait ſoupçonner en diſant, tome ſecond page 217., qu'il porta le nom du lieu de ſa naiſſance, & qu'il y avoit des Princes parmi ſes ayeuls. En ce cas il ſeroit originaire d'une famille noble & illuſtre, dont une branche au moins auroit été confondue par des revers de fortune avec les payſans & réduite à vivre dans cet état. Le fils, dont nous parlons ici, naquit à Bruxelles, vu que ſon pére s'y étoit établi par ſon mariage, & qu'il n'en ſortit plus. Ayant perdu ſon pére dans ſa jeuneſſe il alla apprendre les principes de la peinture chez Coningsloo ou Cooninxloo qui épouſa la veuve d'un des petits-fils de Pierre Kock. Quoique ce maître s'attachât principalement au

portrait, notre jeune Breughel donna dans un genre tout différent, où il excella dans la ſuite. Lorſqu'il ſe vit en état de pouvoir profiter de l'étude des grands maîtres, il paſſa en Italie. Il ſemble que cette école n'étoit pas moins conſiderée des peintres flamands, que ne furent autrefois celles de Corinthe & d'Athénes parmi les Grecs, où les ſciences attiroient même quelquefois de grands perſonnages d'Italie.

Soit que ſon inclination le portât à voyager, ſoit que la coutume du tems & du païs le déterminât, il marcha ſur les traces de ſon pére, paſſa les Alpes, & comme lui ſe fit connoître par les beaux ouvrages qui ſortirent de ſon pinceau. Le Grand-Duc de Toſcane en ayant oui parler, l'employa à peindre dans ſon palais, où il a repréſenté Orphée jouant de la lire devant Pluton & Proſerpine aſſis ſur leur trône. Ces ſortes de piéces étoient parfaitement du reſſort de ſon pinceau, car nous apprennons d'une voix commune que ſon goût dominant étoit de peindre des ſiéges de villes, des feux & des incendies. Il pouvoit laiſſer prendre un libre eſſort à ſon eſprit dans cette occaſion, où il s'agiſſoit de peindre des divinités Infernales, dont on a feint le ſéjour enflammé. Le même auteur nous apprend qu'il y fit auſſi un payſage repréſentant la tentation de St. Antoine au déſert, c'eſt celui que nous avons critiqué au commencement de ce diſcours, mais il ne nous dit point quel en fut le ſuccès. Il n'eſt point difficile d'y ſuppléer par conjecture. Le Grand-Duc étoit connoiſſeur, il aimoit la peinture & les peintres, ne faiſoit mettre la main au pinceau qu'à ceux qu'il croyoit dignes de ſes récompenſes, & ne laiſſoit placer dans ſes galeries ou dans ſon palais, que des ouvrages qui ſentoient le grand-maître; ainſi l'occupation que Breughel trouva chez ce Prince eſt un préjugé favorable à ſon mérite & à celui de ſes tableaux.

Il revint en Flandre, ſon talent lui fit un nom, mais il ne paroît point qu'il ait égalé ſon pére ou ſon frére, ſes ouvrages ſont plus rares que les leurs & ne ſont point ſi recherchés. La coutume qu'il avoit de repréſenter des diables & des embraſements lui ont fait donner le nom de Breughel d'enfer, & non ſes mœurs, que nous croyons ſans réproche. Le nom de Pierre qu'il avoit de commun avec ſon pére, nous empêche de rapporter pluſieurs autres circonſtances, de crainte d'attribuer au fils ce qui ſeroit propre au pére, ceux qui ont parlé de ces artiſtes n'ayant point toujours joint à leurs noms les épithetes par leſquels on les diſtinguoit. Le lieu & le tems de ſa mort & les autres particularités de ſa vie ne ſont point venues à notre connoiſſance, les auteurs flamands ayant gardé le ſilence ſur ſon chapitre & quelques françois qui en ont fait mention ne nous paroîſſant point aſſez inſtruits là-deſſus, pour oſer avancer ici ce qu'ils en ont rapporté. On dit que ſes deſſeins ſont plus détaillés que ceux de ſon pére, mais on obſerve en même tems que celui-ci employoit moins de bleu dans les fonds de ſes tableaux que l'autre.

Avant que de finir nous obſerverons que trois Breughels ſe ſont diſtingués dans la peinture, le pére & les deux fils, & que le génie ſatyrique à trouvé à chacun ſon ſobriquet particulier. L'eſprit facétieux du pére qui méloit toujours quelque trait de cette trempe dans ſes tableaux même les plus ſérieux l'a fait appeller par les flamands Pierre le Drole. Quoiqu'ils conviennent d'ailleurs que cette plaiſanterie ne ſe remarquoit gueres que dans ſon pinceau. La coutume de s'habiller proprement & de porter des habits de velour, à attiré à Jean le Sobriquet de Breughel de velour, & celui, dont nous parlons ici, ayant montré un goût décidé à peindre des diables des incendies & les feux, dont ont à coutume de déſoler les villes aſſiégées lui ont fait donner celui de Breughel d'enfer comme nous avons dit ci-deſſus. Nous ſerions obligés à Mr. le Comte s'il nous avoit indiqué le nom de la famille illuſtre, d'où il a tiré l'origine primitive de ces artiſtes & nous découvririons peut-être que ces noms ridicules qu'on leur a donnés, avoient leur ſource dans une ſécrete jalouſie contre eux: mais n'avançons rien témérairement, & défendons à nos ſoupçons d'aller chercher du myſtére dans la conduite d'autrui, & principalement dans celle des morts, dont les cendres ont acquis le droit de répoſer en paix.

THEO-



THEODORVS VANLONIVS
PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM MAIORVM LOVANII.

Paul du Pont sculp
Ant van Dyck pinxit.

Cum privilegio

THEODORE VAN LOON
PEINTRE.
&c. &c. &c.

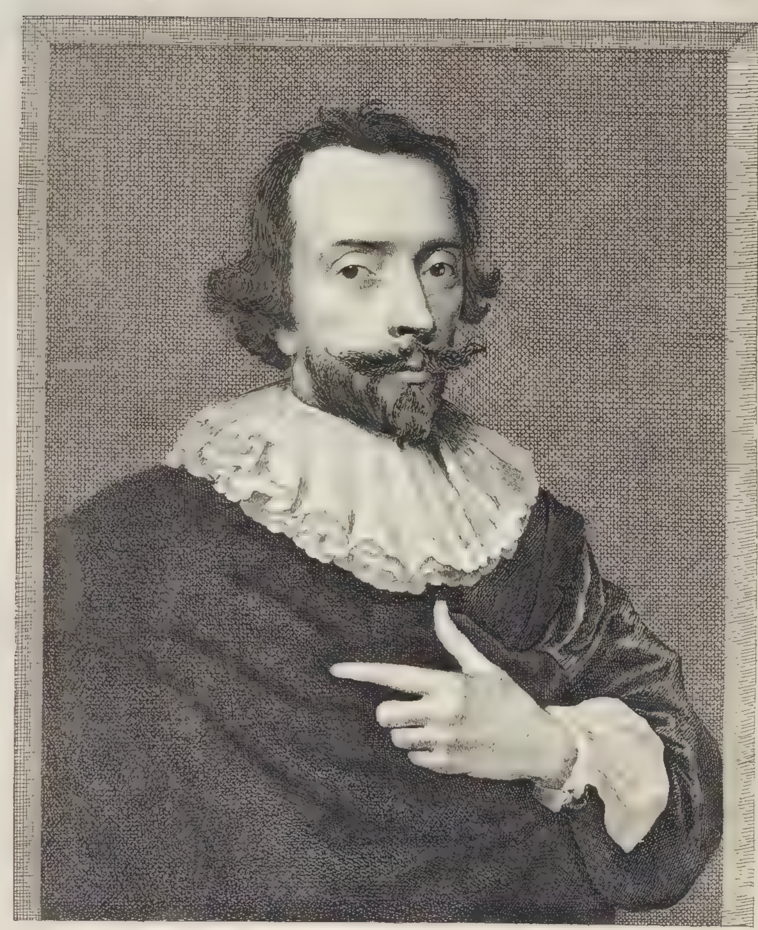
MR. Houbraken, dans ſon grand théatre des peintres du Païs-Bas, parlant de Théodore van Loon, rapporte qu'il étoit natif de la ville de Louvain, & ſelon la maniere dont il s'y explique, ce fut vers la fin du ſeiziéme ſiécle qu'il y vint au monde, mais Mr. Deſcamps, qui a écrit depuis peu la vie des peintres flamands avec beaucoup de ſoin & d'exactitude, aſſure que la ville de Bruxelles donna la naiſſance à cet excellent artiſte ſans en marquer le tems, cependant l'inſcription miſe au bas de ce portrait gravé par Paul Ponce qui fut ſon contemporain, ſemble favoriſer l'opinion de Mr. Houbraken. Sa famille, ſon maître & les prémiers années de ſa vie ſont des choſes ignorées, & ſelon toutes les apparences elles demeureront inconnues, de même que les principales circonſtances de ſa vie, qui auroient pu faire paroître ici dans le peintre habile, le bon citoyen & le galant-homme : perſonnage toujours déſiré dans la ſocieté, dont le caractére eſt aſſûré de plaire, & dont les exemples ne peuvent être qu'inſtructifs & agréables. Mais où pourroit-on aller conſtater aujourd'hui les faits qui nous le montreroient tel, les auteurs de ſon tems ayant négligé de coucher par écrit les principales particularités de ſa vie? Théodore van Loon loin de leur être redévable à cet égard; pourroit plutôt ſe plaindre de leur ſilence, ſi ſon talent n'avoit ſuppléé à ce défaut. C'eſt lui qui l'a tranſmis juſqu'à nous, ce ſont ſes ouvrages qui publient hautement ſon excellence, & c'eſt par eux, que ſa mémoire devenue précieuſe aux yeux des connoiſſeurs, continuera de l'être tant que ceux-là ſubſiſteront, quand même toutes les langues ſe tairoient, & que toutes les plumes ceſſeroient d'écrire ſur ſon chapitre.

Ayant appris les élements de la peinture dans ſa patrie, & dévenu aſſez bon peintre pour pouvoir ſubſiſter honorablement de ſon art, il alla continuer ſes études en Italie. Dans ce ſéjour des beaux arts & que l'on peut regarder comme la patrie des plus excellents artiſtes, il s'attâcha long-tems à ſe former ſur les beautés que l'on admire dans les ouvrages de Raphael. Pendant qu'il s'appliquoit à copier ce rare original, il fit connoiſſance avec Carlo Maratti qui avoit choiſi le même maître pour être guide de ſon pinceau & de ſa maniere. Les mêmes vues les appellant journalierement dans les mêmes endroits, ils lierent enſemble une étroite amitié, & bientôt la maniere de Maratti, qui tenoit beaucoup de celle de Raphael, plut à ſon ami van Loon juſqu'au point qu'on la reconnoit dans tous les ouvrages que celui-ci a faits depuis. Il demeura un bon nombre d'années en Italie, où Florence & Rome l'occuperent ſucceſſivement. On voit encore avec plaiſir quantité de ſes tableaux qui décorent les palais & les égliſes de l'une & de l'autre de ces deux villes, & qui prouvent avec pluſieurs autres que la Flandre a produit d'excellents peintres.

Revenu de Rome à Bruxelles, il y travailla avec beaucoup de réputation. Ses ouvrages y furent recherchés, & preſque toutes les principales villes du voiſinage voulurent en poſſéder. On y reconnoiſſoit par tout le grand goût de l'école italienne; une belle élevation dans toutes les piéces qu'il compoſoit : un deſſein fin & exact dans les figures, des phyſionomies accompagnées de nobleſſe & de Majeſté, enſorte que ſi ſon coloris eût toujours répondu à ces avantages, on auroit pu le croire véritablement italien, tant il reſſembloit à Maratti dans les productions de ſon pinceau. C'eſt à ſes ombres principalement qu'on a quelquefois trouvé à rédire. Pour ſes tableaux ils ſont généralement eſtimés, exceptez quelques-uns, qu'on dit tirer ſur le noir. Selon l'opinion commune, Théodore van Loon mourut à Bruxelles après s'y être fait un beau nom & des amis : mais on ne dit point en quelle année. Ses ouvrages les plus connus dans les Païs-Bas ſont, deux tableaux d'autel dans l'égliſe des carmelites de Bruxelles & pluſieurs en petit dans celle de ſaint Gau-

geri de la même ville. L'églife des Béguines de malines eft ornée de deux grands tableaux de fa façon, dont l'un repréfente l'adoration des Mages, & l'autre la vifitation de la vierge Marie, & dans l'églife des Jéfuites, on en voit un autre repréfentant faint François Xavier profterné devant Marie & l'enfant Jéfus. Des demons & des forciers qui femblent fuir derriére le faint, font allufion à la puiffance qu'on lui a attribuée fur les efprits immondes.

AN-



ANTHONIVS VAN OPSTAL. BRVXELLENSIS PICTOR ICONVM.

Anthonius van Dyck pinxit *Jacobus de Man exc.*

ANTOINE VAN OPSTAL
PEINTRE.
&c. &c. &c.

Antoine van Opſtal étoit natif d'Anvers, où il apprit à fond le deſſein & la peinture, & d'où nous ne voyons point qu'il ait ſorti pour aller étudier dans les païs étrangers le goût & la maniere, dont ſes compatriotes ont paru pour la plûpart ſi curieux: mais content des copies excellentes qu'ils en avoient rapportées, & des ouvrages de Rubens qu'on pouvoit conſulter alors comme un original vivant, il s'appliqua ſi utilement aux unes & aux autres, qu'il fut regardé avec juſtice comme un des plus habiles peintres de ſon tems. Quand les auteurs ne nous en aſſûreroient point, les égliſes & les chapelles de la ville d'Anvers, dont les autels ſont ornés de ſes tableaux, le diroient hautement, & beaucoup de maiſons appartenantes à la nobleſſe de la ville & des environs, où les grands ſujets hiſtoriés qu'il a peints, décorent des appartements entiers pourroient en convaincre les connoiſſeurs. Il eſt aiſé de voir quel fut ſon talent principal & ſon occupation favorite. Quoique petit de taille, à ce que l'on dit, il donna dans les ſujets les plus grands & les plus majeſtueux, d'où il ne deſcendoit, que pour peindre des nimphes d'une rare beauté, & des figures d'enfants, qu'il faiſoit orner de fleurs par les meilleurs artiſtes d'Anvers & de Bruxelles, qui excelloient dans ce genre de peinture, le faiſant rarement lui-même, parceque ſon inclination le portoit beaucoup plus à peindre des figures humaines. Peut-être auſſi n'y auroit-il pas ſi bien réuſſi: car ſouvent un peintre, comme un autre artiſte, n'eſt pas moins curieux de donner des preuves authentiques de l'étendue de ſes talents que de leur beauté.

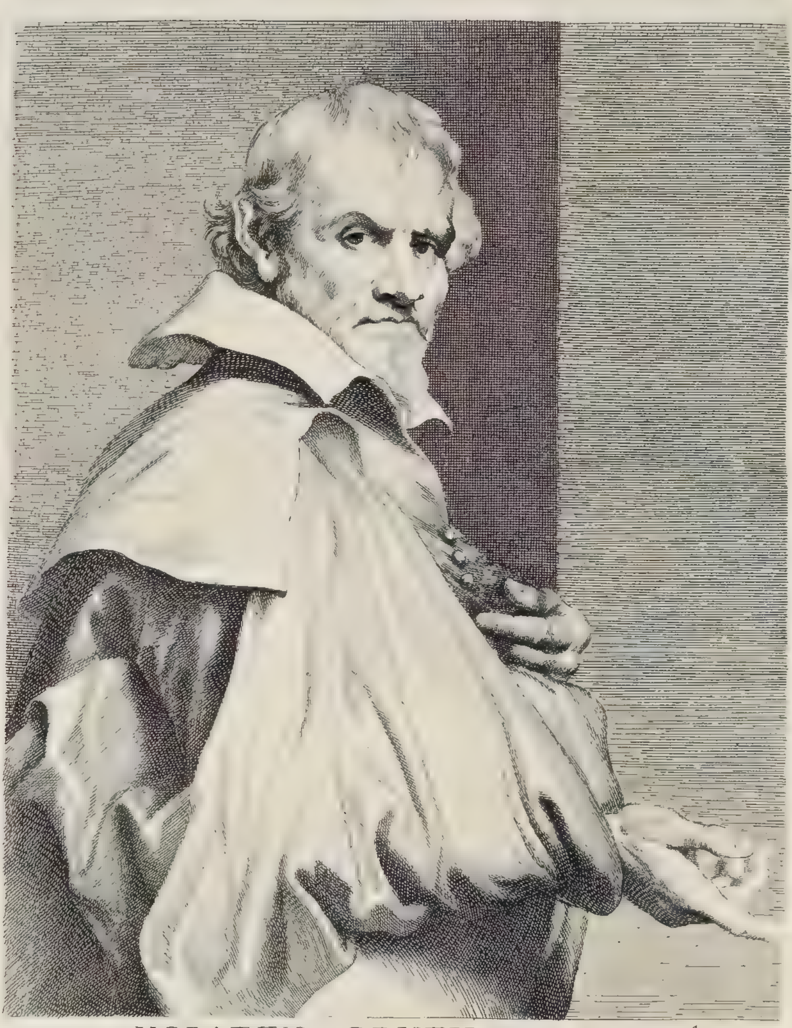
Comme il ne s'étoit point appliqué pendant ſa jeuneſſe à ſe faire une maniere particuliere: mais qu'il s'étoit toujours attaché à copier fidélement ce qu'il avoit pu découvrir de plus excellent dans la ville d'Anvers, il s'acquit beaucoup plus d'honneur lorſqu'il travailla d'après les grands maîtres que par les piéces de ſon invention. Le pinceau étant ſon talent principal & l'ordonnance le foible de ſon art. Mais la longue habitude qu'il avoit contractée de rendre fidélement les ouvrages d'autrui, lui ayant donné la facilité de ſe transformer heureuſement, pour ainſi parler, en tous ceux qu'il choiſiſſoit pour modéles, ne le dédommageoit-elle point du défaut d'excellence dans cette partie de ſon art qu'on appelle l'ordonnance? Nous n'entreprendrons point d'en décider, & nous en laiſſerons le jugement aux maîtres de l'art: mais il eſt certain que pouvoir prendre autant de manieres qu'on copie de différents maîtres, eſt un talent aſſez rare dans la plûpart des peintres, dont on reconnoit la main, dès qu'ils l'ont miſe à un ouvrage. Ce don d'une imitation parfaite réuſſit ſi bien à van Opſtal, qu'il ſe fit admirer par là de tous les connoiſſeurs flamands & françois. Un ſeul exemple conſtatera invinciblement qu'il le poſſédoit & nous l'alléguerons pour conclure ſon éloge.

Un tableau d'autel peint par Rubens & qui orne le rétable de la chapelle de la confrairie du Mail dans l'égliſe de notre-Dame à Anvers, eſt celui dont nous voulons parler. Il conſiſte en cinq grandes piéces différentes. La principale couvre le contre-rétable & repréſente une deſcente de croix. Le dedans d'un des volets le myſtére de la viſitation de la Vierge Marie, & celui de l'autre le juſte Siméon ſous la figure d'un venérable viellard, tenant l'enfant Jéſus entre ſes bras, & tout brillant des rayons de la Divinité qu'ils rejailliſſent ſur lui. Leur dehors repréſente d'un côté ſaint Chriſtophle d'une taille giganteſque, portant le ſauveur du monde ſur ſes épaules & pliant ſous ce fardeau précieux & de l'autre un religieux, qui la lanterne à la main ſemble éclairer les pas de ce Saint. Ce grand & rare morceau qui a toujours été regardé comme le chef-d'œuvre du célebre Rubens, avoit excité depuis long-tems la convoitiſe de quelques curieux en France: mais voyant

qu'ils ne pouvoient l'obtenir à prix d'argent, ils résolurent de le faire copier le plus exactement qu'il seroit possible, afin de satisfaire en quelque maniere leur curiosité. Le talent d'Antoine van Opstal leur étoit connu, ils jetterent les yeux sur lui pour l'exécution de leur dessein. Notre artiste s'en chargea avec plaisir, & s'en acquitta d'une maniere qui surpassant de beaucoup leur attente, les remplit de joie & d'étonnement. Il ne fit gueres moins d'honneur à son talent par cette copie, que Rubens en avoit acquis par l'original, & tous les connoisseurs convinrent unanimément, que la France ni les Païs-Bas ne possédoient point de peintre capable d'exécuter des piéces comparables à ces deux chefs-d'œuvre dans leur différent genre.

La maniere ordinaire de vivre d'Antoine van Opstal étoit une routine journaliere qu'il tint constamment jusqu'à sa mort, dont on ne trouve ni la date, ni le lieu dans les auteurs: cependant on ne doute point qu'il ne mourût à Anvers. Assidu au travail, il s'y occupoit depuis son lever jusques vers le soir. Pour lors il donnoit quelques heures de relâche à son esprit, en allant se divertir dans la compagnie de ses amis & des autres peintres, où ils avoient coutume de s'assembler à ce dessein. Jean Mytens très connu par ses beaux portraits fut un de ses éleves.

HO-



HORATIVS GENTILESCIVS, ITAL.

PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM, IN ANGLIA.

Ant. van Dyck pinxit · *Vosterman sculp* · *cum privilegio*

HORATIUS GENTILESCUS

PEINTRE ITALIEN.

&c. &c. &c.

LA plûpart des bons peintres flamands, ont abandonné pendant quelque tems leur patrie pour aller en Italie. Quelques-uns s'y ſont établis & après y avoir paſſé leur vie y ſont morts, preſque inconnus de leurs compatriotes. Cette région n'a dédommagé la Flandre des grands artiſtes qu'elle lui enlevoit que par un fort petit nombre des ſiens. Notre Horace Gentileſcus que les Flamands nommoient *Gentiel*, fut un de ceux-là. Il étoit natif de Florence véritable pépiniere de peintres & heureux refuge des beaux arts en Occident, lorſque la barbarie mahométane les chaſſa de l'Orient. Sandrart ſon intime ami & contemporain ne marque point le tems de ſa naiſſance. Ceux qui ont écrit après lui ſur le même ſujet n'ont point ajoûté à la connoiſſance qu'il en donne, & les Italiens ne l'ayant point compté dans leurs différentes écoles, parcequ'il quitta leur païs de bonne heure & n'y retourna pas, il eſt demeuré inconnu en quelque maniere, & on ne ſait de qui il a été éleve: ainſi étant obligé de ſuivre Sandrart, nous ne ferons point mention des commencements de ſa vie.

Dès qu'il ſe ſentit en état de plaire au public par ſon pinceau, il réſolut de voyager, afin de voir ce qu'il y avoit de plus curieux en Europe. Il commença par l'Eſpagne, où il fit quelques grands tableaux pour Sa Majeſté Catholique, qui ont été placés au palais de l'Eſcurial avec ceux des autres peintres italiens, qui décorent les appartements de cette maiſon royale. De là il s'embarqua pour paſſer en Angleterre: mais après y avoir fait quelque ſéjour, ne trouvant point à s'y occuper ſelon ſes vues, il partit & vint dans les Païs-Bas. La beauté de ſes ouvrages l'y fit connoître preſqu'auſſi-tôt & rechercher avec empreſſement. Sa réputation volant rapidement d'une Province à l'autre, fut ſolidement établie par tout où ſes tableaux parurent. Il excelloit ſur tout, dans la repréſentation des grands ſujets d'hiſtoire. Le Brabant & la Hollande l'occuperent alternativement, & dans l'un & dans l'autre il s'y acquit de l'honneur & des amis, tant par ſon talent pour la peinture, que par ſes maniere honnêtes, & ſon genre de vie noble & réglée. Affable à l'égard d'un chacun, prévenant & généreux envers ſes amis, il ne fréquentoit que les meilleures compagnies, où il étoit d'autant mieux reçu que négligeant les uſages de ſa patrie, il s'accommodoit prudemment à ceux des étrangers parmi leſquels il vivoit.

Ce fut pendant ſon ſéjour en Hollande, qu'il contracta amitié avec Sandrart ſon hiſtorien, & qu'il conſeilla à celui-ci d'aller voir les écoles italiennes, & ce fut principalement de là que le bruit de ſes talents paſſa juſqu'aux oreilles de Charles prémier Roi de la Grande-Brétagne. Ce Prince curieux en peinture & libéral envers les peintres, demanda deux tableaux à notre artiſte. Celui-ci les fit à Amſterdam: l'un repréſentoit Marie Madeleine pénitente pleurant ſes pechez, & l'autre Loth avec ſes deux filles à l'entrée d'une caverne. L'auteur que nous ſuivons ne dit pas ſeulement de les avoir vus; mais il ajoûte qu'ils étoient parfaitement bien exécutés, d'un deſſein très correct, d'un coloris brillant & ſolide & d'un grand goût. Etant peintre de profeſſion & par conſéquent connoiſſeur, ſon témoignage ne peut être ici ſuſpect: mais ſi quelqu'un penſoit que l'amitié étroite, dont ces deux artiſtes étoient unis, auroit fait parler l'un trop avantageuſement des ouvrages de l'autre, il n'a qu'à voir Charles prémier appellant enſuite Gentileſcus à ſon ſervice, pour détruire ce ſoupçon; car ces deux piéces ayant confirmé l'idée avantageuſe de leur auteur que l'on avoit donné à ce Prince, elles mériterent ſon approbation, & celle des curieux qui ſe trouvoient à ſa cour, & aſſurent par conſéquent à notre artiſte l'honneur que l'écrivain hollandois lui a fait.

Gentileſcus ſenſible à l'honneur que Sa Majeſté Britannique lui faiſoit, abandonna les

Païs-Bas & ſe rendit en Angleterre, où il peignit pluſieurs grands ouvrages pour ce Prince, & où il mourut ſans qu'on ſache en quelle année. On ignore s'il fut toute ſa vie au ſervice de ce monarque, & le détail de ſes occupations, pendant le ſéjour qu'il y fit, les brouilleries domeſtiques, qui agiterent ce royaume vers ce tems-là, ayant plus occupé les écrivains de cette nation, que les artiſtes étrangers. Il avoit une ſœur en Italie nommée Arthémiſe, qui excelloit dans le même genre de peinture que lui, & dont Sandrart fait auſſi l'éloge. Il alla la voir pendant qu'il voyageoit dans ce païs, dit qu'elle peignoit même dans l'académie, indique quelques-uns de ſes ouvrages & rapporte l'accueil gracieux qu'elle lui fit.

PALA-



PALAMEDES PALAMEDESSEN
PRÆLIORVM PICTOR IN HOLLANDIA.

Ant. van Dyck pinxcit
Paul. Pontius sculp.

Cum priuilegio

PALAMEDE PALAMEDESSEN STEVERS

PEINTRE.

&c. &c. &c.

QUoique Palamede Palamedeſſen Stevers fût né à Londre, on le met cependant à juſte titre au nombre des peintres hollandois, parceque la Hollande a été proprement ſa patrie, n'étant venu au monde en Angleterre que par cas fortuit. Son pére flamand d'origine étoit établi à Delft. Excellent artiſte il ſavoit parfaitement bien manier le marbre, le jaſpe, l'agate & les pierres rares de cette nature, dont il faiſoit des têtes, des vaſes & autres choſes ſemblables avec beaucoup d'adreſſe & un ſuccès merveilleux. Ce talent le fit connoître en Angleterre Jaques I. Roi de la Grande-Brétagne l'y appella afin de l'employer à ſon ſervice. Prévoyant qu'il y feroit un long ſéjour, il conduiſit ſa femme avec lui, & ce fut pendant cet intervalle qu'elle accoucha de notre Palaméde vers l'an mil ſix cent ſept. Le pére ayant achevé les ouvrages que Sa Majeſté avoit ſouhaittés, retourna en Hollande pour y continuer l'exercice de ſon art, ramenant avec ſoi ſa femme & ſon fils, qui demeura depuis dans cette Province, y vecut & y mourut. Ainſi on a cru devoir le mettre plutôt au rang des artiſtes du Païs-Bas, que de le compter parmi ceux de la Grande-Brétagne, qui ne l'a poſſédé que paſſagérement.

Dès ſon enfance on remarqua en lui un goût décidé pour la peinture, on le vit ſouvent employer au deſſein la plume, dont il devoit ſe ſervir pour écrire, ſans que ſon pére s'appliquât à faire cultiver ces ſemences précieuſes, qui auroient produit un grand artiſte. Peut-être deſtinoit-il ſon fils à toute autre choſe: mais pour voir d'heureux progrès dans les enfants, il faut que les parents conſultent moins leurs vues, que les inclinations & le goût de ceux-là. La plûpart des hommes naiſſent avec quelque talent particulier, la nature les ayant deſtiné tous à quelque art, emploi ou profeſſion : mais ſi on veut qu'ils y excellent, il faut correſpondre aux vues de cette mére commune, qui, quoique l'on faſſe, tend toujours invariablement au but de ſes deſſeins, & y arrive même ſouvent en dépit d'une éducation qui s'y oppoſe. C'eſt ce que l'expérience nous montre dans celui dont nous traitons. Deſtitué de maître qui l'inſtruiſit dans la peinture, le penchant qu'il avoit pour cet art lui inſpira le moyen de ſuppléer au défaut de leurs leçons, par l'étude de leurs ouvrages. Dans cette carriére, ſon génie lui tenant lieu de guide, il y fit un grand chemin pendant ſa jeuneſſe. Avec quelle facilité & quelle promptitude n'auroit-il pas égalé ou ſurpaſſé les meilleurs artiſtes, ſi les préceptes ſavants d'un habile peintre, ſecondant ſes inclinations & ſes talents naturels, étoient venus contribuer à former ſon pinceau & à épurer ſon goût, en lui traçant la route qu'il devoit tenir dans le chemin de la perfection, où ſon penchant l'avoit engagé?

Ne nous plaignons point de la négligence ou de l'obſtination du pére à ne point faire cultiver les diſpoſitions & les talents du fils, la nature peut en avoir diſpoſé ainſi pour faire mieux connoître ſa puiſſance ou le mérite de ſes dons. Le ſecours d'un maître auroit pu faire briller davantage l'art de Palamede : mais il faut avouer que ſes talents naturels auroient été moins éclatants & moins précieux aux yeux des hommes; on auroit pu attribuer à l'éducation, ce qui étoit uniquement un don naturel ou le fruit d'une étude réfléchie. Se ſervir de maître à ſoi-même, faire des progrès qui mettent au niveau des grands hommes ſans autre ſecours que celui de ſon génie; enfin être l'œuvre de ſes propres ſoins, n'eſt-ce pas un avantage plus eſtimable & plus digne d'admiration, que d'exceller à l'aide des leçons d'un maître réiterées pendant pluſieurs années? le prémier fut l'appanage de Palamede: ainſi nous croyons pouvoir l'exalter d'autant plus, qu'il eſt préférable en ſoi-même au ſecond. Avec celui-là l'homme peut ſe faire conſidérer par tout, tandis que celui-ci a beſoin d'un ſecours étranger pour avoir ſon mérite. L'eſprit d'indépendance que les

hommes aiment héréditairement ajoûte quelque choſe à la probabilité de cette opinion: quoique Palamede n'apprît la peinture ſans maître par aucun autre motif, que parceque ſes parents ne jugerent point à propos de lui en donner un.

Il lui arriva comme il eſt aſſez ordinaire aux grandes ames, plus elles rencontrent de difficultés dans l'exécution de leurs deſſeins, plus elles redoublent leurs efforts. Les obſtacles qu'il eut à ſurmonter ne firent qu'irriter ſon penchant pour la peinture, il ſe propoſa les tableaux d'Eſaie van den Velden pour modéle, s'attacha aſſiduement à les copier & à les imiter. Dans l'ardeur du déſir de ſe voir bon peintre, dont il étoit épris, on l'entendit ſouvent ſe dire à ſoi-même pour s'animer au travail, *allons recommençons encore une fois.* Ce zèle infatiguable le ſoutenant dans une entrépriſe auſſi difficile, il ſe fit une telle habitude de ſuivre le maître qu'il s'étoit propoſé, que les copies égalerent non ſeulement les originaux: mais qu'il peignit auſſi pluſieurs piéces de ſon invention dans la même maniere & le même goût. Ses productions lui firent de la réputation, les connoiſſeurs de ſon tems les honorerent de leurs éloges, & il ſe vit enfin en état de paroître avec les habiles maîtres par une route nouvelle & peu frayée. Ses compoſitions ſont ingénieuſes, la multitude des ſujets dans les tableaux où il a repréſenté des armées, tantôt en marche, tantôt campées, loin d'être confondus, y ſont diſtingués avec beaucoup d'art & de ſoin. Les païſages des campagnes où elles ſe trouvent, forment avec les figures des tous harmonieux. Il brille particuliérement dans les eſcarmouches & dans les combats entre des partis, ou des corps conſidérables de cavalerie. Sa touche imite bien le poil des chevaux, ces animaux paroîſſent agités de l'ardeur militaire des combattants qui les montent Les perſonnages ſont frappants, les paſſions & les caractéres rendent la naïveté de la nature: enſorte qu'on croiroit voir les ouvrages d'un peintre formé dans les meilleurs écoles.

Sa paſſion extrême pour la peinture, croiſſant à proportion qu'il avoit l'avantage de plaire au public, il n'en ſeroit point demeuré où il étoit, & ſe ſeroit pouſſé beaucoup plus loin, ſi la mort inexorable n'étoit venue trancher le fil de ſes jours glorieux & laborieux dans la trente-uniéme année de ſon âge, lorſqu'il donnoit les plus belles eſpérances de faire paroître des chefs-d'œuvre, qui auroient mis le ſeau de l'immortalité à ſon nom, & rendu ſes talents précieux à la poſtérité. Son corps fut enterré à Delft, où il mourut le vingt-ſixiéme de Mars mil ſix cent trente-huit. Il eut un frére nommé Antoine &c., qui fut auſſi excellent peintre de portraits. Celui-ci fut reçu en mil ſix cent trente-ſix, dans le corps de ces artiſtes qui floriſſoient à Delft, élu pluſieurs fois doyen de cette illuſtre compagnie, & la derniere en mil ſix cent ſoixante & treize.

DA-



DANIEL MYTENS

HOLLANDVS PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM.

Ant. van Dyck pinxit
Paul du Pont sculp.

Cum priuilegio

DANIEL MYTENS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

Si Corneille de Bie ne s'est point trompé, Daniel Mytens, dont nous allons parler, étoit Hollandois de nation. Ce n'est point l'envie d'ôter à la Hollande la gloire d'avoir été la patrie de cet artiste, qui nous fait parler ainsi : mais la crainte que l'auteur brabanzon n'ait point assez examiné l'origine du peintre. Nous trouvons deux autres Mytens natifs de Bruxelles, dans les artistes, dont les auteurs flamands ont donné la vie au public : Arnold & Jean. Le prémier passa jeune en Italie, s'y établit & y mourut, peu de tems après qu'il eût marié à Rome une de ses filles avec Mr. de Somer d'Amsterdam. Le second étant devenu fameux peintre de portraits, fut appellé en Hollande pour y peindre ceux du Comte Henri de Nassau, de la Comtesse de Stirum son épouse & de plusieurs autres personnes de la prémiere distinction : mais nous ne trouvons aucun Hollandois nommé Mytens qui se soit appliqué à la peinture ni aux autres beaux arts, raison qui nous fait douter si Corneille de Bie n'a point peut-être pris le lieu où les Mytens ont exercé leurs talents pour celui de la naissance de Daniel, qui ayant le même talent que Jean Mytens & ayant comme lui peint grand nombre de portraits en Hollande, auroit pu donner par là occasion à la méprise que nous voudrions éviter.

Les historiens qui ont traité ce sujet & qui sont en petit nombre, ne nous donnant point des lumieres suffisantes pour éclaircir nos doutes, & pouvoir prononcer ici avec confiance, nous passerons dans cette incertitude à ce qu'ils nous ont fourni quant à l'exercice de son art. Il s'occupoit principalement à peindre les figures humaines de grandeur naturelle. Sa maniere douce & Suave le firent rechercher, & la beauté de ses carnations le firent admirer des meilleurs peintres-même. Ce talent l'engageoit à peindre le nud autant que la nature du sujet qu'il traitoit le lui permettoit. Il observoit soigneusement les regles de la modestie dans tous ses ouvrages, ne laissant rien sortir de son pinceau, qui ne fût d'une exacte bienséance. Circonspection qui donne un préjugé favorable à sa probité & à la régularité de ses mœurs : la plûpart des peintres qui ont pris des libertés blamables en ce genre, ayant rarement parus irréprochables d'ailleurs dans leur conduite. Il fit quelques voyages à Bruxelles & à Anvers, où aussi bien qu'en Hollande, il peignit les portraits de quantité de personnes illustres par leur naissance, leurs emplois ou leurs mérites qui lui valurent des sommes considérables. C'est dans la derniere de ces villes qu'il fit connoissance avec le chevalier Antoine van Dyck ; qui a peint alors le portrait que vous voyez ici.

La plus grande partie des ouvrages de Daniel Mytens étant renfermés dans les maisons des personnes pour lesquelles ils ont été faits, sont demeurés cachés aux yeux du public, & ont peut-être contribué par là au silence que les écrivains de son tems ont gardé sur son chapitre. On ignore le lieu & l'année de sa mort.



IOANNES BREVGEL

ANTVERPIÆ PICTOR FLORVM ET RVRALIVM PROSPECTVVM.

Ant van Dyck fecit aqua forti

JEAN BREUGHEL
PEINTRE.
&c. &c. &c.

QUelques auteurs François qui ont écrit la vie des trois Breughels, ou qui en ont parlé en abrégé, ſont ſi peu exacts, pour ne rien dire de plus, en ce qui regarde le pére, qu'on ne ſauroit croire ſur leurs paroles ce qu'ils ont avancé des fils par rapport à leur naiſſance. Afin de ne point ennuyer notre lecteur par des rédites, nous le prions de ſe donner la peine de lire ce que nous avons remarqué au commencement de la vie de Pierre Breughel le fils, il verra pourquoi nous ne marquons point les années de leur naiſſance, & pourquoi nous diſons que Bruxelles les vit naître. Jean Breughel étoit fils de Pierre Breughel & d'une fille de Pierre Koek que ſon pére avoit épouſé. Ayant perdu ce pére, lorſqu'il étoit encore jeune, il fut élevé chez ſa grand-mére maternelle, où il cultiva les premiers principes de la peinture qu'il avoit reçus du vivant de ſon pére, juſqu'à ce qu'il paſſa chez Pierre Goe-kindt. Il apprit de celui-ci à peindre à l'huile & trouva dans ſon cabinet des commodités, que les jeunes peintres ſont ſouvent obligés d'aller chercher dans les païs étrangers, je veux dire les tableaux des grands maîtres. Il profita de cette occaſion, copia ces originaux; & fit à loiſir ſes réflexions ſur leur rapport avec ſes desſeins. Cette pratique le mena ſi loin qu'en peu d'années il crut devoir voyager, s'il vouloit arriver à une plus haute perfection.

Dans ce deſſein il quitta ſon maître & s'en alla à Cologne, où occupé uniquement à étudier la nature & à peindre des fleurs, il ſe fit un nom qui paſſera à la poſtérité la plus réculée. Ses tableaux furent regardés comme des prodiges, on n'avoit encore rien vu de ſi excellent dans ce genre. Ses fleurs, pour la plûpart d'un grand fini, avoient toutes les beautés de la nature. Un ſuccès égal à peindre des fruits étoient aſſez de talents pour ſe faire une grande fortune. Cependant le génie de notre artiſte le porta à embraſſer encore le païſage, où ce qu'il avoit appris juſqu'ici pouvoit être d'un grand uſage pour les ornements. Heureux dans ſes entrépriſes, tout réuſſit ſelon ſes ſouhaits. Il peignit quelqûes vues de mer ornées de petites figures, qui furent louées des connoiſſeurs. L'occupation ne pouvoit lui manquer s'il eut voulu s'arrêter à Cologne: mais plus déſireux d'exceller dans ſon art qu'avide des richeſſes, il s'en alla en Italie, où ſa réputation l'avoit déja devancé. Breughel n'eut qu'à ſe préſenter pour être bien reçu, & il ne fallut que voir un de ſes tableaux, pour en faire déſirer une quantité. Rome ſi accoutumée à voir les productions des plus habiles artiſtes, fut touchée de celles de notre peintre. On lui demanda pluſieurs païſages qui ajoûterent un nouvel éclat à ſon nom, & qui perſuaderent que la réputation n'avoit donné qu'une idée imparfaite de ſes beaux talents. Les petites figures dont il les embeliſſoit, les fleurs & les fruits y répandoient une agréable variété qui plaiſoit encore plus par l'excellence du travail, que par la multitude diſtribuée avec beaucoup de goût.

La ville de Milan ſuivit l'exemple de celle de Rome, & lui demanda pluſieurs tableaux pour orner ſes principaux édifices. Les plus célébres peintres italiens de ce tems employerent leur pinceau avec le ſien, dans les mêmes tableaux, où chacun dans ſon genre ſemblant diſputer de l'excellence, contribua à former de véritables chefs-d'œuvre. Entre ceux de cette ſorte que l'on voit à Milan, il ne faut point oublier un païſage frais, fin & piquant repréſentant un déſert, où le fameux Gio-Batiſta Creſpi à peint la figure de St. Jérome. C'eſt un des beaux morceaux que Jean Breughel ait fait. Il eſt dans la galerie de l'Archevêché de cette ville. Il y en a un deuxiéme entierement de Breughel, c'eſt une chaſſe remplie de beaucoup de figures, le coloris, la nature, l'expreſſion, tout y eſt admirable: on ne ſait à quelle partie donner la préférence, chacune annonce un grand maître.

Quelque avantage que l'Italie pût promettre à Breughel, vu l'eſtime que l'on faiſoit de ſes tableaux, il ne pouvoit ſe réſoudre à y demeurer. Les beautés que la nature lui offroit

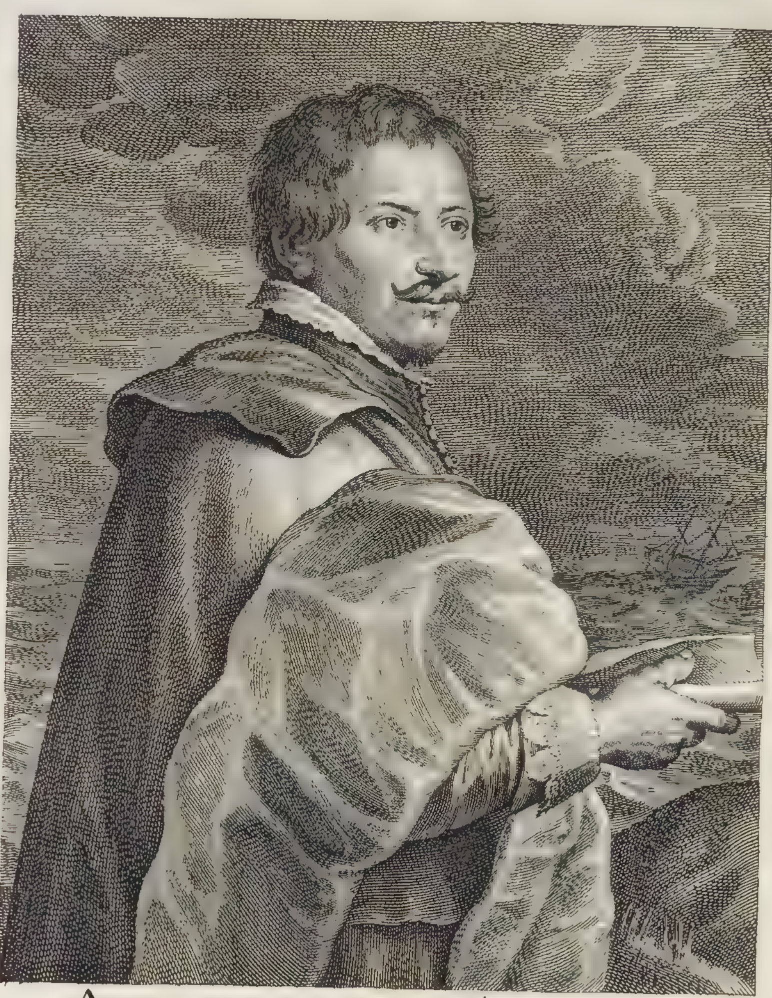
le charmoient. Mais ne voulant point ſe laiſſer ſéduire par là, ni perdre les belles idées qui dans la ſuite pouvoient lui être fort utiles, il alla ſouvent ſe promener dans les environs de Rome, de Milan & des autres villes où il fit quelque ſéjour. Là, le crayon en main, il deſſina ce qui lui plut davantage. Ici ll fit des réflexions à l'aide des quelles il trouva le moyen d'introduire une riche variété dans ſes païſages. Après cette étude il s'achemina vers les Païs-Bas, perſuadé qu'il pourroit avoir part à l'eſtime, dont on honoroit les habiles peintres. Le ſuccès répondit à ſon attente, il fit paroître des eſſais, ou pour mieux dire des coups de maître. Une riche abondance, un grand goût, un beau fini ſe faiſoient remarquer dans tous ſes tableaux. Ces avantages étoient le fruit de ſes études, de ſes voyages & de ſon génie. Les plus grands peintres étoient étonnés de ſes rares talents, chacun d'eux en particulier atteſtoit ſon mérite. Le public éclairé lui rendoit ſemblablement juſtice.

On vit les meilleurs peintres flamands faire uſage de ſon pinceau. Les van Baelen, les Rottenhamer étoient charmés lorſqu'ils le pouvoient engager à faire les fonds de leurs païſages. Les Steenwick, les Mompre le prioient de faire les figures dans les leurs, il n'étoit point borné dans ſon art. On ne peut rien voir de plus beau & de plus fini dans toutes ſes parties qu'un tableau qu'il a travaillé avec Rubens: il repréſente le paradis terreſtre. Ce ſéjour de délices contenoit des beautés que l'homme n'a découvertes nulle part, depuis qu'il en a été chaſſé. Nos deux peintres ſe ſont tellement efforcés d'y faire briller leurs talents, qu'il n'eſt pas aiſé de décider, qui des deux doit céder à l'autre. Rubens y a peint Adam & Eve d'un fini ſi achevé & en même tems d'un ſi grand goût, qu'il ſemble s'être élevé au deſſus de ſoi-même, & Breughel y à fait le païſage, les animaux, les fruits, les fleurs avec tant d'art & d'agrément, qu'il nous retrace merveilleuſement une demeure digne des créatures innocentes. Il a varié ce tableau à l'infini, les inſectes les reptiles ne ſe trouvent nulle part ſi bien repréſentés.

Un auteur françois, qui a écrit l'abrégé de la vie des plus fameux peintres, dit, qu'il avoit été fait pour Guillaume III. Roi de la Grande-Brétagne, & Mr. Deſcamps dans la vie de Jean Breughel, dit, qu'il eſt paſſé du cabinet de Mr. de Bie, le Mécène de Gerard Douw, dans celui de Mr. de la Court van der Voort à Leiden, l'un & l'autre peuvent avoir raiſon.

La multitude de tableaux que Breughel faiſoit, & le grand debit lui acquirent des richeſſes aſſez conſidérables, dont il ſe faiſoit honneur. Mr. Florent le Comte nous apprend dans ſon cabinet d'Architecture &c. tome 3. qu'il a auſſi gravé des païſages: mais il ne nous dit point ſi c'eſt avec ſuccès, & dans ſon deuxiéme tome, il dit de même que Félibien, que Breughel mourut en 1642, ce qui pourroit bien être un peu ſujet à caution. Il eſt ſurprenant que la vie & la mort d'un artiſte auſſi célebre que Breughel ſoient ſi peu connues, après avoir enrichi les cabinets des curieux d'une infinité d'excellents tableaux qui devoient rendre ſa perſonne auſſi chere à ſes contemporains, qu'ils ont rendu ſon nom reſpectable à la poſtérité. Ils ſont diſperſés par toute l'Europe. La bibliothéque Ambroſianne à Milan en a pluſieurs, le Roi de France, l'Electeur Palatin, le Duc d'Orléans & beaucoup d'autres. Nous ne les indiquerons point le nombre en eſt trop grand, & pour faire voir combien ils ſont eſtimés, il nous ſuffira de rapporter ce que Mr. Houbraken a dit de deux qu'il a vu vendre à Amſterdam en 1713. Dans l'un Rubens avoit peint les figures de Vertumne & de Pomone, & dans l'autre celles d'un Satyre & d'une nymphe endormie. Ces deux morceaux monterent à plus de neuf mille livres de France. Par cet échantillon on peut juger du talent de l'artiſte.

On ne peut traiter le païſage avec plus d'eſprit qu'il n'a fait, les arbres y ſont feuillés au parfait, les fonds riches, les plantes, les fleurs & les fruits extrêmement finis, & les figurines, qui s'y trouvent quelquefois en grand nombre, ſont extrêmement bien deſſinées. On ne critique dans ſes ouvrages que ſes lointains un peu bleus. Ses deſſeins ſont précieux au yeux des connoiſſeurs.



ANDREAS VAN ERTVELT
PICTOR TRIREMIVM NAVIVMQVE MAIORVM ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit. *S. a Bolswert sculpsit*

A'NDRE VAN ERTEVELT
P E I N T R E.
&c. &c. &c.

ON ſait peu de choſe d'André van Ertevelt. Il étoit natif d'Anvers. Cette ville, véritable pépiniere de peintres, a vu naître une bonne partie de ceux, dont nous parlons dans cet ouvrage : mais il ne paroît point qu'elle ſe ſoit appliquée avec un ſoin égal, à tranſmettre à la poſtérité, l'hiſtoire de ces illuſtres artiſtes, qui ne pouvoient que contribuer à ſa gloire. Si leur nombre fut grand, leurs goûts & leurs manieres ont été auſſi bien différents & par ce moyen le récit de leur vie fourniroit un mélange varié agréablement. Les uns ſe ſont diſtingués à peindre l'hiſtoire, d'autres le portrait. Pluſieurs s'appliquerent au païſage, quelques-uns à repréſenter des animaux. Les jardins, les jets d'eau, les caſcades occupérerent le pinceau de ceux-ci, & les fleurs fournirent à ceux-là matiere d'exercer & de faire briller leurs talents. Ertevelt fit choix d'un ſujet bien différent & moins rebattu, & s'attacha principalement à repréſenter dans ſes tableaux l'empire de neptune tranquil ou furieux, & ſe fit un grand nom par la vérité & la force avec leſquelles il rendit les tempêtes & les orages.

Un homme nourri ſur la mer, accoutumé aux plus furieuſes bouraſques de cet élement courroucé, qu'il auroit conſidérées avec toute l'attention & le ſang froid poſſible, ne pourroit en décrire le ſpectacle avec plus de naïveté, qu'Ertevelt ne l'a exprimé par ſon pinceau. Les diverſes nuances de l'eau agitée, les vagues ſe pouſſant impétueuſement & allant ſe briſer contre des rochers, ainſi que des ciels orageux, font un fort bel effet dans pluſieurs de ſes ouvrages. Dans d'autres s'abandonnant au feu de ſon imagination, ſon génie pittoreſque ſemble ſuivre pas à pas ſa verve poétique, & ſon pinceau fait paroître une belle compoſition, une grande énergie, une ſage hardieſſe, en repréſentant les plus affreuſes tempêtes. Des flots comme des montagnes s'élevent juſqu'aux nues ; des ténebres obſcures peintes d'un côté en augmentent l'horreur, & de l'autre le ciel irrité lance des éclairs, qui découvrent des vaiſſeaux errants au gré des flots & au caprice des vents, les uns élevés ſur les eaux, les autres en ſortant après y avoir été comme engloutis. Des débris de naufrage ſe font appercevoir ailleurs : rien n'y eſt oublié de ce que la nature peut offrir à la vue dans ces occaſions, & elle y eſt retracée elle-même, avec toute la force que la qualité du ſujet demande.

Il ſavoit répandre également une agréable variété dans ſes marines tranquilles, où la lumiere d'un ſoleil clair fait des effets raviſſants ſur les eaux, avec des vaiſſeaux bien deſſinés & exactement détaillés, voguants à pleines voiles vers les ports & vers les iſles qu'il y a ingénieuſement introduits : enſorte qu'il frappe, charme, ſatisfait le ſpectateur, & ne lui laiſſe rien de plus parfait à déſirer que la nature ; mais qui ſe trouveroit rarement ſi bien variée en un même tems dans un ſi petit eſpace, tant ſes compoſitions ſont riches & abondantes. Il eſt fâcheux que la vie de cet artiſte, ſoit en quelque maniere enſévelie dans l'oubli, à juger de lui par ſes ouvrages, il étoit du nombre de ces grands hommes qui méritent des égards, & nous ſouhaittons qu'un autre plus éclairé ou plus heureux que nous, faſſe des découvertes ſur ſon chapitre, & lui paye tôt ou tard l'intérêt de la gloire que ſes contemporains ont négligé de lui rendre, en le paſſant pour ainſi dire, ſous ſilence dans l'hiſtoire de la vie des peintres. Pour nous, nous finirons de nous acquiter envers lui, en appliquant aux tableaux, où il a repréſenté des tempêtes les vers ſuivants, s'ils n'ont point la grace de la nouveauté, ils auront du moins le bonheur d'expoſer en peu de mots une idée de ſon rare talent. *Ertevelt*

Le crayon à la main aſſis ſur le rivage,
D'où Neptune paroît tranquille ou furieux.
A ſut ſi bien en dérober l'image,
Qu'en voyant ſes tableaux, ſouvent le curieux
Croit entendre gronder l'orage,
Dont les effets trompent ſes yeux.



IVSTVS SVTTERMANS
ANTVERPIENSIS PICTOR MAGNI DVCIS FLORENTINI.

Ant van Dyck fecit aqua forti

JUSTE SUTTERMANS
PEINTRE.
&c. &c. &c.

QUoique ce peintre ſoit natif d'Anvers, on ne ſait que très peu de choſe de ſa vie. Il y apprit les prémiers élements de la peinture : mais dans la ſuite devenu artiſte & connoiſſeur, & ſentant la différence qu'il y a entre le goût des Flamands & celui des Italiens, il prit la réſolution de quitter ſa patrie pour quelque tems, & d'aller perfectionner ſes études en Italie; afin de puiſer les véritables beautés de ſon art, dans leurs ſources les plus pures & les plus vives. Le déſir qu'il avoit de devenir excellent peintre lui fit exécuter ce projet preſqu'auſſi-tôt qu'il en eut formé le plan. Il traverſa la France ſans s'y arrêter, ſon eſprit & ſes déſirs n'étant occupés que de l'idée avantageuſe qu'il s'étoit faite de ces grands originaux ſur leſquels il alloit réformer ſon goût, épurer ſa maniere & tenter de devenir lui-même original, en ſe frayant une nouvelle route après avoir marché pendant quelque tems ſur leurs traces.

Il ſe rendit d'abord à Rome, où les Flamands avoient plus de commodités pour étudier que les autres nations étrangeres. Son génie heureux & ſon déſir ardent d'atteindre la perfection de ſon art, ſoutenus d'une application aſſidue, le firent marcher à grands pas dans cette belle carriére. Il dévoroit des yeux ces rares chefs-d'œuvre dans leſquels l'art ſemble vouloir l'emporter ſur la nature, & d'une main également habile & fidéle, les traçant avec le crayon ſur le papier, il en gravoit bien avant l'air, la force & la naïveté dans ſon imagination par ſes études, & s'accoutumoit à les rendre enſuite dans toute leur perfection ſur la toile avec le pinceau. Un an de ſéjour à Rome le métamorphoſa ſi heureuſement, qu'on ne retrouvoit plus le Flamand dans Juſte Suttermans. Quelques-uns de ſes ouvrages parurent enſuite, & c'en fut aſſez pour gagner les ſuffrages du public, & pour mériter ſon empreſſement : mais notre artiſte plus curieux de dévenir excellent peintre que riche & opulent, ne s'arrêta point en ſi beau chemin. Il continua ſes études avec ſa prémiere ardeur, & après avoir copié ce qu'il trouva de meilleur, de plus digne de ſes remarques & de plus propre pour le conduire à la perfection où il aſpiroit, il partit de Rome & vint à Florence, pour y étudier les maîtres de cette école.

Les prémiers tableaux qu'il peignit dans cette ville, étant tombés par hazard ſous les yeux du Grand-Duc, frappérent ce Prince curieux & connoiſſeur. Il s'informa de l'artiſte qui les avoit faits, & ayant appris que c'étoit un jeune peintre flamand nouvellement arrivé, il le fit inviter de ſe rendre auprès de ſa perſonne & lui demanda quelques ouvrages pour la décoration de ſon palais. Suttermans ſenſible à l'honneur que le Prince lui faiſoit, témoigna ſa reconnoiſſance en acceptant la commiſſion & s'en acquitta ſi bien que le Grand-Duc l'engagea à entrer à ſon ſervice, l'honora de la qualité de ſon peintre & lui accorda une penſion gracieuſe. Il n'en faut point davantage pour conſtater ſa capacité, toute l'Europe étant informée combien ce Prince magnanime s'entendoit en peinture & en artiſtes. Cependant nous ne pouvons omettre que Juſte Suttermans eut l'avantage de s'inſinuer bien avant dans les bonnes graces de ſon maître & de ſon bienfaiteur, non ſeulement par la beauté de ſon talent : mais encore par ſes manieres honnêtes, ſa ſage conduite, ſon humeur agréable & ſa politeſſe : enſorte que le Prince l'honoroit ſouvent de ſa viſite & s'entrétenoit familierement avec lui ſur les beautés de la peinture, & l'entendoit avec plaiſir diſcourir ſur cette matiere.

La bienveillance que le Grand-Duc témoignoit à notre peintre, lui attira celle de tous les courtiſans. Chacun d'eux le cultivoit & ſe faiſoit un mérite d'être du nombre de ſes amis. Suttermans peignit pluſieurs tableaux pour quelques-uns d'entre eux qui lui furent gracieuſement payés, qui ont immortaliſé ſon nom à Florence, & que les Italiens ont

toujours vus avec plaiſir. Il s'y fit une fortune aiſée & l'auroit certainement rendue brillante, s'il y eut demeuré plus long tems, vu le haut degré d'eſtime où ſa perſonne & ſes ouvrages y étoient : mais le déſir de revoir ſa patrie eut plus de pouvoir ſur lui que la conſidération de ſes intérêts, il quitta la ville de Florence malgré les avantages, dont il y jouiſſoit, & revint à Anvers. On vit avec joie combien ſon voyage en Italie lui avoit été avantageux, tant du côté des talents que de celui de la fortune. Pluſieurs égliſes & maiſons religieuſes furent décorées de ſes tableaux, qui font encore aujourd'hui honneur à ſa mémoire, après l'avoir fait à ſon pinceau pendant le cours de ſa vie. On ne dit point en quelle année il mourut : on ſait ſeulement qu'Anvers qui l'avoit vu naître, fut le lieu de ſa mort & de ſa ſépulture.

FRAN-



FRANCISCVS FRANCK IVNIOR

PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM MINORVM ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit
Gulielmus Hondius sculpsit.

Cum privilegio

FRANÇOIS FRANCK

DIT LE JEUNE PEINTRE.

&c. &c. &c.

NOus ne trouvons point de famille dans l'hiſtoire des peintres flamands, qui ait produit tant de ces artiſtes que celle des Francks. Voici le troiſiéme qu'Antoine van Dyck a immortaliſé par ſon pinceau, & s'il falloit ici rapporter les autres qui ſe ſont appliqués à cet art, nous pourrions produire une longue liſte de leurs noms: mais nous ne devons parler que des prémiers ſuivant le titre de cet ouvrage, il eſt uniquement deſtiné à faire connoître au public les perſonnes illuſtres, dont on trouvera ici les portraits, & dont l'hiſtoire ou les archives des familles nous ont donné quelque idée. Le jeune François Franck étoit fils de cet autre François Franck, dit le vieux, dont nous avons parlé, & frére de Sébaſtien qui précéde. Il naquit en mil cinq cent quatre-vingt & probablement dans la ville d'Anvers. Fils de peintre il s'appliqua à la peinture dès ſa jeuneſſe, devint éleve de ſon pére & dans la ſuite s'attacha à ſa maniere de peindre tant en grand qu'en petit: ainſi il fut redévable de ſes talents à celui, qui lui avoit donné le jour; mais devenu connoiſſeur en peinture à proportion qu'il y avoit fait des progrès, il ſentit les défauts ordinaires du goût flamand, & voyant combien la maniere italienne l'emportoit ſur celle de ſon païs, il prit la réſolution d'aller épurer ſon art dans les écoles tranſalpines, qui avoient tant de charmes à ſes yeux.

Après avoir approfondi les ſecrets de la peinture chez ſon pére, qui lui en dévoiloit les myſtéres avec plaiſir, il vit ce que la Flandre poſſédoit de plus excellent en ce genre, & ſe mit en chemin pour l'Italie. Chaque école dans ce païs, comme par tout ailleurs, a ſon mérite particulier, l'une brille par la correction de ſon deſſein; un goût noble & élevé, une compoſition ingénieuſe caractériſent l'autre: la beauté, l'éclat & la ſolidité du coloris diſtinguent avantageuſement celle de Véniſe, & ce fut celle-ci qui fit le plus d'impreſſion ſur l'eſprit du jeune Franck. Il s'arrêta long-tems dans cette ville, s'occupant à étudier la maniere de chaque maître, pour trouver la route qui conduit à leur coloris, dont ils ont caché ſoigneuſement les traces par une fonte preſqu'inſenſible des couleurs. Il y fit de grands progrès, on s'en apperçut facilement dans ſes tableaux: mais je ne ſais s'il ne lui eut pas été plus avantageux de ne point s'y livrer avec tant d'aſſiduité. Un grand maître venu après lui, avoit coutume de dire, qu'il étoit dangereux aux jeunes artiſtes de s'attacher au coloris de l'école vénitienne, parceque ſes charmes ſéducteurs faiſoient tant d'impreſſion ſur l'eſprit du peintre, qu'il étoit à craindre qu'il ne le fit négliger les autres parties eſſentielles à la peinture. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans les ouvrages du jeune Franck, ſon coloris brillant en fait le principal mérite: & on lui réproche une compoſition, où il montre fort peu d'ordre, généralement parlant. Si l'avis de ce peintre poſtérieur fut venu plutôt & eut parvenu à ſes oreilles, peut-être ſe ſeroit-il gardé de cet écueil, qui a été préjudiciable à pluſieurs autres.

Il ſemble que Véniſe occupa entierement pendant quelque tems l'eſprit de Franck. Toute l'Europe ſait les divertiſſements & les ſpectacles uſités pendant les carnavals dans cette ville floriſſante. Ils devinrent les ſujets des tableaux de nôtre peintre, qui imitateur de la maniere de ſon pére juſques ici, n'avoit repréſenté que des ſujets graves ou nobles. Si on pouvoit le féliciter de l'amélioration de ſon coloris depuis ſon ſéjour en Italie, on ne pouvoit d'ailleurs que s'étonner ſur la dégradation de ſon goût. Ce mal ne fut point de longue durée, il en comprit les ſuites & recommença à traiter l'hiſtoire, comme il avoit fait auparavant. Il revint à Anvers où ſes tableaux lui firent quelque réputation, & où il fut un des prémiers qui y fit briller la beauté de l'école vénitienne. Cette nouveauté charmoit, on n'avoit des yeux que pour ſes ouvrages, il fut reçu avec diſtinction dans le corps

des peintres de cette ville. Cependant à force de confidérer l'éclat de fes productions, on ceffoit de les admirer, & on remarquoit les défauts de Paul Véronefe au milieu de fon coloris imité dans les tableaux de Franck : je veux dire quelquefois des inventions plates, quelquefois un choix d'objets peu judicieux, où une diftribution mal entendue. Ces défauts l'on fait regarder pendant quelques années pour fectateur fervil de l'école vénitienne, en imitant les perfections & les imperfections.

Le tems, l'étude & la pratique font d'excellents maîtres à un efprit docile & curieux d'apprendre, Franck profita de leurs inftructions au milieu des grands ouvrages, dont il fut chargé à Anvers, & s'acquit enfin la réputation de bon peintre. Un tableau & fes deux volets qu'il fit pour la chapelle des quatre couronnés à Anvers, décida de fon mérite & réuni tous les fuffrages en fa faveur. Il paffa pour fon chef-d'œuvre & a été loué des connoiffeurs. Le fujet en eft tiré des Actes des Apôtres. Il s'eft attaché conftamment depuis à peindre des fujets de cette nature, empruntés tantôt du vieux, tantôt du nouveau Teftament, qui foutinrent fa réputation. Il en traita plufieurs d'après l'hiftoire romaine, qu'on voit en Flandre & en Brabant. Corneille de Bie s'étend fort au long fur les louanges de ces ouvrages. Il les chante en vers. Cette façon d'exprimer le bien ou le mal prend fouvent des libertés hiperboliques qu'on n'approuveroit point dans la profe. Mr. Houbraken les a reftreintes à une fignification beaucoup plus naturelle & plus vrai-femblable, en parlant paffagerement de notre artifte : mais cependant toujours d'une maniere fort avantageufe, & au rapport de ces Mrs.; on peut fe former une haute idée des talents du jeune Franck. Nous apprennons d'ailleurs, qu'oûtre la bonté de fon coloris, il touchoit fes ouvrages avec beaucoup de fineffe : mais s'il a été marié, ou s'il a formé des éleves, font des faits qu'il ne nous a point été poffible de vérifier & que nous fommes obligés de laiffer dans l'incertitude, en ajoûtant que les auteurs qu'ils rapportent fa mort, la datent de mil fix cent quarante-deux, & difent qu'il a été enterré dans l'églife de St. André à Anvers.

CHRIS-



CHRISTOPHORVS VANDER LAMEN
ANTVERPIENSIS, PICTOR CONSORTII IVVENILIS.

Antonius van Dyck invenit — *Petr. Clouet sculpsit*

CHRISTOPHLE VAN DER LAENEN

PEINTRE.

&c. &c. &c.

QUoique les grands talents aient toujours mérité l'eſtime de ceux qui en connoiſſent le prix, & que Chriſtophle van der Laenen en ait poſſédé d'excellents pour la peinture, cependant ceux qui ont écrit la vie des peintres flamands ne paroiſſent point s'être mis beaucoup en frais pour donner à la poſtérité une connoiſſance circonſtanciée de celle de cet artiſte. Le mauvais uſage qu'il a fait des dons précieux que la nature lui avoit départis, y auroit-il contribué? & la liberté ſcandaleuſe qu'il donna quelquefois à ſon pinceau auroit-elle flétri ſa mémoire & aigri ces hiſtoriens juſqu'à vouloir priver le public des particularités innocentes de ſa vie? c'eſt ce qui ne nous paroît pas fort vraiſemblable. La modeſtie de pluſieurs auroit pu les engager à ne point entrer dans le détail odieux des ſujets trop libres qu'il a traités, mais quand on voit Weyerman garder en quelque maniere le ſilence ſur ſon chapitre, lui qui s'égaie ordinairement ſur cette matiere, & qui n'eſt jamais plus éloquent que quand il s'agit de plaiſanter groſſiérement dans ce goût, il faut qu'une autre raiſon ait déterminé les auteurs hollandois & françois à garder le ſilence dans les divers ouvrages qu'ils ont donnés en faveur des peintres & de la peinture, vu qu'ils ne diſent preſque rien de celui-ci. Sa naiſſance, ſa mort, le lieu ou les lieux de l'une & de l'autre ne ſont rapportés nulle part, & demeurent enveloppés dans des ténébres obſcures, d'où on pourra d'autant moins les retirer, qu'on avancera plus en âge, les auteurs ſes contemporains ayant negligé de les rapporter. Mais finiſſons de nous plaindre de ce qu'il eſt preſque ignoré, pour faire mention de ces ouvrages, dont on peut parler ſans offenſer la chaſteté des oreilles & ſans manquer au reſpect qui eſt dû au lecteur.

Les auteurs hollandois ont coutume de parler de van der Laenen, d'abord après avoir rapporté la vie d'un peintre accoutumé à peindre des égliſes, & débutent en le mettant en oppoſition avec lui. En effet l'occupation de ces deux artiſtes étoit extrêmement oppoſée, l'eſprit enjoué & non ennemi de la débauche que notre peintre fit paroître, l'engagea à repréſenter des ſujets conformes au penchant qui le dominoit. Ses tableaux au rapport de Corneille de Bie & de Weyerman après lui, n'offrent que des amourettes, des parties de plaiſirs, des aſſemblées d'une jeuneſſe volage, où les deux ſexes paroiſſent vouloir s'inſpirer l'un à l'autre les paſſions qui les enflamment par leurs geſtes, leurs regards, leurs chanſons & leurs danſes. Les collations n'y ſont point oubliées, les perſonnages repréſentent ſouvent gens qui boivent outre méſure, le vin, la nuit, l'amour, conſeillers ordinaires des cœurs qui courent à leur défaite, ou qu'ils s'efforcent de remporter des victoires ont leurs places dans la plûpart, & on y voit ſans déguiſement tantôt les marques d'une cœur qui capitule, tantôt des attaques où la vertu n'oppoſe qu'une foible réſiſtance, plus propre à exciter qu'à étouffer les paſſions. Si la liberté des ſujets ne mérite point des éloges, on ne peut néanmoins nier que l'artiſte n'y montre beaucoup de talent & ne donne des preuves d'une rare capacité. Non content d'y peindre les figures au naturel; il y a retracé les caractéres parfaitement bien & les airs qu'il donne ou les attitudes expriment les paſſions & les effets du vin avec une naïveté étonnante, qu'on ne ſauroit aſſez louer ſi elle ſe trouvoit auſſi bien répandue par tout ailleurs, que dans des tableaux, dont le tout enſemble n'inſpire que des idées ſales.

On remarque la même naïveté dans ſes autres ouvrages, où il a peint des tabagies & des aſſemblées de buveurs: par tout c'eſt la nature qu'il rend, & le ſpectateur ne peut lui refuſer ſon admiration, ſoit qu'il repréſente des compagnies de jour à la clarté du ſoleil, ſoit qu'il repréſente celles de nuit à la lueur de la chandelle. On voit dans les unes & dans les autres un grand effet de la lumiére, qu'il ſavoit artiſtement répandre ſur les plus intéreſſantes parties de ſes tableaux, afin d'y attirer l'œil. Son intelligence dans le clair obſcur s'y

fait aussi remarquer, il savoit distribuer ses ombres fort à propos, donner par là du relief à ses figures, & soutenir l'harmonie de ses tableaux, en faisant contraster si heureusement toutes les parties, qu'il donnoit la vie, l'ame & le mouvement à toutes ses compositions toujours pleines d'esprit. Quels chefs-d'œuvre cet artiste n'auroit-il pas produit, si prenant le bon parti, il se fut attaché à l'histoire, au lieu de s'occuper des vains passe-tems d'une jeunesse dissolue. Son pinceau exempt des libertés blamables qu'on lui réproche justement, auroit traité noblement & élegamment les plus grands sujets, & pourroit faire encore aujourd'hui les plus beaux ornements des temples & des palais des Princes, être admirés dans ces superbes édifices, & servir de modéle à ceux qui cherchent à se former sur de grands originaux. Glorieux avantages dont il s'est privé par un genre de peinture plus digne des ténébres que du grand jour, quoique la corruption du siécle semble vouloir en autoriser la mode.

Nous n'avons osé avancer qu'il étoit natif d'Anvers sur l'autorité de l'inscription qu'on trouve au bas de son portrait, parceque l'expérience nous a appris qu'on a mis les mêmes sous plusieurs autres, dont il est fait mention dans ce volume, & qui cependant sont nés ailleurs. Il y a apparence qu'on en a usé ainsi, par la seule raison qu'ils avoient été aggrégés à l'école de peinture florissante alors dans cette ville, & n'ayant pu découvrir rien de certain quant aux particularités qui concernent sa naissance & la plus grande partie de sa vie, nous avons cru qu'il falloit mieux laisser les choses dans l'état d'incertitude où nous les avons trouvées, que de nous exposer à donner pour vrai ce qui est peut-être faux en soi-même, afin de ne point abuser le public toujours trop respectable à nos yeux, pour vouloir lui proposer des faits de cette nature. Nous souhaittons d'ailleurs que d'autres plus heureux que nous puissent faire des découvertes plus amples & plus détaillées sur le chapitre de van der Laenen que nous n'avons pu faire, ni dans les auteurs, ni dans les villes de Bruxelles d'Anvers & de Paris, d'où des personnes éclairées & aimant les beaux arts nous avez promis de nous communiquer leurs lumieres : mais qui se sont trouvées dans l'impuissance de répondre à nos désirs par rapport au sujet présent, malgré les mouvements qu'elles se sont données à cet égard selon leurs promesses, & dont nous leurs seront toujours fort obligés.

JEAN



IOANNES LIVENS

PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM MAIORVM LVGDVNI BATTAVORVM.

Ant. van Dyck pinxit — *Cum privilegio*

L. Vosterman sculp.

JEAN LIEVENS

PEINTRE.

&c. &c. &c.

JEan Livens étoit fils de Henri Livens habile brodeur enſuite fermier, & de Matilde Jeanne van Noortzant ſa femme. Il naquit en Hollande le 24 Novembre 1607. Le penchant extraordinaire qu'il fit paroître pour la peinture durant ſon enfance, fut cauſe que dès l'âge de huit ans, ſon pére le mit chez George Verſchoten pour y apprendre les prémiers élements de cet art. Des progrès étonnants répondant à ſon application, il fut envoyé à Amſterdam chez le célebre peintre Pierre Laſteman, afin d'y continuer ſes études. Son maître & les connoiſſeurs ne ſavoient aſſez admirer les talents de ce jeune éleve. Ses ouvrages loin de ſe reſſentir de la tendreſſe de ſon âge, reſſembloient plutôt à ceux d'un peintre formé. C'eſt ainſi que les grands hommes ont coutume de s'annoncer. Quatre ans d'école chez ces deux maîtres ſuffirent au jeune Livens, pour le faire regarder comme un habile artiſte. Un beau génie & une application aſſidue avoient fait en lui ce que le tems & l'inſtruction ne font dans les autres qu'à l'aide d'une longue ſuite d'années.

Privé de ſes maîtres n'ayant encore qu'environ douze ans & toujours déſireux d'atteindre la perfection de ſon art, il prit la nature pour guide en rentrant dans la maiſon paternelle, & par l'étude refléchie qu'il en fit & ſes ſoins à l'imiter, il ſe fit bientôt une belle réputation. Tous les connoiſſeurs étoient ſurpris de la rare capacité d'un jeune homme d'environ treize ans, & conçurent dès lors les plus belles eſpérances de ſes talents. Quelques ouvrages des meilleurs peintres des Païs-Bas, qu'il copia fixerent ſon goût & publierent ſon mérite. Nous liſons dans les hiſtoriens Hollandois qu'il imita ſi parfaitement un tableau de Corneille Corneliſſen de Haarlem qu'on ne pouvoit diſtinguer la copie d'avec l'original. On dit qu'il travailloit avec une attention toute particuliere, en voici la preuve. Le quatriéme de Novembre mil ſix cent dix-huit s'étant élevé de grandes diſputes à Leiden entre les Remontrants & la milice volontaire à haute paie, dont la diſcorde augmenta juſqu'à obliger les bourguémaîtres de la ville à mettre la bourgeoiſie ſous les armes pour faire ceſſer le tumulte; il continua à deſſiner proche de ſa fenêtre avec tant de ſoin qu'il ne s'en apperçut pas, & qu'il n'y fit point plus de réflexion que ſi c'eut été une querelle étrangere, qui n'intereſſât point ſes concitoyens. Cet échantillon ſuffira pour convaincre le lecteur combien il étoit attentif à ſon travail, & ſes tableaux le perſuaderont de ſon habileté.

Ce fut vers ce tems-là qu'il fit le portrait de ſa mére, où il réuſſit merveilleuſement. Mais ce qui acheva d'établir ſa réputation, fut un tableau de ſon invention de grandeur naturelle, repréſentant une étudiant ſon bonnet ſur la tête, enveloppé dans ſes habits & aſſis près d'un feu de tourbe, liſant dans un livre. Cette piéce fit tant de bruit par la naïveté avec laquelle elle rendoit la nature, le grand goût qui y régnoit, & l'art avec lequel elle étoit exécutée, que le Prince d'Orange Fréderic Henri en ayant oui louer le mérite la fit acheter, & en fit préſent enſuite à l'ambaſſadeur de Sa Majeſté Britannique, comme d'un chef-d'œuvre de la peinture. Celui-ci étant de retour en Angleterre & voyant l'eſtime que ſon prince faiſoit de ce tableau, lui en fit préſent à ſon tour: ainſi Livens voyant ſes ouvrages recherchés dans ſon païs & chez les étrangers, conçut le deſſein de voyager à l'exemple de la plûpart des peintres. Ses talents étant connus à la cour de Londre, il s'y rendit. Son étudiant avoit prévenu le Roi en ſa faveur. Dès ſon arrivée il vit Sa Majeſté dans la diſpoſition d'employer ſon pinceau, & peu après il eut l'honneur de faire le portrait de ce Prince, celui de la Reine ſa femme, du Prince de Galles & de toute la famille Royale.

Les courtiſans ſuivirent l'exemple du Prince, la plûpart d'entre eux ſe firent peindre par

Livens. Les plus puissants seigneurs du Royaume, & quantité de personnes de distinction se servant de son pinceau au même usage, il amassa une somme considérable pendant environ trois ans qu'il s'arrêta en Angleterre. Il répassa de là à Calais, & ensuite à Anvers, où il se fixa. Quoique tout païs soit celui des excellents artistes, on ne peut nier que cette, ville ne fût alors le séjour des plus célebres qu'il y avoit dans les Païs-Bas. La peinture la sculpture, principalement en marbre, sembloient y avoir fixé leur séjour. Livens tenté de vivre en si bonne compagnie y demeura. Peut-être l'amour fut-il de la partie, puisqu'il épousa ensuite la fille d'un fameux statuaire nommé Michel Colyns. Cette alliance l'attachant à Anvers pour le reste de ses jours, il y entreprit plusieurs grands ouvrages pour des maisons religieuses.

Quoique la Hollande se vît privée de sa personne par son établissement à Anvers, elle ne voulut point l'être de ses ouvrages, sa réputation s'y renouvelloit souvent par les beaux tableaux qui sortoient de ses mains, & leur mérite engagea le Prince d'Orange, la ville d'Amsterdam & l'Amirauté à lui demander quantité de piéces. Il peignit pour son Altesse un grand sujet d'histoire représentant Scipion l'Africain rendant une illustre Dame espagnole sa prisonniere à un seigneur qui l'avoit fiancée, sans avoir voulu jetter les yeux sur cette beauté, & en ordonnant que la rançon qu'on lui avoit offerte pour sa liberté, fût employée à l'augmentation de sa dot. Ce sujet étoit traité d'une maniere digne de la grandeur d'ame & de la rare continence du capitaine romain. Dans un voyage qu'il fit ensuite en Hollande, il a peint un autre grand sujet tiré de l'histoire romaine avec Govert Flink & Ferdinand Bol. C'est Fabius Maximus Quintus Consul romain, qui en cette qualité préfere les honneurs dûs à la magistrature au respect dû à un pére, en faisant descendre celui-ci de son cheval, pour s'acquitter de la commission, dont le senat l'avoit chargé. Ce tableau est placé à la cheminée dans la chambre des Bourguémaîtres de l'hôtel de ville d'Amsterdam. On voit encore dans cette ville le portrait de Mr. Lambert Reinst & de Madame Adelaïde Bikkers, & l'entretien d'un peintre avec un poéte sur un Lion qu'il avoit peint. L'Amirauté lui fit faire aussi le portrait du fameux Amiral Michel de Ruiter & celui de Corneille Tromp Vice-Amiral. Les poétes hollandois ont chanté la louange de ces tableaux dans leurs ouvrages & J. v. Vondel s'est étendu si amplement là dessus qu'il seroit superflu d'ajoûter à ce qu'il a dit de chacun en particulier, & à l'éloge que Philippe Angels à fait de son pinceau, dans un ouvrage sur la peinture qu'il a publié en 1642.

Cet auteur nous y apprend que Livens peignit le sacrifice d'Isaac d'après la description qu'en a faite Philon Juif. Son art y brille, & rend les objets avec toute la naïveté que la la nature pourroit offrir, si elle se représentoit elle-même. Il continue l'éloge de notre peintre, en louant un tableau de son invention, où Bethsabée femme d'Uri paroît d'un côté avec tous les charmes de sa beauté & David de l'autre jettant des yeux de convoitise sur cette femme. Cupidon y est peint en l'air avec une fléche enflammée, dont la vapeur distille l'amour dans le cœur du Roi. Nous souscrivons volontiers à tout ce qu'il dit de la maniere, dont cette piéce est peinte, & nous ne desavouerons point que la touche en soit excellente, le coloris solide, le dessein correct, que l'imagination & l'art du peintre ayent produit ici un tout fort harmonieux, pourvu qu'il nous permette de douter si la composition est dans les regles, jusqu'à ce que nous soyons informés, si la maxime d'Horace, qui accorde aux peintres & aux poétes la liberté d'inventer selon leur caprice, à donné un droit légitime à ces Messieurs de mêler le sacré avec le profane & de confondre l'histoire de la Bible avec la Mythologie payenne.



ADRIANVS BROVWER

GRYLLORVM PICTOR ANTVERPIÆ,

NATIONE FLANDER.

Ant. van Dyck pinxit
S. a Bolswert sculp.

Cum privilegio

ADRIEN BROUWER
PEINTRE.
&c. &c. &c.

CEux qui ont donné au public les vies des peintres conviennent qu'Adrien Brouwer naquit en 1608: mais ils ne s'accordent point ſur le lieu de ſa naiſſance, les uns diſant qu'il eſt né à Oudenarde, d'autres au contraire qu'il eſt natif de Haarlem. Les raiſons que Houbraken allégue tome I. page 318. & ſuiv. pour combattre la prémiere de ces opinions & établir la ſeconde ont beaucoup de vraiſemblance.

Adrien Brouwer ſortit d'une famille dépourvue des biens de la fortune. Pendant ſa jeuneſſe, ſa mére l'occupoit à Haarlem à deſſiner des fleurs & des oiſeaux avec de l'encre ſur du linge, qu'elle travailloit enſuite à l'aiguille, & vendoit après les avoir découpés pour en faire des bonnets, & certaines parures que les payſannes portoient comme une eſpéce de buſtiere. Quoiqu'il n'eût eu juſqu'ici d'autre maître que ſon propre génie, il s'acquittoit de ſa tâche avec une facilité étonnante. François Hals peintre dans cette ville, l'ayant vû par hazard travailler, fut ſurpris de la maniere dont il deſſinoit & lui demanda s'il vouloit dévenir peintre. Le jeune Brouwer répondit qu'il le ſouhaiteroit, ſi ſa mére y vouloit conſentir. Elle le fit à condition que ſon fils y auroit ſa table franche. Il devint ainſi éleve de François Hals. Celui-ci ne tarda point à s'appercevoir du talent de ſon nouvel éleve. Les progrès qu'il fit dans ſon école le ſurprirent, & lui firent naître la penſée de vendre ſes ouvrages, pour ſe dédommager de la penſion qu'il lui donnoit. Perſuadé que ce commerce lui réuſſiroit; il ſépara Brouwer de ſes autres éleves, & le confina dans ſon grénier, où ſa femme lui fourniſſoit à peine le néceſſaire à la vie, tandis qu'il tiroit lui-même grand profit des ouvrages de l'éleve mal nourri, mal vêtu & à demi priſonnier.

Brouwer ennuyé d'un genre de vie ſi pénible, ſe déroba furtivement de la maiſon de ſon maître: mais ſa mére étant morte & ne ſachant où donner la tête, ſa miſére & ſon triſte équipage l'obligerent à y retourner, ſous les auſpices d'un des amis de François Hals, qui l'avoit rencontré par hazard & lui avoit promis un traitement plus raiſonnable. Il y trouva en effet quelque adouciſſement; mais ce ne fut point pour long-tems, car les autres éleves de François Hals ayant découvert le commerce clandeſtin que leur maître faiſoit des ouvrages de Brouwer, ils conſeillerent à celui ci de ſecouer le joug, l'aſſurant que ſes ouvrages ſe vendoient bien cher à Amſterdam. Encouragé par les conſeils de ſes compagnons, il médita une ſeconde fuite. Profitant de l'abſence de François Hals, il partit avec précipitation pour Amſterdam, réſolu d'y chercher fortune. Après quelques recherches de côté & d'autre, il entra dans la maiſon d'un nommé Zomeren, & s'y appliqua à peindre. Se voyant traité beaucoup mieux qu'il n'avoit été à Haarlem & commençant à connoître le prix de ſes ouvrages, il travailla avec joie & aſſiduité. Les petits tableaux qu'il peignit engagerent ſon hôte à lui conſeiller d'entreprendre quelque piéce plus conſidérable. Suivant ces ſages avis, il fit ſur cuivre une querelle entre des païſans & des ſoldats d'un effet merveilleux. Les caractéres & les paſſions y étant exprimés d'une maniere ſi naturelle, que cette piéce pouvoit paſſer pour être de quelque grand maître.

Sa réputation ſe répandant dans la ville, les curieux apprirent avec joie que le nouveau maître, dont François Hals avoit vendu les tableaux depuis quelque tems, y étoit arrivé: ils le chercherent de tous côtés, & découvrirent enfin qu'il étoit logé chez Zomeren. Mr. Vermandois vint l'y trouver. Il y vit le tableau, dont nous venons de parler, il fut ſurpris de l'artifice qui s'y trouvoit & de la raviſſante diſpoſition du tout enſemble. Il donna avec plaiſir cent ducatons que le peintre lui en demanda. Ce fut la prémiere ſomme un peu conſidérable que Brouwer ſe vit entre les mains, & ce fut avec elle qu'il commença à ſe livrer à la paſſion qu'il avoit pour la débauche, menant la vie gaie auſſi long-tems que ſon argent dura. Tel fut ſon train de vie pendant le reſte de ſes jours; il travailloit pour ſe divertir & ſe divertiſſoit enſuite pour conſumer le fruit de ſes travaux. Quoiqu'il fût né

pauvre, la nature l'avoit doué d'un ſi beau talent pour la peinture, qu'il eût pu aiſément accumuler de grandes richeſſes, ſi menant une vie reglé, il eut préféré ſon honneur à ſes plaiſirs. S'étant allé promener un jour ſur le rivage de la mer, il eut le malheur d'y être dépouillé par des pirates. Cet accident qui auroit peut-être conſterné tout autre que lui, ne rabattit rien de ſon humeur gaie, la reſſource qu'il avoit découverte dans ſon pinceau le mettant en état de réparer bientôt ſes pertes.

Revenu en ville à demi nud, il penſa à s'habiller. Son eſprit goguenard lui inſpira une nouvelle maniere de s'ajuſter, il acheta de la groſſe toile qu'il peignit & parſema de fleurs avec tant d'artifice, qu'elle effaceoit la beauté des étoffes connues juſqu'alors. Pluſieurs des principales dames d'Amſterdam admirerent cette étoffe & firent inutilement parcourir toutes les boutiques de la ville pour chercher la pareille: Brouwer étoit le ſeul qui poſſédoit le ſecret de la trouver; mais ne voulant point exciter davantage leur déſir, il les déſabuſa d'une maniere encore plus ridicule, en effaceant avec une éponge mouillée & en préſence d'un grand nombre de perſonnes l'éclat & les fleurs de ſon habit. Brouwer s'acquit la réputation de très excellent maître. Il travailloit ordinairement dans les cabarets, & pour ainſi parler, entre la pipe & la pinte. Son caprice mettoit le prix à ſes ouvrages, on dit même qu'il les eût plutôt immolés aux flammes, que de les donner à meilleur marché qu'il ne les avoit taxés, lorſque le caprice ou le beſoin l'engageoient à les envoyer chez les curieux pour les vendre.

On lit quantité de faits ſur le chapitre d'Adrien Brouwer, dont une partie ſuffiroit pour charger un homme d'un ridicule achevé, s'ils étoient tels qu'on les rapporte. Nous ne voulons pas accuſer ces écrivains de calomnie, il eſt certain qu'il étoit extrêmement facétieux; mais nous ne voulons pas auſſi entrer dans ce détail odieux: le grand talent qu'il avoit d'ailleurs pour la peinture, méritant bien qu'on paſſe quantité de ces choſes ſous ſilence. Ce que Rubens étoit pour les ſujets majeſtueux, Brouwer l'étoit pour la repréſentations des ſujets groteſques.

Après avoir exercé ſon art en Hollande, il lui prit envie d'aller voir les peintres qui floriſſoient à Anvers. Le voyage ſuivit de près le projet, & ſans refléchir qu'il avoit beſoin d'un paſſe-port pour y aller en toute ſûreté, il ſe mit en chemin. A ſon arrivée; on reconnut qu'il étoit Hollandois, il fut arrêté comme eſpion, & mis en priſon au château d'Anvers, où il eut le tems de ſe répentir de ſon imprudence. Une piéce qu'il fit dans ſa priſon & qui tomba ſous les yeux de Mr. Rubens, le tira d'embaras. Celui-ci s'employa en ſa faveur, lui obtint la liberté & le conduiſit dans ſa maiſon. L'accueil généreux qu'il fit au priſonnier relâché marque l'eſtime qu'il faiſoit de ſon pinceau. Non content de le revêtir à ſes dépens, il le fit aſſeoir près de ſoi à ſa table & l'introduiſit chez les perſonnes de diſtinction. Brouwer ſe laſſa bientôt de cette vie reglée, & n'en conçut pas moins de dégoût que de ſa priſon. Il évita autant qu'il put Mr. Rubens & le quitta enfin pour réprendre ſon genre de vie.

Rendu à lui-même, il devint bientôt amoureux de la femme d'un boulanger avec lequel il ſe lia, convenant parfaitement enſemble en humeur & en inclination. Le Boulanger s'accorda avec lui de le prendre dans ſa maiſon, à condition qu'il l'inſtruiroit dans la peinture. Brouwer réuſſit à faire de ſon hôte un peintre, mais après avoir demeuré quelques années à Anvers vivant dans une grande familiarité avec ſon boulanger, il entreprit le voyage de Paris. Les peintres & les connoiſſeurs de cette grande ville ne pouvoient aſſez admirer les talents de Brouwer, les curieux s'empreſſoient à l'envie d'avoir de ſes ouvrages; mais multipliant ſes excès à méſure que l'argent lui venoit, il acheva de ruiner ſa ſanté & de précipiter le cours de ſes jours. Il revint à Anvers accablé d'infirmités & de pauvreté, ſe logea à l'hôpital & y mourut peu de jours après, à l'âge de trente-deux ans. Son corps fut enterré comme ceux des plus néceſſiteux: mais l'excellence de ſes ouvrages l'ayant diſtingué entre les plus habiles peintres, le Magiſtrat le fit tranſporter dans l'égliſe des Carmes, & mettre une épitaphe ſur ſa tombe, où il eſt comparé au fameux Apelles.

COR-



CORNELIVS SACHTLEVEN

HOLLANDVS PICTOR NOCTIVM PHANTASMATVM

Ant. van Dyck pinxit *Cum privilegio*

Kosterman sculp.

CORNEILLE SACHTLEVEN

PEINTRE.

&c. &c. &c.

LA ville de Rotterdam vit naître les deux Sachtleven fréres, dont les auteurs de la vie des peintres font mention. Herman en mil six cent neuf & Corneille dans un tems que l'on ne désigne point. Une même inclination les porta à s'adonner à la peinture. Le prémier fut éleve de van Goyen, devint un des meilleurs païsagistes de son tems, fit des tableaux très piquants par le choix agréable des sites, par la beauté de son coloris, & par l'art admirable avec lequel il a représenté des lointains clairs & légers, qui semblent fuir & s'échapper de la vue. Il mourut à Utrecht dans un âge fort avancé. Corneille qui doit faire le sujet de ce discours est moins connu, les prémieres circonstances de sa vie sont rapportées différemment, & les autres sont presque ignorées. Un auteur françois dit qu'il a été éleve de son frére Herman: mais les écrivains hollandois sont d'un sentiment tout opposé, & croient avec beaucoup d'apparence qu'il étoit plus âgé que lui. Ils rapportent qu'il florissoit du tems d'Antoine van Dyck: ainsi il n'a pu être l'éleve de son cadet, qui étoit alors en Italie pour y continuer ses études & se former sur les grands modéles qu'on voit dans ce païs: circonstance qui nous cache le véritable maître de notre Sachtleven: mais si la maniere d'un peintre pouvoit en donner une connoissance certaine, il faudroit croire qu'il a été éleve de David Téniers le pére, puisque ses ouvrages tiennent plus de la maniere de celui-ci que de tout autre, & qu'il a fait quantité de tableaux entierement dans le goût de ce maître.

Quoiqu'il eût été excellent artiste, il n'est cependant point arrivé à la perfection de son frére. Il est fort probable qu'il ne sortit point des Païs-Bas & qu'il se contenta d'étudier ce qu'il y put découvrir de meilleur. Il se plaisoit à représenter des assemblées de soldats & des corps de garde à la façon de Brouwer. On en voit où son génie & son pinceau semblent se disputer le pas, chaque figure rend la nature avec une naïveté particuliere, la physionomie exprime la passion ou le caractére des différents sujets qu'il avoit en vue. D'un côté on y voit des soldats jouant aux cartes: d'un autre il s'en trouve passant le tems à fumer sous la cheminée peints avec autant de liberté que d'habileté, ici assis sur un banc ils discourent ensemble; là un officier appuyé légerement sur sa pique les regarde ou leur donne ses ordres: par tout l'harmonie regne & la beauté de l'ordonnance enchante. Des fusils à un ratelier, des épées posées à un coin ou pendantes contre la muraille, quelques chapeaux avec des plumets, ou des écharpes avec des franges d'or & d'argent sont les meubles ordinaires tirés d'après nature, dont il garnit ces lieux. Les devants sont souvent variés & embellis par d'autres équipages militaires comme hallebardes, drapeaux & tambours & offrent un coup d'œil charmant & agréable, qui frappe & plait en même tems, chaque figure saisit d'étonnement, on continue par admirer & on ne peut réfuser des louanges au génie qui a enfanté ces compositions, ni au pinceau qui les a exécutées.

Quand le talent de Sachtleven auroit été renfermé dans les ouvrages, dont nous venons de parler, c'en eut été assez pour lui mériter une place honorable parmi les bons artistes de son tems, plusieurs, dont les productions ne valent point celles-là, y ont été admis: mais ce beau génie n'en demeura point là & on voit de ses tableaux d'un autre goût & en plus grand nombre qui constatent son habileté, ce sont des fêtes de Flandre, des assemblées de buveurs, appellées staminées dans ce païs, & principalement des païsages, où l'agriculture & tout ce qui y sert sont représentés dans la maniere de David Téniers qu'il suivoit pour ces sortes de sujets. Il y a heureusement réunis tous les objets qui pouvoient rendre ces tableaux intéressants, & les a extrêmement variés, tantôt ce sont des fermes ou maisons de païsans avec leurs basses cours, tantôt des chariots, des herses, des charues & autres in-

ſtruments qui ſervent au labourage rendus avec beaucoup de vérité. Des animaux allant aux champs ou en revenant animent le tout & font voir l'étendue du talent du peintre par la touche délicate avec laquelle ils ſont peints d'après nature. Il y introduit des païſans & païſannes, dont il exprime élegamment les attitudes. Ailleurs on voit les intérieurs de ces maiſons repréſentés avec un ſuccès égal, les meubles & les utenſiles y ſont rangés dans un ordre capable de faire croire qu'il entendoit le menage de la campagne, & on eſt ſurpris de voir un artiſte élevé dans la ville, entrer avec ordre dans le détail le plus menu des arrangements de ces demeures ruſtiques, où il plait aux connoiſſeurs juſques dans les étables qu'il y a joints & ſe fait admirer dans leurs cabinets.

S'il avoit auſſi bien entendu le coloris, qu'il a ſu imiter le naturel, il ne ſeroit peut-être pas auſſi décidé qu'il eſt que ſon frére lui étoit ſupérieur dans ſon art: mais il en eſt des peintres en cette qualité, comme de tous les hommes en général, il y a dans les uns & les autres du plus & du moins, & quelque vertueux que ceux ci paroîſſent ſi on ſe donne la peine de les examiner de près on y appercevra des défauts; de même ſi on fait ſubir la rigueur de l'examen aux plus beaux ouvrages des meilleurs peintres, à peine en pourra t-on trouver où il n'y ait à réprendre. Les Michels-Anges, les Tintorets, les Titiens, les Véroneſes, les Carraches & les Rubens n'ont pas été exempts de défauts qu'on a oſé cenſurer, ne ſeroit-il pas étonnant ſi Sachtleven avoit excellé également dans toutes les parties de ſon art, d'ailleurs d'une exécution très difficile, arrivant aiſément qu'un peintre livré au feu de ſa veine échauffée en néglige une, tandis que d'un pinceau libre & moelleux il exprime les autres dans la perfection? Notre artiſte mourut à Rotterdam fort regretté des gens de bien & des curieux, dont il s'étoit acquis l'eſtime par la ſageſſe de ſa conduite & ſes beaux talents. On ne connoit qu'un de ſes éleves natif d'Utrecht & nommé Guillaume van Bommel, qui lui a fait honneur. Il voyagea en Italie, puis en Allemagne, où il a plus travaillé que tout ailleurs. A l'exemple de ſon maître il donna dans le païſage & y excella, ſon ſéjour à Tivoli lui avoit donné le tems de ſe former des riches idées qu'il a peintes enſuite & où ſouvent il répreſente des caſcades, des eaux qui ſe précipitent du haut des montagnes & des rochers eſcarpés.



ARTVS WOLFART

PICTOR HVMANARVM FIGVRARVM ANTVERPIÆ.

Ant van Dyck pinxit
Corn Galle sculpsit

Cum privilegio

ARTUS WOLFART PEINTRE.

&c. &c.

ARtus Wolfart natif d'Anvers étoit iſſu d'une famille ancienne & fort conſidérée dans ſon païs, qui par ſes belles qualités, ſon amour pour ſa patrie & les ſervices importants rendus à ſon Prince, s'étoit fait connoitre dès long-tems à la cour de Bruxelles, & avoit mérité par ces voies juſtes & légitimes d'être élevée à des emplois très honorables. Un de ſes proches parents avoit été pourvu de la charge de Droſſart de Brabant du tems de l'Archiduc Albert, l'occupoit encore à la mort de ce Prince, & en cette qualité aſſiſtoit à ſa pompe funebre. Nous ne rapporterons point ici ſes autres ancêtres, qui de génération en génération ont tranſmis l'honneur & la vertu à leurs enfants. Vérité que nous ne croyons point révocable en doute: ainſi nous paſſerons à ce qui le regarde perſonnellement & à ſon habileté dans la peinture. Motif principal qui a engagé le chevalier Antoine van Dyck à faire ſon portrait, afin de graver par là ſon nom au temple de la mémoire, & pour apprendre à la poſtérité que dans les derniers tems même, les perſonnes d'une naiſſance diſtinguée ſe ſont fait un plaiſir de s'appliquer à cet art.

Les parents d'Artus Wolfart, prirent un ſoin particulier de ſon éducation. On lui fit apprendre de bonne heure tout ce qui étoit convenable à la qualité de ſa naiſſance, & propre à ſoutenir l'honneur de leur maiſon. Le deſſein en fit partie, non en vue qu'il devînt peintre: mais parceque cet art étant alors dans un état très floriſſant à Anvers, & faiſant ſouvent l'entrétien des belles compagnies, il convenoit à un jeune homme qui devoit paroître dans le monde d'en connoître au moins ſuperficiellement les principes & les beautés. Contre leur attente, Artus en fut épris, preſqu'auſſi tôt qu'il commençât à s'y appliquer. Les langues n'eurent plus pour lui les mêmes attraits qu'elles avoient eus auparavant, il retrancha une partie du tems qu'il avoit coutume de leur donner pour l'employer au deſſein: enfin il les abandonna entierement pour ſe livrer ſans réſerve à la peinture. Ses parents en eurent quelque mécontentement: mais l'amour tendre qu'ils avoient pour lui, les empêcha de s'oppoſer efficacément à la forte inclination qu'il témoignoit. Ils diſſimulerent dans l'eſpérance qu'elle changeroit avec l'âge: mais au contraire elle augmenta. Travail, étude, lecture tout s'y rapportoit. L'hiſtoire ancienne fortifioit ſon penchant, & la haute eſtime où il voyoit les Rubens & les van Dyck, chéris des Princes, honorés des grands, eſtimés de leurs ſemblables, admirés de leurs concitoyens, l'encourageoit à faire tous ſes efforts pour leur reſſembler.

Ses talents naturels cultivés avec ſoin pendant quelques années ſe developperent, il copia avec ſuccès les modéles qu'on lui donnoit: il continua par enrichir les copies de ces originaux, & enfin ennuyé de cette ſervitude, qui l'empêchoit de s'abandonner au feu de ſon imagination, il s'affranchit des maîtres, donna l'eſſort à ſon eſprit, peignit d'invention, & d'une maniere qui ſentant ſon artiſte, faiſoit voir qu'il ne s'étoit adonné à la peinture qu'en ſuivant les impreſſions de ſa Minerve. La lecture des auteurs ſacrés & profânes ayant rempli ſon imagination de belles idées, il les arrangea avec intelligence & ſon pinceau les exécuta avec art. On vit paroître ſes tableaux qui plurent au public & charmerent les curieux. Des grands ſujets hiſtoriés de la Bible, les miracles des Saints, les Dieux tant vantês par les poétes, les fables & quelques plaiſanteries dévinrent alternativement la matiere de ſes compoſitions, rendirent ſes talents recommandables, & firent rechercher ſes ouvrages. Il y en a toutefois qui eſtiment beaucoup plus ceux dont les ſujets ſont de peu de conſéquence. Selon quelques auteurs flamands, on remarquoit avec plaiſir dans les uns & dans les autres, un grand goût d'ordonnance, un pinceau frais & moelleux & un excellent coloris. C'eſt ſur ces trois avantages que roulent toutes les louanges qu'ils lui donnent, & ils gardent un profond ſilence ſur ſon deſſein & ſur ſes qualités perſonnelles.

JAQUES CALLOT
GRAVEUR.
&c. &c.

TOute puiſſante que ſoit l'éducation ſur l'eſprit des hommes, il faut avouer que la nature l'eſt encore beaucoup davantage. Jaques Callot nous en fournit une preuve. Né à Nanci d'une pére occupant la place de Héraut d'armes à la cour du Duc de Lorraine, & iſſu d'une famille, qui deux cents ans auparavant rempliſſoit avec honneur les prémieres charges de l'Etat ſous les derniers Ducs de Bourgogne, on le deſtina à toute autre choſe qu'à la Gravure: mais les effets du deſtin ſont inévitables. Le deſſein n'entre ordinairement dans l'éducation des jeunes gens de diſtinction, que pour leur donner une idée des beaux arts qui en dépendent. Par ce principe il fit partie de celle de Callot: mais par une ſécrete diſpoſition de la nature, il décida de ſa vocation. Ce jeune homme ayant témoigné dès ſon enfance une vive inclination pour le deſſein, en griffonnant & en faiſant de ſon chef des Eſquiſſes, où des perſonnes plus avancées en âge trouvoient beaucoup de jugement, s'y livra ici avec joie. Cet amuſement devint la principale & preſque l'unique de ſes occupations. Envain ſes parents s'efforcerent de l'en détourner, leur oppoſition ne fit qu'irriter ſon penchant, enſorte que déſeſperant de les voir conſentir à ſes deſirs, il ſe déroba ſecretement de chez eux pour aller en Italie, où il avoit oui dire que cet art floriſſoit plus que par tout ailleurs.

L'argent étant venu à lui manquer, il ſe joignit à une troupe de bohémiens, gens accoutumés de voyager à bon marché, & continua ſa route avec eux juſqu'à Florence, où il les quitta. Là il trouva une reſſource honorable dans l'affection qu'un officier du Grand-Duc de Toſcane conçue pour lui. Ce généreux Florentin informé du motif de ſon voyage, l'envoya chez Canta Gallina peintre & graveur tout enſemble. Le jeune Callot ſe trouvant dans cette maiſon, comme dans ſon centre, profita de l'occaſion & fit de grands progrès. Le déſir d'une plus grande perfection s'accrut dans ſon jeune cœur, il réſolut de devenir original & paſſa à Rome pour étudier les merveilles, dont cette ville eſt ornée.

Ce voyage ne répondit point à ſes eſpérances, car à peine y fut-il arrivé, qu'il fût reconnu par des marchands de ſon païs & reconduit à Nanci malgré ſes répugnances. Son pére l'obligea d'abord à réprendre ſes études: mais ſon goût pour la gravure l'emportant ſur toute autre conſidération, il s'évada encore une fois & réprit le chemin d'Italie. Il avoit déja traverſé les Alpes & s'avançoit à grands pas vers Rome; lorſque ſon frére ainé le rencontrant à Turin, l'obligea de revenir avec lui en Lorraine. Ces contre-tems auroient dû ce ſemble faire perdre à Callot l'eſpérance de revoir l'Italie: mais ni les reproches, ni les remontrances de ſa famille, ni les contradictions qu'il rencontroit dans l'exécution de ſon deſſein ne purent produire cet effet: enſorte que ſon pére vaincu par ſes priéres & ſes ſollicitations réitérées, lui permit enfin d'aller à Rome, avec un gentil-homme que le Duc de Lorraine envoyoit vers le Pape.

Arrivé en ce ſéjour ſi long-tems déſiré & protegé de l'Envoyé de ſon Prince, il ſe mit ſous la conduite de Jule pariſien pour ſe perfectionner dans le deſſein. De là il paſſa chez Philippe Thomaſſin, pour apprendre à graver au Burin & à l'eau forte. Ses progrès répondirent au déſir ardent d'exceller dans ſon art. Déja ſes ouvrages commençoient à le faire connoître, & à lui donner de la réputation, lorſque tout à coup il s'apperçut de la jalouſie de ſon maître par rapport à ſa femme. Il n'en fallut point davantage à cet habile éleve qui n'avoit de l'ardeur que pour ſon art. Il s'éloigna de ce maître ombrageux & ſe retira à Florence.

Le Grand-Duc informé de ſes rares talents, déſira de le voir & l'employa à pluſieurs ouvrages. Une penſion honorable ſuivit de près le ſalaire de ſes travaux. Callot ſe vit à ſon aiſe. En homme curieux d'une plus haute perfection, il uſa de ſa fortune pour ſon avancement.



IACOBVS CALLOT

CALCOGRAPHVS AQVA FORTI NANCEII IN LOTHARINGIA. NOBILIS.

Ant. van Dyck pinxit
L. Vosterman sculp.

Cum privilegio

ment. Il ſe lia étroitement avec les excellents artiſtes, que le Grand-Duc faiſoit travailler alors aux ornements d'une galerie, & fit de nouveaux progrès par leurs inſtructions & leurs exemples. Je paſſe ſous ſilence ſes prémiers ouvrages ne voulant indiquer que quelques-unes de ſes principales productions, en parcourant le reſte de ſa vie : quoique ſes coups d'eſſai faſſent honneur à ſon génie & à ſa main, vu l'âge peu avancé auquel il les a donné au public.

Pendant ſon ſéjour à Florence, il cultiva avec ſoin les plus célebres artiſtes, qui y floriſſoient alors, ſpécialement Alphonſe Parigi & Remigio Canta-Gallina ſon prémier maître tranſalpin. Il s'attacha à la maniere de celui-ci, qui lui plut ſur tout, & pour y réuſſir mieux, il commença à deſſiner en petit, & à graver à l'eau forte : convaincu que cette maniere d'exécuter avoit non ſeulement plus de délicateſſe : mais auſſi qu'elle étoit plus propre pour donner aux ſujets que l'on traite l'eſprit & la vivacité que le graveur ſe propoſe d'y repandre. Son génie vaſte & fécond étoit ennemi de la contrainte; car pluſieurs connoiſſeurs prétendent remarquer moins de graces dans ce qu'il fit d'après d'autres maîtres, que dans les piéces qu'il grava d'invention ou d'après nature. Dans ces deux derniéres ſon eſprit ayant la liberté de diſtribuer ou d'orner ſes ſujets ſelon ſes idées, il le faiſoit toujours avec un ordre raviſſant, qui frappe l'eſprit & charme la vue, par l'expreſſion naturelle des différents caractéres.

Quelques planches de comédie, qu'il grava pour le Grand-Duc dans le goût de Canta-Gallina, les batailles gagnées & les victoires remportées par les Princes de la maiſon de Médicis: productions de ſon eſprit, auſſi bien que la foire de Florence, où la nature lui ſervit d'original : ſont des piéces enchantées, qui lui acquirent l'eſtime de Coſme de Médicis à un tel point, que ſi ce Prince eut vecu, il l'auroit probablement fixé à Florence: mais la mort lui ayant enlevé ce protecteur, il penſa à aller s'établir ailleurs.

Le Pape & l'Empereur l'inviterent inutilement de ſe rendre dans leur cour, il préféra ſa patrie à tout autre païs en quittant la Toſcane, & retourna à Nanci, où le Duc de Lorraine lui fit un ſort gracieux. Pour s'y fixer plus conſtamment, il ſe maria avec une demoiſelle nommé Cathérine Puttinger, iſſue d'une famille noble & originaire de Marſal, de laquelle il n'eut point d'enfant. De là ſa réputation volant par toute l'Europe, il vit les Princes s'empreſſer à faire graver de ſa main les évenements les plus glorieux & les plus intéreſſants de leur regne. Ce fut dans cette vue, que l'Infante Iſabelle Claire Eugénie le fit venir à Bruxelles, pour graver le ſiège de Bréda, que le Marquis de Spinola faiſoit alors, & qui finit enſuite par la reddition de la place. Il exécuta cet ouvrage en ſix feuilles, avec un art & une naïveté qui lui mériterent l'eſtime & les récompenſes de cette ſage & religieuſe Princeſſe.

Louis XIII. Roi de France voulant dans la ſuite tranſmettre à la poſtérité l'image naturelle du ſiège de la Rochelle & de celui de St. Martin en l'iſle de Ré, où ſa Religion, ſon autorité & ſa gloire ſembloient s'intéreſſer également, ne jugea perſonne plus propre que Callot pour l'exécution de ſon deſſein. Il l'attira dans ſon camp, & le chargea de ce ſoin. Notre artiſte s'en acquitta avec un ſuccès merveilleux, Sa Majeſté en ayant été ravie en admiration. En conſéquence elle fit tout ce qu'elle put pour le retenir à ſon ſervice. Marques d'eſtime, promeſſes, penſions; tout fut mis en uſage: mais tout fut inutile par l'attachement que Callot témoigna pour ſon Prince & ſa patrie.

Comme il excelloit dans les figures en petit, il s'eſt ſurpaſſé en quelque maniere dans les repréſentations de ces trois ſièges, où il a dû néceſſairement travailler dans ce goût, pour pouvoir renfermer dans un petit nombre de planches la grande multitude de perſonnes, les villes & leurs environs qui s'y trouvent bien diſtingués & très reconnoiſſables. Sur le devant les figures ſont encore médiocrement grandes: mais allant toujours en diminuant à proportion de l'éloignement qu'elles repréſentent, elles ſe trouvent dans les lointains les plus reculés, d'une petiteſſe preſque imperceptible, ſans rien perdre de la force de l'expreſſion. Son génie & ſon art, ſont ici d'autant plus dignes d'admiration, que dans

ces petites figures, il a pu en trois ou quatre traits exprimer l'action la démarche & même les caractéres des différentes objets qu'il a eus en vue. Pendant son séjour à Paris, il grava encore deux vues de cette grande ville qui passent pour des chefs-d'œuvre; tant pour la vérité que la variété des figures.

Revenu à Nanci, il continua de s'appliquer à la gravure avec tant d'assiduité, qu'il multiplia le nombre de ses planches à une quantité à laquelle il y a peu d'artistes qui soient parvenus. Pendant ce tems il fit paroître, qu'il n'étoit pas moins bon citoyen qu'habile graveur, lorsque Louis XIII. le pria de graver la prise de Nanci, dont il venoit de se rendre maître. Callot s'en excusa respectueusement, alléguant qu'il étoit lorrain, & en cette qualité obligé de ne point exercer son burin contre l'honneur de son Prince.

Le Roi loua ses sentiments & sa fidélité en agréant ses excuses: mais un courtisan s'étant avisé de conseiller à Sa Majesté de l'y contraindre: Callot répondit avec une fermeté inébranlable, qu'il se couperoit plutôt le pouce, que de faire la moindre chose contre son devoir. Ce fut par ce sincére attachement à son Prince qu'il refusa une seconde fois la pension honorable qu'on lui offrit, s'il vouloit entrer au service du Roi très chrétien. Callot continua tranquillement l'exercice de son art à Nanci, où il a gravé depuis les miséres de la guerre en plusieurs planches. Cet ouvrage offre un portrait naturel, de tous les maux que les soldats font souffrir aux païsans pendant ce tems, & celui de ceux qui sont obligés de souffrir eux-mêmes. Il y a de quoi admirer le génie de l'artiste, qui a pu s'imaginer tant de sujets différents.

La postérité verra toujours avec plaisir le rare talent qu'il avoit de rassembler une infinité de figures dans un fort petit espace, sans que la multitude y altérât la beauté ni la régularité de son ordonnance. Elle semble au contraire y donner de nouveaux agréments, par les expressions frappantes, que chaque trait de burin y produit. C'est ce rare talent qui lui a mérité tant d'éloges; c'est lui qui l'a fait rechercher des plus puissants Princes de l'Europe, & c'est lui qui a souvent attiré Gaston Duc d'Orléans à sa maison pendant le séjour qu'il fit à Nanci. Ce Prince prennoit un plaisir singulier à le voir travailler, & se rendoit souvent chez lui à ce sujet. On dit que c'est Callot, qui s'est servi le prémier du vernis des faiseurs de Luts, pour graver à l'eau forte, & vu sa sagacité, peut-être auroit-il procuré d'autres nouveaux avantages à son art, si la mort ne l'eût enlevé le 23 Mars 1635. Lorsqu'il n'étoit encore âgé que de 41 ans, & qu'il méditoit sa retraite à Florence. Il fut enterré auprès de ses ancêtres dans l'église des cordeliers à Nanci, où on lit son épitaphe sur le tombeau de marbre que sa femme a fait ériger à sa mémoire.



IOANNES BAPTISTA BARBÉ
CALCOGRAPHVS ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit.
S. a Bolswert sculp.

Cum privileg.

JEAN BAPTISTE BARBE
GRAVEUR.
&c. &c.

JEan Baptiſte Barbé fit honneur par ſes talents à la ville d'Anvers, qui lui donna le jour vers l'an 1572. Iſſu d'une famille bourgeoiſe fort à ſon aiſe, il reçut une bonne éducation. Ses parents ayant le deſſein d'en faire un ſavant, commencerent par lui faire apprendre les langues & les lettres humaines: mais la nature avoit eu d'autres vues dans ſa formation, & lui avoit donné toutes les qualités néceſſaires pour en faire une habile artiste. Cette mére commune qui conduit toute choſe infailliblement à ſes fins prévalut. Le jeune Barbé témoigna ſi peu de goût pour les langues & tant d'inclination pour le deſſein, que ſes parents lui permirent de ſuivre ſon penchant, & de paſſer ſous la direction d'un maître qu'on ne nomme point. Délivré des oppoſitions domeſtiques qui avoient ci-devant combattu ſes déſirs, il ſe livra d'affection à l'étude du deſſein & de la gravure, ſans ſe relâcher de ſa prémiere ardeur, juſqu'à ce qu'il ſe trouvât capable de figurer avantageuſement avec les maîtres de l'art.

Pour lors il commença à faire connoître ſes talents, en gravant un peu de toutes ſortes de ſujets, qui plurent & l'encouragerent dans les peines qu'il prennoit pour perfectionner ſa maniere. Un livre de deſſeins d'architecture d'autels & de cheminées, qu'il fit paroître enſuite, acheva d'établir ſolidement ſa réputation. Barbé fut regardé dès lors par tous les connoiſſeurs comme excellent deſſinateur & graveur, & le prix de ſes ouvrages augmenta à proportion qu'ils ſe repandirent: chacun ſe faiſant un plaiſir d'orner ſon cabinet des eſtampes de ce nouvel artiſte.

Dans cette prémiere vogue, voulant ſatisfaire à l'empreſſement du public, il exécuta ſelon les déſirs de quelques curieux quantité de différents ſujets qui lui firent honneur. Mais en mettant ſon art en pratique, il conçut le deſſein d'en approfondir la Théorie, afin de procurer par là plus de facilité & plus d'étendue à ſon exécution. Dans cette vue, il ne grava pendant quelque tems que lorſqu'il ne put s'en diſpenſer, s'occupant uniquement à l'étude: & quoique reconnu généralement pour habile maître, on le vit s'appliquer aux méchaniques avec l'ardeur des commençants, comptant pour rien le gain qu'il négligeoit de faire, pourvu qu'il acquît de nouvelles connoiſſances. Les ſoins d'un génie auſſi heureux que le ſien ne furent point infructueux: la ſcience & la perfection de ſon art ſuivirent de près ſes travaux, & le public ſe vit avantageuſement dédommagé du petit nombre de piéces qu'il lui avoit données pendant trois ans, par les belles machines, & les fontaines d'une ſtructure agréable & ingénieuſe qui ſortirent enſuite de ſon burin. Les Beſſons, les Girolamo, les Gio-Baptiſta Négro & beaucoup d'autres célebres artiſtes, n'ont rien produit de plus eſtimable en ce genre.

Nous pourrions ajoûter ici une longue liſte des ouvrages, dont il a enrichi les cabinets: mais nous nous contenterons d'indiquer en paſſant les divers genres dans leſquels il a travaillé le plus, & les principaux peintres, dont il a copié les tableaux; avant que de conclure par ſon goût & par ſa maniére. Mr. Florent le Comte nous apprend que Jean Baptiſte Barbé a donné ſur tout dans les ſujets de dévotion. Des tableaux d'autels, des hiſtoires tirées de l'Ecriture Sainte, & aſſez ſouvent des légendes; firent l'occupation principale de ſon burin, après ce que nous avons rapporté ci-deſſus, & on ne voit que fort peu de ſes ouvrages, dont les ſujets aient été puiſés dans l'hiſtoire profâne. Martin de Vos étoit de tous les peintres, celui qu'il ſe plaiſoit davantage à copier, ayant fait preſque autant de piéces d'après celui-là ſeul, que d'après tous les autres enſemble. François Franck, Jean Baptiſte de Puggius & le patrice de Génévé de même que Corneille Galle, ſont encore des artiſtes, dont il a gravé quelques morceaux.

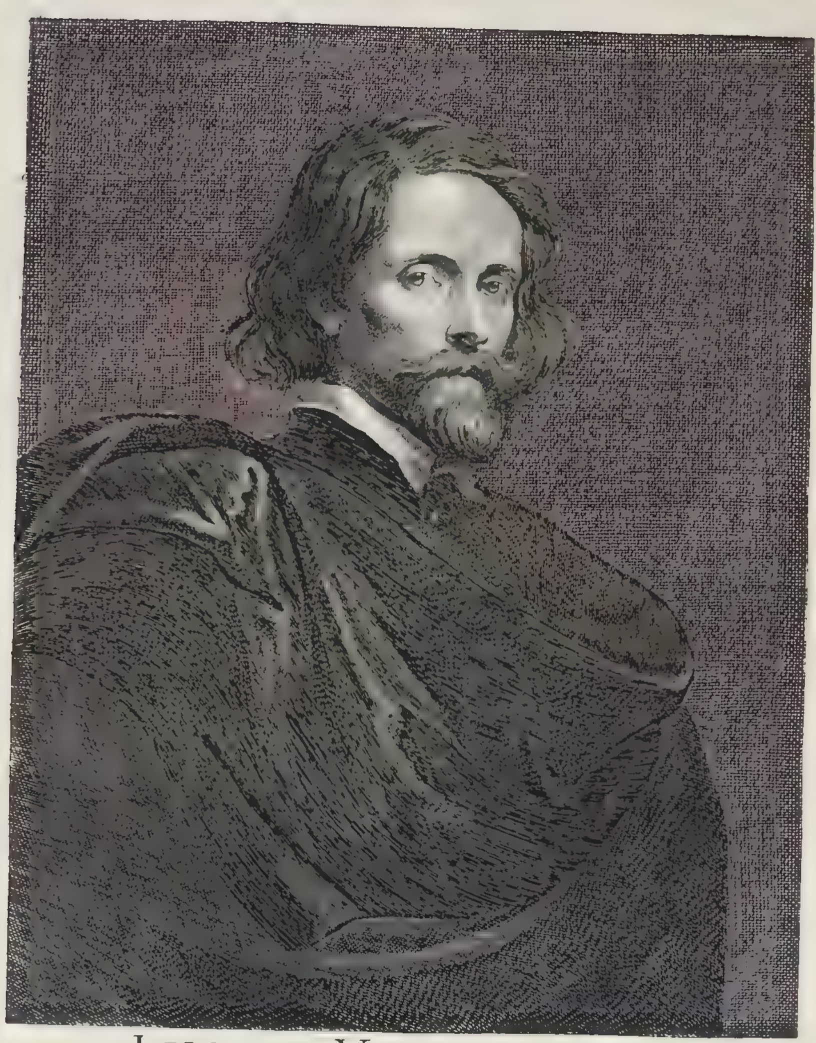
Quand tous ceux qui ont fait quelque mention de Jean Baptiſte Barbé, ne diroient pas d'une même voix, que ſon goût dominant étoit de travailler en petit, ſes ouvrages le conſtateroient invinciblement, en expoſant de plus aux yeux des connoiſſeurs une maniere douce & agréable, dans des piéces d'un fini précieux, qui ne ſentent ni la gêne ni le travail. Mr. le Comte, que nous avons dèja cité, compare dans un autre endroit, la maniere de notre artiſte à celle de Wierix, aſſez connue des curieux, pour nous diſpenſer d'en faire ici la deſcription: mais nous ne pouvons omettre les qualités perſonnelles de celui, qui fait la matiere de ce diſcours. C'eſt pourquoi nous ajoûtons, que s'il a mérité des éloges en qualité d'habile graveur, on ne peut lui réfuſer ſon eſtime en celle de galant homme & de bon citoyen.

Doué de beaucoup de vivacité d'eſprit, d'une humeur enjouée, & d'un caractére doux & bienfaiſant, il portoit la gaïeté dans les compagnies où il alloit, ſe faiſoit déſirer où il n'étoit point, & louer de tous ceux qui le connoiſſoient. La régularité de ſa vie & l'intégrité de ſes mœurs lui concilioient la bienveillance de toutes les honnêtes gens. Une aſſiduité infatiguable au travail & une exécution très facile donnent lieu de croire qu'il a amaſſé des ſommes conſidérables, ayant vecu juſqu'environ l'âge de ſoixante & dix-huit ans. On ne lit point qu'il ait voyagé hors de ſon païs, il ne paroît même que dans l'enceinte de la ville d'Anvers, où il mourut en mil ſix cent cinquante.



LVCAS VORSTERMANS
CALCOGRAPHVS ANTVERPIÆ IN GELDRIA NATVS.

Ant van Dyck fecit aqua forti



LVCAS VORSTERMANS

Desine Lysippos iactare animosa vetustas
Hic Vir, hic excudit spirantia mollius æra.

an Dyck pinxit

LUC VOSTERMAN
LE PERE, GRAVEUR.
&c. &c.

LUc Vosterman originaire du Duché de Gueldre, naquit dans cette Province vers l'an 1575. Il ne fut pas difficile de remarquer dans ses actions enfantines, l'inclination décidée qu'il avoit pour le dessein. Il prennoit plaisir à tracer toute sorte de figures sur le papier en apprennant à écrire. N'étoit-ce point appeller un maître ? Ses parents le comprirent & lui en donnerent un, qu'on ne nomme pas. Beaucoup d'application de la part du disciple, & quelques années d'école ne permirent plus de douter qu'il ne devînt un habile artiste. C'est ainsi que les grands hommes ont coutume de s'annoncer, sur tout quand l'éducation seconde les dispositions de la nature. A mesure que ses talents se développerent, on le vit travailler avec une certaine répugnance d'après les desseins & les tableaux des peintres vulgaires, tandis que ceux des grands maîtres avoient pour lui des charmes ravissants, qu'il ne se lassoit point d'admirer en les copiant. Le goût de ces derniers détermina le sien, & leur maniere fut celle qu'il se proposa pour modéle en travaillant à former la sienne.

Persuadé que plus on rémonte vers la source des eaux vives, plus on a raison de se promettre de les trouver pures: il entréprit de voyager, pour aller consulter les grands originaux d'Italie. En sortant de sa patrie il prit la route de Rome, où comme tant d'autres, il trouva de quoi contenter sa curiosité, exercer & perfectionner ses talents. La noblesse, l'élegance & la correction de dessein, qui brillent dans les ouvrages des Caraches lui plurent & devinrent le principal objet de ses études, pendant son séjour en Italie. Un tableau d'annibal Carache, représentant le sauveur du monde en priére dans le jardin des oliviers, a suffi pour établir la réputation de notre jeune artiste au de là des Alpes. Il le grava avec un succès qui fait douter si la copie doit céder à l'original.

Ceux à qui le Tintoret, le Titien, Michel Ange, Raphael ou quelqu'autre maître plaisoit le plus, lui en firent graver quelques piéces: ensorte qu'il se trouva dans l'obligation de travailler d'après tout ce que l'Italie a produit de plus distingué entre les peintres. Le Grand-Duc de Toscane charmé de la beauté de son burin, l'employa à graver quelques piéces, dont la conservation lui étoit plus particulierement à cœur. Il grava entr'autres pour ce Prince les portraits de Cosme, dit *le libérateur de la patrie*; celui de Laurent, surnommé *le pére des lettres*, & celui de Léon X. Pape, tous trois illustres personnages sortis de la maison de Médicis.

Je passe sous silence quantité d'autres ouvrages que Luc Vosterman grava d'après de bons maîtres italiens, pour le suivre dans ses voyages. D'ailleurs ce n'est pas mon dessein d'entrer dans le détail de son œuvre: mais seulement de donner ici un abrégé de l'histoire de sa vie. En revenant d'Italie il passa par la France & s'arrêta quelque tems à Paris, où ses ouvrages confirmerent la bonne opinion qu'on avoit conçue de ses talents, sur ce que la renommée en avoit publié. Il n'y demeura point aussi long-tems qu'on l'auroit souhaité: mais il partit pour les Païs-Bas, laissant aux curieux un désir empressé de posséder ses ouvrages au défaut de sa personne. Plusieurs les ont rassemblés ensuite avec beaucoup de soin, & on les conserve encore précieusement dans les cabinets les mieux choisis; non seulement comme des témoins irréfragables de l'habilité de leur auteur: mais encore comme des merveilles de l'art, & comme des guides sûrs que peuvent suivre aujourd'hui, ceux qui aspirent à la perfection de la théorie ou de la pratique de la gravure.

Nous ne lisons point qu'il soit retourné en Gueldre, du moins pour s'y arrêter long-tems: mais nous le retrouvons à Anvers, peu après son départ de France. Les beaux-arts florissoient alors dans cette ville plus qu'en aucune autre des Païs-Bas: ainsi il n'est pas étonnant qu'il l'ait préférée à la Gueldre sa patrie. La Religion peut-être se mit encore de la partie.

Cependant quoiqu'il ſe mariât à Anvers, il ne s'y attacha point ſi fortement qu'il ne voyageât plus, car outre ſes fréquentes promenades en Hollande, il paſſa encore en Angleterre. Charles I. qui y régnoit alors, s'étoit déclaré par ſes libéralités en faveur des beaux-arts. En falloit-il davantage pour y attirer ceux qui y excelloient? Luc Voſterman grava à Londre, en mil ſix cent vingt-ſept, un St. George combattant le Dragon, d'après un grand tableau en hauteur appartenant au Comte de Pembroke. Ce morceau a mérité les éloges des connoiſſeurs. Les figures en étoient exécutées au parfait, de même que le paiſage qu'on découvre dans le lointain, & les différentes maſſes de couleurs, de lumiéres & d'ombres autant bien rendues qu'il ſoit poſſible de le faire au moyen du ſeul clair-obſcur.

L'aimable ſociété des artiſtes d'Anvers le rappella dans cette ville. Il y continua l'exercice de ſon art, avec autant d'aſſiduité que de réputation. Pierre Paul Rubens & le chevalier Antoine van Dyck furent les deux peintres flamands ſes contemporains, d'après leſquels il travailla le plus. Tous les différents genres de ſujets étoient également du reſſort de ſon burin. Nous ne dirons rien de ſon talent pour les portraits, ceux qu'il a gravés dans l'œuvre de van Dyck connu & eſtimé de tous les curieux, parlant plus avantageuſement en ſa faveur, que ne pourroit faire la meilleure plume.

On ne trouve point à quel âge ni en quelle année Luc Voſterman mourut : mais le grand nombre de piéces, dont ſon œuvre eſt composé, donnent lieu de croire qu'il parvînt à une heureuſe vieilleſſe. Il n'y a preſque point eu de peintre renommé en Flandre avant lui, dont il n'ait contribué à conſerver la mémoire, en gravant quelqu'un de ſes tableaux. Ses eſtampes repandues dans tous les païs où on cultive les beaux-arts, ont rendu ſon nom célébre dans preſque toute l'Europe. On y remarque ces traits nobles & libres qui caractériſent les grands artiſtes, & montrent en même tems leur facilité à opérer. De plus elles ont une vive expreſſion & un grand goût. Il eut un fils nommé communément Luc Voſterman *le jeune*, qui marchant ſur les traces de ſon pére, à ſoutenu ſa réputation, & s'eſt acquis beaucoup d'honneur dans l'exercice de ſon art.

PIER-



PETRVS DE IODE

CALCOGRAPHVS ET DELINEATOR ANTVERPIENSIS.

Ant van Dyck pinxcit
Vorsterman sculp.

Cum privilegio

PIERRE DE JODE

DIT LE VIEUX GRAVEUR.

&c. &c.

Pierre de Jode, dit le vieux, natif d'Anvers a été ſans contrédit un des plus habiles desſinateurs & graveurs de ſon ſiècle. Entrainé par une forte inclination pour ſon art, il alla en apprendre les prémiers principes chez Henri Goltzius. Le jeune diſciple intéreſſa ſon maître à ſa perfection par ſon aſſiduité au travail, s'appliquant d'une maniere à faire craindre, qu'une étude pouſſée trop loin ne fût capable d'altérer ſa ſanté dans la ſuite. Cet empreſſément annonce preſque toujours un grand talent & des ſuccès extraordinaires. Goltzius ne tarda point à s'en appercevoir, & en maître auſſi généreux que bienfaiſant, il s'ouvrit ſans réſerve à ſon éleve, lui dévoila tous les ſecrets de ſon art, ſans avoir la foibleſſe d'appréhender d'en être ſurpaſſé, & ſeconda autant qu'il fut en ſon pouvoir ſes belles diſpoſitions & ſes ſoins. Sous la conduite d'un guide ſi éclairé, ſi de Jode n'en ſurpaſſa point d'abord tous les diſciples, il fut du moins celui qui fit le plus d'honneur à ſon école par la grande réputation qu'il s'eſt acquiſe.

De Jode s'apperçut que quelque utiles que fuſſent les préceptes des maîtres, & les ſoins qu'on ſe donne de copier les originaux; tout cela néanmoins ne doit ſervir qu'à rendre un artiſte capable d'aller à l'école de la nature. Il y alla, il l'étudia ſoigneuſement. On le vit ſouvent, à la ville & à la campagne, le crayon à la main tracer les eſquiſſes des beautés qu'elle offroit à ſes yeux, pour venir enſuite les achever dans ſa chambre. En travaillant il comprit bientôt, qu'il faut ſouvent ajoûter à la nature, quand on veut la rendre avec toutes les graces dont elle eſt ſuſceptible, & que pour cela il faut non ſeulement avoir le goût épuré; mais encore une imagination féconde. Conſidérations qui le déterminerent à voyager; afin d'acquérir l'un & l'autre, à la vue des plus belles régions de l'Europe, & par une étude refléchie des antiques. Il communiqua ſon deſſein à ſon maître Goltzius, qui le loua & l'encouragea, lui donnant en même tems les inſtructions convenables à cet égard, pour qu'il pût retirer tout le fruit déſirable de ſes travaux.

Dès que de Jode eut obtenu le conſentement de ſes parents, il partit des Païs-Bas. Traverſant la France il arriva à Paris. Tout ce que cette grande ville renferme de curieux le toucha peu alors, & ne put l'arrêter long-tems. Prévenu en faveur des merveilles de l'art, qu'il ſe promettoit de voir en Italie, ſon eſprit ne pouvoit s'occuper d'aucun autre objet. Il continua ſa route & vola, pour ainſi dire, à Rome. Il viſita l'intérieur de cette ville & les environs, avec une ſatisfaction toujours nouvelle, juſqu'à ce que ſe ſentant de nouvelles forces, il eſſaya de plaire au public par ſes propres productions. Son deſſein & ſon burin eurent une approbation générale, & dès lors il ne manqua ni de protecteur ni d'ouvrage. Sa réputation fut établie, il ne lui reſtoit d'autre embaras, que celui de pouvoir ſatisfaire à l'empreſſement des curieux. Peu de graveurs flamands avoient été auſſi goûtés que lui à Rome. A peine eut-il le loiſir de parcourir à la hâte quelques autres villes d'Italie, pour contenter ſa propre curioſité, encore travailloit-il pendant ſes voyages, lorſqu'il ſéjournoit quelque part.

La vogue qu'eurent ſes eſtampes, fut cauſe qu'il demeura long-tems à Rome: mais enfin l'amour de la patrie le rappella dans ſon lieu natal. Il partit emportant avec ſoi grand nombre d'excellentes copies & revint dans les Païs-Bas. Comme il avoit promis beaucoup dès ſa prémiere jeuneſſe, les yeux du public connoiſſeur étoient attentifs ſur lui. On s'apperçut des progrès qu'il avoit fait pendant ſon voyage. Faiſant uſage des richeſſes qu'il avoit rapportées dans ſon porte-feuille, il varia agréablement ſes productions: perſuadé que les remplir d'objets intéreſſants, c'étoit les enrichir & les rendre plus précieux.

On ne peut s'empêcher d'admirer une heureuſe fécondité de génie, un beau choix & une

une ordonnance très bien entendue, dans toutes les piéces qu'il a gravées de ſon invention. Un artiſte qui ſait allier à ces avantages la délicateſſe & la propreté du burin, ne peut manquer de plaire aux perſonnes de bon goût, & ces dons faiſoient inconteſtablement une partie des talents de Pierre de Jode. Entreprennoit-il de graver d'après quelque maître peu correct? Son habileté dans le deſſein le mettoit en état de rectifier le peu d'exactitude qui ſe trouve quelquefois à cet égard dans certains tableaux. Le ſujet manquoit-il d'ornement? Il trouvoit en ſoi même un fond fertile capable de ſuppléer à cette ſécheresſe, parcequ'il avoit l'eſprit rempli de belles idées que ſes études y avoient fait naître pendant ſes voyages.

Fécond & ingénieux à produire, exécutant avec une facilité & une promptitude extraordinaire, il a enrichi les cabinets des curieux d'une grande quantité de beaux morceaux. Ses vaſtes talents ne connoiſſoient d'autres bornes que celles de ſon art, dont il poſſédoit à fond toutes les parties. Il fut toujours très occupé à Anvers, où il s'étoit marié: & c'eſt dans la même ville qu'il mourut le neuviéme d'Août 1634, âgé d'environ ſoixante ans. On connoit particuliérement entre ſes enfants ſon fils aîné Pierre de Jode héritier de ſes talents, dont nous parlerons ci-après. Nous ne dirons rien de ſes ouvrages en particulier, leur multitude eſt ſi grande, & ils ſont ſi répandus, que chacun peut facilement ſe procurer la ſatisfaction d'en juger par ſoi-même. Un des plus amples, eſt le grand arbre généalogique de l'ordre de Saint François gravé en ſeize feuilles. L'attachement qu'il avoit aux religieux de cet ordre & leurs ſollicitations contribuerent beaucoup plus à le faire exécuter cet ouvrage que l'eſpérance du gain.

THEO-



THEODORVS GALLE
CALCOGRAPHVS ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit *Cum privilegio*
Vorsterman sculp

THEODORE GALLE
GRAVEUR.
&c. &c.

COmme il y a des familles, où par une maligne contagion les maladies se perpetuent de race en race: il en est au contraire dans lesquelles les sciences ou les arts semblent heureusement se transmettre de pére en fils. Telle fut la famille de Théodore Galle. Il naquit à Anvers environ l'an mil cinq cent quatre-vingt. Son pére appellé Corneille & surnommé le vieux exerceoit la gravure avec honneur dans sa patrie, son frére puis-né appellé Philippe s'attacha au même art, de même que Corneille Galle, dit le jeune, un leurs descendants. Il reçut le crayon des mains de son pére lorsqu'il n'étoit encore qu'enfant, & le plaisir qu'il témoignoit à en faire usage, ne permit point de douter, qu'il ne fût né pour la gravure. Instruit par les soins de son pére, il fit des progrès rapides. Elevé dans une ville où il se trouvoit de bons originaux vivants & où les beaux-arts étoient dans un état très florissant; il comprit de bonne heure, que s'il vouloit se faire un nom au milieu de tant de grands hommes, il devoit nécessairement s'élever au dessus d'une médiocrité vulgaire & toujours peu recherchée.

Dans cette vue il s'avança autant qu'il lui fut possible sous la direction paternelle, prêtant une attention scrupuleuse aux instructions qu'on lui donnoit. Il y apprit à fond la maniere de conduire ses tailles selon la diversité des sujets qu'il travailloit. Une juste distribution des jours & des ombres ne faisoit pas moins l'objet de ses études, & s'efforçant de joindre à ces avantages la beauté du burin avec la correction du dessein & une savante ordonnance, il se fit dans sa prémiere école une maniere capable de plaire à tout autre qu'à lui-même. C'est pourquoi il sollicita & obtint de ses parents la permission de faire un voyage en Italie, afin d'y aller puiser le grand goût & la belle nature dans les antiques admirables, dont cette région est en possession depuis la naissance de beaux-arts en Occident. C'étoit le foible qu'il se sentoit malgré les soins de son pére, & c'étoit à quoi il se proposoit de remédier par son voyage.

Arrivé à Rome, il ne s'occupa que de ces objets, si convenables à un graveur. Il examina attentivement tout ce qu'il crut pouvoir contribuer à sa perfection : mais craignant toujours de se tromper soi-même & de ne pas bien saisir les beautés de ces merveilleux originaux, il tâcha de s'insinuer dans la compagnie des savants en matiére d'antiquité; afin de s'instruire par leur conversation & de découvrir s'il étoit possible plus que ses yeux & sa pénétration ne lui en faisoient appercevoir. Comme il étoit doué d'un esprit agréable & de manieres polies, le célebre Fulvius Ursinus le prit en affection & le retint chez soi. Guidé dans ses recherches par un homme aussi éclairé, qui se faisoit un plaisir de lui départir ses avis, il se fixa dans son choix avec confiance & avec succès. Ce savant Italien fut charmé des talents de son hôte & en publia le mérite dans les belles compagnies. Théodore Galle fut admis avec distinction chez tous les savants. Les cabinets d'antiques lui furent ouverts, il eut l'avantage de pouvoir aller puiser à pleines mains dans ces trésors, dont la vue étoit à peine permise aux autres jeunes étrangers.

En homme studieux & prudent, il profita de l'occasion pour se faire une magnifique collection de desseins, qui lui furent depuis d'un grand usage. Fulvius Ursinus-même crut que personne n'étoit plus digne que lui de faire part au public des raretez précieuses, dont son cabinet étoit enrichi. Il le pria d'en copier une partie, & de les répandre dans le monde pour la satisfaction des curieux. Théodore Galle le fit d'une maniere à mériter les reconnoissances de son hôte bienfaisant, & de retour à Anvers, ayant élevé une très belle imprimerie dans sa maison, il s'appliqua à les graver sur le cuivre. En mil six cent six, il les publia dans un livre imprimé chez lui, qui a pour titre : *Illustrium imagines ex*

 an-

antiquis marmoribus, numismatibus &c. Outre cent cinquante & une piéces tirées du cabinet de Fulvius Urſinus, il y a dix-ſept portraits deſſinés à Rome d'après des marbres, où les anciens avoient retracé la belle nature, avec toutes les graces dont elle eſt ſuſceptible. Cet ouvrage fut publié avec des doctes explications du ſavant Mr. Jean Faber de Bamberg Docteur en Médecine.

Cette nouveauté bien reçue des connoiſſeurs, fit beaucoup d'honneur à la réputation de Théodore Galle & ne contribua point peu à l'avancement de ſa fortune. Elle donna une preuve évidente qu'il poſſédoit la gravure à l'égal des maîtres qui avoient blanchi dans l'exercice de leur art. Loin de s'arrêter dans une ſi belle carriére, il eut ſoin de ſe renouveller de tems en tems par de nouvelles productions, moyen aſſuré de ſoutenir ſa gloire. C'eſt à lui qu'on eſt encore redévable d'un livre concernant l'invention & les progrès des beaux-arts. Les figures allégoriques qu'il y a gravées ſur ce ſujet, ſont des plus intéreſſantes à tous égards: la beauté du burin, la juſteſſe du deſſein, la ſageſſe de l'invention & l'utilité de l'inſtruction ſemblent s'y diſputer la primauté: de ſorte que cet ouvrage n'a point ſeulement le don de plaire aux yeux: mais qu'il répand encore des lumieres dans l'eſprit, ſur le ſujet qui y a donné occaſion.

On voit encore dans pluſieurs cabinets très bien choiſis quantité de vaſes & de monuments antiques très eſtimés, dont les belles copies ſont de la façon de Théodore Galle. Ces piéces y tiennent un rang honorable parmi celles des meilleurs maîtres; auſſi bien que les vingt ſujets de chaſſe qu'il a gravé avec Jean Stradan. Il faiſoit une eſtime particuliere de tous ceux qui excelloient dans la gravure ou dans la peinture. C'eſt dans le deſſein de les immortaliſer comme van Dyck fit vers le même tems à peu près, qu'il grava quatre-vingt de leurs portraits: mais il ne paroît point, que les écrivains, qui lui ont ſurvecu, aient eu les mêmes égards pour lui: puiſqu'ils ont négligé de tranſmettre à la poſtérité la plus grande partie de l'hiſtoire de ſa vie, & qu'il nous a été impoſſible d'apprendre dans la ville d'Anvers même, en quelle année la parque vint trancher le fil de ſes jours. Sa mémoire eſt encore précieuſe aux curieux, qui lui ſeront toujours redévables d'une partie des ornements de leurs cabinets d'eſtampes.

PAU-



Paulus du Pont Calcographus.
Antuerpiæ

[illegible] Dyck fecit aqua forti



PAVLVS PONTIVS
CALCOGRAPHVS ANTVERPIÆ.

An. van Dyck pinxit
Paul. Pontius sculp.

Cum privilegio

PAULUS PONTIUS
GRAVEUR.
&c. &c.

LA ville d'Anvers n'a point été ſeulement féconde en peintres & en ſculpteurs ; mais auſſi en graveurs. Une bonne partie de ceux, dont nous avons occaſion de parler dans cet ouvrage, lui doivent leur naiſſance. C'eſt dans cette ville autrefois ſi floriſſante par ſon commerce & par ſes richeſſes que notre Pontius vint au monde. Nourri dans le centre des beaux-arts, il en ſuça l'amour avec le lait, pour ainſi parler, & lorſqu'il fut en âge de les cultiver, il s'adonna entierement à la gravure. Des progrès rapides juſtifierent ſon choix, & firent voir qu'il n'étoit point l'effet du caprice d'une jeuneſſe inconſidérée: mais la ſuite des impreſſions de la nature ; puiſque cette mére bienfaiſante lui avoit donné libéralement tous les talents propres pour y exceller. Docilité d'eſprit, étendue de génie, force d'imagination. Quoiqu'il deſirât très ardemment d'arriver à la perfection de ſon art, nous ne liſons point, qu'il ait voyagé pour aller chercher dans une terre étrangere d'autres originaux à copier que ceux qu'il avoit ſous les yeux dans ſon païs natal: mais content des copies que les autres en avoient rapportées, des exemples & des inſtructions des grands maîtres de ſa patrie, il trouva dans ſes talents naturels & dans une application aſſidue, les ſecours que les autres alloient puiſer au de là des Alpes, & par cette voie pénible & peu fréquentée: mais peut-être plus glorieuſe, il acquit une vaſte & juſte connoiſſance de la gravure.

Artiſte formé, en s'attachant principalement à répandre les ouvrages des plus célebres peintres flamands, il fut bientôt artiſte avoué univerſellement. Son nom devint illuſtre, ſes eſtampes parurent précieuſes aux yeux des curieux & ſa rare capacité fut le ſujet de leurs éloges. Cependant les écrivains de ſa nation, qui ont tant vanté le mérite de ceux, dont il publioit les tableaux, gardent un profond ſilence ſur ſon chapitre, & quoiqu'il n'y ait point de graveur plus connu que Pontius, chez les curieux où ſe trouvent les œuvres de Rubens & de van Dyck ; cependant on peut dire, qu'il n'en eſt preſque point, dont les particularités de la vie ſoient plus ignorées que celles de la ſienne, ſi on cherche à s'en inſtruire en détail. Tout occupé de ſon art, & ſatisfait du grand débit de ſes planches gravées pour la plûpart d'après les deux habiles peintres que je viens de nommer, il ſortit aſſez rarement du lieu de ſa naiſſance, & s'y renferma dans un petit cercle de perſonnes de connoiſſance avec leſquelles il s'étoit lié ; encore étoient-elles pour la plûpart de ſes parents, ſi on en excepte quelques artiſtes.

On admire toujours avec plaiſir les eſtampes de Pontius dans les cabinets des curieux, & on remarque par tout que la Nature & le bon goût guidoient conſtamment ſon burin. Celle-là faiſoit particulierement la matiere de ſes études. Vrai & intelligent dans tout ce qu'il exécutoit, il a conſervé ſoigneuſement dans chacune de ſes piéces la maniere du maître qui l'avoit faite, & ſes touches particulieres juſques dans les choſes les moins intéreſſantes: en ſorte qu'on reconnoit le peintre ſous ſon burin, auſſi bien que dans le tableau original, & que les copies cédent rarement aux originaux, ſinon dans l'éclat & la variété des couleurs. Les ſujets qu'il a gravés en petit, d'après ceux qui avoient été peints de grandeur naturelle, ont gardé non ſeulement toute la force de leur expreſſion : mais ils ſemblent ſouvent avoir quelque choſe de plus piquant & de plus animé. Entre ceux de cette eſpéce, qui firent le plus d'honneur à ſes talents, on peut citer en particulier l'aſſemblée des Dieux pour la diſpute de Neptune & de Minerve peinte par Rubens, & une grande pentecôte du même, piéce en hauteur. Les caracteres de chaque figure ſont ſi bien rendus dans ces deux morceaux, qu'on ne peut rien deſirer de plus de l'art même, & quand il n'auroit jamais gravé que ces deux piéces, s'en ſeroit bien aſſez pour mériter une des

prémieres places dans la claſſe des artiſtes les plus diſtingués de tout âge. Malgré les ſoins qu'on s'eſt donné depuis dans pluſieurs Etats de l'Europe, pour porter la gravure au plus haut degré de perfection, dont elle ſoit ſuſceptible, Paulus Pontius a toujours été regardé comme un des Princes de l'art, auquel il eſt glorieux de reſſembler.

Il y a peu de graveurs, qui aient mieux réuſſi que lui dans l'expreſſion des paſſions de de l'ame, & ſon art en cette partie n'eſt inférieur à la nature, que parcequ'il ne peut, comme elle leur donner du mouvement, ni les varier de couleurs particulieres, & qu'il eſt borné a pouvoir en rendre ſeulement les différentes maſſes, par la diverſité des tons de ſon clair-obſcur. D'ailleurs ſes eſtampes ont tant de force, que comme elle, elles parlent aux yeux & à l'eſprit du ſpectateur. Une dégradation très bien entendue fait fuir ou avancer les objets avec juſteſſe. Son burin frais & délicat dans les ſujets doux & riants, produit des traits mâles & moelleux, lorſqu'il en exprime des fiers ou des nobles, & donne des chefs-d'œuvres dans tous les genres qu'il exécute.

Les portraits qu'il a gravé d'après le chevalier Antoine van Dyck, & dont la plus grande partie ſe trouvent dans cet ouvrage, conſtateront à jamais ſa capacité à cet égard & parleront ici à notre place. La nombreuſe quantité de piéces, dont ſon œuvre eſt compoſé, font voir qu'il étoit fort laborieux. Il ne les a point finies toutes également: mais on peut dire qu'il fait paroître toute la force, la liberté, l'élégance & la propreté ſouhaitable du burin, dans celles où il a mis la derniere main, & ſi ſes mœurs inconnues, malgré de ſi rares talents, nous empêchent de produire ici l'homme de bien avec le graveur habile, les précieux ouvrages ſortis de ſa main feront toujours connoître & eſtimer en ſa perſonne, l'artiſte ingénieux & déſirable. On ne ſait vers quel tems il mourut: mais on ne doute point qu'il n'ait ſurvecu au chevalier Antoine van Dyck, avec lequel il étoit lié d'une étroite amitié.

Outre les piéces que Pontius grava d'après Rubens & van Dyck, il en travailla auſſi d'après les tableaux de Corneille Schut & de quelques autres peintres flamands. Mr. Florent le Comte, tome III. p. 448. le met au nombre des graveurs du célebre Raphael. Dans l'énumération qu'il fait enſuite des piéces gravées par chacun d'eux, il met ſur ſon compte le portrait de Raphael, dont Venceſlas Hollar avoit gravé la tête : mais ce portrait, ſuivant ſa marque, a été peint par le Titien, & il faudroit alléguer quelque choſe de plus poſitif, pour ranger Paul Ponce entre les graveurs de Raphael. Indépendamment de cette circonſtance, l'œuvre de notre artiſte eſt toujours fort conſidérable, & le catalogue ne pourroit qu'ennuyer le lecteur par ſa longueur & ſon uniformité, étant rapporté ici ſimplement, & s'il étoit raiſonné, il meneroit beaucoup plus loin que ne le permet l'étendue qu'on s'eſt preſcrite de donner à chacun des perſonnages, dont il eſt fait mention dans les deux parties de cet ouvrage.

GUIL-





GVILIELMVS HONDIVS,
CALCOGRAPHVS HAGÆ COMITIS.

Gul Hondius sculp. *Ant van Dyck pinxit* *Cum privilegio*

GUILLAUME HONDIUS
GRAVEUR.
&c. &c.

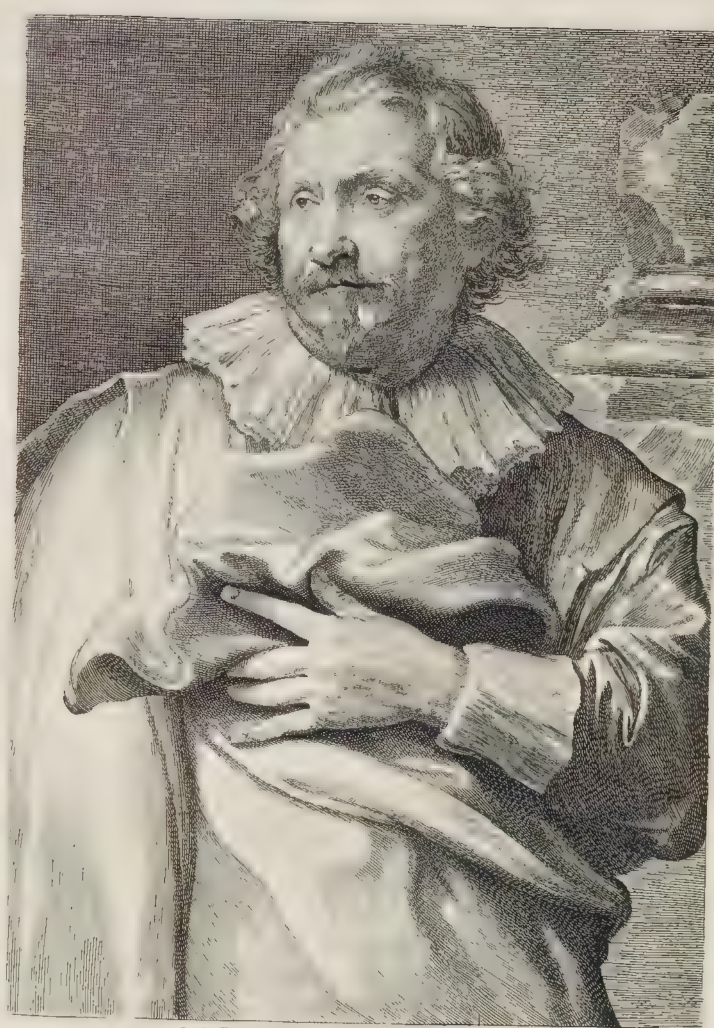
RIen de plus connu que le nom de Hondius, chez les perſonnes qui ont viſité les cabinets des curieux. Les tableaux & les eſtampes marqués de ce nom y figurent parmi les ouvrages des grands-maîtres. Mais d'un autre côté fort peu d'artiſtes auſſi ignorés que la plûpart des Hondius, lorſqu'on veut entrer dans le détail de la vie de chacun d'eux en particulier, & ſi on y prend bien garde, on court riſque de les confondre. Pour éviter cette mépriſe & faciliter la connoiſſance qu'on pourroit ſouhaiter des différents Hondius, nous les diſtinguerons & indiquerons leur origine en parlant de celui-ci. Le Duché de Brabant fut la patrie des prémiers Hondius connus des curieux & des perſonnes de lettres. Les biens conſidérables qu'ils poſſédoient au village de Dusfel & dans les environs, mettoient leur famille au rang des principales de ces quartiers, d'où un d'eux alla s'établir à Wankene, autre village de la Flandre dans le quartier de Gand, & c'eſt d'ici qu'eſt iſſu un des plus célebres entre les Hondius, dont quelques auteurs ont fait une honorable mention, en parlant des artiſtes habiles des derniers ſiècles. Il ſe nommoit Joſſe. Né avec des talents ſupérieurs pour les ſciences & pour les arts, il dévint un des plus excellents graveurs de ſon tems; ſans le ſecours d'aucun maître, acquit une parfaite connoiſſance des langues grecque & latine, s'attacha à la Coſmographie, rendit ſon nom illuſtre à Londre par deux grands globes céleſte & terreſtre qu'il y fit, & ſe diſtingua enſuite à Amſterdam par quelques ouvrages de ſa façon qu'il donna au public. On le croit pére d'Abraham Hondius bon peintre d'animaux mort pauvre à Londre, dont Campo Weyerman à décrit plus au long les déréglements que les talents. De cette branche ſortit auſſi Corneille Hondius graveur en cuivre, qui exercea honorablement ſon art à Nimegue pendant pluſieurs années.

De la branche demeurée à Dusfel, naquit Henri Hondius en mil cinq cent ſoixante & treize. Celui-ci fut éleve de Jean Wierix, & mérita les noms d'habile deſſinateur & graveur. Ses ouvrages nous apprennent qu'il s'occupa quelque tems à l'orfévrie. Il s'adonna depuis aux ſciences, ſans diſcontinuer de cultiver la gravure, & après quelques voyages, il vint enfin s'établir à la Haie. C'eſt dans cet agréable ſéjour qu'entr'autres enfants lui naquirent deux fils, l'un nommé Henri, & l'autre Guillaume, que les hiſtoriens de ſon tems n'ont preſque fait que nommer en parlant des graveurs. Iſſu d'une famille, où depuis long-tems les beaux-arts ſe transmettoient de génération en génération, il en fit l'objet de ſes études dès ſa plus tendre jeuneſſe. Son pére dreſſa ſa main à manier le crayon, & forma ſon eſprit dans l'intelligence de ſon art. Joignant l'exemple aux paroles, il ne négligea rien pour cultiver les belles diſpoſitions qu'il découvroit dans ſon fils. Guillaume profita des avantages attachés ordinairement aux inſtructions paternelles, & fit des progrès rapides dans cette école. Plus avancé en âge & formé dans le deſſein, il commença à graver en cuivre. Ses eſſais furent regardés pour des coups de maîtres; il eut la ſatisfaction de voir ſes ouvrages bien recus du public. Cet heureux debut rédoubla ſon ardeur pour ſon art, il s'appliqua avec une nouvelle aſſiduité à en approfondir les principes & bientôt ſes ouvrages établirent ſa réputation à l'égal de celle des artiſtes, qui après avoir étudié dans les plus célebres écoles de l'Europe, ont encore blanchi dans l'exercice de la gravure.

Nous n'entreprendrons point de détailler ici les qualités de ſon burin, ſon portrait placé immédiatement après ce feuillet, & gravé par lui-même, auſſi-bien que celui du jeune François Franck qu'on peut voir entre les pages 88 & 89 étant capables de donner aux connoiſſeurs une plus juſte idée de ſa maniere, que nous ne ſaurions le faire par des paroles: ainſi nous nous contenterons d'ajoûter qu'il en avoit gravé pluſieurs autres d'après diffé-

rents peintres, dans lesquels son habileté se soutenant toujours également, donna occasion à celui que vous voyez ici : car ceux-là étant tombés sous les yeux du chevalier Antoine van Dyck, mériterent non seulement son approbation : mais lui firent de plus concevoir de l'estime pour celui qui les avoit gravé. Ce rare peintre voyageant depuis en Hollande, alla rendre visite à Guillaume Hondius. Charmé de sa conversation agréable & spirituelle aussi-bien que de la beauté de ses talents, il fit son portrait pour le joindre à ceux des personnes distinguées par leur naissance ou par leur sçavoir qu'il avoit dèja peints & qu'il gravoit ou faisoit graver à ses frais. Ce témoignage d'estime de la part de van Dyck, est un préjugé favorable au mérite de Guillaume Hondius, & si on veut en avoir des preuves muettes à la vérité; mais incontestables, on a qu'à regarder d'un œil connoisseur ses païsages & ses grotesques, gravés pour la plûpart d'après les Breughels, on se convaincra par ses propres lumieres de l'étendue & de l'excellence de son talent, n'ayant point eu moins de succès dans ces derniers ouvrages que dans ses portraits. On croit qu'il mourut à la Haie : mais on ne lit point vers qu'elle année.

CHAR-



CAROLVS DE MALLERY
CALCOGRAPHVS ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxit
Vorsterman sculp.

Cum privilegio

CHARLES DE MALLERY
GRAVEUR.
&c. &c.

CHarles de Mallery naquit à Anvers vers la fin du ſeiziéme ſiècle, ſans qu'on ſache en quelle année, ni qui étoient ſes parents. Son portrait peint par le chevalier Antoine van Dyck, pendant le ſéjour que celui-ci fit aux Païs Bas, lorſqu'il y vint avec Mademoiſelle Marie Ruten ſon épouſe, environ l'an mil ſix cent trente-cinq, nous fait connoître qu'il s'étoit déjà acquis alors la réputation d'habile graveur; van Dyck ayant coutume de ne peindre d'autres artiſtes, que ceux, dont il jugeoit la mémoire digne de l'immortalité, à cauſe de la ſupériorité de leurs talents. Nous ſouhaiterions de pouvoir indiquer ſous la conduite de quel maître il parvint à exceller dans ſon art, & quelle eſt la route qu'il a tenue pour arriver à ce degré de perfection: mais il nous a été impoſſible d'apprendre aucune particularité du tems de ſa jeuneſſe ni même de la ſuite de ſa vie; quelque ſoin que nous ayons pu nous donner pour en être inſtruits. Au défaut de cette matiere nous nous attacherons à faire ici une courte mention de ſes talents, de ſes ouvrages & de ſa maniere, ce n'eſt pas ce qu'il y a de moins intéreſſant dans l'hiſtoire des artiſtes.

La plûpart des graveurs auſſi bien que des peintres, ont ſouvent poſſédé un talent ſpécial pour quelque partie de leur art, avec un goût & une maniere particuliére, qui les diſtinguent aux yeux des curieux éclairés: mais on peut avancer avec confiance, que le talent de celui, dont parlons ici, ne connoiſſoit point d'autres bornes que celles de ſon art: ayant traité ſucceſſivement, & toujours avec un ſuccès égal tous les différents ſujets qui peuvent faire l'occupation d'un graveur. Il n'eſt pas difficile de ſe convaincre par ſa propre expérience, que chaque partie étoit également de ſon reſſort; vû que preſque tous les cabinets des curieux un peu aſſortis, qu'on trouve dans les Païs-Bas, offrent aux yeux des ſpectateurs quelques-unes de ſes productions: ſoit païſage, ſoit hiſtoire ou ſujet de dévotion: trois matieres qu'il a ſouvent rebattues, & dans leſquelles il a fait briller conſtamment la délicateſſe & la beauté de ſon burin, d'une maniere à ne point laiſſer révoquer en doute le grand maître & l'artiſte habile. Ses traits libres & hardis ſont aux connoiſſeurs de ſûrs garants, qu'il poſſédoit parfaitement la théorie & la pratique de la gravure.

Malgré cette vaſte capacité qui le mettoit à même de graver toute ſorte de ſujets avec beaucoup d'élegance, il eſt certain que ſon goût dominant le portoit à travailler en petit. Preſque tout ce qu'on voit de ſes ouvrages eſt exécuté dans ce genre, ſans cependant altérer la maniere du peintre d'après lequel il gravoit. Il eſt même ſi vrai dans tout ce qu'il copie, qu'un demi connoiſſeur reconnoîtroit aiſément le peintre dans les eſtampes du graveur; & c'eſt peut-être à cauſe de cette parfaite reſſemblance, qu'il s'eſt donné rarement la peine de marquer d'après qui il travailloit; comme les autres ont coutume de faire: car la naïveté & la fidélité avec leſquelles il rendoit ſes modèles, empêchent de ſoupçonner qu'il en ait uſé ainſi, afin de ſe donner pour original.

On met au nombre de ſes plus grandes productions les chaſſes de Jean Stradan peintre flamand. Ouvrage parfait en ce genre, & qui n'a rien perdu de ſes perfections que l'éclat de ſon coloris, ſous le burin de notre artiſte; encore les différentes maſſes d'ombres & de lumieres, y ſont-elles rendues avec juſteſſe. Pluſieurs autres célebres graveurs, comme Jean Collaert, Corneille, Philippe & Théodore Galle ont exécuté auſſi le même ſujet. Nous ne nous érigerons point en juge, pour prononcer en faveur de Charles de Mallery, en avançant qu'il y a mieux réuſſi que les autres. Son habileté n'a pas beſoin d'être louée aux dépens d'autrui; & nous laiſſerons ce jugement à ceux qui ſe ſentent plus de lumiere ſur ce ſujet; mais nous dirons ſeulement, ſans prétendre obſcurcir le talent d'aucun d'eux, qu'il ſemble les avoir gravées avec plus de fidélité que perſonne, enſorte que quand Stradan même

me auroit voulu ſe retracer, il n'auroit pu le faire avec plus de reſſemblance, que l'on en trouve dans les eſtampes de Mallery.

Outre ces chaſſes & beaucoup d'autres ſujets qu'il a gravés pour le public, d'après Martin de Vos, Daniel Dumoutier, Rabel & Adrien Collaert. La librairie en particulier lui eſt encore redévable de quantité de beaux titres de livres, dont il l'a enrichie. Ceux-ci pour la plûpart étant de ſon invention, donnent une idée avantageuſe de la fécondité de ſon génie, & de ſa capacité tant pour le choix des ſujets, que pour la ſage diſtribution qu'il en fait dans ſes ordonnances. Ceux qui ont gravé depuis en ce goût, n'ont encore rien produit, qui ait fait vieillir ſes productions, ni obſcurcit la gloire qu'il s'étoit acquiſe par ce genre de travail. On peut même le conſulter encore ſur ce ſujet comme un maître habile, & le ſuivre comme un guide éclairé ſur les traces duquel on peut marcher en aſſûrance. Il ſeroit à ſouhaiter, qu'il ſe fût occupé davantage à travailler en grand, & que les portraits, où ſon art brille avec tant d'éclat, euſſent été plus ſouvent le ſujet de ſes eſtampes. Il y a toute apparence, que content des faveurs, dont la fortune le combloit à Anvers, il n'en ſortit point afin d'en aller chercher de nouvelles ailleurs, du moins par des voyages dans des païs éloignés, & qu'après avoir fourni honorablement ſa carriére dans ſon lieu natal, il y a fini ſes jours, dans un tems que nous n'avons trouvé marqué nulle part.



ROBERTVS VAN VOERST,

CALCOGRAPHVS LONDINI.

Ant. van Dÿck pinxit *cum privilegio*

ROBERT VAN VOERST

GRAVEUR.

&c. &c.

QUelques diſtingués que fuſſent les talents de Robert van Voerſt, il en eſt de lui comme d'un grand nombre de graveurs, dont on ignore entierement la vie. On ſait qu'il naquît à Malines en mil ſix cent quatre-vingt-dix-huit & qu'après y avoir appris les prémiers principes du deſſein, il vint ſe perfectionner à Anvers dans l'école de Pierre de Jode, dit le vieux. Il y trouva des éleves beaucoup plus forts que lui, qui exciterent ſon émulation. Doué d'ailleurs d'un eſprit vif & pénétrant & d'un génie adroit, il ſut mettre à profit les leçons de ſon maître, & fit diſparoître la ſupériorité que ſes condiſciples avoient ſur lui. Non content d'égaler les plus avancés, une certaine impatience de ſe ranger dans la claſſe des maîtres le détermina à ne s'occuper que d'un ſeul genre de travail, pour lequel il ſe ſentoit plus de goût & de diſpoſition. Le portrait devint l'unique objet de ſes études. Borné à cette ſeule partie de ſon art, il la cultiva avec ardeur & aſſiduité, & mérita ſouvent d'être propoſé pour modéle d'application à ceux qui s'attachoient à la gravure dans ſon école.

Artiſte formé il diſparoit tout à coup de ſa patrie : non pour aller chercher de nouvelles connoiſſances au de là des Alpes, comme beaucoup d'autres : mais pour aller exercer ſes talents au de là de la mer. La fortune brillante qu'Antoine van Dyck ſe faiſoit à Londre par ſon pinceau, tenta van Voerſt de ſe rendre dans cette capitale, pour s'y frayer un chemin à la gloire par ſon burin, & il ne fut point trompé dans ſon attente. Il n'eut pas plutôt fait connoître ſes beaux talents dans la gravure par la vente de ſes prémieres planches, que toutes les langues publierent ſon habileté. Sa capacité & celle de van Dyck firent le ſujet ordinaire des entretiens des curieux, & comme l'un étoit reconnu généralement pour le plus habile peintre qui fut alors dans cette riche & puiſſante capitale, on regardoit l'autre, comme ſurpaſſant tous les graveurs, qui s'y étoient établis juſques ici Eloges flatteurs, qui loin de rallentir ſon aſſiduité à cultiver ſon art, l'encouragerent au contraire à prendre de nouveaux ſoins pour s'y perfectionner & pour accroître ſa réputation.

Van Dyck informé de la rare capacité de van Voerſt, s'empreſſa d'autant plus à le connoître particulierement, qu'il apprit qu'il étoit Flamand. Il le chercha, & ne tarda point à jouir de la ſatisfaction de le voir. Une étroite amitié, que la jalouſie & l'intérêt ne purent jamais altérer, fut le fruit de leurs prémieres converſations. Les grands hommes ſemblent nés pour vivre enſemble. Van Dyck employa ſon pinceau à immortaliſer ſon nouvel ami en faiſant ſon portrait, d'après lequel celui que vous voyez ici eſt gravé, & van Voerſt de ſon coté exercea ſon burin à graver les productions de van Dyck pour en publier par tout l'excellence & le mérite: ainſi ces deux habiles artiſtes employoient chacun leur art, pour rendre leurs différents talents plus recommandables, & pour ſe donner réciproquement des marques d'une mutuelle & ſincére amitié.

Après ce que nous avons dit de la maniere, dont Luc Voſterman & Paul Ponce ont traité le portrait, nous ne nous étendrons point ſur celle de van Voerſt, pour éviter les rédites toujours ennuyeuſes, & nous nous contenterons de dire après un habile connoiſſeur de profeſſion, que celle de notre artiſte n'eſt point inférieure à la leur, & que s'il falloit décider de la ſupériorité de leurs talents à cet égard, il mériteroit une bonne partie des ſuffrages, s'il ne les réuniſſoit point en ſa faveur. Ses contours coulants & legers conduits avec beaucoup d'intelligence, leur ſinuoſité facile & judicieuſe, & ſes traits tantôt amortis, tantôt exprimés plus fortement : mais toujours artiſtement prononcés, ne font pas la moindre partie du mérite de ſes ouvrages. Dix-ſept à dix-huit de ſes portraits raſſemblés dans l'œuvre de van Dyck, fourniront aux curieux la preuve de ce que nous

avan-

avançons ici, s'ils veulent ſe donner la peine de les examiner, & de les comparer avec ceux des deux graveurs ſus-mentionnés, qui ſe trouvent dans le même œuvre.

Entre les différentes productions du burin de van Voerſt, on eſtime particulierement une grande piéce en large, qu'il grava à Londre en mil ſix cent trente-quatre. Elle contient les portraits de Charles prémier Roi de la Grande-Brétagne, & de la Reine Marie Henriette de Bourbon ſa femme. Les deux figures y ſont débout à demi corps, avec cette inſcription au bas. *Filius hic magni eſt Jacobi, hæc filia magni Henrici.* On ne trouve point qu'il ait gravé autre choſe que des portraits, dont ceux de van Dyck ne ſont qu'une fort petite partie : tandis que ceux du Titien & de pluſieurs autres habiles peintres de différentes nations compoſent la plus grande. On rapporte qu'il paſſa en France vers la fin du régne de Louis XIII : mais on ne dit pas quel fut le motif de ſon voyage ni s'il y a exercé ſon art. Il eſt certain toutefois qu'il ne s'y arrêta point long-tems, ſoit qu'il n'eût pas trouvé les eſprits dans une diſpoſition favorable à ſes deſſeins, ſoit qu'accoutumé à la maniere de vivre des Anglois il n'eût pas jugé à propos de ſe conformer au genre de vie des François. Il retourna donc en Angleterre, où il a joui tranquillement du fruit de ſes travaux & d'une fortune fort aiſée. Sa réputation fut toujours ſans reproche du côté des mœurs, & la gloire qu'il s'eſt acquiſe par ſes talents n'a pu être effacée par la mort même, qui vint ravir ce grand homme à la terre en mil ſix cent cinquante quatre. Ses ouvrages ſont toujours fort eſtimés des curieux, & ſe payent encore cher en Angleterre, quoiqu'ils y ſoient plus répandus que par tout ailleurs. Guillaume Jaques de Delft à gravé d'après lui pluſieurs portraits des impératrices, qu'on trouve dans un livre françois imprimé à Paris chez Nicolas de Sercy en mil ſix cent quarante-ſix.



PETRVS DE IODE IVNIOR

Ant van Dyck pinxit CHALCOGRAPHVS ANTVERPIÆ. *Petrus de Iode sculpsit*

PIERRE DE JODE

DIT LE JEUNE GRAVEUR.

&c. &c.

PIerre de Jode dit le jeune étoit fils du précédent. La ville d'Anvers le vit naître en 1603. Il dut en partie ſon éducation à ſa naiſſance, ſes progrès aux heureuſes diſpoſitions qu'il apporta en venant au monde, & ſa perfection à ſes études reflechies ſur les principes de ſon art. Il avoit un oncle nommé Corneille de Jode, qui s'étoit fait un ſort très gracieux par ſon habileté dans la gravure : ainſi formé par les leçons de ſon pére & encouragé par la fortune de ſon oncle, il s'adonna tout entier dès ſa jeuneſſe, à un art de famille, pour lequel il ſembloit être né. Il profita des avantages qui accompagnent ordinairement les inſtructions paternelles ; parcequ'elles ſe communiquent ſans reſerve à un fils docile & attentif comme étoit le jeune de Jode : tandis que celles d'un maître ne ſe donnent trop ſouvent qu'avec précaution & ménagement, pour tenir toujours le diſciple dans une certaine infériorité. Piqué d'une louable émulation, preſque toujours la mére des progrès, il s'efforça d'imiter celui de qui il avoit reçu la vie, ne laiſſant échapper aucune occaſion de ſe perfectionner. Chaque leçon qu'on lui donnoit faiſoit une ſi forte impreſſion dans ſon eſprit, que rarement il falloit la lui réiterer. Cette attention l'ayant mis au fait de ſon art, dans un âge où les autres en comprennent à peine les prémiers élements : ſon pére réſolu de s'en priver, malgré les ſervices qu'il en retiroit, & lui propoſa de voyager. C'étoit lui fournir tous les moyens de devenir un graveur parfait.

La propoſition plut a notre de Jode, & il l'accepta avec d'autant plus de joie, qu'elle faiſoit l'objet de ſes déſirs depuis quelque tems. La crainte ſeule de desobliger un pére ſurchargé d'ouvrage, l'avoit empêché juſqu'ici de ſolliciter cette permiſſion ; mais voyant ce pére bienfaiſant prévenir ſes déſirs, il fit promptement les préparatifs néceſſaires à ce voyage & ſe mit en chemin vers l'Italie. Rome lui tenoit principalement au cœur, il y dirigea ſes pas ſans s'arrêter dans ſa route. Y étant arrivé, il ſatisfit d'abord ſa prémiere curioſité, en viſitant à la hâte tous les chefs-d'œuvres des différents arts rélatifs à la gravure, que cette grande ville expoſe aux yeux intelligents. Revenant enſuite à chacun en particulier, il en fit une étude ſérieuſe. Les antiques l'occuperent ſur toutes choſes pendant les prémieres années du ſéjour qu'il y fit, juſqu'à ce que deſcendant enſuite aux plus précieux ouvrages des artiſtes italiens, il les deſſina avec la derniére exactitude, pour pouvoir les conſulter dans la maniere qu'il s'étoit propoſé de ſe faire.

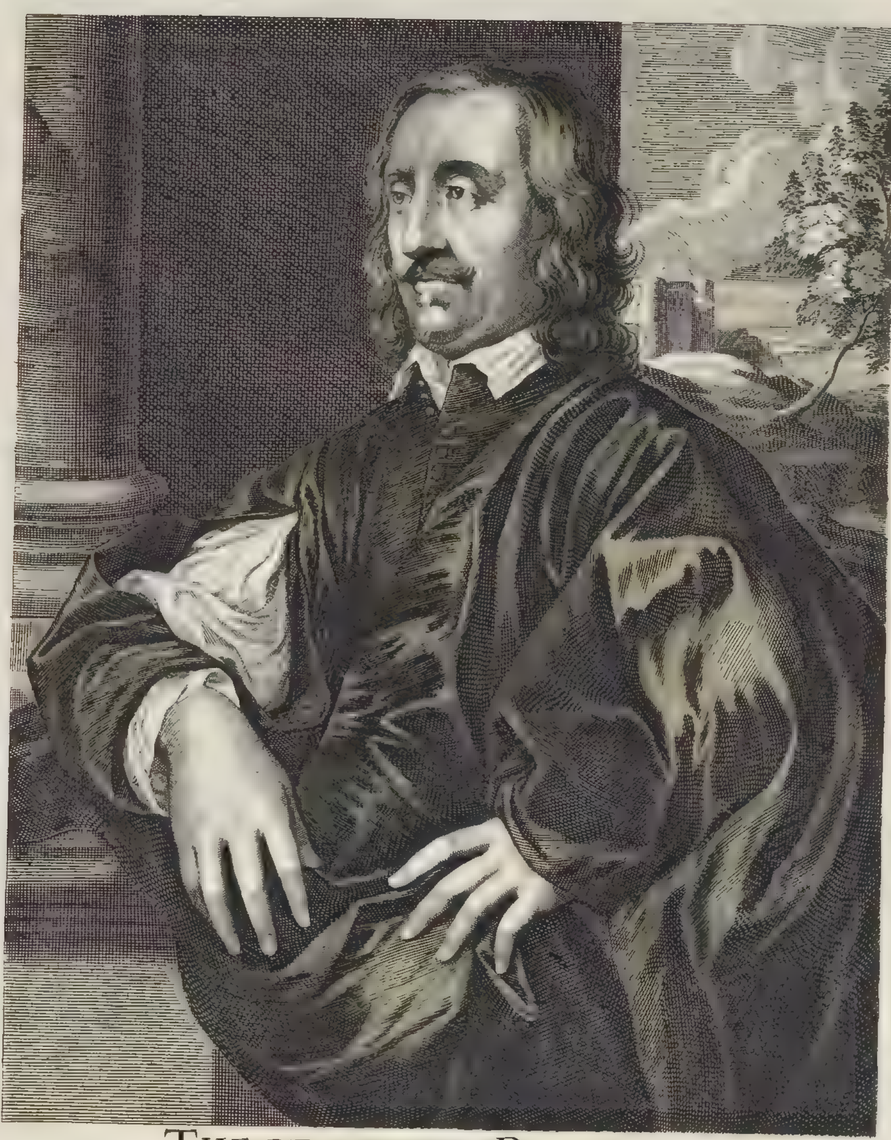
Ce fut alors que réflechiſſant ſur les ſages préceptes que ſon pére lui avoit donnés & que les comparant aux merveilles, dont il étoit environné, il en conçut l'importance & l'utilité & en tira des conſéquences de pratique, qui firent honneur à ſes talents. Les années s'écouloient comme des jours dans cette étude agréable, où il goûtoit ſans ceſſe de nouveaux plaiſirs en multipliant ſes progrès : mais enfin ayant parcouru tous les maîtres pour en examiner les dons particuliers, comme l'abeille laborieuſe voltige de fleur en fleur pour en exprimer le ſuc & en former ſon miel, il crut de pouvoir tenter de marcher ſur leurs traces & donna des eſſais de ſes productions. L'accueil favorable que le public leur fit, montra qu'il n'avoit rien entrepris ſans avoir bien conſulté ſa minerve. Ils furent placés de niveau avec les ouvrages des artiſtes les plus diſtingués, & les curieux lui fourniſſoient abondamment les occaſions de faire briller ſon talent, lorſque ſon pére inſtruit de ſes progrès & impatient de le revoir, le rappella dans les Païs-Bas.

Ces ordres eurent tout l'effet qu'on en pouvoit attendre de la part d'un fils obéiſſant ; ils l'enleverent pour toujours à l'Italie, & le priverent de l'honneur, qu'il s'y ſeroit acquis par ſon habileté. Il prit congé de ſes amis, partit ſans balancer, & continua ſon voyage juſqu'à Anvers avec beaucoup de diligence.

Rentrant dans la maiſon paternelle, il y fut reçu avec autant plus de joie & de tendreſſe, qu'on y étoit informé de ſes grands progrès, & dès lors il eut part à la plus grande partie des ouvrages qui y furent gravés. Comme les burins du pére & du fils ſe trouvoient quelquefois réunis dans les mêmes eſtampes, le public les honoroit également tous deux des mêmes éloges. Leurs manieres ſe rapprochent tellement, qu'il faut être plus que connoiſſeur médiocre, pour ne point courir riſque de les confondre & leurs traits quoique de différentes mains, n'alterent nullement l'union & l'harmonie dans leurs productions. Cette conformité de maniere dans l'exécution de leur art, ſe trouvoit d'ailleurs accompagnée d'une union parfaite dans le commerce de la vie. La jalouſie ou l'intérêt ne firent jamais naître la moindre penſée de rivalité ou de défiance entr'eux. Le fils reconnoiſſoit ingénuement, qu'il étoit redévable de tout ce qu'il ſavoit, aux ſoins & aux bontés de ſon pére, & celui-ci voyoit avec une ſatisfaction ſécrete réjaillir ſur ſon fils une partie de l'eſtime qu'on faiſoit de leurs ouvrages : ainſi unis à tous égards, ils firent valoir leurs talents de concert, juſqu'en 1634, que la mort vint enlever de Jode, ſurnommé le vieux.

Le fils fut très ſenſible à cette ſéparation ; il verſa des torrents de larmes ſur la mort d'un pére qu'il avoit aimé tendrement & lui fit faire des funérailles très honorables. Mais après s'être livré quelque tems à une juſte triſteſſe, ſes occupations diſſiperent ſon affliction. Il continua depuis à marcher ſur les traces diſtinguées que ſon pére lui avoit marquées, & fit briller ſes talents particuliers dans un grand nombre d'ouvrages, qui ſoutinrent & accrurent ſa réputation. Mais perſuadé que tandis qu'on ne cherche qu'à copier, & à imiter, on court toujours riſque de demeurer au deſſous de ſon original : il entreprit de graver d'invention. Il réuſſit au mieux dans ce nouveau genre de travail On y vit avec plaiſir, & on y admire encore aujourd'hui un génie fecond, un choix heureux & un goût noble & élevé, ſoutenus par tout de correction & d'élegance de deſſein. La belle nature y eſt rendue avec toutes les graces que l'art peut lui donner. Il ſuffit aux connoiſſeurs de jetter les yeux ſur les ouvrages de cet artiſte, pour y reconnoître toutes les perfections de l'école romaine, & la parfaite intelligence de l'antique.

C'eſt ici que ſe borne tout ce que nous avons à rapporter du jeune de Jode. Il diſparoit entierement en mil ſix cent quarante-cinq, & nous ne trouvons point s'il a été marié ou non, & le lieu auſſi-bien que le tems de ſa mort ſont inconnus. Il a dû cependant vivre encore pluſieurs années, & être aſſidu à l'exercice de ſon art, vu la multitude des piéces dont il a enrichi les cabinets des curieux.



THEODORVS ROGIERS.
ANTVERPIENSIS, CÆLATOR IN ARGENTO.

Ant. van Dyck inuenit *Iacobus de Man exc.* *Petrus Clouet sculpsit*

THEODORE ROGIERS

ORFEVRE ET

GRAVEUR EN ARGENT.

&c. &c.

IL ne faut point s'étonner de voir paroître un orféyre ſur les rangs avec les peintres les graveurs & les autres perſonnes illuſtres qui ſe ſont diſtinguées ou par l'exercice des beaux-arts, ou par l'eſtime particuliere qu'elles en ont faite. J'avoue ingénuement que l'orféverie en elle même a quelque choſe de méchanique à pluſieurs égards, malgré le prix des métaux qu'elle met en œuvre, & ſi celui, dont nous voulons parler s'étoit tenu renfermé dans les bornes ordinaires de ſa profeſſion, il y a toute apparence qu'il ne figureroit point ici. Mais on ne diſconviendra point qu'un orféyre puiſſe poſſéder des talents particuliers, à la faveur deſquels, d'artiſan qu'il étoit d'abord, devenant artiſte ingénieux & habile, il acquiert le droit d'être aggrégé à ceux dont il égale les mérites. C'eſt par là que Théodore Rogiers s'eſt rendu digne de l'eſtime du chevalier Antoine van Dyck, connoiſſeur éclairé en artiſte, & celui-ci l'ayant mis au nombre des gens à talents, dont il a voulu éterniſer la mémoire par les portraits qu'il en a faits, ne pourroit-on point nous accuſer de prévention ou d'injuſtice, ſi négligeant ſes productions, nous les paſſions ſous ſilence & leur réfuſions par là les éloges qui leur ſont dûs? Pour éviter ce blâme, nous rapporterons ici ce que nous avons pu découvrir ſur ſon chapitre, & les jugements que les curieux ont porté d'un de ſes ouvrages capable de conſtater ſes rares talents, & de faire ſouhaiter qu'il en eût autant augmenté le nombre, que pluſieurs peintres & graveurs ont multiplié les leurs. La ciſélure auroit produit bon nombre de chefs-d'œuvres, qu'ils contribueroient à la rendre de plus en plus eſtimable.

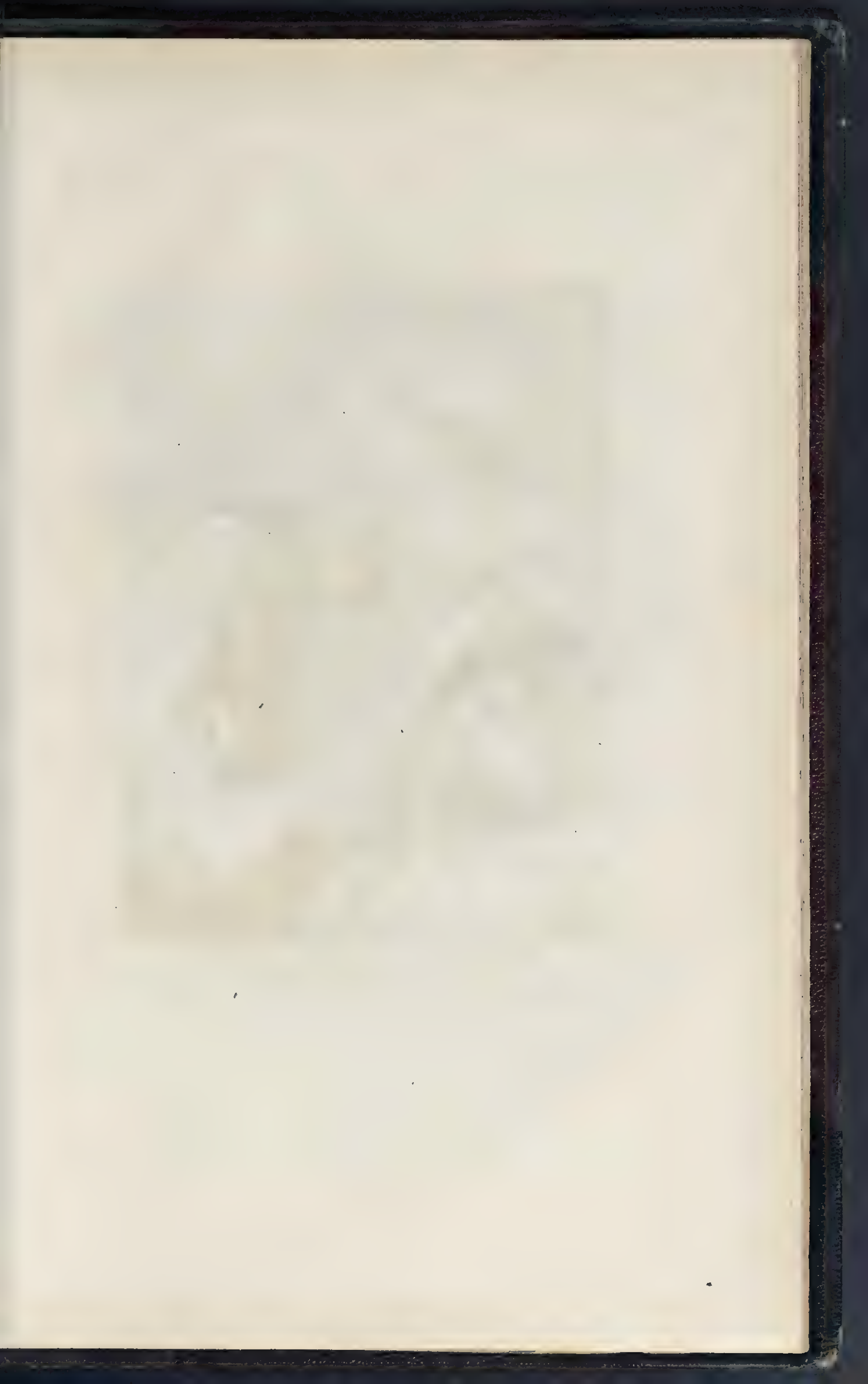
Théodore Rogiers naquit à Anvers. Il étoit fils d'un bourgeois & orféyre de cette ville fort à ſon aiſe. Quoique ſon pére le deſtinât à ſa profeſſion, il lui fit apprendre le deſſein, perſuadé que cette connoiſſance pourroit à la ſuite lui être d'une grande utilité, pour l'entrépriſe & l'exécution de pluſieurs ouvrages. Le jeune Rogiers y prit du goût, profita des leçons qu'on lui donnoit, & s'y ſeroit peut-être livré entierement, s'il eut été maître de ſes volontés & de ſon choix: mais reſervé à un art de famille il fut obligé de s'y appliquer. La boutique de ſon pére ne l'occupoit point tellement qu'il ne trouvât encore le loiſir de deſſiner & de rechercher les occaſions d'y faire des progrès. La compagnie des peintres & des graveurs devint l'objet de ſes déſirs, lorſqu'il fut plus avancé en âge. Les atteliers de ceux-là avoient des charmes puiſſants pour lui, & les diſcours auſſi-bien que les exemples des uns & des autres répandant des lumieres dans ſon eſprit, firent naître dans ſon cœur le déſir de leur reſſembler & d'exceller en quelque choſe qui le rapprocha d'eux. Une vive & noble émulation eſt ingénieuſe, elle fait tenter pluſieurs voies, & ſuggére tant de moyens, qu'elle arrive ſouvent à ſon but. Elle en a fourni à Théodore Rogiers, qui ſans ſortir entierement de la ſphére de ſa profeſſion, s'attâcha à ce qu'elle lui offroit de plus noble & de plus conforme à ſon génie, je veux dire la ciſelure, & mérita par l'habileté qu'il y fit paroître, d'être conſideré plutôt comme artiſte que regardé pour artiſan.

On ne peut douter que dans l'antiquité-même la plus reculée, où les beaux-arts ont été cultivés, la ciſelure n'ait tenu ſa place parmi ce que nous appellons arts libéraux. Les Grecs & les Romains en ont fait beaucoup d'eſtime, & ſi nous en jugeons parce que les auteurs de ces deux nations en ont écrit, nous verrons que ſi la peinture a eu l'avantage d'immortaliſer le nom des Apelles, la ſculpture celui des Phydias, la ciſélure à ſon tour a gravé dans le temple de la mémoire les Zopyres, les Acragas & les Praxiteles en caractéres ineffaçables. Après cette digreſſion que nous avons faites uniquement pour montrer le

droit de Théodore Rogiers sur la place qu'il occupe ici, nous revenons à lui. Il exécuta divers ouvrages en argent avec le cislelet, le burin & le marteau, où il a fait briller tout ce que la délicatesse, l'adresse & la justesse de son art peuvent produire. Ses figures sont dans des attitudes très naturelles, si vives & si parlantes, qu'on diroit qu'il n'a fait que les appliquer sur les vâses où il les a ciselées, & la richesse du metal, dont ils sont composés, contribue beaucoup moins à les rendre précieux, que l'excellence du travail qu'on y admire, & qui les a fait comparer à ce que l'antiquité a produit de plus exquis en ce genre.

Les deux ouvrages suivants, ou plutôt ce chef-d'œuvre seul consistant en deux piéces, fournira la preuve de ce que nous avons avancé en faveur de ses talents. Il exécuta sur un plat & une aiguierre d'argent le jugement de Paris & le triomphe d'Amphitrite, d'après les desseins de Rubens avec un succès étonnant. Les grandes idées que ces sujets fournissent naturellement au peintre pour faire briller son génie, servirent à Théodore Rogiers pour mettre sa rare capacité dans tout son jour. On les faisoit faire pour Charles prémier Roi de la Grande-Brétagne. Il employa tous ses soins pour les rendre dignes de mériter l'approbation de Sa Majesté, & ceux qui les ont vus ont assuré qu'ils étoient d'une beauté & d'une délicatesse de travail à n'avoir peut-être point d'égales, & à donner l'idée la plus avantageuse de celui qui les avoit ciselés d'une maniere si frappante & d'un goût si exquis. Ils ont fait le sujet de l'admiration & des éloges de ce Prince aussi-bien que de ses courtisans, & ont mérité des marques de sa générosité. Le jugement de Paris étoit représenté sur le corps du vase, & le triomphe d'Amphitrite se voyoit dans le fond du bassin. Malgré de si beaux talents Théodore Rogiers a eu peu de panégyristes parmi les historiens de son tems, & on ignore sa vie & le tems de sa mort.

HU-





HVBERTVS VANDEN EYNDEN
STATVARIVS ANTVERPIÆ.

A. van Dyck pinxit
Vorsterman sculp.

Cum privilegio

HUBERT VAN DEN EYNDEN
SCULPTEUR.
&c. &c.

HUbert van den Eynden étoit natif d'Anvers & à peu près de même âge que le précedent. Sa vie tout-à-fait ignorée nous oblige à ne faire mention que de ses talents. Ils ont mérité les éloges de ses contemporains, ne craignons point de les repéter : & ils sont encore aujourd'hui le sujet de l'étonnement des connoisseurs, qui ne peuvent considérer ses ouvrages sans être ravis en admiration. On convient généralement que les sculpteurs flamands ont sçu mieux manier le marbre que ceux des autres nations, sans excepter même les Italiens, & s'il y en a eu qu'ils l'ont emporté sur eux à cet égard, ce n'a été que les anciens artistes grecs. Van den Eynden est un de ceux qui a le plus contribué à assûrer cette prérogative à sa nation, soit en faisant des statues, soit en travaillant des vases antiques, des décorations d'architecture, des bassins ou des groupes. Dès qu'il se fût donné pour artiste, extrêmement occupé de son art, il n'eut point le loisir de voyager : mais d'habiles maîtres, des modéles bien choisis, son génie & son application assidue; soutenus d'une pratique journaliere ont suppléé heureusement à ce qu'il lui pouvoit manquer de côté-là, & l'ont fait marcher de pair, pour ne rien dire de plus, avec les modernes les plus célebres, qui avoient été puiser les délicatesses de leur art, dans les ouvrages des Grecs.

Les liaisons qu'il eut soin d'entretenir avec les curieux d'Anvers, & tous les autres artistes, qui avoient quelque occupation rélative au dessein, contribuerent beaucoup à épurer son goût & à rectifier ses idées & sa maniere. Les atteliers des principaux peintres étoient pour lui des lieux de délassement, & en même tems des écoles doctes, dont il savoit profiter pour son avancement : remarquant attentivement le dessein de l'un, l'expression de l'autre, les dons & les imperfections d'un chacun, & n'en sortant presque jamais sans avoir fait quelque remarque capable de le préserver de certains défauts, ou de le conduire à quelque nouvelle perfection. De là il retournoit à ses occupations, où après avoir donné le tems nécessaire à la réflexion, prennant la nature pour modéle & le goût pour maître, il formoit ces admirables chefs-d'œuvres qui ont assuré sa réputation & établi sa fortune. Le marbre sembloit prendre la vie & le sentiment sous son ciseau, & vouloir parler à l'esprit en mettant les passions en mouvement, tant dans les figures humaines que dans celles des animaux : ensorte que la plûpart de ses ouvrages pourroient entrer en paralelle avec l'antique; non seulement pour le grand goût, la correction du dessein & la noblesse des caractéres : mais aussi à cause de la vérité de l'expression & de l'aimable simplicité qui s'y fait remarquer.

Rubens connoisseur avoué dans ces sortes d'ouvrages, faisant bâtir sa belle maison à Anvers, demanda quelques bustes d'après l'antique à van den Eynden, pour les employer à la décoration de ce superbe édifice, avec les autres morceaux précieux des plus fameux maîtres qu'il rassembloit de tous côtés à ce dessein. Notre artiste les exécuta de maniére à mériter l'estime & l'approbation de ce grand homme. N'est-ce pas constater irréfragablement ses beaux talents, & y mettre le sceau de la réalité? L'Infante Isabelle Claire Eugénie suivit l'exemple de Rubens & ordonna à ce sculpteur plusieurs statues en petit & de grandeur presque naturelle, qui furent placées à la cour de Bruxelles : mais l'incendie qui consuma ce magnifique palais il y a environ vingt-deux ans, n'a rien respecté de la sculpture ou de l'architecture qui s'y trouvoit, & tout se ressentit de l'ardeur des flammes. Le jardin de la belle maison du Duc d'Aremberg proche de Grammont conserve encore quelques bassins & quelques statues de la façon de van den Eynden, qui fournissent des témoignages autentiques de son habileté. Les autres ouvrages de cet artiste sont dispersés

dans les châteaux de la principale nobleſſe du païs & dans les riches abbayes. Les particuliers ne purent obtenir que fort peu de ſes productions, encore étoit-ce des moins conſidérables, parceque les plus puiſſants des environs les recherchoient avec empreſſement, & les mettoient à un prix auquel il n'étoit point aiſé à un chacun de les acheter. Son âge & le tems de ſa mort ſont ignorés.



ANDREAS COLYNS DE NOLE
STATVARIVS ANTVERPIÆ.

Ant van Dyck pinxcit
Pet de I·de sculp

Cum priuilegio

ANDRE COLYNS DE NOLE

SCULPTEUR.

&c. &c.

A voir la multitude de toute ſorte d'excellents artiſtes, que la ville d'Anvers à produit dans les derniers tems; ne pourroit-on pas dire qu'elle a été en quelque maniere pour l'établiſſement des beaux-arts dans les Païs-Bas, ce que la Gréce fut autrefois au tems de leur naiſſance en Europe. Dès qu'ils commencerent à éclorre, celle-ci les attira dans ſon ſein, les cultiva ſoigneuſement, & s'étant déclarée la protectrice de ceux qui s'y appliquoient, elle devint comme la nourriſſierre des arts & des ſciences. A peine ces mêmes arts commençoient-ils à ſe réproduire en Italie, il y a quelques ſiècles, qu'on vit ſortir d'Anvers comme des eſſains de jeunes gens, pour paſſer au de là des Alpes, afin de les aller étudier & de les rapporter chez eux. L'accueil généreux, que cette ville alors floriſſante fit aux prémiers artiſtes, en encouragea beaucoup d'autres à marcher ſur leurs traces. De là l'établiſſement de l'académie de peinture, dont tant d'habiles gens ont ambitionné d'être membre. De là cette foule de peintres & de graveurs, dont ce volume ne rapporte qu'une bien petite partie. Anvers devint comme la pépiniere des artiſtes. Les ſculpteurs s'y établirent peu après les précedents & leur nombre s'y étant accru, ils formerent une charmante ſociété, qui ajoûta un nouvel éclat à la gloire de leur patrie. On y venoit de tous côtés pour avoir des chefs-d'œuvres modernes, comme on avoit recours à la Gréce, pour en tirer de beaux originaux; & le paralelle de ces deux ſéjours des beaux-arts ſeroit moins inégal, ſi le moderne avoit été auſſi curieux que l'ancien de célébrer la mémoire de ſes grands hommes.

Nous nous ſommes dèja plaints à cet égard & nous pouvons le faire ſur tout avec juſtice en voulant parler des ſculpteurs. Leur patrie n'a conſervé tout au plus que quelques-uns de leurs ouvrages, les archives de leur ſociété ne marquent que les années auxquelles ils en ont été les chefs, & on a pu y découvrir les particularités de leur vie. Voici en peu de mots tout ce que nous avons pu en apprendre ſur le compte d'André Colyns de Nole. Il naquit à Anvers vers l'an mil cinq cent quatre-vingt-dix, & apprit les élements de ſon art de Robert Colyns de Nole ſon pére & très habile ſtatuaire, d'après lequel Pierre de Jode le vieux a gravé beaucoup d'excellentes piéces. Il avoit dèja fait des progrès conſidérables lorſque ſon pére vint à mourir: mais il ne pouvoit encore ſe paſſer de maître, s'il vouloit arriver à la perfection de ſon art. Michel Colyns ſon oncle & ſculpteur d'une grande réputation attira l'orphelin chez ſoi & ſe chargea du ſoin de ſon inſtruction. Le neveu répondit aux bontés de ſon oncle par tant d'application & de docilité, que celui-ci réſolut de ne rien épargner pour en faire un artiſte diſtingué, capable de ſoutenir par ſes talents le beau nom que leur famille s'étoit fait. Lorſqu'il le vit en état d'étudier l'antique avec fruit, il le détourna du déſir qu'il témoignoit de voyager, de crainte qu'étant jeune, il n'alla corrompre la pureté de ſes mœurs dans les païs étrangers, en y cherchant les beautés de ſon art, & lui promit de le dédommager dans ſa patrie des originaux qu'il vouloit aller voir ailleurs.

André avoit trop de reſpect pour ſon oncle, & ſentoit trop bien les obligations qu'il lui avoit, pour ne point déférer à ſes avis: ainſi il prit le parti de demeurer & n'eut point ſujet de s'en répentir. Michel d'un autre côté s'acquitta fidélement de ſes promeſſes. Ami particulier de Rubens, lié étroitement avec tous les artiſtes & la plûpart des curieux d'Anvers, preſque tous les cabinets lui étoient ouverts. Il y introduiſit ſon neveu & lui procura par là la commodité d'étudier à loiſir grand nombre de copies peu inférieures aux originaux qu'il avoit déſiré de voir. Ce fut là que le guidant par ſes lumieres & que l'inſtruiſant par ſes paroles, il lui fit comprendre utilement ce qu'un artiſte doit principalement

rechercher dans l'antique. On dit que Rubens conçut lui-même beaucoup d'eſtime pour André Colyns, & qu'à l'honneur de lui faire voir ſon cabinet, il joignoit quelquefois ſes ſages conſeils & ſes ſavantes inſtructions par maniere de converſation. Quoiqu'il en ſoit de ce dernier fait, il eſt certain que Colyns devint habile ſculpteur, & fut reconnu tel d'un chacun. S'il eut des rivaux qui voulurent lui diſputer ſon mérite, ils furent confondus par ſes ouvrages, & les ſculpteurs-mêmes furent ſi perſuadés de ſes talents, qu'en mil ſix cent vingt-ſept ils l'élurent pour chef de leur ſociété. Il a toujours été fort occupé, travaillant tantôt pour des particuliers, tantôt pour des convents, dont les égliſes ſont encore aujourd'hui ornées de ſes ſtatues. Les connoiſſeurs font une eſtime particuliere de ſes ouvrages, dans leſquels il fait toujours voir qu'il travailloit par principe & qu'il poſſédoit ſon art à fond. Il obſervoit les proportions au parfait & rendoit par tout la belle nature. Son goût, ſa correction & ſa pureté ont mérité une approbation générale. On ne ſait quand il mourut. Il y a eu un autre Colyns, nommé Richard & parent de celui-ci, qui a mérité une place honorable parmis les bons graveurs de ſon tems.

JEAN



IOANNES VAN MILDERT

STATVARIVS ANTVERPIÆ, NATIONE GERMANVS.

Ant. van Dyck pinxit.
Vorsterman sculp.
Cum privilegio

JEAN VAN MILDERT

SCULPTEUR.

&c. &c.

QUoique Jean van Mildert ſoit né en Allemagne, on a coutume cependant de le mettre au nombre des ſculpteurs flamands; parcequ'il paſſa la plus grande partie de ſa vie dans ce païs, qu'il s'y établit & qu'enfin il y mourut. Entrainé par un déſir ardent d'exceller dans ſon art, il quitta ſa patrie étant encore jeune & vint à Anvers pour apprendre à conduire ſon ciſeau ſous les yeux des grands maîtres qui y floriſſoient, & ſur leurs chefs-d'œuvres précieux que toute l'Europe ne ſe laſſoit point d'admirer & de louer. Entré chez Robert Colyns il y trouva des éleves beaucoup plus forts que lui, qui exciterent ſon émulation. Il rédoubla ſon aſſiduité au travail & ſon application à l'étude afin d'aller de pair avec eux. Les leçons du maître, les ſoins du diſciple & ſon grand génie eurent des effets merveilleux : il ſurpaſſa en peu de tems ceux qu'il n'avoit d'abord ambitionné que d'égaler, & trois ans de ſéjour dans cette école le mirent en état de travailler ſans un ſecours étranger.

La réputation que ſes prémiers ouvrages lui firent, le retinrent quelque tems à Anvers, l'encouragerent à en donner de nouveaux, & le mariage avantageux qu'il y fit, le détermina enſuite à s'y fixer. Ce parti ne plut point à tous les artiſtes, il eut des chagrins à eſſuyer de la part de quelques-uns, qui craignoient de ſe voir éclipſés par ſes talents. Ils s'abandonnerent à une lâche envie & s'efforcerent de décrier ſon ſavoir ſupérieur au leur. Van Mildert ne s'en vengea que par une attention plus ſcrupuleuſe à ſes ouvrages, qui confondirent ſes rivaux ambitieux, & ſemblable au ſoleil qui paroît plus éclatant à la ſortie d'un nuage, il eut la ſatisfaction de voir ſon mérite plus àvéré après cette bouraſque. Les eſprits s'étant appaiſés & ſa capacité ayant mérité une approbation générale, il fut reçu avec diſtinction dans la ſociété des ſculpteurs d'Anvers, dont il fut toute ſa vie un des principaux ornements. En mil ſix cent trente-deux, il fut choiſi recteur de cette ſociété, & en fit les fonctions avec honneur, après avoir donné à cette occaſion un repas ſomptueux aux artiſtes ſes confréres, où il leur laiſſa entrevoir la grandeur de ſon cœur & la fortune aiſée que ſon art lui avoit faite, depuis qu'il étoit dévenu leur concitoyen. S'il ne les convainquit point par là qu'il étoit à couvert des efforts de l'envie, il eut du moins le plaiſir de ne plus s'en voir attaqué & de voir ſes ouvrages dévenir de plus en plus en vogue ſans contradiction de leur part. C'eſt ainſi que le vrai mérite ſait triompher d'une lache jalouſie.

Van Mildert fit une étude particuliere de tout ce qui avoit rapport à ſon art. L'optique & l'anatomie l'occuperent pendant pluſieurs années & contribuerent beaucoup à la gloire qu'il s'eſt acquiſe parmi les connoiſſeurs: parcequ'il en a tiré des regles de pratique pour l'expreſſion des muſcles & le choix du goût dans ſes ſtatues, ſelon les différents endroits, où elles devoient être placées. En artiſte intelligent, agiſſant toujours par principe, il donnoit des contours forts & reſſentis à ſes ouvrages qu'ils ne devoient être regardés que de loin, & ſe contentoit de les ébaucher en quelque maniere : tandis qu'il en donnoit des doux & des coulants à ceux qu'ils devoient être vus de près, & qu'il finiſſoit précieuſement ceux-ci ſans les tuer par un travail gêné ou trop recherché. Une pratique ſi bien entendue ne pouvoit manquer de plaire, ſes ouvrages faiſant toujours leur plus bel effet lorſqu'ils étoient au lieu de leur deſtination. Il réuſſiſſoit également dans les ſtatues grecques & romaines: le nud étoit travaillé avec une juſteſſe & une élégance admirable dans celles-là, & les draperies étoient jettées avec tant d'adreſſe & d'intelligence ſur celles-ci, qu'elles laiſſoient ſentir la beauté du nud en le couvrant. Dans les unes & dans les autres, les graces conduiſoient ſon ciſeau, ſon génie animoit la matiere, & s'il ſe fut donné les pei-

nes de voyager, il se seroit assûré un nom immortel : mais son mariage dans la fleur de son âge & les enfants qui le suivirent, le mirent hors d'état de le faire.

Les villes de Bruxelles, d'Anvers & de Malines partagent entr'elles la plûpart des ouvrages de van Mildert avec les châteaux des environs & quelques églises. On y remarque généralement un génie élevé, un dessein fort correct, un choix gracieux dans ses airs de têtes d'une beauté singuliere. Dans quelques-uns, on voit avec un plaisir toujours nouveau cette noble simplicité de l'antique qui fait le caractere du vrai sublime. Dans d'autres on ne cesse d'admirer quelques savantes exagérations, par lesquelles s'élevant au dessus de la bassesse du naturel ordinaire, il répand sur ses sujets un air de liberté & de Majesté qui en impose. A ces rares talents qui constatent l'artiste habile, il joignoit les belles qualités personnelles qui forment l'honnête homme, je veux dire un esprit cultivé, un cœur généreux, un caractere franc, des manieres polies & une grande pureté de mœurs, qui le firent regretter d'un chacun après sa mort. Quoiqu'il eût été toute sa vie très généreux envers ses amis, il laissa une succession fort considérable à ses enfants.



CELEBERRIMVS VIR INIGO IONES PRÆFECTVS ARCHITECTVRÆ MAGNÆ BRITTANIÆ REGIS ETC.

Ant. van Dyck pinxit
RVVr f sculp

Cum privilegio

INIGO JONES
INTENDANT DES BATIMENTS
DU ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE.
&c. &c.

INigo Jones étoit fils d'Ignace Jones bourgeois de Londre, & naquit dans cette ville environ l'an 1572. Au rapport de quelques-uns, on lui donna le nom espagnol Inigo, à la place du nom latin Ignace que son pére avoit, parcequ'il se trouva à son batéme quelques marchands espagnols, avec qui son pére étoit intéressé dans la manufacture de laine. Nous ne lisons point que celui-ci ait fait de grandes dépenses, pour procurer une belle éducation à son fils, au contraire il semble qu'il avoit conclu de s'en tirer à bon marché, puisque selon le chevalier Christophle Wrem, on le mit chez un ménuisier pour y faire son apprentissage : mais la nature lui ayant donné des talents pour des arts plus rélevés, suppléa par elle-même au défaut d'éducation. C'est ainsi qu'élevant les hommes au dessus de la condition où elle les a fait naître, elle se plait à leur tenir lieu de maîtres, par la forte inclination & les belles dispositions qu'elle leur donne pour les sciences ou pour les arts. Inigo Jones cultivant ces avantages naturels, fit paroître tant de goût pour le dessein & tant de succès à peindre le païsage, qu'il gagna par là les bonnes graces de Guillaume Comte de Pembroke, Seigneur riche & puissant, qui lui donna généreusement de quoi voyager en Italie, & dans les autres états de l'Europe, afin qu'il pût s'y perfectionner.

Il y examina avec la plus sérieuse attention la beauté du travail, la différence des goûts des nations & des tems, & forma ensuite le sien si heureusement par l'étude & l'application, que la renommée publiant son savoir jusques dans les climats du nord, il fut appellé en Dannemark pour y être architecte du Roi Christiern IV. Il remplit cette charge au contentement de ce Prince qui l'estima & le prit à sa suite, dans un voyage qu'il fit depuis en Angleterre. Ce fut alors qu'Inigo Jones charmé de revoir sa patrie, témoigna la préférer aux païs étrangers & déclara le dessein où il étoit de s'y fixer. La Reine Anne, qui étoit une Princesse de Dannemark, seconda ses vues, & le nomma son architecte : mais il éprouva dans la suite comme bien d'autres, que la patrie est souvent une marâtre, & il y eut bien des sujets de chagrin, qu'il se seroit probablement épargnés dans une terre étrangere. Le Prince Henri héritier de la couronne, suivant l'exemple de la Reine lui donna le même emploi & il se rendit si récommandable par la fidélité avec laquelle il s'en acquitta, qu'il mérita d'être nommé par le Roi Jaques I. à la survivance de la charge de surintendant général de ses batiments.

Destiné à ce bel emploi, il se prépara à le remplir avec honneur. Dans ce dessein, il projetta un second voyage, pour tâcher de faire de nouvelles découvertes qui perfectionneroient ses prémieres connoissances. Il se remit en chemin pour l'Italie, où il demeura jusqu'à ce que la place de sur-intendant fut vacante, examinant avec un redoublement de soin & d'attention ces superbes édifices anciens que le tems & les calamités de la guerre ont respecté. Pour lors il revint en Angleterre, non dans le dessein d'y amasser des richesses, en occupant le poste qui lui étoit ouvert : mais pour y donner des preuves de son désintéressement, de son amour pour sa patrie, & de son estime pour la personne de Sa Majesté : car lorsque le conseil de ce Prince le consulta & lui demanda son avis sur le moyen d'acquitter les grandes dettes, dont le bureau des ouvrages du Roi avoit été chargé sous son prédécesseur, il présenta pour y contribuer, de céder ses appointements & tout ce qu'il lui seroit dû en quelque maniére que ce pût être jusqu'à leur extinction. Non content d'avoir fait un si généreux sacrifice, dans une fortune aussi médiocre que la sienne, il porta encore les autres principaux officiers du même département à suivre son exemple, & par là ces dettes furent payées, sans que le public s'en ressentît.

Il continua l'exercice de cette charge avec autant de fidélité & de gloire que de désintéressement pendant ce regne & le suivant, je puis même ajoûter sous celui de Charles II., quoique le chagrin dans lequel il étoit plongé alors, ne lui eût gueres permis de s'occuper. Il eut de plus celle d'architecte général sous ces trois Princes, & fit briller l'étendue de son génie & la force de son imagination dans les édifices considérables, dont il fut l'architecte, ayant non seulement suivi parfaitement le bon goût des anciens: mais les ayant surpassé à certains égards. Ce fut lui qui mit l'art de dessiner en vogue parmis les Anglois, chez qui il étoit peu cultivé auparavant. Les décorations ingénieuses, les machines admirables, & l'ordre merveilleux qu'il inventa pour donner une beauté & des agréments nouveaux aux divertissements & aux spectables, augmenterent sa réputation & lui mériterent les belles récompenses, dont la cour le gratifia. Plusieurs fameux poétes anglois ont parlé avantageusement de ces inventions dans leurs écrits, & lui même a composé un ouvrage nommé communément *Stonehenge*, & imprimé après sa mort, dans lequel il décrit les principales antiquités qui se trouvoient dans la plaine de Salisbury. Cet ouvrage plut d'abord aux antiquaires, cependant il eut ses censeurs dans la suite: mais les grands talents de Mr. Jones n'en méritent pas moins d'éloge, si nous consultons la réponse que Mr. Webb à publiée pour défendre le *Stonehenge*.

Si la protection du Roi Charles prémier, eut quelque chose de flatteur pour Mr. Inigo Jones, elle lui attira d'ailleurs bien des déplaisirs, le parlement & sur tout les communes se plaisant à mortifier ceux à qui ce Prince témoignoit quelque estime. Il semble même que ce corps aît voulu faire ressentir au Roi dans la personne de ses favoris, la haine qu'il lui portoit, avant que d'entreprendre sur sa personne sacrée: ainsi quoique la chambre des communes fût parfaitement instruite qu'il n'avoit fait abbattre une partie de l'église paroissiale de saint Grégoire que par les ordres du Roi & de son conseil, & afin de réparer la cathédrale de St. Paul; cependant elle lui en fit un grief, procéda contre lui comme s'il eut employé la violence & l'injustice, & témoigna hautement par cette démarche qu'elle avoit plus d'égard aux plaintes de quelques-uns de ses citoyens, qu'aux volontés du Prince & de son conseil, mais ces prémieres disgraces ne furent pour lui que les tristes avant-coureurs de celles qu'il a dû essuyer pendant les guerres civiles qui survinrent ensuite. Il vit périr successivement sur l'échaffaut les favoris de son Prince, il se vit lui-même persécuté malgré les marques éclatantes qu'il avoit données de son désintéressement & de son amour pour sa patrie: obligé à payer quelques centaines de livres sterlings pour racheter son repos, & mettre fin à des poursuites peut-être peu équitables.

Les malheurs du Roi son protecteur & son bienfaiteur, furent des coups encore beaucoup plus sensibles pour lui, & la douleur qu'il eut de le voir périr par la main de l'exécuteur, fit des plaies si profondes dans son cœur qu'elles ne guérirent jamais. Il tomba dans un noir chagrin qui ruina peu à peu sa santé. L'interrégne pendant lequel il vit toute l'autorité entre les mains d'un des principaux auteurs de la mort du Roi, augmenta son chagrin, & le mal étoit tellement empiré lorsque Charles second fut rappellé sur le thrône de ses péres, que cet heureux événement ne put dissiper sa mélancolie. Il fut rétabli dans les charges qu'il avoit possédées sous les deux regnes précédents: mais sa santé trop affoiblie ne lui permit pas de rendre au Roi les services qu'il auroit désirés, car il mourut au mois de Juin de l'an 1652, & fut enterré dans le parquet de l'église de saint Benoit le 26 du même mois. Son épitaphe est posée à la muraille du côté du Nord.

L'Angleterre lui est redévable de ce qu'elle a de meilleur en fait d'architecture, je veux dire de l'église & du portique de *Covent-Garden*, & c'est à lui qu'elle doit le bel ordre & la régularité dans lesquels on voit aujourd'hui la cathédrale de St. Paul à Londre: ayant été seul l'architecte de ce rare morceau.

JA-



IACOBVS DE BREVCK

ARCHITECTVS MONTIBVS IN HANNONIA.

Ant. van Dyck pinxit

Paul Pontius sculp.

Cum privilegio

JAQUES DE BREUCK
ARCHITECTE.
&c. &c.

Deux Provinces ou deux villes ſe diſputant l'honneur d'avoir donné le jour à un artiste, forment ordinairement un préjugé favorable à ſes talents. S'il avoit rampé dans une médiocrité vulgaire, on s'intéreſſeroit peu aux prémiers moments de ſa vie, où ſemblable au reſte du genre humain, il n'étoit que foibleſſe & ignorance: mais a-t-il mérité par des talents extraordinaires d'être rangé dans la claſſe des grands hommes? chacun prétend ſe l'approprier ſur les moindres apparences. On obſcurcit la vérité pour faire valoir ſes droits, & la fin de ces conteſtations eſt ſouvent de ne pouvoir démêler le véritable lieu de la naiſſance d'un artiſte que pluſieurs réclament. C'eſt ce que nous éprouvons en voulant parler de Jaques de Breuck. La ſource de cet abus n'eſt pas difficile à déviner. On ſçait dans quelle vue chaque nation ſe faiſoit autrefois des dieux de ſes hommes extraordinaires. Le monde eſt plus éclairé aujourdhui: on a une idée plus diſtincte de la divinité, & par cette raiſon on ne penſe plus gueres à renouveller les anciennes apothéoſes: mais l'homme eſt toujours le même, il demeure la poſtérité d'Adam & d'Eve. Il aime ſa patrie, il s'aime ſoi-même, & l'amour propre, invariablement ingénieux à ſe flatter, tire vanité de tout, ſe rapproche autant qu'il peut des hommes que les autres ont admiré & ſe voit volontiers confondu avec eux, quand même ce ne ſeroit que pour quelques moments paſſagers.

Telle eſt vrai-ſemblablement l'origine des prétentions que les Provinces de Hainaut & d'Artois, ou plutôt les villes de Mons & de St. Omer forment ſur la naiſſance de notre artiſte. Nous ne déciderons point leur différend, la cauſe n'eſt pas bien éclaircie & ſe trouve deſtituée de piéces authentiques: mais nous ſouhaiterions de les concilier, en aſſignant à chacune une partie inconteſtable de la poſſeſſion de ce grand homme. Quand l'une ou l'autre de ces villes auroit tout le bon droit de ſon côté, comme il eſt apparent, il demeure toujours certain que les beaux-arts ſont de tout païs. Il ne faut que du génie, l'occaſion & une volonté efficace de les apprendre, pour en acquerir une connoiſſance proportionnée à ſes ſoins & à ſes talents naturels. De Breuck fut très verſé dans l'architecture. Peu de perſonnes ont poſſédé dans un degré plus éminent que lui le deſſein convenable à cet art. Son génie étoit capable des plus grandes entrepriſes, à en juger par celles qu'il a faites. Il avoit des idées nobles pour le tout d'un édifice & une diſtribution utile & agréable dans ſon détail. Il entendoit au parfait la partie qui concerne la décoration, & n'oublioit point le ſolide. Nous n'avons pu le ſuivre pas à pas: mais nous avons appris qu'il fit un long ſéjour à St. Omer, s'il n'y naquit point. Il y conduiſoit des édifices conſidérables dès l'an mil ſix cent vingt-un, & en vingt-huit il s'y trouvoit encore chargé d'occupations. Depuis il parut à Mons ville capitale du Hainaut. Nous ne ſavons point cependant ſi c'étoit la prémiere fois qu'il y venoit. Entr'autres bâtiments, dont il y eut la direction, on nomme celui que les moines de St. Guillain ont poſſédé dans la rue d'Avré, pour s'y retirer en cas de beſoin, pour y loger leur Abbé lorſqu'il vient aux états de la Province & les religieux de ce monaſtere qui ſont obligés d'y venir pour les affaires de leur maiſon. Il étoit encore occupé dans cette ville vers l'an 1634, lorſque van Dyck fit ſon portrait. Voila tout le droit que Mons & St. Omer ont de réclamer de Breuck pour leur citoyen. Du moins c'eſt tout ce que nous avons pu découvrir par nos recherches.

Selon ce que l'on nous a écrit de Paris, tout occupé de l'architecture que de Breuck ait été pendant le cours de ſa vie, il n'a pas laiſſé de réſerver de tems en tems certaines heures, pour les employer à la ſculpture. Celle-ci étoit pour lui un exercice de récréation. On nous cite, entre ſes productions de ce genre, des ſtatues en petit faites pour la déco-

ration du jardin de l'hôtel du Prince de Ligne à Mons en Hainaut. Il eſt certain cependant qu'elles ne s'y trouvent plus à préſent, ſoit que le tems les ait détruites, ſoit qu'elles ayent été tranſportées ailleurs. Si on nous avoit marqué des Thermes employés à la conſtruction des cheminées; la choſe ſeroit plus vraiſemblable, puiſque l'on y en voit encore à peu près de cette datte, dont on ignore le maître qui les a travaillés.

HEN-





HENRICVS LIBERTI.
GROENINGENSIS CATHED. ECCLESIÆ ANTVERP̄. ORGANISTA.

Anton van Dyck pinxit — *Petrus de Iode sculpsit*

HENRI LIBERTI
ORGANISTE DE L'EGLISE CATHEDRALE D'ANVERS.
&c. &c.

HEnri Liberti fils de bon bourgeois de la ville de Groningue & capitale d'une Province de ce nom, naquit vers l'an mil six cent. Les jeux & les inclinations de son enfance annoncerent ses talents. Il aimoit dès lors tout ce qu'on appelle instrument de musique, & ne paroîssoit jamais plus content que lorsqu'il se trouvoit en possession de quelques-uns: avec lesquels il tâchoit selon son petit pouvoir d'exécuter ce qu'il avoit entendu. Cette passion se fortifia avec l'âge & laissa si peu douter de sa destination, que ses parents lui donnerent un maître pour apprendre à jouer du clavecin. Il fit des progrès rapides dans cet art, auquel la nature sembloit l'avoir destiné, & devint dans la suite très habile. Sa patrie ne lui offrant point l'espérance de tirer grand avantage de son savoir, il résolut de voyager. Après avoir parcouru quelques villes de la Hollande, il arriva à Anvers sans recommandation & sans autre secours que celui de ses talents. Il chercha l'occasion de les faire valoir. Dans ce dessein il visitoit les églises alternativement les jours des grandes fêtes, & alloit prendre place au Jubé tant qu'il lui étoit possible. Se trouvant de bonne heure au Jubé des fréres mineurs un deuxiéme d'Août, qu'on célebre chez eux la fête de la portioncule avec une pompeuse solemnité & un concours extraordinaire de peuple, il entra en conversation avec l'organiste de ce convent & s'étant fait connoître pour ce qu'il étoit, il demanda la permission de pouvoir jouer à la sortie de l'office divin. Il obtint ce qu'il souhaitoit & le service fini il commença à jouer d'une maniere qui plut & étonna les musiciens que la dévotion ou la solemnité de la fête y avoit rassemblés. Leur surprise excita leur curiosité Quelques-uns monterent au Jubé voulant connoître celui qui l'occasionnoit.

Dès lors il n'eut point besoin de protecteur, son art lui valut plus que n'auroient fait les meilleures recommandations, son nom vola chez tous les amateurs de la musique & on ne parla plus que de l'organiste nouvellement arrivé. Plusieurs personnes de distinction voulant se procurer la satisfaction de l'entendre à loisir, l'invitoient à venir manger chez elles & après le repas le prioient de leur accorder cette grace dans quelque église voisine qu'ils faisoient tenir ouverte à ce sujet. Plus on l'entendoit jouer, plus on avoit envie de l'entendre. Il ravissoit par son jeu savant, sa belle execution & la beauté de ses chants. Au bout de quelques semaines, il se vit suivi comme les plus habiles prédicateurs. On s'informoit dans qu'elle église il devoit aller jouer le dimanche suivant, de crainte de le manquer. Les chapitres, les curés & les communautés religieuses l'invitoient à cet effet dans leurs églises, parceque le concours du peuple ne manquoit point de le suivre. Il fut reconnu pour le plus habile organiste qu'il y eut alors à Anvers & pour l'y retenir chacun lui témoignoit la joie qu'il ressentiroit de pouvoir le posséder en l'attachant à son église.

Ces politesses jointes à l'empressement qu'on avoit pour l'entendre, le flatterent d'un établissement honorable dans la suite; il s'y arrêta en attendant que quelque orgue vînt à vaquer. Entre tems il se prêtoit aux désirs des amateurs de la musique & alloit jouer du clavecin dans les plus beaux concerts qui se donnoient dans la ville. Il est aisé de déviner que ses peines étoient bien payées. Ce fut dans ces assemblées qu'il contracta amitié avec le chevalier Antoine van Dyck, & celui-ci ne négligea rien pour faire valoir les talents de son ami, louant par tout sa rare capacité. L'orgue de la cathédrale étant venue à vaquer, tout le chapitre s'est réuni pour la vocation de Liberti. Il l'accepta & conserva cette place jusqu'à la fin de sa vie. Il n'étoit point de ces esprits fantasques & quinteux, comme on en trouve assez souvent dans ceux qui possédent son art: mais il a toujours été honnête, complaisant envers un chacun, enjoué & uniforme dans sa conduite.

ADAM DE COSTER
PEINTRE.
&c. &c.

CEt artiſte étant tout à fait inconnu, nous avions réſolu de l'omettre: mais toute réflexion faite; nous nous ſommes déterminés à l'ajoûter ici, dans la crainte de déplaire aux curieux, qui depuis pluſieurs années, ont témoigné beaucoup d'empreſſement de poſſéder cette collection complette. Elle le ſera quant aux portraits, & l'inſcription miſe au bas de celui-ci, dévra ſervir d'abregé de la vie de celui qu'il repréſente. Les curieux & les poſſeſſeurs des plus riches cabinets d'eſtampes qui ſe trouvent dans les Païs-Bas, n'ayant pu nous donner le moindre éclairciſſement ſur la perſonne & l'art d'Adam de Coſter, il ne faut pas s'étonner, ſi nous ſommes réduits à garder le ſilence ſur tout ce qui le concerne.

FIN DU TOME SECOND.





ADAM DE COSTER.
PICTOR NOCTIVM, MECHLINIENSIS.

An. van Dyck pinxit
Petrus de Iode sculpsit

Cum privilegio

